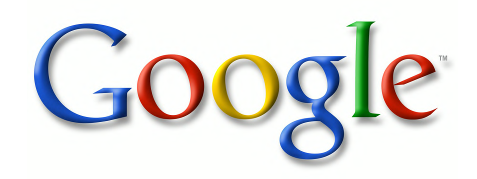
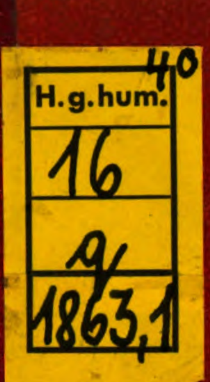






MONITEUR DE LA MODE

1863

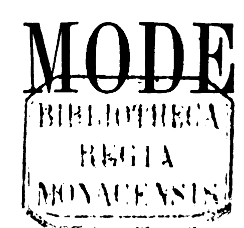
I. II.

J. Schneider

<36626432280015

LE

MONITEUR DE LA MODE



Nous offrons aujourd'hui à nos Abonnées un véritable tableau représentant les costumes les mieux choisis pour bals travestis. En faisant cette gravure supplémentaire, nous pensons prouver à nos Abonnées, qu'une ancienne administration ne néglige aucune occasion de leur être agréable. Déjà nous avons souvent pris l'initiative d'améliorations importantes, et nous avons surtout porté nos soins à donner des choses utiles, et non pas une foule d'accessoires qu'on regarde sans pouvoir en tirer aucun parti.

Nos Patrons, nos grandes feuilles de Confections et cette nouvelle planche sont d'excellentes choses que nos Abonnées apprécieront.

A. G.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

On entend souvent dire que la mode est très inconstante, nous pensons que les femmes provoquent ces changements continuels, car lorsqu'elles visitent les ateliers de robes et de confections, nous les entendons dire sans cesse : « Montrez-nous du nouveau, nous avons déjà vu cela. » Les couturières sont occupées tous les jours à créer des garnitures nouvelles, et quelquefois elles abandonnent des dispositions remarquablement jolies dans la crainte de se répéter, et de mécontenter le goût changeant des élégantes. Il résulte de cet état de choses qu'il nous est impossible de dire à nos lectrices : On porte positivement ceci ou cela ; tout est du domaine de la fantaisie, surtout pour les toilettes de bal. Ce que nous avons de mieux à faire en ce moment, c'est de donner la description de plusieurs modèles de genres différents, afin qu'on puisse les apprécier et s'en faire une idée exacte.

La maison *Gagelin-Opigez*, rue Richelieu 83, est une de celles qui produisent les créations les plus distinguées ; voici ce qu'elle nous montre en ce moment.

Une première robe de soirée est de taffetas antique rose, elle est ornée de quilles de velours noir, entourées de dentelles noires. Le bas des quilles a un double volant étagé de dentelle noire et de blonde blanche, le corsage à pointe est décolleté, une berthe composée d'un rouleau de velours noir, avec volants de dentelle noire et blonde blanche, est posée tout le tour et fait pointe par devant. Les manches sont courtes et composées de bouffants de blonde, avec nœuds *jokeys* de velours noir et taffetas rose. La coiffure est une couronne diadème, d'azaléas roses, avec graines de velours noir, entourées de petites plumes noires. La sortie de bal est de cachemire blanc, forme rotonde, brodée tout le tour et par devant de palmes riches, de soutaches cordonnet et point d'armes de différentes couleurs.

Une deuxième toilette de soirée est en pou-de-soie, bouton d'or.

La garniture se compose d'un premier volant de dentelle noire posé dans le bas de la jupe. Au-dessus de ce volant, un rouleau de satin, bouton d'or, voilé de crêpe de la même nuance. A chaque lé, sont posées des quilles festonnées, formées alternativement par des rouleaux de satin et crêpe, et des coupures de volants de dentelle. Un volant de dentelle est posé au-dessus des quilles, et redescend légèrement, entre chacune d'elles, de manière à former une pointe froncée en forme de coquille, dans laquelle se trouvent posés des bouquets de géranium ponceau avec feuillage vert brillant. Le corsage est recouvert d'une berthe assortie aux ornements de la robe, avec bouquet sur le milieu du corsage. La coiffure est un pouff de géranium, avec petits bouquets des mêmes fleurs, semés çà et là dans les cheveux et retenus par des épingles à têtes en diamants.

Pour porter avec cette toilette, la maison *Gagelin* a fait une sortie de bal de cachemire ponceau, doublée de satin blanc, fermée et entourée par une riche cordelière ; une broderie au crochet de soie, or et blanc, formant des arabesques, imitant du point de Venise tout autour du col, dans le bas et sur les devants du manteau.

Les robes de ville de la maison que nous venons de citer sont riches d'étoffe et sobres d'ornement. On sait que la maison *Gagelin* fait fabriquer à chaque saison des soiries exécutées à Lyon dont les dessins lui sont exclusifs. Outre le velours, la moire antique et le satin très en vogue cette année, nous signalons la moire *orchidée* fond blanc, semée des fleurs et feuillages dont elle porte le nom : cette dernière obtient un succès d'aristocratie que nous ne pouvons passer sous silence. Nous voyons aussi chez *Gagelin* des tulles de soie, brochés et lamés pour robes de bal, et des manteaux de cour, dont nous rendrons compte dans une prochaine revue à l'époque des grandes réunions.

Nous allons nous occuper des chapeaux, ils n'ont pas subi de changements importants depuis le commencement de la saison. Les formes sont toujours très garnies sur le front, assez élevées, les bavolets sont allongés. Madame *Alexandrine*, rue d'Antin, 14, a fait pour toilettes de visite, plusieurs modèles nouveaux, ornés avec ce goût charmant qui donne tant de charme à ce qui sort de ses ateliers.

Un premier chapeau est de velours *vert d'automne*, c'est-à-dire une nuance très douce et un peu jaunâtre. Le devant de la passe a un puff arrondi de plumes blanches, le bavolet est en apprêt de dentelle blanche, entouré de franges. L'intérieur est un coquillé de blonde liséré de velours noir, ayant au milieu une touffe de roses rouges avec feuilles et boutons.

Le même chapeau s'exécute en velours noir, avec plumes bleues, dentelle noire et roses mousseuses blanc rosé.

Un autre très joli chapeau est en velours noir, avec bord et croisé de velours épinglé rose, l'intérieur est orné de roses Trianon et de feuillages en perles de jais ; le bavolet, de dentelle noire, a une frange noire de soie grenadine, les brides sont de velours rose.

Madame Alexandrine orne souvent ses chapeaux avec des grecques de dentelle blanche, cette garniture fait un effet charmant sur les chapeaux de velours en nuances claires, telles que : fuschia bois de rose, la Vallière, gris aluminium. Des touffes de fleurs roses ou pavots frisés complètent l'ornement. Quelques chapeaux blancs, mélangés de tulle et de satin, ont été faits par madame *Alexandrine* pour toilettes de visite, ils sont ornementés de plumes blanches et de fleurs de velours, orchidées, fuschias, anémones, etc. Les bavolets de formes allongées ont une grande distinction. Les brides de ces chapeaux sont de satin, quelquefois avec un filet de velours.

La même et très illustre artiste en modes vient de créer pour les soirées du Théâtre-Italien des coiffures d'un style élégant et original : elles se composent pour la plupart d'une couronne forme diadème de velours ponceau, vert myrthe, bleu ou violet sur le bord, où le velours est large, se trouvent appliqués des feuillages d'or avec des perles ou des pierres fines, une plume blanche frisée suit la coiffure du côté droit en tournant par derrière. Quelquefois la plume est remplacée par des touffes de fleurs avec traînes de feuillages. En toute occasion, les coiffures de madame *Alexandrine* ont un cachet particulier, un aspect de fraîcheur et de distinction, qui charme et séduit, ses coiffures les plus simples font haute nouveauté, nous désignons entre autres un petit bonnet matinée en crêpe bleu, rose ou paille, garni de ruches de dentelles engrelures noires, avec brides de taffetas et fanchon de crêpe ruché qui est une merveille de séduction et de grâce.

Le magasin de MM. *Ransons et Yves, à la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, exécute en ce moment des nouveautés admirables pour les toilettes de bal. Nous parlons avec un véritable plaisir des bretelles la Vallière si bien comprises pour les robes de jeunes filles, auxquelles elles donnent tant d'élégance sans rien ôter de leur simplicité ; des cordelières de passementeries pour sorties de bal ; des capelines de satin piqué à franges mousses espagnoles, et enfin des ceintures de rubans a basquines, qui font très bon effet sur les robes de tulle blanc. Le magasin de la *Ville de Lyon* est la ressource de toutes les personnes qui veulent compléter un costume, il renferme une foule d'objets élégants et de bon goût, destinés à transformer la toilette, à la rehausser et à en changer l'aspect, si l'on veut la rajeunir et lui donner tout le mérite de la nouveauté. Nous ne connaissons point de magasin plus fertile en créations ou en inventions précieuses, aussi la foule l'assiége à certaines époques d'une façon extraordinaire, et nous avons peine à arriver jusqu'aux rayons où sont les articles que nous avons besoin de désigner.

On porte en toilettes de ville, beaucoup de paletots, garnis de fourrure. Le magasin de la *Reine d'Angleterre*, maison *Bougenaux-Lolley*, rue Saint-Honoré, n° 249, nous a montré des modèles extrêmement distingués. On exécute en velours de laine ou de soie, des robes polonaises, garnies de fourrures sur toute la longueur, devant, autour de la jupe, aux cols et aux parements. Ces robes peuvent servir de par-dessus, pour le soir, lorsqu'il fait froid, elles sont également fort commodes pour prémier vêtement le matin, ou en voyage. Les polonaises de la *Reine d'Angleterre* sont plus qu'un vêtement, elles sont un meuble, et toute femme élégante et soigneuse de sa santé doit en posséder une. On peut les faire complétement doublées de fourrure, ce dernier genre est choisi pour faire partie des trousseaux ou corbeilles de mariages. Le prix varie suivant la qualité de la fourrure employée, les plus belles sont de marthe blonde ou de zibeline.

Madame *Bernard*, rue Neuve-des-Petits-Champs, 91, a eu l'occasion de déployer toutes les ressources de son talent dans une importante commande pour une princesse allemande ; elle a envoyé plusieurs robes ravissantes, dont nous avons pris les détails avec empressement, voici les principales : une robe de taffetas antique couleur *grenade de Séville* (nuance très riche et toute nouvelle) était garnie dans le bas d'une haute dentelle Chantilly noire, ayant pour tête un rang de ruches pareilles à la robe, et formant festons, le corsage à pointe drapé à plis, les draperies bordées de dentelle, les manches courtes garnies de même, avec petites manches de tulle bouillonnées en dessous, et chemisette plissée garnie de dentelle à l'intérieur du corsage.

Une seconde robe de velours vert d'Isly est faite tout unie, de forme *Gabrielle*, les manches sont larges et à coudes avec des revers, elles sont doublées de satin blanc ; une garniture de boutons artistiques, modèles anciens d'acier à pointes diamantées, suffit à l'ornement, elle est posée le long du corsage, de la jupe et sur les revers des manches.

Une troisième robe, toilette de soirée, est de tulle blanc, sur dessous de satin rose ; la jupe, de tulle, laisse voir le dessous de satin qui est garni de bouillons de tulle avec rubans de satin rose, passés à l'intérieur et formant à chaque lé un chou, lequel ressort et retient les bouillons. Le corsage, de satin, est drapé de tulle avec

une berthe en application d'Angleterre. Pour porter avec cette toilette, madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, avait composé une délicieuse garniture. La coiffure de volubilis rose formait par devant un diadème tout en fleurs, ayant au milieu un beau papillon à ailes diaprées et marquées de bleu ; de chaque côté du diadème des traînes de feuilles de volubilis tournaient au-dessus des bandeaux et retombaient sur les épaules ; des bouquets de volubilis avec feuillages en guirlandes étaient posés sur le devant du corsage, ainsi qu'à la jupe à la jonction du satin rose au tulle blanc, de manière que les bouts des branches de feuilles se trouvent isolés sur le satin rose. Nous ne savons si cette description donne une idée exacte de cette fraîche toilette, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que sa grâce était d'une irrésistible séduction.

Aucun talent ne se prête mieux aux caprices du jour que celui de madame *Petit-Perrot*, parce qu'elle excelle à monter les coiffures et les ornements de robes, et qu'elle multiplie à l'infini ses créations. Nous admirions il y a quelques jours dans ses magasins des parures de mariées en diadème de roses blanches, fleurs d'oranger et branches de lilas blanc, qui nous ont paru le *nec plus ultra* du genre.

Madame *Bernard* a fait aussi pour robes de soirées des toilettes de foulard blanc à semis de fleurs des champs. Cette disposition tout à fait nouvelle a beaucoup de succès en ce moment, on trouve cette étoffe dans les magasins du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol. Il en existe plusieurs motifs, tous ravissants, et nos plus habiles couturières sauront en profiter pour varier leurs costumes à l'époque des réunions où nous voici arrivés. Nous désignons les dessins les plus remarquables : roses nuancées sur fond blanc pur picoté de points roses ; fleurs de pêcher lilas et feutre, sur fond blanc picoté de points lilas ; semis de verveines lilas et bois à feuillage vert sur fond blanc de Chine ; roses trémières nuancées sur fond blanc avec courant de feuillage léger couleur feutre. On doit pour garnir ces robes assortir les rubans ou le taffetas des ruches à la nuance la plus saillante du dessin, on ajoute des ruches de tulle illusion, et l'on a des toilettes d'un goût exquis. Quelques dames ont fait faire pour robes de soirées, des robes de foulard de Chine *blanc de lait* garnies de volants et de berthes de dentelle noire, auxquelles on ajoute des nœuds de rubans ou des fleurs de couleurs tranchées : ces robes sont d'une suprême distinction, le *Comptoir des Indes* en a reçu de nombreuses demandes depuis quelques jours.

On fait chez madame *Colas*, rue Vivienne, des bonnets d'un nouveau genre, ils ont la forme diadème, c'est-à-dire que le sommet est beaucoup plus élevé que les côtés. Cette forme ne va pas à toutes les figures, mais nous ne pouvons nier qu'elle a du cachet et du style. Madame Colas sait en tirer un magnifique parti : ses bonnets avancent sur le front et garnissent admirablement la figure, ils sont jeunes et pleins de coquetterie. La même lingère a fait plusieurs nouveaux modèles de berthes et de pèlerines, avec des rangs de dentelle noire et blanche, séparés par des bouillons de tulle ou des entre-deux de guipure ; la coupe de ces fichus fait nouveauté, et nous paraît destinée à beaucoup de succès.

Les enfants portent toujours les gracieux chapeaux de M. *Desprez*, à l'*Amazone*, boulevard des Italiens : le feutre convient aux petits garçons, et le velours noir sied admirablement aux petites filles. Les chapeaux de velours de forme plate ou ronde sont entourés quelquefois de passementeries, on porte aussi l'écharpe nouée et tombant par derrière.

Une des choses qui ont le mieux réussi depuis quelques temps est le corset de flanelle hygiénique de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré. Ce corset devait plaire, et nous ne nous étions pas trompée en lui prédisant du succès. Presque toutes les femmes qui suivent le progrès de la mode et de l'industrie ont voulu en faire l'essai, toutes lui accordent les mêmes éloges. Nous devons rappeler à cette époque le *corset brassière créole* de la même maison généralement adopté avec les toilettes de bal.

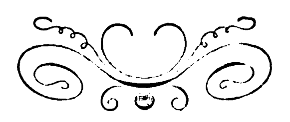
Pour clore la série des objets nouveaux dont nous venons de nous occuper dans cette revue, citons les mouchoirs *Palmerston* que nous trouvons à la *Compagnie irlandaise*, 97, boulevard de Sébastopol.

Ils sont en très belle batiste, et l'ourlet a une double piqûre en cordonnet de plusieurs couleurs. C'est un genre anglais qui a de la vogue et dont nous enregistrons le succès.

Nous avons parlé de toutes les choses nouvelles qui peuvent intéresser, il faut compléter cet article en disant quelques mots sur la parfumerie, elle a plus d'importance encore en hiver qu'en été ; l'usage des cosmétiques, quand il fait froid, a une très grande influence sur la peau. Le cuir chevelu est aussi plus susceptible et demande de grands soins. L'*eau tonique* et la *pommade à la quinine* de la maison *Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, sont précieux pour les soins de la chevelure ; le *cold-cream*, les *savons* et la *poudre de riz* du même parfumeur sont des produits adoptés depuis longtemps par le monde élégant. Nous les rappelons en les recommandant de nouveau.

S'il s'agit de faire disparaître des taches de rousseur, ou des taches rouges ou brunes altérant depuis longtemps le tissu de la figure, il n'est rien de tel que le *lait antéphélique* de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis. Ce dernier est devenu célèbre par le fait des services qu'il a rendus, il est le conservateur le plus sûr de la beauté et de la pureté du teint. Les femmes doivent toujours en avoir un flacon sur la toilette. S'en baigner la figure, mélangé de moitié eau, quand on revient du bal, est une excellente précaution, un moyen certain de se garder le visage frais et limpide.

Marguerite DE JUSSEY.





GRAVURE DE MODES N° 695.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours rose fuchsine et de tulle blanc, orné de dentelles et de plumes.

La passe et le bavolet sont de tulle blanc.

La passe est bordée de velours.

Le bavolet est bordé de velours plus large que celui de la passe.

Entre le fond et le bavolet il y a un froncé de velours, d'où part une dentelle qui couvre le bavolet.

La tête est de velours tendu. Le fond est plat.

Sur la passe est un plissé de velours, qui part du dessous, couvre le dessus, forme un nœud sur le milieu et redescend à droite rejoindre les brides.

Ce plissé de velours est bordé d'un côté par une légère dentelle.

Sous la passe est un nœud de velours, d'où part une plume qui garnit le côté gauche.

Brides de taffetas.

Robe de draps (couleur café au lait).

Le corsage, devant, forme une basque qui s'arrête à la couture du côté sous le bras ; à partir de cette couture, toute la taille, au dos, est formée par des *pinces* et les plis de la jupe, correspondant aux coutures ou *pinces* du corsage.

Le bas de la jupe est garni d'un plissé de draps. L'encolure, les coutures d'épaules, le devant du corsage, le bord du parement et le *tablier* de la jupe, sont ornés de dessins composés d'une riche passementerie à laquelle se mêle du crochet.

A l'ornement de la taille et des parements retombent de jolis glands.

TOILETTE DE BAL. — Les cheveux sont disposés en frisures bouffantes sur le front, et en bandeaux frisés rejetés en arrière, retenus aux tempes par un peigne en bijouterie aux turquoises. Le chignon est formé par de larges coques tombant bas.

La coiffure se compose d'une torsade de velours bleu cachée par les cheveux, excepté sur le devant, où elle forme un bouillonné ayant au milieu une belle plaque en bijouterie, or et argent oxydé, avec une grosse turquoise.

Les bouts tombants de la torsade sont couverts à l'envers du velours par une dentelle légère qui déborde. D'un côté à gauche, il y a un frison de plumes noires surmonté d'un oiseau bleu et d'où part une plume blanche, rejetée en arrière jusqu'au cache-peigne.

Robe de taffetas blanc, garnie au bas de la jupe par cinq bouillons de tulle uni blanc. Sur une hauteur totale de 80 centimètres.

Une robe de tulle blanc bordée d'un semis or et bleu (imitant un bijou) et relevée sur le côté gauche, couvre la robe de taffetas.

Une très fine passementerie, guipure en or et bleu, part de la taille et relève la jupe à larges rubans bleu *azuline* retombant de cette agrafe.

Sur le corsage il y a une draperie de tulle blanc plissés à plis couchés.

Au milieu et sur chaque épaule il y a des broches en bijouterie et turquoise.

Sur le milieu il y a une passementerie or et bleu avec trois rangs suivant les plis de la draperie.



EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet de nuit de jaconas à fond tombant, sur lequel se rejette une fanchon. Un double rang de garniture de jaconas tuyauté, rehaussée d'une valenciennes orne le devant de ce modèle. Le bavolet est garni de même et les brides sont de taffetas blanc n° 12.

N° 2. Bonnet de mousseline suisse avec fond bouffant ; passe formée d'entre-deux brodés et d'entre-deux de valenciennes, une riche valenciennes posée au bord retombe sur le fond. Sur le dessus de la tête il y a deux doubles ruches et deux rangs seulement sur les côtés se diminuent de hauteur. Bavolet composé d'entre-deux brodé et d'entre-deux de dentelle. Brides de taffetas blanc.

N° 3. Pèlerine, berthe de tulle Bruxelle brodé, garnie d'une dentelle *application*. Au-dessus de la garniture ruche de taffetas, ayant au milieu une autre ruche beaucoup plus basse de dentelle Chantilly. Gros choux de ruban rose, n° 5, au milieu.

N° 4. Fichu croisé avec fond de tulle de soie brodé, garni au bord d'une haute blonde blanche et d'une petite blonde noire formant tête. Un velours très étroit doit cacher la couture. Deux rangs de même velours et de blonde noire, sont posés en serpentant au-dessus de la garniture principale. Ce modèle est accompagné de revers assortis à ce genre de garniture.

N° 5. Corsage de mousseline orné d'entre-deux brodés et de petits plis. Sur le devant on pose deux rangs de valenciennes montant autour du cou. Les manches sont à coude, avec poignet libre pour passer la main, puis ornées sur le côté par un entre-deux et deux rangs de dentelle de chaque côté. Un nœud cravate avec entre-deux aux bouts, et une dentelle termine ce corsage.

N° 6. Corsage de mousseline suisse, à plis suisses devant, derrière et dans le haut des manches. Col et manches avec dessin grec brodé, encadré de valenciennes.

N° 7. Col *Cocodès* composé d'entre-deux brodé et d'entre-deux de dentelle.

N° 8. Bouillon de mousseline demi-large, avec poignet assorti au col n° 7. Cinq médaillons brodés, entourés de valenciennes sont posés au-dessus de ce poignet.

N° 9. Col droit de toile triple et brodée ; chemisette de batiste.

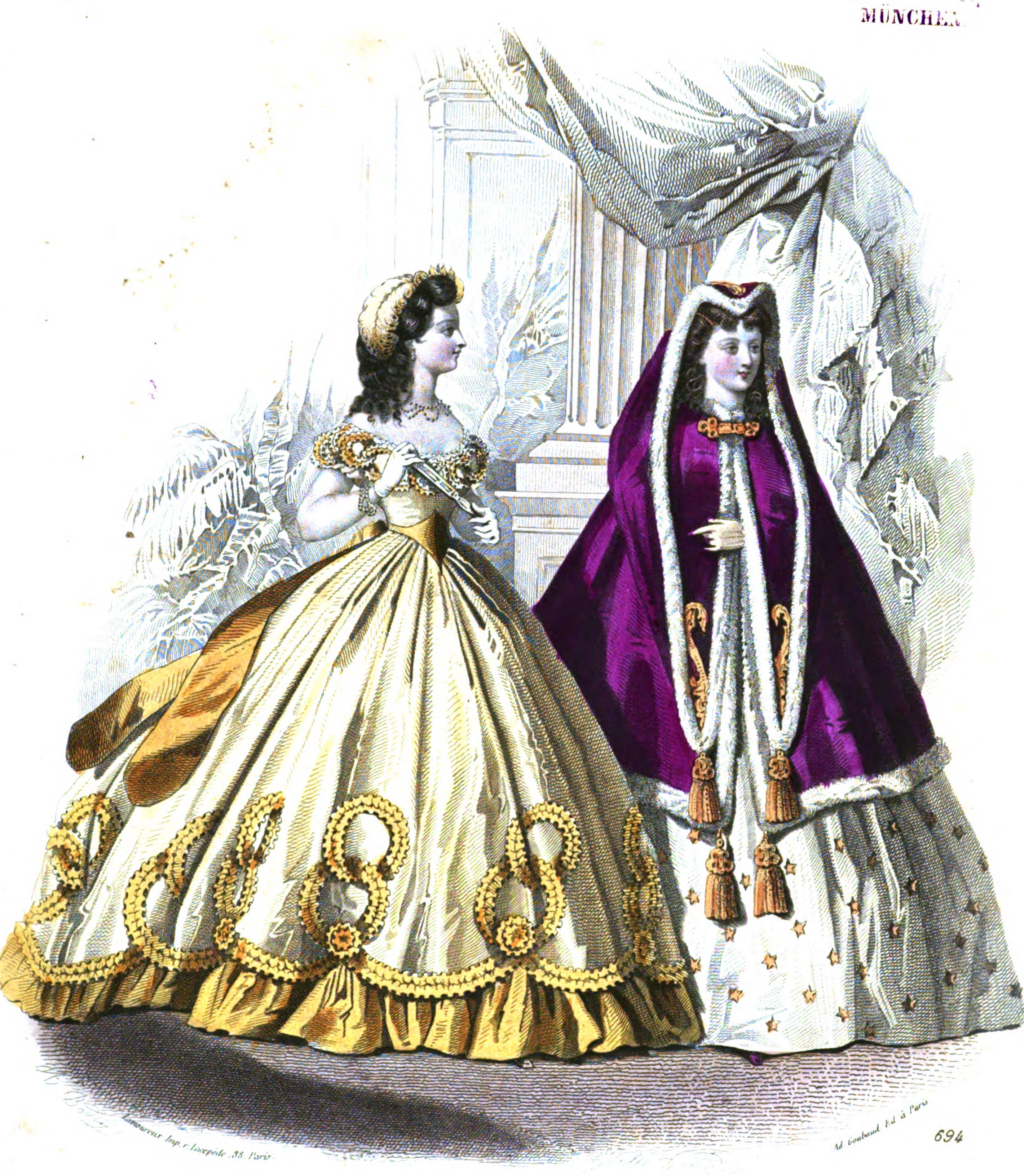
N° 10. Bouillon de batiste avec poignet droit de toile brodée assorti au col n° 9.

N° 11. Col *Cocodès* de toile double et brodé au point d'armes : chemisette de batiste.

N° 12. Manches de batiste avec poignet assorti au col n° 11.

N° 13. Manche de mousseline très claire, bouillonnée dans le bas. Chaque bouillon est arrêté par un entre-deux brodé. Poignet libre pour passer la main, et composé d'un entre-deux brodé, encadré de chaque côté par une valenciennes.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu, 83 — Modes d'Alexandrine, rue d'Antin, 14.
Fleurs de Mme De Laëre, r. de Richelieu, 18 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.
Corsets de la Mon Simon, r. St Honoré, 183.

Parfums de Violet, fournr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317. | Envois de la Mon de Common Lassalle et Cie, r. Louis le Grand, 37.

Entered at Stationer's Hall.
LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248 Strand, W.C.
MADRID, P.J. de la Pena.

Courrier de Paris.

L'année a mal fini. Le rideau de 1862 est tombé sur des morts et sur des malades illustres, dans toutes les classes sociales. La plus éclatante de toutes ces catastrophes est celle qui a frappé l'archevêque de Paris, enlevé, en quelques jours de maladie, à son diocèse. La veille de la mort de l'illustre prélat, l'empereur s'était rendu au palais archiépiscopal et avait rendu visite au cardinal Morlot sur son lit de souffrance. Le lendemain, c'est-à-dire le 29, à six heures du matin, le pieux prélat expirait.

Monseigneur Morlot (François-Nicolas-Madeleine) était né à Langres (Haute-Marne) le 28 décembre 1795. Il avait fait sa théologie au grand séminaire de Dijon. Il a été successivement grand vicaire du diocèse de Dijon, évêque d'Orléans (1839), archevêque de Tours (1842), cardinal (1853), et archevêque de Paris 1857. Mgr Morlot était sénateur de droit, aux termes de la constitution, et en outre grand aumônier de l'empire, membre du conseil de régence et du conseil privé, commandeur de la Légion d'honneur.

C'est une grande perte pour l'Église.

Dans les arts, c'est l'illustre peintre Horace Vernet, dont la santé inspire les plus vives inquiétudes. Dans les lettres, MM. Viennet et Alfred de Vigny sont également gravement atteints.

Et dire que ces malheurs accomplis ou ces larmes prêtes à couler n'arrêtent pas le cours de la vie active, laborieuse, turbulente de Paris, pas plus que le soleil n'interrompt son cours. On ne se contente pas seulement du présent, on arrange les plaisirs de l'avenir. C'est ainsi qu'on parle déjà d'une Société pour établir des steeple-chases à Vincennes. Le programme n'a pas encore été définitivement arrêté, mais il l'est en principe. Il y aura nq journées de courses; la première est fixée au dimanche 26 mars, le deuxième au dimanche 12 avril; le premier jour on courra trois prix: un de 10 000 francs (Handicap), et deux prix de 3000 francs chacun. Les souscriptions sont nombreuses parmi les membres du club et cercles de Paris et de la province ; en un mot, la Société nouvelle paraît destinée à un grand avenir.

Les chefs arabes ont été les véritables lions de Paris et de Compiègne. Ils ont fait ces jours derniers une visite aux écuries de l'empereur, et en vrais sportmen qu'ils sont, ils ont examiné avec une attention scrupuleuse les chevaux qui s'y trouvent. Les chevaux de selle de l'empereur ont surtout fixé leur attention. Par une courtoisie qui leur a fait un plaisir extrême, deux de ces chevaux ont été sellés et harnachés à l'orientale et conduits dans le manége. Deux des aghas les ont montés et les ont fait manœuvrer à diverses allures, mais ce n'a pas été sans danger ; les chevaux de selle des écuries impériales sont en général des chevaux pur-sang, très difficiles à manier. Le contact des longs éperons des Arabes et leur mode d'équitation ont provoqué des bonds, des ruades, des résistances énergiques; il a fallu des cavaliers aussi exercés que les cheiks pour n'être pas désarçonnés. Cette visite a duré plus de deux heures. Les chefs arabes doivent partir ces jours-ci pour retourner en Algérie.

M. Perrin vient d'être nommé directeur de l'Opéra, comme vous savez sans doute. Cette nomination a provoqué un bien charmant feuilleton de M. Fiorentino, et je ne vois pas pourquoi je ne vous en citerai point quelques passages où ce spirituel feuilletoniste dit des choses fort justes à propos des réclamations de certaines gens qui se plaignent que l'Opéra soit administré par la liste civile et le voudraient voir rendre à l'industrie privée. Ce n'est pas l'avis de M. Fiorentino.

« Trouvez-vous, dit-il, que les autres théâtres soient si bien dirigés que l'on puisse leur porter envie ? Il n'y a pas longtemps, deux des principaux, dont l'un subventionné, tombaient en déconfiture, et les artistes qui dormaient tranquilles sur la foi des traités se sont réveillés sur le pavé, du soir au lendemain. L'exemple n'a rien d'engageant. Un théâtre de drame non subventionné, celui-là, mais admirablement situé, et qui a réalisé des recettes magnifiques, est régi à l'heure qu'il est par une sorte de conseil des Dix, un comité des plus forts créanciers qui poursuit avec beaucoup de courage une liquidation laborieuse. Je ne vois pas que l'industrie privée fasse les choses mieux que l'État, quand elle s'en mêle.

» D'ailleurs on oublie que l'Opéra a été longtemps soumis au régime qu'on semble regretter aujourd'hui, et qu'on voudrait lui voir appliquer sur-le-champ, comme un remède souverain. Qu'est-il arrivé dans cet âge d'or de l'industrie privée et des directeurs indépendants ? Ceux qui ont eu l'habileté ou le bonheur de gagner beaucoup d'argent se sont empressés de faire, comme on dit, Charlemagne, et de passer la main à des hommes plus aventureux que modestes, j'entends plus modestes en ce sens qu'ils se contentaient d'un moindre gain. Si bien que de l'un à l'autre, et d'un troisième à un quatrième, au lieu de bénéfices, il n'y eut plus que des pertes. Tous les ans le déficit augmentait dans des proportions énormes, et la maison de l'empereur, plutôt que de laisser fermer l'Opéra et mettre le matériel aux enchères, paya les dettes de l'industrie privée, et prit l'excédant des frais à sa charge.

» Mais, dit-on, la subvention n'était pas suffisante. Avec six cent mille francs, l'Opéra était une mauvaise affaire; avec huit cent mille, c'est une affaire excellente. Vous n'avez qu'à la proposer demain, et vous verrez les candidats se présenter en foule.

» Je le crois bien ; on se bat pour un privilége de café-chantant, jugez ce qu'on ferait pour l'Opéra ! L'affaire est grosse et belle, si belle et si grosse, que l'eau en vient à la bouche aux spéculateurs. »

Et cela paraît aux artistes une situation si belle d'être administrés par la liste civile, que ceux de l'Opéra-Comique et du Théâtre lyrique s'apprêtaient à pétitionner auprès de l'empereur afin d'être réunis sous la coupe de M. Perrin, lorsqu'aux premiers on a donné pour directeur un habile homme et un homme d'esprit, M. de Leuwen, tandis que les seconds ont été invités à se contenter du très remarquable administrateur qui les dirige, M. Carvalho. Disons bien vite que M. Périn s'est empressé d'em-

mener avec lui à l'Opéra M. Varot et d'y faire revenir madame Duprez-Vandenheuvel. M. Perrin a le droit de ne rien se refuser.

Je vous ai parlé à plusieurs reprises de l'immense succès de mademoiselle Patti aux Italiens, succès qui se continue et dont le théâtre se trouve admirablement. Cette adorable cantatrice va terminer la saison à Paris ; elle nous quitte pour se rendre à Vienne, où elle chantera pendant les mois de février, mars et avril ; de Vienne elle ira à Londres, en mai, juin et juillet ; à Vienne, en septembre et octobre ; à Paris, en novembre, décembre 1863 et janvier 1864 ; à Naples, en février, mars et avril ; à Londres ensuite, puis enfin à Paris, où elle terminera en janvier 1865 cette longue, mais intéressante et fructueuse pérégrination. Un journal anglais estime à 15000 francs par mois, soit 345000 francs pour ces vingt-trois mois, la récolte que fera mademoiselle Patti. Par le temps qui court il n'y a rien d'exagéré.

Il n'y a pas que dans les arts que l'on fait fortune, il y a même beaucoup de carrières où l'on y arrive bien plus vite, on commençant avec un capital bien moindre qu'une belle voix. C'est ainsi qu'on annonçait ces jours passés qu'un notaire de Paris venait de terminer un long inventaire des biens meubles et immeubles laissés après décès par un ancien tailleur de la capitale.

L'actif de cette succession s'élève à 5 803 450 francs 25 centimes ; le passif à 83 francs 10 centimes.

Le testament fait connaître que cette grande fortune fut commencée, en 1812, avec un écu de six livres, qui servit à acheter l'étoffe pour confectionner un gilet qui fut vendu 13 fr. 50 c.

Ce gilet peut bien faire le pendant au fameux châle dit de la *seconde édition*, des *Odes et Ballades*, de madame Victor Hugo. Le poëte qui n'était pas riche à ses débuts, mais qui a fait depuis comme le tailleur dont je viens de parler, le poëte, dis-je, avait acheté à sa jeune et charmante femme un châle fort ambitionné, sur le produit de la seconde édition des *Odes et Ballades*. Le châle a été conservé dans la famille et s'appelle du nom que j'ai dit. C'est un beau titre.

Les amateurs de tableaux sont en émoi par l'annonce de la mise en vente très prochaine d'une célèbre galerie. Je veux parler de la collection du prince Demidoff, qui, au dire des connaisseurs, sera certainement vendue plus de 800 000 francs. Il y en a qui racontent que cette galerie a coûté le double. Le prince Demidoff a consacré une grande partie de son temps et de sa colossale fortune à collectionner non-seulement des tableaux originaux, mais les copies les plus célèbres. Sa galerie renferme quelques *croûtes* pour me servir du mot consacré, mais elle renferme aussi des œuvres d'un grand prix.

A propos de tableaux, il faut que je vous raconte une découverte et une surprise. M. Émile Péreire avait fait acheter, il y a déjà quelque temps, à Madrid, une nombreuse collection de tableaux connue sous le nom de galerie Vezaiz. Une centaine des meilleures toiles, et il y en avait d'excellentes, ont formé le fond du cabinet de M. Péreire. Restait au pavillon de Monceaux une réserve de la collection Vezaiz attendant une destination.

M. W. B... écrit à ce sujet à l'*Indépendance :*

« Il y a quelques semaines, allant encore faire une dernière révision à Monceaux, les gardiens parlèrent de quelques vieilles toiles roulées qui n'avaient jamais été inspectées et que le catalogue sommaire, envoyé de Madrid, n'enregistre même pas. On en déroule une sur le parquet. — Tiens! c'est la même composition que *les Fileuses*, — *las Hilanderas*, le célèbre tableau de Velasquez, que je venais de voir au musée de Madrid! Mais c'est superbe d'exécution! et il y a des variantes très singulières! Serait-ce un double du chef-d'œuvre de Madrid? Une première pensée de Velasquez? Il y a des touches d'une maîtrise incomparable! et justement, ce qui diffère du tableau de Madrid a des accents libres et tout spontanés! Qui aurait osé changer ainsi la composition du grand artiste, en copiant son chef-d'œuvre? Luca Giordano, l'habile pasticheur, qui trompe parfois les plus fins connaisseurs? Mais vraiment, c'est aussi beau que Velasquez lui-même! Il faut voir!

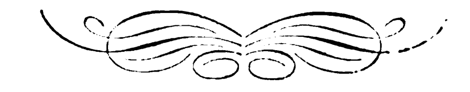
» J'étais accompagné d'un amateur et d'un peintre, qui furent pris du même enthousiasme, et, afin de juger le tableau, on l'envoya aussitôt chez le restaurateur, pour le dresser sur un châssis et l'étudier en face.

» Le tableau, rentoilé et légèrement nettoyé, est aujourd'hui dans toute sa splendeur primitive, et son authenticité paraît irrécusable. Déjà plusieurs peintres, MM. Eugène Delacroix, Henri Lehmann, François, Flandrin, etc., ont admiré cette peinture lumineuse du grand artiste « qui a su peindre l'air ».

» Velasquez d'ailleurs, bien qu'on n'eût pas supposé ceci d'un maître si prime-sautier, a fait, d'habitude, des esquisses ou des doubles de ses œuvres les plus importantes. Ainsi, du fameux tableau *las Meninas* (n° 155 du musée de Madrid), il y a en Angleterre une esquisse d'une rare beauté. Ainsi, du fameux tableau de *la Reddition de la place de Bréda*, ou *les Lances*, il y a une belle esquisse exposée chez M. Haro, le restaurateur. C'est chez lui aussi que les artistes et les amateurs peuvent aller voir la répétition des *Fileuses*, avant que ce chef-d'œuvre soit définitivement installé dans la galerie de MM. Péreire. »

Il n'y a que les millionnaires pour avoir de ces bonnes fortunes-là!

X. Eyma.



VARIÉTÉS.

LES BIJOUX.

A propos de l'article des bijoux à l'Exposition de Londres, M. Paul Dallos a publié dans le *Moniteur* un très curieux travail auquel nous empruntons les lignes suivantes :

« Jadis les joailliers timides n'avaient pas de ces riches étalages que nous payons si cher. Autrefois, très humbles serviteurs de M. le duc ou de madame la marquise, ils allaient d'hôtel en hôtel, de château en château, montrer aux clients leurs nouveautés, et n'y revenaient que longtemps après, sur l'appel de l'intendant, pour toucher leur dû. M. Mellerio-Meller, l'aïeul de celui qui avait à Londres une des plus brillantes et des plus variées expositions, vivait en ce temps; il fut le premier joaillier qui ouvrit magasin rue de la Paix. Bien lui en prit, à en juger par la prospérité de la maison qui n'a jamais cessé de porter ce nom, et qui, obéissant aux exigences des temps nouveaux, a réuni à la joaillerie, restée toujours sa spécialité, la petite orfévrerie artistique courante et la bijouterie de luxe. Trois générations de Mellerio-Meller se sont succédé, marchant toujours de progrès en progrès, tout en conservant les bonnes et saines traditions de la famille. Le métier, chez eux, fait partie de l'héritage paternel, et nous avons déjà dit quelles sont nos sympathies pour ces successions de travail. Avec de tels éléments, il nous semble tout naturel de retrouver à chaque exposition les Mellerio-Meller au premier rang, et d'apprendre que leur chiffre d'affaires, tant à Paris qu'à Madrid où ils ont fondé une puissante maison, ne s'élève pas à moins de deux millions de francs par an. L'histoire des vieilles maisons est celle de la boule de neige, qui à force de rouler devient avalanche.

» Nous venons de dire que MM. Mellerio-Meller avaient toujours conservé pour spécialité la joaillerie d'or ou d'argent. Dans le choix du dessin simple et net de ce bandeau grec, il est aisé de reconnaître à quelle clientèle de haute lignée ils s'adressent journellement. Toutefois, se préoccupant justement des conditions actuelles de la société, entrant dans les exigences qu'impose à leur industrie la diminution des fortunes, tous leurs soins se portent à faire servir un seul et même joyau de cette valeur à plusieurs usages. C'est ainsi que ce bandeau, par une combinaison des plus sagement distribuées, se démonte comme par enchantement, et qu'une dame en un clin d'œil, sans le secours du fabricant, peut, aussi rapidement que tourne son caprice, le changer en collier suivant admirablement toutes les ondulations du cou. On pourrait dire que c'est un joyau féerique, obéissant à la magie d'une parole, tant cette transformation s'opère avec facilité.

» Dans la joaillerie d'or, nous constatons encore un retour vers les styles de l'antiquité. Ce n'est plus la Grèce, mais l'Égypte qui a été mise à contribution pour cet autre diadème dont l'idée première est la représentation de l'oiseau sacré, l'ibis.

» La fantaisie a peut-être un peu trop pris ses aises en donnant au corps de l'oiseau cher à Isis la forme d'un scarabée, et en oubliant la couleur blanc roussâtre de son plumage au point de dessiner son corsage par une émeraude; ces ailes éployées n'ont pas sans doute toute la vigueur de trait des dessins égyptiens; les extrémités de ces plumes ne sont pas tachées de noir comme celles du bienheureux échassier; leur mosaïque de diamants, pierre inconnue, dit-on, des enfants du Nil, n'est pas d'une archéologie sérieuse! Trop de concessions ont été faites aux nécessités de la mode du jour, aux commodités réclamées par le coiffeur. Malgré tout, la donnée originelle a laissé sur cet étrange ensemble son parfum d'antiquité, et nous ne saurions nous empêcher de féliciter l'artiste qui a modernisé si délicieusement ce sujet.

» Si j'étais reine, disait devant nous une visiteuse, au premier bal costumé de l'hiver prochain je me passerais le caprice d'une semblable parure, mais rendue à la sévérité de la tradition antique. Qui parlait ainsi? La femme d'un conservateur de nos musées, artiste par conséquent du chef de son mari! Mais combien peu de femmes du monde consentiraient à voir ces nappes de brillants remplacées, pour l'amour de la vérité historique, par des émaux!

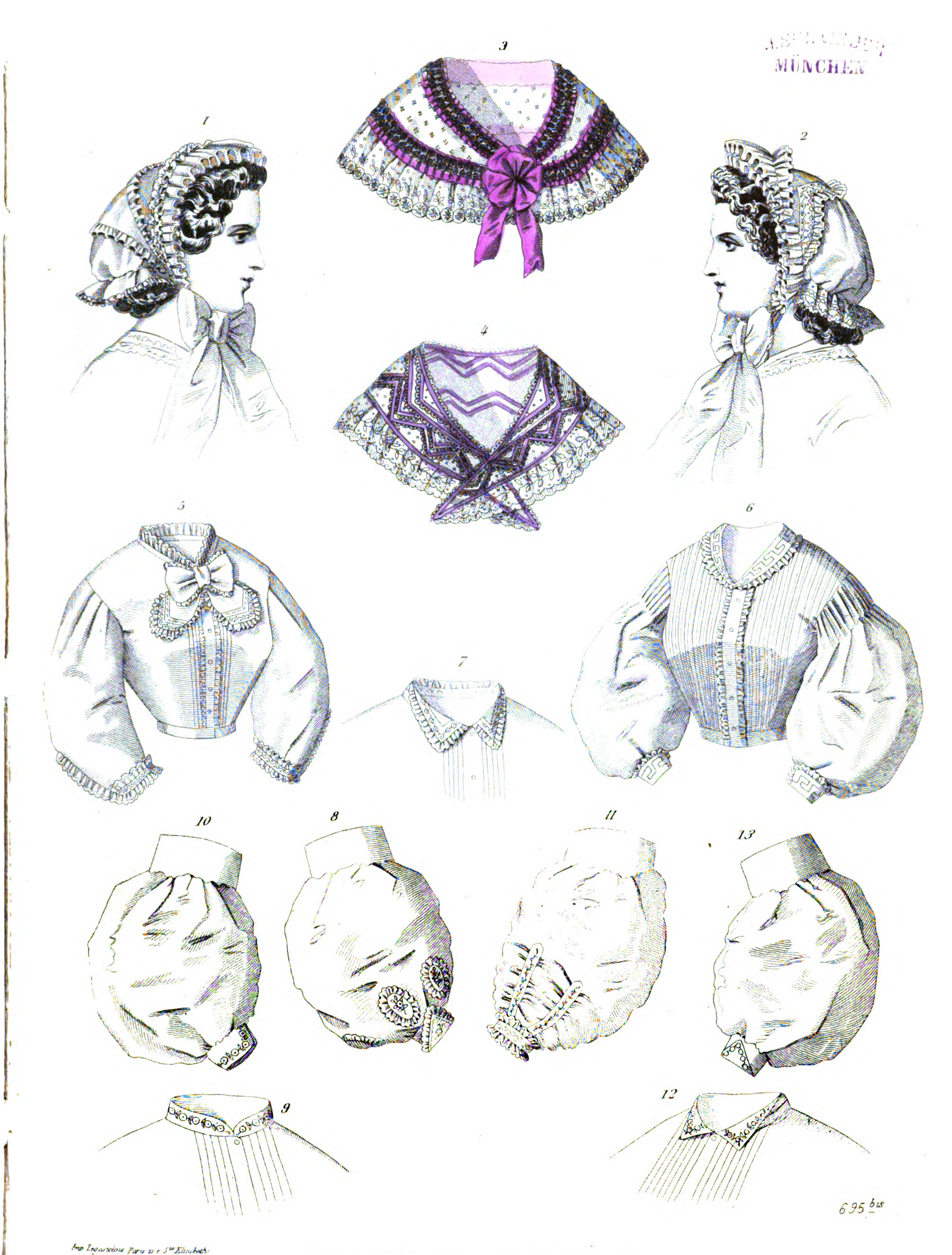
» La difficulté d'un tel travail n'effrayerait pourtant point MM. Mellerio-Meller. Ils ont sous la main un émailleur qui a fait ses preuves : en voici une éclatante de son savoir-faire dans ce bouquet de lilas émaillé sur or, si parfaitement réussi qu'aucune de nos fleuristes ne saurait mieux imiter la nature. Avec quelle souplesse le métal s'est prêté à copier les moindres mouvements de ces minces tiges au sommet desquelles s'épanouit en quatre palmettes la douce fleur printanière dont le langage mystique est : *première impression d'amour!* Vrai cadeau de fiançailles! Ces boutons, gonflés de sève, que le premier rayon de soleil va entr'ouvrir, n'ont-ils pas quelque ingénieuse analogie avec le cœur de la jeune fille? L'amour n'est-il pas le soleil de l'âme?

Hélas! cent fois hélas! le positivisme des mariages d'aujourd'hui n'admet plus guère ces correspondances mystérieuses d'amoureux à fiancée, et peut-être la jeune fille, à laquelle sera offert ce bijou parlant, lui trouvera-t-elle simplement le défaut d'être difficile à porter. A dix-huit ans! n'est-ce pas offenser Dieu que d'insulter à la jeunesse! Et pourtant, le même ange de douceur qui n'aura vu qu'un bijou, rien qu'un bijou dans cette branche de lilas, ce charmant petit cœur blanc et froid comme neige bondira tout joyeux en voyant dans la même corbeille un de ces bénitiers agaçants d'élégance et de dorures, tout prêts à s'accrocher dans un boudoir, dont M. Mellerio a toujours le placement en Espagne, le pays des madones habillées de brocart et chargées de pierreries. Elle a, dit-elle, de la religion. Si, au moins, s'inspirant de la pensée sérieuse qui aurait dû guider l'artiste dans ce travail hors de saison par son luxe, elle aimait à se rendre compte de la façon dont il a interprété gracieusement un sujet si plein de graves réflexions; si l'idée sainte qui s'attache à un bénitier mise de côté, elle s'intéressait à l'œuvre d'art! Mais il y a cent à parier contre un qu'elle ne remarquera pas seulement par quels adroits enlacements le chiffre de la Vierge : *M. R.*, *Maria Regina*, a été mêlé à ces ornements grecs; reconnaîtra-t-elle dans cet émail incrusté sur une énorme topaze, et représentant la divine Mère et Jésus, reconnaîtra-t-elle une imitation de ces peintures byzantines encadrées dans des vêtements d'or et d'argent dont la Russie a le privilége? Se dira-t-elle qu'avec raison ce style a été choisi pour justifier les brillantes incrustations de pierres précieuses qui, jointes à la première application de l'émail sur la topaze, indiquent un tour d'habileté de la part de l'ouvrier! Non, c'est le luxe et non l'art qui la séduit, la captive. Elle ne saura pas davantage dire son avis sur cet autre bénitier, toujours byzantin, en forme de croix quadrilobée, portant dans le milieu une imitation assez réussie d'un émail limousin à fond noir, et sur les côtés quatre petits émaux, genre Louis XIII, n'ayant, par leurs couleurs joyeuses et criardes, aucun rapport ni avec l'émail principal, ni avec le sujet terrible qu'il représente : le Christ en croix. Il ne lui viendra pas à l'esprit de faire cette observation, que l'or de la monture aurait trouvé dans un parti pris exclusif de peintures à fond noir un heureux contraste. Ce n'est pas, Dieu nous en garde, que nous prêchions le pédantisme, intolérable, chez un homme, et, à plus forte raison, odieux chez une femme; mais, entre cette extrémité et l'ignorance absolue dans laquelle la plupart des familles laissent leurs enfants sous le rapport du beau qui, dans l'ordre moral, se traduit par le bien, il y a certainement un milieu à tenir.

» Point de cours spéciaux sur l'esthétique de l'art à joindre aux études dont on surcharge leur esprit, trop nombreuses déjà pour qu'elles soient digérées, mais une éducation par les yeux, en mettant à profit la curiosité naturelle à la jeunesse, et leur donnant, dans leurs promenades, le spectacle de nos musées. Le beau a sa contagion. Si nous ne craignions de tomber dans l'exagération, nous alignerions une tirade contre les jouets laids à faire peur à des Chinois même, qu'on se fait un malin plaisir de distribuer aux enfants dès qu'ils ouvrent les yeux, comme s'ils n'avaient pas, les pauvres bébés, toute leur vie pour voir de vilaines choses, et s'il fallait par avance les y habituer! Mais il est temps de retourner à notre sujet, dont nous ne nous sommes éloigné qu'en apparence, car les bijoux ont parfois des laideurs à dépasser toutes celles des plus affreux diables sortant de leurs boîtes.

» Ce n'est pas là, disons-le vite, une transition pour nous occuper de M. Jacta et de son exposition. L'un des derniers venus de cette pléiade de bijoutiers qui semblaient avoir transporté la rue de la Paix à Londres, il se pourrait bien, à en juger par le train dont il marche dans la bonne voie qu'il a su distinguer, qu'il réalisât cette parole : Les derniers seront les premiers. Quoique ne datant que d'environ dix-sept années, sa maison a pris une importance qui semble avoir encore des velléités de s'agrandir. Ses tendances artistiques sont justes; mais, s'il veut nous en croire, pour ajouter à ses deux titres de bijoutier et de joaillier celui d'orfévre, qu'il ne se lance pas dans des tentatives semblables à celle de sa coupe *des Saisons*.

» Pour les bijoux, le goût ingénieux, une entente réfléchie des plus délicates exigences de la toilette féminine, un soin extrême dans le choix des ouvriers, peuvent suffire. L'orfévrerie veut plus que cela. La sculpture, à laquelle elle emprunte ses principaux éléments, a besoin de plus sérieuses inspirations. Ainsi, l'ensemble de sa coupe, rappelant un peu par sa forme celle dite de Benvenuto, que tout le monde connaît, a certainement chance de plaire à quelques personnes; mais pour d'autres, gâtées par des chefs-d'œuvre, la composition du tableau qui s'enfonce dans la vasque donnera quelque peu à critiquer. L'aurore se lève escortée des heures du jour qui chassent devant elles la nuit et ses heures étoilées. Sans nous arrêter à la confusion qui règne entre ces deux groupes, faute d'avoir, en restreignant les proportions des personnages allégoriques qui les composent, agrandi l'air dans lequel ils se meuvent, nous regrettons que, pour un sujet si positif en contrastes, on n'ait pas redouté la couleur terne et uniforme du vieil argent; des oppositions heureuses, et tout indiquées, seraient nées de l'emploi du métal



Imp. Legastelois Paris r. Ste Elisabeth

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modèles de Lingerie de Melle Anna Loth, Place Vendôme

altern
eût vo
ne se
effets
neuse
nuit
gris
M. Ja
extéri
les si
c'est
disor
de la
daill
que l
çus r
»
part
éten
vrai
»
qui
bal
lett
ra
m
se
té
br
se
tr
d
ti
d
j
(
l

alternativement mat ou bruni. En supposant que l'on eût voulu faire une œuvre exceptionnelle et que l'on ne se fût pas borné à un seul métal, quels charmants effets eût-on trouvés, pour la jaune aurore lumineuse, dans les tons chauds de l'or, et pour la pâle nuit qui a pour reine la lune, dans les froids reflets gris de l'argent oxydé! Mais prenons la coupe de M. Jacta telle qu'elle est : l'idée de diviser le cordon extérieur en douze médaillons où sont représentés les signes du zodiaque est logique et bien comprise; c'est l'encadrement naturel du tableau. Si nous ne disons rien des ornements qui décorent le dessous de la vasque et le pied, ainsi que des figures emmédaillonnées représentant les quatre saisons, c'est que le style renaissance dans lequel ils ont été conçus n'a reçu aucun accroc.

» Nous sommes trop pressé de donner à M. Jacta la part d'éloges qui revient à ses bijoux pour nous étendre davantage sur cette coupe, qui n'était, à vrai dire, qu'un hors-d'œuvre dans sa vitrine.

» L'élégant, le fastueux, l'éblouissant Buckingham qui semait, dit-on, les perles de son habit dans un bal, a laissé son nom aux ferrets, sortes d'aiguillettes en diamants qui, assemblées à intervalles très rapprochés, rendent l'effet d'une frange d'argent; mais de quelle frange! Les joailliers en sont les passementiers. Dans le collier exposé par M. Jacta, la tête de la frange est accusée par une guirlande de brillants qui, par la régularité de leur grosseur et le serré de leur monture, font à l'œil l'illusion du ruban transversal auquel s'accroche chaque brin tombant de la frange. On conçoit avec quelle minutieuse patience ont dû être choisies une à une les pierres, afin d'éviter le moindre dérangement de lignes dans ce joyau, dont la symétrie est un des principaux attraits. Quelques visiteuses (nous ne sommes pas du nombre) préféraient à ce riche collier un bandeau et une broche de corsage, bouquets des champs formés de coquelicots, d'épis de blé et de folle-avoine, pailletés de gouttes de rosée. O rare simplicité de ces bergères vêtues de soie! Toutes ces modestes fleurs sont en brillants. Quel délicieux frou-frou d'étincelles en jaillira lorsque le soleil des lustres fera papilloter sa tremblante lumière sur ces innombrables facettes! O champs aimés!..... O charmes de la nature!... s'écrieraient bien des femmes, si les champs avaient de semblables parures. Les moissonneuses n'y manqueraient pas; voire même les glaneuses. »

PAUL DALLOZ.

COMME ON CHANGE!

(Voyez le numéro précédent.)

» En m'y réfugiant d'abord, je n'avais aucune idée du séjour que j'y ferais. Je n'étais pas en état de prendre une résolution. J'avais eu peur, et je m'étais enfui sans savoir où j'allais. Maintenant, je m'étais arrêté pour reprendre haleine, me recueillir, voir un peu dans quelle situation je me trouvais à tous égards.

» Je ne fus pas longtemps à savoir combien mon esprit avait été profondément atteint. Dans la nuit même qui suivit, je fus réveillé en sursaut par ce cri dont la répétition m'avait déjà épouvanté le matin. Presque aussitôt, il me sembla entendre ouvrir la porte d'entrée de mon appartement, et un pas incertain s'agiter dans la première pièce. Je fis un effort surhumain pour me lever et aller m'assurer si ce dernier bruit au moins n'était pas le résultat d'une cause naturelle; mais je ne trouvai rien : la porte de l'appartement était fermée à clef et verrouillée.

» Depuis, ces deux phénomènes n'ont pas cessé de me poursuivre. Ils se produisent ensemble ou séparément, et à des intervalles plus ou moins longs, mais qui n'ont rien de régulier, de sorte que je reste dans un état d'appréhension continuelle.

» L'obsession de ma pensée aurait suffi d'ailleurs à m'accabler. Pendant longtemps, je puis dire que l'image de cette inconnue ne m'a pas quitté un instant. Tantôt je la revoyais telle que je vous l'ai dépeinte au moment où elle avait jeté son cri suprême; tantôt je me la représentais revenant à elle au milieu de la nuit froide, sur le pavé mouillé, et se relevant dans un effort convulsif pour retomber aussitôt...

» Ce dernier tableau, dans sa funèbre horreur, se reproduisait toujours sous un aspect tellement identique que je doutais parfois si je ne l'avais pas contemplé en réalité.

» Le croiriez-vous? J'en vins à éprouver pour la triste créature à laquelle je devais toutes ces souffrances un intérêt véritable, une sorte de tendresse funèbre et poignante. J'aurais voulu savoir qui elle était, ce que sa dépouille était devenue. J'allai un soir jusqu'à la Morgue, dans l'idée de prendre des informations à ce sujet. Mais il était trop tard, et le regard soupçonneux par lequel le gardien accueillit mon entrée en matière me fit comprendre tout de suite l'absurdité et le danger d'une pareille démarche.

» Je ne saurais vous dire à quel point ma peine s'accrut de cette impossibilité. J'aurais voulu, comme expiation, donner l'abri d'une tombe à cette pauvre



fille ; il me semble que cela m'aurait fait du bien de pouvoir m'y agenouiller et y prier.

» Du moins, j'ai prié pour elle bien ardemment ; j'ai prié aussi pour moi, et je ne puis dire que ce soit en vain. Non, si j'ai préféré demander secours à la religion plutôt qu'à la science, je n'ai pas à penser que j'aie eu tort.

» Sans doute ma guérison n'a jamais été complète. Je ne pouvais espérer qu'elle fût si rapide ; il aurait été malheureux pour moi qu'elle le fût et que j'en vinsse, par suite, à considérer ce qui m'arrivait, non comme le châtiment direct de mes désordres et de mes fautes accumulées, mais comme un simple accident morbide, résultat de quelque commotion cérébrale.

» Pourtant j'allais mieux réellement. Ma tranquillité était plus rarement troublée. Je commençais à prendre goût aux études diverses auxquelles je m'étais contraint d'abord dans le but de faire diversion à mes souffrances morales. Enfin, je pouvais prévoir le moment où je jouirais de cette quiétude austère qui est le bonheur pour ceux à qui la vie n'a plus rien à dire...

» Un événement, tout des plus simples en lui-même, est venu dernièrement ranimer toutes mes angoisses et détruire en un instant le résultat de plus d'une année d'efforts.

» Tous les jours, quand le temps le permettait, j'avais pris l'habitude, vers quatre ou cinq heures, d'aller me promener le long du canal devant cette maison. Très rarement il arrivait que je m'écartasse à plus de deux ou trois cents pas dans un sens ou dans l'autre. J'y rencontrais là toujours à peu près les mêmes figures, et jamais aucune à laquelle je pusse autrement faire attention. Pour la première fois, il y a une quinzaine de jours, j'y vis une jeune fille, dont l'aspect me causa une violence que vous vous expliquerez.

» Au premier abord, en effet, j'avais pu croire que je revoyais extérieurement la figure dont ma vue intérieure avait été si douloureusement pénétrée.

» Dans une attente mêlée de terreur et d'attrait, je la regardais venir, immobile. En passant devant moi, elle me regarda elle-même et rougit, étonnée de mon attitude et confuse de l'attention étrange dont elle se voyait l'objet.

» Je fus alors détrompé.

» La ressemblance qui m'avait frappé se bornait à certain rapport de traits, de taille et de constitution que ma préoccupation intime avait pu seule compléter. L'âge d'ailleurs était le même. Chez l'une et chez l'autre aussi une souffrance précoce avait marqué son empreinte de pâleur et de fatigue.

» Toutefois les dissemblances étaient nombreuses, quoique moins précises. La physionomie tout ingénue et craintive que je venais de contempler ne rappelait plus en rien l'expression brusque et ironique qui animait les traits mobiles de l'aventureuse Euphrasie. La démarche, la tournure et tout l'ensemble des façons ne se rapportaient pas davantage et annonçaient une condition sociale, ou du moins une éducation fort différente.

» Ma nouvelle inconnue n'était point seule. Elle donnait le bras à une femme âgée qui pouvait être sa grand'mère. Toutes les deux portaient des chapeaux ; elles étaient mises du reste avec une simplicité qui, chez la jeune personne, n'excluait pas une certaine grâce.

» Je les revis le lendemain ; mais cette fois j'étais sur mes gardes, et je ne me laissai aller à aucune démonstration insolite ou indiscrète.

» En me reconnaissant, la jeune fille rougit d'une manière assez marquée, ce qui rendit à sa gracieuse figure un éclat de beauté juvénile dont je fus surpris. Cette émotion qu'elle montrait avait son explication toute naturelle dans le souvenir de ma conduite de la veille ; néanmoins, le témoignage m'en fut d'une douceur infinie ; il y avait si longtemps que personne, dont je me souciasse, n'avait fait à moi quelque attention !

» Que vous dirai-je ? Pendant toute une semaine, je retournai avec empressement, avec bonheur, sur ce quai où mes pas mornes se traînaient jusque-là machinalement. Chaque jour, j'y retrouvais celle qui m'avait ainsi révivifié, et le tendre intérêt dont je m'étais pris pour elle s'accroissait, pour ainsi dire, à chaque fois que, en allant et venant, nous nous trouvions ramenés l'un vers l'autre. Bientôt aussi, je fus certain qu'elle-même partageait ma préoccupation. Je n'aurais pas voulu arrêter mes yeux sur elle de crainte de la troubler. Ce n'était que de loin que nos regards se rencontraient quelquefois un instant. Mais, quand elle passait à côté de moi, je sentais son cœur tressaillir ; oui, je le sentais, comme s'il avait touché le mien... Cela ne me suffisait-il pas pour savoir que je l'aimais et qu'elle m'aimait ?...

» Sans doute je n'avais pas entièrement oublié le triste événement qui avait désolé mon existence ; mais du moins, depuis que ce nouveau sentiment s'était révélé à moi, mes sombres inquiétudes avaient-elles été toujours en s'atténuant, et aucun des mystérieux phénomènes qui les causaient n'était revenu m'épouvanter.

» Enfin, je crus pouvoir me livrer à l'espérance.

» Oui, me disais-je, l'amour, c'est là le remède suprême !... J'aurais mal fait d'y recourir tout d'abord ; mais à présent qu'il m'arrive de lui-même, à la bonne heure !... je puis m'y confier sans crainte. La solitude a fait son œuvre en labou-

rant mon âme et la dégageant de toutes ses impuretés; l'amour, à son tour, va la féconder et la renouveler... Dès demain, je saurai où demeurent cette chère enfant et sa bonne grand'mère... Oh! je n'userai pas de détours avec elles : j'irai à elles tout simplement; je leur dirai qui je suis, ce que je souhaite, ce que je viens implorer, et, si je ne me suis pas trop abusé, elles ne me repousseront pas... Je ne suis plus riche; mais ce qui me reste nous assurera encore une modeste aisance... D'ailleurs, je suis jeune, je puis faire quelque chose...

» J'étais ici, à cette même place où vous me voyez; de vagues tableaux de bonheur domestique flottaient devant mes yeux, tandis que je m'abandonnais à ces douces rêveries. Mon cœur se gonflait dans ma poitrine; mon cerveau s'exaltait... Tout à coup le cri fatal résonna sourdement à mon oreille... Je m'arrêtai; j'écoutai... Je ne me trompais pas... Là, dans cette chambre, un pas lamentable se démenait... La morte était revenue!...

» Je restai quelques instants terrassé, baigné d'une sueur froide; puis, je me levai avec violence; j'ouvris cette porte...

» Viens-donc, m'écriai-je, spectre implacable!... Montre-toi enfin; dis-moi pourquoi tu me poursuis, ce que tu veux de moi... Ne m'as-tu pas assez torturé? Que t'ai-je fait après tout? Était-ce moi qui étais allé te chercher?... Si ce sont toutes mes fautes qui t'ont donné ce pouvoir sur moi, ne les ai-je pas détestées, repoussées?... Pourquoi suis-je le seul au repentir duquel soit refusé le pardon? S'il en est ainsi, si mon cœur t'appartient et non plus à moi, eh bien! dévore-le donc une bonne fois...

» Toutes mes adjurations restèrent sans réponse; je ne vis rien; puis, la porte refermée, les mouvements sinistres recommencèrent.

» Insensé! me dis-je, à quelle illusion ai-je été me prendre! Moi former des projets d'avenir! rêver l'amour, le bonheur! Moi, le fiancé de la morte, vouloir associer une créature vivante à ma funeste destinée! Moi, vouloir me créer une famille!... une famille pour laquelle je ne pourrais être qu'un objet d'horreur et d'épouvante! Ah! je m'étais cru libre pour quelques instants d'oubli... Cruelle dérision! Ma chaîne ne s'était relâchée que pour me meurtrir ensuite plus durement. Mon vampire est toujours là; il faut que je lui sois fidèle. Tout le reste pour moi n'existe plus. De quelque façon qu'on explique mes tourments, hallucination ou possession, je suis un pauvre être frappé sans retour, jeté en dehors des lois communes de l'humanité...

» Je passai une nuit affreuse. Mon invisible persécutrice se multipliait autour de moi. Les plaintes étouffées, les frôlements, les râles m'assaillaient de toutes parts et me tenaient dans une angoisse continuelle. Je ne songeai pas, pour m'y soustraire, à m'en aller au dehors. A quoi bon? Il aurait toujours fallu revenir retrouver mon supplice... Ou bien, peut-être m'aurait-il suivi.

» Je ne saurais dire à quel point m'étaient insupportables ces bruits sans cause patents, qui m'arrivaient, pour ainsi dire, de l'autre monde. J'aurais tout donné pour que le fantôme qui les produisait se révélât formellement à moi; si horrible qu'eût été son aspect, il m'aurait bien moins épouvanté que cette menace perpétuelle. C'est sans doute pour cela qu'il ne se montra pas.

» Exténué, vaincu, je pris enfin la résolution de ne plus revoir cette jeune fille, de faire tous mes efforts pour l'oublier... Presque aussitôt, comme si c'eût été là ce qu'on voulait de moi, les étranges phénomènes qui m'obsédaient s'apaisèrent; la torpeur succéda au trouble, et je m'assoupis.

» Je fis un rêve qui acheva de me désespérer. Euphrasie m'y apparut, non plus comme d'habitude, vengeresse et désolée, reproduisant quelque scène lugubre d'agonie, mais joyeuse et triomphante. Ses vêtements noirs étaient remplacés par une toilette de mariée; une couronne de roses blanches ceignait sa tête de morte. Elle riait, folâtrait, chantait sa chanson :

Mon père a fait bâtir château.

» Puis elle se penchait vers moi; du fond de ses yeux creux, elle dardait ses regards dans les miens comme deux lames d'acier, et, entrelaçant à mes doigts ses doigts, semblables à des pattes d'araignée, elle me disait avec volubilité :

» — Viens, mon bien-aimé, viens dans mon beau château; il a de bonnes portes, il a de belles murailles. Nous nous y enfermerons; personne ne nous troublera; nous serons seuls tous deux, toujours seuls. Nous n'aurons qu'un verre pour boire, une assiette pour manger, un lit pour reposer. Oh! que nous serons heureux!...

» Et toute sorte de choses du même genre... N'était-ce pas horrible?

» Ainsi, c'était vrai; je lui appartenais; je ne devais avoir d'autre épouse qu'elle : à ce prix seulement, elle consentait à ne pas me tourmenter outre mesure.

» Aussi, lui ai-je tenu parole : pour ne plus revoir sa rivale, j'ai changé l'heure de ma promenade. J'ai tâché même d'en détourner ma pensée, en m'occupant sans relâche aux études les plus exorbitantes. Depuis ces huit jours, j'ai appris par cœur soixante pages d'hébreu, résolu trente problèmes de mathématiques et cherché même la quadrature du cercle. Je ne suis même retourné que deux ou trois fois au bord du canal, afin de ne pas

raviver mes souvenirs. J'ai enfin accompli mon sacrifice en toute conscience, et vous allez voir qu'il est encore plus grand que je ne devais le croire.

» Hier, dans l'après-midi, j'entendis sonner à ma porte. Je pensai que la femme qui fait mon ménage avait oublié la clef, et j'allai ouvrir. Je me trouvais en présence d'une vieille dame qui était bien, certes, après une autre personne, celle dont la visite pouvait me produire le plus d'effet.

» — Je ne sais, monsieur, me dit-elle après que je l'eus fait entrer et asseoir, si vous vous rappelez m'avoir déjà vue.

» — Oui, madame, répondis-je; j'ai eu l'honneur de vous rencontrer plusieurs fois sur le quai, en compagnie d'une jeune personne...

» — Ma petite-fille... Oui, monsieur, c'est cela même. Je viens, monsieur, reprit-elle avec un embarras touchant chez une personne de cet âge, je viens tenter vis-à-vis de vous une démarche bien extraordinaire, mais à laquelle vous comprendrez, j'espère, que je me sois décidée, quel qu'en doive être le succès. Avant tout cependant, il est nécessaire que je me fasse connaître à vous un peu davantage.

» Elle me dit alors son nom, que je m'abstiens de vous répéter. J'abrége aussi les détails qu'elle me donna sur sa situation. Elle a été riche, elle ne l'est plus; elle a eu une nombreuse famille, il ne lui reste qu'un frère plus âgé qu'elle et cette petite-fille, nommée Cécile, et qui a toujours été d'une santé des plus délicates.

» — Malheureusement, ajouta-t-elle, le moral, chez elle, réagit encore sur le physique : la pauvre petite est tellement impressionnable que je n'arrive pas à lui procurer le calme dont elle aurait besoin d'être entourée. C'est dans cette idée que je fais tout, et c'est pour cela encore que je suis venue habiter ce quartier éloigné. Dans les commencements, j'ai eu lieu de m'en applaudir. Ma chère Cécile était mieux et plus contente que je ne l'avais jamais vue. Elle a toujours été pour moi très tendre, mais peu gaie. A présent, elle revenait à l'enjouement de son âge. Quand nous retournions de la promenade surtout, elle montrait une animation charmante, qui n'avait plus rien de fébrile. Elle prenait goût à s'arranger. Elle souriait sans nul effort, et son visage perdait peu à peu son expression de langueur pénible. Hélas! ce changement n'a guère duré.

» Il y a huit jours, à notre retour de notre promenade accoutumée, qu'elle avait voulu prolonger bien plus que d'habitude, elle fut prise d'une crise si affreuse que j'eus peur de la voir mourir. C'étaient des intervalles de pleurs et de sanglots convulsifs; puis des accablements désespérés. Toute la nuit et la matinée suivante, elle fut très mal. Malgré cela, elle voulut se lever l'après-midi, et aller sur le quai. Je commençai à soupçonner là quelque mystère. En effet, dès qu'elle fut arrivée, elle regarda dans tous les sens, et je l'entendis murmurer douloureusement: Il n'y est pas, et je ne le reverrai plus! — Et qui donc, mon enfant? lui demandai-je? — Ce jeune homme que nous voyions ici tous les jours. Est-il parti? est-il malade? Mon Dieu! comment savoir cela? — Nous verrons, mon enfant, nous verrons, lui répondis-je; il ne faut pas se désoler si vite.

» Je me hâtai de la ramener à la maison; là, elle acheva de m'ouvrir son cœur. A quoi bon vous en dire davantage, monsieur? Ma petite-fille, sans savoir elle-même comment, s'est persuadée que vous l'aimiez, et elle vous a aimé aussi...

» — Quoi! madame, m'écriai-je, je serais assez heureux!...

» — Ah! monsieur, dit la vieille dame, que vous me faites de bien! Oui, c'est votre cœur lui-même qui vient de parler... Il fallait cela, voyez-vous, pour que je fusse sans crainte... Venez, monsieur, venez lui dire de vivre, à cette chère enfant; car je ne vous le cache pas, elle pouvait en mourir.

» Elle se levait, toute joyeuse; je l'arrêtai; l'affreuse réalité était déjà retombée sur moi et avait glacé mon cœur un instant dilaté.

» — Rassurez-vous, madame, dis-je avec effort; mademoiselle votre petite-fille ne mourra pas; mais elle ne peut pas m'aimer. Elle s'est fait là une illusion que ce serait un crime à moi d'entretenir, et que je vais détruire d'un seul mot... Je suis, madame... je suis fou! ..

» — Fou? me dit-elle en me regardant comme si elle ne comprenait pas.

» — Oui, madame, repris-je; et pour qu'on dise cela de soi, vous pensez qu'il faut que ce soit vrai. D'ailleurs, vous vous êtes informée de moi, vous savez comment je vis. Pour quel autre motif, à mon âge, pourrais-je me condamner à une pareille existence?

» — Mon Dieu, monsieur, j'ai pensé que des chagrins ou votre santé...

» — Hélas! c'est mon cerveau qui est malade, et mon mal et mon chagrin sont incurables. Malgré mon triste état, j'ai pu encore être capable de pressentir tout ce que vaut votre charmante petite-fille, un ange, on le voit... Je n'en suis que plus à plaindre. Qu'elle me plaigne donc!... Je n'ai pas le droit de demander davantage; et moi, il n'y a rien à me demander; je ne suis plus de ce monde : vous voyez, je me cache, je m'enferme pour qu'on ne m'enferme pas.

» Elle doutait encore, malgré le redoutable mot que j'avais prononcé. Elle ne pouvait croire qu'il y eût rien de plus en moi qu'un trouble aggravé par

des excès de travail et par la réclusion où je vivais, mais qui céderait promptement à un autre genre de vie. Elle se garderait donc bien de désespérer sa petite-fille, et elle ne manquerait pas de revenir me voir, et très prochainement. Elle me prit les mains, m'appela son cher enfant, puis enfin elle s'en alla.

» Je m'imaginais qu'elle reviendrait aujourd'hui même, et peut-être pas seule; mais non, il n'est venu personne, que mon fantôme jaloux qui veille autour de moi, et qui me répète que toute espérance m'est interdite, et que personne non plus ne peut espérer pour moi.

» Cet arrêt, il faut bien que je le subisse. A présent, je ne pourrais même essayer de m'y soustraire. Aussi, pour m'en ôter jusqu'à la pensée, je partirai d'ici dès demain, et, à défaut du cloître, dont l'asile me serait refusé, j'irai chercher au loin quelque solitude perdue, quelque trou, pour y cacher ma plaie et achever d'y mourir.

Quant à cette enfant, qui s'est si fatalement rencontrée sur ma route, j'aurai la consolation de ne lui avoir pas même laissé un regret. A l'heure qu'il est, je n'existe plus pour elle. Croire qu'elle ait aimé un fou, le pouvait-elle sans honte et sans colère?...

» Et pourtant, non, je ne suis pas fou. Dans les conférences assez nombreuses que j'ai eues avec mon notaire pour les opérations indispensables à l'arrangement de mes affaires, je me suis bien écouté, et je me suis convaincu que mes idées successives n'étaient en rien altérées par le contact de l'idée fixe à laquelle elles ne pouvaient, en quelque façon, que se superposer.

» Mon intelligence, au lieu d'être obscurcie, n'a fait, au contraire, que gagner en lucidité, en vivacité, en fermeté. Cette force d'application que j'ai pu mettre, en dépit de tout, dans les études auxquelles je me suis livré, n'est-elle pas exclusive d'un désordre formel des facultés?

» Je ne suis donc pas fou; mais qu'importe? Pour connaître mon mal, le remède ne m'en est pas plus facile...

» Peut-être, continua-t-il en me regardant avec une attention menaçante, n'êtes-vous pas aussi convaincu que moi de l'exactitude de mon assertion; mais je puis vous en donner d'autres preuves. Voulez-vous que je vous démontre le binôme de Newton? Préférez-vous que je vous expose le système de Descartes, où bien que je vous récite un livre de l'*Énéide?...*

» — C'est inutile, répondis-je sans sourire : après le récit que vous venez de me faire, si net, si bien circonstancié; je n'ai pas à douter un instant que vous ne soyez en possession complète de votre intelligence. Un fou ne s'observe pas et ne s'analyse pas ainsi. Comme vous le dites, ce que vous éprouvez n'a aucun rapport avec la folie (j'allais peut-être un peu loin; mais ce n'était pas le cas d'être si réservé). Il est arrivé à bien d'autres, et à moi tout le premier, d'être troublé passagèrement par de semblables phénomènes. Ils n'ont réellement d'extraordinaire chez vous que leur continuité. Sont-ce de pures illusions, ou bien de véritables communications du monde invisible? C'est ce qui ne sera jamais clairement établi. Quelle que soit la cause, d'ailleurs, le résultat est le même, et vous n'auriez pas, sans doute, plus de confiance aux exorciseurs qu'aux médecins. Je crois bien cependant que vous ne vous étiez pas mépris en pensant à demander à l'amour, à une chaste et pure affection, la guérison de vos souffrances. Vous vous êtes effrayé trop tôt; si vous aviez persévéré, vous auriez eu raison de cette dernière crise.

» — C'était au moins douteux, répondit Mauroy en secouant la tête; et, dès lors, comme il ne s'agissait pas de moi seul, j'ai dû m'abstenir. Et, tenez, ce n'est pas une illusion, à ce moment même, j'entends mon fantôme qui semble me dire ainsi qu'il n'aurait pas été disposé à faire si bon marché de ses droits.

» — Oh! ses droits ne sont peut-être pas si réels qu'il le prétend.

» — Que voulez-vous dire?

» — Simplement que, si j'admets le fantôme, il ne me paraît pas également prouvé qu'il soit celui de cette jeune fille, cette Euphrasie, qui, seule, pourrait être fondée à vous poursuivre si obstinément. Remarquez bien qu'elle s'est toujours gardée de se montrer à vous. Cela ne vous donne-t-il pas un peu à penser? Après tout, vous n'avez point de certitude absolue qu'elle soit morte; et si elle ne l'était pas, par hasard, ne vous sentiriez-vous pas mieux en état de réagir contre ce fantôme, qui ne vous serait rien, qui vous aurait pris pour un autre, peut-être?

» — Il est vrai, répondit Mauroy; mais ce n'est là qu'une supposition. Comment m'assurer?... Je n'ai aucun moyen. »

Je lui parlai alors de la rencontre que j'avais faite précédemment de son ancien domestique Charles. Ce garçon, il en convint, pouvait être en mesure de lui donner des renseignements sur le fait en question. Néanmoins, le pauvre Émile éprouvait à se bouger cette répugnance que donne toujours un long temps passé dans l'inaction. Il aurait voulu jouir au moins quelques jours de l'incertitude que je venais de faire naître en lui.

J'eus cependant raison de ses objections, et il me promit de venir me prendre le lendemain matin pour procéder ensemble aux informations.

Je demeurais moi-même dans le faubourg Saint-

Germain. Quoiqu'il fût tard, et que j'eusse beaucoup de chemin à faire pour regagner mon domicile, je voulus aller jusqu'au café où Charles était employé. Mon dessein était de tâcher de lui faire la leçon. Je cherchais dans ma tête comment je devais m'y prendre; mais j'en fus pour mes combinaisons. J'arrivai au café comme on était en train de placer les volets, et l'on m'apprit que Charles avait, depuis un mois, quitté l'établissement, pour en prendre un à son compte de l'autre côté du Luxembourg.

La course aurait été en pure perte. Je me promis de me lever de bonne heure pour réparer ce contre-temps; mais, presque au point du jour, avant que je n'eusse quitté le lit, Émile était chez moi. Il me dit qu'il avait passé une nuit assez tranquille, à sa grande surprise. Je ne pouvais lui en offrir autant. Son histoire m'avait causé d'affreux cauchemars, comme si son fantôme avait voulu se venger d'avance de mes projets d'hostilité.

Il fut convenu que ce serait moi qui me chargerais de l'interrogatoire. Charles, en sa qualité de Parisien, ne manquait pas d'une certaine agilité d'esprit. Il me serait donc possible, sans trop d'adresse, de lui indiquer les réponses qu'il devrait me faire.

Pour plus de sûreté, en arrivant près du café, je laissai mon compagnon de quelques pas en arrière et je me hâtai d'entrer, afin de jeter quelques mots de préparation. Un cri étouffé m'arrêta et me fit retourner. Émile, pâle et les yeux hagards, était appuyé contre la porte, comme prêt à tomber. Je m'empressai pour le soutenir, et je le fis asseoir sur une chaise qui se trouvait dehors.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je.

— Elle!... me dit-il avec un accent de terreur étrange et comme mêlée de joie, elle!... c'est elle!...

— Mais qui?

— Euphrasie!... Regardez! ajouta-t-il en m'indiquant de la main l'intérieur du café.

Je regardai, assez troublé, je l'avoue, de ce nouvel accès de mon ami, et de l'endroit où il lui prenait; mais le mystère m'en fut tout de suite expliqué. En face de la porte, il y avait le comptoir, et, assise à ce comptoir, une jeune femme qui nous regardait elle-même d'un air d'étonnement et d'inquiétude. Son aspect, sauf qu'il n'avait rien de trop souffreteux, répondait bien au portrait que Mauroy m'avait fait de sa persécutrice.

— Eh bien! lui dis-je vivement (par bonheur, il n'y avait personne à proximité), tout est au mieux. Vous le voyez, j'avais raison; mais tâchez de prendre sur vous : cette personne est probablement la femme de Charles, et il ne faudrait pas...

En effet, ce n'était pas le moment de s'exclamer; M. Charles, qui nous avait enfin aperçus, arrivait, tout en disposition de faire fête à son ancien maître. J'allai au-devant lui, et je lui dis que Mauroy relevait à peine d'une longue maladie, et que la fatigue de cette promenade matinale et à jeun lui avait causé une sorte de faiblesse.

Malgré ses airs de fatuité, l'ex-valet de chambre avait bon cœur. Il fut visiblement ému de l'état de souffrance qu'attestait l'altération des traits et de toute la personne de Mauroy. Avec beaucoup de sollicitude, il le conduisit et l'installa, ainsi que moi, dans un cabinet en arrière de la salle commune. Puis il nous laissa pour aller commander notre déjeuner.

Son absence donna encore à Mauroy du temps pour se remettre. Ce n'est pas, du reste, qu'il montrât un trouble bien violent : il avait plutôt l'air abasourdi, comme un homme qui a un réveil difficile. J'évitais de lui parler, afin de ne pas l'agiter.

Charles revint, rapportant, pour commencer, un consommé.

— C'était bien imprudent aussi, dit-il, dans votre situation, monsieur Émile, de faire une si longue course sans avoir rien pris. Avant toutes choses, il faut soigner son estomac.

Je pensai que le mieux était de vider tout de suite la question délicate.

— M. Mauroy, dis-je à Charles, était pressé de venir vous faire son compliment : je lui avais fait part de votre changement de position et de votre mariage; il a été charmé de cette double nouvelle, un peu étonné seulement que vous vous soyez marié sitôt après l'avoir quitté.

— Ah! répondit Charles, M. Mauroy serait bien plus étonné encore s'il savait quelle est la personne que j'ai épousée.

— Vraiment! Est-ce qu'il la connaît?

— Pour cela, je ne pense pas; mais c'est une drôle d'histoire. Vous rappelez-vous, monsieur Émile, que, ce matin même du jour où vous êtes parti, je vous avais parlé d'une jeune fille que j'avais trouvée morte dans la rue, en revenant du bal?

— Je me le rappelle très bien, répondit Mauroy.

— Eh bien! monsieur, c'est elle qui est actuellement madame Charles.

— Ah! vraiment... elle n'était donc pas morte?

— Non, monsieur, pas tout à fait : elle avait seulement une syncope... le médecin a donné à cela un autre nom : il paraît que c'est un cas très rare... si bien que, quand je suis retourné chez le commissaire pour savoir si l'on n'avait pas encore besoin de moi, j'ai trouvé la demoiselle en train de déjeuner. Vous figurez-vous de quelles nues j'ai dû tomber? En apprenant que c'était moi qui étais venu le premier à son secours, elle se leva et me sauta au cou pour me remercier. Moi aussi, je me sentis

tout de suite le cœur pris pour elle. Elle rentra cependant le jour même chez sa maîtresse, une modiste du faubourg Saint-Honoré, d'où elle s'était *ensauvée* dans l'idée d'aller au bal de l'Opéra, ne sachant pas seulement ce que c'était. Elle était orpheline, elle n'avait rien qu'une très mauvaise santé ; malgré cela, un mois après, quand j'eus vu que c'était une honnête fille, je l'épousai ; et le mariage a fini par la guérir.

— Eh bien ! monsieur Charles, dis-je alors, vous avez fait là une bonne action.

— Oui, monsieur, et une bonne affaire, car il n'y a pas une petite femme meilleure et plus entendue. Avec cela, une éducation superbe ; elle écrit, elle compte et met l'orthographe comme un ange ; et, dans la partie que nous avons prise, c'était très important, d'autant que moi, là-dessus, je ne suis pas très fort. Qu'est-ce que vous dites de tout cela, monsieur Émile ? En voilà un roman ! n'est-il pas vrai ?

— Vous êtes heureux, Charles, lui répondit Mauroy, et vous l'avez bien mérité ; c'est tout ce que je puis dire.

— Oh ! monsieur me flatte; non, je ne méritais pas trop mon bonheur; mais je sais du moins l'apprécier. Vous aussi, monsieur Émile, vous reconnaîtrez cela quelque jour : les amourettes, c'est bien gentil ; mais, auprès du mariage, ce n'est plus rien.

On servit notre déjeuner; Charles nous quitta pour aller surveiller son établissement, qui paraissait assez bien achalandé.

— Vous voyez, dis-je à Mauroy, notre revenant n'a jamais existé que dans votre imagination.

— Cependant, me dit-il, ces affreux bruits que j'entends sont bien réels...

— J'en suis convaincu, et que la cause en est des plus naturelles ; ce sera le vent, ou bien encore des rats... Au bord de ce canal, il doit y en avoir beaucoup... Votre esprit frappé a tout interprété d'une façon terrible.

— Ah ! vous croyez que l'imagination est capable...

— Des illusions les plus étranges ! Tenez, je connais une personne très sensée, très raisonnable, qui s'était ainsi persuadée d'avoir une maladie de cœur épouvantable. Tant qu'elle était levée, elle ne sentait rien ; mais, à peine couchée, c'étaient des palpitations, des battements à faire frémir, qui lui résonnaient jusque dans le cerveau et la suffoquaient. Elle se relevait précipitamment et passait toutes ses nuits à se promener dans sa chambre, à respirer des sels, à prendre des calmants; ce ne fut qu'au bout de quinze jours qu'elle découvrit que ces battements étaient tout simplement ceux de sa montre, qu'elle avait pris l'habitude de mettre sous son oreiller en se couchant, pour la garantir du froid.

Cette histoire, très véridique d'ailleurs, fit rire Mauroy. Je pensai que c'était bon signe. En effet, il déjeuna bien, causa de choses et d'autres assez gaiement, et, en sortant, il alla au comptoir faire à madame Charles un petit compliment qu'elle reçut sans trop d'embarras, quoique d'un air médiocrement enchanté, ce qui était assez naturel.

Nous allâmes nous promener dans le jardin du Luxembourg, beaucoup plus gai à cette époque qu'on ne le voit maintenant.

— Et vis-à-vis de cette autre jeune fille, de Cécile, me demanda Mauroy, que pensez-vous que je doive faire ?

— Là-dessus, lui répondis-je, je suis trop peu renseigné, et le sujet est trop délicat pour que je me permette de vous donner aucun conseil. C'est à vous de consulter votre cœur... et votre raison.

— Bien, me dit-il; avant toute démarche, je m'informerai, j'examinerai : je ne veux pas être dupe d'une nouvelle illusion, prendre, moi aussi, le tic-tac d'une montre pour des palpitations de cœur.

Cette prudence était encore d'un très bon augure. Quelques jours après, je revis Mauroy, déjà rajeuni et tout ranimé.

— Je viens, me dit-il, vous faire mes adieux et mes remercîments. Vous m'avez sauvé plus que la vie. Pour achever de me remettre, je vais passer quelque temps dans ma famille, respirer l'air du pays; puis je voyagerai. Je ne serais pas fâché de voir l'Orient; mais je n'ai pas naturellement de projet bien arrêté. J'espère du moins être bien revenu du pays des rêves; car, vous aviez raison, tous mes tourments n'étaient que des rêves, auxquels les rats, en effet, n'étaient peut-être pas étrangers, à en juger par le dégât que j'ai trouvé dans mes livres en les déménageant. De bien mauvais rêves en tout cas ! Et ce que j'ai souffert n'était pas imaginaire, non plus que la triste existence qui m'avait rendu apte à cette possession *sui generis*. Si j'ai été réellement fou, ce n'est pas seulement depuis dix-huit mois. Je suis encore heureux de m'en être tiré ainsi. Quant à mademoiselle Cécile et à sa grand'mère, continua-t-il, j'ai eu le regret d'apprendre qu'elles m'avaient fort abusé. Les informations que j'ai prises sur elles m'ont démontré que c'étaient des intrigantes, qui n'avaient vu en moi qu'un innocent bon à prendre dans leurs filets. A leur égard, je n'ai rien à réparer.

Ce ne fut que plusieurs années après que Mauroy revint à Paris. Il avait fait un long voyage en Turquie, en Syrie et en Égypte. A son retour, il avait épousé une des filles de son tuteur; mariage de convenance qui paraît suffire aux besoins de son cœur.

Il a publié divers ouvrages sur les antiquités, l'histoire et les langues de l'Orient. C'est un savant bien posé.

Nous ne sommes pas restés en liaison suivie ; mais, quand nous nous rencontrons, il montre toujours du plaisir à me revoir. Bien entendu, il n'est jamais question entre nous des divers égarements de sa jeunesse. Il n'a pas eu un instant de rechute, je le garantirais bien. Il a l'air grave, un peu distrait parfois, mais nullement malheureux. La science est devenue son unique folie. Comme on change !

F. de Grammont.

LES DEUX GEORGES.[1]

Ce soir-là, mademoiselle Mars ouvrit son coffret d'ébène, et, prenant un manuscrit dont l'écriture m'était inconnue, elle me dit :

— Vous saurez plus tard comment ce manuscrit est entre mes mains.

Elle lut ce qui va suivre :

« Nous sortions à peine du règne de la terreur. C'était un soir du mois de décembre 1797 ; dans un vaste salon du vieux Paris, deux hommes, touchant à la seconde jeunesse, concentraient toutes les ressources de leur intelligence sur une scientifique partie d'échecs.

» Le marquis de Clairvaux et le comte de Cernay avaient suivi la même ligne de conduite durant les événements de l'ère révolutionnaire ; partageant les mêmes inquiétudes, redoutant les mêmes malheurs, vivant au milieu de Paris comme en plein exil, et comptant ensemble les morts aimés que l'échafaud enlevait chaque jour à leur cœur, ils avaient réuni leurs deux existences ; et, appuyés sur une vieille amitié, ils se sentirent plus forts contre le présent et plus confiants dans l'avenir.

» Le marquis de Clairvaux était Français, le comte de Cernay était né à Lausanne. Au moment où la révolution éclata, ne pressentant pas tout d'abord quelles en seraient les suites tragiques, M. de Cernay n'avait pas songé à regagner sa patrie. Plus tard, quand la frontière fut hérissée de baïonnettes, de cocardes tricolores et de bonnets phrygiens, il tendit les bras vers son pays, mais il était trop tard ; le comte dut rester à Paris, où l'affection du marquis l'aida à supporter la part de douleurs que ces temps orageux mêlaient à toutes les existences.

» M. de Cernay était d'un caractère doux, conciliant, plein d'abnégation ; ce qu'il redoutait, c'était la discussion, et, excepté en politique, il immolait volontiers ses idées et ses désirs les plus chers au besoin de vivre en paix avec les autres. Revenu des violentes passions de la jeunesse, le comte considérait le calme comme l'égal du bonheur. Un tel caractère allait merveilleusement à la nature emportée, capricieuse et inflexible du marquis de Clairvaux. Aussi le passionné vieillard mettait-il aisément en déroute les arguments de son flegmatique compagnon. Cette petite guerre, où il n'y avait, pour ainsi dire, qu'un combattant, continuait depuis dix années. Le marquis n'y comptait que des triomphes, le comte que des défaites ; mais, si l'un en ressentait d'immenses joies, au point de vue de l'amour-propre, l'autre convenait en lui-même que c'étaient là de bien minces victoires, l'ennemi ne se défendant pas. Au reste, tout marchait pour le mieux, et marquis et comte étaient les meilleurs amis du monde.

» M. de Clairvaux avait une fille, gage charmant d'une union trop vite brisée ; M. de Cernay avait un fils au service de son pays. Comme le marquis, il avait perdu sa femme peu de temps après son mariage.

» A l'heure où s'ouvre cette histoire, une jeune fille était assise, souriante et épanouie, à quelques pas des deux vieillards.

» Il y avait comme un souffle de brise parfumée à l'entour de cette fraîche créature.

» Le rayonnement de ses yeux semblait répondre à de longs regards d'amour, et le séraphique sourire de ses lèvres à de brûlantes paroles. Est-ce le vent qui soulève les cheveux noirs et bouclés de la jeune fille ? Est-ce un doux souvenir qui fait battre son cœur ? Non, ce n'est pas le vent ; non, ce n'est pas le souvenir : c'est un souffle aimé, c'est une image adorée qui est là, à ses côtés, qu'elle touche, qu'elle embrasse du regard.

» Louise de Clairvaux contemplait avec une sorte de ravissement le visage de Georges de Cernay. Une petite table séparait les deux jeunes gens sans empêcher leurs mains de s'unir avec tendresse. L'amitié du marquis et du comte établissait cette familiarité. Habitués à se voir sans cesse, Louise regardait Georges comme un frère ; mais ce frère avait le droit de parler d'amour.

Madame Roger de Beauvoir.

(La suite au prochain numéro.)

(1) « Nous avons signalé à nos lecteurs, la publication chez les éditeurs Michel Lévy frères, d'une nouvelle édition des *Confidences de mademoiselle Mars*, par madame Roger de Beauvoir. Nous empruntons à ce charmant volume le récit des *Deux Georges*. »

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu 92.

Entered at Stationers Hall

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W. C.

MADRID. P. J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

On peut à peine circuler dans les salons de nos couturières, lorsqu'elles ont étalé sept ou huit toilettes de bal, ces dernières sont si volumineuses qu'elles demandent un emplacement énorme afin de mettre à l'aise leur quantité de bouillons, dentelles, rubans, fleurs, flots de tulle, de crêpe et de satin. Il faut beaucoup de goût et de style pour arriver à faire des choses nouvelles, au milieu d'une telle profusion de décors. On en est arrivé à exécuter un plan et un dessin avant de tailler une toilette de bal. On fait ce que l'on appelle un *devis*, terme d'architecture qui fait sourire, lorsque les matériaux de constructions doivent être si diaphanes et si délicats. Enfin la mode, cet aimable tyran, nous entraîne, nous devons la suivre en souriant, c'est le moment de ses plus grandes folies, nous sommes en carnaval.

Il y a des réunions très brillantes, on nous en annonce de tous côtés, ceci nous taille bien de la besogne. Ne perdons pas de temps et décrivons avec exactitude et conscience.

Madame *Plé-Horain*, rue de Gramont, 27, vient d'exécuter des commandes importantes, nous pouvons dire beaucoup de choses intéressantes en visitant ses salons. Nous allons diviser les robes par toilettes de dames et toilettes de jeunes filles. Voici trois des premières et deux des secondes.

Une première robe de taffetas antique blanc, broché de fleurs de *barbeaux*, bleu et vert. Le bas de la jupe est garni par des bouillons à dents de satin bleu, avec liséré de satin vert. Au-dessus des bouillons un haut volant de dentelle noire orne le tour de la jupe, et remonte sur les côtés en forme de tunique. Le corsage décolleté est à pointes, il est garni d'une berthe en bouillonnés de satin, avec volant de dentelle noire. Les manches sont courtes, elles ont des nœuds de satin sur le devant de l'emmanchure et un voile de dentelle noire, garni d'une ruche, tombant par derrière. Cette forme de manche toute nouvelle et très gracieuse se nomme *Isabeau*.

Une deuxième robe est de taffetas blanc, broché de fleurs lilas, elle est ornée dans le bas par des lozanges croisées de velours lilas, entourées de dentelle noire. Le corsage et les manches ont des ornements en rapport.

La troisième robe est de tulle bleu sur dessous de satin bleu, le bas de la jupe est orné de bouillons de tulle formant des creux, dans chaque creux se trouve un bouquet de roses blanches avec feuillages ; une seconde jupe en tunique, relevée de chaque côté par des groupes des mêmes fleurs, est garnie tout le tour par un haut volant en application d'Angleterre. Le corsage est à pointe, garni d'une berthe tulle et satin bleu bouillonné, entourée de dentelle, avec petite chemisette de dentelle à l'intérieur et touffes de fleurs par devant, les manches courtes sont rondes, bouillonnées de tulle assorti.

Une très jolie sortie de bal de madame *Plé-Horain* est de cachemire ponceau, doublée de taffetas blanc, elle est garnie tout autour par des tuyautés de taffetas blanc, ces tuyautés sont recouverts de dentelle noire, une application d'entre-deux de dentelle noire est posée au-dessus en transparent sur le cachemire ponceau. Le capuchon est tout de dentelle. Les sorties de bal de cette année ont presque toutes des capuchons de dentelle noire ou blanche, c'est une mode très gracieuse.

Venons maintenant aux deux toilettes de jeunes filles. La première est de tulle rose, sur dessous de taffetas rose, la jupe est garnie jusqu'en haut par une quantité de volants plissés, entre chaque volant il y a une ruche de tulle. Cinq *pans* de tulle, entourés de ruches et de rubans roses, forment une espèce de tunique. Le corsage est à berthe, volant de blonde, avec ruches et rubans.

La seconde toilette est de tulle blanc. La jupe est bouillonnée sur toute la hauteur avec groupes de rododendrons blancs et roses. La berthe garnie d'un volant de blonde est de tulle liséré de satin blanc, avec bouquets sur le milieu. La coiffure est de rhododendrons blancs et roses à traînes de feuillage retombant par derrière.

Les robes de ville ne nous offrent rien de nouveau cette semaine. Les toilettes du soir sont plus importantes en raison de leur actualité. On voit toujours chez madame *Plé-Horain* quelques nouveaux modèles de chapeaux, bien que la saison soit déjà avancée. Voici la description de quelques-uns. Un chapeau de jeune femme de tulle blanc, bavolet de tulle blanc, entouré de velours lilas, ornements de velours lilas autour de la passe, deux plumes blanches frisées sont posées au bord, et rentrent à l'intérieur, qui se complète par des nœuds doubles de velours lilas et des joues blanches ; les brides sont de taffetas blanc.

Un second chapeau de jeune fille est de tulle blanc uni, le bavolet est de crêpe rose, tout le dessus du chapeau est ornementé de rubans roses étroits avec de petits volants de blonde. Le dessous est de tulle blanc avec les mêmes rubans et un pouff de boutons de roses mousses. Les brides sont de taffetas blanc.

Nous ne saurions mieux compléter nos toilettes de

bal, que par la description des nouvelles et charmantes coiffures créées depuis quelques jours par la maison *Tilmau*, rue Richelieu, 104.

Madame *Léontine Coudré*, élève et successeur de madame *Tilman* a inauguré sa saison par des coiffures d'une grâce incomparable, en voici le détail. Une couronne diadème de roses mousses, montée sur bois naturel, mélangées sur les côtés par des touffes de muguets et de violettes des bois.

Une coiffure *naïade*, toute en herbes de genres différents, ayant seulement au milieu une grosse pivoine rose, sur laquelle est posé un papillon nacré bleu, les ailes bordées de noir, des traînes de feuillages et herbes complètent cette ravissante création.

Une troisième couronne diadème est de narcisses, avec des feuilles de roseau, un ruban de velours écarlate attache la couronne et forme nœud tombant par derrière.

Les coiffures de jeunes filles de la maison *Tilman* se composent souvent de guirlandes de roses et marguerites, ou bien de verdure, mousses et feuillages, ave des groupes de fleurs variées. Ces guirlandes forment des bandeaux que l'on pose sur le front, et les branches souples qui les terminent passent dans les cheveux et retombent sur le cou. Ce genre de coiffure très jeune sied à ravir et se combine d'une manière heureuse avec toutes les robes d'étoffes légères.

On porte toujours à la ville des paletots de forme demi-ajustée très simplement garnis, ornés de gros boutons de passementerie ou d'acier. La maison *Saran*, *à la Scabieuse*, rue de la Paix, 10, a un choix très complet de ces confections, ainsi que des rotondes de draps articulés ou de velours noir. Les étoffes pour robes de ville de la *Scabieuse* ont été très variées cette année ; ses popelines d'Irlande, noires ou mélangées de gris ou de violet, sont d'une solidité qui les fait rechercher pour robes de toilette du matin.

Les taffetas unis, glacés, à rayures et à petits damiers des mêmes magasins sont d'une supériorité incontestable, si on les compare avec les mêmes tissus sortis des divers magasins de nouveautés qni cherchent à vendre des soieries à bon marché. La maison *Saran* a pour spécialité les étoffes de deuil, mais beaucoup de dames ne vont jamais ailleurs pour choisir les tissus noir, gris ou lilas qui sont bien portés, deuil ou non deuil. La lingerie et les modes de la même maison ont le cachet du bon goût le plus irréprochable.

Il est sorti depuis un mois des toilettes ravissantes de la maison *Lassalle*, rue Louis-le-Grand, 37. Ces toilettes destinées à quelques riches étrangères, méritent que nous leur accordions des détails qui ont de l'intérêt pour toutes les personnes qui s'occupent de modes, car ce sont des créations tout à fait originales. Nous citerons premièrement une robe de taffetas Louis XV, fond blanc, à gros grains, avec riches dessins de fleurs de serre à feuillage. La robe était garnie dans le bas par trois rangs de bouillons de tulle blanc ondulés, des bouclettes de rubans de satin blanc étroit étaient posées sur les bouillons à 4 ou 5 centimètres d'intervalle. Le corsage uni et à pointe était drapé de tulle blanc, avec un passe-poil de satin blanc sur chaque pli. Les manches courtes avaient des manches de tulle à la châtelaine ouvertes et formant voile garnies de plissés de satin blanc. Pour porter avec cette robe la maison *Lassalle* avait fait un manteau sortie de bal de peluche rose, tout entouré de fourrure blanche avec capuchon de guipure de Venise dentelée. Une autre toilette expédiée en Allemagne se composait d'une robe ainsi établie : une première jupe ou bouillons de tulle et volant de blonde, trois volants, trois bouillons alternés, par-dessus une tunique de satin blanc entourée d'un haut volant de blonde et retroussée d'un côté seulement par une cordelière de soie blanche remontant jusqu'à la ceinture, et un énorme bouquet de pavots cerises avec feuilles vert pâle. Le corsage de satin blanc était drapé de tulle et de blonde avec bouquet de pavots au milieu. Les manches se composaient de ruches de tulle superposées sur des rouleaux de satin. Le manteau de cette toilette était de velours d'Afrique, bleu *Reine Hortense*, doublé de satin blanc et garni de volants d'Angleterre et de ruches de satin. Une cordelière or et blanc très riche fermait l'encolure, et formait des épaulettes terminées par trois glands étagés mélangés de perles d'or.

La maison de commission *Lassalle* prépare pour le mois prochain une magnifique corbeille de mariage, dont nous rendrons compte. Elle contiendra des étoffes, dentelles et cachemires de genres tout à fait nouveaux.

Les spécialités d'articles de parfumerie de la maison *Violet, à la Reine des abeilles*, rue Saint-Denis, 317, s'enrichissent à chaque saison de produits hors ligne, véritables talismans de beauté : nous avons parlé déjà de la fleur de riz rosée, parfumée à l'ambroisie, et de la crème Pompadour, pour la beauté du teint. Nous désignerons aujourd'hui quelques extraits d'odeurs, qui nous ont paru suaves et d'une douceur parfaite. Ils sont destinés aux toilettes du soir avec lesquelles on ne peut employer que des parfums très doux. Voici le nom des extraits : gouttes de violettes d'Italie, parfums des brises de mai, et parfum de la Tzarine ; nous recommandons ces trois extraits dont la distinction et la délicatesse méritent les plus grands éloges.

Marguerite DE JUSSEY.



GRAVURE DE MODES N° 696.

Toilette de ville. — Chapeau de velours; le fond plissé et la passe sont d'un seul morceau. Bavolet de velours, une dentelle recouvre la passe et le bavolet; il y a sur le côté un nœud de dentelle d'où sortent deux plumes; sous le chapeau il y a une double passe de dentelle à laquelle sont fixées deux plumes qui garnissent tout le dessous; brides de satin.

Robe et paletot de velours garnis de martre zibeline, le paletot n'est que *demi-ajusté*.

Paletot et robe sont garnis de galons et soutaches.

Toilette de bal. — Coiffure ornée d'une dentelle d'or, retenue aux côtés par les petits peignes et des glands avec cordelières.

Sur le devant est posée une touffe de plumes, avec une agrafe en bijouterie avec une belle émeraude.

Sur le front les cheveux retombent en frisure légère, et forment sur les côtés des bandeaux *lissés* et gros. Au chignon retombent trois coques, dont la dernière est très longue. Ces coques sont serrées par une dentelle d'or.

Robe de satin. Corsage très décolleté et à pointe; au bord du corsage est un bouillonné de tulle formant tête à une dentelle froncée.

La manche de satin est couverte de tulle.

Sur la jupe il y a à la taille un bouffant de tulle retombant sur la naissance d'un haut volant de dentelle, qui descend sur le premier des trois bouillons de tulle qui couvrent le bas de la jupe, sur une hauteur de 50 centimètres. Ces bouillons sont disposés en *gueules de loup*.

Des cordons de fleurs de laurier-rose avec des plumes blanches, sont posés en biais sur le corsage, sur l'ouverture du volant et sur les bouillons de tulle.

Courrier de Paris.

On a beau dire tous les ans que le temps des *Revues* est passé, il se trouve toujours des auteurs disposés à faire des *revues*, et des théâtres prêts à les jouer avec empressement, quelquefois avec succès. Pour les gens qui aiment ce genre de spectacle, — et pourquoi n'y en aurait-il pas? — on trouve toujours, dans les pièces sans queue ni tête, quelque chose de plus ou moins amusant. Quant à moi, je suis convaincu que si l'on supprimait les *revues*, des réclamations s'élèveraient de tous les coins de la terre, en tout cas de tous les coins de Paris. C'est une question d'habitude, et l'habitude, on le sait, devient un besoin impérieux. On attend les *revues* de la fin de l'année, comme on attend son journal chaque matin.

Trois ou quatre théâtres ont cette spécialité, les Variétés, le Palais-Royal, les Délassements-Comiques et les Folies-Dramatiques. Ils n'ont pas manqué de servir au public leurs plats annuels, en guise d'arbre de Noël, d'étrennes du premier de l'an ou de gâteau des Rois. Demandez si ces *revues* ont réussi. Les sceptiques vous répondront que non; les enthousiastes quand même vous répondront que oui. Qui croire? Entre ces deux opinions il faut prendre les affiches pour moyen terme. Or, vous voyez les *revues* se maintenir sur les affiches, donc le public va à ce spectacle. Il n'y a pas de meilleur juge que le public lui-même des plaisirs qui lui conviennent.

Ce n'est pas qu'il n'y est de plaisirs plus délicats, en spectacle surtout, mais enfin tout le monde ne peut aller le même soir au Théâtre-Italien, sans quoi la salle, déjà trop petite pour la foule d'élite qui l'encombre, devrait être agrandie dans la proportion des dix ou douze autres théâtres réunis. En fin de compte, s'il y a plus d'un théâtre à Paris, c'est qu'il faut des distractions pour tout le monde, et des distractions selon les jours. Est-on dans les mêmes distractions d'esprit chaque soir? Évidemment non; et si jamais l'histoire surannée de la perdrix aux choux quotidienne peut trouver sa juste application quelque part, c'est en matière de distractions et de plaisirs.

C'est à cause de cela peut-être qu'on a imaginé de faire naître chez certaines gens la passion des voyages. Et encore dans la passion des voyages a-t-on introduit des nuances. Il y a des gens qui voyagent pour changer de place, afin d'avoir le droit de dire qu'ils ont voyagé, rien de plus. Mais parlez-leur de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont éprouvé; ils ne savent rien, ils n'ont rien vu, rien éprouvé. Beaucoup sont de l'école de ce personnage d'Alphonse Karr qui envoyait, chaque matin, son domestique visiter, en son lieu et place, les montagnes et les glaciers de la Suisse. Tous les voyageurs ne sont pas de cette force ou de cette faiblesse, comme vous voudrez. Il en est qui poussent à l'extrême la manie du souvenir des pays qu'ils ont visités. De là les albums de photographie, les croquis au crayon, tant de livres surtout. Mais ce n'est rien à côté de ce que vient de faire une riche anglaise, lady Broughton. A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle rapporter des souvenirs de voyages.

Donc lady Broughton, charmée d'une excursion qu'elle a faite à Chamounix, n'a songé à rien moins qu'à se procurer chez elle le spectacle permanent des beautés qu'elle avait vues en de lointains climats. Ainsi que les compagnons d'Hélénus exilés de Troie s'étaient construit une ville à l'image de leur ville anéantie, lady Broughton s'est fait arranger, dans son domaine de Hoole-house, une Savoie en miniature, une *mer de glace* réduite par le procédé Collas.

Les artistes qu'elle a mis à l'œuvre lui ont disposé dans son parc une petite Savoie intime qui ne laisse rien à désirer. Ils ont imité avec une grande exactitude les lignes du paysage, les accidents du terrain, les arêtes et les contours de ce glacier célèbre, à l'aide de la pierre à chaux, du quartz et du felds-path étincelant. Pendant six ans ils ont travaillé aux roches qui avoisinent le jardin à fleurs et en ont fait un merveilleux ensemble de pièces rapportées, je dirais toute une *nature artificielle*, si ces deux mots ne juraient de se trouver accouplés par ce hasard inouï.

Partout cette montagne faite de main d'homme, est couverte de rares et belles plantes des Alpes, sauf les endroits réservés à la neige, à la glace et aux crêtes aiguës des rochers. La neige et la glace sont figurées par la pierre luisante et le marbre blanc. Chaque plante repose délicatement dans un lit de la terre qu'elle aime, abritée par des fragments de roche, bordée d'une colle-

rette de sable fin, et tapie dans la mousse douillette ; les pierres qui protégent chaque espèce n'ont été ni placées sans choix, ni choisies sans raison ; les unes doivent réfléchir, les autres absorber la chaleur.

Parmi les précieux végétaux qui composent cet étrange parterre, on voit le saxifrage, l'œillet *de rochers*, l'anémone, le myosotis, la bruyère, la violette, la lychnis des Alpes, la campanule, l'hépatique, le cyclamen, la calcéolaire, la véronique naine ; bref, toute l'aimable flore des régions montagneuses et glacées, toute cette famille charmante dont un seul représentant est souvent le bijou d'une serre, l'étoile d'une corbeille et la joie d'une jolie femme. La *mer de glace* d'Hoole-house peut, à meilleur droit que certain roman du marquis de Foudras, s'appeler un *Caprice de grande dame*, et lady Broughton, avouez-le, ne se refuse rien.

Ceci me rappelle un vieillard, grand marcheur, et qui, à quatre-vingt-cinq ans, s'en allait pédestrement de la rue Hauteville à la Bastille, de la Bastille à la Madeleine, d'où il revenait à la rue Hauteville, et cela tous les jours. Il avait mesuré exactement le nombre de pas qu'il faisait de chez lui à la rue du Temple, du Château-d'eau à la Bastille; enfin il avait comme marqué des jalons tout le long de sa route. Dans les derniers temps de sa vie, il était devenu sourd ; craignant qu'il ne se fît écraser, ses enfants avaient pris le parti de l'enfermer sous clef, pour l'empêcher de sortir seul. Mais comme la locomotion était le principal ressort de son existence, on lui ouvrait toutes les pièces de son vaste appartement, où le pauvre vieillard (je dis pauvre à tort, il avait une très grand fortune) avait le droit de se promener tout son soûl. De temps en temps, il interrompait sa course à travers les appartements en disant : « J'ai été au Château-d'eau, » ou bien : « Je reviens de la Bastille, » etc. Il avait compté les pas faits dans son appartement et cela lui suffisait. Tout était là pour lui : Marcher ! Les gens qui croient à la transmission des âmes pouvaient aisément s'imaginer que les jambes du Juif-Errant étaient venues s'implanter dans celles de ce vieillard.

Entre la marche arrivée à ce degré d'intensité et la course, il n'y a pas l'épaisseur d'un cheval. Et puisque je prononce les mots de course et de cheval, ce m'est une occasion toute trouvée de vous présenter, d'après le journal *le Sport*, l'ensemble des sommes données en prix pour les courses de chevaux pendant l'année 1862. Après quoi je ferai cette simple réflexion que... Mais voyons d'abord le thème, nous exécuterons ensuite nos variations.

Donc voici la statistique constatée par *le Sport :*

Les prix offerts par l'Empereur s'élèvent à la somme de 72 500 francs. Les prix de l'État, classés, à 188 000 francs, non classés, à 145 300 francs. Les prix offerts par le Jockey-Club, les diverses sociétés hippiques, les conseils municipaux, les conseils généraux, les compagnies de chemins de fer, à 498 350 francs. Les hippodromes de Paris et de Chantilly ont naturellement absorbé les plus grosses sommes. Après eux viennent Bordeaux qui a reçu 44 800 francs; Marseille, 34 000 francs; Caen, 33 000 francs; Valenciennes, 28 700 francs; Nantes, 27 100 francs; Toulouse, 26 200 francs ; Moulins, 25 500 francs; Limoges, 25 200 francs ; Mont-de-Marsan, 21 500 francs; Angoulême, 20 400 francs ; etc., etc.

A partir de 1863, l'hippodrome de Paris s'enrichira encore du grand prix de 100 000 francs destiné aux chevaux de trois ans de toute espèce et de tout pays. Les premiers steeple-chases de Vincennes sont définitivement fixés aux 12 et 19 avril prochain. Les steeple-chases de la Marche auront lieu les 15, 29 mars et 6 avril.

Mes variations seront très courtes.

PREMIÈRE VARIATION. — J'aime les chevaux : le cheval est une admirable et noble bête ; c'est, en effet, comme l'a dit Buffon, « la plus belle conquête que l'homme ait faite sur la nature. » On fait bien d'encourager les éleveurs de beaux chevaux.

DEUXIÈME VARIATION. — Mais n'est-ce pas trop donner aux chevaux que de leur prodiguer un peu plus d'un million en prix chaque année? Les prix distribués dans tous les colléges de la France ne coûtent pas cela à la fin de chaque année.

TROISIÈME VARIATION. — Il faut espérer qu'en 1863 il y aura un peu moins d'argent donné aux chevaux, afin qu'il en reste pour les pauvres ouvriers cotonniers.

QUATRIÈME VARIATION. — Si l'on ne retire rien aux chevaux, ce qui ne m'étonnerait ni ne me scandaliserait, chaque sportmann ne pourrait-il consacrer aux ouvriers rouennais une somme égale à celle qu'il consacrera aux chevaux? L'Empereur a donné l'exemple en souscrivant pour une belle somme en faveur des *cotonniers*, et je ferai remarquer que l'Empereur, qui doit des encouragements à toutes choses, est obligé envers l'élève et l'amélioration des races de chevaux, à des sacrifices dont beaucoup de particuliers se peuvent dispenser.

CINQUIÈME VARIATION. — Je ne suis pas de ceux qui croient que, parce qu'un rouage de la société est arrêté ou disloqué, tous les rouages de la machine doivent cesser de fonctionner et se mettre à l'unisson. Non pas; la société, sous toutes ses faces, a ses exigences auxquelles il faut satisfaire : exigences de luxe, exigences de plaisirs, exigences d'artistes, etc. Seulement il faut ne pas oublier, pendant que les autres rouages de la machine fonctionnent, de réparer celui qui est en mauvais état, et cela ne demande souvent que très peu de chose : un peu de ralentissement dans le mouvement général.

SIXIÈME VARIATION. — Aussi sommes-nous enchanté de voir qu'il y a déjà eu un grand bal à la cour, et que les fêtes dispendieuses seront nombreuses à Paris. Cela donne du plaisir aux riches, et fait gagner de l'argent aux pauvres. Double profit.

SEPTIÈME VARIATION. — Je suis très charmé d'avoir à annoncer que la Société d'acclimatation a reçu dernièrement un arbre de Coraux vivants pêché dans la Méditerranée et qui a été placé dans l'aquarium. C'est la première fois qu'une pareille exhibition a lieu à Paris.

HUITIÈME VARIATION. — Ce n'est pas moi qui me plain-



drai que l'on ait rétabli, même à grands frais, l'ancienne Société de musique sacrée fondée jadis par le prince de la Moskowa. Les débuts de la société reconstituée ont eu lieu à Saint-Roch, par l'exécution du *Stabat* de Haydn, sous la direction de M. Vervoitte et de 200 exécutants appartenant à l'élite du grand monde.

NEUVIÈME VARIATION. — Les ingénieurs de la ville ont tiré leurs plans sur le Carrousel et devant le Théâtre-Français, là où l'on a le projet d'ouvrir la place de l'Impératrice et de faire déboucher la grande voie publique qui doit aller du Théâtre-Français à la nouvelle place du grand Opéra. Une merveille de plus à ajouter à tant d'autres.

X. EYMA.

LES DEUX GEORGES.

(Voyez le numéro précédent.)

» — Louise, disait Georges, je vous le répète, je vous aime ; vous êtes la première femme que j'aie trouvée belle, vous êtes la seule à laquelle je l'aie dit. Vous serez l'unique adoration de ma vie.

» — Je l'espère bien, répondit la jeune fille en pressant de sa petite main blanche et parfumée la main brune et veinée du vicomte. Croyez-vous donc qu'on puisse aimer mille fois? A ce compte-là on serait l'amoureux de toutes les femmes.

» — Et les plus belles ne valent pas un de vos sourires...

» — Vous me dites cela avec le cœur, n'est-ce pas, Georges?

» — Avec mon âme tout entière.

» — Oh! je vous aime, Georges, je vous aime, murmura mademoiselle de Clairvaux.

» A ce doux aveu, le vicomte de Cernay, ivre de joie, voulut prendre un baiser sur le front de la jeune fille; mais la barrière qui les séparait l'arrêta. Le mouvement qu'il fit, en agitant la table, réveilla la mauvaise humeur du marquis, que la chance prononcée de son partenaire irritait visiblement.

» — Que faites-vous donc, monsieur le lieutenant? vous êtes bruyant comme une fusillade... Le diable vous emporte! Je ne dis pas cela pour vous, Louise, reprit M. de Clairvaux d'un air radouci en jetant un regard demi-câlin sur sa fille; c'est ce damné de Cernay qui me met en rage. Allons! encore!... C'est d'une impertinence sans égale, un bonheur comme celui-là! Cernay, je vais me fâcher sérieusement si vous continuez à gagner à tout coup.

» — Mon Dieu! mon ami, répondit le paisible vainqueur, si cela peut vous être agréable, cette partie ne comptera pas.

» — Bon! voilà que vous faites le généreux, à présent! Je ne veux pas de votre clémence. Je veux perdre, j'y trouve mon plaisir.

» Cette petite discussion terminée, nos joueurs reprirent leurs pions, et nos amoureux leur causerie.

» — Imprudent! fit Louise en se penchant vers Georges...

» — Oh! ne me grondez pas! s'écria le vicomte. Vous savez bien que sur un mot de vous je risquerais ma vie....

» — Taisez-vous, monsieur, je ne vous ai jamais vu ainsi. Vous me faites peur.

» En disant ces mots, Louise s'était rejetée en arrière, Georges se leva et s'assit à côté d'elle.

» — Oh! laissez-moi, dit la jeune fille avec trouble.

» — Pourquoi?

» — Si mon père nous voyait!

» — Et ne m'a-t-il pas vu souvent auprès de vous? Ne suis-je pas l'enfant de la maison, moi aussi? Vous êtes ma sœur; Louise, ma sœur bien-aimée.

» — Georges, interrompit mademoiselle de Clairvaux avec gravité, ne profanez pas ce titre de sœur. Vous savez bien que vous n'avez plus le droit de m'appeler ainsi, puisque vous m'aimez d'amour.

» — Oh! oui, je t'aime! s'écria le jeune homme, entraîné par la violence de sa passion. Je t'aime à en devenir fou, car je doute sans cesse de ton amour.

» — Vous doutez de moi, monsieur? oh! c'est mal, et vous ne méritez pas que je vous aime... Pour vous punir, je ne vous regarderai point de deux grands jours!

» — Pardon! pardon! fit doucement le vicomte.

» Et il plia le genou.

» Pour lui résister, il eût fallu que mademoiselle de Clairvaux ne vît pas le regard tendre et suppliant du coupable.

» — Allons, vous ne serez pas puni, dit-elle; êtes-vous content?

» Georges de Cernay ne répondit pas. Son émotion étouffait sa voix. Jamais le visage de mademoiselle de Clairvaux n'avait été si près du sien. La fraîche haleine de la jeune fille, en soulevant ses cheveux et caressant son front, lui donna un instant le vertige, et, sans se rendre compte de la témérité de son action, il enlaça d'un bras vigoureux la taille de la douce enfant et effleura ses lèvres d'un baiser.

» Louise pâlit et s'évanouit.

» — Louise! s'écria le vicomte de Cernay, qu'avez-vous? Mon père, courez, appelez du secours; Louise est sans connaissance.

» — Parbleu! en voici bien d'une autre! fit le



marquis en courant vers sa fille; et vous, monsieur le beau joueur, qui me laissez promener mes échecs, tandis que ma pauvre enfant est évanouie, vous êtes fou, en vérité!

» Ce nouveau trait ne fit pas sourciller le comte, il était habitué à bien d'autres attaques de la part de son vieil ami. Tous deux, aidés de Georges, donnèrent leurs soins à mademoiselle de Clairvaux.

» Lorsqu'elle rouvrit les yeux, son regard rencontra celui du vicomte de Cernay, et, par un sentiment de pudeur bien naturel dans une âme aussi pure que l'était la sienne, elle cacha sa tête sur la poitrine de son père.

» — Eh bien! comment vous trouvez-vous? demanda le marquis avec intérêt.

» — Mieux, mon père, merci.

» — Mais d'où vient ce malaise?

» — Je ne sais.

» — Comment, je ne sais! Est-ce qu'on se trouve mal sans raison?

» — Oui, mon père, et très souvent encore, répondit Louise avec un sourire plein d'une grâce enfantine.

» — Ah! vraiment? Voilà qui est plaisant. Il n'y a que vous autres femmes pour dire de telles folies. Allons, remontez dans votre appartement, et dorlotez-vous jusqu'à demain. Moi, je vais demander une revanche à Cernay. Georges, donnez le bras à Louise. Bonsoir, mon enfant, bonsoir!

» Et, après avoir posé ses lèvres sur le front de sa fille, M. de Clairvaux se replaça à la table de jeu.

» Louise savait trop bien quel était le caractère de son père pour le prier de la laisser regagner seule sa chambre. Elle passa donc son bras sous celui du vicomte de Cernay.

» Le salon était au rez-de-chaussée, l'appartement de mademoiselle de Clairvaux au premier; il fallait traverser une grande galerie de tableaux avant d'y arriver, et Louise se sentait effrayée à l'idée de faire ce voyage seule avec Georges. Elle appela Pernette, sa femme de chambre. Pernette ne répondit pas. Louise se résigna.

» — Oh! je suis coupable, je le sais, lui dit le vicomte de Cernay en la regardant avec amour; mais vous m'aimez assez pour être indulgente.

» — Georges, ne me parlez pas de ce qui s'est passé tout à l'heure; je veux l'oublier.

» — Eh! pourquoi l'oublier? puisque dans un mois, avant, peut-être, je pourrai t'aimer à la face de tous, te répéter chaque jour à deux genoux: Louise, ma bien-aimée, ma femme?

» — Ta femme! s'écria Louise en se jetant dans les bras du jeune homme; oui, Georges, tu as raison, je serai ta femme!

» — Adieu, adieu, lui dit-il en la pressant sur son cœur, à demain, ma femme.

» Une petite porte d'ébène sculpté sépara le jeune homme de la compagne de son enfance. Il descendit, ivre d'amour, au salon, où il retrouva les éternels combattants. Louise, elle, s'endormit en répétant le nom de Georges.

» Le lendemain l'hôtel Clairvaux prit un air de fête auquel il avait renoncé depuis longues années. Le marquis criait, pestait, tout en ordonnant à ses gens, avec le goût parfait d'un gastronome le plus splendide des dîners. Lorsque les choses parurent marcher selon son désir, le vieux marquis s'étendit sur sa chaise longue avec la satisfaction d'un général victorieux, et fit appeler sa fille.

» — Ma chère enfant, lui dit-il, j'ai tantôt un ami à recevoir, ou, pour mieux dire, à fêter; il y a quinze ans que nous ne nous sommes vus. Je veux que vous soyez belle à ravir, entendez-vous, Louise? et, pour cela, vous n'avez pas grand'chose à demander à la coquetterie, ajouta M. de Clairvaux en passant sa main sur la noire chevelure de sa fille.

» — Et quel est cet ami que vous attendez? demanda Louise avec la curiosité de son âge.

» — Le duc Georges Sierra. Et savez-vous pourquoi je veux qu'il vous trouve belle?

» — Non.

» — Parce qu'il a prédit, il y a quinze ans, en vous voyant promener vos petits pieds sur le tapis de ce salon, que vous seriez un jour la plus belle entre les plus belles. N'allez pas le faire mentir, mademoiselle.

» — Votre ami est un mauvais nécromancien, mon père, répondit Louise; il le reconnaîtra lui-même s'il consent à mettre toute flatterie de côté.

» — Là, là, petite coquette, vous savez bien le contraire, dit le marquis en souriant malignement.

» — Et le duc arrive donc aujourd'hui? interrompit mademoiselle de Clairvaux.

» — Oui, à six heures; son débotté se fera ici. Allons, mademoiselle, n'oubliez pas d'être belle; le programme l'exige.

» A six heures, un roulement de voiture attira l'attention de la jeune fille; légère comme une gazelle, elle courut à la fenêtre du salon et vit une lourde chaise de poste s'arrêter devant le perron de l'hôtel.

» Les domestiques du marquis se précipitèrent sur la portière et l'ouvrirent. Au même instant, un homme d'une quarantaine d'années, enveloppé dans un manteau fourré, posa son pied, petit et bien chaussé, sur le marchepied de sa voiture, et sans laisser à mademoiselle Clairvaux le temps d'examiner ses traits, il monta les degrés du perron et disparut.

» Louise sentit une sorte de tristesse s'emparer de son cœur à la vue du duc de Sierra.

» Georges s'approcha de mademoiselle de Clairvaux sans parvenir à dissiper la mélancolie qui ombrageait son front.

» Cependant Louise avait suivi les recommandations de son père, et jamais peut-être plus charmante toilette n'avait fait ressortir les grâces de sa personne.

» Une chaîne de camées antiques, montés avec un art miraculeux, courait dans ses cheveux ; une robe de mousseline de l'Inde laissait voir le contour adorable de ses épaules. Sa taille, emprisonnée dans une ceinture de camées, avait la flexibilité du roseau.

» Le vicomte de Cernay passa près d'elle, et lui dit :

» — Oh ! Louise, que vous êtes belle !

» Cet éloge la fit tressaillir. Pour la première fois, elle eut peur de sa beauté.

» — Louise, qu'avez-vous ? s'écria Georges en voyant l'émotion de la jeune fille.

» — Rien, mon ami, rien.

» Et elle le regarda avec tendresse.

» Georges allait l'interroger encore, lorsque la porte s'ouvrit. Le duc Sierra et le marquis de Clairvaux parurent.

» — Ma fille, dit le marquis, je te présente le premier gentilhomme de la noblesse italienne, mon ami, le duc Georges Sierra.

» Louise s'inclina ; M. Sierra prit sa main et la baisa avec respect.

» Le cœur de mademoiselle de Clairvaux s'était serré au contact de cette main, et ses lèvres n'eurent pas un mot pour l'ami de son père.

» Le duc alors avait quarante ans ; sa taille haute et bien prise, ses traits réguliers et fins, la noble élégance qui rehaussait ses moindres mouvements, le charme de sa voix, son esprit brillant et facile, en faisaient un des hommes les plus remarquables de son époque. Ceux qui l'avaient connu à vingt-cinq ans convenaient qu'il n'avait rien perdu des grâces de la jeunesse : c'était le même visage, le même air, le même langage, la même distinction.

» Les yeux de M. Sierra se tinrent longtemps arrêtés sur la fille de son vieil ami. Il sourit, et, s'adressant au marquis, murmura à son oreille :

» — Eh bien, avais-je raison, et n'est-elle pas la plus belle entre les plus belles ?

» M. de Clairvaux le remercia ; son orgueil de père triomphait.

» Louise entendit les dernières paroles de M. Sierra ; elles achevèrent de troubler son esprit, et, à dater de ce moment elle n'osa plus lever les yeux sur lui, dans la crainte de rencontrer son regard pénétrant.

» Le marquis prit le vicomte de Cernay par le bras et le présenta à M. Sierra. Quoiqu'une telle démarche n'eût rien que de naturel, elle amena une rougeur subite sur les joues du jeune lieutenant ; il s'inclina froidement devant le noble étranger sans trouver un seul mot à lui adresser, et le quitta sur-le-champ. Il était évident que le duc et Georges ne ressentaient aucune sympathie l'un pour l'autre.

» Lorsqu'on annonça au marquis qu'il était servi, M. Sierra offrit le bras à mademoiselle de Clairvaux ; la jeune fille hésita, chercha Georges du regard, et, ne l'apercevant pas, s'appuya, non sans une sorte d'émotion, sur le bras du duc. Ce mouvement d'hésitation semblait dire :

» — Georges, que n'êtes-vous là ?

» M. Sierra se plaça à la droite de mademoiselle de Clairvaux. Il fut pour elle plein d'égards et de soins. C'était toujours la politesse recherchée d'un homme habitué aux manières du grand monde.

» On parla beaux-arts : le duc fit revivre, avec un sublime enthousiasme, toutes les gloires du passé ; il réchauffa de sa voix vibrante et passionnée les cendres de ses morts illustres.

» Le duc était un esprit universel ; il savait tout, raisonnait sur tout, avec une éloquence et un charme qui tenaient du prodige. Jamais succès ne fut plus unanime que celui qu'il obtint ce soir-là.

» Au milieu du juste enthousiasme que cette éloquence avait fait naître sous les tranquilles lambris de l'hôtel de Clairvaux, deux personnes n'eurent pas l'air d'y prendre part.

» Le lecteur les connaît déjà.

» Louise était rêveuse, triste, préoccupée ; Georges, lui, sentait l'envie le mordre au cœur à la vue des mérites éclatants de M. Sierra.

» — Mon Dieu ! se disait l'amoureux jeune homme, si Louise allait l'aimer ! Il est beau, il a un grand nom, une fortune immense, sa voix pénètre jusqu'au cœur, son imagination exaltée éblouit, son esprit captive. Oh ! il vaut mieux que moi, assurément. La présence de cet homme m'épouvante, et je ne puis me défendre de l'admirer.

» Tandis que Georges de Cernay se parlait ainsi, mademoiselle de Clairvaux se posait cette question :

» — Si le duc allait m'aimer, que deviendrai-je ?

» Et elle se contentait de soupirer tristement.

» Le dîner achevé, le marquis pria sa fille de chanter une ariette très à la mode ; mais Louise prétexta un violent mal de tête, et courut s'asseoir auprès de Georges.

» Le duc Sierra prit une harpe oubliée dans un coin du salon, et, après un brillant prélude, chanta, en s'accompagnant, quelques stances d'un poëme composé par lui. La voix du duc, une des plus célèbres de l'Italie, avait une puissance et une



expression impossibles à rendre. Jamais harmonie plus suave, poésie plus touchante et plus magiques accents ne charmèrent les oreilles humaines.

» Appuyé sur la harpe, le regard inspiré, M. Sierra était admirable. Des applaudissements frénétiques succédèrent à ce chant, qui semblait venir du ciel.

» Louise et Georges avaient cédé à l'entraînement général; eux aussi étaient subjugués par cet homme extraordinaire. Seul le duc paraissait calme, aucune vanité ne perçait à travers son sourire bienveillant; mais, quoique son visage conservât son expression la plus simple, il était aisé de reconnaître qu'il remerciait en homme habitué à ces sortes de succès.

» Le marquis de Clairvaux avait cédé la moitié de son hôtel à son ami et à sa suite; c'était donc un hôte que Louise recevait ce jour-là. Peut-être la pensée de l'intimité qui en résulterait fût-elle pour beaucoup dans la tristesse subite de la jeune fille. Louise aimait Georges, comme on aime à dix-huit ans, en exagérant, pour plaire à son imagination romanesque, les forces du sentiment. Elle voyait dans le compagnon de son enfance l'avenir tout entier et le bonheur de sa vie; son cœur ne pouvait se séparer de lui un seul instant. Aussi, tout en reconnaissant le mérite du duc, elle n'admettait pas que M. Sierra dût passer, même à l'état de rêve sans importance, dans son esprit, et cependant elle était peinée qu'il entrât familièrement sous son toit, qu'il s'assît à son foyer et prît auprès d'elle la place d'un ami ou d'un frère. En un mot, l'affection de son père pour le duc, l'enthousiasme que sa nature distinguée lui inspirait, le bonheur avec lequel il faisait ressortir les dons qu'il avait reçus du ciel et de la fortune, tout l'effrayait... Pauvre Louise!

» Georges apprit avec un profond chagrin l'installation du duc. Au moment de quitter mademoiselle de Clairvaux, il sentit une larme tomber sur sa joue et la voix lui manqua.

» Louise comprit ce qui se passait dans l'âme du vicomte. Elle l'attira doucement à elle et lui dit :

» — Vous souffrez, Georges, moi aussi; et notre mal vient de la même cause.

» — Vous croyez, Louise?

» — J'en suis sûre. Et, tenez, voulez-vous que je vous dise pourquoi vous êtes triste, rêveur, abattu? pourquoi vos yeux ne s'arrêtent sur moi qu'avec regret? Eh bien! c'est parce qu'il reste, *lui*, et que vous partez, vous! L'étranger prend une place qui n'appartient qu'à l'ami... qu'à vous, Georges. Mais, soyez tranquille, si la maison lui est ouverte, mon cœur lui sera fermé. Et maintenant, ai-je besoin de vous dire pourquoi je suis triste aussi, rêveuse, abattue; pourquoi mes yeux ne s'arrêtent sur les vôtres qu'avec regret?

» — Oh! je sais ce que tu souffres, interrompit Georges en baisant les mains de mademoiselle de Clairvaux. Je mesure tes douleurs sur les miennes. Vois à quel point je suis préoccupé ce soir, puisque j'ai oublié de te donner une bonne nouvelle.

» — Une bonne nouvelle? Oh! dites Georges.

» — Eh bien! mon père m'a promis de parler au marquis de Clairvaux de...

» Le vicomte s'arrêta en souriant.

» — De?... fit Louise avec impatience.

» Au même instant le duc s'avança; Georges n'eut pas le temps de jeter à l'oreille de mademoiselle de Clairvaux le mot qu'il tenait sur ses lèvres.

» — Si j'en avais le droit, mademoiselle, je vous gronderais de vous sacrifier si longtemps pour nous, dit M. Sierra. Vous avez la migraine, et cette veille forcée peut l'augmenter.

» — Le duc a raison, ajouta M. de Clairvaux en intervenant; il est minuit. Allons, rentrez, ma chère enfant. Duc, poursuivit le marquis, soyez assez bon pour donner le bras à ma fille; je vous la confie jusqu'à la porte de son appartement.

» Et, comme la veille, M. de Clairvaux baisa le front de la belle enfant.

» Hélas! quel changement en si peu de temps! Georges vit avec douleur mademoiselle de Clairvaux s'éloigner au bras de M. Sierra. Le regard qu'elle lui jeta lui fit comprendre tout ce qu'il perdait. Jamais regard plus éloquent et plus tendre ne s'était arrêté sur lui.

» Un instant, le vicomte de Cernay sentit l'aiguillon de la jalousie le piquer au cœur. Il fut tellement honteux de sa faiblesse, que, oubliant son père, le monde, ses exigences, il sortit précipitamment de l'hôtel de Clairvaux et courut chez lui.

» Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du duc. Les nombreuses relations de M. Sierra prenaient presque toutes ses soirées; il dînait rarement chez le marquis, et il ne voyait Louise qu'à l'heure du déjeuner.

» M. de Clairvaux et le comte de Cernay continuaient leurs petites luttes intimes sur l'échiquier; Louise reprenait sa gaieté. Georges paraissait plus calme. Son père lui avait promis de parler au marquis de son rêve le plus cher. Tout marchait donc pour le mieux.

» Un soir, le vicomte de Cernay entra tout pensif à l'hôtel de Clairvaux.

» — Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda Louise avec intérêt.

» — Je pars, reprit le jeune lieutenant en tendant à mademoiselle de Clairvaux l'ordre qu'il avait reçu le matin même et qui l'obligeait de rejoindre son régiment à Fribourg.

» — Et quand partez-vous? fit la pauvre enfant d'une voix étouffée par les larmes.



» — Demain.

» — Demain! Ah! mon Dieu! sitôt!

» — Il le faut, Louise; mais je crois que j'en mourrai.

» — Non, non, vous n'en mourrez pas! s'écria mademoiselle de Clairvaux avec l'élan d'une vive tendresse, car l'avenir vous garde des jours sans nombre. L'avenir, Georges, c'est moi, entendez-vous?

» Le vicomte sourit tristement.

» — Louise, le croiriez-vous? mon père n'a pas encore demandé votre main à M. de Clairvaux.

» — Cela ne m'étonne point. Il est si tranquille, ce bon M. de Cernay, il redoute tant les tempêtes!

» — Vous pensez donc, interrompit Georges, pâle d'inquiétude, que votre père refusera?

» — D'abord, oui, par esprit de contradiction. Je le connais si bien! Il querellera M. de Cernay, lui répétera qu'il est fou, que ce mariage n'a pas le sens commun; mais ensuite il consentira. N'êtes-vous pas au second fils pour mon père?

» — Mais je pars, reprit Georges en soupirant.

» — Vous demanderez un congé pour notre mariage, et, après, je vous suivrai partout.

» — Oh! ce mot-là me rend tout mon courage.

» Louise et Georges firent de riants projets; ils avaient les mêmes désirs, le même but, les mêmes espérances; ils parlèrent de l'avenir comme d'une chose à eux, ne doutant ni du consentement du marquis ni de leur union, et se séparèrent sans trop de chagrin, tant l'espoir a la puissance de calmer nos douleurs!

» Le lendemain Georges partit pour Fribourg.

» Ce jour-là, le duc cessa sa vie mondaine; il parut plus souvent dans le salon du marquis, affecta vis-à-vis de mademoiselle de Clairvaux une politesse moins officielle, et finit par dîner tous les soirs à l'hôtel.

» Un tel changement surprit Louise autant qu'il enchanta le marquis.

» — Enfin, vous nous appartenez, disait le vieux gentilhomme en serrant cordialement la main de son ami.

» Et ces quelques mots étaient empreints d'une joie véritable.

» — Oui, reprenait M. Sierra, je suis à vous à présent, jusqu'à l'heure de mon départ pour l'Italie. Les exigences de ma position d'homme du monde satisfaites, je puis vivre enfin de cette vie simple et intime que j'aime tant. Quel bonheur pour moi, mon cher Clairvaux, de ne plus quitter votre toit hospitalier!

» Pour plaire à son père, Louise fit souvent de la musique avec le duc; ses conseils formèrent son goût en développant sa voix. M. Sierra était un compositeur d'un mérite réel : le théâtre de Milan avait représenté un de ses opéras bouffes, qui obtint le plus éclatant succès; ses mélodies faisaient fureur à Florence, où l'on s'arrachait tout ce qui portait son nom.

» Le duc apprit la composition à mademoiselle de Clairvaux, et lui donna l'amour de l'art musical, amour qu'il poussait, lui, jusqu'au fanatisme.

» M. Sierra peignait avec un goût exquis; le musée de Florence renfermait d'admirables pages dues à son pinceau, aussi distingué qu'intelligent.

» Il proposa à mademoiselle de Clairvaux de lui donner quelques leçons; le marquis accepta avec joie, et bientôt Louise fut en état de copier les chefs-d'œuvre de l'école italienne et flamande.

» Les conversations de la jeune fille et du duc avaient pour élément l'art et la science. Quoique le cœur de mademoiselle de Clairvaux appartînt tout entier au vicomte de Cernay, elle éprouvait une secrète satisfaction d'esprit à voyager dans le domaine du génie, suspendue, pour ainsi dire, au bras de l'homme le plus éclairé de son siècle. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient au milieu de cette vie intellectuelle, toute peuplée de poésie. Georges de Cernay écrivait à Louise des lettres pleines d'effusion et d'amour; en y répondant, mademoiselle de Clairvaux racontait au jeune lieutenant ses travaux, son culte pour les arts et ses succès. Elle lui parlait en même temps du duc avec toute la franchise d'un cœur de dix-huit ans.

» Georges avait permis à Louise d'accepter les conseils de M. Sierra; il était d'un caractère trop sensé pour ne pas comprendre la valeur des avis d'un tel maître. En un mot, le vicomte n'était par jaloux du duc. Pourquoi l'eût-il été? L'impression douloureuse que lui avait causée l'arrivée de M. Sierra une fois dissipée, et comme le duc n'affectait vis-à-vis de Louise aucun désir d'arriver à son cœur, il le vit avec plaisir développer le talent et l'esprit de mademoiselle de Clairvaux.

» Georges écrivait à son père pour le presser de demander la main de Louise au marquis; mais le comte de Cernay était trop ami de son repos pour hâter l'heure d'une nouvelle discussion : aussi répondait-il à son fils qu'il attendait le moment favorable, afin de remporter *de plano* une victoire sur l'esprit quinteux du marquis. Le fait est que le flegmatique vieillard ne disait mot, ne songeant nullement à rompre ce silence; et cependant, connaissant l'amour de Georges pour Louise, il eût été enchanté d'appeler mademoiselle de Clairvaux sa bru. Il est de ces natures qui croient que le bonheur vient sans qu'on fasse un pas pour l'atteindre, et que ce qui n'est pas arrivé aujourd'hui se présentera demain. Le comte était de ces gens-là.

» Il y avait trois mois que Georges était parti.

» — Mon bon ami, dit un jour Louise de Clairvaux au comte de Cernay en passant son bras sous le sien avec la familiarité d'une enfant gâtée, n'oubliez pas la promesse que vous avez faite à Georges, et parlez à mon père de notre mariage; il ne me refusera pas au fils de son meilleur ami, de mon second père.

» Et Louise embrassa la joue ridée du *bon ami*, comme elle l'appelait par une tradition de son enfance.

» — Soyez tranquille, répondit le comte; je parlerai ce soir à Clairvaux.

» — Mais sans équivoque, sans restriction, ajouta Louise, qui redoutait la nonchalance et le peu de fermeté du vieillard; vous demanderez ma main à mon père au nom de Georges?

» — Je la demanderai à votre père au nom de Georges, répondit-il en appuyant sur tous les mots, comme pour bien établir sa résolution. Êtes-vous contente?

» — Non, pas contente, s'écria la jeune fille, mais heureuse, bien heureuse! Et vous parlerez ce soir?

» — Ce soir même, je vous le promets.

» — Merci, merci, mon bon ami.

» Et Louise, enchantée, quitta le comte de Cernay et écrivit à Georges la conversation qu'elle avait eue avec son père.

» Le soir arrivé, une partie d'échecs s'engagea, terrible pour les deux partenaires : le marquis était intraitable; le timide Cernay osait à peine regarder et compter ses points.

» — Taisez-vous! s'écriait de temps en temps M. de Clairvaux.

» — Mais je ne dis pas un mot, répondait le comte.

» — C'est possible, mais vous alliez parler. Je vous connais du reste; vous êtes le plus intrépide bavard que je sache.

» Une telle accusation était le comble de l'injustice, assurément; mais le bon Cernay se contentait de lever les yeux au ciel.

» La soirée s'écoula sans qu'il eût osé s'occuper de la demande de Georges; à l'heure du départ, lorsqu'il sortit du salon, il trouva Louise de Clairvaux sur son passage. Elle avait un air de curiosité mêlé d'espérance qui semblait dire :

» — Il est impossible que vous n'ayez pas parlé; et, si vous avez parlé, il est impossible qu'on vous ait repoussé.

» Le comte comprit ce qui se passait dans le cœur de Louise. Pour la première fois il se sentit honteux de son manque de courage; et, sans regarder mademoiselle de Clairvaux, il lui jeta ces mots en gagnant à pas précipités le péristyle de l'hôtel :

» — J'ai parlé; tout va bien.

» — O mon bon ami, que je vous remercie!

» Le comte s'enfuit tout confus en entendant ce remercîment si peu mérité.

» Le lendemain, M. de Claivaux dit à sa fille :

» — Ma chère enfant, je vais vous parler de votre avenir : écoutez-moi avec recueillement.

» — Le comte ne m'a pas trompée, pensa Louise.

» Et elle répondit d'une voix émue :

» — Parlez, mon père, parlez.

» — Louise, poursuivit le marquis, vous avez dix-huit ans, vous êtes belle, vous possédez une fortune digne du nom que vous portez; il faut que vous quittiez cette vie insouciante de la jeune fille pour les devoirs de la femme mariée. En un mot, il est temps de vous séparer de moi. J'ai promis votre main à un vieil ami; vous ne m'appartenez plus.

» Mademoiselle de Clairvaux comprima sa joie en s'écriant :

» — Mais je ne vous quitterai pas, mon bon père; pourquoi ne vivrions-nous pas ensemble?

» — C'est impossible; chacun tient à sa patrie. Je suis trop vieux pour quitter la France; et votre mari n'abandonnerait pas son ciel natal.

» Louise ne comprenait pas bien.

» Depuis dix ans le comte de Cernay habitait Paris; les événements politiques y étaient bien pour quelque chose, il est vrai, mais, depuis le rétablissement de l'ordre, il n'était allé en Suisse que pour y régler ses affaires d'intérêt. En admettant que le comte retournât à Lausanne plus tard, qui empêchait Georges de quitter le service et de passer trois mois de l'année auprès de son père? De la sorte tout se conciliait, et Louise pouvait rester à l'hôtel de Clairvaux.

» Ces raisonnements passèrent dans l'esprit de la jeune fille; mais elle redoutait trop, elle aussi, la nature irascible du marquis pour oser les lui communiquer. Elle se contenta de penser que les choses s'arrangeraient tout naturellement après son mariage, et, confiante en l'avenir, elle garda le silence.

» — Ainsi vous voilà prévenue, Louise, reprit le marquis; votre main est donnée, dans un mois vous serez mariée.

» Mademoiselle de Clairvaux tendit son front à son père et courut à son petit secrétaire en bois de rose, où elle écrivit ce qui suit :

« Mon Georges bien-aimé, réjouis-toi, réjouissons-nous tous les deux : je serai ta femme! Mon père m'a dit tout à l'heure d'un air solennel : J'ai promis votre main à un vieil ami; vous ne m'appartenez plus; dans un mois vous serez mariée.

» Dans un mois! comprends-tu, Georges, ce que



ces mots ont jeté de bonheur dans mon cœur? Enfin, nos vœux, nos désirs, nos rêves vont se réaliser! Un regret se mêle pourtant à ma joie, c'est la pensée qu'il faudra peut-être me séparer de mon père... mais non... tout s'arrangera. J'ai bon espoir.

» Adieu, Georges, adieu. »

» Louise adressa sa lettre au jeune lieutenant. Elle était à peine cachetée lorsque le duc Sierra, en habit de voyage, fit demander à mademoiselle de Clairvaux la faveur de quelques instants d'entretien.

» La jeune fille était trop occupée de son bonheur pour remarquer la singularité d'une pareille démarche de la part du duc, qui pouvait la voir et lui parler à tout moment. Elle répondit qu'elle était prête à recevoir l'ami de son père, s'il voulait bien prendre la peine de venir la trouver dans son appartement

» En entrant dans le boudoir de mademoiselle de Clairvaux, le duc fut visiblement ému. C'était la première fois qu'il en franchissait le seuil. Un instant il s'arrêta, interdit, et contempla avec une sorte de ravissement la fille du marquis, qui rêvait, la tête appuyée sur sa main.

» Louise ne prit pas garde à l'extase de M. Sierra; elle était loin de pénétrer les sensations qui l'agitaient. En l'apercevant debout à quelques pas d'elle, hésitant à s'avancer, elle courut vers lui.

» — Ah! vous voilà, monsieur le duc; je suis heureuse de vous voir.

» — Heureuse? répéta M. Sierra, étonné et attendri d'un accueil si cordial.

» — Qu'y voyez-vous d'étonnant? N'êtes-vous pas l'ami de mon père? N'avez-vous pas connu ma mère, ma bonne mère?... Votre main a touché la sienne plus d'une fois... puis-je l'oublier? Vous m'avez aimée lorsque j'étais enfant; les amitiés d'enfance ne s'effacent jamais. Ah! croyez-le, monsieur le duc, votre présence m'est précieuse... m'est chère à tous égards.

» Louise, croyant n'avoir plus rien à redouter des sentiments de M. Sierra, éprouvait enfin une sorte de satisfaction à lui avouer qu'elle était touchée de l'intérêt qu'il lui témoignait depuis si longtemps, et fière de la vieille affection qui l'unissait à son père.

» Peut-être aussi cherchait-elle à réparer la froideur dont elle s'était rendue coupable.

» — Je ne vous suis donc pas indifférent? demanda-t-il d'une voix pénétrante.

» — L'avez-vous pu croire?

» — Hélas! on croit aisément ce que l'on redoute, c'est l'histoire des grands et des petits de ce monde.

» — Qu'il en soit ainsi ou non, je vous en veux d'avoir douté de moi, fit Louise avec un sourire; et, si vous ne revenez pas sur l'heure à de meilleures, à de plus justes idées, je vous déclare la guerre, mais une guerre terrible.

» — Et moi je signe à tout prix un traité de paix.

» La jeune fille tendit la main au duc.

» — Que vous êtes bonne aujourd'hui! continua-t-il en regardant tendrement mademoiselle de Clairvaux.

» — Oh! c'est que j'ai de la joie dans le cœur.

» — De la joie plein le cœur! répéta M. Sierra; et depuis quand?

» — Depuis ce matin seulement.

» — D'où vient cette joie?

» — D'une bonne nouvelle.

» L'émotion du duc augmentait à chaque question.

» — Et qui vous l'a apprise?

» — Mon père.

» — Ah! votre père! fit M. Sierra en comprimant un élan de satisfaction.

» — Quand votre père vous l'a apportée, cette nouvelle, ajouta-t-il, avez-vous éprouvé quelque surprise?

» — Aucune.

» — Vous l'attendiez donc?

» — Oui... et cependant, continua Louise, j'ai cru d'abord que les paroles de mon père étaient un rêve, une fiction.

» Le duc sourit de cet aveu naïf.

» — Vous disiez tout à l'heure, monsieur le duc, que l'on croit aisément ce qu'on redoute; je dis, moi, qu'on redoute trop souvent ce qu'on désire. J'aime à toucher le bonheur du regard, afin de me bien convaincre qu'il existe.

» — Et le bonheur, l'avez-vous entrevu? demanda le duc avec intention.

» — Oui, ce qui est plus sérieux et plus grave qu'on ne pense, car c'est le bonheur de ma vie entière.

» Un rayon de joie éclaira les yeux de M. Sierra, qui s'arrêtèrent sur le visage de mademoiselle de Clairvaux avec une expression de ravissement.

» — Que vous êtes belle, mon enfant! lui dit-il.

» Il y avait quelque chose de paternel dans l'accent du duc : aussi, sans s'alarmer de son éloge, Louise répondit :

» — Belle, non; mais heureuse, bien heureuse!

» M. Sierra trouvait dans la contemplation une source intarissable de douces émotions. L'amour doit être silencieux, assurait-il. Il se tut pour mieux regarder les traits charmants de la jeune fille.

» — Vous vouliez me parler, monsieur? fit mademoiselle de Clairvaux, comme pour le ramener au but de sa visite.



» — Oui, mon enfant, oui, vous avez raison. Je viens vous faire mes adieux.

» — Quoi ! vous partez ? s'écria Louise avec un étonnement mêlé de regret qui n'échappa point à M. Sierra, mais auquel il donna un sens tout différent.

» — J'avais prié votre père de vous prévenir de ce départ, l'a-t-il fait ?

» — Mon Dieu, non !

» — Une affaire sérieuse nécessite ma présence à Florence.

» — Et vous partez bientôt ?

» — A l'instant.

» — Déjà ? Tenez, monsieur le duc, me voilà toute triste. Je ne pense plus à mon bonheur, je ne pense qu'au regret de vous quitter. Vous parti, le calme qui règne ici disparaîtra... Je n'aurai ni gaieté ni sourire... Ah ! pourquoi partez-vous ?

» En parlant ainsi, mademoiselle de Clairvaux était sincère. En effet, le duc avait tout changé autour d'elle. Le caractère du marquis s'était adouci au contact de la nature bienveillante et policée de l'Italien. L'échiquier, ce théâtre de luttes acharnées, avait disparu, et, au lieu de quereller le bon et flegmatique Cernay, M. de Clairvaux le regardait complaisamment sommeiller au coin du feu.

» Louise bénissait l'heureuse métamorphose que la présence de M. Sierra avait opérée dans les habitudes et le caractère de son père.

» Georges absent, elle s'était habituée peu à peu à causer le soir avec le duc, à écouter ses récits, à suivre ses conseils : aussi frémissait-elle à l'idée de se retrouver dans son immense salon en présence du fatal échiquier et des deux combattants.

» M. Sierra, qui ne lisait pas dans l'âme de mademoiselle de Clairvaux, vit dans ces dernières paroles une preuve d'amour pour lui.

» — Est-ce bien vous qui me parlez ainsi, mon enfant ? Qu'il y a loin de ce langage si doux à entendre à votre froide réserve d'hier encore !

» — Oh ! c'est qu'il s'est passé bien des choses depuis hier, répondit Louise.

» — La berline de monsieur le duc est prête, interrompit un des domestiques du marquis en entrant.

» — C'est bien, je descends. Adieu, Louise, adieu, mon enfant ! dit le duc avec effort. A bientôt !

» — Ah ! voilà une bonne parole ; je m'en empare. Ne l'oubliez pas, au moins, monsieur le duc !

» — Elle est écrite dans mon cœur. Et d'ailleurs, ne faut-il pas que je sois ici dans un mois ?

» Louise rougit.

» — C'est vrai ! ce sera dans un mois, a dit mon père. Un mois ! c'est bien long, savez-vous ?

» Et la jeune fille soupira.

» — Enfant ! fit le duc, vous aurez tant de fantaisies, tant de caprices à fêter, tant de désirs à former !

» — Vous me croyez coquette, monsieur le duc, et vous avez tort.

» — Je vous crois un ange ; ai-je raison ?

» Louise baissa les yeux. Le regard passionné de M. Sierra avait jeté une sorte de trouble dans son esprit.

» — Votre berline vous attend, monsieur le duc, reprit-elle d'une voix légèrement émue. Chaque pas vers le départ nous rapproche du retour. Partez donc, et rappelez-vous votre promesse.

» — Allons ! puisqu'il le faut... Adieu, Louise, adieu.

» En entourant de ses bras la taille de mademoiselle de Clairvaux, le duc posa ses lèvres sur son front.

» Ce baiser n'eut peut-être pas toute la réserve paternelle ; car Louise, interdite et tremblante, s'échappa vivement des bras de M. Sierra.

» Il s'inclina et sortit.

» La sensation indéfinissable qu'avait éprouvée mademoiselle de Clairvaux à la fin de cette entrevue s'effaça bientôt. Elle ne pensa plus qu'à Georges.

» Le marquis, une fois seul, reprit son caractère querelleur ; et, comme pour se délasser de la contrainte qu'il s'était imposée pendant le séjour de son ami, il devint plus irritable que jamais. La voix de Louise était sans puissance pour le calmer.

» M. de Cernay était tombé dans un mutisme complet ; dès qu'on lui adressait la parole, il murmurait d'une voix craintive, en jetant çà et là des regards troublés :

» — Chut ! chut ! Clairvaux pourrait nous entendre.

» Georges écrivait souvent à Louise.

» Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entretien du marquis et de sa fille, et le jeune lieutenant n'avait reçu ni une lettre de son père ni un mot du marquis. Ce silence l'inquiétait étrangement, quoique mademoiselle de Clairvaux, sûre des paroles de son père, l'encourageât en rejetant le silence du marquis sur la mauvaise disposition de son humeur.

« — Dans un mois vous serez mariés, — a dit mon père, — écrivait-elle ; attendez, Georges, tout ira bien ; je réponds de votre prochain bonheur. Déjà l'hôtel se remplit de corbeilles, d'étoffes et de parures. Quel luxe ! Quelle magnificence ! Suis-je une reine pour qu'on me pare ainsi, et, pour vous plaire, ai-je besoin de ces riens charmants ? J'avais envie de me récrier, mais mon père m'épouvante. Je n'ose plus le regarder. Cependant il est bon : s'il me laissait le temps d'aller à son cœur, j'aurais rai-



son de sa brusquerie ; je le ferais le plus tendre des pères, le plus affable des hommes, le plus indulgent des amis. Le duc Sierra était sorcier, en vérité, car il avait changé cette nature irascible et violente, et l'avait fait sourire... — C'est une robe lamée d'or qui entre ; il faut saluer cette belle visiteuse.

» Adieu, Georges, à bientôt! »

» Un jour Louise trouva le marquis seul au salon, et elle aperçut sur son visage une sorte de satisfaction qui l'enhardit à lui parler du vicomte de Cernay.

» Vous êtes content, aujourd'hui, mon père ! dit-elle en embrassant M. de Clairvaux.

» — Ah ! vous voyez cela ! et à quoi, s'il vous plaît?

» — A l'air de votre visage, qui attire et fait plaisir à voir.

» — C'est-à-dire que je ressemble à un ours pour l'ordinaire.

» — A un bon ours, objecta la jeune fille en souriant malicieusement.

» Jamais elle n'avait eu tant d'audace.

» — C'est là votre opinion?

» — C'est là un peu l'opinion de tout le monde, mon cher père.

» — Ce qui est très flatteur pour moi, en vérité.

» — Pourquoi avez-vous si souvent l'air mécontent?

» — Parce que tout va mal ici ; d'ailleurs cet air-là sied à ma physionomie.

» — C'est ce qui vous trompe, mon père.

» — Vous me voudriez la mine de cette poule mouillée de Cernay?

» — Non ; mais je vous voudrais tous les jours comme vous voilà ce matin. D'où vient cet heureux changement?

» — D'une lettre.

» — De Georges de Cernay? s'écria Louise avec transport.

» — De Georges de Sierra, répondit sèchement le marquis.

» — Ah ! c'est vrai, il s'appelle Georges aussi, murmura mademoiselle de Clairvaux.

» En faisant cette remarque, sans trop savoir pourquoi, elle se prit à soupirer.

» — Le duc me parle longuement de vous, ma fille, de votre mariage, continua le marquis avec gravité. Georges sera ici bientôt...

» — Et c'est ce qui vous rend joyeux, mon père?

» — La belle demande ! Sans doute.

» — Eh bien, puisque votre cœur est à la joie, laissez-moi vous parler d'un autre Georges qui nous est cher. Lui avez-vous écrit?

» — Non.

» — Pauvre Georges ! Votre silence l'afflige cruellement ; il espérait une lettre de vous.

» — Ne lui écrivez-vous pas?

» — Sans doute ; mais cela ne suffit point, mon père, songez-y ; Georges est à Fribourg ; il faut qu'il demande un congé.

» — Qu'il le demande !

» — Lui écrirez-vous, mon bon père ?

» — C'est inutile ; chargez-vous-en ; dites-lui, Louise, que vous vous marierez samedi prochain, dans huit jours.

» — Dans huit jours ; s'écria mademoiselle de Clairvaux étonnée.

» — Oui, dans huit jours. Tout a marché plus vite que je ne croyais ; que Georges s'arrange pour arriver ici samedi, à huit heures du soir.

» — Le jour de la cérémonie ! Y pensez-vous, mon père ? fit la jeune fille anéantie.

» — Et pourquoi viendrait-il plus tôt? Avons-nous besoin de lui? Il nous gênerait, au contraire. Est-ce qu'un officier s'entend aux préparatifs d'un mariage ! Allons donc ! Il a perdu assez de temps ici ; qu'il reste à Fribourg jusqu'au dernier moment; c'est le désir de son père, qui s'est enfin décidé à me parler hier. Je crois qu'il devient sourd et muet, ce diable de Cernay, il reste des heures entières à regarder au plafond, et je crie à tue-tête sans qu'il dérange d'une ligne son immobilité.

» — Mais Georges sera au désespoir, objecta timidement Louise, qui, en voyant le front du marquis se rembrunir et ses sourcils devenir menaçants, se hâtait de plaider la cause du vicomte.

» — Qu'est-ce que cela me fait à moi ? cria aigrement M. de Clairvaux ; s'il est fou, est-ce ma faute? On me rend responsable des exigences des uns, des extravagances des autres, des ridicules de ceux-ci, des maladresses de ceux-là ; c'est à perdre la tête. Je gage qu'on dira bientôt que j'ai rendu Cernay stupide ; car, ma foi ! il l'est, ou peu s'en faut. Bientôt il ne saura plus un mot des échecs. Il prend le roi pour la reine, mêle, embrouille tout. Il me faut une patience, une résignation...

» — Hélas ! mon père, c'est parce que vous vous fâchez, au contraire, que ce bon M. de Cernay se trouble et...

» — Voulez-vous que je le remercie à deux genoux, lorsqu'il me met en colère? interrompit violemment le marquis.

» — Mais si, avant la colère, qui est un gros péché, mon père, vous parliez au comte avec douceur?...

» — Tenez, ma fille, vous n'entendez rien à tout ceci. Allez écrire à Georges ; qu'il arrive pour la cérémonie, la cérémonie seulement, entendez-vous? Cela sera assez tôt.

» Louise voulut insister, un mouvement d'impatience du marquis l'arrêta. Après avoir interrogé l'air irrité de son père, elle perdit tout espoir de le fléchir et se résigna à l'obéissance. Elle n'eut pas un instant l'idée de s'adresser au comte, et, sur-le-champ, elle écrivit à Georges les instructions du marquis.

» Huit jours après, les salons de l'hôtel Clairvaux avaient peine à contenir la foule qui s'y pressait. Un sentiment de curiosité se trahissait sur tous les visages; on chuchotait au milieu d'une sorte d'impatience générale. Le marquis, en invitant une partie de la noblesse qui se trouvait alors à Paris, avait tu le motif de cette réunion.

» Louise était retirée dans sa chambre, où elle s'occupait de sa toilette. M. de Clairvaux, dont la mauvaise humeur ne s'était pas démentie, avait fait les invitations sans en prévenir sa fille.

» Georges n'arrivait pas.

» — A quoi bon ce luxe et cette cohue d'indifférents? pensait Louise; mon père a fait tout cela sans mon aveu, on le voit bien.

» En sortant des mains de ses femmes, mademoiselle de Clairvaux était admirablement belle. La richesse et le bon goût de sa toilette relevaient encore les attraits de sa personne. Sa robe de brocart d'argent, garnie de malines, était brodée, au corsage, de diamants et de perles fines. Ses bras et ses épaules en étaient couverts. Une guirlande de fleurs d'oranger, entremêlées d'épis en diamants, entourait la tête de la mariée. Elle jeta un regard vers son miroir et sourit en se voyant si charmante. Le nom de Georges glissa sur ses lèvres.

» Lorsque mademoiselle de Clairvaux, appuyée sur le bras de son père, entra dans le salon, un cri d'admiration circula autour d'elle. On comprit alors seulement qu'il s'agissait du mariage de la fille du marquis.

» En effet, la chapelle était prête.

» — Mais qui épouse-t-elle? se demandait-on.

» Neuf heures sonnèrent, la porte s'ouvrit.

» C'était Georges de Cernay; il était pâle, et, au lieu du sourire qu'elle attendait à trouver dans son regard, Louise y remarqua une vague tristesse. Il lui prit doucement la main et la serra contre son cœur; mais il y avait plus de mélancolie dans cette action que de joie.

» — O Georges! que vous arrivez tard au gré de mon désir! murmura mademoiselle de Clairvaux.

» — Votre père l'a voulu, soupira le vicomte. J'ai bien souffert, Louise, depuis quinze jours!

» — Pauvre Georges!

» L'heure s'écoulait. — Le marquis attendait toujours.

» Tout à coup ces mots retentirent comme le son d'un clairon :

» — M. le duc Georges Sierra!

» Tous les yeux se tournèrent vers le nouveau venu.

» Le duc s'inclina, fendit la foule, et, s'approchant de mademoiselle de Clairvaux, lui baisa la main. Cet acte de pure courtoisie causa une douloureuse impression au vicomte de Cernay... Louise rougit légèrement.

» — Mon père, dit-elle au marquis, il est tard, tout est prêt, qu'attendez-vous encore?

» M. de Clairvaux s'avança vers le duc avec une gravité solennelle, le désigna du geste et du regard, et s'adressant à ses hôtes, prononça ces mots d'une voix vibrante :

» — Je vous présente M. le duc Georges Sierra, mon gendre.

» Louise étouffa un cri de douleur et devint blanche comme les fleurs d'oranger qui paraient son front. Le comte de Cernay était auprès d'elle interdit et tremblant; elle appuya sa main glacée sur son bras par un mouvement convulsif, et lui dit d'une voix altérée par les larmes :

» — Ah! monsieur, monsieur, vous m'avez trompée!

» — Et que vouliez-vous que je fisse? Avec ce maudit homme, on n'ose rien dire.

» Sur l'ordre du marquis, le notaire présenta le contrat à mademoiselle de Clairvaux. A ce moment, elle fit un effort pour parler, mais son regard rencontra deux cents regards attachés sur le sien; elle se sentit mourir.

» Signez! Signez donc! s'écria vivement le marquis.

» L'accent rude et impérieux de son père la fit tressaillir. Elle signa.

» Georges avait disparu.

» M. de Clairvaux prit la main de sa fille et l'on passa dans la chapelle.

» Une heure après, Louise était la duchesse de Sierra; mais, le sacrifice achevé, ses forces l'abandonnèrent; elle perdit connaissance. Le duc prit la jeune femme dans ses bras, et, sans consentir à accepter l'aide de personne, il la transporta dans la chambre nuptiale.

» Comment M. Sierra aura-t-il pu soupçonner la cause de l'évanouissement de la duchesse? Ne croyait-il pas à son amour? n'avait-il pas présentes au souvenir les paroles que Louise lui avait dites le jour de son départ?

» Le duc, s'étant occupé de médecine durant plusieurs années, se chargea seul de veiller et de ranimer la jeune femme. Déjà le mouvement convulsif qui agitait ses lèvres avait disparu, une douce moiteur



se répandit sur son corps, la vie revenait d'un pas rapide vers son cœur.

» Il était cinq heures du matin, Louise ouvrit les yeux et aperçut le duc à genoux auprès de son lit.

» — Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, soupira-t-elle en pleurant abondamment. Oh! pourquoi ne suis-je pas morte?

» — Louise, qu'avez-vous? s'écria le duc étonné d'un tel langage; mon ange bien-aimé, qu'avez-vous?

» — Je veux mourir! murmura la duchesse avec une sorte de délire.

» — Mourir! Que parlez-vous de mourir, mon enfant chérie? Louise, revenez à vous; je suis là, vous me voyez à présent, vous m'écoutez, vous ne pouvez pas me comprendre.

» Louise cacha sa tête dans ses mains.

» — Enfant, rappelle-toi les paroles que tu m'as dites il y a un mois; rappelle-toi la joie qui t'inondait alors. Elle était si vive, si vraie, si chaste, que tu semblais la montrer avec orgueil.

» — Mon Dieu! c'est vrai! répéta la jeune femme, la voix pleine de sanglots.

» — Alors, Louise, à la place des larmes, il y avait des sourires. Vos regards cherchaient les miens, vos mains pressaient les miennes, vous me parliez de joie, de bonheur et d'avenir!... et aujourd'hui vous appelez Dieu à votre aide, le visage baigné de pleurs.

» Louise fut effrayée de la bonté de cet homme auquel elle allait arracher son illusion la plus chère; ses lèvres s'ouvrirent pour lui dire :

» — Monsieur le duc, je ne vous aime pas.

» Le regard touchant de M. Sierra suspendit cet aveu.

» — Oh! jamais, s'écria la duchesse, je n'oserai jamais!

» — Louise, dit gravement le duc, vos paroles sont étranges. Qu'avez-vous à me dire? Vous savez bien que je puis tout entendre. N'avez-vous pas en moi un père, un ami, un mari? Parlez donc librement. Hélas! mon enfant bien-aimée, que n'ai-je une faute à vous pardonner! Le pardon devancerait l'aveu.

» Louise ne répondit pas d'abord; mais soudain ses yeux rencontrèrent un petit *crucifix* d'ébène suspendu au pied de son lit; elle poussa un cri. Ce crucifix lui avait été donné par Georges. Un tel souvenir réveilla toute l'exaltation de ses sentiments pour le vicomte de Cernay. Elle eut honte de les avoir cachés si longtemps. C'était presque les désavouer; aussi, surmontant résolûment sa faiblesse et s'adressant au duc :

» — Monsieur, lui dit-elle, je vous ai trompé.

» — Trompé! dit le duc en reculant; vous, Louise, c'est impossible!

» — Oui, vous avez raison; car j'aurais dû dire : Monsieur le duc, vous vous êtes trompé.

» — Je ne vous comprends pas.

» — Je vais me faire comprendre. Il y a un mois, monsieur le duc, lorsque vous entrâtes dans cet appartement pour m'y faire vos adieux, je croyais ne recevoir que l'ami de mon père, son ami, entendez-vous? et, au moment où votre baiser vint effleurer mon front, je le croyais encore. Ce qui s'était passé entre le marquis de Clairvaux et le duc Sierra, je l'ignorais.

» Le duc fit un mouvement.

» — Hier, à neuf heures du soir, lorsque mon père vous a nommé son gendre, alors seulement l'illusion a cessé.

» — Mon Dieu! murmura le duc d'une voix sourde.

» — Il y a un mois, monsieur, vous avez pris pour l'impulsion de mon amour l'épanchement d'un sentiment presque filial. Un mot pouvait nous éclairer tous les deux... il eût évité des malheurs irréparables. Ce mot, par une fatalité inexplicable, n'a point été prononcé. De là vient votre erreur, de là vient la mienne. Vous avez accepté ma joie comme votre bien; à votre place, j'en eusse fait autant... Vous ne pouviez pas deviner que cette joie appartenait à un autre.

» M. Sierra tressaillit.

» — A un autre?

» — Oui, à un autre, monsieur le duc, poursuivit la jeune femme en cherchant à rassembler ses idées; à un noble cœur, que vous avez le droit de maudire, mais que vous estimerez toujours... Depuis de longues années mon âme s'était donnée à lui tout entière... Enfant, je l'aimais comme un frère; jeune homme, je l'ai aimé comme un... époux; car, noble autant que moi, riche autant que moi :

« — Louise, m'avait-il dit, tu seras ma femme, mon père demandera ta main au marquis de Clairvaux... »

» Et, sûr de mon amour et du consentement de mon père, il partit.

» — Achevez! achevez!

» — Un matin, mon père me parla ainsi :

» — Louise, j'ai promis ta main à un vieil ami; dans un mois tu seras mariée.

» Le marquis de Clairvaux n'est pas de ceux qu'on interroge aisément. D'ailleurs, avais-je besoin d'en savoir davantage? Je ne doutais pas un seul instant que, fidèle à sa parole, le comte de Cernay n'eût demandé ma main, et la joie la plus vive inonda mon cœur. Une heure plus tard, monsieur le duc, vous étiez auprès de moi. Comprenez-vous maintenant?...

Le duc se tut. Il avait la pâleur de la mort.

» — En vérité, il y a quelque chose d'infernal dans ce qui s'est passé, reprit Louise avec l'accent du désespoir. Jamais la fatalité n'a été plus perfide et plus cruelle !

» — Mais alors, Louise, pourquoi avez-vous signé ce contrat maudit? Pourquoi vous êtes-vous laissé conduire à cette chapelle?...

» — Un moment j'ai failli me jeter à vos pieds et vous ouvrir mon cœur ; car vous êtes bon autant que généreux, monsieur le duc, je le sais ; une âme comme la vôtre comprend tout et pardonne! Vous eussiez assuré mon bonheur par le sacrifice du vôtre!... Mais les yeux de la foule arrêtés sur moi, la voix cassante de mon père, cet homme vêtu de noir qui me tendait un contrat, tout cela a égaré ma raison... le vertige s'est emparé de moi... j'ai signé... et je suis votre femme, monsieur le duc.

» — Vous êtes ma sœur, Louise, rien de plus, répondit M. Sierra en surmontant son trouble ; le mari renonce à ses droits, le frère seul fait valoir les siens. Qui sait? A force de ne voir que le second, peut-être oublierez-vous que le premier aurait pu exister! Le monde s'y trompera ; le monde, cet ennemi auquel il faut taire les deuils et les joies de sa vie!

» — Vous souffrez, monsieur le duc! s'écria Louise, oubliant un instant son désespoir pour s'occuper des douleurs du duc.

» — Et ne souffrez-vous pas aussi? Dieu m'a fait l'âme assez forte pour lutter avec la douleur ; ce n'est pas comme vous, enfant!...

» Le duc s'arrêta ; sa voix tremblait ; l'émotion l'emportait sur sa volonté.

» — Louise, continua-t-il avec gravité, après ce qui s'est passé hier soir, le vicomte de Cernay attend une lettre de vous, je vous prie de l'écrire ; il faut qu'il sache à quelle étrange complication de méprises se rattachent les événements qui nous ont frappés tous les trois. Cette lettre, je viendrai la prendre dans la journée ; je me charge de la remettre au vicomte ; vous la cachetterez, mon enfant ; je ne veux, je ne dois pas la lire.

» M. Sierra prit la main de la duchesse, et, s'assurant que la fièvre avait disparu, il sortit.

» Ce qui se passa dans l'âme du duc, Dieu seul le sait ; il resta plusieurs heures enfermé dans son appartement, et, lorsqu'il parut devant mademoiselle de Clairvaux, ses traits portaient la trace de profondes souffrances, de combats violents, et pourtant sa voix était calme et douce, son regard indulgent et paternel.

» — Votre lettre est-elle prête? demanda-t-il.

» — Oui, monsieur le duc, la voici.

» Louise désigna du doigt une petite cassette sur laquelle était attachée une lettre cachetée de noir, et ajouta :

» — Cette cassette, monsieur le duc, contient les lettres de M. de Cernay ; je n'ai plus le droit de les garder...

» — Je n'accepte pas ce sacrifice : les lettres du vicomte de Cernay sont adressées à Louise de Clairvaux ; que la duchesse Sierra les garde ; c'est un souvenir qu'elle peut conserver sans remords.

» En disant ces mots, le duc sépara la lettre de la fidèle cassette.

» Louise n'insista pas.

» — Maintenant, mon enfant, écoutez-moi, dit M. Sierra en s'asseyant à quelques pas de la jeune femme.

» — Parlez, monsieur le duc.

» — Louise, il est de ces secrets qui doivent rester ensevelis au fond du cœur, quoiqu'ils n'aient rien de blessant pour l'amour-propre, d'humiliant pour la conscience, de coupable pour l'honneur ; mais ils se rattachent à un ordre d'idées, de principes, que la société dénature lorsqu'on les lui livre. Louise, pour tous, le vicomte de Cernay excepté, vous êtes ma femme, entendez-vous? il le faut ; vous me le promettez, n'est-ce pas?

» — Je vous le jure.

» — Si Paris vous plaît, reprit le duc, vous êtes libre d'y rester, j'ai confiance en vous. Choisissez votre ciel ; quel qu'il soit, il deviendra le mien.

» — Oh! emmenez-moi, monsieur le duc, emmenez-moi, s'écria la duchesse en joignant les mains ; partons ce soir pour Florence, l'air qu'on respire ici est rempli de regrets et de larmes ; de grâce, monsieur le duc, emmenez-moi!

» — Songez-y, Louise, c'est votre père que vous allez quitter, ce sont vos souvenirs d'enfance, c'est votre patrie que vous abandonnez. Au bras de l'homme qu'on aime, tout voyage est facile, tout exil est doux, les chemins sont fleuris, l'espérance y croit à chaque pas ; mais le compagnon qu'on suit avec regret, avec crainte, assombrit la route, et jusqu'au ciel. Réfléchissez.

» — J'ai consulté mon cœur, monsieur le duc ; il m'a dit : Il faut partir. Je partirai, répondit la duchesse.

Madame Roger DE BEAUVOIR.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



Imp. Lemercier, Paris, r. S.te Elisabeth

697 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modèles de Lingerie de la M.on A la Balayeuse, Place Vendôme, 4.

Costumes d'Enfants de la M.on Pauline Royer, r. de Rivoli, 186.

Entered at Stationers' Hall — LONDON S. O. Beeton publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. — MADRID, P. J. de la Peña

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Nous n'aurons point de nouveautés bien importantes à enregistrer avant les premiers jours de mars, époque où il nous sera permis de voir les modèles de la saison de printemps. En ce moment les toilettes de bal sont la préoccupation de toutes les couturières. Le carnaval est court, il faut nous hâter de donner nos dernières indications au sujet des vêtements de soirée.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de la maison *L'hopiteau*, rue Vivienne, 41, a fait, à l'occasion des derniers bals, plusieurs robes ravissantes dont nous allons essayer de donner une idée.

Une première robe est de tulle bouton d'or, le bas de la jupe est garni par des bouillonnés très volumineux, entre chaque bouillon (il y en a trois) se trouvent des volants de dentelle *Chantilly* noire, ces volants ont 28 centimètres de hauteur. Des nœuds de ruban de satin bouton d'or, et des fleurs de grenade sont posés de lé en lé sur les volants, le corsage est drapé à plis plats de tulle et biais de satin ; un groupe de grenades et rubans forme le milieu. Les manches très courtes sont en petits bouillons de tulle assorti.

Une autre robe est de tarlatane blanche brochée d'abeilles, elle est garnie dans le bas, jusqu'à une hauteur de 25 centimètres, par des bouillonnés de tulle blanc formant festons. Une seconde jupe entourée d'un volant en application d'Angleterre, forme tunique et descend jusqu'à la hauteur des bouillons. Le corsage est drapé de tulle uni, posé à plis plats lisérés de satin blanc.

Les manches courtes sont formées par un seul bouillon de tulle terminé par un volant d'Angleterre pareil à celui de la tunique.

Une troisième robe est de tulle rose, posée sur une jupe de satin feuille de rose. La jupe de satin est garnie de bouillons de tulle, et la seconde jupe se relève sur chaque lé, par des bouquets de roses placées dans de la mousse. Le corsage drapé porte une berthe en guipure à fins réseaux, fermée au milieu par un bouquet assorti, les manches ont par derrière des voiles châtelaines en guipure, entourés de ruches de tulle rose lisérées de satin.

La maison *L'hopiteau* a créé pour toutes ces toilettes des sorties de bal d'un goût très recherché. Les plus jolies, à notre avis, sont celles de cachemire blanc, doublées de taffetas, et recouvertes de broderies au crochet en cordonnet de nuances mélangées où les couleurs or et ponceau dominent.

Les robes de ville se font toujours très simples, en étoffe riche, ornées dans le bas de la jupe d'un tuyauté de taffetas qui fait bord. Les formes sont longues et très amples. On pose des pointes aux jupes afin de les élargir dans leur pourtour, la forme à traîne est plus en faveur que jamais.

Nous avons vu dans les magasins de *Violard*, rue de Choiseul, des volants pour toilette de bal, et des capuchons de dentelle d'un genre tout à fait nouveau. Les dessins *style Campana* exécutés par l'habile fabricant ne feront qu'ajouter à sa réputation.

Les dentelles noires ou blanches de la maison *Violard* nous paraissent tellement supérieures comme solidité et comme exécution, que nous les conseillons à toutes les femmes qui vont dans le monde, et qui trouveront dans ces parures établies avec les plus grands soins des ressources de complément de toilette dont l'élégance et la durée sont incontestables.

La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, s'est occupée aussi de toilettes de bal, elle a fait préparer plusieurs travestissements d'une originalité charmante, en voici trois des plus gracieux à notre avis.

Costume *Breton* : Première jupe de satin cerise bordée d'un velours de même couleur de 10 centimètres de haut. Deuxième jupe de taffetas bleu et blanc, rayé en long, bordée à dents par un velours cerise pareil à celui de la première jupe. Corsage décolleté à revers de velours bleu, garni d'une engrelure de dentelle blanche et du même velours, manches courtes avec engageantes de dentelle flottante. Chemisette intérieure de batiste blanche à plis, garnie de dentelle, cœur et croix Jeannette d'or émaillé, avec velours noir. Bonnet breton de batiste, boucles d'oreilles à grands anneaux doubles, ceinture à bouts de velours cerise, souliers à la paysanne de velours cerise brodés d'or.

Deuxième costume, *bergère Watteau* : Jupe de satin bleu, entourée de roses pompons, seconde jupe étagée de tulle rose à double, retroussée sur chaque lé par des roses et entourée d'une chicorée de taffetas blanc ; corsage *très à pointe*, de satin bleu, entouré de roses pompons avec bouquet, nœud de satin à la pointe. Petit chapeau de paille de riz posé sur le côté et bordé de rubans de satin roses, avec pouff de rose et nœuds tombants. Cheveux crêpés en dessous avec chignon, souliers à talons de satin rose brodés d'argent, houlette avec nœuds de satin rose et bleu.

Troisième costume, *paysanne de Bresse :* Jupe de taffetas mille raies marron et blanc, bordée en bas de velours noir ; corsage bressan à taille courte de velours noir, brodé sur toutes les coutures de passementeries or et argent ; plastron brodé sur le devant. Chemisette de batiste bordée de dentelle ; manches colantes jusqu'à mi-bras, ornées des mêmes broderies ; mitaines de tulle filet noir ; tablier de soie noire, garni de dentelle et de passementeries or et argent ; chapeau bressan de feutre noir, calotte haute et étroite richement galonnée d'or et d'argent, et entouré de dentelle, et larges dentelles galonnées tombant derrière. Cheveux lisses devant et chignon derrière. Chaîne à petits maillons sur huit rangs retenus par des ferrets, avec fermoir ouvragé devant. Boucles d'oreilles d'un seul grand anneau avec pandeloques d'or. Souliers de satin noir découverts à boucles d'or.

Ces trois costumes, exécutés d'après des dessins authentiques, avec un soin extrême, font le plus grand honneur au goût distingué de la maison *Lassalle*, et seront portés les premiers jours de février dans un bal travesti du plus grand monde.

Nous voyons des bijoux en imitation pour costumes, dans les magasins de l'*Ombre du vrai*, rue Vivienne, 5. Cette maison, que son zèle et son goût artistiques ont mise en grande vogue, a créé pour tous les genres de toilettes, des parures de modèles nouveaux dont le succès est grand. Ces objets de fantaisie, si bien réussis, sont une précieuse ressource à cette époque de l'année où l'on doit changer sans cesse ces ajustements.

Il ne faut pas négliger la partie importante de la lingerie élégante, cette dernière nous fournit des renseignements précieux, grâce aux nouveautés dont mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, a un si admirable choix. Nous parlerons des manches à coudes qui sont généralement adoptées depuis quelque temps : elles se font de mousseline avec entre-deux de dentelle ou de guipure, les poignets sont assez larges pour laisser passer la main, les bords sont garnis de volants de dentelle. Ces manches se font aussi de batiste, avec un haut poignet empesé, de cette dernière sorte elles sont fort distinguées pour toilette du matin. La forme des cols *russes* est portée avec les manches à coudes, elle est très gracieuse, nos dessins en ont donné des modèles.

Mademoiselle *Anna Loth* fait aussi une foule de vestes et de corsages de dentelle noire et blanche, ces vêtements font très bon effet sur les robes de taffetas uni ou de foulard de nuances claires, que l'on porte pour toilettes de théâtre ou de réunions intimes. Les coiffures de la même maison sont tellement variées que nous ne pouvons les suivre dans tous leurs détails, nous dirons seulement qu'on les cite dans toutes les réunions pour leur grâce et leur incomparable distinction.

Les vêtements d'enfants sont en cet instant dans le même *statu quo* que ceux des dames. On attend les premiers beaux jours pour produire des choses nouvelles. Madame *Desprez*, maison *Pauline Royer*, rue de Rivoli, 186, qui nous fournit des modèles, ne restera pas en arrière, car elle prépare une quantité de vêtements enfantins, que nous livrerons à nos lectrices dès qu'il nous sera permis de les voir à notre aise. La maison *Pauline Royer* a fait ces jours-ci des travestissements de petits garçons et petites filles, pour lesquels elle a déployé le goût parfait qui la place en première ligne parmi les maisons dont les toilettes d'enfants sont la spécialité.

Nous annonçons aux dames que l'on se prépare à leur faire porter des paletots et des robes garnis par des ornements de *cuir*. Plusieurs maisons de premier ordre font avec ces ornements des garnitures qui auront au moins le mérite de la nouveauté. Cela sera-t-il bien joli? Nous ne pouvons nous prononcer à cet égard, nous vous dirons notre avis dans un mois. Déjà une importante maison de jupons, la maison *E. Creusy*, rue Montmartre, 133, nous avait montré un jupon *genre anglais*, bordé et orné avec des galons de cuir, cette innovation nous avait paru très heureuse quant aux jupons ; elle a eu beaucoup de succès. Peut-être, le cuir appliqué à la garniture des confections de dames sera-t-il une très bonne idée, il faut essayer de tout.

Les jupons *genre anglais* n'ont point empêché la maison *Creusy* de s'occuper de tous les modèles de jupes et surjupes réclamés par la saison, elle en a produit une grande quantité.

En ce moment ses jupons à traîne à vingt ressorts d'acier fin sont d'actualité en raison des nombreuses toilettes de bal auxquelles ils sont vraiment aussi indispensables que l'*ormeau au lierre ;* il faut un soutien à toute chose, que deviendraient nos belles dames avec leurs robes volumineuses de gaze, rubans, fleurs et dentelles, sans un jupon façonné de manière à donner à tout cet édifice le relief et la grâce qui lui sont nécessaires ! Les surjupes d'alpaga blanc de la même maison sont aussi très en vogue, elles maintiennent les plis des étoffes et sont légères et moelleuses.

Bien que la saison d'hiver ait été fort clémente, on porte beaucoup de fourrures, surtout en garnitures de robes. Les robes de velours, bleu, violet *archevêque* ou *rubis*, se garnissent de bordures de zibeline : les plus belles fourrures en tous genres sortent des magasins de la *Reine d'Angleterre* maison *Bougenaux-Lolley*, rue Saint-Honoré, 149, où la clientèle aristocratique de Paris et de l'étranger est habituée à trouver les plus splendides fourrures. Nous signalons dans cette importante maison des parures d'astrakan moucheté gris, blanc et noir, qui sont d'une distinction parfaite.

Parmi nos plus jolies étoffes, nous classons toujours le foulard de l'Inde, que l'on emploie maintenant autant que le taffetas. Le *Comptoir des Indes*, boulevard Sébastopol, 129, a su donner à ce tissu beaucoup de valeur, parce qu'il a fait venir dans ses magasins ce qui se fabrique de plus beau comme qualité et comme dessins. Les robes de foulard sont des robes de caprice pour les femmes changeantes, en raison de leur variété que nulle autre étoffe ne peut offrir ; et des robes de durée pour les femmes économes, qui feront nettoyer et refaire les robes de soirées afin de les retrouver au beau temps. Le foulard sera en très grande faveur cette année, nous conseillons au *Comptoir des Indes* de s'en approvisionner amplement, car il lui en sera demandé une quantité



considérable. Cette charmante étoffe convient à tous les âges et à tous les genres de toilette.

Marguerite DE JUSSEY.

La pâte et l'eau d'Armide sont très recherchées aujourd'hui pour prévenir et effacer les rides, que celles-ci soient le résultat de l'âge, ou qu'elles aient envahi la figure d'une manière prématurée. Il suffit de mélanger une cuillerée à café de l'eau d'Armide avec moitié eau pure et de s'en laver le visage, les paupières et le cou, en frottant avec un linge très fin, de manière que le liquide pénètre bien dans la peau. On prend ensuite gros comme un grain de raisin de la pâte, que l'on étend sur toutes les parties altérées. On renouvelle cette opération tous les jours, et l'on est sûr de n'avoir *jamais de rides*. L'effet est instantané et sans aucun danger.

Le dépôt de la pâte et de l'eau d'Armide est maintenant chez leur inventeur, madame *Boyer*, rue de la Michodière, 5.

GRAVURE DE MODES N° 697.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE. — Coiffure. Cheveux relevés en bandeaux à l'Impératrice, allant en arrière rejoindre un nœud dit *Apollon* qui cache la naissance d'une touffe de frisures retombant sur le cou.

Une torsade de velours retenue par de grandes feuilles de châtaignier d'or est posée en diadème. Une belle plume blanche accompagne le côté et vient se mêler aux frisures.

Robe de taffetas, garnie de tresses et de franges en chenille de soie blanche.

Le corsage est très décolleté, à pointe devant et derrière; il est garni par une berthe de chenille composée d'un quadrillé avec franges. Le quadrillé est au-dessus du décolleté.

La manche est formée par un seul bouillon sur lequel s'étalent les franges de la berthe, dont le quadrillé forme comme un jokey arrondi.

L'ornement de la jupe se compose de torsades de chenille terminées par un nœud, et accompagnée de franges. Ces ornements sont posés en biais arrondi, tout autour de la jupe.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Coiffure toute de dentelle d'Irlande, la passe et le fond sont d'un seul patron. La passe vient s'étendre sur la ruche qui entoure la coiffure. Un nœud de ruban bleu *azuline* garnit le devant sur la tête.

Cravate avocat de mousseline brodée, garnie de dentelle guipure. Robe de draps gris-mode, forme princesse, garnie de velours, de dentelle et de passementeries guipures.

Un *collet-pèlerine* garnit le corsage, un biais de velours noir le borde, des arabesques de ganse et de passementeries l'ornementent, une frange effilée le termine.

La manche est droite et demi-plate, une couture part du coude au bas, et la rend un peu plus étroite au poignet); elle est ornée comme la pèlerine et toute la toilette.

La jupe est fendue carrément sur le côté et ouverte devant à partir d'au-dessous de la taille. Une toute basse dentelle noire garnit les bords du devant.

Deux dentelles posées bord à bord garnissent le carré long de l'ouverture du côté. Une dentelle noire entoure toute la jupe et les ornements de velours, les ganses et la passementerie sont posées par dessus et la maintiennent.

PETITE FILLE DE SIX A SEPT ANS. — Toilette de velours nacarat, garni de cygne et de velours noir formant une grecque. La veste s'ouvre du bas pour laisser voir un gilet de taffetas blanc. La manche est droite.

Chapeau tocquet Henri III.

Travestissement.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 697 *bis*.

N° 1. Bonnet-filet, se composant d'un fond de tulle blanc traversé par un entre-deux de dentelle noire, avec petite dentelle semblable de chaque côté. Des ruches de tulle blanc, rehaussées de dentelle noire, forment la garniture.

Ce modèle est orné, derrière, par de petites barbes noire et blanches. Un pompon de petits velours *zéro* accompagné de bouts flottants de velours noir à bord blanc, est posé sur le côté.

N° 2. Bonnet de dîner, avec fond de tulle fantaisie. Sur le devant il y a un coquillé de blonde tombant en gerbe un peu sur le côté, vers le front, où l'on place un pompon de velours zéro noir. Une écharpe de ruban entouré de dentelle noire encadre le devant, se continuant en brides flottantes un peu en arrière. Sur le bord on pose aussi une traverse et un nœud de taffetas n° 5.

N° 3. Coiffure catalane, formée de ruches de dentelle noire traversant la coiffure en cheveux et accompagnées, vers le front, par une branche de fleurs.

N° 4. Déshabillé. Paletot, demi-ajusté derrière, s'exécutant en nanzouck ou en batiste. Un entre-deux brodé, assez large et pouvant s'encadrer d'une broderie assortie ou d'une valenciennes, entoure ce modèle et garnit les revers. Le dos est demi-ajusté. La garniture retombe tout autour comme une petite basque. Les manches, un peu larges, se coupent à coude, et sont ornées des mêmes broderies.

N° 5. Col de dentelle d'Irlande, genre guipure de Venise.

N° 6. Col droit de mousseline orné de valenciennes, soutenu par une petite cravate de taffetas, terminée par un nœud de dentelle de Chantilly.

N° 7. Col breton brodé aux coins et encadré d'un feston.

N° 8. Col cocodès de toile, brodé de noir.

N° 9. Col marquise, de mousseline brodée de petits pois et encadrée d'une garniture tuyautée.

N° 10. Manches tombantes à poignets hauts assortis au col n° 8.

N° 11. Manche assortie au col n° 9.

N° 12. Costume pour petit garçon de trois à quatre ans. Le devant se coupe comme la robe princesse, corsage et jupe d'un seul patron, en biais sur les côtés et rejoignant la jupe. La couture est cachée par une large bande de velours ou de taffetas plus foncé que la robe et surmonté d'un tuyauté de nuance claire. Boutons de velours. Manches Isabelle, légèrement froncées, traversées sur les fronces par un velours, et surmontées d'un jockey bordé d'un velours. Cette robe, pour petit garçon, s'exécutera en popeline d'Irlande, et pour petite fille on pourra la faire en taffetas.



Courrier de Paris.

Commençons ce courrier par une triste nouvelle : nous voulons dire la mort de l'illustre peintre Horace Vernet, qui a succombé, le 17 janvier, à une longue et douloureuse maladie. Les titres d'Horace Vernet à l'admiration et aux regrets du monde entier sont trop connus pour que nous les énumérions ici. C'était, sans aucun doute, le peintre le plus populaire, sinon le plus grand peintre de la France ; c'était surtout le peintre national par excellence, le peintre de nos gloires. Il n'est plus, mais son souvenir vivra aussi longtemps parmi nous qu'il y aura des gens pour admirer et pour aimer le génie et le cœur. Voici quelques détails sur les causes de la maladie qui a conduit l'illustre artiste au tombeau.

Il y a dix-huit ans, M. Horace Vernet fit une chute de cheval dans le parc de Saint-Cloud. Il accompagnait en ce moment le roi Louis-Philippe. M. Horace Vernet eut deux côtes brisées.

Depuis cette époque, trois autres chutes, faites toutes les trois à cheval, aggravèrent les résultats de la première blessure.

Le dernier de ces accidents eut lieu, il y a sept mois seulement, à Hyères, dans la magnifique propriété que possède en ce pays M. Horace Vernet.

Il montait un jeune mulet et suivait le bord de la mer. Au bruit du sifflement produit par le jet de vapeur d'un bateau qui longeait le rivage, le mulet fit un écart et renversa son cavalier. A partir de ce jour, la blessure de M. Vernet empira. Depuis longtemps, une tumeur de la nature la plus inquiétante s'était formée sur le côté du malade ; la présence de cette tumeur nécessita sept opérations.

Les intentions formelles de M. Horace Vernet avaient été que ses obsèques fussent faites avec la plus grande simplicité, sans escorte militaire ni cortége officiel. Ses désirs ont été religieusement respectés. Personne ne tenait les cordons du poêle, ses innombrables décorations ne reposaient sur aucun coussin pompeux, et aucun uniforme, aucune députation, n'ont accompagné ses dépouilles mortelles à leur dernière demeure.

Mais les membres des diverses sections de l'Institut, en habit de ville ; mais un nombre considérable d'artistes et d'hommes de lettres sont accourus, empressés et affligés, à ce funèbre rendez-vous, et l'église Saint-Germain-des-Prés a été littéralement envahie par la foule des amis, connus ou ignorés, obscurs ou célèbres, de l'illustre défunt.

Le convoi est parti du palais de l'Institut à neuf heures et un quart. Le cercueil, recouvert de draperies noires, reposait sur une voiture attelée de deux chevaux; puis venaient quatre ou cinq cents personnes, et une voiture de la cour dans laquelle se trouvait un des chambellans de l'Empereur. Sept voitures de deuil fermaient la marche.

L'office des morts a été célébré dans l'église Saint-Germain-des-Prés, au milieu d'une affluence de monde d'autant plus grande qu'elle s'est trouvée grossie tout à coup par beaucoup de curieux. Puis le eortége s'est dirigé vers le cimetière de Montmartre, où l'ont suivi, malgré la longue distance à parcourir, toutes les personnes faisant partie du convoi.

Aucun discours n'a été prononcé sur la tombe d'Horace Vernet. C'était encore une de ses dernières volontés.

On peut donc dire que cet homme qui avait vécu d'une vie si illustre a été enterré quasi-obscurément.

Puisque nous venons de parler d'un grand peintre, nous n'avons qu'un pas à faire pour vous parler de la vente qui vient d'être faite à l'hôtel Drouot de la célèbre galerie de peinture du prince Demidoff.

Parmi ces tableaux, dont plusieurs sont signés des plus illustres maîtres, se trouvent la *Stratonice*, de M. Ingres, et *Samson combattant les Philistins*, de Decamps ; ces deux tableaux proviennent de la galerie de madame la duchesse d'Orléans. Nous y avons remarqué aussi le *Hallebardier*, de M. Meissonnier, que la gravure a popularisé ; la *Dame de charité*, de Greuze ; une *Réunion dans un parc*, de Pater; une belle *Marine*, de Backhuysen ; un *Paysage*, de J. Ruysdaël, avec figures par Ph. Wouvermans ; une *Nature morte*, de J. Wéenix ; deux Adrien van Ostade; et d'autres compositions de Gérard Dow, Albert Cuyp, Rembrandt, Téniers, van der Néer, Isabey, Tony Johannot, Robert Fleury, Joseph et Horace Vernet, Théodore Rousseau. Quarante-trois aquarelles de Paul Delaroche, Decamps, Bonnington, Ary Scheffer, Géricault, Déveria, Hippolyte Bellangé, Eugène Delacroix, Eugène Lami, Brascassat, Granet et autres. Les amateurs s'arrêtaient surtout devant la *Stratonice* et devant une magnifique aquarelle de Bonnington ; il fallait faire queue pour parvenir à les examiner de près.

Un certain nombre d'objets d'art rentrant dans la curiosité proprement dite sont exposés avec la galerie de peinture de M. Demidoff. Une armure de parade du XVI[e] siècle, venant de la collection de Crozat, attirait tous les regards ; soixante-douze tabatières de premier ordre, des services de table en vieux Sèvres; pâte tendre en Saxe et en porcelaine de Berlin, étalent aussi leurs splendeurs à l'hôtel des commissaires-priseurs.

Parmi les tabatières, nous citerons : une boîte ornée d'un camée antique, buste d'Auguste sur onyx oriental à trois couches, huit autres boîtes émaillées or plein, à sujets d'après Greuze, Ostade, Watteau; quatre autres ornées de miniatures par van Blarenberghe, et d'autres enrichies d'émaux de Petitot.

Voici quel a été le résultat de cette fameuse vente, qui comptera dans les annales des beaux-arts et de l'hôtel Drouot :

Decamps, Samson combattant les Philistins, 45 000 francs; Flandrin, Tête de femme espagnole, 2100 francs; Greuze, la Dame de charité, 49 000 francs, à un amateur qui ne mettait d'enchères que par 10 000 francs ; Ingres, la Stratonice 92 000 francs, au duc d'Aumale; Isabey, marine, 4000 francs; Isabey, marine, 3750 francs; Isabey, marine, 6950 francs; Johannot (Tony), Mort de Duguesclin, 1500 francs ; Meissonnier, le Porte-Enseigne, grand comme la main d'un enfant, 6900 francs ;

Pater, les Loisirs champêtres, 17 800 francs; Robert-Fleury, Michel-Ange veillant son serviteur, 2500 francs; Th. Rousseau, Paysage, 3250 francs ; J. Vernet, marine, 4000 francs; Horace Vernet, Socialisme et Ch'oéra, 2000 francs; Backuisen, marine, 9100 francs; Gérard Dow, le Tailleur de plumes, 1260 francs ; etc., etc. Le total de la vente a été de 325 550 francs, soit une moyenne de 9575 francs pour chacun des trente-quatre tableaux vendus.

S. M. l'Impératrice a commencé la série de ses bals intimes aux Tuileries. Les invités sont reçus dans les appartements de Sa Majesté, et l'on danse dans la galerie qui fait suite à la salle des Maréchaux. On arrive de bonne heure; on monte par l'élégant escalier dit de l'*Impératrice.* La gracieuse souveraine se tient dans le premier salon, et adresse quelques paroles à chaque personne qui lui est nommée par la grande-maîtresse de sa maison. On est ensuite présenté à l'Empereur, et l'on va se ranger dans le salon voisin, debout, le dos au mur. Vers neuf heures et demie, LL. MM. passent dans la galerie du bal ; dès lors toute étiquette cesse, et l'on s'amuse franchement.

Mais ce n'est pas tout. Le jeudi et le dimanche de chaque semaine, le prince Napoléon réunit à dîner les illustrations de l'armée, de la diplomatie, de la science, de la littérature et des arts, et aussi les étrangers précédés à Paris par une réputation dans les arts, les sciences, la littérature et la politique.

On a tiré les Rois chez le Prince comme aux Tuileries. C'est une vieille coutume que celle de tirer les Rois, et nous croyons, à ce propos, pouvoir rappeler les vers suivants qui, pour être anciens, n'en sont pas moins spirituels :

Églé, je te fais souveraine.
Au sort, je dois ma royauté,
Tu dois la tienne à la beauté :
Le hasard m'a fait roi, l'amour seul te fait reine.
Demain, je ne serai plus roi,
Demain, tu seras toujours belle.
Amour, fais que demain elle fasse pour moi
Ce qu'aujourd'hui je fais pour elle !

Le mariage du maréchal Canrobert avec miss Mac Donnell, de Grove-House-Windsor, a été célébré à Londres avant de l'être à Paris. A cette occasion, dit le *Court-Journal*, l'empereur et l'impératrice ont adressé à la jeune fiancée une lettre autographe accompagnée d'une riche parure en diamants.

Charles Dickens, le célèbre auteur anglais, a bien voulu consentir à venir en France, pour donner, au bénéfice du comité de bienfaisance anglais de Paris, une de ces lectures qui ont un si grand succès de l'autre côté du détroit. La soirée a eu lieu le samedi 17 janvier, dans les salons de l'ambassade d'Angleterre.

Dickens y a lu *David Copperfield*, un de ses romans les plus populaires. Le nombre des places était très limité, et les billets n'étaient pas cotés moins de 20 francs. C'est là ce qu'on peut appeler les *Concerts* de la littérature. Les musiciens ne peuvent avoir seuls le privilége d'attirer du monde dans les salons. J'ai entendu un jour poser cet axiome qui n'est point un paradoxe : Un joueur de violon apprêtant son instrument fera taire dans un salon cent hommes d'esprit. Il est temps que cela finisse.

Le Théâtre-Italien a repris avec un grand bonheur de succès *Don Pasquale*, qu'on ne croirait jamais avoir été écrit par le même compositeur qui a pleuré *Lucie* et la *Favorite*. Cette œuvre étincelante d'esprit et de verve a été admirablement chantée par mademoiselle Patti et par Gardoni.

M. Lafontaine et sa jeune femme, mademoiselle Victoria, désertent le Gymnase pour la Comédie-Française où ils sont admis sociétaires. On parle aussi de l'engagement, rue Richelieu, de Delannoy, le joyeux comique du Vaudeville. Delannoy fait-il bien? L'avenir l'apprendra.

L'Odéon a fêté l'anniversaire de la naissance de Molière par une jolie comédie de M. Édouard Fournier, fort applaudie et qui sera un véritable succès.

Nous espérions avoir à rendre compte de la comédie de M. Victorien Sardou, les *Diables noirs*, mais la pièce a été interdite. Elle sera jouée, paraît-il, à Bruxelles.

X. EYMA.

POÉSIE.



FLOCONS DE NEIGE.

Las! chez nous, que venez-vous faire,
Légers flocons, flocons neigeux ?
Vous quittez la céleste sphère
Pour notre monde au sol fangeux!

En vous voyant, flocons si frêles,
Je crois voir le duvet soyeux
Qu'un souffle prit aux blanches ailes
Des séraphins jouant aux cieux.

Mon œil inquiet vous contemple ;
Je songe où vous serez jetés.
Sera-ce au parvis du saint temple?
Ou bien aux égouts des cités?

Le vent, dans ses allures folles,
Aux ruisseaux lancera les uns,
Et d'autres aux seins des corolles,
Doux nids des suaves parfums.

Puis, dans un transparent nuage,
Un blond rayon les portera;
En l'éther s'ouvrant un passage
La pure vapeur montera.

Mais ceux dont la blancheur ternie
Se traînera sur les chemins,
Loin de la région bénie
Seront foulés par les humains.

Et, maintenant, que vous dirai-je ?
En vain je voudrais vous sauver.
Légers flocons, flocons de neige,
Vous ne pourriez vous élever.

Dans l'air aimant qui vous enlace
Restez longtemps à voltiger...
La terre offre si peu de place
Qui n'ait un perfide danger !

Madame Julie FERTIAULT.

LES DEUX GEORGES.

(Voyez le numéro précédent.)

» — Vous me voyez donc sans effroi ? demanda tristement M. Sierra.

» — Je vous admire, monsieur le duc ; vous êtes l'âme la plus noble qui soit au monde, et je vous bénis. Si vous l'eussiez exigé, j'aurais été votre femme avec désespoir, car j'aime le vicomte de Cernay de toutes les forces de mon cœur ; je suis votre sœur avec orgueil.

» — Et moi, Louise, je suis fier de ce titre de frère que vous me donnez aujourd'hui. Maintenant, écoutez et ne voyez dans mes paroles ni un espoir, ni une arrière-pensée. Si un jour votre amour faiblissait, si le vicomte de Cernay perdait le prestige dont votre cœur l'entoure, si vous vous reconnaissiez libre de choisir une autre affection, au nom de ce que j'ai souffert et de ce qui me reste à souffrir, je vous prie, Louise, de vous souvenir de moi et de me tendre la main. J'attendrai, et, quoi qu'il advienne, à dater d'aujourd'hui, vous n'entendrez ni plaintes ni désirs s'échapper de mes lèvres... J'en prends ici l'engagement solennel. Noubliez pas ma prière, mon enfant, et rappelez-vous mon serment, ma sœur.

» — L'un et l'autre sont gravés, là, monsieur le duc, répondit Louise en posant sa main sur son cœur. Mais nous partirons ce soir ?

» — Nous partirons ce soir, puisque vous le voulez.

» M. Sierra s'inclina et sortit.

» Le marquis de Clairvaux s'attendait au départ de sa fille ; il n'éprouva aucune surprise lorsqu'il apprit que ce départ aurait lieu sitôt. Il connaissait les sentiments du duc, c'était son meilleur garant du bonheur de Louise.

» — J'aurai bien quelque peine à m'habituer à l'absence de ma fille, se dit-il ; mais Cernay sera là ; et d'ailleurs j'irai à Florence l'année prochaine.

» Comme tous les vieillards, M. de Clairvaux était égoïste ; il lui eût été plus difficile de se séparer du comte de Cernay que de son unique enfant. Les joies du père disparaissaient tout à fait en présence des émotions du joueur.

» Au moment de quitter cet hôtel où sa jeunesse s'était épanouie, où le souvenir de sa mère vivait dans toute chose, Louise sentit sa force l'abandonner ; elle crut voir Georges assis au foyer paternel lui tendre les mains en l'appelant à lui ; elle se rappela ses paroles d'amour, ses serments, les projets qu'ils formaient ensemble aux jours heureux, et elle comprit que c'était un adieu éternel peut-être qu'il fallait dire aux rêves, aux espérances du passé. L'exil allait commencer, et quel exil ! Le plus cruel de tous, puisqu'il pouvait durer autant que la vie. La duchesse vit un fantôme se dresser devant elle... C'était l'avenir : elle eut peur.

» M. Sierra observait d'un œil scrutateur et attendri le visage décoloré de sa femme. Il sut pénétrer dans cette âme ardente et peu faite aux luttes morales. Aussi, s'approchant de la duchesse, lui dit-il avec tendresse :

» — Louise, vous n'appartenez qu'à vous seule, songez-y ; votre volonté a une royauté absolue ; je ne veux accepter aucun sacrifice de votre générosité. Hélas ! pauvre enfant ! vous n'avez que trop souffert pour moi, il en est temps encore : si votre cœur faiblit à l'idée de quitter ces lieux si chers à votre souvenir, dites un mot, un seul, et vous resterez.

» Ces touchantes paroles rendirent à la duchesse toute son énergie. Elle rougit de sa faiblesse et voulut être digne enfin de l'homme auquel elle avait associé son existence.

» — Merci, merci, monsieur le duc, répondit-elle d'une voix ferme ; mais je repousse votre offre. Je vous l'ai dit, je veux partir : partons.

» Elle embrassa tendrement son père et le comte de Cernay, la cause involontaire de tous ses maux, et, cachant ses larmes sous un sourire empreint d'une douce tristesse, elle s'appuya sur le bras du duc, et tous deux s'élancèrent dans leur chaise de poste, qui roula vers l'Italie.

» Le soir même, le vicomte Georges de Cernay, le désespoir dans le cœur, regagnait son régiment avec la ferme intention de se faire tuer à la première occasion. Après avoir essuyé une larme égarée sur sa joue, le marquis de Clairvaux, lui, s'assit devant l'échiquier, et, faisant signe au comte de Cernay de se mettre en garde, le jeu recommença.

» Louise arriva à Florence par une de ces soirées parfumées dont l'Italie a seule le monopole, même en hiver. Le palais Sierra attendait la jeune duchesse ; tout avait été prévu, ordonné et accompli pour que la réception fût digne de son rang.

» Habituée au luxe suranné et sévère, froid et méthodique de l'hôtel Clairvaux, Louise s'étonna de l'élégance qui régnait dans le palais Sierra. C'était tout à la fois la demeure d'un seigneur fastueux, d'un poëte, d'un savant et d'un philosophe. Quel vaste musée de toutes les sciences, de tous les progrès, de



tous les arts! — La duchesse Sierra consacra un mois à visiter Florence : ses monuments, ses églises, ses palais, ses riches galeries, elle voulut tout voir.

» L'esprit descriptif, passionné et original du duc, donnait un mérite aux moindres objets et les poétisait.

» Au milieu de ses regrets, Louise éprouvait un charme indéfinissable à écouter cette voix éloquente. C'était une sorte de mélodie qui soulageait son cœur; pour échapper au souvenir de Georges, elle avait besoin de sentir la nature puissante de M. Sierra auprès de la sienne; le prenant pour modèle, elle aurait voulu lui ressembler.

» Le duc consacrait six heures du jour au travail. Louise le pria de l'initier à ses fatigues, à ses recherches, à ses succès. M. Sierra y consentit. Quoiqu'il observât à l'égard de la duchesse une grande réserve, il ressentait une joie secrète toutes les fois que le hasard, la curiosité ou l'art le réunissaient à elle.

» Le matin où la jeune femme pénétra dans l'atelier du duc, elle s'arrêta étonnée et contempla avec intérêt l'aspect et l'attitude du nouveau disciple de Phidias.

» M. Sierra portait une blouse de velours noir; un ceinturon de cuir entourait sa taille élégante; sa tête était recouverte d'un large feutre gris qui retenait prisonnières les boucles de sa noire chevelure.

» Il achevait un buste de Michel-Ange. Ce n'était plus le grand seigneur habitué aux douceurs du luxe; c'était l'ouvrier ne voyant que le travail.

» Absorbé par son œuvre, M. Sierra ne remarqua pas tout d'abord la présence de la duchesse; aussi eut-elle le temps de l'admirer à son aise. C'était une étude intéressante. Pour la première fois elle comprenait ce qu'il y avait d'émotions, de désirs, d'espérances et de joies dans les luttes de l'artiste.

» — Là est l'oubli, se dit-elle.

» Et, marchant vers le duc, elle lui demanda, avec un sourire irrésistible, s'il consentait à la prendre pour élève.

» — De grand cœur, répondit-il. Demain nous commencerons notre première leçon.

» Et, en effet, elle revint le lendemain.

» — Mon Dieu, pensait-elle, si je pouvais aimer l'art assez pour oublier l'amour!

» Et ses yeux se portaient alors sur M. Sierra, dont le regard calme et réfléchi semblait pénétrer toutes les profondeurs de la science.

» — Il sait si c'est possible, lui; car il a aimé, il a souffert. Peut-être souffre-t-il encore. Si j'osais le lui demander! A quoi bon?... Le travail me le dira.

» Et la duchesse se rattachait à l'art, comme s'il eût pu la soulager du doute qui l'oppressait. Ainsi, les jours, les semaines, les mois, s'écoulaient.

» Louise aimait toujours Georges de Cernay.

» Un matin, en parcourant seule l'atelier du duc, elle aperçut, soigneusement caché derrière des statues de plâtre, un buste recouvert de la toile humide dont les statuaires se servent. Cet appareil attestait un travail récent et mystérieux; poussée par une vague curiosité, Louise souleva le voile, et, en même temps, elle poussa un cri de surprise. C'était elle; c'est-à-dire un chef-d'œuvre de ressemblance, de beauté et de talent. Jamais la main du maître n'avait si bien réussi.

» — Il m'aime toujours, murmura-t-elle attendrie. Puisqu'il en est ainsi, essayons du voyage.

» Quelque temps après, M. Sierra et sa femme partaient pour Rome. Ils visitèrent successivement toutes les villes de l'Italie et de la Sicile. Ce voyage, qui fut long, instructif, pittoresque, captiva l'imagination de la jeune femme, et, lorsqu'elle revint à son palais de Florence, ses yeux avaient moins de tristesse et plus d'éclat. Le présent l'occupait enfin; sans effroi pour l'avenir, elle jetait un coup d'œil sur le passé, et s'apercevait que le regret avait remplacé la douleur. Cependant Georges de Cernay vivait toujours dans son cœur, mais ce souvenir n'amenait plus les crises violentes du désespoir.

» Le vicomte n'avait pas quitté la Suisse. Les lettres du marquis de Clairvaux donnaient à Louise des nouvelles de son ami d'enfance. Toutes les fois que le nom de Georges de Cernay figurait dans une lettre timbrée de France, la duchesse la tendait à son mari, et celui-ci l'en remerciait avec effusion.

» — Louise, j'ai une bonne nouvelle à vous donner, dit un jour M. Sierra; elle vient de Suisse.

» La duchesse rougit légèrement.

» — Ah! vraiment? fit-elle troublée.

» — Le vicomte de Cernay est capitaine; c'est à sa bravoure seule qu'il le doit. J'ai appris sa nomination tout à l'heure, chez Son Altesse le prince ***. J'en suis heureux.

» M. Sierra avait renoncé au monde pour épargner à Louise le chagrin de l'accompagner. Il comprenait qu'après l'épreuve qu'elle avait subie, la solitude lui valait mieux que le bruit des fêtes et l'enivrement passager d'une vie de plaisirs. Lui, l'homme le plus recherché de toute l'Italie, se condamner à l'isolement, c'était un nouveau sacrifice, le plus grand de tous, peut-être. Louise finit par le comprendre; elle se repentit de ne l'avoir point épargné à M. Sierra, et feignit le désir de faire son entrée dans la société florentine. Alors une autre existence commença pour la duchesse, elle devint la reine de toutes les fêtes. Insensible à ses succès, elle ne s'occupait et n'était fière que de ceux de son mari. Elle vit la foule se

prosterner devant lui, l'estime et l'admiration des plus puissants l'envelopper de toutes parts, et le retrouva, au milieu de ce monde dont il était le héros et l'idole, simple, vrai, indulgent, bienveillant pour tous, et pratiquant la plus noble des égalités : aussi la duchesse se prit-elle à rechercher ce monde, cette vie de plaisirs qu'elle avait si longtemps dédaignée ; elle fut avide de sa gloire ; le suivant pas à pas, elle l'admira en silence avec une sorte d'orgueil, et cependant madame Sierra aimait encore le vicomte de Cernay.

» A un des bals de l'ambassadeur d'Espagne, la duchesse remarqua une jeune Vénitienne d'une grande beauté, dont les yeux ne quittaient pas M. Sierra ; leur expression passionnée la surprit.

» La duchesse voulut connaître la femme qui semblait si fort occupée de son mari ; elle apprit qu'elle s'appelait la marquise Paolini. A Venise, elle était célèbre par son esprit et sa beauté. Veuve à vingt ans, et maîtresse absolue d'une fortune immense, elle n'avait jamais donné prise au scandale. Munie de ces renseignements et entraînée par une curiosité inexplicable, madame Sierra observa la marquise ; elle compta les rougeurs subites et les muettes pâleurs qui passaient sur son visage, les soupirs qui s'échappaient de ses lèvres, et peu à peu elle devina les sentiments qui l'agitaient.

» Le duc s'assit auprès de madame Paolini et causa longtemps avec elle. Louise mesura d'un seul coup d'œil la joie de la marquise, et soudain elle se sentit triste sans savoir pourquoi.

» On dansait. Madame Paolini se pencha à l'oreille du duc ; il se leva, lui offrit le bras, et tous deux obéirent au premier signal du bal.

» Depuis son mariage, M. Sierra avait renoncé à ce plaisir tant soit peu frivole pour un homme de son caractère ; mais comme, après tout, la danse est un art dans lequel il excellait et qui lui avait valu de grands succès, peut-être ne fut-il pas fâché d'y revenir.

» Louise ne perdit pas de vue le duc un seul instant ; elle admira son élégance en recueillant les loges qui circulaient autour d'elle, et, pour la première fois, elle était rêveuse, préoccupée... Son esprit inquiet suivait les rapides mouvements de cette femme suspendue amoureusement au bras de M. Sierra ; elle la vit lui parler avec une douce familiarité, et son cœur en éprouva un profond chagrin. Certes, elle n'était pas jalouse !

» Au lieu de ramener sa belle danseuse à son fauteuil, le duc traversa avec elle une longue galerie qui conduisait à un jardin et disparut. On était au mois d'août ; la nuit était parfumée, le ciel émaillé d'étoiles. Étonnée de l'absence de son mari, la duchesse se dirigea vers la galerie, et, entraînée par une attraction singulière, elle arriva au jardin de l'ambassade ; à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle retint son souffle, et, craignant d'être reconnue, se blottit toute tremblante derrière un banc entouré d'orangers.

» La jeune marquise était toujours au bras du duc.

» — Georges, lui dit-elle, reposons-nous sur ce banc ; il faut que je vous parle longuement.

» Madame Sierra tressaillit.

» — Mon Dieu ! pensa-t-elle, je vais tout entendre.

» Sa situation devenait des plus difficiles : se montrer, c'était laisser croire au duc qu'elle l'épiait ; écouter, c'était entrer peut-être dans une intrigue galante et s'exposer à devenir la confidente de son mari. Madame Sierra s'y résigna pourtant, en se rappelant qu'elle n'avait que le titre et les droits d'une sœur.

» La marquise et le duc s'étaient assis.

» — Georges, reprit la jeune femme, enfin je vous ai retrouvé ! Qu'il s'est fait attendre, ce moment tant désiré ! Savez-vous qu'il y a trois ans que je vous cherche, depuis la mort du marquis Paolini ? En me sentant libre, je vous ai appelé de toute la voix de mon cœur, car vous êtes le seul amour, l'unique croyance de ma vie. Ce que je vous dis ce soir, Georges, je vous l'ai dit à Venise, à Naples, à Milan ; je vous l'ai écrit partout ; je voudrais pouvoir vous le répéter à genoux, à la face de tous ! Avouer l'amour qu'on ressent pour vous, c'est embellir ses sentiments. Quelle est la femme qui ne serait pas fière de vous aimer ? Vous êtes si noble, si digne de respect et d'admiration ! Oh ! quelle est heureuse, *elle !*

» La duchesse comprit que la Vénitienne avait trop d'envie dans l'âme pour qu'il ne s'y mêlât point un sentiment de haine.

» — Heureuse, elle ! répéta le duc, qu'en savez-vous ?

» Sans prendre garde à ces paroles, la marquise continua avec véhémence :

» — Georges, je ne puis plus la voir, cette Française aux yeux bleus, au visage pâle, au nonchalant maintien, sans éprouver toutes les tortures de la jalousie : elle m'a pris ma place, le nom que je devais porter ; en un mot, elle m'a volé mon bien !

» — Paquita, interrompit sévèrement le duc, vous savez bien que je n'étais pas à vous.

» — Non... mais, sans cette femme, vous m'eussiez aimée... vous m'aimeriez aujourd'hui !

» — Paquita, je ne vous aimerai jamais.

» — Oh ! vous me ferez mourir, Georges ! vous me ferez mourir !

» — Pauvre enfant ! l'amour malheureux est un poison lent qui ronge le cœur. Il ne tue pas toujours.





Damoureau Imp. r. Lacépède 38 Paris

Ad. Goubaud Ed. à Paris

697

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la Mon Gagelin r. de Richelieu. 83 _ Coiffures exécutée par Mr. Loisel F.g Poissonnière. 53 _ Lingerie de Mlle. Anna Loth Pl. Vendôme. 28.
Costumes d'Enfants de la Mon Pauline Royer r. de Rivoli. 186 _ Corsets de la Mon Simon r. S.t Honoré. 183.
Rubans et Passementerie de la Ville de Lyon Chaussée d'Antin. 14 _ Sous-jupe Acier E. Creusy, Rue Montmartre. N.o 153
Parfums de Violet f.r de S. M. l'Impératrice rue S.t Denis [illegible]

Entered at Stationer's hall   LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248, Strand. W.C.   MADRID P. J. de la Peña

» — Georges, vous parlez d'un mal que vous ignorez.

» — Vous croyez? fit amèrement le duc.

» — J'en suis sûre. Car si vous saviez ce que je souffre, vous n'auriez pas cette insensibilité de marbre contre laquelle je me brise.

» — Paquita, écoutez-moi, dit M. Sierra. Sans entrer dans le récit de mes sentiments passés, je puis vous jurer ici, sur la mémoire de ma mère, que j'ai souffert plus que vous encore.

» — Oh! tant mieux! s'écria la Vénitienne avec l'égoïsme cruel de la passion désolée. Georges, répète-moi que tu as souffert... cela m'inonde d'une joie honteuse, je l'avoue, mais qui me soulage.

» — Eh bien! soyez heureuse, Paquita, je souffre.

» Le duc se reprit et ajouta :

» — J'ai souffert plus que vous.

» — C'est impossible! interrompit la marquise, mettant une sorte d'orgueil à conserver une supériorité dans sa douleur.

» — Pourquoi amoindrir les sentiments qu'on n'a pas éprouvés? Ma parole n'était-elle pas suffisante, Paquita?

» — Oui, car vous n'y aviez jamais manqué.

» — Enfant, continua M. Sierra avec un accent paternel, vous êtes jeune, belle, riche, admirée, quittez Florence, retournez à Venise, et oubliez-moi.

» — Jamais! jamais! s'écria la marquise résolûment. Crois-tu que je t'ai retrouvé pour te perdre, après trois années consacrées à te chercher, à te désirer, à t'attendre? Est-ce qu'on chasse un tel amour de son cœur? Est-ce qu'on oublie? As-tu oublié, toi?

» — Non, murmura tristement le duc.

» — Oh! tu l'aimais donc bien, cette femme? demanda l'Italienne avec une sombre curiosité.

» — A quoi bon vous parler d'elle, Paquita? Ce sont des souvenirs douloureux pour moi, pénibles pour vous.

» — Et comment ne t'a-t-elle pas aimé, toi si bon, si généreux, toi que tout le monde aime?

» — Parce qu'elle en aimait un autre.

» — Moins digne de son amour, sans doute... Et tu ne l'as pas tué, cet homme?

» M. Sierra tressaillit. Il regarda la marquise et fut effrayé de sa pâleur.

» — Tu ne comprends donc pas la vengeance? continua-t-elle d'une voix sourde.

» — Quand elle est noble, juste, autorisée par l'honneur, oui; quand elle se cache derrière l'envie et le crime, je la méprise.

» — Cette femme était libre? interrompit la marquise.

» — Oui.

» — Est-ce que je l'ai vue?

» Le duc hésita un moment.

» — Oui, répondit-il.

» — Oh! je veux la connaître.

» — A quoi bon? Que peut-elle pour votre bonheur, Paquita, et que pouvez-vous pour le mien?

» — Tu l'aimes encore? demanda vivement madame Paolini.

» — Et quand cela serait?

» — Oh! je suis perdue alors. Mon Dieu, prenez pitié de moi!

» — Que vous importe, Paquita, si j'aime encore? Allez, croyez-m'en, ne voyez aucun obstacle à votre bonheur dans cet amour sans espoir. N'ayez aucune haine contre celle qui me l'inspire. Il y a trois ans, j'étais libre, vous m'aimiez, Paquita, avec cette même exaltation, et j'ai résisté à vos larmes, à vos prières, et cela parce que mon cœur ne pouvait être à vous. Si j'avais été un de ces hommes sans loyauté qui perdent une réputation de femme pour satisfaire leur orgueil, j'aurais pu vous enlever à votre famille, au marquis, au monde, me parer de votre amour, car vous m'eussiez suivi partout...

» — Oh! partout! répéta la jeune femme.

» — Oui, je le savais bien, vous étiez à moi... et, si je vous ai respectée, Paquita, je vous le répète, c'est que vous n'êtes pas de celles qu'on accepte pour maîtresses quand l'amour est absent du cœur. L'amour, c'est l'excuse de la faute... Je n'aurais pas voulu vous vouer à la honte éternelle, moi qui ne vous aimais pas, moi qui ne vous aimerai jamais.

» — Toujours ces terribles paroles, Georges; savez-vous que le désespoir fait naître des désirs insensés?... A force de souffrir, il m'est venu au cœur une haine implacable.

» — Contre moi? dit le duc en souriant avec amertume.

» — Non, mais contre elle.

» — Vous y revenez toujours, Paquita.

» — Oui, parce qu'elle me poursuit de son bonheur.

» — Folle! et si elle était plus malheureuse que vous!

» — Malheureuse quand tu l'aimes? est-ce que c'est possible? Georges, dis-moi le nom de cette femme!

» Le duc se tut.

» — C'est la comtesse Lumelini, j'en suis sûre? s'écria la marquise.

» M. Sierra secoua la tête.

» — Vous vous trompez, Paquita.

» — C'est la nièce du cardinal ***?

» — Encore moins.

» — C'est la princesse de ***?

» — Non.



» La marquise parut réfléchir. Ses yeux cherchaient dans ses souvenirs; ils interrogeaient tous les visages, scrutaient toutes les consciences. Tout à coup elle se frappa le front en s'écriant :

» — Georges, je vous mets au défi de me démentir. La femme que vous aimez... c'est la duchesse Sierra.

» — Taisez-vous, Paquita, taisez-vous, on peut nous entendre, répliqua vivement le duc, alarmé de l'accent de madame Paolini.

» — Eh! crois-tu que ce soit un mystère pour Florence? L'indifférence de la duchesse est écrite sur son front. Et moi qui cherchais bien loin ce qui était là sous mes yeux! Tiens, Georges, je suis heureuse à présent, mon sang ne se presse plus dans mes veines, tout désir de vengeance s'évanouit... Je ne la hais plus, cette femme, car elle ne t'aimera jamais. Pauvre Georges... oh! je te plains, ton malheur est irréparable.

» La marquise se mit à rire d'un air sardonique.

» — Et la duchesse aime donc ailleurs? continua madame Paolini; en France, sans doute, où ses rêves amoureux s'envolent? Je vois d'ici le bel Adonis auquel elle confie ses tristesses conjugales. Amante inconsolable, elle appelle le héros de son cœur à grands cris... Cela ferait un roman très intéressant. Pourquoi n'en seriez-vous point l'auteur, monsieur le duc, dites? Qu'en pensez-vous?

» — Je pense, Paquita, que celle qui parle ainsi, à l'oubli de tout respect et de toutes convenances, a besoin de s'abriter sous son titre de femme et de s'envelopper de sa douleur pour arrêter le mépris de l'homme qu'elle offense si odieusement...

» — Oh! pardon! pardon! s'écria la marquise ramenée à elle-même par ces paroles indulgentes, le désespoir m'égare; je crois qu'il me rendra insensée... Georges, dites-moi que vous oubliez mon offense!

» — J'oublie et je pardonne, Paquita.

» — Votre main?

» — La voici.

» — Ah! Georges, soupira la marquise, je suis bien malheureuse!

» — Du courage, Paquita, du courage!

» — Si vous m'aimiez, j'en aurais pour tout, du courage; j'accepterais les plus rudes épreuves sans me plaindre; mais, sans votre amour, Georges, je me sens absente de moi-même, je n'ai ni force ni résignation, je pleure et je doute de Dieu.

» — Mais vous ne doutez pas, au moins, Paquita, de la tendresse d'ami que je vous ai vouée, à défaut d'un sentiment plus tendre?

» — Non, murmura la jeune femme en laissant tomber sa tête sur l'épaule de M. Sierra.

» — Pauvre enfant! fit tristement le duc. Si belle et si bien faite pour le bonheur!

» — Ne parlez pas de bonheur, Georges, ce mot-là me serre le cœur. Le malheureux envie la joie, le prisonnier la liberté, l'ambitieux la gloire qui lui manque... moi, l'amour du duc Sierra.

» Madame Paolini se tut. Ses larmes la suffoquaient.

» — Georges, reprit-elle arrivée à ce paroxysme de la passion, qui, en nous conduisant à l'oubli du devoir, à l'abandon de nous-mêmes, explique les idées les plus insensées et les plus coupables égarements, si j'étais la courtisane Rosetti qui se promène au Cascine, seriez-vous à moi?

» — Non.

» — Si j'étais la Colombine qui débutait l'autre soir au théâtre, seriez-vous à moi?

» — Non... Pourquoi me faites-vous ces folles questions, Paquita?

» — Parce que vous me disiez tout à l'heure que vous m'aviez repoussée à cause de mon nom, de ma réputation, et qu'il me serait doux d'être aussi perdue que ces deux femmes, si le mépris de tous me donnait à vous.

» — Quelle folie, ma pauvre Paquita!

» — Traitez cela de folie si vous voulez, Georges, mais c'est une folie qui fait bien mal et qui mérite qu'on la plaigne à l'égal d'un malheur.

» — Paquita, dit gravement le duc, vous partirez demain pour Venise.

» — Non, répondit vivement la marquise.

» — Je le veux... mon amitié vous l'ordonne.

» — Que vous ai-je donc fait pour que vous cherchiez à m'enlever ma seule joie : vous voir et vous voir toujours?

» — Sans l'espoir d'être aimé, la vue de ceux qu'on aime cause une joie qui tue. Croyez-le, évitez-la et partez.

» — Oh! jamais, jamais!

» — Paquita, songez-y, c'est une preuve de votre amour que j'exige. Allons, soyez forte, pauvre femme, Dieu vous tiendra compte de ce sacrifice.

» — Oh! j'accepterais l'exil durant la moitié de ma vie, si tu devais m'aimer après.

» — C'est mal, Paquita, reprit sévèrement M. Sierra, vous repoussez la seule prière que je vous adresse; à l'avenir, ne me parlez plus de votre amour pour moi : dès qu'il n'a ni dévouement ni obéissance, je n'y veux pas croire.

» Le regard du duc se détourna froid et dédaigneux de la marquise.

» — Je partirai, murmura-t-elle avec effort... je partirai, Georges, je vous le jure.

» — Demain?

» — Demain.

» — C'est bien, Paquita, c'est bien! je vous reconnais enfin. Oh! merci, merci! plus le sacrifice est grand, plus il élève l'âme vers Dieu!

» — Dieu! avez-vous dit? je l'avais oublié; vous faites bien de me le rappeler, Georges, continua la marquise avec recueillement; puisque je ne puis être à vous, je fais le serment d'être à lui, à lui seul.

» — Paquita, ne jurez pas encore... Qui sait? l'avenir vous garde peut-être de grandes joies.

» — Georges, loin de vous il ne m'apporterait que regrets et douleurs... Je serai à Dieu.

» Il y avait dans l'accent de la marquise une volonté qui surprit le duc; il n'insista pas.

» — Quoi qu'il advienne, Paquita, votre souvenir restera gravé dans mon cœur et votre résignation me donnera du courage aux jours d'épreuves... vous serez mon ange martyr.

» La marquise se leva, pâle et tremblante.

» — Partons, Georges, partons, j'ai froid.

» Le duc obéit. Ils rentrèrent dans la galerie et disparurent.

» — Comme elle l'aime! murmura la duchesse, brisée par l'émotion que lui avait causée cette scène.

» — Et elle se laissa tomber sur le banc.

» Au même instant, le docteur Pietro Bambini parut. Il était le meilleur ami de M. Sierra. La jeune femme lui demanda son bras pour rejoindre son mari. Le docteur s'étonna de l'agitation de la duchesse.

» — Vous souffrez? lui dit-il.

» — Oui, un peu.

» — Vous avez la fièvre?

» — C'est possible. Cherchons le duc, docteur; je voudrais être loin d'ici.

» Lorsque Louise se trouva en face de M. Sierra, elle ressentit un trouble inexplicable; ses yeux évitèrent son regard, et ce fut en rougissant qu'elle appuya son bras sur le sien.

» — Il faut ramener la duchesse chez elle au galop de vos chevaux, mon cher: c'est une malade que je vous confie.

» — Une malade! fit le duc alarmé.

» — Oh! rassurez-vous, cela ne sera rien: un accès de fièvre qui lâchera prise après quelques heures de repos: le sommeil est le meilleur des médecins; couchez-vous donc et dormez, ma chère malade.

» Le duc était inquiet; durant la nuit, il repassa dans sa mémoire les incidents de la soirée. Son entretien avec la marquise Paolini disparaissait complétement en présence de l'indisposition de Louise, de Louise qu'il traitait comme une enfant adorée.

» — D'où vient ce malaise subit? se demandait-il. Elle était insoucieuse en allant à cette fête, pourquoi l'ai-je retrouvée tout à l'heure pâle, triste, abattue?

» M. Sierra réfléchit longtemps.

» — Quelques souvenirs venant de France ont causé ce brusque changement. Allons! elle l'aime toujours. Pauvre Louise!

» M. Sierra aurait pu dire: Pauvre Georges! Le plus à plaindre, c'était lui. Peut-être le savait-il; mais, en s'appesantissant sur les douleurs de la duchesse, les siennes lui paraissaient moins profondes.

» Occupé d'elle, de ses désirs, de ses regrets, les inquiétudes, les déceptions de sa vie s'évanouissaient peu à peu. Il s'oubliait pour ne songer qu'à Louise. C'était bien la plus sublime des abnégations. L'âme du duc pouvait seule la comprendre.

» Le lendemain, Louise voulut se lever. La fièvre avait disparu. De l'agitation de la veille il ne restait plus qu'une excessive pâleur et une tristesse profonde. Le docteur Pietro, auquel son caractère d'ami et de médecin donnait en quelque sorte les priviléges d'un confesseur, questionna doucement la duchesse, mais elle fut impénétrable: le moment des révélations n'était pas arrivé.

» — Je ne puis rien savoir, dit le docteur au duc qui le pressait de questions, si ce n'est que le mal est au cœur. Interrogez-la vous-même; peut-être serez-vous plus heureux.

» M. Sierra n'essaya pas; il comprit que ce n'était point à lui à exiger un aveu qui touchait sans doute à la tendresse de la duchesse pour le vicomte de Cernay. Il se renferma dans un silence absolu. Madame Sierra lui sut gré de sa réserve. Les sentiments qui se pressaient dans son cœur étaient vagues, insaisissables, et échappaient à toute analyse. Comment aurait-elle pu les confier à son mari? Inquiète, elle cherchait en vain à se rendre compte du changement qui s'opérait dans son esprit; sa tristesse l'étonnait; en cherchant à la combattre par le raisonnement, elle se trouvait vaincue par elle.

» Lorsque, assise à l'écart, sa tête appuyée sur sa main, le regard rêveur, elle semblait absorbée dans une sorte de contemplation, ce n'était pas Georges de Cernay que son imagination se plaisait alors à suivre;... elle pensait au palais de l'ambassadeur d'Espagne, au jardin d'orangers, à la scène du bal. Le duc et la marquise apparaissaient tout à coup... Elle entendait les paroles passionnées de la Vénitienne, les touchants aveux de M. Sierra, et, revenant vers le passé, elle se rappelait la prière que lui avait adressée le duc à l'heure du départ:

« Si un jour votre amour faiblissait, si le vicomte de Cernay perdait le prestige dont votre cœur l'entoure; si vous vous reconnaissiez libre de choisir une autre affection, au nom de ce que j'ai souffert et de



ce qui me reste à souffrir, je vous prie, Louise, de vous souvenir de moi et de me tendre la main. J'attendrai. »

» La crise morale qui avait atteint madame Sierra durait depuis quelques jours. Le duc consulta de nouveau le docteur; celui-ci lui répondit :

» — Mon cher Georges, si l'enveloppe était en danger, j'appellerais à mon aide les ressources de la science, et nous verrions quel ennemi nous avons à combattre. Mais ici il s'agit d'un mal inconnu qui est là, au cœur : je suis le médecin du corps, je n'y puis rien; vous êtes le médecin de l'âme, agissez seul.

» Quoique son amitié pour Pietro datât de l'enfance et qu'il sût qu'elle était payée de retour, le duc ne lui avait jamais confié le secret de son mariage. Ce jour-là, il se sentit sur le point de lui tout avouer; le docteur était digne de sa confiance. Un sentiment de délicatesse l'arrêta; il ne voulut pas livrer le secret de la duchesse sans son consentement. Refoulant sa douleur prête à s'échapper, M. Sierra quitta Pietro sans lui avoir dit un mot de ses douleurs.

» Un mois s'écoula durant lequel Louise évita le duc avec un soin scrupuleux; elle passait ses journées renfermée dans son oratoire. Les yeux de la jeune femme ne s'arrêtaient jamais sur le visage indulgent et calme de son mari sans qu'une rougeur subite s'ensuivît; jamais un baiser du duc ne passa sur son front sans amener un tressaillement dans tout son corps.

» Un soir, entraîné sans doute par la violence de son amour, M. Sierra attira la duchesse sur son cœur et l'y retint quelques instants... Cette étreinte ne dura qu'un instant, et, lorsque Louise s'échappa des bras du duc, ses traits portaient les traces d'un trouble profond.

» M. Sierra en fut effrayé, et, se méprenant sur la cause de cette émotion, il lui dit doucement :

» — J'ai oublié un instant mon rôle de frère. Pardonnez-moi, Louise; c'est la première fois, ce sera la dernière. Me voilà maître de moi; je suis honteux de ma faiblesse.

» Madame Sierra ne put retenir ses sanglots.

» — Mon Dieu! qu'avez-vous, Louise? s'écria le duc, étonné de ce désespoir subit; quel mal vous ai-je fait? Quel reproche avez-vous à m'adresser?

» — Vous ne m'avez fait aucun mal, Georges, et je n'ai nul reproche à vous adresser. N'êtes-vous pas le plus généreux des hommes?

» — Mais alors, d'où viennent ces larmes?

» Madame Sierra garda le silence.

» — Louise, vous manquez de confiance, et je m'en plains. Ne dois-je pas lire dans votre cœur? Et, puisque vous vous renfermez en vous-même, n'ai-je donc plus de droits à votre affection? Longtemps, je l'avoue, j'ai cru, moi, que vous pouviez tout me dire.

» — Oh! oui, je puis tout vous dire! s'écria la duchesse, car vous êtes, Georges, le plus indulgent des frères, le plus tendre des amis.

» — Parlez donc, enfant, parlez, j'écoute.

» La jeune femme fit un effort sur son cœur, ses lèvres s'agitèrent, et soudain, comme épouvantée de ce qu'elle allait dire, elle s'arrêta en murmurant d'une voix brisée :

» — Oh! non, jamais, Georges, je n'ose pas.

» Et elle s'enfuit.

» M. Sierra ne chercha pas à la retenir; passant douloureusement la main sur son front, il prit une résolution énergique et écrivit au docteur Bambini le billet suivant :

« Pietro, l'homme a besoin d'épancher son âme aux heures d'épreuves comme aux jours de joies; souffrir seul rend les douleurs plus amères et plus sombres. Venez demain, je vous dirai tout; puisse votre raison éclairer la mienne qui s'égare, et votre cœur soutenir le mien qui faiblit!

» GEORGES SIERRA. »

» Le docteur fut exact au rendez-vous; le duc le fit monter dans sa chambre; leur entretien dura plusieurs heures. M. Sierra se confessa à son ami comme à un ministre de l'Église. Ce fut quelque chose de solennel que la révélation de tant de souffrances.

» Le duc avoua ses faiblesses, ses luttes, ses espérances déçues, il parla de son découragement en termes éloquents; le docteur crut y voir un désir de suicide; il s'en affligea et le combattit ouvertement. Le duc le laissa faire, et, sans se rendre ostensiblement à des idées qu'il ne partageait pas, il eut le bon esprit de ne point les heurter. De la sorte, il simplifia le combat; le docteur pensa qu'il avait triomphé d'un principe et s'en réjouit. Lorsqu'il quitta M. Sierra, celui-ci paraissait plus calme.

» — Je suis heureux de vous avoir vu, Pietro, dit-il à son vieil ami; maintenant je vais mieux.

» Une fois seul, le duc marcha avec agitation dans sa chambre, comme un homme qui cherche à rassembler ses idées avant d'entreprendre un acte important, puis il s'assit et se mit à écrire. La nuit entière suffit à peine à ce travail mystérieux.

» De son côté, Louise veillait; vingt fois elle s'était dirigée vers la porte de son appartement, poussée par un désir que la réflexion combattait.

» — Oh! je n'oserai jamais, murmurait la duchesse.

» Et, tremblante, elle revenait à sa place; comp-



tant les pas du temps sur sa pendule de porphyre, elle ajoutait avec plus de calme :

» — Demain, oui, demain.

» Le jour trouva madame Sierra habillée comme la veille. Elle ne s'était pas couchée. Son visage était pâle, ses yeux fatigués. Quand elle descendit, à l'heure du déjeuner, le duc la contempla un instant avec tristesse et parut se rattacher puissamment à quelque sombre pensée.

» — Vous êtes souffrante, Louise, lui demanda-t-il enfin.

» — C'est vrai.

» — Avez-vous dormi ?

» — Non, je ne me suis pas même couchée cette nuit.

» — Pourquoi ?

» — Parce que l'insomnie est un mal cruel, il vaut encore mieux le subir dans un fauteuil que sur un lit.

» — Pauvre enfant ! fit le duc en examinant les traits altérés de sa femme, c'est moi qui vous fais ces nuits sans sommeil.

» — Oui, répondit la jeune femme en soupirant.

» Et elle cacha sa tête dans ses mains.

» Si, au lieu de s'éloigner le cœur désolé, M. Sierra eût cherché à lire dans les sentiments de la duchesse, il se serait jeté à ses pieds en rendant grâces à Dieu.

» Le duc s'enferma chez lui une partie du jour ; Louise attendait avec impatience que l'heure du dîner les réunît. Par malheur, le docteur Pietro arriva, et ce tête-à-tête à trois ôta toute effusion à la duchesse.

» On allait passer au salon, lorsque le valet de chambre du duc lui remit une lettre cachetée de noir. Elle venait de Venise. Louise éprouva un serrement de cœur indéfinissable en jetant les yeux sur cette lettre. M. Sierra l'ouvrit, la parcourut, et un sourire plein de regret glissa sur ses lèvres, des larmes mouillèrent son regard.

» — Vous êtes ému, Georges? lui demanda Louise en s'approchant de lui.

» — Oui, beaucoup, je ne le cache pas.

» — Cette lettre est de la marquise Paolini, j'en suis sûre.

» — Comment le savez-vous?

» — Oh ! c'est un secret.

» — M. Sierra la regarda étonné. La duchesse fut impénétrable. Elle ajouta :

» — La marquise vous apprend sans doute quelque mauvaise nouvelle ; vous voilà triste et silencieux.

» — Elle m'apprend qu'elle a quitté le monde pour Dieu, — ce sauveur des âmes ; les affections éphémères sont remplacées par celles qui vivent au delà de l'éternité.

» Le docteur s'avança.

» — Ah ! vraiment? dit-il avec curiosité. On parlait d'une grande passion qui occupait le cœur de la marquise, mais on ne nommait personne. Madame Paolini était une des plus jolies femmes de l'Italie, n'est-il pas vrai, Georges ?

» — Oui, répondit froidement le duc...

» — Et la marquise a renoncé au monde pour toujours? demanda madame Sierra.

» — Pour toujours.

» La duchesse éprouva une sorte de joie.

» — Elle s'en repentira, fit le docteur : désespoir d'amour n'a qu'un temps ; les plus grandes passions s'effacent du cœur, le souvenir les remplace, et le souvenir lui-même disparaît. Bah! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, comme dit le docteur Pangloss.

» — Avez-vous aimé, Bambini ? interrompit le duc d'un air de doute.

» — Oui.

» — Souvent, n'est-ce pas?

» — Oh ! très souvent.

» — Cela ne m'étonne pas. Vous connaissez l'amour, vous ignorez le sentiment auquel on donne à juste titre le nom de passion; en un mot, ami docteur, vous n'avez été qu'un amant de second ordre dans la comédie de l'amour.

» Le duc se leva sans laisser au docteur le temps de répondre. On prit le thé ; la soirée s'écoula intimement de part et d'autre. Lorsque la duchesse, appuyée sur le bras du docteur, fut sur le point de regagner son appartement, M. Sierra lui dit avec émotion :

» — Louise, le docteur Pietro est mon seul ami : regardez-le toujours comme un père, et comptez sur sa tendresse.

» — Pourquoi me dites-vous cela? demanda la jeune femme avec inquiétude.

» L'accent du duc avait quelque chose d'étrange.

» — Parce que je veux que vous vous laissiez soigner par lui, mon enfant ; il vous guérira, j'en suis sûr : bientôt il y aura des roses sur vos joues, un doux éclat dans votre regard... et plus d'insomnie surtout... Adieu, Louise, adieu ! ma fille bien-aimée.

» La voix de M. Sierra alla jusqu'au cœur de la duchesse ; un instant elle eut le désir de prier le docteur de la laisser seule avec son mari ; un sentiment de pudeur la retint ; comme de coutume, elle tendit son front au duc et sortit. Au moment de la quitter, Bambini lui dit avec tendresse :

» — Il est de ces secrets qui n'échappent pas à l'œil du médecin; croyez-moi, le duc souffre cruel-

lement; vous seule pouvez tout pour lui. Les actions généreuses sont faciles aux grandes âmes : le repos, le bonheur, la vie de l'homme le plus remarquable de toute l'Italie sont entre vos mains, songez-y !

» En disant ces mots, le docteur disparut.

» Quand il entra au salon, le duc n'y était plus.

» S'abandonnant à ses sentiments, madame Sierra se jeta à genoux et remercia Dieu avec ferveur. Un changement complet s'était opéré dans toute sa personne. Ce n'était plus la jeune fille timide, indécise, doutant d'elle; c'était la femme qui entre dans la voie du devoir par la passion.

» — Je l'aime... je l'aime ! répétait la duchesse avec cette fierté que donne l'estime de soi-même. Merci, mon Dieu ! merci... Oh ! maintenant, je n'hésite plus.

» Et, prenant un flambeau, elle ouvrit une porte qui se trouvait dans son oratoire et traversa une galerie étroite et longue aboutissant à l'appartement de M. Sierra.

» A mesure qu'elle avançait, son cœur battait avec violence. A chaque pas elle s'arrêtait pour dompter son émotion, car sa résolution ne pouvait faiblir. En arrivant auprès du duc, elle savait que ses premières paroles devaient être celles-ci :

» — Georges, je vous aime!

» Lorsqu'elle se trouva à la porte de la chambre de M. Sierra, cette porte était fermée. Elle frappa légèrement. Jamais la duchesse n'avait été plus belle : un simple peignoir de batiste blanche, garni de valenciennes, dessinait ses formes fines et élégantes; ses cheveux, à peine retenus par un peigne de corail, tombaient négligemment sur ses épaules demi-nues. C'était le plus séduisant des désordres, quoique la coquetterie n'y fût pour rien. On aurait pu l'appeler l'œuvre du hasard.

» Les joues de madame Sierra s'étaient recouvertes d'un vif incarnat; le vent, en agitant la flamme de son bougeoir, faisait passer sur le visage de la duchesse des lueurs étranges : tantôt elle l'éclairait tout entière, tantôt elle la laissait dans une demi-lumière capricieuse et d'un effet fantastique.

» Le premier appel de madame Sierra resta sans réponse. Elle frappa plus fort. Même silence. Un sentiment d'inquiétude l'agita tout à coup. Sa main, pour la troisième fois, se posa sur la porte. Aucun bruit n'y répondit.

» — Georges, c'est moi, dit la jeune femme d'une voix ferme, Georges, ouvrez-moi.

» A ce moment, un léger mouvement s'opéra dans l'intérieur de la chambre, mais la porte restait fermée.

» — Georges, reprit la duchesse avec anxiété, encore une fois, je suis là. Pourquoi ce silence qui m'effraye?... Georges, m'entendez-vous!... Je viens vous dire que je vous aime.

» La duchesse se hâtait de prononcer cet aveu avec une joie d'enfant.

» Un claquement singulier se fit entendre, puis tout retomba dans l'oubli.

» — Mon Dieu ! que veut dire ceci ? se demanda la duchesse. M. Sierra n'est-il pas chez lui ? Qui sait, peut-être a-t-il voulu revoir encore la marquise Paolini...

» Et, tout émue, elle regagna son appartement; là, s'enveloppant d'une mante, elle descendit dans le jardin du palais pour bien examiner les fenêtres du duc; elles étaient éclairées.

» — Georges prend souvent de l'opium, pensa madame Sierra; il était fatigué hier soir; il a sans doute eu recours à ce calmant pour dormir cette nuit... Ma voix, en lui causant une sensation magnétique, explique le bruit que j'ai entendu tout à l'heure; allons, attendons à demain.

» Rassurée par ce raisonnement, la duchesse se retira chez elle et s'endormit en rêvant aux joies du réveil.

» Son premier mouvement, en s'éveillant, fut de sonner sa femme de chambre et de s'informer du duc.

» — Monsieur n'a point encore appelé.

» — Mais il est dix heures, êtes-vous bien sûre, Pernette, qu'il ne soit pas sorti?

» — Parfaitement sûre.

» — Voilà qui est extraordinaire! fit la duchesse, qui connaissait les habitudes matinales de son mari.

» Et son émotion la reprit. Elle s'habilla à la hâte, congédia ses femmes, et, prenant la même route que la veille, elle arriva à la porte du duc, qu'elle trouva fermée.

» — Mon Dieu, que se passe-t-il donc? se demanda-t-elle effrayée.

» Elle frappa, même silence.

» Madame Sierra se mit à trembler convulsivement.

» — Jacques! Jacques!... cria-t-elle en agitant violemment toutes les sonnettes du palais.

» Jacques parut. C'était le valet de chambre du duc.

» — Jacques, m'expliquerez-vous ce que signifie le silence qui règne dans la chambre de votre maître? J'ai frappé, j'ai essayé d'ouvrir, le tout en vain; il faut que M. Sierra n'ait pas passé la nuit au palais.

» — Je puis attester à madame la duchesse que M. le duc n'a pas quitté le palais. Je prenais ses ordres hier, un peu avant minuit. M. le duc était dans sa chambre, assis devant son secrétaire; il m'a remis une lettre pour M. le docteur Bambini en



me recommandant de la porter ce matin à huit heures, et je me suis retiré.

» — Mais voyez, Jacques, le duc n'ouvre pas... il n'ouvre pas! s'écria la duchesse en agitant la porte avec désespoir. Rien... rien encore... Que vous a dit le docteur?

» — Il n'était pas chez lui.

» — Mon Dieu! mon Dieu! c'est à en devenir folle!

» — M. le duc repose peut-être.

» — Jacques, il faut briser cette porte.

» — Mais, madame la duchesse...

» — Obéissez, je le veux.

» L'ordre s'exécuta ponctuellement. La porte vola en éclats. La duchesse se précipita sur le lit de M. Sierra... Tout à coup elle poussa un cri aigu: le duc était étendu sur son lit, le visage livide, les membres déjà roidis par la mort.

» Au même instant le docteur parut. Il fit signe aux domestiques de s'éloigner, s'inclina avec respect devant les restes inanimés de son ami, lui serra la main avec émotion, et, examinant son corps, il murmura tristement :

» — Pauvre Sierra! j'aurais dû le prévoir!

» — Oh! rendez-lui la vie, ne fût-ce qu'un instant, s'écria la duchesse en se traînant aux pieds du docteur Pietro; qu'il sache que je l'aime! oh! rendez-lui la vie, et prenez la mienne en échange!...

» — Hélas! madame, vous demandez à la science un miracle que Dieu seul pourrait faire.

» — Mort! mort! répétait la jeune femme d'un air égaré. Ah! mon Dieu! est-ce possible?

» — J'arrive trop tard; que n'étais-je là hier à minuit? A cette heure le duc vivait encore...

» — A minuit! fit la duchesse en rassemblant ses idées au milieu de ses larmes. Oui... c'est bien cela... C'était la dernière parcelle de sa vie qu'il m'envoyait à travers cette porte maudite. J'entends encore ce bruit sourd, ce claquement lugubre... puis ce silence de tombe. Il fallait qu'il fût mort pour n'être pas accouru à ces mots :

» — Georges, je viens vous dire que je vous aime!

» — En effet, le duc a dû faire un violent effort pour se lever au dernier moment de l'agonie, objecta le docteur. Ses forces l'auront trahi. La mort a été instantanée.

» — Mais qui l'a tué? demanda la duchesse brisée par la douleur.

» Bambini hésita et répondit :

» — Le duc a été frappé au cœur.

» — Oh! ne me dites pas que j'ai porté le coup fatal! J'en deviendrais folle!

» — Hélas! Dieu tient la vie de l'homme sous son doigt divin. Il la prend à son heure. Le duc s'est étendu sur ce lit, plein de jeunesse et d'existence. Un instant après, il était foudroyé. La volonté de Dieu s'accomplissait. Résignons-nous, madame, et prions.

» Leur prière achevée, madame Sierra et Pietro se relevèrent plus calmes. Après avoir contemplé avec admiration la sérénité qui régnait sur le noble visage du duc, le docteur appela tous les domestiques du palais.

» Lorsqu'ils furent réunis, il leur parla en ces termes :

» — Votre maître, le duc Georges Sierra, est mort cette nuit d'une rupture du cœur. Vous tous qui l'avez aimé, priez pour lui.

» Les serviteurs s'agenouillèrent, et la prière recommença : puis chacun, passant respectueusement devant le corps du duc, baisa sa main glacée.

» Le docteur ne put se résoudre à quitter la duchesse; les consolations vulgaires n'étaient point ce qu'il fallait à cette âme si fortement éprouvée; il encouragea ses larmes et lui dit :

» — Pleurez!

» Comme un autre aurait dit :

» — Calmez-vous.

» Dès qu'il fut seul, Bambini ouvrit discrètement son portefeuille et y prit une longue lettre. Certain que personne ne pouvait le surprendre, il lut pour la seconde fois ce qui suit :

« Mon ami, nous ne partageons pas les mêmes idées sur le suicide; cela tient à ce que nos âmes n'ont subi ni les mêmes épreuves, ni les mêmes douleurs. Tant qu'il reste à l'homme une lueur d'espérance, il doit vivre. Si son existence est utile à ceux qu'il aime, il doit la conserver religieusement; mais dès qu'il s'aperçoit que sa vie est une cause de désolation pour les uns, de deuil pour les autres, il faut qu'il en fasse le sacrifice avec résignation.

» J'ai lutté, Pietro, contre cet ennemi que vous condamnez et que j'aime. Repoussé, il est revenu à moi dans toutes choses et toujours entouré de ses charmes amers. Oh! ne maudissez pas mon nom! Ne vous écriez pas : Celui qui se tue est un lâche! C'est là un sophisme. Il y a quelque courage, au contraire, à regarder froidement le poison qui va éteindre le flambeau de la vie que Dieu a allumé en nous. Il y a quelque mérite à compter les minutes qui séparent de l'éternité... Tenez, Pietro, je suis là, appuyé sur ma table, le regard calme, le pouls sans fièvre, et j'attends la mort comme vous attendriez la visite d'un client. La mort est sous ma main, dans une belle coupe de Bohême que le prince *** me donna il y a dix ans. Je la touche et l'admire. Oh! la belle coupe, Pietro!... Quelle riche ciselure!... Et cependant la main du plus intrépide larron s'en éloignerait peut-être avec horreur s'il savait ce qu'elle contient.



» Il est onze heures, ami ; tout calculé, à minuit et quelques secondes, je serai mort. Ma lettre vous arrivera demain à huit heures du matin seulement. Quelle que soit mon agonie, elle ne durera pas jusque-là ; lorsque vous paraîtrez dans cette chambre, votre science n'aura donc plus rien à tenter ; vous prierez Dieu pour moi, voilà tout !

» Maintenant, revenons à elle. Pauvre enfant ! Vous ne la quitterez pas, Pietro ; vous l'entourerez de soins et de tendresse ; vous l'aiderez à supporter sa douleur : elle sera sincère... Si ma mort éveille quelques soupçons, vous direz qu'une apoplexie foudroyante m'a frappé au cœur : c'est là que j'ai tant souffert ! Votre parole est suffisante. Que la duchesse ignore tout, je l'exige. . . . .
. . . .

» La coupe est vide, Pietro... J'ai bu. Le vœu d'un mourant est sacré.

» Vous conduirez Louise en France. C'est mon enfant que je vous confie. C'est mon seul trésor entre tous mes trésors. Vous chercherez le vicomte Georges de Cernay. Il est encore à Fribourg. Lorsque vous l'aurez trouvé, vous lui direz que la duchesse Sierra, ou plutôt Louise de Clairvaux, est toujours digne de son amour ; qu'elle a été la plus fidèle des amantes ! Georges de Cernay est un noble jeune homme. Il l'a aimée... il l'aime encore. Je veux que Louise soit sa femme... sa femme, entendez-vous ? Est-ce à l'heure de la mort qu'on est jaloux ? Non, Pietro, ce sentiment est fait pour les vivants. D'ailleurs, ai-je le droit d'être jaloux, moi qui ne suis pas le mari de la duchesse ? Mon ami, je vous le demande en souvenir de notre vieille affection, ne quittez Louise que lorsqu'elle sera la vicomtesse de Cernay ; si vous trouvez des obstacles, aplanissez-les. Ce sont mes dernières volontés, Pietro, ne les oubliez pas, et que l'amitié fortifie votre âme si vous vous sentez prêt à faiblir. Ce poison est terrible ; il vaut un poignard dans le cœur : j'ai bien fait de me fier à lui. Ma vue se trouble déjà. Adieu ! adieu ! mon seul ami ; je vais vous attendre.

» GEORGES SIERRA. »

» La lettre du duc avait été remise chez le docteur à huit heures du matin ; n'y étant pas, il ne l'avait trouvée qu'à son retour, vers la fin de la matinée, ce qui expliquait sa présence si tard au palais Sierra.

» — Oui, je ferai ce qu'il m'ordonne, s'écria Bambini en cachant pieusement ce dernier souvenir de son ami. Pauvre femme ! je veillerai sur elle ; hélas ! que n'a-t-elle parlé plus tôt !

» Un mois après la mort du duc, madame Sierra, accompagnée du docteur, rentrait à l'hôtel Clairvaux. Là, rien n'était changé.

» En embrassant sa fille, le marquis céda à une émotion toute nouvelle ; il vit renaître en elle le souvenir des deux affections de sa jeunesse : la marquise et le duc, et, quoique endurci par le jeu et l'égoïsme, il pleura amèrement ces morts aimés.

» Le docteur Pietro voulut laisser la duchesse à sa vie de famille et se retirer dans quelque hôtel meublé du faubourg Saint-Germain, mais Louise s'y opposa en lui désignant un appartement dans l'hôtel de son père.

» Cet appartement était celui que le duc avait occupé. Force fut donc à Bambini de l'accepter.

» Le docteur allait partir pour Fribourg ; il apprit par le comte de Cernay que le vicomte voyageait en Allemagne, et renonça momentanément à son projet.

» Un an s'écoula. Louise restait fidèle à sa douleur. Souvent le nom de Georges de Cernay était prononcé devant elle, et jamais le souvenir de l'ami de son enfance n'avait fait naître le trouble dans son cœur ou la rougeur sur ses joues.

» Elle s'informait de l'avancement du vicomte avec un intérêt plein de simplicité, et, sachant qu'il s'était montré dans des occasions périlleuses, elle en éprouvait un plaisir qu'elle laissait entrevoir.

» — Elle ne l'aime plus, pensa le docteur : cependant il faut qu'elle l'épouse ; mon pauvre Georges le veut... Il y aura des obstacles... surtout si le vicomte n'a plus d'amour pour elle. Enfin, nous verrons !

» Un soir, Bambini proposa à la duchesse d'aller à l'Opéra-Italien. Une cantatrice célèbre y devait débuter.

» — Y pensez-vous, Pietro ! moi, paraître dans le monde ? s'écria la jeune femme avec une sorte d'effroi.

» — Mais ce n'est pas le monde... un théâtre.

» — Avec des habits de deuil !

» — Et qu'importe !... dans une loge grillée, — une baignoire, en compagnie d'un vieux médecin. Cela est respectable et triste.

» — Non, non, mon ami, n'insistez pas.

» — Voyons, je vous l'ordonne... Qu'avez-vous à répondre à cela ? N'a-t-il pas dit : Pietro est mon seul ami, regardez-le toujours comme votre père ? Vous me devez une obéissance aveugle, ma fille.

» Louise sourit d'un air résigné et répondit :

» — Eh bien ! j'irai, mon père...

Madame Roger DE BEAUVOIR.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Le Paris élégant danse beaucoup cette année ; les réunions sont tellement nombreuses qu'elles nous permettent d'attendre, sans trop nous ennuyer, la saison prochaine, en nous offrant sans cesse des toilettes nouvelles à décrire.

Les bals des Tuileries ont été extrêmement brillants ; Sa Majesté l'Impératrice a porté des toilettes admirables, une surtout, en tulle blanc recouvert de feuillage, parsemé de gouttes de rosée ; la rosée était une pluie de diamants qui produisait un effet délicieux et a été grandement admirée. Sa Majesté a paru aussi plusieurs fois avec des tuniques de velours ponceau ou vert impérial sur des robes blanches. Cette mode des tuniques, très en vogue cette année, a beaucoup de style ; nos grandes couturières l'ont variée à l'infini, en employant tour à tour le velours, le satin et la dentelle. Les tuniques d'étoffes légères sont ordinairement relevées par des fleurs ; celles en étoffe riche se font tout unies, mais les jupes de dessous sont entièrement garnies. Les robes de bal, cet hiver, sont garnies d'une manière très riche, et c'est surtout dans les garnitures que le talent d'exécution trouve à se développer et porte la signature des maisons en renom.

Dans les ateliers de la maison *Gagelin-Opigez*, 83, rue Richelieu, nous avons admiré une quantité de toilettes d'une exécution artistique. Nous nous contenterons d'en citer deux ou trois :

Une première toilette se compose de trois jupes. La première est en taffetas cerise ; les deux autres sont en tulle blanc. La jupe de taffetas est garnie de trois rangs de ruches découpées ; les deux jupes de tulle ont chacune onze petits volants de 12 centimètres de haut, lisérés en taffetas cerise et blanc alternés ; les jupes se combinent de manière que les garnitures se remplacent l'une par l'autre sans interruption. Le corsage est de tulle sur taffetas ; il est entièrement recouvert de bouillonnés de tulle. La coiffure de cette toilette est une couronne d'azalias cerises, formant diadème, avec beaucoup de feuillage parsemé de poudre diamantée.

Une seconde toilette se compose d'une jupe en tarlatane blanche, garnie dans le bas de trois gros bouillons séparés par des guirlandes de feuillage vert. Une tunique de velours vert tout uni prend un peu plus bas que la ceinture et se termine à la dernière rangée des bouillonnés de tulle. Le corsage, à plis de tulle drapés du haut en bas, forme une espèce de basquine garnie de feuillage, qui aboutit à la tunique. La coiffure est un diadème *Norma*, en feuilles de roseau brillantées, avec aigrette de diamants formant étoile sur le milieu.

Nous n'indiquons rien pour les manches ; elles se composent d'un bord en tulle, bouillonné ou ruché, qui laisse voir le bras jusqu'en haut.

Il est inutile d'ajouter que toutes ces robes sont à traîne, on n'en fait pas d'autres depuis quelque temps. Quelques manteaux de cour, d'une grande richesse de broderie, ont été exécutés par la maison *Gagelin*. Nous parlerons sous peu des commandes à l'occasion du mariage du prince de Galles ; il se prépare des choses admirables pour cette solennité. Gagelin fait aussi pour toilettes de soirée et de ville, des garnitures en chenille, qui font haute nouveauté et sont extrêmement distinguées.

Venons aux chapeaux. Nous voyons quelques modèles nouveaux dans les salons de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin. Voici des chapeaux de visite qui appartiennent à la saison d'hiver, et d'autres que nous offrons en primeurs sur la saison de printemps.

Un premier chapeau est de velours rose ; le bord de la passe est orné de trois plumes roses qui s'arrondissent sur le bord et rentrent à l'intérieur ; le bavolet est en apprêt de dentelle noire ; les brides, de taffetas, ont des fleurettes de velours rose tissé ; l'intérieur, déjà garni par les plumes de la passe, a des coquilles de tulle blanc avec une touffe de boutons de roses de velours noir, entourés de mousse ; les joues sont lisérées de velours noir.

Un second chapeau est de velours bleu mexicain, garni autour de la calotte d'un plissé simple de velours pareil ; une plume, panachée et frisée, couleur feutre et blanc, est posée tout au bord de la passe et retombe en saule pleureur à l'intérieur. Un petit oiseau est posé au sommet. L'intérieur est en tulle blanc avec des nœuds plats en velours bleu et un bouquet de roses blanches monté sur bois naturel, posé de côté.

Voici maintenant un chapeau de printemps : il est de tulle blanc brodé avec grand bavolet à pointe en tulle pareil. Une plume saule blanche est posée sur le bord de la passe, du côté gauche ; trois plumes unies, blanches et ponceau, sont posées sur le milieu et retombent à l'intérieur. L'intérieur se complète par des bouillons de tulle uni. Les brides sont en taffetas blanc.

Si l'on veut choisir des coiffures de fantaisie pour soirée, les salons de madame *Alexandrine* offrent les créa-

tions les plus séduisantes; nous ne saurions résister à la tentation d'en décrire au moins quelques-unes : ce sont des modèles de grâce et d'élégance.

Voici, premièrement, la coiffure *Fontange*; elle est en torsades de velours bleu poudré d'argent. Sur le sommet, qui forme diadème, se trouve une coquille de velours, dans laquelle est posé un gros bouquet de mugue des bois à longue tige; les muguets forment un groupe et retombent de tous côtés, comme le feuillage d'un saule. Au milieu est posée, sur une longue tige, une fleur de fantaisie en plumes à reflets dorés, formant étoile. Cette coiffure est admirable.

Nous citerons ensuite une coiffure composée avec une barbe d'application d'Angleterre, froncée en coquille, ayant au milieu une touffe de narcisses de velours bleu de ciel. Des bouclettes de velours noir étroit sont posées en coquilles en arrière de la coiffure, et la barbe de dentelle retombe par derrière sur le cou.

Dans un genre moins grande toilette, nous citerons encore une *Fanchon* de dentelle noire, garnie sur les côtés par des touffes de velours, et un diadème de boutons de rose, bouquets de violette et branches de réséda.

Madame *Bernard*, 91, rue des Petits-Champs, a exécuté une quantité de robes de bal; quelques toilettes de jeunes filles, composées de tarlatane ou de tulle avec mélange de guirlandes de fleurs, nous ont paru d'une exquise fraîcheur. D'autres robes, de satin et crêpe, recouvertes de volants de dentelle, sorties des mêmes ateliers, ont été fort admirées dans les dernières réunions. Les confections et les sorties de bal de madame Bernard ont beaucoup de réputation. Ses robes de velours bleu mexicain, vert impérial ou rubis, garnies de fourrure ont un mérite de coupe et de tournure que nous nous plaisons à constater. On n'a jamais fait autant de robes avec fourrure que cette année. Nous attribuons cela aux formes à pointes et à traîne, dont les fourrures sont le plus bel ornement lorsqu'on emploie pour les confectionner du velours, du drap, du cachemire ou du gros de *Thèbes*. Nous rappellerons à ce sujet le magnifique choix de fourrures en zibeline, martre, hermine, chinchilla et astrakhan, dont les magasins de M. *Bougenaux-Lolley*, *à la Reine d'Angleterre*, rue Saint-Honoré, 149, ont un si splendide assortiment. Il a été choisi, depuis quelques jours, dans cette importante maison, des fourrures pour corbeilles de mariage d'une magnificence vraiment princière. Nous y reviendrons avec détails.

En lingerie élégante, il se fait de très jolies nouveautés. On porte des chemisettes à manches longues de forme nouvelle, qui seront en grande faveur ce printemps. Les manches de mousseline à coudes ouverts, garnies d'entre-deux de guipure et de valenciennes, avec poignet à passer la main, sont décidément adoptées. Nous voyons aussi des coiffures de soirée et des *bonnets matinées* pleins de grâce et de séductions.

Les nouveaux ornements en cuir, dont nous avons parlé à propos des confections du printemps, ont déjà fait leur apparition chez MM. *Ransons et Yves*, au magasin de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 6. Cette maison, qui crée toutes les nouveautés fashionables en ornements de galons, passementeries, boutons, rubans, a eu beaucoup de succès avec ses points d'Espagne et ses galons italiens (genre calabrais) pour costumes travestis. On a remarqué cet hiver que les travestissements ont été d'un genre tout différent que les années précédentes. On a fait surtout des costumes italiens, grecs, bretons, turcs, sorciers et sorcières. Les Louis XV ont été abandonnés, pour la raison sans doute que, ainsi que nous l'avons observé, les vêtements de femme Louis XV (poudre à part) ne paraîtraient plus des travestis, parce que la mode nous y a ramenés tout doucement par une pente insensible dans les toilettes de soirée, et que voici nos jolies femmes en paniers, souliers à talons, robes à queue, coiffures hautes sur la tête, etc.. Tout, jusqu'aux garnitures, rappelle les marquises dans tous leurs atours. Ne nous en plaignons pas, cela est très beau; demandons seulement que pour l'hiver prochain on agrandisse les salons, car il est bien difficile d'y pénétrer lorsqu'une certaine quantité de femmes s'y trouvent réunies. Et puis (qu'on nous pardonne de faire un peu de critique), pourquoi le costume des hommes reste-t-il aussi triste? Ne pourrait-on pas lui rendre un peu le satin et la broderie? Mais ceci n'est plus de notre domaine. Après avoir donné cet avis charitable à messieurs les tailleurs, retournons à nos chiffons.

Nous trouvons des fleurs extrêmement jolies chez madame *Petit-Perrot*, rue Neuve-Saint-Augustin, 20. Des fleurs nouvelles, non; le mot ne serait pas juste, mais des fleurs naturelles, des imitations de toutes les plus belles espèces, fleurs de parterre et fleurs de serre, montées avec un art infini. On sait avec quel admirable talent madame *Petit-Perrot* exécute les roses dans toutes leurs variétés. La même et très habile fleuriste nous a donné cette année des collections de plumes mouchetées, d'aigrettes, d'oiseaux-mouches et de fleurs en plumes, dont nos modistes en renom ont tiré un prodigieux parti. Les talents créateurs et féconds sont à notre industrie ce que les génies bienfaisants sont aux contes de fées; il suffit quelquefois d'une seule idée nouvelle pour déterminer une vogue qui fait créer des objets par milliers. Madame *Petit-Perrot* a droit à nos éloges pour ses travaux si variés et si bien réussis; elle rend à chaque saison de grands services à l'industrie élégante à laquelle elle s'est consacrée.

Les chapeaux ronds se porteront cette année plus encore que l'année dernière. On va en faire de charmants avec des noms nouveaux et des formes nouvelles. Le magasin de M. *Desprey*, *à l'Amazone*, boulevard des Italiens, nous promet pour le mois prochain tous ses modèles inédits. Nous les expliquerons avec les plus grands détails, car la mode des chapeaux ronds nous intéresse au plus haut point: elle apporte dans nos toilettes et dans nos dessins une variété qui nous plaît beaucoup.

Nous dirons aux femmes, au risque de nous répéter, que les corsets de flanelle (tissu des Gobelins) de la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183, sont positivement à l'ordre du jour. Il y a ici double succès: celui des qualités hygiéniques doit être cité le premier; c'est lui qui a mis les corsets en flanelle en vogue. Ensuite le succès de l'objet original et élégant s'est joint tout naturellement à cette gracieuse invention. Nous pensons que peu de femmes



maintenant, parmi celles qui s'occupent sérieusement de leur toilette et de leur santé, hésitent à faire l'essai du corset de flanelle, que nous avons propagé avec plaisir comme une des meilleures choses que nous connaissions.

Une revue de modes doit se compléter par des conseils au sujet de la parfumerie. Nous sommes prudents sur ce sujet, parce qu'il a une importance réelle et nous oblige à un examen sérieux.

Nous recommandons la maison *Legrand*, rue Saint-Honoré, 107, comme une réputation d'ancienne date, et tous ses produits comme des articles irréprochables et adoptés par les gens les plus élégants.

L'eau tonique et la pommade de quinine, l'oriza lacté, les savons, eau de Cologne et vinaigres de toilette de la maison *Legrand* peuvent être employés avec sécurité ; ils tiennent tout ce qu'ils promettent et leur suavité les place au premier rang.

Nous protégeons aussi le *lait antéphélique* de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, dont l'usage est aujourd'hui devenu général. On doit employer ce lait mélangé d'eau pour se lotionner la figure lorsqu'on revient du bal ; il enlève toutes les irritations de la peau et lui donne un éclat et une pureté, dont les effets ne peuvent être mis en doute après quinze années de succès.

Le *lait antéphélique* est un produit hygiénique et bienfaisant ; les personnes auxquelles il n'aurait pas réussi l'ont employé maladroitement, sans doute, car toutes celles qui ont suivi exactement l'instruction qui l'accompagne sont unanimes dans leurs éloges.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 698.

TOILETTES DE BAL.— *Première figure.* — Coiffure ornée de plumes, avec peignes des côtés en or et pierreries.

Sur le front retombe une frisure légère. A partir des peignes les bandeaux sont légèrement crêpés et rejetés en arrière ; ils se terminent en une grosse natte tombant sur le cou et venant se relever en séparant les deux coques du chignon. Sur le devant, en haut, et derrière, en bas, il y a deux belles touffes de plumes.

Robe de satin, garnie de crêpe et de dentelles blanches.

Le corsage, très décolleté, forme pointes, celle de derrière moins longue que celle de devant ; il est garni d'une draperie à plis en crêpe, accompagnée d'une dentelle blanche, qui se croise sur la manche courte, qui est de satin, avec un dessus bouffant de crêpe.

Une jupe tunique de satin s'ouvre arrondie depuis la taille à gauche ; elle est garnie de bouillonnés de crêpe, qui tournent avec le contour, et d'un volant de dentelle qui diminue vers la taille.

Derrière est une riche barbe de dentelle, large de 15 centimètres, nouée et retenue par une agrafe de brillants pour former *nœud Princesse.*

La jupe longue est couverte (en suivant la forme de la tunique) de bouillonnés de crêpe, froncés en colonnes suivant le mouvement de la jupe.

Deuxième figure. — La coiffure à bandeaux crêpés est disposée derrière pour imiter un filet en cheveux ; elle est accompagnée d'un chiffonné de velours cramoisi, resserré par une torsade terminée par des glands d'or.

La robe est de taffetas blanc, garnie de tulle blanc, de pattes de satin blanc et de dentelles noires, avec une fleur de dentelle blanche formant médaillon.

Le corsage à pointe est garni d'une draperie de taffetas et tulle à plis réguliers, avec une dentelle noire à médaillons blancs.

La jupe est ornée en bas de deux bouillons de tulle blanc, couvrant chacun 10 centimètres et recouverts par une dentelle noire de 8 centimètres, avec fleurs-médaillons blanches.

Au-dessus de cette garniture il y a deux rangs composés de pattes de satin blanc cousues du haut seulement et retombant libres avec une frange dite *muguet* au bas. Ces pattes forment en haut comme une boucle carrée.

Entre ces pattes, qui tombent comme un *nœud-page*, il y a un bouillonné de tulle blanc froncé horizontalement, sur lequel est chiffonnée une dentelle noire, qui rentre dans les creux et ressort en saillie de distance en distance ; sur chaque saillie est un médaillon de dentelle blanche.

Courrier de Paris.



Pendant qu'on applaudit à Paris madame Duprez-Vandenheuvel et Gueymard dans la *Muette*, moi, je jouis du beau soleil et de la tiède température de Nice, l'hôtellerie des rois, des princes, des ducs, des lords, des hommes politiques, des hommes d'État, des artistes, des hommes de lettres, des financiers, des généraux, et de quelques chevaliers d'industrie de l'Europe et même des quatre parties du globe. Tout ce monde-là se coudoie ici, pêle-mêle, dans le même costume ; l'égalité devant le soleil est la loi suprême. On se connaît pour se rencontrer, tous les jours, à peu près aux mêmes places : au théâtre italien, sur le quai Masséna, au jardin public, sur la promenade des Anglais. On se rencontre, dis-je, et l'on ne se connaît pas ; on se regarde dans les yeux, comme si on allait se saluer, et l'on ne se salue pas. Sait-on à qui va s'adresser ce coup de chapeau ? C'est peut-être au roi de Wurtemberg, peut-être au roi de Bavière, peut-être au prince de Reus ou au prince Sterby, ou à quelque grand artiste, ou à quelque véritable grande dame ; mais aussi cela peut-être à l'adresse de qui on ne voudrait pas saluer.

C'est vraiment une lanterne magique intéressante et amusante que la ville de Nice en cette saison. Où est-on, avec qui fraye-t-on ? On l'ignore. Ce sera bien autre chose encore, quand le chemin de fer, qui chauffe déjà ses locomotives, étendra ses deux bras gigantesques jusqu'au milieu de la cité, et y apportera des avalanches de voyageurs. Chacun interprète à sa façon la révolution que produira ici l'entrée en gare de la première locomotive. Les uns se frottent les mains en disant : « Cela fera augmenter les loyers ; » les autres haussent les épaules en répondant : « Ça les fera tomber. » Ceux-ci spéculent déjà sur la plus-value des terrains ; ceux-là sur



leur baisse inévitable. Et telle est la contradiction de l'esprit humain que, haussiers et baissiers, tous achètent ou vendent des terrains, bâtissent des maisons, attendent des percements de rues nouvelles, calculent sur la création de boulevards et d'avenues projetés; c'est la tour de Babel. Eh bien! votre opinion, à vous, me demanderez-vous, quelle est-elle? Mon opinion, à moi, est que tous ont raison, sans s'en douter. Mais comme pour vous démontrer à quel point j'ai raison, moi aussi, il faudrait vous développer une thèse économique, je m'abstiens, et vous laisse supposer tout ce que vous voudrez à l'endroit d'un homme donnant raison à qui a raison, et raison aussi à qui a tort.

Mais négligeons ce côté de la question, et comme le temps me presse, ne sachant pas si je pourrai tout vous dire en une seule lettre, parlons du mouvement général de Nice, mouvement de la population, des plaisirs, des arts; lisons en courant, critiquons au galop de la plume, nommons des masques, ceux qui méritent d'être nommés bien entendu.

L'argent coule à flots dans ce pays; les Russes le jettent par les fenêtres, les Anglais par-dessus les murs, et les Niçois en font moisson pendant l'hiver pour acquérir le droit de fermer boutique et maison pendant l'été; ce qui est absurde, à mon avis. Je vous démontrerai pourquoi aujourd'hui, si j'en ai le temps, ou un autre jour. Voici la preuve que l'argent destiné aux plaisirs est abondant ici: on a fait appel à la générosité publique en faveur des ouvriers cotonniers, et, en un rien de temps, on a récolté plus de douze mille francs. Madame la préfette se met à la tête d'un grand bal annuel en faveur des pauvres de la ville, il tombe aussitôt dans son escarcelle et dans celle des dames, indigènes et étrangères, qui lui prêtèrent assistance, encore douze mille francs. Je confonds plaisirs et bienfaisance, celle-ci étant un véritable plaisir à tout prendre. On organise un concert pour les ouvriers rouennais, une représentation au théâtre, et alors, et la salle de théâtre et la salle du concert se remplissent à dégorger; l'une et l'autre se trouvent trop petites. Le mouvement du cœur est bon; voyons maintenant l'appât.

En fait d'artistes exécutants et du premier ordre, on compte ici, en ce moment, Nathan, le célèbre violoncelliste; Léopold de Meyer, un pianiste que vous connaissez assez pour que je n'insiste pas; une toute jeune personne, qui marche à grands pas sur les traces de madame Pleyel, elle se nomme mademoiselle Adrienne Peschel. — Avez-vous entendu mademoiselle Peschel? — Allez donc entendre mademoiselle Peschel! C'est ce que chacun se répète; puis Lea, le violoncelliste, l'ami de Paganini, et qui ferma les yeux à l'illustre violoniste dans cette ville même de Nice; puis Carolina Ferni; puis Ernst, qui semble avoir renoncé à l'art; et tant d'autres que j'oublie involontairement, et beaucoup d'autres que j'aime autant ne pas nommer. J'en demande pardon aux uns, mais je ne m'excuse pas auprès des autres. Croyez-vous qu'avec de tels éléments on peut composer un beau programme de concert?

Les chanteurs, en dehors du théâtre italien, ne s'aventurent guère ici. Il y a de bonnes raisons pour cela: c'est, d'abord, parce que Nice possède un ténor remarquable, dont Nice voudrait bien qu'on ne parlât pas trop haut, de peur que Paris, Londres ou Saint-Pétersbourg ne le lui enlève. Ce ténor, comme certainement on n'en possède pas un à Paris, se nomme Pavani. Ne le dites pas à M. Calzado, les Niçois m'en voudraient à la mort. Ce Pavani a pour lui la jeunesse, une tenue excellente à la scène, du jeu suffisamment, une voix fraîche et sympathique, du charme dans la force, des poumons comme Tamberlick, de la grâce comme Mario, du sentiment dramatique comme Duprez; et à ceux qui aiment par-dessus tout les tours de force, je dirai qu'il donne le *contre-ut* de poitrine aussi aisément que je trempe ma plume dans l'encrier, et de façon à faire pâlir Tamberlick. Pavani chante le *Trovatore*, et *Ernani*, et *Rigoletto*, et tout ce qu'il chante d'ailleurs, à soulever une salle remplie de tout ce qu'il y a de plus aristocratiques auditeurs en Europe. Ses partners lui sont inférieurs, sans démériter. Mademoiselle Pozzi, par exemple, une roulade continue, un peu monotone, mais vocaliste d'un talent incontestable. A ces deux artistes sont venus se joindre ces jours derniers un baryton célèbre en Italie, Varesi, le créateur du rôle de *Rigoletto*, et qui, avant-hier, a électrisé et ému la salle; puis, Carolina Ferni qui, non contente de jouer admirablement du violon, veut affronter les périls et les succès de la scène. On attend ici avec impatience ses prochains débuts dans la *Favorite*, qu'elle a chantée, paraît-il, triomphalement à Turin.

En dehors de ces artistes, le monde de Nice compte une cantatrice qu'il suffit que je vous nomme pour que vous compreniez ses succès intimes; c'est la baronne Vigier, tant applaudie et tant fêtée à l'Opéra, sous le nom de Sophie Cruvelli; puis, la comtesse Orsini, une voix hors ligne, élevée à bonne école; et enfin, Tamburini, que je compte aujourd'hui dans les *amateurs*, et non plus parmi les artistes. Or, il suffit que l'on ait besoin du concours de ces trois voix pour une bonne œuvre ou pour une cérémonie religieuse, et vous êtes certain que la salle ou l'église où elles se font entendre est toujours trop petite. Les chanteurs du dehors ne se frottent donc pas à Nice.

Mais le théâtre et les concerts ne sont pas les uniques plaisirs de Nice. Vous ne passez pas un seul soir devant un des grands hôtels de Nice sans y voir des lampions indiquant quelque bal, quelque fête. Et d'abord, tous les lundis on danse chez le préfet, et la foule y est toujours nombreuse, bigarrée des échantillons de toutes les nations. On aime aller où l'on est bien reçu, et les étrangers n'ont qu'à se louer de la gracieuse et affectueuse hospitalité de cette maison, qui sait oublier et reprendre son caractère de maison officielle quand il le faut. Foule bigarrée, ai-je dit tout à l'heure, en parlant des hôtes de la préfecture; c'était bien le cas de le dire, en parlant du ravissant bal costumé du 2 février, où les diamants, les riches toilettes, les costumes éblouissants se confondaient. On pouvait faire le tour du monde et le tour de Paris dans les salons de l'hôtel de la préfecture cette nuit-là.

Les plaisirs de l'esprit et de l'intelligence ont leur part dans ces dépenses de jouissance et de réjouissance qui



sont l'état normal de Nice pendant l'hiver. Il y a ici cinq ou six libraires dont les boutiques alimentées de livres en toutes les langues se vident à vue d'œil. Une dizaine de peintres ou de sculpteurs se disputent les roubles et les banknotes, et quelques-uns le méritent bien ; ils gagnent la fortune et la réputation à la pointe du talent : c'est Louis Lucas, un coloriste qui défie l'éclat des lumineux horizons de Nice ; c'est Hauser, un peintre tendre et naïf ; c'est Nitikine, un grand portraitiste ; Reverchon, un réaliste poétique ; c'est Rassat, le rival d'Alphonse Karr, un jardinier du pinceau. Félix Rassat aime les fleurs autant que notre cher poëte ; il peint avec amour et réussit sur le papier les bouquets aussi bien que Karr les réussit au bout de leurs tiges. Ce remarquable talent, Rassat l'applique à peindre des éventails, qui sont des chefs-d'œuvre, et que les éventaillistes ou les belles dames de Paris devraient se disputer comme on se dispute, par dépêche télégraphique, les bouquets d'Alphonse Karr, dont le magasin ici ne désemplit pas d'acheteurs. Si l'on veut avoir, à Paris, des bouquets comme on n'y en voit pas, il faut les demander ici à Alphonse Karr ; ils arrivent conservés et frais comme au sortir de son jardin de Saint-Étienne. Pour mon compte, je ne sais pas pour un marchand de Paris une plus belle spéculation à faire que de s'emparer des éventails de Rassat, et je ne sache pas de plus beau cadeau à offrir à une femme que de faire venir de Nice un bouquet de violettes de Karr et un bouquet de roses de Rassat. C'est ce que je souhaite à toutes mes lectrices.

Ma foi, le soleil est si beau, le temps est si tiède ; il court tant de fleurs dans les rues, que je voudrais m'arrêter, en réservant de compléter mon courrier au premier vilain jour, mais il me vient jusqu'ici des bruits de Paris que mon devoir est de vous transmettre.

Par exemple, on me parle d'un magnifique tableau que Meissonnier vient d'achever pour le prince Napoléon, et l'on ne peut pas passer Meissonnier sous silence. Le tableau en question représente l'empereur Napoléon I[er] pendant la campagne de France : il est à cheval, vu de trois quarts face, interrogeant l'horizon du regard ; à droite, à quelque distance, dans un chemin creux, un officier et une ordonnance attendent ses ordres. Il en paraîtra prochainement, chez M. Bingham, une photographie exécutée d'après une répétition peinte en camaïeu, pour éviter le désaccord que les divers tons amènent inévitablement dans l'harmonie lors de la reproduction photographique.

M. Meissonnier, à ce qu'on me dit encore, ébauche en ce moment l'esquisse d'une composition bien autrement dramatique ; c'est encore un épisode de la campagne de France, après la bataille de Soissons. L'empereur, enveloppé dans son manteau, suit à cheval un chemin creux dans un paysage envahi par la neige. Derrière le chef, on aperçoit, en proie à de sombres pensées, trois maréchaux, Ney, Berthier, et un autre encore, drapés aussi dans leurs manteaux, et derrière ce groupe, dont les têtes impassibles et fières se profilent sur le ciel gris, on distingue une colonne de cuirassiers et de soldats de toutes armes. Les dernières masses de ces troupes traversent au loin un pont de bois jeté sur une petite rivière. A l'impression de tristesse qu'inspire la figure soucieuse de l'empereur, se joint, avec une intention très frappante, le sentiment de malaise que donnent le froid de la neige, la nudité du paysage, la mélancolie d'un ciel d'automne, dont la monotonie est à peine rompue par le soleil qui se couche à l'horizon. Voilà un vrai tableau d'histoire.

On me parle encore, sans doute vous le savez déjà, car un des caractères de la province, même des provinces les plus rapprochées de Paris, est d'être en arrière de toutes les nouvelles, on me parle, dis-je, de la transformation qui vient de se faire dans l'entourage du Prince impérial, qui a passé des soins de madame l'amirale Bruat, sa gouvernante, sous la direction d'un précepteur. Le jeune prince aura atteint sa septième année le 16 mars prochain. Contrairement aux usages habituels, le Prince impérial n'aura pas de gouverneur. Quant à présent, c'est l'Empereur qui a déclaré vouloir diriger lui-même l'éducation de son fils.

M. Monnier, à qui est confiée l'éducation classique du jeune prince, est entré en fonction. Le Prince impérial avait, on le sait, une gouvernante, madame l'amirale Bruat ; deux sous-gouvernantes, mesdames de Brancion et Bizot, veuves toutes les trois d'officiers supérieurs morts au champ d'honneur pendant la guerre de Crimée. Il avait, en outre, deux femmes attachées à son service, miss Shaw et mademoiselle Follet. M. Monnier habite, aux Tuileries, l'appartement qu'occupait madame de Brancion qui, depuis deux ans, n'avait pas quitté le jeune prince.

X. Eyma.

LE GÉNIE ET LA PETITE VILLE (1).

Un Génie descendit un jour du ciel dans l'intention d'être utile aux hommes. Il arriva dans une petite ville, et comme il avait d'excellentes lettres de recommandation, il fut accueilli à bras ouverts par les autorités. Invité le premier jour à un grand dîner qui se donnait en son honneur, il commença sur-le-champ à prêcher les convives, leur parlant de l'amour et du respect que les hommes se doivent les uns aux autres, de leur égalité devant Dieu, qui met à néant pour le sage les inégalités sociales, de l'indulgence qu'il convient d'avoir pour des fautes dans lesquelles chacun tombe à son tour, les plus coupables n'étant pas toujours les plus punis, et du bonheur qui régnera sur la terre le jour où les hommes conviendront entre eux de se regarder comme des frères. On le laissa parler tant qu'il voulut, et le

(1) Nos lecteurs connaissent M. Jean Macé ; ils ont lu son *Histoire d'une bouchée de pain*, et ils doivent avoir entre les mains son nouveau livre, *les Contes du Petit-Château*. C'est une pièce de ce genre, peut-être le germe d'un nouveau volume de contes que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs.



maître du logis disait de temps en temps, en hochant la tête : « Très bien ! très bien ! » Quand il se leva, on le reconduisit jusqu'à la porte d'entrée, avec de grandes démonstrations d'amitié, et le bon Génie se réjouissait dans son cœur en s'en allant.

— Allons ! se disait-il, ce sont tous de bonnes gens. Ma tâche sera moins difficile que je ne l'avais cru.

Pendant ce temps la compagnie s'entretenait de l'hôte extraordinaire qui lui était tombé du ciel.

— En vérité, disait une jolie petite dame dont les yeux bleus étaient pleins de douceur, en vérité on ne saurait mieux parler. Je n'ai jamais rien entendu qui m'ait autant remuée.

Et elle trempa le bout de ses lèvres roses dans un verre de cristal, élancé comme un lys, où pétillait une goutte de vin de Champagne.

— Le cher Génie, reprit son mari, un gros homme à lunettes d'or, le cher Génie a des idées un peu singulières. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit.

Le lendemain, notre Génie, tout échauffé par son succès de la veille, se rendit chez un célèbre avocat de la ville, pour lequel il avait aussi des lettres de recommandation, et il entama son sujet favori, sa constante préoccupation. L'avocat lui prit les mains avec effusion :

— Voilà, s'écria-t-il, voilà les principes que j'ai défendus toute ma vie, pour lesquels j'ai tout sacrifié, honneurs, position, et bien des occasions de gagner de l'argent dont je n'ai pas voulu ; voilà ce qu'il faut prêcher sur les toits, voilà ce que tout homme de cœur devrait enseigner à ses enfants ; voilà ce que les vrais amis de l'humanité...

La phrase dura encore cinq minutes ; mais comme c'était toujours la même chose, nous nous contenterons du commencement.

— A propos, reprit l'orateur quand il se fut calmé, on a parlé de vous hier dans la ville. J'ai appris où vous aviez dîné. Vous avez eu tort, mon cher ; on ne peut pas voir ces gens-là.

— Mais je vous assure, dit le Génie, qu'ils m'ont paru animés des meilleures intentions.

— Vous les connaissez mal, fit amèrement l'avocat. Ce sont tous des misérables. Croyez-moi, n'y remettez plus les pieds, ou vous ferez mal parler de vous.

Là-dessus, il prit le Génie par le bras, et l'emmena en triomphe dans une grande salle, richement décorée, où se réunissaient d'habitude les fortes têtes de l'endroit. Sitôt qu'on y connut son arrivée, on s'empressa autour de lui. Il prit la parole, car il ne pouvait se taire (c'est un peu le défaut des Génies) et chacune de ses paroles fut accueillie avec de grands applaudissements.

Il s'en retournait le soir chez lui, heureux de sa journée, quand il fut accosté par un de ceux avec qui il avait dîné la veille.

— J'en apprends de belles sur votre compte, lui dit le haut personnage d'un air pincé. Vous venez de vous compromettre avec tout ce qu'il y a de plus exalté dans la ville, et vous vous êtes permis une véritable harangue de tribun. Vous ferez bien de ne plus vous présenter où je vous ai rencontré hier, car on vous y recevrait mal, je vous en avertis.

— Les gens que je viens de voir, s'écria le pauvre Génie tout interdit, m'ont paru tous très honorables.

— On n'est point honorable quand on a certaines idées.

— Mais enfin, puisque vous êtes si bien informé, vous devez savoir que j'ai répété exactement ce que vous aviez applaudi vous-même.

— Il y a des choses qu'il n'est pas bon de dire partout. Veillez sur votre langue, car la police aura l'œil sur vous.

— Ah ! se dit le Génie en continuant son chemin, l'oreille basse, je m'étais réjoui trop tôt !

Chassé des régions officielles, il se vit donc réduit à la société de l'avocat et de ses amis. Il ne s'y déplaisait du reste aucunement. C'étaient bien, ainsi qu'il l'avait dit, des hommes parfaitement honorables, très attachés à leurs convictions, et capables réellement de leur sacrifier bien des choses. Les enseignements du Génie trouvaient là des échos enthousiastes, et les mots de fraternité, de droits du peuple, d'égalité humaine revenaient à chaque instant dans la conversation.

A quelques jours de là, il eut besoin d'une paire de souliers, et étant entré dans la boutique d'un cordonnier, il s'assit dans un fauteuil de bois pour essayer des souliers. Comme il n'était pas facile de trouver chaussure à son pied, vu que les Génies ne sont pas faits comme tout le monde, il eut le temps de lier conversation avec le cordonnier, pendant que l'apprenti bouleversait toute la boutique pour découvrir ce qu'il lui fallait. Le cordonnier fut si enchanté de ses discours, ils lui paraissaient si beaux et le relevaient si bien à ses propres yeux, qu'il pria instamment l'éloquent étranger de lui faire l'honneur de dîner avec lui.

— Je n'ai pas, dit-il, un grand festin à vous offrir ; mais j'inviterai quelques amis qui seront ravis de vous entendre. Accordez-moi cette grâce et pour moi et pour eux.

Le Génie, qui, dans un dîner, s'inquiétait plutôt de ceux qui seraient autour de la table, que de ce qu'il y aurait dessus, le Génie accepta l'offre de grand cœur, trop heureux d'avoir une nouvelle classe d'auditeurs à prêcher. A la fin du repas, les convi-

ves, émus jusqu'aux larmes, vinrent tous ensemble lui serrer la main.

— Ah! disaient-ils, si tous les gros messieurs de la ville pouvaient vous entendre!

— Mais ils m'ont entendu, mes amis, et je n'ai pas eu de peine à les convaincre. Ils pensent tous comme moi.

— N'allez pas nous dire cela, reprit vivement le cordonnier, ce sont tous des orgueilleux, et je sais à quoi m'en tenir sur leur compte, moi qui en chausse les trois quarts! Ah! vous êtes de leur société, continua-t-il d'un ton refroidi! Eh bien! avec tous vos beaux discours, je ne suis pas bien sûr que vous soyez de force à vous promener devant toute la ville avec nous.

Le Génie rougit de honte devant un tel soupçon. Sans dire un mot, il prit le bras du cordonnier, et tous les amis s'étant mis en route derrière eux, ils firent plusieurs fois ensemble le tour de la promenade que le beau monde du lieu avait adoptée.

Après que le Génie eut reconduit chez lui son nouvel ami, il se croisa dans la rue avec l'avocat qui, lui montrant un visage sévère :

— A quoi pensez-vous, dit-il, d'aller vous montrer par la ville avec ce monde-là?

— Croyez-moi, ce sont de bien honnêtes gens.

— Honnêtes, soit; c'est affaire à eux; mais ce n'est pas là ce que nous appelons les honnêtes gens. Ils ne font pas partie de la société. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de cesser de les voir.

— Mais, mon cher monsieur, que faites-vous donc de tous les principes sur lesquels nous sommes tombés tant de fois d'accord?

— Pas d'impertinences, je vous prie. Voyez à choisir entre leur compagnie et la nôtre.

— La vôtre me plaît; mais je vous avouerai que je ne vois aucune raison pour éviter leur société.

— Alors vous trouverez bon que j'en voie une pour me passer de la vôtre.

Et l'avocat lui tourna le dos avec un profond mépris.

Voilà donc l'habitant du ciel forcé de descendre encore d'un cran dans la petite ville. A dire vrai, il n'en était humilié que médiocrement. Quand on est habitué à voir les hommes de là-haut, d'un avocat à un cordonnier la différence est petite. Il eut pourtant à étouffer un soupir, car il s'était attaché à ses premiers compagnons, dont l'âme honnête allait à la sienne, et il leur savait gré de proclamer la loi d'amour et de justice même avec les retours en sens inverse qu'ils faisaient dans l'application, sans trop s'en rendre compte.

— Je savais déjà, disait-il pour se consoler, que les hommes ne sont pas parfaits.

Il fut d'abord choyé par le cordonnier et ses amis, qui l'admiraient de tout leur cœur, et qui se trouvaient très honorés au fond, malgré leurs dédains du premier jour, de la compagnie d'un personnage qui frayait avec les premiers de la ville. La femme du cordonnier avait les yeux mouillés toutes les fois qu'elle l'entendait.

Malheureusement, un jour qu'il était allé se promener dans la campagne, il rencontra à quelque distance des portes un brave ouvrier qui s'en revenait d'un village voisin, et qui l'accosta familièrement, ne lui voyant pas une de ces mines qui tiennent les gens à distance. Le bon Génie recommença son éternelle prédication, car il n'était venu sur la terre que pour cela, et il ne pouvait guère parler d'autre chose. Comme on le pense bien, il trouva là des oreilles disposées à l'entendre.

— Eh bien! à la bonne heure, voilà ce que j'appelle parler, s'écria l'ouvrier en lui tendant une grosse main noire qu'il serra cordialement. Touchez là, vous êtes mon homme, et si vous pensez ce que vous dites, vous allez dîner avec moi. Je veux vous présenter aux camarades.

Le Génie ne se fit pas prier, car il était désireux de voir de près ce peuple dont on avait tant parlé dans la belle salle, et l'ouvrier l'ayant conduit à l'une des premières maisons du faubourg, il entra derrière lui dans une chambre basse, enfumée, où une vingtaine d'hommes en blouse étaient assis autour d'une table longue, chargée de verres et d'assiettes.

Accueilli d'abord avec roideur, car il portait les habits d'un monsieur, il vit bientôt les visages se dérider aux premiers mots que dit de lui son introducteur, et lui-même ne tarda pas à se sentir le cœur épanoui, car jamais encore ses discours n'avaient eu autant de succès qu'auprès de ces rudes compagnons, dont les figures mâles rayonnaient de bonheur pendant qu'il parlait. La cloche qui les rappelait au travail put seule le séparer d'eux; et leur tendant son verre, comme ils allaient se lever :

— Allons, mes amis, dit-il avec élan, avant de nous quitter, buvons à la fraternité humaine.

Les verres se choquèrent, et un seul cri partit de toutes les bouches.

— Oui, dit une seconde fois un grand gaillard, un forgeron, en brandissant le verre qu'il avait vidé d'un trait, à la fraternité humaine! A bas les bourgeois!

Le Génie voulut se récrier : mais on n'avait plus le temps de l'écouter. On l'entraîna vers la porte, où il reçut tout ému leurs bruyants adieux, accompagnés d'énergiques poignées de main.

Il s'en alla tout pensif, se demandant s'ils l'avaient bien compris, et ne remarqua pas le cordonnier qui,



arrêté à quelques pas de là, avait contemplé d'un air étrange cette scène quelque peu tumultueuse.

Rentré chez lui, le cordonnier s'empressa de raconter à sa femme ce qu'il venait de voir.

— Nous sommes allés trop vite avec ce beau parleur, dit la femme. S'il fréquente ainsi la basse classe, ce n'est rien pour nous. D'ailleurs, n'as-tu pas remarqué que ces messieurs ont l'air de ne plus le connaître quand il passe devant eux. Il pourrait bien finir par nous faire perdre leur pratique. Si tu m'en crois, nous le laisserons là. Il n'est que temps.

A partir de ce jour le Génie ne vit plus que des visages renfrognés dans la boutique, et on lui eut bientôt fait comprendre que sa présence y était désagréable.

Il s'en consola facilement avec ses amis en blouse, qui avaient pour lui une véritable vénération, au point de lui permettre de les contredire quand ils prononçaient devant lui des phrases du genre de celle que le forgeron avait laissée si naïvement échapper. Deux ou trois fois, celui-ci voulut murmurer les mots d'endormeur et d'aristo ; mais ses camarades le firent taire, car il n'y avait qu'à regarder le Génie pour voir qu'il était au-dessus de tout soupçon, et la flamme céleste qui sortait de ses yeux commandait invinciblement le respect.

Cependant le bruit de ses nouvelles accointances courait par toute la ville. On commençait à s'en inquiéter en haut lieu, et le même personnage qui lui avait donné la première semonce crut devoir l'avertir charitablement qu'il était question de se débarrasser de lui, s'il persistait à mettre ainsi la société en péril.

Il ne fut pas besoin, heureusement, d'avoir recours aux mesures de rigueur pour rompre cette dangereuse liaison.

Il y avait dans la ville un pauvre misérable qui mendiait son pain de porte en porte. Ivrogne, paresseux, grossier, ce n'était assurément rien de bon. Je crois même qu'il avait eu autrefois des démêlés avec la justice.

Le Génie rentrait un soir chez lui, rêvant à ses déceptions, quand il se heurta contre le pauvre homme, qui avait converti en eau-de-vie les quelques sous ramassés dans la journée, et qui s'en allait battant les murs et chantant d'une voix rauque des couplets obscènes. Le choc renversa le malheureux dans un grand tas d'ordures sur lequel il semblait disposé à passer la nuit, car il ne faisait aucun effort pour se relever, quand l'habitant du ciel le saisit d'une main compatissante, et le remit à grand'peine sur ses pieds.

— Ne vous êtes-vous point fait de mal, mon ami? lui dit-il avec bonté.

— Tiens, balbutia l'ivrogne, en voilà un qui m'appelle son ami! Qu'est-ce qu'il lui prend donc?

Et il essaya de marcher; mais sa chute avait achevé de l'étourdir, et il serait tombé à terre si le Génie ne l'avait retenu.

Obéissant à ses instincts de miséricorde, celui-ci résolut de ramener le mendiant chez lui, et l'ayant pris par le bras, il traversa avec lui toute la ville, sans se soucier autrement de ce que diraient les gens. Que lui importait, à lui? Chemin faisant, il s'efforçait de faire descendre quelques bonnes pensées dans cette pauvre âme dégradée, et c'était, en vérité, paroles perdues, car le misérable ivrogne était hors d'état d'en suivre le sens. Pourtant, il comprit confusément qu'il y avait là quelqu'un qui s'intéressait à lui, et arrivé devant la chétive masure qu'il habitait, pris d'une sorte de reconnaissance, il tendit la main par un geste machinal à son charitable conducteur. Celui-ci la serra amicalement et lui dit : « Au revoir! »

Juste en ce moment vint à passer l'ouvrier qui avait introduit le Génie dans la chambre basse. Une grande indignation s'empara de lui.

— Ah çà! camarade, dit-il brusquement, où avez-vous donc la tête de faire amitié avec un être pareil?

— Tous les hommes sont mes amis. Combien de fois ne vous l'ai-je pas dit?

— Cela, c'est bon à dire; mais je vous préviens que je ne vais pas avec la canaille, moi.

— Libre à vous, mon ami. Si vous ne vous sentez pas assez fort, et si vous craignez le mauvais exemple, vous avez raison.

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria l'ouvrier en colère. Croyez-vous par hasard que j'aie peur d'apprendre à voler avec les voleurs? Je ne vais pas avec la canaille parce que je la méprise, et que je vaux mieux que cela.

— Et la fraternité humaine? répondit le Génie en lui lançant un regard douloureux.

— Allons! n'essayez pas de m'entortiller, s'il vous plaît. Chacun à son rang! Et si vous avez envie de fréquenter ce gredin-là, il faut le dire : on vous plantera là. Si vous le préférez à nous, vous n'avez qu'à parler.

— Je vous préfère à lui; mais je ne vous préfère pas à la justice. Jamais je ne prendrai l'engagement de repousser un homme pour plaire à un autre.

— Eh bien! c'est dit. Tâchez qu'on ne vous revoie plus chez nous.

Et l'ouvrier partit à grands pas, comme s'il eût craint de se souiller plus longtemps au contact de celui qui venait de serrer la main d'un vaurien.

— Celui-là aussi est comme les autres, se dit le Génie, et il soupira profondément. — Son cœur s'é-



Lamoureux Imp. r. Lacepède 38. Paris

Jules David

Ad. Goubaud à Paris

698

LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92.

Entered at Stationers' Hall

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W. C.

MADRID. P. J. de la Pena

tait donné à ces franches et loyales natures, à ces hommes au cœur simple, qui auraient fait ce qu'ils disaient, s'ils l'avaient compris.

Il ne lui restait donc plus dans toute la ville que ce mendiant à qui il pût parler. Pourtant il ne se décourageait pas encore.

— Si je puis être utile à ce pauvre homme, se disait-il, mon voyage n'aura pas été entièrement perdu.

Mais bientôt le mendiant s'aperçut que tout le monde affectait de détourner la tête sur le passage de son ami, et que des regards hostiles le suivaient partout où il allait. Son amour-propre en fut offensé.

— Dites donc, farceur, dit-il un matin au Génie, vous venez avec moi parce que personne ne veut plus de vous. Si vous croyez que cela me fait honneur, vous n'y êtes pas.

Et, à son tour, il lui tourna le dos.

— Et le pauvre Génie, que devint-il?

— Le Génie? Il remonta au ciel.

JEAN MACÉ.

LES DEUX GEORGES.

(Voyez le numéro précédent.)

» Bambini conduisit la duchesse aux Italiens; une loge de baignoire permettait une demi-toilette et un deuil sévère. Tout fut observé.

» Durant un entr'acte, un léger mouvement s'opéra à l'orchestre; l'attention de madame Sierra se porta de ce côté. Elle vit un homme élégamment vêtu qu'on cherchait à entraîner vers la porte de sortie.

» Il lui fut impossible de distinguer ses traits, les personnes qui l'entouraient formant une sorte de rempart autour de lui.

» — Un médecin! un médecin! cria-t-on tout à coup.

» — Pietro, courez, courez vite! fit la jeune femme.

» Le docteur s'élança vers l'orchestre.

» Là, il trouva un homme d'une trentaine d'années étendu sur une stalle, et complétement privé de sentiment.

» — Donnez-lui de l'air! dit Pietro en repoussant la foule; vous voyez bien que vous l'étouffez.

» A ces mots chacun s'écarta. Alors seulement la duchesse put distinguer la personne que Bambini allait secourir; mais quel fut son étonnement en reconnaissant le vicomte de Cernay pâle et presque mourant!

» Lorsque le docteur revint, elle le questionna.

» — Il va mieux, répondit Bambini; on le ramène chez lui. Heureusement, il n'était pas seul.

» — Savez-vous le nom de ce jeune homme?

» — Non, reprit Pietro négligemment.

» Une fois dans sa voiture, la duchesse dit à Bambini :

» — Je vais peut-être vous surprendre, docteur, en vous apprenant que je connais celui que vous avez secouru tout à l'heure.

» — Ah bah! fit le docteur avec intention.

» — C'est le vicomte Georges de Cernay, un ami d'enfance.

» — Vous le saviez à Paris? demanda Bambini en lançant un regard scrutateur sur la duchesse.

» — Mon Dieu, non! jugez de ma surprise en le retrouvant ce soir à l'Opéra-Italien. Georges a été longtemps le fiancé de mon cœur. Je l'avoue sans rougir. Aujourd'hui, cette tendresse de ma première jeunesse n'est plus qu'un souvenir.

» L'accent de Louise était simple et touchant; elle regarda le docteur avec une franchise qui eût désarmé l'incrédulité elle-même.

» Georges parut quelques jours après à l'hôtel Clairvaux. C'était toujours l'élégant jeune homme que nous avons vu au début de cette histoire : seulement, son visage avait pris une expression sévère et réfléchie qui s'harmonisait davantage avec le nouveau grade du vicomte.

» En revoyant Louise de Clairvaux, le colonel de Cernay éprouva un trouble qui n'échappa point à l'œil vigilant du docteur Bambini. C'était bien là le réveil de la passion.

» Lorsque la duchesse mit sa main dans celle de son ami d'enfance, son visage ne trahit aucune émotion; elle avait ce calme plein de bienveillance que l'amour ignore et dont l'amitié seule connaît le charme.

» Mais le vicomte s'y trompa, et prit pour un amour comprimé par les bienséances les véritables sentiments de madame Sierra.

» Georges revint souvent à l'hôtel du marquis.

» — Louise, dit un matin Bambini, le vicomte de Cernay vous aime.

» — Je le sais.

» — Pourquoi évitez-vous de le recevoir quand je suis absent?

» — Parce que je ne veux en rien encourager l'amour de Georges.

» — Vous ne l'aimez donc plus? demanda Pietro.

» — Mon ami, si vous tenez à connaître les sentiments par lesquels j'ai passé, écoutez-moi. A l'âge où le cœur ne sait au juste ce que vaut l'amour, j'ai aimé le vicomte de Cernay et donné le nom de passion à la tendresse qui m'attirait vers lui. Mon imagination romanesque, en exagérant mes moindres



impressions, a fourni à mon âme des idées, des croyances, des désirs, qui longtemps m'ont égarée; je me suis créé un amour violent là où il n'y avait qu'une affection d'enfant; et, lorsque je vis clair dans mon cœur, ce fut un réveil étrange. Je mesurai tout d'un coup la juste valeur de la passion, et j'eus de la peine à comprendre comment j'avais pu me tromper moi-même si complétement. Alors j'aimais le duc Sierra de toute l'ardeur d'une âme vierge d'un autre amour... J'en fus fière. Ce que je vous dis là, docteur, je n'osais l'avouer au duc. Je craignais qu'il doutât de la sincérité de mes paroles. J'attendis... luttant toujours avec moi, et paralysée par cette crainte absurde. Enfin, je sus me faire violence; l'amour l'emportait sur de sots scrupules. Mais, hélas! il était trop tard, le duc ne pouvait plus ni m'entendre ni me croire. Aujourd'hui, je retrouve le vicomte de Cernay sans crainte, sans remords, sans émotion. C'est un ami, et je serais coupable d'encourager un amour que je ne puis partager.

» — Mais le vicomte vous aime éperdûment.

» — Je le sais, et je le déplore.

» — Raisonnons pourtant. Vous êtes jeune, et votre situation de veuve offre des périls pour l'avenir; les amitiés qui vous entourent peuvent vous manquer un jour : le marquis de Clairvaux est vieux...

» — Eh! n'êtes-vous pas là, mon bon Pietro? s'écria la duchesse en tendant la main au docteur.

» — Oui, oui, je suis là, Dieu merci... Mais l'ami Pietro n'a plus la jeunesse pour emblème; il est déjà courbé, ses cheveux sont grisonnants; la nuit, il peste contre le sommeil qui l'abandonne et les rhumatismes qui se souviennent de lui. Si vous le perdiez?

» — Que dites-vous là? fit douloureusement la duchesse.

» — Je dis ce qui peut arriver. Et que deviendriez-vous alors, pauvre femme! avec votre grand nom, votre fortune, et belle comme vous voilà? Vous auriez à vous défendre contre l'amour des uns, la médisance et l'envie des autres; votre existence deviendrait une lutte de tous les instants, et vous n'auriez pas même une tête d'enfant pour reposer votre cœur. Vous seriez seule... seule... j'en frémis. Louise... il faut vous marier...

» — Y pensez-vous? s'écria la duchesse atterrée; me marier? Est-ce bien vous, Pietro, qui me donnez un tel conseil, vous, l'ami du duc, le mien?

» — Et c'est justement parce que j'ai été l'ami du duc que je vous répète : Louise, il faut vous marier.

» — Oh! taisez-vous, docteur, de semblables paroles sont cruelles à entendre, interrompit la duchesse avec dignité.

» — Elles renferment pourtant le vœu solennel d'un mourant, et ce vœu sera respecté par celui qui le reçut à l'heure de la mort.

» — Je ne vous comprends pas, Pietro.

» — Vous me comprendrez mieux, Louise, lorsque je vous aurai dit que le duc Sierra m'a ordonné de veiller sur vous comme sur mon enfant, de vous conduire en France et... de vous faire vicomtesse de Cernay.

» — Moi?... oh! c'est impossible... s'écria la duchesse avec une sorte d'effroi.

» — C'est vrai, reprit le docteur.

» — Oh! Georges... Georges... je vous reconnais là... toujours le martyr de votre générosité!

» — Oui, c'était une grande âme : aussi faut-il respecter ses dernières volontés, quoi qu'il en coûte à votre cœur.

» — Jamais! jamais!... Pietro, ce que vous me proposez me fait horreur...

» — Louise, répondit Bambini, vous entendrez la voix de la raison; vous songerez aux périls qui vous menacent; le duc les avait prévus! Jugez-en.

» Et le docteur lut le passage de la lettre que M. Sierra lui avait écrite au moment de sa mort. La duchesse écouta, le regard baigné de larmes, le cœur gonflé de regrets et de sanglots.

» — Oh! donnez-moi cette lettre, Pietro, je vous la demande à deux genoux!

» — Et moi je vous la refuse, répondit gravement le docteur, car elle contient des révélations solennelles que vous devez toujours ignorer. Le duc avait pour seuls confesseurs Dieu et son ami Bambini. Encore une fois, cette lettre ne peut être lue par vous.

» Mais, lorsque le duc l'écrivit, il ne pouvait savoir qu'il dût mourir sitôt, demanda la duchesse en examinant avec attention le visage de Pietro.

» — Il le savait. Il est des pressentiments qui frappent les esprits les plus forts.

» — Malheureuse que je suis! murmura la jeune femme désespérée; et, en présence de pareils souvenirs, aussi déchirants que terribles, vous me parlez d'épouser le vicomte de Cernay!

» — Le duc Sierra vous l'ordonne.

» — Mais je n'aime pas le vicomte de Cernay!

» — Est-il besoin que vous l'aimiez? Vous remplirez vos devoirs d'épouse et de mère. La tâche accomplie, vous irez retrouver le duc en lui disant:

» — Georges, j'ai obéi à la voix de Pietro, qui était la vôtre; sans amour, j'ai épousé le vicomte de Cernay, parce qu'il était le compagnon que votre affection m'avait choisi pour traverser la vie. Êtes-vous content?

» Louise, continua le docteur, vous avez été la sœur d'un homme que vous aimiez comme une



amante; vous serez la femme d'un autre que vous n'aimerez que comme une sœur.

» — Laissez-moi, Bambini, fit la duchesse. J'ai besoin de calme.

» — Vous réfléchirez, mon enfant.

» Elle ne répondit pas. Le docteur la laissa à sa tristesse.

» — Il n'est point d'éternels désespoirs, je l'ai toujours dit, pensa-t-il; elle l'épousera.

» Le colonel de Cernay, loin de retourner à Fribourg, s'installa régulièrement à Paris. Le docteur avait gagné facilement ses bonnes grâces en lui parlant sans cesse de Louise; et le descendant d'Esculape, appuyé sur le bras du jeune vicomte, se livrait à de longues promenades durant lesquelles on ne s'entretenait que de la duchesse Sierra.

» Quoique très réservé, le docteur donnait quelques espérances à son nouvel ami, et lui répétait souvent :

» — Ne vous découragez pas; quand le moment sera venu, je vous le dirai.

» Le moment arriva. Le vicomte fit sa demande officiellement au marquis de Clairvaux; celui-ci promit d'en parler à sa fille. Le fait est qu'il s'adressa tout bonnement au docteur.

» — Vous répondrez que la demande est agréée, dit Pietro.

» — Vous en êtes bien sûr? objecta le marquis.

» — Parfaitement sûr.

» Ce jour-là, le docteur causa longuement avec la duchesse; il fut tendre, persuasif, éloquent. La jeune femme l'aimait tant, qu'elle devait céder à son influence toute paternelle.

» Elle finit par lui dire :

» — Pietro, vous êtes mon Mentor, agissez pour moi... je me soumets à votre volonté.

» — Et à la sienne? ajouta le docteur.

» — Et à la sienne, répéta la duchesse avec une tristesse profonde.

» Deux mois après, dans ce même salon où mademoiselle de Clairvaux était devenue la duchesse Sierra, la duchesse Sierra épousait le vicomte de Cernay, à la grande satisfaction de tout le monde.

» — Enfin! s'écria Pietro, les voilà mariés! Êtes-vous content, mon cher duc?

» Cette demande s'adressait à l'ami absent.

» Le vicomte de Cernay quitta le service et partit pour une terre qu'il possédait à quinze lieues de Paris. C'était une acquisition du vieux comte. Madame de Cernay fut heureuse d'échapper au mouvement de la vie parisienne; et comme le colonel adorait la chasse et la paix des champs, tout s'arrangea au gré de chacun.

» Le docteur Pietro suivit les nouveaux mariés; mais sa chère patrie lui tenait trop au cœur pour qu'il pût se regarder au château de Fremont comme sur sa terre natale. Il se promit de quitter la duchesse dès que son esprit serait plus calme, son cœur plus habitué à sa nouvelle situation. Souvent le docteur parlait de Florence, de son beau ciel d'Italie; mais aussitôt la vicomtesse l'arrêtait en lui disant gaiement :

» — Nous irons ensemble, mon cher Bambini, au printemps prochain. Je prierai le colonel de m'accorder un congé.

» C'était un argument sans réplique; le docteur se résignait.

» Le printemps venu, M. de Cernay mourut; ce fut une perte douloureuse pour le colonel et sa femme, et un malheur irréparable pour l'égoïsme du marquis de Clairvaux. Ce dernier donna à la mémoire de son fidèle champion le peu de larmes qui lui restaient; il lui trouva des vertus héroïques, une vivacité intarissable, un esprit inventif, séduisant, et une douceur exemplaire.

» Enfin, l'éloge ne tarissait pas sur les lèvres du marquis : ce n'était plus Cernay le stupide, le lourdaud, l'endormi, le songe-creux; c'était Cernay le malin, le badin, le brillant, l'agréable, le sublime, l'incomparable, *l'irremplaçable!*

» C'était surtout lorsque les yeux du vieux marquis tombaient sur l'échiquier abandonné que ses regards, ses larmes et son enthousiasme redoublaient. Le bonhomme Cernay n'en eût pas cru ses oreilles. A l'heure du jeu, M. de Clairvaux ne contenait plus sa douleur. Sa fille eut pitié de son état et lui offrit de passer quelques mois dans sa terre de Fremont pour y fuir le souvenir du comte de Cernay; le marquis y consentit. Peut-être avait-il déjà jeté les yeux sur le docteur Pietro comme devant succéder au vertueux Cernay, mais le docteur Bambini éprouvait un désir irrésistible de retourner à Florence.

» — Dès que votre cœur ne vous retient plus ici, Bambini, vous êtes libre, lui disait la duchesse.

» — Vous savez bien que mon cœur vous reste! répondait le docteur avec effusion; de près comme de loin, disposez de moi, je vous appartiens. Qu'un malheur vous frappe dans l'avenir, et je viendrai près de vous pour ne plus vous quitter; qu'une affection vous manque, et vous n'aurez qu'un mot à dire, un signe à faire pour me ramener ici.

» Madame de Cernay devait s'immoler au désir du docteur; quoiqu'elle souffrît beaucoup, elle renferma sa douleur au fond de son cœur, et lui dit un jour avec un sourire angélique :

» — Et quand partez-vous, Pietro?

» — Demain.

» — Ah! demain? répéta-t-elle douloureusement. Déjà!...



— » Ma chère Louise, c'est par prudence, se hâta d'ajouter Bambini; cherchant à dissimuler son égoïsme. Si je ne suis pas en route demain soir, je n'aurai plus le courage de vous quitter.

» — Puisqu'il en est ainsi, il faut partir, docteur.

» — Vous m'écrirez souvent?

» — Toutes les semaines.

» — Qui sait! vous viendrez peut-être à Florence.

» La comtesse ne répondit pas.... Ses larmes étouffaient sa voix.

» Ainsi qu'il l'avait résolu, le lendemain, le docteur Pietro quitta Fremont.

» Il est juste de dire qu'il partait le cœur bourrelé de regrets et très mécontent de son amour pour sa patrie, puisque cet amour le séparait de sa fille adoptive.

» Plusieurs années s'écoulèrent sans amener d'événements dans l'existence du comte et de sa femme. A défaut d'amour, madame de Cernay avait pour Georges une tendresse immuable, et tous deux vivaient heureux et enviés au château de Fremont.

» Un soir, la comtesse se plaignit d'un léger malaise. Son visage était plus pâle que de coutume; on y voyait çà et là les traces d'une douleur comprimée par la volonté.

» M. de Cernay fut alarmé de ce changement subit.

» — Vous souffrez beaucoup, Louise, dit-il à sa femme avec intérêt. Ne le niez pas.

» — Eh bien, oui, Georges, je souffre beaucoup. J'ai froid et ma tête est brûlante... Mille pressentiments m'assiégent... Mon Dieu! si j'allais mourir! s'écria la jeune femme en serrant la tête de son fils contre son cœur. Georges, j'ai peur de mourir.

» — Folle! reprit le comte, est-ce qu'on meurt quand on est aimée?...

» Un sourire indéfinissable passa sur les lèvres décolorées de la comtesse.

» Quelques heures plus tard, une fièvre ardente s'empara d'elle.

» — Georges, répétait-elle au milieu de son délire, quelque malheur plane sur nous... Si vous écriviez à Pietro... je veux le voir... j'ai toujours eu foi en lui.

» Le comte obéit au désir de sa femme; mais, le docteur Bambini ne pouvant arriver à Fremont avant dix jours au moins, il écrivit en même temps au médecin de sa famille de venir en toute hâte, et donna ordre à l'un de ses gens de le ramener à tout prix.

» A son arrivée, le docteur trouva madame de Cernay très agitée; mais il ne reconnut pas tout d'abord la gravité de son état, et, malgré les instances du colonel, qui désirait qu'il restât à Fremont, il repartit le soir même pour Paris.

» Cinq jours après, madame de Cernay se mourait.

» — Pietro! Pietro! murmura-t-elle d'une voix éteinte, vous seul pouviez me sauver.

» Le colonel aurait donné sa vie pour amener Bambini au chevet du lit de sa femme.

Les jours, les heures, s'écoulaient dans cette terrible angoisse de la mort... Pietro n'arrivait pas... Enfin un roulement de chaise de poste se fit entendre dans la cour du château... C'était le docteur... Le comte courut vers sa femme.

» — Louise! Louise! cria-t-il, il arrive; c'est lui! Oh! maintenant tu ne peux plus mourir.

» La malade ne répondit pas; elle jeta un regard égaré vers la porte, et, apercevant Pietro, haletant d'émotion et de fatigue, elle lui tendit les bras. Le docteur la serra longtemps sur son cœur.

» — Vous arrivez trop tard, ami, lui dit enfin la jeune femme en faisant un effort pour parler... J'ai lutté avec la mort jusqu'à présent, car je voulais vous voir une fois encore. Maintenant que vous voilà, adieu, Pietro... adieu, Georges.

» Madame de Cernay avait cessé de vivre.

» — Toujours trop tard! répéta le docteur en regardant le visage amaigri de la morte, sur lequel il appuya pieusement ses lèvres.

» Le comte et son fils étaient à genoux et priaient. Il était minuit. Bambini se tourna vers eux et leur dit :

» — Il y a dix ans, cette femme que vous voyez étendue sur ce lit et déjà glacée par la mort, était à genoux et pleurait auprès des restes inanimés du duc Sierra. Comme moi, hélas! elle était arrivée trop tard. Maintenant, si vous voulez connaître la vie de cet ange martyr, écoutez.

» Alors Bambini raconta au comte la fin tragique du duc. Il pouvait tout lui dire.

» M. de Cernay entendit ce long et touchant récit avec une profonde émotion. Le sacrifice que la comtesse avait fait en l'épousant la lui rendait plus chère encore. Lorsque le docteur eut parlé, le colonel se leva, et, prenant son fils par la main, le conduisit vers le lit de sa mère. Là, il prononça ces mots d'un ton solennel :

» — Le duc Sierra est mort pour toi, Louise; moi, je vivrai par ton souvenir. Il me séparera du monde entier. Rien de ce qui fait le bonheur des hommes ne dépassera le seuil de cette demeure. J'y resterai seul et sombre comme la tombe qui va se refermer sur toi. Je te le jure sur ton âme qui m'écoute!

» — Je le jure, moi aussi! répéta l'enfant en étendant ses petites mains sur le corps inanimé de sa mère.

» — Mon fils, dit le comte, savez-vous la valeur de ce serment?

» — Oui, mon père, et je vous le prouverai.



» Le docteur fut frappé de l'accent et du regard qui accompagnaient ces paroles. C'était une résolution d'homme qui partait d'un cœur d'enfant.

» Ce double serment fut répété sur le tombeau de la comtesse. Dieu et le docteur Pietro le reçurent. »

. . . .

Mademoiselle Mars posa le manuscrit sur son guéridon et me dit après un moment de silence :

» — Quinze jours s'étaient écoulés, lorsqu'un jour, une vive discussion s'étant engagée entre le docteur Bambini et moi sur l'instabilité des choses humaines, il me dit :

» — Vous traitez tout avec trop de sévérité, les hommes sont de bons diables.

» — Qui nous font damner dans ce monde et dans l'autre; leur amour est un avant-goût de l'enfer. Où rencontre-t-on le dévouement absolu? Chez nous autres femmes seulement.

— » Chez nous autres hommes.

» — Ah! bah! je vous défie de m'en donner un seul exemple.

» — Je vous en donnerai deux, et pas plus tard que demain.

» — Je suis curieuse de voir cela.

» — Seulement, il faut que vous me promettiez de me croire un historien fidèle.

» — Je vous le promets.

» — Serez-vous seule et libre demain soir?

» — Oui.

» — Eh bien, à demain.

» Exact au rendez-vous, le docteur Bambini, avec lequel une rencontre assez singulière m'avait étroitement liée, m'apporta ce manuscrit, qu'il me pria de lui laisser lire. J'y consentis avec plaisir.

» La lecture achevée, il me regarda d'un air triomphant.

» — Eh bien, belle incrédule, que dites-vous?

» — Je dis que le duc Sierra est le plus noble cœur que je sache.

» — C'est bien heureux.

» — Mais qui me prouve que Georges de Cernay a tenu son serment? Il était jeune, beau, riche et libre, et sans doute, comme chez tant d'autres, l'oubli a germé et grandi dans son âme.

» — C'est ce qui vous trompe. Georges a été fidèle à sa promesse.

» Je fis un mouvement de tête qui semblait exprimer plus d'un doute.

» — Je vous convaincrai, me dit le docteur, et l'épilogue qui manque à ces mémoires, vous l'écrirez vous-même; mais il faut que vous consentiez à me suivre à Fremont.

» — De grand cœur, m'écriai-je, et quand vous voudrez.

» — Nous prîmes jour séance tenante, et, par une froide journée de janvier, nous arrivâmes à Fremont.

» Je renonce à vous faire la description de ce triste château, qui ressemblait plutôt à un vaste mausolée qu'à un lieu de plaisance.

» A peine avions-nous mis pied à terre, que le docteur m'entraîna vers une longue avenue de tilleuls. Là, deux hommes se promenaient l'un près de l'autre sans se donner le bras. Ils étaient vêtus de noir et leur démarche annonçait de douloureuses méditations.

» Tous deux étaient pâles et tristes, quoique l'un fût jeune encore par les années.

» Le comte de Cernay et son fils Arthur étaient devant moi ; je ressentis un sentiment de profond respect à la vue de ces deux hommes qui, depuis la mort d'une femme aimée, s'étaient fait les gardiens de sa tombe. Jamais il n'était venu à leur mutuelle douleur le désir de quitter cette sombre solitude pour chercher des consolations dans une autre existence.

» Arthur de Cernay, à l'âge où le cœur se nourrit de fantaisie et d'insouciance, avait compris à quelle éternelle et poignante souffrance la mort de sa mère condamnait le comte; il se vit à tout jamais séparé de la société par ses regrets et son serment; plus tard, sentant que sa présence pouvait seule soutenir l'âme découragée de son père, car il était le rayon de cette nuit morale qui ne devait finir pour le comte qu'avec le dernier battement de son cœur, le noble jeune homme se dévoua tout entier, sans regret ni arrière-pensée, au repos de celui qui était à lui seul toute sa famille, toutes ses espérances, toutes ses joies.

» Si derrière cet admirable dévouement filial et cette sublime abnégation il y eut un sacrifice, le comte l'ignora toujours.

» — J'aurais été peut-être un diplomate médiocre ou un mauvais soldat, disait Arthur de Cernay; je suis un bon fils, ce qui vaut mieux.

» Je restai tout un jour à Fremont à contempler ces deux hommes si remarquables par le sentiment, et j'emportai de leur existence le plus touchant souvenir. Ils n'avaient parlé que du passé, car, ne vivant que par le souvenir, le présent et l'avenir les occupaient peu; le passé, pour eux, c'était Louise de Clairvaux.

» — Eh bien! me dit le docteur Bambini lorsque nous eûmes quitté Fremont, voilà l'épilogue demandé. Que pensez-vous de ces deux hommes?

» — Qu'à eux seuls ils rachètent toutes les fautes de l'humanité!

» Quelque temps après, Bambini partit pour l'Italie et me laissa ses mémoires.



» Il me quitta avec la crainte que cet adieu ne fût éternel.

» A ce moment, le docteur Pietro avait plus de quatre-vingts ans, et ce n'est plus la saison des projets : quelque terrain qu'on choisisse, on sème trop souvent pour ne pas récolter. Comprenant ce qui se passait dans le cœur de Bambini, je lui promis d'aller visiter sa patrie et de m'arrêter à Florence.

» Et, en effet, un engagement contracté à l'occasion des fêtes du couronnement de l'empereur d'Autriche me permit de tenir ma parole. J'écrivis au docteur pour le prévenir que j'irais directement à Milan, et que de là je le rejoindrais à Florence. Mais, à la porte même de Milan, je trouvai mon cher Bambini installé dans une auberge où il m'attendait en guettant le passage de chaque chaise de poste.

» Il arrêta ma voiture comme un bandit espagnol.

» Quoi! vous voilà! m'écriai-je en mettant la tête à la portière; mais j'aurais été à Florence.

» — Je n'en doutais pas. Cependant, me rappelant les vers du plus aimable des rois : « Souvent femme varie,... » je suis venu vous attendre ici; sans reproche, vous êtes en retard de trois jours.

» — C'est vrai, docteur; mais un accident m'est arrivé en route. J'ai là dans ma voiture un malade.

» — Ah! vous m'amenez de l'occupation. Quel est ce malade?

» — Mon pauvre Violet, une célébrité en *petits fours*, un habile praticien en *douceurs*, en un mot celui qui faisait de si bonnes pralines à Paris, et qui extravague depuis notre passage du Simplon.

» Bambini s'occupa du malade avec un empressement qui prouvait à quel point il tenait à me convaincre de son dévouement; mais la science ne pouvait rien contre un tel mal. Le cerveau était déjà envahi, et l'inflammation fit des progrès effrayants.

» Violet était un serviteur des plus amusants, un type de *laquais aristocrate*, un autre Vatel; il tenait à honneur d'avoir servi des hommes célèbres, et, lorsqu'à table il vous offrait quelque *douceur* de sa composition, il avait soin de vous dire à voix basse :

» — Mangez-en, c'est parfait; le prince de Metternich m'en a fait compliment. Prenez ceci, c'est excellent, le maréchal Duroc l'appréciait fort; j'eus l'honneur de lui en faire accepter dans un dîner diplomatique où je portais l'épée; c'était le temps de la gloire, chacun en prenait sa part.

» Violet allait à un autre convive en murmurant à son oreille :

» — Ce *petit-four* m'a attiré l'attention toute bienveillante du prince Eugène. Ces pralines me valurent un regard de la reine Hortense et un sourire de la princesse Borghèse.

» J'avais beau envoyer à l'auteur des regards significatifs, il n'en continuait pas moins.

» A ceux qu'il croyait de souche peu aristocratique, il jetait ces mots :

» — Avalez-moi cela. C'était le bonbon favori du duc de Vicence.

» Violet ne s'en tint pas là, il donnait des noms glorieux à toutes ses œuvres sucrées et anoblissait ses friandises. Ici les dragées de la grande Catherine, là les pastilles du grand Frédéric, plus loin les pommes de Médicis, les abricots des Borgia.

» Le vieux serviteur n'était pas toujours heureux dans le choix de ces noms. Les abricots des Borgia n'avaient aucun succès. Le convive voyait la terrible fiole des Borgia se mêler au sirop de l'officier de bouche.

» Violet regrettait avec amertume, comme complément de sa gloire d'antichambre, de n'avoir pas brossé la redingote grise de l'empereur.

» Il est un esprit charmant, rappelant tout à la fois Molière et Marivaux, qui vous raconterait mieux que moi les prétentions et les originalités de ce pauvre diable : c'est ma chère Julienne, l'amie la plus tendre de ma vie, celle qui a quitté les succès du théâtre pour les joies intimes que lui promettait ma tendresse de sœur, et qui, sous la gaieté la plus vraie, la verve la plus intarissable, trouve une sensibilité exquise chaque fois qu'il faut plaider la cause du malheur. Elle a fait assez de bien pour avoir rencontré beaucoup d'ingrats.

» Violet rendit le dernier soupir en s'écriant avec désespoir :

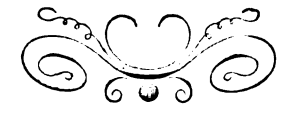
» — Et dire que l'empereur est mort sans avoir mangé de mes pralines!

» Peu de temps après, je quittai Milan, laissant le docteur, que je ne devais plus revoir. Aujourd'hui les mémoires qu'il m'a confiés sont donc ma propriété : c'est l'héritage d'un esprit aimable et d'un cœur qui comptait parmi les meilleurs. »

— Voulez-vous me prêter ce manuscrit? demandai-je timidement à mademoiselle Mars, je le relirai avec le plus vif intérêt.

— Je fais mieux, ma chère enfant, je vous le donne. Publiez-le si cela vous plaît.

Madame Roger DE BEAUVOIR.





LA VEUVE CATHERINE.

I.

— Est-il bien sûr, madame Catherine, que vous ne voulez pas vous remarier ?

— C'est la vérité, Claude. J'ai fait ce serment-là au lit de mort de défunt mon mari.

Claude haussa les épaules, et reprit après un moment de silence :

— Ce sont là des serments que font toutes les femmes, madame Catherine; mais bien peu le tiennent.

— Et pourquoi croyez-vous cela, Claude? demanda Catherine sur un ton un peu vif.

— Dame! dame! je me suis laissé dire qu'une femme donne ainsi à penser qu'elle n'a pas été heureuse en ménage et qu'elle ne veut plus tenter le diable.

Catherine regarda pendant un instant Claude, qui avait baissé les yeux à terre, et, secouant mélancoliquement la tête :

— En ce qui me touche, dit-elle, ce serait mentir; car j'ai été aussi heureuse avec défunt Branchu qu'il est possible à aucune femme d'espérer de l'être.

La voix de Catherine tremblait légèrement, et ses yeux se mouillèrent.

— Ce serait donc à dire, reprit Claude, que défunt Branchu était la perfection des perfections, et qu'avec un autre homme que lui vous ne trouveriez pas le bonheur?

— Je ne suis pas si hardie que de prétendre cela. Ce n'est point pour accuser les hommes que j'ai parlé comme je viens de le faire, mais pour rendre à mon pauvre défunt la justice que je lui dois... Car enfin Branchu était bon comme ce qu'il y a de meilleur dans le pays.

Catherine essuya ses yeux avec le coin du mouchoir qui couvrait son cou.

— Pour ce qui est de ça, madame Catherine, c'est vrai; Branchu était un brave homme que tout le monde estimait, et moi tout le premier; mais, pour en revenir à notre propos de tout à l'heure, voyez-vous, si les femmes réfléchissaient tant soit peu quand elles font de ces serments dont vous parliez, elles ne les feraient jamais.

— A cause?

— A cause de toutes les raisons qui peuvent les entraîner à se manquer de parole.

Catherine montra, à travers les larmes qui noyaient encore ses yeux, un sourire d'incrédulité, presque d'inquiétude. Son geste commanda à Claude de s'expliquer. Claude reprit :

— Pour les unes, c'est l'ennui du veuvage, l'isolement, le sentiment d'aimer et d'être aimées; c'est quelquefois l'amour des plaisirs ou bien le commandement de leur beauté.

Catherine secoua la tête en signe de négation.

— Pour les autres, continua Claude, c'est le devoir, c'est le besoin d'un appui ou bien la faiblesse de leur santé; c'est l'obligation d'aider leur enfant dans la vie, c'est... Enfin il y en a des raisons à n'en plus finir, madame Catherine. On fait alors contre nécessité bon cœur, on veut bien d'abord se laisser aimer, et puis, pourvu que ce soit par un honnête homme bien courageux, bien rempli de bonne volonté, on finit par ne plus se repentir d'avoir cédé. Il advient même qu'on remercie le bon Dieu de ce qu'il a fait pour vous une seconde fois,... voire une troisième au besoin.

Claude avait mis dans le débit de ce discours une volubilité et une certaine chaleur peu d'accord avec son caractère; elles lui étaient encore moins habituelles en présence de Catherine, qui l'intimidait; non pas certes que la pauvre femme fût bien imposante, mais Claude se sentait pris devant elle d'une réserve voisine de la peur. Une légère rougeur avait couvert ses joues basanées. Il fut comme ébaubi lui-même de son excès d'audace; en terminant, il tremblait comme s'il eût commis une faute.

— Et de toutes ces raisons que vous venez de dire, Claude, demanda Catherine, laquelle croyez-vous donc qui serait assez forte pour me faire mentir à ma parole?

— Je ne serai pas embarrassé pour vous répondre, fit Claude, car ce sont les meilleures de toutes ces raisons, — où il y a à choisir, — qui sont à votre adresse, madame Catherine; vous n'êtes pas une femme légère, vous, ni de cœur, ni de sentiments; vous ne vous tourmentez pas des choses qui agiteraient une autre femme jeune comme vous l'êtes, et pas du tout vilaine. Vous n'avez qu'une inquiétude, vous, c'est votre petit, qui n'est pas d'une bonne santé, au fait; il est maladif même, et peut vous demander tant de soins, qu'un jour votre travail ne suffira plus à vous faire vivre, ou bien vous vous donnerez tant de mal dans votre ouvrage, que vous pourrez bien succomber à la peine; car c'est dur pour une femme le travail de la terre, et l'enfant resterait orphelin dans ce cas.

Claude s'arrêta court devant le tressaillement qu'éprouva Catherine. La pauvre femme avait relevé vivement son enfant couché alors à ses pieds, pour le presser contre son cœur avec une sorte de fiévreuse inquiétude.

Claude n'y avait certainement pas mis de malice en jetant cette goutte de poison dans la coupe maternelle de Catherine. Il avait dit naïvement sa pensée,

sans calcul, sans mauvaise intention. Cette vérité, qu'un homme du monde eût su ménager à la pauvre mère, avait jailli tout brutalement des lèvres du jeune paysan et s'était enfoncée jusqu'au cœur de Catherine.

Si l'esprit d'à-propos, si les artifices de langage ne se rencontrent pas dans toutes les classes de la société, Claude venait d'en donner la preuve; dans toutes le cœur des mères est le même, ouvert à toutes les émotions, confiant en ce qu'il espère, mais aussi subitement accessible aux terreurs qu'aux illusions, et voyant dans le trouble de ses alarmes, comme à travers l'éclat de ses chimères, au delà du vrai. La crudité des paroles de Claude, l'espèce de pronostic qu'il venait de prononcer, avaient frappé Catherine.

Le regard de la pauvre femme analysa avec une rapidité inouïe tous les traits de son enfant, et pénétra pour ainsi dire jusqu'au fond de ses entrailles. Pour la première fois elle s'apercevait de la pâleur de son visage, de la tenuité de ses membres, de l'apparence souffreteuse de ce corps grêle, et même d'une difformité de naissance sur laquelle sa tendresse l'avait, jusqu'à ce moment, aveuglée. Elle eut comme le vertige; elle vit plus que la maladie annoncée par Claude, elle vit la mort s'abattre sur ce petit être. Cet enfant, qui n'avait encore appelé que des sourires aux lèvres de sa mère, lui arracha ses premières larmes.

Catherine embrassa alors son fils avec une effusion qui tenait plus que de l'élan maternel, c'était comme de la fièvre et je ne sais quel emportement nerveux, un mélange de sanglots et de baisers. Ses lèvres restèrent un moment collées aux joues de l'enfant; on eût dit qu'elle cherchait à faire passer dans ce corps débile toute sa vie à elle.

Claude suivait d'un air stupide cette scène qu'il avait provoquée, sans s'expliquer bien nettement comment ses paroles pouvaient avoir fait une si douloureuse blessure à Catherine. Il était incapable de comprendre qu'il venait de détruire un bienfait du ciel, en déchirant le voile que Dieu avait placé sur les yeux de cette mère. Claude croyait sincèrement n'avoir rien dit ni rien révélé que Catherine ne sût déjà.

Si un homme du monde eût été capable de ne point taire sa pensée dans le cas où se trouvait Claude, une femme d'éducation atteinte au cœur, comme venait de l'être Catherine, n'eût jamais pardonné à ce bourreau de ses illusions. Mais les jugements, les impressions, les idées, comme les principes, se modifient selon les sphères sociales. Catherine, étrangère elle-même au sentiment de délicatesse qui commandait à Claude le silence ou tout au moins un artifice de langage, ne se rendit pas non plus bien compte de l'énormité du crime moral que Claude venait de commettre.

Après qu'elle eut bien sangloté et épuisé les baisers de ses lèvres sur les joues de son enfant, Catherine leva la tête vers Claude et lui dit :

— Croyez-vous donc que mon garçon soit bien malade?

Claude n'avait pas le tact nécessaire pour saisir promptement la planche de salut qui lui était offerte; il répondit comme il pensait :

— Ce n'est pas que je le voie encore à la veille de mourir, madame Catherine; aussi faut-il prendre courage et ne pas vous alarmer par avance. Mais il est certain que votre petit n'est pas un fort gaillard; il aura de la peine à bien venir, et pas de doute que vous le prendrez malade sur vos genoux plus d'une fois, à ne plus pouvoir tout à coup travailler à votre aise et à vos besoins.

Claude se flattait naïvement d'avoir réparé le mal de tout à l'heure. Ses consolations ressemblaient un peu aux caresses des gens de la campagne : des coups de poing et des tapes drues, là où les gens du bel air s'effleurent délicatement le bout des doigts en se prodiguant un miel de langage dont le cœur n'est pas toujours la ruche.

Néanmoins la réponse de Claude, — un vrai coup de massue à tuer une mère, — glissa sur Catherine, et même la soulagea quelque peu. Elle y avait puisé presque de l'espérance. La pauvre femme ne répondit plus mot, elle souleva son enfant entre ses bras (pour tout au monde, à ce moment-là, elle n'eût pas voulu le laisser livré à ses propres forces), et prit la route qui menait à sa maison. En s'éloignant, elle dit simplement à Claude :

— Au revoir.

La scène que je viens de raconter se passait au détour d'un chemin où s'étaient rencontrés Catherine, revenant de son rude travail de la moisson, et Claude ramenant de l'abreuvoir une paire de chevaux.

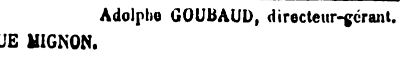
Après l'adieu de Catherine, Claude s'était mis en marche. Il arrêta bientôt ses chevaux, retourna la tête, et, la main appuyée sur la croupe de sa monture, il regarda la pauvre femme s'éloigner lentement, chargée de son précieux fardeau, trop lourd à coup sûr pour ses bras, qui l'étreignaient avec passion.

Xavier Eyma.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

On nous permettra, malgré la saison déjà avancée, de retourner en arrière pour rendre compte des choses remarquables qui ont été créées à l'occasion des réunions du grand monde, les derniers jours du carnaval.

Au bal donné par M. le duc de Luynes, nous avons admiré un magnifique costume de *reine de Saba*, porté par madame de S... Ce costume se composait d'une jupe à queue en satin bleu de Chine, recouverte de riches dessins en or, genre *hébraïque*, une seconde jupe en satin cerise également brodée, un tablier du même style, les manches en forme de voile, vrai tissu, point d'esprit en or, étaient toutes brodées et recouvertes de 32 000 étincelles d'or, ouvrage de fée. La coiffure de ce costume se composait d'une couronne en or, étincellante de pierreries. Au même bal, M. le duc de Choiseul portait un domino en moire antique couleur capucine, brodé de lames d'or style Pompéi, surmonté de 17 plumes d'Autruche.

Plusieurs toilettes, d'un goût artistique, ont été portées aux bals des Tuileries. Madame *Plé-Horain*, rue de Gramont, 27, en a exécuté quelques-unes, pour lesquelles elle a fait preuve d'un talent consommé. Nous citerons la toilette de madame de V...., toilette sérieuse, composée d'une robe à queue en velours noir brodée à la grecque en soutache or et cerise, ensuite celle de madame la comtesse de P......, composée d'une robe de satin blanc à longue traîne, ornée de plumes et de broderies en or et argent style vénitien. La même dame portait une parure en bijoux *Campana*, en filagranes or et argent avec pierreries, rubis, émeraudes, brillants, améthystes et topazes montés à jour, et une coiffure à diadème assortie, d'une richesse et d'une beauté admirables.

Maintenant que nous avons jeté un dernier coup d'œil sur toutes ces merveilles, oublions le carnaval et occupons-nous des préparatifs de la saison du printemps. Nous pouvons donner dès aujourd'hui des détails pleins d'intérêt. Nous sommes en avance sur tous ceux qui s'occupent de modes, et ceci prouvera une fois de plus à nos lectrices le zèle que nous mettons à contenter leur juste impatience.

Voici des chapeaux, de genres différents, tous extrêmement jolis; ils sortent des ateliers de madame *Plé-Horain*.

Un premier chapeau est de crêpe bleu bluet, la passe est recouverte de coquilles plissées en pareil avec garniture de blonde; ces coquilles, plus volumineuses sur les côtés, forment une garniture *Marie-Stuart;* des touffes de bluets avec branches d'épis et de feuillages en paille de riz sont posées contre la calotte tombant sur le côté gauche. Le bavolet de crêpe est recouvert de blonde blanche, les brides sont de taffetas bleu bluet. L'intérieur est bouillonné de tulle illusion, avec bouquet de bluets, épis et coques de velours bleu.

Un autre chapeau est de tulle blanc, brodé de pois satinés ; du bord de la passe au bavolet, il est garni par des volants plissés à plis plats de tulle pareil. Ces volants sont séparés par des coquilles plissées de taffetas bleu. Une répétition de cette garniture se trouve au-dessous de la calotte en tête du bavolet, ce dernier est de tulle. Les brides sont bleues, l'intérieur est de tulle blanc, avec des nœuds et des pouffes de taffetas bleu.

Un troisième chapeau est de tulle blanc, garni sur la passe par des volants de blonde. De chaque côté de la calotte se trouvent des touffes de violettes de Parme. Un large ruban violet entoure le bord en dessous du dernier volant et forme les brides. L'intérieur est orné de violettes dans des touffes de tulle, les joues sont blanches.

Les chapeaux de madame Plé-Horain sont si jolis que nous voudrions pouvoir les décrire tous ; en voici un quatrième : il est de crêpe blanc, brodé par des agréments de paille, formant de petites boules suspendues par des chaînettes de jais. Un galon de paille ouvragé forme un nœud allemand sur le bord de la passe ; le même nœud est répété au-dessus du bavolet qui est de blonde, doublé de crêpe liséré de taffetas. A l'intérieur se trouvent trois grosses marguerites blanches, mélangées de bruyère rose, les brides sont de taffetas blanc.

La forme des chapeaux n'a pas subi de changement notable ; elle est toujours haute sur le front, est très ornée au sommet, seulement elle joint moins à la figure et les garnitures enveloppent les joues. Les bavolets sont encore très grands. On pose généralement des ornements au-dessus du bavolet ; ces ornements sont de fleurs, coques de rubans, etc. On fera, pendant toute la saison, beaucoup de chapeaux de crêpe ; les agréments de paille seront en grande vogue ; on mélangera la paille et les épis de blé naturels avec des fleurs. On portera bien moins de chapeaux de crins que l'année dernière. Le mois prochain nous parlerons des chapeaux de paille, nous n'en avons pas encore vu. Les couleurs en vogue sont pour le moment : *bleu Leman*, bleu bluet, violet monseigneur, ponceau et capucine ; cette dernière couleur a une faveur marquée, la nuance est heureuse et sied à ravir.

Les étoffes à très petits carreaux se porteront énormément en toilette de ville. Le magasin de la *Scabieuse*, maison *Saran*, rue de la Paix, 10, nous a permis d'examiner ses premières étoffes de printemps. Nous avons remarqué les petits carreaux gris et noir, de taffetas, barége anglais et grenadine; les taffetas, noir ou violet brodés de petites fleurettes blanches, font des robes de demi-deuil d'une grande distinction.

Le magasin de la *Scabieuse* a déjà préparé quelques confections : les petits collets de cachemire blanc, doublés de taffetas et brodés de soutache ou point russe, dominent; leurs formes sont plus courtes que celles de l'année dernière.

Les taffetas noir, violet et gris de la *Scabieuse* sont une bonne fortune pour les femmes qui apportent à leurs vêtements des soins et de l'économie. Aucune autre maison, à notre connaissance, ne possède un choix plus remarquable de bonnes et belles étoffes dans des conditions aussi avantageuses.

Parmi les nouveautés que l'on nous montre depuis quelques jours, nous signalons les créations de fleurs de la maison *Tilman*, rue Richelieu, 104. Madame *Léontine Coudré*, élève et successeur de madame Tilman, vient d'avoir, dans les salons parisiens, des succès dont elle peut être fière. Il est impossible de montrer plus de goût et de talent, ni de se multiplier d'une façon plus gracieuse. Pour un des derniers bals, madame *Léontine Coudré* avait fait, pour deux jeunes sœurs, deux coiffures extrêmement remarquables. La première était une couronne d'aubépine blanche, mélangée de narcisses, avec papillon bleu or et argent en aigrette. La seconde se composait d'un bandeau de mousse, avec roses mousseuses, boutons et branches de réséda. Une traîne de feuillage et d'herbes fines, nouée par des rubans de velours rose à filet doré, formait un nœud qui retenait les traînes en arrière des cheveux.

Les nombreuses commandes de la saison des bals n'ont point empêché madame *Léontine Coudré* de préparer, une des premières, les plus gracieuses nouveautés de printemps. Nous voyons dans ses salons des fleurs destinées aux capotes de crêpe et aux chapeaux de paille. Ces derniers auront pour ornements les fleurs des champs qui leur vont si bien.

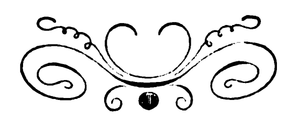
Aux chapeaux de crêpes, on mettra de préférence les tulipes panachées, les pavots lisérés, les touffes de muguets des bois, les narcisses et les jacinthes de Hollande. N'oublions pas les plumes saules et les *plumes mousselines* qui seront en grande faveur, et dont la maison *Tilman* a une si admirable collection. Nous citons encore les boules de neige teintées de vert à blanc pur; ces dernières sont d'une exquise distinction.

On nous annonce plusieurs mariages du grand monde. Les présents contenus dans les corbeilles ne laissent rien à désirer. On a eu le bon goût d'en confier les apprêts à la maison *Lassalle*, 37, rue Louis-le-Grand. Elle y a mis cette entente et cette harmonie dont nous nous plaisons souvent à constater les heureux effets. Ce qui nous a paru le plus digne d'être cité, dans les corbeilles de mariage dont nous nous occupons, ce sont les cachemires de l'Inde sur fond blanc, noir, bleu, vert et jaune, avec des dessins orientaux à palmes superposées, à fond plein et baguettes de couleur. Ce genre nouveau ne se fait que pour les châles d'un prix élevé, mais il a un cachet tout particulier et se recommande par une richesse et une variété de couleurs d'un travail surprenant. Les bijoux annexés à ces mêmes corbeilles sont mélangés de pierreries, avec entourage de perles fines. Quelques éventails à dessins Watteau avec garniture de plumes et montures d'ivoire mélangé de nacre, nous ont paru le *nec plus ultra* du bon goût.

Revenons aux étoffes; c'est le moment d'en parler. Le commencement d'une saison nécessite des renseignements sur les tissus en vogue. Il se portera cette année une prodigieuse quantité de foulards, pour robes de dames et petites filles. En conséquence, nous avons été visiter les nouveaux arrivages de la maison du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, et voici ce qu'il résulte de notre examen : On portera beaucoup de foulards unis, les robes seront garnies de petits volants ou de chicorées du même, les nuances à l'ordre du jour sont : bleu Leman, capucine, vert émeraude, vert Paul Véronèse, cadium, gris pintade, pervanche, rubis, biche au bois, Rotomago (espèce de marron doré), iris violacé, nuance qui tient du gris et du bleu, et violet dahlia. En dessins à fleurs, nous voyons sur fond blanc, gris, marron ou noir, des verveines avec feuillage, du pourpier d'Afrique, des escolzias (fleurs jaune d'or), des tombergias avec branches de feuillages et des semis de fleurs de bruyères. Nous recommandons aux dames qui se font envoyer la magnifique collection de ses échantillons par le *Comptoir des Indes*, de ne pas oublier un foulard de cou appelé *Lalla-Rouck*, fond rouge indien avec des dessins *hiéroglyphes* noirs, dont le succès est très grand. Ces foulards sont en tissu extra, résistant à toute espèce de lavage, et sont d'une originalité surprenante.

Si l'on nous demande quelques avis touchant la parfumerie, chapitre important dans la toilette, nous répondrons que les personnes les plus soigneuses de leur beauté, demandent à la maison *Viollet*, 317, rue Saint-Denis, les articles de parfumerie dont la réputation est universelle. Ces articles sont : le savon de thridace, la crème duchesse, la crème Pompadour, la poudre de riz rosée des abeilles parfumée d'ambre, et les extraits pour le mouchoir dont la maison *Viollet* a fait par gouttes embaumées des parfums sans pareil. On a porté beaucoup, depuis quelque temps, les poudres picotées d'or, d'acier et d'argent sur les cheveux. Cet article est encore un des produits fashionables de l'incomparable *Reine des Abeilles*.

Marguerite DE JUSSEY.



GRAVURE DE MODES N° 699.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours. Passe et tête unis.

Sur la passe est une belle plume qui retombe sur le côté.

Le bavolet, de tulle blanc, est recouvert par une dentelle noire bordée d'un effilé très léger.

Le dessus de la passe est garni par un beau nœud bien ouvert, composé du lien et de deux belles coques avec un seul bouton de rose.

Brides de taffetas.

Robe de taffetas, garnie d'ornements en chenille.

Corsage montant, à pointe devant.

Manche à coude.

Sur le corsage est posé un ornement en chenille qui simule un corsage *Figaro*.

L'ornement se compose, derrière, de pattes remplies par un quadrillé, terminées par une frange.

Cet ornement forme basquine *senorita*, derrière.

La manche est garnie d'une *épaulière Figaro* et d'un parement en chenille.

La jupe, ample et longue derrière, est découpée en dents au bas, une dent par lés, et terminée par un volant de 25 centimètres. L'agrément en chenille qui forme les dents est accompagné d'une frange, aussi en chenille, qui retombe sur le volant.

Sur chaque lé est une *pique* en chenille, ayant 50 centimètres de hauteur avec un quadrillé en chenille dans chaque pique.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure. Bandeau de touffes frisées sur le front. Tempes découvertes. Bandeaux crêpés et rejetés en arrière sur les côtés, à la façon dite Impératrice. La *raie* est à gauche. Le chignon est formé par un nœud, *Apollon*, double. Un large ruban accompagne la coiffure, il est disposé en bouillonnés retenus par une ganse d'or. Sur le côté, à la raie, est posé un camellia entouré d'une coquille de ruban.

Robe de tulle blanc ornée de rubans.

Le corsage, décolleté, est garni d'une draperie de tulle bouillonné, dont les bouillons sortent en crevés des quadrillés du ruban terminés par des nœuds.

La jupe est bouillonnée de colonnes et un quadrillé de rubans forme la tunique ouverte devant.

LE COTILLON.

Le Cotillon étant devenu très à la mode pour terminer un bal ou une soirée dansante, MM. Susse frères, place de la Bourse, 31, ont réuni tous les principaux accessoires à l'usage de cette danse.

Les principales figures sont :

Les Cocardes ou Nœuds, les Oranges à Surprise, les Drapeaux, la Houlette, les Marottes, les Ballons dorés, les Grosses têtes.

Viennent après une multitude d'autres petits objets qui font également partie du Cotillon, tels que Tambours de Basque, Mirlitons, Pétards, Croix de Commandeur, Décorations, Casques de Chevalier, Plumets et mille autres articles que l'on peut adapter à l'usage de cette danse qui se prête à toutes les fantaisies.

LES NŒUDS sont tout d'abord distribués par le Cavalier conducteur des Dames qui font partie du Cotillon. La distribution finie, le Cavalier conducteur frappe dans sa main et chaque Dame s'empresse de mettre la Rosette ou Nœud à la boutonnière du Cavalier qu'elle fait choix pour danser. A cette figure, il y a très souvent des préférés, c'est-à-dire que plusieurs Dames font choix du même Cavalier ; la préférence doit être accordée à la Dame qui a, la première, décoré le Cavalier de l'insigne du Cotillon.

LES BOUQUETS DE VIOLETTE sont la contre-partie de cette figure. La Dame conductrice les distribue aux Cavaliers, et au signal du Cavalier conducteur, chaque Cavalier s'empresse de l'offrir à la Dame qu'il a choisie pour valser.

VALSE GÉNÉRALE. Les Drapeaux sont par paire et par couleur. Le Cavalier conducteur distribue la moitié des drapeaux, assortis de couleur, aux Dames, et l'autre moitié est distribuée par la Dame conductrice aux Cavaliers. La distribution finie, le Cavalier conducteur frappe dans sa main et chaque Cavalier va rejoindre la Dame qui porte la même couleur du drapeau. Cette figure se répète plusieurs fois au gré de la société.

LES ORANGES A SURPRISE sont par deux et attachées d'une faveur de couleur différente ; elles devront être distribuées : une couleur par la Dame conductrice, et l'autre couleur par le Cavalier conducteur aux Dames. La distribution finie, chaque personne ouvre son Orange et les deux surprises pareilles indiquent la Dame et le cavalier qui doivent danser ensemble.

LA GROSSE TÊTE sert pour remplacer la figure du Chapeau. Une Dame se met au milieu du salon avec la tête qu'elle a eu soin de cacher jusqu'alors. Un nombre impair de Cavaliers se prennent par la main, forment un rond à l'envers, et se mettent à tourner très vite autour de la Dame, lorsque tout à coup celle-ci coiffe le Cavalier qu'elle choisit pour valser et les Cavaliers valsent ensemble. Cette figure se répète également plusieurs fois.



LES BALLES DE LAINE au nombre de six, de couleurs différentes, sont remises aux Dames qui se placent au bout du salon; les six Cavaliers vont se placer à distance et au signal du Cavalier conducteur, chaque Dame lance sa Balle dans le salon; le Cavalier qui parvient à s'en emparer danse avec la Dame qui l'a lancée.

LES BALLONS DORÉS servent pour remplacer le mouchoir.

Deux Dames lancent chacune un Ballon en l'air; les Cavaliers qui parviennent à s'en emparer dansent avec la personne qui l'a lancé. Cette figure se répète plusieurs fois.

LA HOULETTE a six rubans de différentes couleurs, et peut servir à plusieurs figures.

Un cavalier prend la Houlette et se met au milieu du salon. Le Cavalier conducteur choisit six Cavaliers qui forment un rond autour du Cavalier qui tient la Houlette. La Dame conductrice invite six Dames à prendre chacune un ruban de la Houlette et forment ainsi un deuxième rond autour des Cavaliers. Les Cavaliers se tenant par la main, tournent d'un sens, et les Dames, tenant chacune un ruban, tournent de l'autre; au moment où ils tournent très vite, le Cavalier conducteur frappe dans sa main et chaque Cavalier saisit la Dame qui se trouve en face de lui et valse avec elle.

Le Cavalier conducteur prend la Houlette, puis l'offre au choix à six Dames du Cotillon. Pendant ce temps, la Dame conductrice offre, au hasard, six Drapeaux de couleur correspondant à la Houlette, à six danseurs; au signal donné, les Cavaliers rejoignent les Dames de leurs couleurs, font deux tours de cercle, puis les Dames, abandonnant les rubans de la Houlette, valsent avec leurs danseurs.

LA HOULETTE sert à une autre figure: les Cavaliers, au nombre de sept, entourent le Cavalier conducteur qui tient la Houlette, se prennent par la main, se plient sur leurs jarrets, tandis que les Dames, tenant à la main un ruban de la Houlette, tournent autour d'eux. Le Cavalier conducteur frappe dans sa main, chaque Cavalier se retourne, s'empare de la Dame qui se trouve en face de lui; reste nigaud le septième qui prend la Houlette des mains du Cavalier conducteur, tandis que celui-ci danse avec la Dame conductrice. Cette figure se répète, mais en sens inverse, c'est-à-dire que les Cavaliers, tenant les rubans de la Houlette, valsent autour d'elles.

LES DÉS. Avec deux gros dés de carton, on fait asseoir une Dame au bout du salon.

Deux Cavaliers prennent chacun un dé, le lancent dans le salon; le plus haut numéro danse avec la Dame assise; les Cavaliers suivants prennent le dé du gagnant jusqu'au nombre voulu de danseurs et danseuses.

Le Cavalier conducteur peut augmenter les figures.



Courrier de Paris.



Pendant qu'on m'écrit de Paris pour me tenir au courant d'un millier de choses plus éblouissantes les unes que les autres, moi je continue, pendant quelques jours encore, à me délecter aux rayons du soleil printanier de Nice où je recueille de mon côté une foule de matières propres à un *courrier*. Qui sera le mieux servi au milieu de tout cela? Mes lectrices qui verront passer le volant lancé de Paris à Nice, pour revenir de Nice à Paris.

Voici donc ce qu'on m'écrit de Paris; après quoi je vous dirai ce que, de mon côté, j'écris de Nice à Paris.

Si je suis bien informé, et j'ai toutes raisons de croire que je suis, en effet, bien informé, il paraît que de mémoire de chef d'orchestre, on n'a dansé autant qu'on danse cet hiver; que de mémoire de costumier, on n'a donné autant de bals costumés, du haut en bas de l'échelle sociale. Mais tenons-nous, s'il vous plaît, aussi haut que possible, et commençons même par le plus haut. Ce plus haut, c'est les Tuileries, où il y a deux bals par semaine, le lundi et le mercredi, les bals du lundi étant appelés « *petits bals* » et ceux du mercredi « *grands bals* ». Pourquoi cette distinction, aux Tuileries, dans un séjour impérial, d'où le mot « *petit* » semble devoir être proscrit? Mais ne confondons pas, et surtout ne chicanons pas: « petit » ici, n'a nullement la valeur ordinaire de l'expression; c'est une question d'étiquette, voilà tout; à peu près, comme on dit, sauf à vous prier d'excuser le rapprochement, une « grand'messe » et une « petite messe ».

Donc, la différence entre les *petits bals* et les *grands bals* consiste en ce qu'aux premiers, les hommes ont la permission d'aller en frac, mais en culotte noire, tandis qu'aux grands bals, les hommes n'y peuvent aller qu'en habit de cour, dit habit habillé, ou en uniforme; ensuite en ce que les invitations aux petits bals sont beaucoup plus restreintes et n'ont lieu que sur les indications données par l'Impératrice elle-même.

Ces petits bals ne sont ni moins brillants ni moins animés que les grands. Au dernier de ces petits bals dont on me rend compte, l'Impératrice portait une coiffure d'algues marines et une ravissante robe ornée de roseaux. Sa Majesté était entourée de ses dames d'honneur: madame la baronne de Pierres, madame la comtesse de Rayneval, madame de Saulcy, madame la comtesse de la Bédoyère, madame de Lourmel et madame de la Poëze. Le *cotillon* a été, comme de coutume, conduit par M. le marquis de Caux. On y remarquait la princesse Anna Murat, madame la comtesse de Persigny avec une robe de satin blanc relevée de rubans de velours noir et une couronne de corail sur la tête; madame la baronne de Vatry avec une robe de soie jaune paille ornée de pensées, toilette de brune surtout, qui allait cependant à ravir à la charmante fille du préfet du palais, madame L. Lehon, madame de Frouencey, femme d'un officier d'ordonnance de l'Empereur; madame de Gallifet en

simple robe blanche sans ornements, madame Magnan et sa belle-sœur madame Barachin, madame d'Avilliers, madame Pereira, mademoiselle Charner, fille de l'amiral, mesdemoiselles du Halay, dont les plumes gris-perle, avec fleurs blanches dans les cheveux, rappelaient trop la toilette d'une douairière, mademoiselle de Heeckeren, etc. On y remarquait peu d'étrangers, quelques Anglaises cependant, à la tête desquelles nous citerons lady Cowley et ses filles. L'Empereur s'est retiré à dix heures et demie ; l'Impératrice est restée jusqu'à la fin du bal.

A ce qui précède, voici ma réponse de Nice. Le 2 février a eu lieu à la préfecture, — une maison hospitalière s'il en fut jamais et dont les maîtres savent si bien remplir leur rôle, — un bal costumé, dont la magnificence laissera de profonds souvenirs dans cette ville. On ne sait, après y avoir assisté, ce qu'il faut le plus admirer, de l'intelligente libéralité qui avait présidé aux préparatifs, ou des attentions délicates prodiguées avec une bonne grâce exceptionnelle aux nombreux invités qui se pressaient dans les salons ornés de fleurs et de feuillages avec une profusion dont on ne peut avoir l'idée qu'à Nice, où les fleurs sont considérées comme objet de première nécessité. J'ajouterai que 9 bouquets sur 10 de ceux qui étalaient leurs splendeurs dans les salons et entre les mains des femmes provenaient du jardin d'Alphonse Karr. On les reconnaissait à un je ne sais quoi qui les dénonce aux regards.

S. M. le roi Louis de Bavière, S. A. madame la princesse Marie, duchesse de Hamilton, et S. A. R. l'Infant Don Louis, duc de Parme, avaient daigné honorer cette réunion de leur présence. Plus de 1500 personnes appartenant à la société niçoise et à la colonie étrangère assistaient à cette soirée. Je me garderai de vouloir nommer chacun de ces personnages ; mais, pour que vous ayez une idée de l'élite du monde que possède Nice en ce moment, je me laisserai aller à citer quelques noms, en demandant grâce à ceux que j'oublierai. Et d'abord, madame Gavini, la reine de ces salons, portait avec une extrême grâce un costume de cour du dernier siècle, coiffure Marie-Antoinette, robe bleue couverte de magnifiques dentelles blanches et de roses ; S. A. la princesse Marie de Hamilton portait magnifiquement un magnifique domino blanc ; la princesse de Putbus, aussi remarquable par sa beauté et sa distinction que par sa charmante toilette ; la princesse Labanoff portait un délicieux costume d'abeille au corsage étoilé de pierreries ; la comtesse Orloff Denisoff, un riche costume de cour russe et sa jeune fille un habillement de paysanne russe ; lady Stratford de Redcliffe était en dame de palais de la reine Élisabeth ; l'une de ses filles en magnifique costume asiatique avec une robe de drap d'or. Nous avons encore remarqué miss Towneley en ravissant déguisement de *tempestive night* et coiffée d'une chouette ; lady Virginia Saunders en soleil ; madame de Blumer en pâquerette d'une fraîcheur et d'une élégance parfaites ; mesdemoiselles de Orestis, en riches costumes de Géorgienne et de Kirghisse ; la comtesse de Pralormo en Espagnole ; madame Delanoff en Calabraise ; la princesse Manouchey en Juive ; madame Keschko en mariée moldave couverte de gerbes d'or ; madame Halphen, très remarquée en paysanne cauchoise ; mademoiselle de Cessole en Air ; madame la marquise de Tressan en bacchante ; mesdemoiselles d'Ormoy en fleurs animées ; mademoiselle Pancratieff en soubrette Louis XV ; la baronne de Rothschild en grande dame du XVIIIe siècle, ruisselante de diamants et de rubis, etc.

Parmi les hommes nous citerons Sa Grâce le duc de Hamilton en Écossais ; le prince Alexandre Stirbey en brigand napolitain ; le prince Doria d'Angri en lazzarone ; le prince Ourousow en marquis et en costume de cour ; M. Am-Stein en Arabe de l'Yémen, M. de Rozières en costume du temps de Charles IX, le colonel Brougham en croisé d'une exactitude scrupuleuse. Nous citerons encore le prince et la princesse de Stirbey, le prince de Putbus, le prince Ypsilanti, la duchesse de Marlborough, le général anglais lord Rockeby, les généraux russes Schubert et Zuccato, le général Sonnet, le prince Comitini, etc., etc.

Quiconque a passé par Nice sait quelle courtoisie bienveillante et quelle grâce affable sont l'apanage de M. et madame Gavini. C'est dire qu'ils ont reçu et fêté leurs hôtes avec une distinction rare.

Voici maintenant ce qu'on m'écrit de Paris. C'est toujours de bals qu'il s'agit. Nouveau grand bal aux Tuileries, splendide comme les précédents ; puis on me dit encore que madame la comtesse de Persigny a donné une fête qui rappelle les plus belles fêtes de Londres. Impossible de voir réunion plus élégante et plus animée. Madame de Persigny parcourait les salons, et fêtait chaque nouvel invité avec sa grâce habituelle. Ses cheveux, d'une beauté proverbiale, étaient difficilement contenus dans une sorte de diadème argenté qui reposait sur du velours bleu. Sa robe d'un bleu calme et doux était lamée de flèches d'argent. Madame la baronne Alphonse de Rothschild était mise avec une grande simplicité : une résille de soie cerise, qui garnissait sa robe et formait une première jupe, donnait le plus vif éclat à cette beauté poétique et orientale ; la princesse de Metternich, si aimée et si appréciée du monde français, avait sur sa robe ruchée de tulle une garniture de fers à cheval en argent et clous bleus. Un peigne en argent formant aussi fer à cheval retenait la belle chevelure de l'ambassadrice d'Autriche ; madame la duchesse de Morny, madame la comtesse de la Bédoyère, une rose thé et une rose mousseuse. Le cotillon, conduit par un jeune étranger, le comte de Walterkirchen, s'est prolongé jusqu'à quatre heures et demie. Plusieurs figures nouvelles y ont été inaugurées, entre autres celle des banderoles aux diverses couleurs avec grelots.

Puis encore bal costumé et masqué chez le ministre des affaires étrangères, puis des soirées et des dîners chez la princesse Mathilde. On raconte que parmi les convives qui assistaient à l'une des dernières réunions de la princesse Mathilde, se trouvait M. G. Flaubert. L'impératrice a beaucoup causé avec l'auteur de *Madame Bovary*, et a, dit-on, témoigné le désir de voir figurer le costume de Salammbô dans le premier bal paré des Tuileries. Ce costume est ainsi décrit dans l'ouvrage : « Un soupir fit onduler d'un bout à l'autre la longue simarre qui pendait autour d'elle sans agrafe ni ceinture ; ses

sandales, à pointes recourbées, disparaissaient sous un amas d'émeraudes, et ses cheveux, à l'abandon, emplissaient un réseau de fils de pourpre. » On ne signale pas l'apparition de ce costume dans les réunions des Tuileries.

On ajoute que les portes de quelques hôtels du faubourg Saint-Germain viennent de se rouvrir. Madame la comtesse de Luppé doit inaugurer son hôtel par un grand bal. Il est aussi question de celui que donnera prochainement madame la comtesse de Cossé, dont la petite-fille, mademoiselle de Rivière, épousait le mois dernier M. le vicomte de Grancey.— Madame la duchesse d'Istrie reste chez elle le dimanche soir. — Le lundi est le jour de M. le duc de Galliera et celui de madame la vicomtesse de Kersaint. — Madame la marquise de Bethisi reçoit le mardi. — Madame la comtesse de Mercy-d'Argenteau, madame la comtesse de Fontenille, madame de Chevigné ont choisi le vendredi. — Madame de Beaumont reçoit le samedi; on y danse souvent.

Je réponds de Nice : la préfecture n'est pas le seul salon ouvert aux plaisirs et aux contredanses. Il y a ici, sans compter les nombreuses soirées dans la colonie étrangère, deux cercles qui donnent, par invitations, des fêtes d'une rare magnificence : c'est le Cercle Masséna et le Cercle philharmonique. Splendides appartements, richesse de décoration, profusion de fleurs et profusion de femmes; rien n'y manque.

Mais Paris et Nice (ceci n'est qu'une parenthèse) vont être débordés par les magnificences des fêtes dont Londres va être le théâtre à propos du mariage du prince de Galles avec la princesse Alexandre de Danemark. C'est le 7 mars qu'arrivera à Londres la princesse Alexandra de Danemark. Elle sera reçue à la station de Bricklayer's Arms par son futur époux et les autres membres de la famille royale. Elle traversera la Cité, le West-End pour se rendre à Windsor par le chemin de fer. La cérémonie du mariage, fixée au 10 mars, aura lieu dans la chapelle Saint-George, au château de Windsor.

Le mariage d'un prince de Galles est un événement assez rare dans les annales de l'histoire d'Angleterre. Des quatorze princes qui ont porté ce titre, cinq seulement se sont mariés lorsqu'ils le possédaient. Ces princes furent : 1° le Prince-Noir, qui épousa Jane de Kent; 2° Édouard, fils de Henri VI, dont le mariage fut célébré à Amboise avec lady Anne Nevill, fille du *faiseur de rois ;* 3° le prince Arthur, fils de Henri VII, fiancé, à quinze ans, à la malheureuse Catherine d'Aragona, femme d'Henri VIII; 4° Frédéric, fils aîné de George II, qui épousa la princesse Augusta de Saxe-Gotha, dans la chapelle royale de Saint-James ; 5° le prince-régent, mari de Caroline de Brunswick.

Ici je ferme ma parenthèse et je reprends mes renseignements de Paris.

De quoi me parle-t-on encore ? De théâtres. On me signale la pièce de l'Ambigu, *François les Bas-Bleus*, comme un grand succès ; cela ne m'étonne pas. On me parle de *Cartouche*, à la Gaîté, comme une heureuse reprise. On me dit que *Faust* est toujours, avec madame Miolan-Carvalho pour principal interprète, la pièce en vogue. Il paraît que la pastorale de M. Cadol au Vaudeville, *Germaine*, est un demi-triomphe, mais que *la Dame au Petit-Chien*, au Palais-Royal, vaut seule un long poëme.

Enfin on m'envoie, pour beaucoup de nouvelles à y prendre et pour l'amusement de mes lectrices, un feuilleton de M. de Rovray, que je retourne avec recommandation de l'imprimer.

Et, sur ce, je vais au bord de la mer prendre ma part de soleil et de chaleur printanière. Je suis sûr, en outre, de rencontrer le long de mon chemin deux cents marchandes de fleurs ; je m'achèterai, pour 5 centimes, un bouquet de violettes que vous payeriez à Paris 2 francs. C'est autant de gagné.

Mais comme, dans les premiers jours de mars, le chemin de fer pourra vous conduire de Paris à Nice en vingt heures, je ne puis que vous engager à y venir. Il y aura encore des violettes, toujours des roses, et les orangers seront en fleurs.

C'est bien tentant !

X. EYMA.

TRIBUNAUX.

Le vol des chiens est une industrie des plus lucratives entre les mille petits commerces plus ou moins mystérieux qui s'exercent dans Paris; la vente des chiens volés a lieu généralement dans les arrière-salles des marchands de vin, aux alentours du marché aux chevaux, et on verra qu'il s'y traite des opérations d'une certaine importance, quand on saura qu'aujourd'hui un sieur Morel s'est porté plaignant devant le tribunal correctionnel à propos du vol d'un chien lui appartenant et dont il avait, dit-il, refusé 500 francs.

Il demande : 1° la restitution de ce chien (couleur orange); 2° 320 francs de dommages-intérêts, somme représentant ses frais de voyage ; 3° 250 francs, prix d'une chasse qu'il avait louée et dont la perte de son chien l'a empêché d'user.

Mais comme les deux prévenus n'ont ni feu, ni lieux, ni solvabilité, M. Morel a indiqué dans sa demande comme solidairement responsable M. le marquis de X..., possesseur du chien.

M. le président. Mais M. le marquis de X... n'est pas en cause.

M. Morel. Aussi, monsieur le président, je demande la remise à huitaine pour l'assigner en responsabilité.

M. le président. Responsabilité basée sur quoi ?

M. Morel. Sur ce qu'il a acheté le chien.

M. le président. Ah ! c'est là-dessus que vous avez basé votre demande ?

M. Morel. Mais... (hésitant) alors... je ne me porte pas partie civile contre les deux prévenus, si je n'ai pas la responsabilité de...

M. le président. Votre intervention comme partie civile a été légalement constatée, il fallait réfléchir auparavant : le tribunal n'est pas un bureau de consultations.

Les deux prévenus sont interrogés : ce sont les nommés Langlois et Camus dit Gaspard. On va voir par leurs an-



técédents qu'ils n'ont d'autre profession que de voler des chiens.

M. le président. Langlois, vous avez déjà été condamné deux fois? — *R.* Oui, monsieur le président.

D. Pour quel fait? — *R.* Pour des chiens.

M. le président. Volés? Voilà qui est significatif et révèle votre profession. Et vous, Camus, vous avez également été condamné?

Camus. Oui, monsieur.

D. Pour quel fait? — *R.* Pour un chien.

M. le président. Oui, vous aussi, vous vivez de vols de chiens; c'est vous qui, de complicité avec Langlois, avez volé le chien de M. Morel, et vous l'avez vendu à un sieur Niepce?

Camus. C'est-à-dire que j'ai vendu à ce monsieur un chien marron, et non pas orange, il y a de ça plus d'un an...

M. Niepce est appelé, et déclare qu'il a, en effet, acheté un chien à Gaspard (Camus).

M. le président. Ce chien, vous l'avez revendu, et c'est celui qui est aujourd'hui en la possession de M. le marquis de X...

Le témoin. Oui, monsieur.

M. le président. Vous voyez, Camus, que c'est bien le chien de M. Morel. (*Au témoin.*) Est-ce que vous faites le commerce de chiens?

Le témoin. Non, monsieur; un de mes amis qui est en province m'avait prié de lui procurer un chien de chasse.

La dame Niepce déclare qu'elle a rencontré Langlois, qui lui a recommandé de ne pas dire que son mari avait acheté le chien à Gaspard, ajoutant: « Si je disais que c'est votre mari qui m'a donné 30 ou 40 francs pour voler le chien, qu'est-ce que vous diriez? » (Le témoin répète ce propos comme une menace de Langlois.)

M. le président. Camus, vous avez, en outre, volé un chien appartenant à un sieur Poirier.

Le sieur Poirier est appelé, et déclare que Gaspard lui a volé un chien d'une valeur de plus de 500 francs. Ayant découvert, dit le témoin, que l'auteur du vol était le sieur Gaspard, je suis allé le trouver et je lui dis: Il me faut mon chien, et c'est vous qui l'avez. Il me répondit: Eh bien! oui, c'est moi qui ai fait le coup; mais pour 1000 francs je ne vous dirais pas où est votre chien, il y aurait trop de monde compromis.

M. le président. Camus, qui donc serait compromis?

Camus. Mais, monsieur le président, tout ça c'est de la fausseté; je n'ai jamais dit un mot de ça, vu que je n'ai pas volé le chien de monsieur.

M. le président, au témoin. Vous n'avez pas vu le prévenu voler votre chien?

Le témoin. Oh! non, monsieur; mais, le soir de sa disparition, un voisin me dit qu'il avait vu deux hommes en blouse blanche qui, du trottoir en face, appelaient mon chien.

M. le président, à Camus. Eh bien! vous aviez, et vous avez encore une blouse blanche; voilà une circonstance qui vous trahit.

Camus. Oh! les blouses, tout le monde en a; des fois j'en ai une blanche, des fois elle est bleue: c'est pas une preuve.

Langlois. Pour quant à moi, je ne porte que des paletots.

Le tribunal condamne nos deux négociants en chiens chacun à treize mois de prison.

LA VEUVE CATHERINE.

(Voyez le numéro précédent.)

Je ne saurais trop dire quelles pensées agitaient Claude; je crois, pour parler au vrai, qu'il regardait sans penser. Un pli du chemin déroba tout à coup Catherine aux yeux de Claude. Celui-ci se frappa sur la poitrine un vigoureux coup de poing, qui lui tint lieu de toute réflexion parlée, et pressa les flancs de ses chevaux, qui allaient partir au trot, lorsqu'une voix lui cria:

— Eh! Claude, arrête un peu.

II.

Catherine était vraiment une jolie créature. Il fallait que sa beauté fût bien robuste pour s'être continuée dans son éclat jusqu'à l'âge de vingt-trois ans où elle était parvenue, car elle avait toujours été malheureuse par tous les bouts de sa vie.

Orpheline de naissance, elle avait été recueillie par une tante, qui lui avait fait payer bien cher ce pain de la pitié que le paysan donne rarement de bon cœur. — Le paysan voudrait vendre même ses bienfaits, par habitude de vendre; mais, ne le pouvant pas, il se venge souvent de sa générosité contrainte. — Catherine, un jour qu'elle avait été rouée de coups, se sauva de chez sa tante (elle avait alors quinze ans), et, après une semaine de vagabondage, trouva asile chez un pauvre faucheur, plus âgé qu'elle de trente ans au moins, qui l'épousa trois ans plus tard.

Branchu aimait Catherine cependant; il le lui prouva, d'une manière négative, il est vrai, mais il le lui prouva en ne lui reprochant jamais d'avoir augmenté sa misère. C'était beaucoup. Tout bonheur est relatif. Catherine avait, par comparaison, touché à l'idéal. Elle fut reconnaissante à Branchu, et sa gratitude avait survécu à son mari.

Catherine était enceinte pour la troisième fois quand Branchu se fit à la jambe, d'un coup de faux, une profonde blessure qui le cloua pour longtemps sur son grabat. La maladie de l'ouvrier, on le sait, c'est la misère. De ce moment-là, Catherine avait dû travailler pour deux, avoir du courage, de la force, de la santé pour deux. Elle se trouvait à une grande



demi-lieue de chez elle, le soir où les premières douleurs de l'enfantement l'avaient prise, et elle était accouchée, presque sur le seuil de sa porte, de l'enfant malingre dont Claude avait si fatalement tiré l'horoscope. Peu de temps après, Branchu était mort, laissant une maison dévastée par la misère.

La pauvre Catherine n'avait eu véritablement qu'une joie et qu'une consolation en sa vie, son enfant le seul (des trois qu'elle avait mis au monde qui eût vécu), Claude venait de souffler sur cette illusion.

Si Catherine eût été plus heureuse depuis sa naissance, peut-être eût-elle présenté les caractères d'une beauté moins réelle. Ses souffrances physiques et morales, en arrêtant chez elle le développement de forces communes aux femmes de la campagne, avaient réduit son corps à des proportions frêles et mignonnes. Dans ce bloc destiné primitivement, sans doute, à un assemblage vulgaire de formes musculeuses, le malheur avait sculpté une statue délicate et fine. Sous ses vêtements grossiers et pauvres, sous ses coiffures délabrées, malgré son teint basané, malgré ses mains durcies au travail et ses bras brûlés par le soleil, Catherine frappait vivement par un ensemble de lignes pures, douces et sympathiques.

Depuis cinq ans qu'elle était veuve, elle avait éveillé bien des amours sincères et pour le *bon motif;* mais elle avait résolûment écarté les prétendants, non pas qu'elle en méprisât aucun, ses refus étant justifiés par la profession de foi qu'elle avait faite à Claude. Tous ces épouseurs de campagne peu obstinés avaient renoncé à lui parler de mariage, jusqu'au jour où Claude aborda la question dans les termes que j'ai rapportés.

Ce Claude était ce qu'on appelle un beau gars de village. Il avait bien ce qu'il fallait, au reste, pour prétendre à une femme telle que Catherine, qui, dans sa simplicité, n'avait jamais eu la pensée de s'en faire accroire sur ses avantages.

Je ne veux point poétiser le héros de cette histoire. Claude était valet de ferme, et, comme on doit penser, nullement muscadin avec sa blouse terreuse, ses culottes de velours olive rapiécées et ses sabots d'écurie. Mais il avait vingt-sept ou vingt-huit ans, et portait merveilleusement bien sa jeunesse et sa carrure virile; de plus, il était bon travailleur, économe de ses deniers, sobre, désireux de se bien établir; il avait enfin l'intelligence de deux bras robustes et infatigables.

C'était assez de qualités pour ne point inspirer à Catherine, à l'endroit de Claude, d'autre opposition que celle qu'elle puisait dans sa résolution de demeurer fidèle au serment juré devant le lit de mort de son mari.

A la campagne, un serment est chose sacrée.

III.

Claude avait reconnu la voix qui l'avait hélé au moment où il s'était séparé de Catherine. C'était celle du fils du château voisin, un joli garçon par parenthèse. Claude salua en remontant légèrement le devant de son bonnet de coton jusqu'à la hauteur de son front, puis il le ramena au ras de ses yeux.

— J'ai entendu toute ta conversation avec Catherine, lui dit le nouveau venu.

— Ah! Et que vous en semble, puisque vous avez entendu?

— Tu as été brutal et stupide, car tu as fait beaucoup de peine à cette malheureuse femme.

Claude était à cent lieues de saisir le reproche que lui adressait son interlocuteur; il le regarda avec des yeux remplis d'étonnement.

— Mais il ne s'agit pas de ce que tu as dit ou n'as pas dit, reprit l'autre, réponds à mes questions. Catherine est donc bien pauvre?

— Non pas tant, puisqu'elle peut travailler encore; mais elle se fatigue à la peine plus que ses forces. Que son petit tombe malade, le chagrin la prendra, elle n'aura plus de courage, plus de cœur au travail, plus de force, et personne pour l'aider. Ou bien, si elle est épuisée avant l'enfant, ce qui peut bien arriver, ce sera deux fièvres et deux misères dans la maison.

— Cet enfant est donc bien souffrant et réellement menacé?

— C'est la maladie sur deux jambes. Ça peut tomber d'un jour à l'autre.

— Crois-tu que Catherine accepterait qu'on vînt à son secours?

— Elle est d'un caractère bien trop fier pour y consentir; elle n'est pas accoutumée à mendier; et, fût-elle la *seigneure* du château de votre papa, que je crois qu'elle travaillerait tout de même.

Le jeune châtelain se prit à réfléchir. Claude attendit quelques instants avant de lui adresser la parole.

— Monsieur n'a-t-il plus rien sur quoi me questionner?

— Tu peux t'en aller.

Ce fut toute la réponse du jeune homme, et un peu brusquement dite.

Le paysan partit au trot.

— Qui sait cependant, se disait-il de temps en temps en donnant du sabot dans les flancs de son cheval; qui sait? ça vient si vite la maladie!

Claude, on le voit, ne démordait pas de son argument. Le deuil qui pouvait assombrir son bonheur ne l'effrayait pas; il s'y résignait à l'avance avec une



LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92.

Entered at Stationers Hall.

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W. C.

MADRID P. J. de la Peña

certaine joie en attendant que le bon Dieu vînt au secours de la pauvre femme.

L'été se passa, l'automne aussi, et l'hiver arriva sans que son repos eût été troublé par aucun événement. Rien dans ses habitudes de travail ni dans sa patiente misère n'indiqua que sa porte se fût ouverte aux tentations, non plus qu'aux terreurs.

Catherine, en tout cas, je dois le consigner ici, avait repoussé avec dignité les services cependant fort désintéressés du jeune châtelain.

— Je sais bien, lui avait-elle répondu, que tout le monde me blâme de ne point chercher un appui pour moi et pour mon enfant; mais, si je le demandais à quelqu'un, cet appui, ce ne serait pas à vous, monsieur. Vous me feriez l'aumône peut-être ; mais, tant que j'aurai mes deux bras bien attachés à mes épaules, tant que j'aurai un souffle de vie, je ne l'accepterai de personne ; si ce n'est l'aumône, ce serait un prêt que vous m'offririez ; eh bien! je ne pourrais jamais vous le rendre.

Le châtelain se le tint pour dit.

A l'arrivée de l'hiver, tout le château déménagea pour Paris.

En même temps, Claude, qui avait évité de rencontrer Catherine depuis la conversation du chemin, quitta la ferme où il servait pour aller à trois lieues de là s'associer à l'exploitation d'un moulin. Claude fit ses adieux à la veuve, comme s'il ne devait plus jamais la revoir, et partit bien décidé à l'oublier, mais se sentant cependant bien moins fort de cœur qu'il ne l'était d'intention.

IV.

Aux premiers froids qui vinrent, l'enfant de Catherine fut atteint de la coqueluche, puis les fièvres intermittentes s'attachèrent à ce frêle petit corps, et, comme on dit vulgairement, le rongèrent jusqu'aux os. Le fatal pronostic de Claude se réalisait.

Catherine avait pu l'oublier dans la sécurité complète où elle avait vécu jusqu'alors ; sans doute même elle avait dû traiter le jeune paysan de fou en ces moments d'illusion où les sourires de son fils répondaient à ses caresses. Mais quand elle vit l'enfant malade, une terreur profonde la saisit ; il lui sembla que Claude avait été un prophète, un juge peut-être, en prononçant un terrible arrêt de mort contre ce pauvre petit être. Une sorte de superstition se mêla aux angoisses maternelles de Catherine, et elle se demanda si Claude n'avait point jeté un sort sur elle pour se venger de son refus. Je ne sais même s'il n'entrait pas dans tout cela un peu de repentir, et le regret qu'il fût trop tard peut-être pour revenir sur sa décision primitive. En tout cas elle songea souvent à ce Claude qui prenait ainsi la plus large place dans sa vie, et cela au moment où elle n'était plus, comme jadis, exposée à le rencontrer chaque jour dans les sentiers du village.

Ces pensées troublèrent profondément Catherine. Pendant les premiers temps de la maladie de l'enfant, elle se sentait encore assez d'énergie et de forces pour continuer à travailler ; mais plus le mal s'aggravait et plus la prophétie de Claude s'accomplissait de tous points, c'est-à-dire que le chagrin, les veilles, les craintes, arrêtèrent le travail, et la misère s'emparait chaque jour un peu plus de ce foyer déjà pauvre et désolé.

Un matin, Catherine, désespérée jusqu'à l'exaltation, épuisée par les larmes, par les prières et par les souffrances, convaincue enfin que Claude avait raison, eût voulu pouvoir écrire à Claude pour lui demander compte de l'arrêt dont il les avait frappés, elle et son enfant, ou plutôt pour implorer sa grâce. Mais Catherine ne savait point écrire, et Claude ne savait point lire. Elle songea un moment à se mettre en route pour l'aller trouver ; mais elle s'arrêta devant cette horrible pensée qu'au retour elle ne retrouverait peut-être plus son enfant vivant, et d'ailleurs où aurait-elle puisé la force pour marcher trois grandes lieues de pays, alors qu'elle n'en avait plus assez pour travailler ?

Pas un voisin de Catherine ne l'avait assistée dans sa douleur.

Le paysan est peu accessible à la pitié; le malheur d'autrui le touche médiocrement. Il n'a de sensibilité que pour ses propres douleurs, et encore cette sensibilité est-elle passagère ; — affaire de tempérament, philosophie instinctive, ou bien rudesse de cœur, peu importe ; toujours est-il qu'aux champs on est économe de larmes pour soi et avare de sympathie démonstrative pour les autres. L'épiderme du cœur y est épais et rugueux comme celui des mains. Le paysan n'a pas plus la délicatesse des grandes douleurs qu'il n'a celle des grands plaisirs.

Et puis, bien des vengeances étaient accumulées contre Catherine. Les prétendants et les amoureux éconduits se réjouissaient tout brutalement, et dans un autre sens que l'eût fait Claude, des coups qui frappaient la pauvre femme.

— Elle n'a que ce qu'elle mérite, disaient-ils avec une barbare indifférence.

Les mères elles-mêmes se montraient froides, presque hostiles aux tortures maternelles de Catherine, plus par égoïsme que par dureté. La fierté résignée de celle-ci leur servait d'excuse.

— Si elle ne demande rien, disaient-elles, c'est qu'elle n'a besoin de rien. Peut-être bien, ajoutaient même certaines commères, que le fils du château lui

a laissé de quoi traverser en sécurité l'hiver et les mauvais cas.

Une après-midi, Catherine, affamée par un jeûne de cinq jours, affaissée sur la terre gelée de sa cabane, les cheveux épars, le corps brûlé par la fièvre, sanglotait à grosses larmes sur le corps décharné de son fils, et pas une obole dans cette cabane pour acheter un remède! En ce moment suprême, où l'agonie planait déjà sur la couche du pauvre enfant, Catherine eût donné plus que sa vie, elle eût accompli le plus grand sacrifice pour étancher seulement la soif qui séchait le gosier du petit moribond. Elle priait tantôt, tantôt elle appelait au secours, et même elle prononça, tour à tour, le nom de Claude et du jeune maître du château.

A un bruit de pas précipités qui se fit entendre tout à coup à la porte, Catherine se dressa vivement et bondit vers la personne qui entra.

— A boire! cria-t-elle, à boire pour mon fils!... Une goutte d'eau!... Sauvez-le!...

Qui était ce sauveur, peu lui importait! Elle n'eut pas le temps de voir si c'était Claude ou son tentateur de l'été passé. Ses yeux se fermèrent, elle tomba évanouie entre les bras de ce visiteur inattendu envoyé du ciel.

Un quart d'heure après, Catherine, en s'éveillant de son évanouissement, se trouva couchée sur son pauvre lit. La cabane, déserte l'instant d'auparavant, était pleine de monde; un grand feu brillait dans l'âtre, étonné de cette bonne fortune; deux hommes étaient au chevet de la pauvre femme, l'un à droite, l'autre à gauche; ce dernier, les doigts collés au pouls de Catherine, tenait d'une main un breuvage qu'il lui présenta au moment où elle rouvrit les yeux.

— Mon fils?... commença-t-elle.

On lui montra l'enfant, assoupi dans un lit voisin. Rien ne manquait plus dans la cabane, désolée tout à l'heure, rien, ni remèdes, ni provisions, ni médecin.

— Je suis arrivé à temps, Catherine! murmura à l'oreille de la malheureuse son gardien de droite.

Catherine tourna la tête de ce côté. Ayant reconnu le jeune maître du château, elle cacha son visage dans ses deux mains et fondit en larmes.

— Merci pour mon enfant, dit-elle d'une voix affaiblie; mais moi, laissez-moi mourir... — J'avais espéré que c'était Claude! ajouta-t-elle mentalement.

Quelques jours après, Catherine avait retrouvé une partie de ses forces avec la santé qui revenait à son enfant. Assise à la porte, devant un rayon de soleil de février, elle songeait déjà à l'avenir.

— Pourrai-je bientôt reprendre mon travail? demanda-t-elle au médecin, qui allait sortir.

— Pourquoi vous inquiéter de cela? répondit le jeune maître du château.

— Mais ne faut-il pas que je m'occupe de vous rendre tout ce que vous m'avez prêté, répliqua Catherine avec ce ton de fermeté qu'elle savait prendre.

— Vous ne me devez rien...

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit l'été passé, monsieur. Nous voilà guéris, maintenant; ce sera pour longtemps, j'espère, avec la volonté de Dieu! Toute maladie est un bail de santé.

Le jeune châtelain ne répondit mot. Il se sentait dominé par la dignité et la résignation de cette pauvre femme, à qui ses souffrances et son malheur venaient de faire un piédestal.

— Je vous serai bien reconnaissante tout de même, reprit-elle en serrant les mains du jeune homme.

Ce rayon de soleil passager allait s'éteindre. Catherine, qui sentait venir le froid, s'apprêtait à rentrer, lorsque, aussi loin que sa vue put s'étendre, elle aperçut, montant le chemin qui conduisait à sa demeure, un homme en blouse neuve, et dont le pas se ralentissait à mesure qu'il se rapprochait de la maison. Catherine se leva; il lui semblait avoir reconnu Claude. Pour mieux voir, elle monta sur sa chaise; ses yeux ne l'avaient pas trompée, c'était lui! Elle voulut s'élancer au-devant de Claude, qui, ayant deviné que ce mouvement était un appel, bondit plutôt qu'il ne courut vers Catherine.

— Qu'y a-t-il, Catherine? demanda-t-il vivement et en enveloppant la jeune femme dans ses bras. Avez-vous besoin de moi?

— Oui, Claude, j'ai besoin de vous. Vous aviez prédit vrai : mon fils a vu la mort sur son oreiller, et mes forces m'ont trahie. Claude, j'ai demandé au bon Dieu de sauver mon enfant au prix d'un sacrifice. Il m'a envoyé d'abord ce jeune monsieur, qui nous a rendus l'un et l'autre à la santé; j'ai cru que c'était ma vie que le bon Dieu voulait, j'étais prête à la lui donner; vous venez aujourd'hui, sa miséricorde ne me commande qu'un sacrifice, le parjure à mon serment...

— Vous consentez donc à vous remarier, madame Catherine?

— Oui, Claude; si M. le curé croit que je puis le faire sans damnation.

— Et à me prendre pour mari?

— Oui, Claude.

— Aussi bien, c'est tant mieux mille fois, madame Catherine. Je vais acheter tout le moulin à moi seul; les affaires n'y vont pas mal, et je venais dans le pays emprunter de l'argent pour ça...

— Quelle somme vous faut-il, Claude? demanda le jeune châtelain.

— Deux mille écus, monsieur.



— Je les donne en dot à madame Catherine, et soyez heureux!

— Oh! oui, nous le serons!... Mais cependant je mets une condition à notre mariage, Catherine.

— Laquelle?

— C'est que vous resterez un an au moins sans travailler, et rien qu'à soigner le petit, car, enfin, il est maladif, et...

Catherine, toute pâle, mit la main sur la bouche de Claude et lui imposa silence. Elle était payée pour craindre les prophéties de Claude.

Comme on le pense bien, le curé ne s'opposa nullement au second mariage de la pauvre femme. Il trouva même de bonnes paroles pour la relever de son serment.

Catherine fut-elle heureuse? Eh! mon Dieu, oui! Elle donna raison à Claude, au milieu des satisfactions de sa vie, comme elle lui avait donné raison au milieu des angoisses par où elle avait passé le jour de la terrible agonie de son fils.

Trois enfants bien venus qu'elle eut de son second mari la consolèrent de la mort du *petit*, que Claude avait, par deux fois, si fatalement prédite. L'aisance et le repos dont elle jouit lui firent oublier les privations, les fatigues et les misères de son passé.

Ce fut une bénédiction du ciel!

Xavier EYMA.

HISTOIRE DE DEUX DOTS.

On a célébré, la semaine dernière, à Cologne, le mariage d'un célèbre entomologiste, mon ami le docteur Wilhem Schlosser, auteur d'un ouvrage qui jouit en Allemagne d'une immense et juste réputation, et que malheureusement on n'a point encore traduit en France. Cet ouvrage est intitulé : *Eigenthümlichkeiten und Gewohnheiten der Insecten* (Mœurs, habitudes et caractères des insectes).

M. Wilhem Schlosser a épousé la fille unique d'un riche banquier, mademoiselle Gertruid Schneider.

L'histoire de la double dot des deux époux ne manque pas d'originalité et ne tient pas mal du roman.

Le grand-père maternel de mademoiselle Gertruid, Johann-Maria, était un maître d'école de village assez mal rétribué, ce qui ne l'empêchait pas de ressentir pour Gretchen, fille de son voisin, riche meunier, un de ces amours purs et un peu nébuleux comme en racontent les romans allemands en général, et en particulier les romans trop peu connus en France d'Auguste Lafontaine. Gretchen, de son côté, ne se montrait point insensible à l'amour de Johann-Maria; mais, hélas! le meunier ne reculait devant aucune avanie pour décourager Johann-Maria, ses bouquets de Vergissmeinnicht et ses élégies, si bien tournés qu'en fussent les vers.

Or, un soir d'hiver que Johann-Maria, assis tristement devant son poêle, assez médiocrement garni de combustible, se chauffait de son moins mal possible, et rêvait à la blonde Gretchen, un homme enveloppé d'un manteau entra brusquement, s'assit sans plus de cérémonie près du poêle, en face du maître d'école, et lui demanda *ex abrupto* :

— Pourquoi ne signez-vous jamais que de votre nom de baptême : Johann-Maria?

— Parce qu'il me plaît ainsi, répondit aigrement le maître d'école, peu charmé de subir cet interrogatoire, et de se voir interrompu par un inconnu dans sa rêverie sentimentale.

— Je le sais, moi. C'est parce que votre père est mort après avoir fait une faillite, causée bien moins par sa faute que par la fatalité.

— Où voulez-vous en venir?

— Je viens vous offrir la réhabilitation du nom de votre père; ses créanciers seront complétement désintéressés, capital et intérêts.

— Vous, mein Herr?

— De plus, vous recevrez pendant cinq ans une rente annuelle de trois cents thalers. Les cinq années écoulées, vous toucherez le capital de cette rente.

— Et qu'exigerez-vous de moi en échange de pareilles sommes? demanda Johann-Maria, qui se croyait le jouet d'un rêve, et face à face avec un démon qui marchandait son âme.

— Vous vous marierez immédiatement.

— Plutôt la misère, plutôt la mort, que d'être infidèle à Gretchen? s'écria le maître d'école.

— Eh bien! vous vous marierez avec Gretchen, mais dans quinze jours. De plus, chacun de vos enfants mâles portera le même nom de baptême que vous, Johann-Maria. Épousez donc tout de suite Gretchen.

— Son père me la refuse.

— Qu'est-ce que son père?

— Un riche meunier du village.

— Son père vous la donnera quand il vous saura riche vous-même.

— Quelles sont vos autres conditions?

— Tous les jours, vous consacrerez six heures à mettre votre signature au bas des papiers que je vous indiquerai.

— Et que comptez-vous faire de ces signatures?

— Rien que vous puissiez redouter: mais rien que je puisse vous dire avant que vous n'ayez signé le traité que voici.

En ce moment, on entendit le bruit d'une chaise



de poste qui s'arrêtait devant la chaumière. Un homme, également enveloppé d'un manteau, descendit précipitamment de la voiture, s'élança près de Johann-Maria, et lui dit :

— Dieu veuille que, pour vous et pour moi, j'arrive assez à temps! Combien vous offre cet homme?

— Trois cents thalers.

— Je vous en offre six cents.

— Et moi neuf cents.

— Et moi quinze cents.

— Et moi deux mille.

— Et moi trois mille.

L'autre s'arrachait les cheveux de désespoir.

Vous recevrez à l'instant le capital de la rente des trois mille thalers.

— Le voici, plus mille thalers d'épingles, riposta l'autre en tirant de sa poche un portefeuille bourré de billets de banque. Moi je vous paye comptant, tandis que lui n'est point assez riche pour le faire.

— Mais quelles sont vos conditions à vous?

— Les mêmes que celles de mon concurrent : mariage immédiat, enfants mâles portant tous le nom de Johann-Maria, et six heures par jour de signatures autographes.

— Que voulez-vous donc faire de ces signatures?

— Donnez-moi votre parole de traiter avec moi, sans cela, je ne vous révélerai pas un secret de cette importance.

— Je vous la donne.

— Mettez votre nom au bas de cet écrit.

— Le voici.

— Apprenez maintenant que vous êtes le dernier descendant des Farina, ou du moins le seul qui porte encore ce nom accompagné des prénoms Johann-Maria ou Jean-Marie. Ces noms signés de votre main au bas des étiquettes placées sur les flacons de l'eau de Cologne inventée par le célèbre chimiste, votre trisaïeul, et de la recette duquel je suis propriétaire; ces noms, dis-je, signés en toutes lettres et de votre main sur mes flacons, réduiront les contrefacteurs, comme monsieur, à la condition de faussaires en écriture commerciale. Je les mettrai dans l'alternative ou de respecter ma propriété et de ne pas se donner comme les successeurs de Jean-Marie Farina, ou d'être traduits devant la cour de justice criminelle.

Johann-Maria signa le traité, demanda, dès le lendemain, la main de Gretchen, l'obtint sans difficulté, se maria, passa tous les jours six heures, jusqu'à quatre-vingts ans, à donner des signatures, tripla ses capitaux par d'habiles spéculations, et mourut en ne laissant qu'une fille, aïeule maternelle de mademoiselle Gertruid.

Quant à Wilhem Schlosser, malgré son titre de docteur, ce qui ne signifie pas grand'chose en Saxe, voire en Allemagne, il remplissait à Leipsick une petite place administrative assez maigrement rémunérée, lorsqu'un soir, en revenant chez lui d'une chasse entomologique, car l'étude des insectes formait sa seule distraction, il trouva sur le seuil de sa maison un jeune homme évanoui. A ses pieds gisait un grand sac de peau. Wilhem releva le malade, le porta dans sa chambre, le coucha sur son propre lit, lui donna des secours, et finit par le ranimer un peu.

Alors le jeune homme raconta qu'il était étudiant polonais et que ses opinions politiques l'avaient fait, il y a sept ans, exiler en Sibérie. Après cinq années de souffrances et de misère, il était parvenu, au prix de mille périls, à s'échapper de Tomack, à traverser le désert, puis l'Oural, à arriver à Nijni-Novogorod, au moment de la foire à se cacher au milieu des marchands, puis, sous divers déguisements, à gagner Moscou, Smolensk, Varsovie, la Saxe et Leipsick. Il espérait trouver dans cette ville la fin de ses misères et se procurer de grandes ressources. « Mais, hélas! ajouta-t-il, mes forces m'ont trahi et je sens bien que je vais succomber.

» Merci à vous qui adoucissez par votre charité ma dernière heure, Dieu vous en récompensera, car pauvre orphelin, sans parents, je puis vous léguer tout ce que contient mon sac! »

En achevant ces mots, il serra la main de son hôte et mourut.

Le docteur Wilhem Schlosser attribua au délire de l'agonie les dernières paroles de l'exilé, le fit enterrer de son mieux, et jeta dans un coin le sac qui ne contenait que de petites peaux brunes, sans tête ni pattes qui pussent indiquer à quelle espèce d'animal elles appartenaient. D'ailleurs, en sa qualité de savant entomologiste, le docteur Schlosser était profondément ignorant en mammalogie.

Sur ces entrefaites, la foire de Leipsick s'ouvrit, et il prit fantaisie à Wilhem de porter chez un marchand de fourrures de ses amis les peaux que lui avait léguées le Polonais.

— Qu'est-ce que cela?

— Cela! Comme vous en parlez légèrement. Ce sont des martres-zibelines, et des plus belles, encore. Elles ont à peine souffert de la compression où les tenaient toutes ces lanières qui les nouent par douzaines. J'en ai rarement vu d'une teinte aussi foncée et d'une fourrure aussi fine. Regardez ces poils blancs qui apparaissent çà et là, et qui en triplent, avec raison, le prix pour les Russes, les plus experts connaisseurs, tandis qu'en France, où l'on s'y connaît beaucoup moins, on pousse la profanation jusqu'à les épiler, sous prétexte que les poils blancs indiquent des peaux de vieux animaux.

— Mais ces peaux ont donc de la valeur?



— Je vous les achète toutes, l'une dans l'autre à deux cents thalers pièce.

— Mais il y en a trois cents.

— Je voudrais qu'il y en eût mille.

Le docteur Schlosser donna ses peaux à son ami le marchand, et en reçut en échange soixante mille thalers. Le marchand les revendit toutes avec de gros bénéfices pendant la durée de la foire.

Un bonheur n'arrive jamais seul. Le docteur Schlosser rapporta chez lui le vieux sac contenant les fourrures, afin de l'accrocher, comme souvenir, dans sa bibliothèque à la plus belle place de ses collections.

En le secouant, il s'aperçut qu'un certain nombre de petites pierres se trouvaient cousues dans la bordure intérieure de ce sac. Mis en éveil par la valeur des martres, il retira du sac les cailloux et les porta chez un lapidaire; bien lui en prit, car c'était cent quatre diamants de grosseur formidable et dans leur cangue.

Riche désormais, et pouvant se livrer tant qu'il lui plairait à sa passion pour l'entomologie, le docteur Schlosser vint, il y a trois mois, à Cologne pour se procurer une variété de *dermeste à points de Hongrie*, qu'on ne trouve guère que dans les environs de cette ville. Il rencontra par hasard mademoiselle Gertruid Schneider, s'en éprit, la demanda en mariage, l'obtint et l'épousa.

« En bonne conscience, comme me l'écrit le docteur Schlosser lui-même, deux fortunes d'origines si bizarres étaient prédestinées à se réunir. »

Sam.

LE MARIAGE INDIEN.

(SOUVENIR DE VOYAGE.)

I.

Vers le mois de janvier de l'année 1861, je me promenais souvent aux environs de Pénonomé, village de l'isthme de Panama. Je vis une fois, dans une misérable chaumière, — sorte d'ajoupa, — un homme étendu sur une peau de bœuf, une femme qui lavait du linge contenu dans une *batéa* (gamelle) posée sur un escabeau, et un enfant de deux mois endormi dans un panier de forme allongée, qui lui servait de berceau.

Cette chaumière est construite de pieux fichés dans la terre et de bambous plantés en alignement; le tout est recouvert d'un toit de feuilles de palmier. On comprend aisément que l'air passe à travers les bambous; mais les habitants de cette humble cabane n'ont à s'en plaindre que pendant les mois de grand vent, de décembre à mars. Deux portes sont percées vis-à-vis l'une de l'autre et demeuraient toutes deux ouvertes, malgré l'époque de l'année, ce qui prouve que ces habitants ne sont pas extraordinairement sensibles au vent.

L'homme, alors négligemment couché sur une peau de bœuf étendue par terre, est de grande taille, son teint est brun, ses yeux sont grands et noirs, tous ses traits fort accentués. C'est le vrai type de l'indigène des environs de Penonomé.

Je pouvais voir ses formes vigoureuses : sa poitrine et ses jambes étaient nues; il n'avait pour tout vêtement qu'un caleçon qui commençait à la ceinture et finissait aux genoux.

La femme paraît vingt ans; sa figure est belle; ses yeux sont grands et noirs, ombragés de longs cils et d'épais sourcils parfaitement arqués; son nez est droit, sa bouche petite; ses lèvres sont un peu épaisses; elle a le teint cuivré comme celui de son mari. Ses cheveux lisses, noirs et brillants comme l'aile du corbeau, sont séparés en deux parties égales et tombent, en deux tresses, sur ses brunes et rondes épaules. Elle était vêtue d'une *polléra*, — c'est un nom donné à un costume tout particulier à la Nouvelle-Grenade. La polléra de la jeune femme se composait d'une jupe d'indienne bleu foncé, à fleurs blanches, serrée par un ruban noir autour de sa taille souple et gracieuse, — bien qu'elle n'ait jamais été emprisonnée dans un corset, — et d'une chemise à laquelle était adapté un quadruple rang de garniture de coton. Cette garniture, ornée de tulle, tombait jusqu'à la ceinture, dérobait pudiquement à l'œil sa poitrine et couvrait une partie de ses bras nus.

Un vieux banc, une table, quelques misérables chaises, une caisse noircie par le temps, un grabat dans un coin, voilà, à peu près, l'ameublement de la chaumière.

La jeune femme était debout devant sa batéa, et son port ne manquait pas de grâce; tout en lavant, elle regardait tour à tour son enfant et son mari.

Celui-ci jette tout à coup une cigarette qu'il achevait de fumer, se détire, bâille, se lève, va à la caisse, qui sert d'armoire, y prend une chemise et un pantalon, met d'abord son pantalon, qu'il fixe à sa taille à l'aide d'un ceinturon de cuir noirci, puis sa chemise, qui tombe ainsi sur le pantalon.

La jeune femme le regardait faire, et moi, caché par une touffe d'arbustes, je les observais attentivement.

— Tu sors donc? demanda-t-elle enfin.

— Mais oui, Pétra, répondit-il.

— Peut-on savoir où tu vas ainsi, Pablo?



— Certainement... c'est même assez facile à deviner; je vais à notre plantation.

— Notre plantation?

— Oui, ma petite plantation du bord de la rivière; je vais voir si mon riz est bon à être récolté.

— Et pour aller là, si près d'ici, tu t'habilles comme cela?

— Veux-tu donc que j'y aille nu par ce vent et ce soleil?

— Moi? je ne veux rien du tout. Seulement tu le faisais tous les jours il y a quelque temps. Pour aller dans les champs, as-tu jamais eu l'habitude de t'habiller plus que tu ne l'étais tout à l'heure?

— Non, j'en conviens; mais qu'est-ce que cela prouve? que je n'aime pas les mêmes habitudes, voilà! Adieu.

En disant ces mots, Pablo prit sur la table son couteau, qu'il passa à son ceinturon, et son *machete* (sabre) qu'il garda à la main, puis il fit quelques pas pour sortir.

— Pablo!... s'écria Pétra avec élan.

Pablo s'arrêta.

— Qu'y a-t-il, Pétra? dit-il.

— Rien... je voulais te dire... Ah! prends garde, marche avec précaution; l'autre jour j'ai rencontré par là un énorme caïman... je n'ai dû la vie qu'à mes bonnes jambes.

— Sois tranquille. Au revoir; prends soin du petit.

— Et il n'y a qu'un an!... murmura Pétra, après qu'il fut sorti.

II.

J'avais écouté la conversation précédente avec un grand intérêt.

Pétra s'absorba dans une réflexion dont elle fut dérangée par l'apparition d'un jeune Indien.

Le nouveau venu était de petite taille, d'une figure assez insignifiante.

Pétra, en le voyant, leva brusquement la tête et dit :

— Ah! c'est Juan!

Sans répondre, l'Indien jeta un rapide coup d'œil dans l'ajoupa, puis apercevant, par l'autre porte, la chemise de Pablo qui s'éloignait :

— Pablo sort d'ici? dit-il.

— A l'instant même.

La figure de Juan prit une expression de confiance; il s'avança vers Pétra presque souriant.

— Cela va bien, Pétra? dit-il; on ne vous voit plus, vous n'allez même plus visiter vos amies dans le voisinage.

— C'est vrai que je ne sors point; mais cela va bien, merci.

— Qui vous retient donc chez vous?

— Mes occupations, Juan; que voulez-vous que ce soit?

— Elles sont donc bien nombreuses!... Qu'est-ce que vous faites comme cela?

— Beaucoup de choses. C'est moi qui suis chargée de la culture des environs de la maison, je prends soin de notre enfant, je fais la cuisine et je lave notre linge. Croyez-vous que cela ne suffise pas à occuper une femme laborieuse?

— Parfaitement; mais je soutiens que, si vous le vouliez bien, vous trouveriez encore le temps d'aller vous promener un peu, de respirer l'air du dehors.

— C'est possible.

— Je suis sûr d'une chose : c'est que c'est Pablo qui vous a prouvé que vous ne deviez plus sortir!

— J'en conviens.

— Depuis trois mois, n'est-ce pas, cette idée lui est venue et il vous l'a fait adopter?

— Oui; un mois avant la naissance du petit. Comment le savez-vous.

— Et vous n'avez jamais eu aucun soupçon?

— Je n'en ai pas eu, mais je commence à en avoir. Pablo n'est plus le même avec moi; avant il était gai et bon, maintenant il s'ennuie et s'emporte quelquefois contre moi.

— Contre vous, Pétra!.. Cela étonnerait beaucoup tout autre que moi, qui sais ce que je sais.

— Que savez-vous?

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes *amanada* avec lui?

Juan venait de prononcer là un mot tout-à fait local et qui mérite une explication toute particulière.

Les Indiens de Panama, race défiante et prudente, ont cherché un remède préservatif contre les calamités du mariage. Ils ont introduit dans leurs mœurs une habitude qui a sans nul doute ses inconvénients, mais aussi qui offre des avantages dont parfois ils savent tirer un sage parti. Tout indigène de Pénonomé, avant de se lier pour la vie à une femme, la prend chez lui pour deux ans. Si, au bout de ce temps, il y a entre eux compatibilité d'humeur, s'ils se conviennent sous tous les rapports, ils se marient. Sinon, la femme quitte la maison de son amant, l'honneur sans tache aux yeux de ses concitoyens; elle trouve ensuite des partis nombreux, parmi lesquels elle peut tout à l'aise faire son choix. Si elle a des enfants, ils sont adoptés par son mari.

Le partage des enfants se fait d'après la loi espagnole : aux pères les filles, aux mères les garçons.

Amanarse, dans leur vocabulaire, veut dire se prendre à l'essai. Ils font, en effet, un véritable



essai du mariage. Pablo et Pétra n'étaient pas mariés : ils étaient *amanados*.

— Il y a un an que je suis amañada avec lui, répondit Pétra à la question de Juan.

— Un an! Et déjà!...

— Déjà? répéta interrogativement la jeune femme.

— Savez-vous pourquoi Pablo vous persuade de rester ici, tandis qu'il sort; pourquoi il n'est plus aimable envers vous; pourquoi son humeur est devenue méchante?

— Parce qu'il est fatigué de moi!... C'est ce que vous alliez me dire tout à l'heure... Oh! je l'ai bien vu, allez!

— Parce que aussi il fait la cour à une jeune fille.

— Lui! Pablo! je m'en étais presque doutée! s'écria Pétra avec fureur. Mais je ne l'espionnais pas, parce qu'il me semblait qu'alors il aurait été en droit de me tromper. A qui donc fait-il la cour?

— A Maria Carmen.

— Maria Carmen?... qui demeure à six lieues d'ici? dit la jeune femme avec un accent de doute.

— Il y a trois mois qu'elle est venue chez sa tante, dont la maison n'est qu'à une demi-lieue de celle-ci. Depuis huit jours seulement, sa tante l'a reconduite chez sa mère; mais elles doivent revenir encore toutes les deux. Elles devraient être arrivées ce matin... elles le seront ce soir.

— Et je vivais ignorante de tout cela!... Je ne savais même pas que Maria Carmen fût sortie de chez sa mère!... D'ailleurs, si j'avais su qu'elle était près d'ici, je ne m'en serais guère inquiétée! Ah! Pablo! Pablo!... Et la pauvre femme fit un geste à la fois de douleur et de menace.

— J'ai aimé Maria Carmen lorsqu'elle était chez sa mère, reprit Juan... Alors elle ne me repoussait pas... Au contraire, elle m'accueillait bien. Depuis qu'elle est venue faire à sa tante cette visite, qui a trop longtemps duré, Pablo l'a vue, s'est mis à s'occuper d'elle, et elle m'a laissé de côté pour faire la coquette avec lui! Malgré sa conduite légère envers moi, son caractère changeant et capricieux, ou plutôt à cause de cela, j'aime cette jeune fille... je l'aime à en perdre la tête! Je la trouve jolie... elle devait être à moi, et un autre me l'enlève! Cela me désespère et me rend furieux! J'enrage contre elle et contre Pablo!... contre Pablo surtout! Souvent je me dis : « Oh! je lui chercherai querelle, je le tuerai d'un coup de flèche ou d'un coup de couteau, je lui ouvrirai la poitrine, je lui arracherai le cœur et l'apporterai tout sanglant à son amante, à la belle et ingrate Maria Carmen! »

— Misérable Juan! s'écria Pétra en lui saisissant le poignet, serais-tu un assassin!

— Non, non, Pétra! tranquillisez-vous! répondit Juan en débarrassant péniblement son bras de l'étreinte de la jeune femme. Je suis moins que cela... je suis un lâche! Ces projets sanguinaires resteront des projets... jamais je n'aurai la force de les accomplir. Je n'ai jamais osé rien dire à Pablo en face... je viens vous trouver pour que vous essayiez de faire revenir à vous l'amant qui vous abandonne et qui fait mon désespoir.

— C'est bien! je ferai ce que je dois... Maria Carmen! ajouta-t-elle d'un air sombre, Maria Carmen! j'avais bonne opinion de toi... j'avais tort!... Tu sais que Pablo est amañado avec moi et tu me l'enlèves... je te déteste. Je ne suis pas lâche, moi... et j'ignore jusqu'où peuvent me pousser la fureur et la jalousie. Un mot, Juan : Maria Carmen sait-elle que je suis mère?

—Non, je ne le lui ai pas dit, et vous pensez bien que Pablo, de son côté... J'ai un projet... je veux, en lui apprenant cette nouvelle, tenter un coup décisif.

— C'est égal, elle veut détourner mon amant de moi... je la hais! Pablo sera-t-il longtemps absent?

— Une heure.

— Ah! j'aurais voulu le voir tout de suite!

— Eh bien! vous êtes servie à souhait... le voilà qui revient. Il a sans doute rencontré en chemin quelqu'un qui lui aura appris que Maria Carmen ne sera de retour avec sa tante que ce soir. Je me sauve; il ne faut pas qu'il me voie ici : il saurait que c'est moi qui vous ai tout dit... et je ne désire pas qu'il le sache.

Juan sortit vivement de l'ajoupa. J'étais toujours à mon poste, soigneusement caché, suivant avec avidité les péripéties du petit drame qui se déroulait sous mes yeux.

III

Lorsque Pablo rentra, il prit une chaise, l'appuya dans un coin, et s'y assit d'un air triste et ennuyé.

Pétra s'approcha de lui.

— Eh bien! lui dit-elle, tu as été promptement de retour?

— Comme tu vois, répondit-il sans faire aucun mouvement, sans même la regarder.

— Et le riz?

— Je crois qu'on peut le récolter.

— Tu n'en es donc pas sûr?

— Comment puis-je l'être? On se trompe quelquefois en jugeant sur les apparences.

— Dis donc la vérité, que tu n'as pas été à la



plantation, que tu allais chez Olaia pour y voir sa nièce Maria Carmen!

A ces mots, Pablo sortit de son immobilité et jeta sur sa femme un regard vif et pénétrant.

— Quelqu'un est venu ici et t'a parlé de moi? demanda-t-il.

— Non, personne, répondit Pétra avec calme.

— Ah! fit-il dédaigneusement, tu te permets alors de m'espionner?

— C'est un droit que tu m'as donné, dès que tu t'es cru celui de me tromper, de me trahir!

— Te tromper? te trahir? Ah ça! on dirait que je t'ai fait de grands serments, que je t'ai juré une éternelle fidélité au pied de l'autel, que je suis lié à toi pour toujours! Nous nous sommes pris à l'essai, n'est-ce pas? Nous n'avons contracté entre nous que l'engagement de nous faire plus tard des promesses, si nous nous convenions. Mais je me suis aperçu depuis longtemps que nos caractères ne s'accordent point... J'ai rencontré une jeune fille qui m'a plu, à qui j'ai eu le bonheur de plaire; j'ai pensé à en faire plus tard ma compagne... Cela n'est-il pas très simple?

— Pablo! de sorte que tu as songé sérieusement à me renvoyer et à en mettre une autre à ma place?

— Oui, je l'avoue... pourquoi te le cacherais-je?... J'y ai songé et j'y songe sérieusement.

Pétra laissa échapper un cri douloureux.

— Oh! Pablo! tu sais bien que je t'aime, moi! dit-elle en joignant les mains comme pour une prière.

— Elle aussi, elle m'aime.

— Mais tu m'as aimée... Ce temps n'est pas tellement éloigné de nous que tu ne puisses t'en souvenir... Tu m'as aimée, Pablo!

— Oui, je m'en souviens, je t'ai aimée... mais je l'aime maintenant, elle!

— Ah! fit Pétra en appuyant sa main sur sa poitrine, cruel et méchant... sans pitié pour l'amour et le dévouement! Qu'elle vienne donc cette rivale exécrée! Qu'elle vienne donc prendre ma place aujourd'hui, à l'instant même! Oh! je la tuerai, vois-tu! je la tuerai!

— Ne serai-je pas là pour la défendre?

— Tu prendras donc sa défense contre moi?

— Contre celle qui veut la tuer? sans doute!

— Et plus tard, peut-être, seras-tu obligé de défendre une autre contre elle; car tu m'as aimée, tu ne m'aimes plus; tu l'aimes, tu ne l'aimeras plus aussi: car son temps passera comme le mien a passé. Que t'ai-je fait, moi, pour que l'amour que je t'avais inspiré se soit tout à coup trouvé mort dans ton cœur?

— Ce que tu m'as fait? tu m'as détaché peu à peu de toi par des emportements comme ceux-ci, tiens!

— Et tu crois qu'elle est parfaite, ta Maria Carmen? La jeune fille qui trahit son amie, qui se plaît malicieusement à lui enlever son amant, n'est pas bonne, cela est certain. Elle n'est pas si belle; lorsqu'on nous voyait toutes deux ensemble on n'avait de regards que pour moi. Quand elle était enfant, je m'en souviens, sa mère la battait souvent pour ses vols et pour sa paresse.

— Tais-toi! tais-toi! s'écria Pablo en se levant, menaçant, de sa chaise; je t'ordonne de te taire, Pétra; ne la salis pas de tes calomnies!

— La salir! ton amour-propre est blessé de ces dures vérités, et tu les appelles des calomnies!... Il faut que tu sois aveugle pour me préférer une telle femme; mais tu me la préfères bien! Si je levais la main sur elle, tu me tuerais... je le sais... tu tuerais la mère de ton enfant!

Ces mots prononcés avec véhémence touchèrent Pablo; il fit un geste de protestation. En ce moment, l'enfant, réveillé par le bruit qui se faisait autour de lui, poussa des cris aigus. Pétra courut à lui, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers et de larmes. Elle lui dit à travers ses sanglots:

— Pauvre enfant! tu as raison de pleurer, va! Pleure! on dirait que tu comprends que tu n'as plus de père, comme ta mère n'a plus d'époux!

— Tu lui donneras bientôt un autre père, en prenant pour toi un autre mari.

— C'est possible... bien que je ne le croie pas... mais peux-tu me le dire de sangfroid? Tu consens, n'est-ce pas... et fort aisément... à ce qu'un étranger devienne le père de ton enfant? que cet étranger prenne ce titre sacré pour ton fils, pour sa mère, pour tout le monde; qu'il gagne l'affection et le respect de cet enfant qui est à toi et qui ne te considèrera que comme un indifférent, que comme un étranger, toi, son père!

— Mon fils! mon fils! s'écria Pablo subjugué, et il fit un geste pour s'en emparer et l'embrasser.

HIPPOLYTE PIRON.

(La suite au prochain numéro.)

Le CIRQUE NAPOLÉON offre tous les jours à la curiosité publique un spectacle d'un très puissant attrait. Il s'agit de six lions domptés, on peut même dire dressés par un Anglais, M. Crockett, dont la réputation en Angleterre dépasse celle que s'y étaient faite Vauhamburg et Carter.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





Imp. [illegible] à Paris r. Ste Elisabeth 11

700 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures exécutées par Mr. Loisel. *Fg. Poissonnière. 53 = Modes de Mme.* Plé Horain. *r. de Grammont. 27*

Costumes d'Enfants de la Mon. Pauline Royer *r. de Rivoli. 183*

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Nous allons nous occuper aujourd'hui des toilettes de ville, que la saison des bals nous a obligée de négliger un peu. Ordinairement les premiers jours de mars nous n'avons pas encore de nouveautés bien importantes à signaler; mais cette année, la saison très hâtive a donné à toutes nos maisons une grande activité. Les modèles nouveaux en robes, confections et chapeaux abondent, et nous allons en profiter.

Les confections que nous avons vues sont courtes. On fait pour demi-saison beaucoup de petits paletots de pluche, bordés d'une torsade de passementerie; les couleurs gris perle, pensée, violet, bleu mexicain et la Vallière sont les préférées. La maison *L'hopteau*, 41, rue Vivienne, chez laquelle nous puisons ces détails, fait aussi une quantité de petits collets de cachemire, blanc ou de couleurs claires, garnis en application de guipure noire et franges de chenille assorties. La même maison vient de créer une charmante veste *espagnole* qui sera très commode pour porter avec toutes les jupes de soie ou d'étoffe fantaisie. Cette veste n'est pas très courte, elle forme basquine. On l'exécute en taffetas, ou gros grain noir, les manches sont ouvertes, elle est garnie par des bouffettes crevées en amende, de taffetas jaune, chaque bouffette est entourée de dents de velours noir, avec chaînette de passementerie à perles de jais et bord de guipure. La garniture se répète également tout autour de la veste et aux manches. Ce vêtement plaît beaucoup, il est fort demandé, la grâce de sa coupe et son originalité élégante le placent en première ligne parmi les nouveautés du jour. Madame *Pauline Conter* a exécuté plusieurs robes à garnitures d'un effet charmant. Ces robes sont de taffetas, des nuances les plus nouvelles, les garnitures sont de velours et de dentelles. Quelques-unes sont posées en quilles de velours découpé, laissant reparaître le taffetas par intervalle sous des applications de dentelle ou de point de Venise. D'autres ont des garnitures formant *portique* de velours dentelé, posé sur chaque lé, large dans le bas et s'amincissant dans le haut jusqu'à moitié hauteur de la jupe. Une autre garniture, qui nous plaît beaucoup, se compose de losanges de velours découpés à l'intérieur, pour former une autre losange où l'étoffe reparaît. On pose ces médaillons en biais sur chaque lé, et un volant de taffetas garni de guipure et de passementerie va alternativement du haut du médaillon au bas de celui qui est sur l'autre lé, ce volant reprend de l'autre côté en bas et remonte en haut du médaillon suivant, ainsi de suite. On reconnaît, dans ces garnitures, le goût parfait et le dessin habile de madame *Pauline Conter*, qui manie le crayon aussi facilement que les ciseaux et se plaît à exécuter pour ses nombreuses clientes des ornements variés, d'un style hardi et d'une exécution irréprochable. Nous aimons aussi les robes *polonaises* de la même couturière. Celles-ci sont pour toilettes du matin, leur forme d'une seule pièce est très montante, avec manches à coudes fermées. Deux poches avec ouvertures en biais sont posées de chaque côté. Ces robes n'ont point de garniture dans le bas. On compose des palmes en passementeries riches, que l'on pose de chaque côté du corsage remontant vers l'épaule, sur les manches, aux poignets et à chaque poche. La robe polonaise se portera tout l'été. On peut la faire de taffetas, foulard uni, drap léger, coutil, etc.

Les robes de chambre se font presque toutes de la même manière. Celles que nous avons vues sont de cachemire de couleur, principalement gris, bleu ou pensée. La forme est plate sur le devant sans couture. De gros plis Louis XV partent du haut par derrière; on orne les devants avec des revers de pluche ou de taffetas piqué, ou encore des broderies de soutache de la couleur du taffetas de la doublure. Une cordelière sert de ceinture. Les manches des robes de chambre restent larges et ouvertes, les chemisettes de foulard de l'Inde blanc se portent en dessous. Nous verrons, sous peu, beaucoup de vêtements, robe, paletot ou collet de même étoffe. Cette mode, très commode pour la campagne, régnera plus encore que l'année dernière. On fait beaucoup de ceintures de cuir, avec boutons d'acier taillé et boucles d'acier d'un joli travail. Ces ceintures, objet de fantaisie, ne peuvent se porter qu'en toilette du matin.

Les chapeaux de printemps se font principalement de crêpe, de nuances nouvelles, douces et seyantes. Nous avons vu, dans les salons de madame *Herst et Cie*, rue Drouot, 8, une quantité de modèles charmants dont nous donnons la description à nos lectrices.

Un premier chapeau est de crêpe *bleu Léman*, il est garni, sur un des côtés de la passe, par une branche de jacinthe de Hollande rose pâle. Un apprêt de dentelle noire tourne autour de la passe en coquille et revient couvrir le crêpe du bavolet. Le dessous a des joues de coquillé de tulle blanc, au sommet se retrouve une touffe de jacinthes avec des coques de rubans bleu et de la dentelle. Les brides sont bleues.

Un deuxième chapeau a le fond de crêpe lisse noir. Un plissé de crêpe lisse blanc entoure le bord de la passe.

Sur le milieu se trouvent posées trois plumes, deux rouges et une noire formant pouff. L'intérieur est orné de feuilles et fleurs en apprêt de dentelle noire avec grains rouge et coquillé de blonde blanche. Les brides sont en taffetas blanc.

Un autre *chapeau capote* a le fond de tulle à pois blanc et la passe en taffetas bleu de Chine. Une ruche de tulle illusion très légère tourne autour de la calotte, sur laquelle se trouve un bouquet en touffe de fleurs et feuilles de bourrache. L'intérieur est garni des mêmes fleurs, avec coques de rubans et blonde, le bavolet de taffetas bleu et recouvert de tulle, les brides sont bleues.

Voici encore deux chapeaux charmants : le premier est de crêpe blanc orné d'une plume d'autruche déchirée, une touffe de volubilis panachés se trouve à l'intérieur avec un mélange de tulle blanc et du feuillage. Le bavolet est en crêpe blanc garni de blonde riche, les brides sont blanches. Le second chapeau est une capote de crêpe rose, ornée d'un marabout saule de couleur naturelle, la garniture se complète par un bavolet de dentelle noire et des fleurs de dentelle noire à l'intérieur, avec une touffe d'œillets roses et des coquilles de tulle blanc.

Ce qui distingue les chapeaux de madame *Herst*, c'est surtout une grande simplicité d'ornements et une légèreté extrême. Cette habile modiste donne à toutes ses créations un charme et une fraîcheur qui lui ont valu de nombreux succès. Ses coiffures de soirées sont aussi très recherchées, nous nous en occuperons prochainement.

Il se fait de fort jolies nouveautés pour costumes d'enfants dans la maison *Pauline Royer*, rue de Rivoli, 186. Madame *Desrez*, propriétaire de cette maison, invente sans cesse, et à chaque visite que nous rendons à ces nouveautés, nous revenons chargée d'une riche moisson.

Les vêtements d'enfants sont encore en lainage, beaucoup de robes et paletots de petites filles sont de cachemire bleu ou blanc. Les jupes se garnissent de petits volants de taffetas soutaché. Les petits garçons ont des paletots de drap léger, feutre, gris ou marron, à boutons d'acier, simplement ornés d'un galon. Le chapeau *Montpensier* de velours noir, orné d'une seule plume, est le seul préféré dans ce moment.

Pour la saison du printemps, madame *Desrez* prépare aux petites filles des toilettes de taffetas ou de foulard mille raies, brodées de ganses de soie à dessins grecs, et des robes de piqué blanc avec paletots pareils, brodés de tresses en laine bleue. Tous ces costumes ont des formes charmantes et habillent à ravir. On fera, cet été, pour les garçons de quatre à sept ans, des costumes matelots, avec ceinture de couleur et chapeau assortis, sur lesquels nous reviendrons lorsque la saison sera plus avancée.

Disons maintenant quelques mots sur les lingeries nouvelles qui nous ont été montrées par mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28.

Nous voyons des manches de mousseline forme à coude, avec poignet à revers, ouvert sur la main ; ces poignets sont garnis de bouillonnés et de dentelle. Des cols russes de mousseline brodée complètent la parure. Nous trouvons aussi, chez mademoiselle *Anna Loth*, plusieurs nouveaux modèles de fichus et de pèlerines. Les pèlerines avec entre-deux de guipure ou de valenciennes seront très bien portées, elles complètent et rajeunissent les toilettes. Les canezous vénitiens à bouillons de tulle et entre-deux brodés sont gracieux et font très bon effet.

Quant aux bonnets, il s'en crée sans cesse de nouveaux dans le magasin que nous venons de citer, et c'est là surtout que les femmes élégantes vont les chercher.

Tout le monde sait qu'une chaussure élégante et soignée est le complément indispensable d'une toilette recherchée ; nous recommandons à nos lectrices la maison Leroux (ancienne maison *Lafabrègue*), 46, rue du Temple, comme réunissant toutes les conditions désirables de distinction en chaussures de tous genres.

Nous pensons rester fidèle à notre mission de chronique éclairée et intelligente en désignant les jupons de la maison *E. Creusy*, rue Montmartre, 133, comme les mieux réussis. Ces jupons, à vingt ou trente ressorts, sont les mieux établis comme forme et comme solidité. Les ressorts (dits ressorts de montre) sont souples et légers. La forme légèrement à traîne répond à toutes les exigences de la mode et satisfait aux désirs des couturières les plus difficiles. Comme preuve de son zèle et de son initiative, la maison *Creusy* nous montre des surjupes qui lui font le plus grand honneur. Il y a 1° les surjupes d'alpaga anglais, fond gris, ou maïs, avec rayures veloutées écossaises (ceci est un article de haute nouveauté) ; 2° les surjupes d'alpaga gris, noir et blanc, garnies de ruchés soutachés, violet ou bleu, article de fantaisie, solide et d'une qualité supérieure ; 3° les surjupes d'alpaga blanc, pour toilettes de ville et de soirées. Ces dernières sont ornementées de broderies, de volants gauffrés, plissés et soutachés, et passent avec raison pour les plus élégantes. Nous n'irons donc point chercher ailleurs ce que nous trouvons ici en tous les genres, pour tous les goûts et à tous les prix.

Les dentelles auront encore les honneurs des ornements de la saison. On garnit les confections de taffetas avec des volants de dentelle. Les formes changent, mais le beau reste, et la dentelle ne saurait passer de mode. Seulement les dessins deviennent de jour en jour plus splendides. C'est toujours la maison *Violard*, rue de Choiseul, qui tient le haut bout dans cette importante industrie. Elle vient d'expédier à Londres des garnitures de robes qui sont des merveilles. Qui peut plus, peut moins, en dehors des produits destinés aux familles royales, il nous reste, pour les femmes du monde, des dentelles d'un prix abordable, que nous admirons et conseillons aux femmes du monde.

Pour plusieurs corbeilles de mariage, la maison *Lassale*, 37, rue Louis-le-Grand, réunit, en ce moment, une foule d'objets nouveaux ; des bijoux surtout fabriqués exprès, chiffrés et armoiriés méritent les plus grands éloges. La lingerie de trousseau fournie par la maison *Lassale*, ses cachemires, ses confections sont tous objets choisis avec un soin tout particulier. Pour se procurer des échantillons de toutes les étoffes nouvelles, il suffit de s'adresser à la maison de commission *Lassalle*, qui peut offrir, la première, ce qui se fait de plus joli, et dont le prospectus,

attendu d'ici à un mois, servira à fixer toutes nos incertitudes, en nous initiant d'une manière certaine aux modes adoptées par l'aristocratie de tous les pays.

Un magasin dont nous nous occupons souvent, la *Compagnie Irlandaise*, boulevard Sébastopol, 97, nous a montré, cette semaine, plusieurs genres de mouchoirs nouveaux. Le mouchoir *Palmerston*, à double ourlet piqué de couleur, convient à toutes les toilettes. Il a un grand succès. Les mouchoirs à vignettes printanières avec fleurs et pointillés, à larges ourlets, sont des mouchoirs de trousseaux dont nous apprécions la solidité et l'élégance. Mais ce qui a fait le succès de la *Compagnie Irlandaise* et lui a mérité d'être recommandée par toutes les chroniques qui s'occupent de modes, c'est son choix immense et avantageux de mouchoirs de pur fil et batiste à la main, que l'on chercherait vainement dans une autre maison. Les spécialités parisiennes ont cela de bon qu'elles appliquent tous leurs soins et leurs ressources sur un seul article, pour lequel elles ont le concours des artistes et des fabricants les plus en renom. De là cette supériorité qui appelle notre attention; véritable progrès, que nous devons signaler pour le profit de tous.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 700.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure de velours formant la *Marie-Stuart*.

Cette coiffure est bordée d'un galon d'or avec un petit agrément de bijouterie à petits grelots d'or.

Une longue plume blanche part du devant et retombe derrière.

Robe de taffetas.

Le corsage, très décolleté, est garni d'une draperie de tulle sur laquelle se détache une berthe, de taffetas, à bords ondulés garnis d'une ruche de taffetas.

Sur la manche, qui se compose d'un bouillon de tulle, la berthe forme jockey.

Au bas de la jupe de taffetas il y a une garniture, formant des pointes ondulées, qui est de satin bordé d'une ruche de taffetas.

Sur cette robe est drapée une jupe de tulle brodé de fleurettes qui se trouve retroussée, tout au tour, par des attaches de ruban.

TOILETTE DE MAISON. — Filet de chenille blanche, garni d'un bouillon de tulle brodé, dont les bouts forment barbes derrière; une grosse rose orne le milieu.

Robe de velours.

Corsage *senorita*, ajusté et ouvert en veste devant, formant derrière une petite basque à fronces qui laisse la hanche dégagée.

La manche est courte, avec un parement en moire, relevé en pointe.

Gilet de moire.

Cravate de mousseline brodée, garnie de dentelle.

Sous-manche bouffante de mousseline avec poignet de dentelle.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 700 *bis*.

N°s 1 et 2. Coiffures exécutées par M. *Loisel*, 53, faubourg Poissonnière.

N° 1. Sur le côté droit les cheveux sont disposés pour imiter une plume qui part du milieu pour descendre sur le côté derrière l'oreille. Cette imitation de plume est formée, d'un côté, par un bandeau de frisures roulées très légèrement, fait avec la chevelure; l'autre côté, ou partie supérieure, est exécutée en *postiche* frisé de manière à imiter la plume.

Le côté gauche est composé d'un bandeau frisé découvrant la tempe. Le chignon est formé par un nœud *Apollon*. Une touffe légère de frisure retombe à gauche. Une belle plume d'autruche forme le cache-peigne et retombe à droite.

N° 2. Les cheveux sont disposés en bandeaux ondulés roulés en dessous de manière à former deux *enlevés* séparés par la raie qui est garnie devant par un camellia. Sur les côtés, les cheveux forment des bouffants composés de mèches plates qui se croisent en damier. Le chignon se compose de deux coques lisses et d'une troisième qui retombe dans un filet de cheveux.

N° 3. Chapeau avec passe de velours et forme de crêpe. Une barbe de dentelle noire posée sur la passe retombe devant et vient se nouer derrière au-devant du bavolet. Une touffe de fleurs, entourée d'un coquillé de blonde, est jetée parmi les plis de cette dentelle. Dessous la passe, fleurs assorties à celle du dessus de la passe.

N° 4. Chapeau de velours impérial. Bavolet de tulle voilé de dentelle. Le milieu du dessous de la passe est orné de plumes de coq qui retombent devant. Une longue plume d'autruche naturelle est couchée sur la passe.

Des têtes de plumes, de nuances vives, et un coquillé de blonde garnissent le dessous.

N° 5. Pour négligé d'intérieur, corsage de mousseline ou de batiste avec une grande pèlerine de dentelle noire entourée d'un volant également de dentelle, sur le devant on pose deux entre-deux encadrés de petites dentelles basses. Manches froncées dessous et dessus, du haut en bas; on cache ces fronces par un entre-deux de dentelle noire encadrée. Poignets de dentelle noire.

N° 6. Demi-toilette d'intérieur, corsage genre *Figaro*, de cachemire encadré d'entre-deux de guipure. Sous-manches et chemisettes de batiste, avec manchettes de toile.

N° 7. Col droit, de toile, bordé d'une valenciennes très basse et froncée. Un nœud-cravate de batiste, orné de dentelle noire accompagne ce col. Un bouquet détaché, de dentelle noire, est appliqué dans les coins.

N° 8. Col *cocodès* de mousseline. Ce col est brodé aux coins et entouré d'un tuyauté de batiste unie et accompagné d'un nœud-cravate de dentelle.

N° 9. Col de toile, brodé d'un dessin grec, et accompagné d'une cravate de batiste brodé.

N° 10. Col brodé entouré d'une riche valenciennes.

N° 11. Petit garçon de six à sept ans. Ce costume peut



s'exécuter de velours et taffetas ou de cachemire de deux couleurs. Les deux parties d'étoffes différentes doivent être surmontées par un petit tuyauté de taffetas. Corsage coupé juste derrière; les devants, également plats, sont ornés de revers. Manches à coude, mais presque droites, ornées d'un parement et d'un jockey. Chapeau Henri III, de feutre, avec pouff de velours posé sur le devant.

La maison de robes et confections de madame *Ernest Carpentier*, rue Louis-le-Grand, 23, vient de passer dans les mains intelligentes de mesdames *Foucqueteau et Fanet*, déjà avantageusement connues des dames élégantes de France et de l'étranger.

Courrier de Paris.

Si vous avez eu un carnaval toujours le même à Paris, et un bœuf gras qu'un amateur de paradoxes soutenait devant moi être toujours le même depuis l'inauguration de cette exhibition, Nice, où je suis encore, a eu aussi son carnaval. Est-il plus beau, plus poétique, plus amusant, plus propre que celui de Paris? Je ne saurais trop le dire; mais ce que je puis vous assurer, c'est que ces réjouissances publiques, véritables saturnales, ont le privilége d'émouvoir considérablement la population, à plusieurs myriamètres à la ronde. Comme à Paris, il y a des masques innommés qui parcourent les rues, des voitures chargées de pierrots et surtout de dominos cachant d'aristocratiques visages; tout cela se rend au *Cours*, ce que dans les villes d'Italie on appelle le *Corso*, c'est-à-dire un espace long comme le boulevard, de la rue de la Chaussée-d'Antin à la rue Drouot, et planté d'arbres autrement beaux, branchus et feuillés que les chétifs bâtons à balai du boulevard des Italiens. Les troncs de ces arbres sont gros comme Lablache rapproché de deux autres Lablache; les branches ont le volume du corps d'un beau carabinier, et les feuilles font au-dessus de la tête, en été, un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. A l'extrémité occidentale de ce cours s'allonge une belle et spacieuse rue qu'on appelle de Saint-François-de-Paul; le tout représente un espace long comme le boulevard de la Madeleine. Eh bien! sur cette rue et sur ce cours, plus de trente mille piétons étaient entassés, et sur les terrasses et aux balcons des maisons, sur les grandes terrasses publiques qui bordent la mer, vingt mille personnes encore se pressaient.

Que vient faire là tant de monde? A supposer que vous tombiez inopinément au milieu de cette foule, vous assisteriez à un spectacle étrange. Chacun est armé d'un masque en fil de fer; c'est un bouclier pour le visage; — puis on apporte des montagnes de bouquets, des montagnes de bonbons dits *confetti*, puis des charretées de farine. Hommes, femmes et enfants s'apprêtent, dans la rue et dans les maisons. Est-ce donc un combat qu'on va se livrer? C'est tout comme. Il suffit d'un signal, et l'air est obscurci: la farine, les bouquets, les bonbons, les légumes secs, les œufs pleuvent comme grêle de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, de gauche à droite. C'est une mêlée générale; il n'y a grâce pour personne; les princes n'y regardent pas de si près, ils mettent la main à la pâte tout comme le prolétaire. Et cela dure le dimanche et le mardi gras, de deux heures de l'après-midi à la tombée de la nuit. Ce spectacle étrange avait pour spectateurs, cette année, les rois de Bavière et de Wurtemberg accoudés à leurs balcons, et pour acteurs cette masse de princes et de princesses, de ducs et de duchesses dont je vous ai déjà donné la nomenclature.

Pour moi, blanc de farine et peu acclimaté à cette bataille d'un goût équivoque, j'en avais fui le théâtre dès que j'eus vu de quoi il s'agissait, et je préférai, lui tournant le dos, prendre l'admirable route qui suit le long de la mer, conduisant au Var, l'ancienne frontière de la France avant l'annexion de Nice. Un peu avant d'arriver aux bois charmants qui bordent la rive gauche de la rivière comme une décoration des tableaux galants du XVIIIe siècle, en tournant à droite, on gagne un petit chemin creux, surplombé d'oliviers, et qui, par une montée douce, conduit à une des propriétés les plus charmantes de ce pays, celle d'un homme aimable, bienveillant, hospitalier, une des premières graines, si j'osais dire, de la France sous ce beau climat. Cette propriété, connue à Nice comme on connaît la place Vendôme à Paris, est celle de M. Saint-Aubin, un aimable homme, vous ai-je dit, et qui a jeté aux orties le froc de l'artiste pour se faire horticulteur.

Il y a une quinzaine d'années, M. Saint-Aubin est arrivé dans ce pays, ambitieux de repos, il a jeté une partie de sa fortune dans un coin de terre en friche, il a abattu les arbres, arraché les mauvaises herbes, abattu les collines, nivelé, creusé, comblé, et d'un champ désert il a fait des parterres admirables,— quelque chose comme un tour de force. Là, sur ces plateaux et sur ces plate-bandes, sa création, il a opéré des miracles de végétation; il a inventé l'agriculture dans ce pays, où tout ne demande qu'à pousser, et il s'est créé une retraite active et féconde, où pas un des royaux visiteurs de Nice ne manque d'aller contempler ce que peuvent la volonté, le travail, l'intelligence bien appliqués. Les produits de la propriété Saint-Aubin ont une réputation de premier ordre dans Nice et ses environs. Vienne le chemin de fer, et vous serez tout étonnés à Paris de recevoir des fraises délicieuses au mois de mars, des asperges de la grosseur du bras, des artichauts roses, bleus, gris, noirs, oranges, dont on fait des bouquets monstrueux comme s'il s'agissait de simples fleurs.

Il n'y a pas à dire, vous subirez mon voyage à Nice jusqu'au bout. Et pourquoi pas? On s'y croirait à Paris, à l'heure où je vous écris, et l'on y trouve des choses que je défie Paris de vous montrer: c'est d'abord 12 à 14 degrés de chaleur, des ombrelles tout le long des rues et des promenades, ombrelles portées gravement par les hommes aussi bien que par les femmes; puis des chevaux harnachés et parés de violettes; oui, madame, je viens de rencontrer un attelage de deux chevaux ayant

à leur crinière autant de violettes que de crins, des pompons de violettes aux oreilles, des bouquets de violettes sur la croupe et à la queue; les traits de l'équipage étaient dissimulés sous des lanières de violettes, et les quatre roues du carrosse avaient pour jantes des jantes de violettes. Eh quoi! me direz-vous, tant de violettes! Eh oui; la violette est la neige de Nice.

On ne voit guère d'équipages ainsi déguisés à Paris, que je sache! On n'y entend pas non plus, toute une soirée, madame Vigier, qui vient de se souvenir, au profit des pauvres de la ville, qu'elle s'appelait jadis Sophie Cruvelli. En effet, c'est ce nom, marié au premier, qui a flamboyé, pendant une semaine, comme une amorce irrésistible sur des affiches gigantesques, appelant au théâtre Italien d'ici, le ban et l'arrière-ban des amateurs de belle musique, pour assister à un concert dont les prix d'entrée étaient fixés à un taux royal; quelque chose, par exemple, comme 140 francs pour une loge de quatre places.

J'ai les oreilles qui me tintent de la voix de madame Vigier et les yeux aveuglés d'une excursion au fond des grottes stalagmitifères de Roquefort. Figurez-vous un puits profond où l'on descend comme un seau vide, attaché à un bon fauteuil et au moyen d'une forte poulie. Au fond de ce puits s'ouvrent des cavernes éblouissantes de toutes ces surprises indescriptibles, de tous ces feux diamantés à éblouir des avares que produit la lumière sur ces saillies et ces angles des pierres. Je me hâte de vous dire que ces grottes sont la propriété d'un des plus aimables hommes que l'on puisse rencontrer à Nice, et qui y tient, d'une bonne main, la plume dans le *Messager de Nice* : c'est mon collaborateur, c'est mon ami; j'aurais donc le droit de dire beaucoup de mal de lui, mais je préfère rompre la tradition et lui rendre justice. C'est plus rare.

J'ai rencontré, ces jours derniers, un écrivain de Paris parfaitement connu, pourvu aujourd'hui d'un emploi officiel qui l'a enivré d'une singulière vanité que son talent, quelquefois aimable, ne lui avait pas donnée.

— Heureux de vous rencontrer, me dit-il, sur les rives du Paillon (c'est le Mansanarès de Nice) et sous les platanes du boulevard!

— Et moi, lui répondis-je, charmé de vous serrer la main! Je vous savais arrivé à Marseille; mais je ne vous croyais pas à Nice.

— Qui vous a donc dit que je fusse à Marseille? s'écria mon homme avec un étonnement mêlé de curiosité.

— Je l'ai appris par les journaux de cette ville.

— Les journaux! les journaux! — murmura *un tel* avec un dépit charmant, — on ne peut rien leur cacher! Moi qui voyage *incognito!*...

Jamais celui dont il est question n'eût osé dire un pareil mot à Paris. Il fallait qu'il vînt à Nice pour cela. Je n'ai pas pu savoir si c'était le romancier ou le fonctionnaire public qui tenait à l'*incognito*.

Je n'ai pas le courage d'en vouloir à ce camarade de vingt ans, car il m'a raconté, chemin causant, deux anecdotes dont il m'a permis de profiter; ce qui n'étonnerait personne si je violais l'*incognito* que je lui inflige ici, car il sème volontiers les perles de son esprit, et comme le fameux prince Esterazy, que ses paysans suivaient dans l'espoir de ramasser quelques diamants, il est assez prodigue de son esprit, et prête sans intérêt.

Je lui parlais de M. Barthe, le président de la Cour des comptes, dont la mort était la nouvelle du jour.

— Il est déjà remplacé, me dit-il.

— Par qui?

— Je l'ignore encore; mais sa place a dû être sollicitée et donnée la veille de sa mort, en vertu de l'axiome « qu'il ne faut jamais solliciter une place vacante ».

— C'est un mot de M. de Talleyrand, si je ne me trompe.

— Parfaitement. Je le citais pour amener un autre mot du même Talleyrand à M. Barthe.

— Voyons!

— M. Barthe louchait fortement; un jour, après les conférences de Londres, M. de Talleyrand, rentré d'Angleterre, venait d'arriver à son hôtel de la rue Saint-Florentin. M. Barthe, curieux, se hâta d'accourir : « Eh bien! Excellence, dit-il à M. de Talleyrand, comment vont les affaires? »

— « Comme vous voyez! » répondit méchamment M. de Talleyrand.

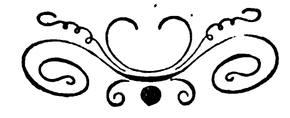
L'autre anecdote se rapporte à M. Royer-Collard, le célèbre orateur de la Restauration, et qui joua un grand rôle en politique dans les premiers temps du gouvernement de Juillet.

M. Royer-Collard vivait à Paris, au commencement de l'empire, dans le quartier du faubourg Montmartre. Il n'avait pas précisément fait comme ce misanthrope qui écrivit sur sa porte : « Ceux qui viennent me voir me font beaucoup d'honneur, ceux qui ne viennent pas me font beaucoup de plaisir. » — Mais il vivait volontiers solitaire et retiré, et cherchait à se défendre des visites importunes. Il y avait des fâcheux qu'il donnait ordre de ne recevoir qu'à leur seconde visite, d'autres à leur troisième, d'autres à leur quatrième, etc. Ils étaient échelonnés et numérotés, selon le degré d'inutilité ou d'ennui. La domestique, fille exercée, observait sa consigne à la lettre. Un jour qu'il entendit qu'elle refusait la porte à un visiteur, et comme il était d'humeur à recevoir ce jour-là, il lui demanda pourquoi elle l'avait renvoyé.

« Il n'en est encore qu'à sa quatrième, » répondit-elle.

Or je n'en suis qu'à ma troisième lettre sur Nice, et peut-être bien m'en tiendrai-je à celle-ci.

X. Eyma.



REVUE MUSICALE.

Théatre impérial de l'Opéra : Nouvelles. — Théatre impérial de l'Opéra-Comique : Nouvelles. — Théatre lyrique : Une traduction. — Société des Concerts : Séance extraordinaire au profit des ouvriers de l'industrie cotonnière. — Orphéon Pleyel-Wolf : Soirée musicale au bénéfice des ouvriers de la Seine-Inférieure. Le cocher de M. Wolff.

Lorsqu'un théâtre a de grands succès et qu'il joue des ouvrages qui attirent plus de monde qu'il n'en peut loger pendant des mois entiers, c'est alors que, rassuré et tranquille sur le présent, il doit mettre à profit les loisirs que lui font sa richesse et sa prospérité. Ceci paraît, à première vue, une vérité banale, un lieu commun digne de M. de la Palisse. Cependant c'est le contraire qui arrive, et ceux qui préparent leurs nouveautés de longue main sont si rares qu'on peut les citer comme des modèles de sagesse et de prévoyance. On croit que les succès sont éternels et que la fortune a cloué sa roue à la porte du bureau de location. On est toujours surpris de voir baisser les recettes à un moment donné; on attent que la veine change, que la pièce tombe, que la salle soit vide, et qu'on ne demande même plus des billets de faveur. On se réveille alors comme en sursaut; on court chez les auteurs, criant misère et famine, on sollicite avec humilité ce que l'on dédaignait naguère avec orgueil, et l'on répète, au milieu du désordre et de la confusion, des ébauches informes destinées à un avortement presque certain; on ne commence à se presser que lorsqu'on n'a plus le temps d'agir.

L'Opéra est de tous nos grands théâtres celui qui devrait le moins se hâter de renouveler son affiche; il pourrait vivre longtemps par son ancien répertoire; il a eu, dans la première jeunesse et dans la virilité de ce siècle, le bonheur inouï de faire une provision de chefs-d'œuvre qu'on égalera peut-être, mais qui seront difficilement dépassés. *Guillaume Tell, la Muette, Robert le Diable, les Huguenots, la Juive, la Favorite, le Prophète,* sont l'expression la plus complète et la plus élevée du drame lyrique français dans toute sa pompe et dans toute sa grandeur. Les générations qui se succèdent ne trouvent point que ces œuvres aient vieilli; elles s'y portent de préférence, elles les admirent, elles les acclament avec un enthousiasme toujours croissant : témoin cette dernière reprise de *la Muette* qui excite plus d'intérêt, soulève plus d'applaudissements, fait plus courir la foule qu'un opéra nouveau, fût-il du même maître, eût-il les mêmes beautés. C'est que le temps consacre les ouvrages qui ne sont pas nés pour périr, et l'admiration du public se mesure à leur durée. On peut dire aussi que les différents artistes qui passent par un rôle y laissent leur empreinte, et que chacun, selon ses forces, selon sa manière de voir et de sentir, apporte une nouvelle pierre au monument qui s'élève et grandit d'âge en âge; qu'ainsi la tradition se forme et s'établit; que les nouveaux venus profitent des lumières et des efforts de ceux qui les ont précédés; que telle partie qu'on avait d'abord mal comprise ou mal appréciée, tel coin qui était resté dans l'ombre, brille tout à coup d'une clarté vive, et que souvent l'auteur lui-même, s'il survit à ce lent travail des années et des hommes, à cet achèvement graduel, à cette transformation mystérieuse, est tout surpris de voir des beautés nouvelles qui étaient en germe dans son œuvre et qu'il n'y soupçonnait pas.

Ce qui se passe en ce moment à l'Opéra ôterait toute envie d'essayer quoi que ce soit de nouveau. Les bureaux sont assiégés du matin au soir; les places retenues d'avance, les barrières forcées par des impatients qui craignent de perdre une note de l'ouverture; les recettes s'élèvent à des chiffres qu'elles n'ont jamais atteints. On pourrait donc se croiser les bras et jouir en repos d'une vogue sans exemple! Mais l'Opéra comprend sa double mission, qui est de conserver les chefs-d'œuvre, de les reprendre avec soin, de les monter avec éclat, et en même temps d'encourager tous les progrès de l'art, d'appeler les nouveaux auteurs à suivre les traces et à partager la gloire des anciens. Ainsi c'est au plus fort des succès de la *Muette* que l'on s'occupe avec le plus d'activité et de suite de l'ouvrage, en deux actes, de M. Victor Massé. La pièce est, comme on sait, de M. Dumanoir, un de nos écrivains les plus dignes et qui prennent au sérieux les devoirs de leur profession. Après une longue et grave maladie, les médecins lui avaient ordonné de quitter tout travail et de passer l'hiver sous un climat plus doux. Il partit pour Nice, mais il n'a pu y goûter un moment de repos. Sa pensée était ici; il écrivait sans cesse, il demandait des nouvelles; il songeait à la page inachevée, à la rime indigente, aux corrections, aux retouches que toute œuvre exige quand elle passe du métier sur la scène. Et le voilà qui revient, sans que personne ait pu le détourner de son voyage, pour surveiller les dernières répétitions de sa pièce. Il est à peine convalescent, encore très faible, mais qu'importe! Il donne une très belle leçon d'exactitude et de dignité littéraires à ces auteurs insouciants qui, dans la fièvre d'une production sans ordre et sans mesure, n'ont pas plutôt livré une pièce qu'ils se jettent sur une autre sans s'inquiéter de ce qu'elles deviennent, âpres au gain, peu scrupuleux de tenir leur parole, et se moquant le plus

agréablement du monde de leurs collaborateurs, du public et d'eux-mêmes.

L'œuvre de MM. Massé et Dumanoir précédera le nouveau ballet de mademoiselle Taglioni, dont on commence à dire merveilles. Des pas brillants, des variations d'une hardiesse et d'une légèreté prodigieuses y ont été ajoutés pour madame Ferraris. Elle paraît ravie de son rôle; elle l'étudie et le répète avec une assiduité, un zèle extrêmes; elle se promet d'en faire une des plus importantes créations de sa carrière de danseuse.

On dit que la mise en scène sera splendide; on brosse des toiles superbes, on taille les plus riches costumes; on prépare bien des surprises et bien des enchantements.

Dans le lointain se dessine *Armide* et la grande ombre de Gluck. L'œuvre n'est pas encore à l'étude; la distribution des rôles principaux n'est pas définitivement arrêtée; mais le succès d'*Alceste* nous répond de celui d'*Armide*, et l'on peut être assuré que cette nouvelle reprise sera digne en tout point de notre premier théâtre.

Si l'Opéra-Comique n'avait pas de lendemains, si ses ténors pouvaient chanter tous les soirs, comme cela se fait en Italie, il n'y aurait aucune raison d'arrêter le succès de *la Dame blanche*. Mais il faut ménager les forces d'Achard, qui a dû interrompre deux fois ses représentations bien à regret. Les refroidissements et les rhumes n'épargnent personne, encore moins les chanteurs, et le rôle de Georges, sans y paraître, est des plus fatigants. Montaubry, toujours prêt, quand il s'agit de rendre service, a joué coup sur coup *Lalla-Rookh* et *le Postillon*. Mais c'est trop de voyages et de pèlerinages à la fois; aussi va-t-on bientôt changer le spectacle. On annonce pour mardi *la Déesse et le Berger*, de MM. Duprato et de Locle, précédé de *l'Illustre Gaspard*, un acte de MM. Duvert et Lausanne.

Il n'est point question, pour le moment, de *la Nuit des dupes*, ni de *la Fiancée du roi de Garbes* dont les études ont à peine commencé. Mais l'opéra de MM. de Vaucorbeil, Sardou et Daclin est descendu depuis quelques jours au théâtre. Les répétitions marchent vivement, les artistes ne quittent pas la scène. Crosti, qui avait demandé une heure pour se marier, est revenu ponctuellement pour chanter son morceau. On se plaint de l'absence de M. Sardou, retenu chez lui par un mal de gorge. Puisse quelque baume souverain le guérir bientôt! Mais si son indisposition, ce qu'à Dieu ne plaise! devait se prolonger, l'ouvrage n'en serait empêché ni retardé d'un jour. M. Daclin peut fort bien remplacer son collaborateur, et, à défaut de M. Daclin, l'expérience de M. de Leuven peut suppléer à tout.

Le Théâtre-Lyrique va jouer prochainement, comme il en a le droit par son privilége, une traduction française de *Cosi fan tutte*. La musique de Mozart sera fidèlement et religieusement respectée; quant aux paroles de Da Ponte, qui sont d'une niaiserie insigne, il faut que nous en fassions notre deuil. Et, en vérité, je n'en éprouve pas une bien grande douleur; elles seront remplacées par des paroles de Shakspeare, et, en supposant même que la comédie de Shakspeare ne soit pas très bien rendue par les traducteurs, qui sont pourtant fort soigneux et fort habiles, en aucune façon nous ne pourrions perdre au change. Encore une fois, la musique est divine, mais la pièce italienne est absurde. Un public français ne la souffrirait point. Il y aurait danger des sifflets, et le chef-d'œuvre en serait compromis.

Qu'une grande infortune émeuve le cœur de la France, ou qu'un malheur privé soit connu d'un petit cercle d'intimes, les artistes sont les premiers à venir en aide à tout ce qui souffre, à tout ce qui a besoin de secours. Aussitôt des représentations s'organisent; des concerts sont annoncés partout; les grands donnent l'exemple; les petits le suivent : chacun paye de sa personne, et si le talent a des rangs, la bienfaisance n'en a pas. Les illustres musiciens qui font partie de la société du Conservatoire ont donné, dimanche dernier, une séance extraordinaire au profit des ouvriers cotonniers de la Seine-Inférieure. Le public a saisi avec empressement la rare occasion de se glisser, par une porte entre-bâillée, dans cette impénétrable enceinte où les places se transmettent par succession. Aussi était-on frappé du mouvement inusité, de l'animation toute nouvelle qui régnaient dans cette petite salle du Garde-Meuble. Une vive attente, une curiosité fiévreuse avaient succédé au calme traditionnel, à la béate somnolence des abonnés. Le programme, il faut le dire, était fait pour exciter l'admiration, surtout d'un auditoire neuf et dont le sens musical n'a été ni amorti ni blasé par l'habitude même des chefs-d'œuvre : la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, un chœur du *Paulus* de Mendelssohn, un motet de Sébastien Bach, l'ouverture d'*Obéron*, et ce merveilleux septuor de Beethoven, exécuté, comme vous savez, par tous les instruments à corde, deux clarinettes, deux cors et deux bassons. A la fin de ce morceau, il s'est produit un fait sans précédents. Depuis vingt ans qu'on le joue, jamais le *final* et son éblouissant point d'orgue n'avaient été *bissés*. On a dû recommencer au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Les artistes se sont surpassés. On n'a point d'idée d'un pareil enthousiasme. Il est vraiment à regretter que le public de la Société des concerts ne se renouvelle pas plus souvent.

La soirée musicale donnée par l'Orphéon Pleyel-

Wolff, ainsi que nous l'avons annoncé, a été intéressante et remarquable à plus d'un titre. Ces braves ouvriers ont fait leur devoir et plus que leur devoir. Les chœurs, conduits par M. Auguste Wolff, ont dit avec beaucoup d'ensemble et de verve plusieurs morceaux, entre autres *le Chant du travail* de M. Joseph O'Kelly et *le Tyrol* d'Ambroise Thomas. Le flûtiste Scheneider, le baryton Mignot, se sont fort distingués. Le ténor Burgard donne un rare exemple de modestie, en voulant bien rester simple artisan lorsqu'il a, tout comme un autre, ses trente mille francs par an dans le gosier. Il a dit avec un très grand succès *la Vieille chanson du jeune temps*. La *tombola* finale a donné lieu aux émotions les plus diverses. Le gros lot, le beau piano Pleyel, a été gagné... par qui? par le cocher de M. Wolff.

Est-ce une épigramme, une ironie du sort? est-ce une prédestination? Toujours est-il que M. Wolff qui, hier encore, avait un excellent cocher, pourrait bien ne plus avoir, dans quelque temps, qu'un médiocre pianiste. Depuis que ce beau lot lui est échu, on a remarqué chez le cocher de M. Wolff des préoccupations singulières. Il monte plus souvent à l'atelier qu'il ne descend à l'écurie; il regarde sa brosse et son étrille d'un œil dédaigneux; il verse l'avoine dans le seau et l'eau dans la mangeoire; il prend le ratelier pour un clavier; il ne cire plus le harnais, il ne lave plus la voiture. On l'a vu, d'une main distraite, faire des gammes sur le siége, et son maître a dû prendre deux fois les guides qu'il laissait flotter au hasard. Il appelle son cheval : Rubinstein. Enfin, pour la tranquillité de M. Volff et pour l'avenir de son cocher, il n'y a que deux partis à prendre : ou il faut lui racheter son piano, ou il faut lui retirer son cheval.

A. DE ROVRAY.

LE MARIAGE INDIEN.

(SOUVENIR DE VOYAGE.)

(Voyez le numéro précédent.)

— Oh! tu n'es pas digne de l'embrasser, fit Pétra en se reculant vivement. Tu es un mauvais père! tu n'as pas de cœur!

— Pétra! tu es sévère!

— Je suis juste. Il grandira cet enfant, mon petit Antonio... Heureusement pour lui, il sera toujours près de sa mère, puisque c'est un fils... de sa mère qui l'aime... Il grandira... Dieu lui prêtera vie! et il apprendra à te détester et à te maudire!...

— C'est toi qui le lui apprendras?

— Non! c'est celui qui te remplacera auprès de lui et auprès de moi.

— Assez, Pétra! assez!

— Non! il faut que tu saches bien ce que tu vas faire. Peut-être... lorsque tu seras vieux... verras-tu un jour ton enfant, grand, beau, bien fait, plein de force et d'habileté au travail... alors tu l'admireras... tu l'aimeras... tu voudras le presser dans tes bras... mais il te repoussera, il te dira : Je ne te connais pas!

— Assez! assez! grâce!!!

— Ah! tu demandes grâce... tu pressens donc cette horrible souffrance que l'on éprouve quand on se voit repoussé par l'être que l'on aime. Tu dois comprendre maintenant ce que tu me fais souffrir par ton cruel traitement. Je t'ai aimé... j'ai la sottise de t'aimer encore, et tu me repousses! tu payes mon amour par le dédain!

— Pétra! c'est vrai... j'ai été dur et méchant!

— Tu en conviens!... Seras-tu dur et méchant pour ce pauvre petit être aussi?

Elle le mit délicatement entre ses bras et continua avec un charme entraînant :

— Regarde-le; il ne pleure plus... il te sourit, ce cher innocent! Voudras-tu le priver de tes soins? faut-il qu'il grandisse sans ton appui, sans ta protection, qu'il vive sans ton amitié?

— Non! non! dit Pablo en embrassant tendrement son enfant, je veux le chérir, je veux qu'il m'aime! je veux toujours être un père pour lui, un bon père!

— A la bonne heure! s'écria Pétra avec joie.

— Quant à toi, qui es sa mère... eh bien!... eh bien! je t'épouse!

— Oh! mon ami!...

— Maintenant que j'ai une bonne résolution, je veux l'accomplir le plus tôt possible. Je devais aller au village de Pénonomé... J'y vais tout de suite... Je préviendrai le prêtre pour qu'il nous marie après-demain. Il faut une heure pour s'y rendre... je n'y resterai que le temps de faire quelques petites affaires, et je reviens... Je serai ici dans deux heures et demie.

— Mon Pablo! on ne me l'enlèvera donc pas! dit la pauvre femme, au comble du ravissement, en embrassant son mari. Tu as raison! ne perds pas un instant.

— Reprends l'enfant, lui dit Pablo en le lui remettant; il s'est rendormi, ce pauvre cher petit : va le poser soigneusement dans son panier.

Pétra obéit, prit deux chapeaux de paille du pays, suspendus à des clous, mit le plus large sur la tête de Pablo, et posa coquettement le plus étroit sur la sienne.





LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue de Richelieu 92

un bo
El
et ils
reuse
Ju
un i
un d
je m
j'ap

tou
en

je
fi
i
l
l
a

— Allons, partons, lui dit-elle ; je t'accompagne un bout de chemin.

Elle appuya sa main sur l'épaule de son amant, et ils sortirent, lui rêveur, elle souriante et heureuse.

Juan reparut alors près de l'ajoupa et les suivit un instant du regard. Je crus que j'étais arrivé à un dénoûment pacifique de ces scènes indiennes, et je me retirai ; mais je me trompais, et voici ce que j'appris plus tard de Pétra elle-même.

IV.

Lorsque Pétra quitta Pablo, le laissant poursuivre tout seul son chemin, elle revint sur ses pas, radieuse, en fredonnant un air du pays.

Aussitôt rentrée dans son humble demeure, elle jeta un regard plein de tendresse sur le panier de son fils, comme pour le remercier du secours qu'à son insu il lui avait prêté. Mais l'étonnement et la douleur de la pauvre femme furent immenses en voyant le panier vide. Elle chercha vainement de tous côtés avec anxiété. Puis, ayant fait quelques pas pour sortir, afin d'explorer les environs, elle aperçut, à peu de distance de l'ajoupa, un énorme caïman qui s'éloignait.

— Ah ! fit-elle avec un cri terrible, il a dévoré mon enfant !...

Elle tomba évanouie.

. . . .

Pablo revint à la nuit. Il fut surpris de ne point voir de lumière dans l'ajoupa ; il y pénétra en tâtonnant. Malgré les précautions qu'il prenait pour avancer, il heurta du pied le corps de Pétra, trébucha et se fit une entorse. Bien que sa douleur fût très vive, il la négligea pour se préoccuper de ce corps étendu par terre ; après l'avoir touché, il s'assura que c'était celui de sa femme.

Ne sachant que croire, fort inquiet de ce qui s'était passé, il s'empressa de battre son briquet et d'allumer une chandelle de cire jaune, qu'il approcha vivement de la figure de Pétra. Les traits de la pauvre créature étaient décomposés ; sa tête était légèrement ensanglantée du choc. Il appuya une main sur la poitrine ; son cœur battait encore ; il fut rassuré. Il alla prendre un peu d'eau ; il lui en jeta quelques gouttes sur les yeux ; elle revint à elle.

— Qu'est-il arrivé, Pétra ? lui demanda Pablo aussitôt.

— Je ne sais... j'éprouve ici une douleur, répondit-elle en portant la main à sa tête.

— Mais rappelle-toi... Je t'ai trouvée évanouie à cette place.

— Évanouie... pourquoi donc ?

— Voyons... tâche de mettre un peu d'ordre dans tes idées. J'allais à Pénonomé pour prévenir le prêtre... tu m'as accompagné jusqu'à la grosse touffe de bananiers, puis tu m'as dit adieu, tu as repris le chemin de l'ajoupa, et alors...

— Alors je suis rentrée ici... j'ai porté tout de suite les yeux sur le panier... Ah !... s'écria Pétra avec douleur, je me souviens !. .

— Tu te souviens ? Qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il ?

— Notre enfant ! dit l'infortunée en éclatant en sanglots ; notre pauvre cher enfant !...

— Notre enfant ? Que lui est-il arrivé ?... Parle !... Le panier est vide... qu'est-ce que cela veut dire ?

— Oui, vide !... et j'ai vu, près d'ici, un caïman qui s'éloignait !

— Il avait dévoré l'enfant ?

— Oui !...

— *Demonio !* mon Antonito !... ce cher enfant qui m'avait souri, que j'avais pressé dans mes bras .. servir de pâture à ce monstre ! Ah ! femme ! femme !... c'est de ta faute ! ! !

— De ma faute, *Dios mio !*... que dis-tu !

— Je dis ce que je pense.

— Mais ce que tu penses est injuste, Pablo !...

— Était-il prudent de laisser ce faible petit être sans personne auprès de lui pour le défendre, pour le sauver d'un danger quelconque ?

— Ce n'était pas prudent, c'est vrai... mais je n'y avais pas pensé ni toi non plus.

— Ce n'était pas mon devoir, c'était le tien ! je vois dans notre malheur une malédiction de Dieu... une malédiction sur toi... te voilà condamnée, femme !

— Condamnée, moi !... pourquoi et par qui ?

— Par le sort et parce que tu as été une mère négligente ! Regarde... je voulais t'épouser... je renonçais à Maria Carmen... cela pour notre enfant... Je pars, je préviens le prêtre... tout est arrêté pour que nous soyons mariés après-demain, et le lien qui existait entre nous se rompt, le motif pour lequel je voulais être à toi pour toujours disparaît. Ne vois-tu pas en cela une intention de la Providence ?

— Celle de nous éprouver peut-être... Voilà tout. Ce n'est pas une malédiction, comme tu l'as dit... Qu'ai-je fait pour l'attirer sur moi ?

— Je n'en sais rien ; mais elle est visible pour moi ! Tu comprends que maintenant tout est fini entre nous.

— Tout est fini !... et tu vas revenir à Maria Carmen... c'est elle que tu vas épouser ?

— Oui.

— Ah ! Pablo ! au moment où la plus grande douleur que puisse éprouver une mère m'accable,



celle de perdre son enfant, tu m'infliges la plus terrible que puisse ressentir une amante, celle de se voir abandonnée par son amant pour une rivale!

— Que veux-tu, Pétra? ce n'est pas moi qui te condamne, c'est le sort!

— Le sort! c'est ton cœur, ingrat! qui a cessé de battre pour moi et qui l'aime, elle!

— Crois-tu que l'indifférence et l'amour se commandent?

— Pablo!... oh! je t'en supplie, prends pitié de moi... vois mes larmes... me voici à tes pieds, dit la malheureuse femme en s'agenouillant; Pablo fit quelques pas en arrière, elle se traîna pour lui prendre la main. Je m'y traîne, tiens, est-ce assez d'humiliation pour la pauvre Pétra? Il est impossible, Pablo, que tu aies chassé toute pitié de ton cœur, que ma douleur immense ne t'attendrisse pas! Abandonnée, chassée par toi, que veux-tu que je devienne, moi qui ai la folie de t'aimer toujours? Que je languisse et que je meure? N'auras-tu pas à te reprocher éternellement ma mort?... Et avant de mourir, le désespoir pourra me pousser à quelque cruelle extrémité! Tu ne peux pas, Pablo, repousser une femme qui pleure et qui prie. Pitié, Pablo! pitié au nom de ta mère!

— Tais-toi, Pétra! tais-toi!... tu me fais mal! Avec toi, je penserais toujours à notre enfant et à elle... Je souffrirais... et toi aussi, tu souffrirais!...

— Tandis que dans ses bras, dit Pétra en se relevant tout à coup, droite et menaçante, tu oublieras notre enfant pour ne songer qu'à elle! Tu es sans pitié, je vais l'être aussi! ta cruauté envers moi me pousse au crime envers elle... Je la tuerai!

Et, rapide comme la pensée, elle saisit le couteau que Pablo portait à son ceinturon, et s'élança hors de l'ajoupa. Pablo fit quelques bonds à sa poursuite, mais la vive douleur que lui causait son entorse le força bientôt à s'arrêter. Il continua néanmoins de courir, un instant ensuite, après elle, en boitant, sans pouvoir l'atteindre, tâchant de la retenir, tantôt par ses prières, tantôt par ses menaces.

Ils arrivèrent ainsi à la chaumière d'Olaia. Maria Carmen tournait le dos; Pétra, en l'apercevant, courut sur elle, le bras levé, la main armée du couteau. Pablo poussa des cris terribles, afin que la jeune fille se mît à l'abri des attaques de sa maîtresse. Elle se retourna vivement; elle tenait un petit enfant entre ses bras.

— Pétra, dit-elle à la femme furieuse en le lui présentant, voici votre enfant!

A cette vue, en entendant ces mots, Pétra jeta un cri intraduisible de surprise et de joie, laissa tomber le couteau, s'empara de l'enfant.

— Mon enfant! mon enfant bien-aimé! tu vis encore! Oh! merci, mon Dieu! merci! dit-elle en le couvrant de baisers passionnés.

— Notre enfant! mon Antonito! s'écria Pablo, comment se fait-il? par quel miracle?

— Oui, dit Pétra en s'adressant à Maria Carmen, comment se trouvait-il entre vos mains?

— C'est moi qui le lui ai apporté, répondit Juan, qui était dans l'ombre, en s'avançant; je voulais qu'elle le vît, qu'elle apprît son existence. Elle l'a reconnu tout de suite pour l'enfant de Pablo par sa grande ressemblance avec lui.

— Et tranquillisez-vous maintenant, Pétra, dit Maria Carmen, j'ignorais que vous fussiez mère. Je ne veux pas vous ravir votre amant et priver ce pauvre petit innocent de son père. Je ne voudrais pas pour mari d'un homme qui aurait abandonné son enfant.

— Vous avez raison, Maria Carmen, repartit Pablo, ce que vous dites là augmente mon estime pour vous; mais mon amour doit maintenant faire place à l'amitié. Désormais, je vais consacrer ma vie à ma femme et à mon Antonito.

— Ah! fit Pétra avec une explosion de joie, je retrouve à la fois mon enfant, mon mari et mon amie!

— Maintenant, Juan, dit Maria Carmen, si tu veux, dès demain nous serons amañados.

— Et nous, dit Pablo à Pétra, dès après-demain mariés.

HIPPOLYTE PIRON.

LE CHIEN VOLANT[1].

CHAPITRE PREMIER.

LES CHIENS ET LES OISEAUX.

La princesse de Valencourt était une grande dame fort en renommée dans Paris. On racontait d'elle des choses merveilleuses, d'éminents services rendus par elle à ses amis, comme on n'en prodigue pas de nos jours; des histoires de condamnés à mort sauvés par son pouvoir d'une manière qui sentait le prodige, et mille choses de ce genre que le vulgaire avait peine à comprendre. Aussi les petits esprits, qui n'aiment point à s'étonner et veulent tout expliquer, même ce qui est impossible, trouvaient plus commode de la regarder comme une fée. — C'est une fée! se disaient-ils; et cela répondait à tout.

(1) Nous empruntons de nouveau aux *OEuvres de madame Émile de Girardin*, dont nous avons signalé la publication chez M. Plon, deux nouvelles que nous publierons successivement : *le Chien volant* et l'*Enfant crédule*.



Cette princesse possédait, à quelques lieues de Paris, un château superbe, où elle passait toute l'année, et qui renfermait des merveilles. C'étaient des pianos qui faisaient de la musique tout seuls; des chanteurs invisibles qu'on entendait tout à coup dans les airs, sans savoir d'où venaient leurs voix; des fleurs qui fleurissaient toute l'année, sans qu'un seul jardinier pensât même à les arroser... Je n'en finirais point si je répétais tout ce que l'on racontait de ce séjour de délices.

Parmi les beautés de ce lieu, ce qui attirait le plus l'attention des voyageurs était une admirable volière où se trouvaient réunis les oiseaux les plus rares, les plus jolis, venus de toutes les parties du monde. Leurs ailes, brillantes de pourpre, d'iris, d'or et d'azur, éblouissaient les yeux; et leurs ramages, quoique très différents, semblaient s'harmoniser pour ravir les oreilles.

Ils s'attachaient par centaines aux riches barreaux de leur cage dorée, et lorsqu'ils se tenaient là immobiles, cette cage avait l'aspect d'un immense canevas d'or bordé d'oiseaux de mille couleurs.

On admirait aussi les beaux équipages de chasse de la princesse, et une meute nombreuse composée de chiens de toute espèce, lévriers, bassets, chiens d'arrêt, chiens de Terre-Neuve, chiens couchants, chiens anglais, chiens turcs, enfin chiens de tous les pays. On avait le plus grand soin de ces messieurs, qui étaient logés dans un chenil superbe.

La princesse, qui était fort généreuse, donnait souvent les petits de ses chiens à ses amis, et c'était plaisir de voir comme ils la courtisaient pour en obtenir. Ces chiens étaient élevés comme des fils de roi : ils avaient des gouverneurs attachés à leurs personnes, qui leur enseignaient toutes les sciences, c'est-à-dire toutes celles qu'il importe à un chien d'étudier, telles que la chasse, la danse, l'art de rapporter, de fermer une porte avec les pattes, de faire l'exercice avec un bâton, comme les conscrits, et bien d'autres talents encore.

Les enfants des amis de la princesse ne se faisaient jamais longtemps prier pour aller lui faire une visite; ils s'amusaient beaucoup dans son jardin à regarder les oiseaux et à faire danser les chiens. Tous les dimanches, en quittant le collége, Léon de Cherville se rendait au château de la fée-princesse avec sa mère, et il ne s'en retournait jamais le soir à Paris sans avoir un peu les larmes aux yeux... c'est qu'on ne pouvait quitter ce beau séjour sans regret.

Un dimanche, c'était après la distribution des prix, Léon venait d'arriver au château, comme à son ordinaire : — Je suis très contente de toi, Léon, lui dit la princesse avec bonté; tu as obtenu deux prix cette année : c'est un beau succès; je veux aussi te récompenser.

La fée, à ces mots, l'emmena dans le jardin, et, s'étant arrêtée devant la grande volière : — Regarde bien ces oiseaux, dit-elle; je te donnerai celui que tu aimeras le mieux.

Léon alors sauta de joie en battant des mains, et se mit à dévorer des yeux tous les oiseaux.

C'était précisément l'heure de la promenade des chiens, ils sortaient un à un de leur chenil, chacun tenu en laisse par un précepteur.

Léon ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il courut à eux et se mit à les caresser en jouant.

— Ah! tu préfères les chiens? dit la princesse; alors je t'en donnerai un.

— J'aime bien aussi les oiseaux, reprit Léon.

— Eh bien! ce sera comme tu voudras, choisis, Que veux-tu que je te donne, un chien ou un oiseau?

— Je voudrais avoir les deux, répondit l'enfant en souriant.

— Un chien et un oiseau! s'écria madame de Cherville, qui n'aimait ni l'un ni l'autre; c'est trop, mon fils; tu ne pourras avoir soin des deux à la fois, et d'ailleurs ils ne sauraient bien vivre ensemble : choisis, c'est tout ce que je puis te permettre.

Léon fit une petite moue qui n'était pas très aimable.

Il retourna vers la volière, et regarda tous les oiseaux; puis il revint près du chenil, et regarda tous les chiens, sans pouvoir jamais se décider.

La princesse riait de son incertitude et des tourments qu'il éprouvait. En effet, c'est un grand supplice que de choisir entre deux choses qu'on aime également.

— Léon, dit la fée, je te laisse jusqu'à demain pour te décider : tu viendras déjeuner avec moi sans ta mère, qui ne se lève pas de si bonne heure que nous, et je suis sûre que nous nous entendrons à merveille.

La princesse prit un air fin en disant ces derniers mots, que Léon interpréta favorablement. Le mystère pour les enfants gâtés est toujours brillant d'espérance.

CHAPITRE II.

TOUJOURS INDÉCIS.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Léon était levé, tant il avait d'impatience de revoir la fée. Tout le monde dormait encore lorsqu'il arriva au château, situé à peu de distance de la terre que madame de Cherville habitait pendant l'été.

Léon, en attendant le réveil de la princesse, recommença ses courses indécises du chenil à la volière et de la volière au chenil.



— Que cet oiseau rouge a de belles ailes! pensait-il. Oh! oui, c'est un oiseau que je veux.

Puis, un moment après : — C'est si amusant d'avoir un chien, se disait-il, qui vous suit partout, qui vous caresse, qui rapporte, qui va à la chasse, qui fait l'exercice! car enfin un oiseau n'est bon à rien : il chante dans sa cage et voilà tout.

Bientôt après il reprenait : — Sans doute; mais c'est commun d'avoir un chien : tout le monde peut avoir un chien, tout le monde n'a pas un bel oiseau qui vient des îles.

La princesse le surprit encore dans cette incertitude.

— Eh bien! Léon, dit-elle, es-tu décidé?

— Oui, madame; c'est un oiseau que je désire.

— Comment! tu ne préfères pas un chien? j'en ai un qui est si intelligent!

— Alors je le prendrai; vous avez raison, je préfère un chien.

La fée se mit à rire; et tout le temps du déjeuner, elle s'amusa de l'indécision de l'enfant.

Un domestique, s'approchant de Léon, dit : — Monsieur veut-il du café ou du thé?

— Du thé, répondit Léon; mais aussitôt il se reprit : — Non, non, du café! j'aime mieux du café : on ne m'en donne jamais chez ma mère... Cependant le thé... mais non, du café!

Et le domestique restait pendant ce temps immobile avec son grand plateau, attendant que Léon se fût décidé.

— Servez-lui du thé et du café, dit la princesse; il a fait une longue course ce matin, il s'est levé à quatre heures et il doit avoir grand'faim.

Léon fut surpris de voir que la princesse était instruite de l'heure à laquelle il s'était levé; il se rappelait aussi que la veille elle lui avait parlé des deux prix qu'il avait obtenus au collège, sans que personne lui en eût rien dit. — Elle devine tout, pensa-t-il; c'est une femme extraordinaire.

Après le déjeuner, la princesse se leva d'un air grave, et s'adressant à Léon, elle dit : — Suivez-moi.

L'enfant pressentit qu'il allait se passer quelque chose d'étrange, puisque la princesse, qui ordinairement le tutoyait, venait de lui dire : *Suivez-moi*, d'un ton si solennel.

La fée tenait une petite clef d'ivoire à la main; elle l'approcha du mur, où cependant on ne voyait point de serrure, et au même instant une porte, jusqu'alors invisible, s'ouvrit : ce dont Léon parut fort étonné.

Il suivit la princesse dans un étroit et long corridor, où ils marchèrent pendant un quart d'heure environ. L'obscurité était profonde, mais Léon n'avait point peur. Enfin il entendit le bruit d'une serrure qu'on ouvrait, et il se trouva dans un magnifique pavillon chinois situé au bord d'une rivière.

CHAPITRE III.

FLEURS MERVEILLEUSES.

Le soleil éclairait de toutes parts ce pavillon et faisait briller les riches couleurs des tentures de soie qui recouvraient les murs du salon. Ce salon était presque tout à jour, et ses huit fenêtres étaient ornées de superbes vases du Japon, remplis de fleurs et d'arbustes que Léon n'avait jamais vus nulle part, même dans les serres les plus renommées.

— Noireau n'est pas ici? dit la fée en entrant dans le pavillon; il attend peut-être qu'on l'appelle. Faites-moi le plaisir de sonner, ajouta-t-elle en s'adressant à Léon.

Mais Léon regarda de tous côtés et il ne vit point de sonnette.

— Cueille une de ces fleurs, continua la fée en indiquant à Léon une grappe de clochettes blanches qui retombaient gracieusement des branches d'un bel arbuste que l'enfant contemplait avec admiration.

Léon obéit; mais, pour cueillir la fleur, il secoua tout l'arbuste, et au même instant il se fit un carillon si épouvantable que l'enfant recula épouvanté.

La fée, voyant sa frayeur, voulut le rassurer. — Cet arbrisseau est inconnu dans ce pays, dit-elle; il est originaire de la Chine : on le nomme le *lis à sonnettes*, à cause de sa fleur, qui rend des sons pareils à ceux d'une cloche et qui en a presque la forme; c'est une plante fort extraordinaire. N'en aie pas peur : viens.

Léon se rapprocha du grand vase qui renfermait le lis merveilleux, et la fée s'amusa à faire sonner toutes les fleurs les unes après les autres. Les grosses cloches, tout à fait fleuries, avaient un son terrible comme le bourdon d'une cathédrale; les clochettes, à demi fleuries, avaient le son grave, sonore, de la cloche d'un collège; tandis que les boutons, au contraire, avaient le son faible et gentil des clochettes des agneaux dans les montagnes.

La fée fit aussi remarquer à Léon plusieurs autres plantes non moins extraordinaires. Il y en avait une, entre autres, appelée le *buisson d'écrevisses;* les feuilles en étaient légères et bien découpées, comme celles du persil, et la fleur, très longue et rouge, avec deux petites taches noires qui ressemblaient à des yeux, avait, à s'y tromper, la forme et la couleur d'une écrevisse cuite : toutes les fleurs étaient réunies en un tas sur la tige, et jamais nom n'avait été si justement donné.

Plus loin était une autre plante avec laquelle



Léon aurait bien voulu jouer un moment; on le nommait *raquette à fleurs de plumes*. Ses larges feuilles ressemblaient à de véritables raquettes, et sa fleûr blanche et légère formait le plus joli petit volant que jamais garçon épicier ait fait tomber dans le ruisseau. Il était impossible de ne pas rendre hommage à la nature, qui avait su réunir ainsi et la raquette et le volant.

Dans un grand vase du Japon, Léon remarqua encore un autre arbuste dont il s'amusa extrêmement; la fleur en était tout à fait risible. — Cet arbuste, dit la fée, est le *grand herbaut*, ou palmier à capotes.

Il avait l'aspect le plus étrange : sa longue tige droite était traversée de branches horizontales comme le bâton d'un perroquet; mais chacune de ces branches faisait un large crochet en se terminant. C'est à l'extrémité de ce crochet que la fleur était attachée; cette fleur avait absolument la forme d'une capote, d'une très petite capote, quoique ce fût une grosse fleur. Il y en avait de toutes couleurs : des roses, des bleues, des jaunes, des rouges, des lilas; il y aurait eu de quoi parfaitement coiffer une multitude de poupées avec les capotes de ce palmier, dont l'étalage d'une marchande de modes peut seul vous donner l'idée.

Léon, ravi de voir tant de merveilles, joua longtemps avec toutes les fleurs, sans remarquer un petit nègre que le bruit de la première sonnette avait attiré.

— Noireau, dit la fée à son nègre en lui confiant la clef d'ivoire dont elle s'était déjà servie, et qui, à ce qu'il paraît, ouvrait toute espèce de serrures, allez ouvrir la niche d'or et amenez-moi le chien volant.

Ces paroles retentirent aux oreilles de Léon, malgré le bruit des clochettes qui absorbait son attention.

— Le chien volant! répéta-t-il.

CHAPITRE IV.

QU'IL EST LAID!

— Oui, mon enfant, répondit la fée. Tu n'as pu te décider entre les chiens et les oiseaux; j'ai vu que tu ne pourrais posséder l'un sans beaucoup regretter l'autre; que ta mère ne voulait pas te permettre d'avoir un chien et un oiseau : eh bien! pour vous arranger tous les deux, je te donne un chien qui est un oiseau!

— Vraiment? s'écria Léon, ne pouvant revenir de sa surprise, un chien qui est un oiseau! Qu'il doit être joli!

Et déjà Léon se figurait une gentille levrette avec de petites ailes, et déjà il se demandait s'il lui ferait faire une niche ou bien une cage... lorsque Noireau reparut, amenant le chien volant.

A son aspect, Léon fit une grimace peu flatteuse pour un si rare animal.

Le fait est que le chien volant était affreux. C'était un gros chien à longues oreilles, quasi-caniche, quasi-bichon, quasi-barbet; il était mal fait, presque bossu; il portait la queue entre les jambes, et jamais on ne lui aurait soupçonné des ailes avec une mine si piteuse.

— Voilà ton chien, dit la fée.

— Il n'a pas trop l'air d'un oiseau! répondit Léon peu satisfait.

— Je vois qu'il ne te plaît guère, reprit la princesse; mais dis-moi franchement, quel défaut lui reproches-tu?

Léon n'osait pas dire : Je le trouve affreux; il dit : — Je le trouve trop grand.

La fée sourit.

— Ne te plains pas de ce défaut, dit-elle; tout à l'heure tu penseras peut-être que c'est un avantage.

Alors la princesse ayant fait un signe au petit nègre de s'approcher, lui parla une langue étrangère, et Noireau emmena le chien dans le jardin qui entourait le pavillon.

La fée prit Léon par la main; tous deux quittèrent le salon chinois et allèrent s'asseoir sur un banc pour voir ce qui se passerait.

— Je n'ai jamais vu un chien plus laid, pensait Léon; j'aimerais mieux tout bonnement un serin. Que veut-elle que je fasse de ce vilain caniche, bichon, barbet? car je ne sais pas seulement de quelle espèce il peut être... Il y a de si beaux oiseaux là-bas dans la volière! pourquoi n'ai-je pas choisi un oiseau?

Tandis qu'il se livrait à ses réflexions, le petit nègre avait conduit le chien volant au milieu d'une grande pelouse verte, et, après l'avoir caressé doucement, il s'était mis sans façon à cheval sur son dos.

Alors, le chien avait redressé les oreilles, comme fier de son cavalier, et tous deux étaient restés immobiles, attendant les ordres de la princesse.

Noireau se tenait droit sur son chien, et paraissait un fort bon écuyer.

La fée, les voyant bien disposés tous deux, prononça le mot magique que le chien attendait pour s'envoler.

NASGUETTE!

NASGUETTE!...

s'écria la princesse.

Et au même instant, prodige inconcevable! le chien ouvrit de larges ailes que son vilain poil dissimulait, ses yeux ternes devinrent rayonnants comme

des émeraudes, ses membres se déployèrent avec majesté, sa queue se redressa en trompette, ses pattes s'étendirent, ses ongles s'allongèrent : ce n'étaient plus les ergots d'un pauvre chien, c'étaient plutôt les serres d'un aigle.

Il s'éleva, s'éleva dans les cieux, noble et terrible, faisant bruire ses larges ailes, qui frappaient les airs en cadence : ce n'était plus un chien... c'était un phénix, un condor!

Rien n'était plus imposant que ce spectacle; rien n'était plus beau à voir que cet animal, plein d'ardeur, planant dans l'espace avec fierté, en emportant sur ses ailes cet enfant dont la tête expressive se dessinait en noir sur l'azur embrasé des cieux... Le petit nègre avait un collier de diamants que le soleil faisait briller : rien n'était plus beau, croyez-moi.

Léon était ébahi : il regardait, il admirait, il était ravi, il avait peur, il ne savait plus que penser.

— Eh bien! lui dit la fée jouissant de sa surprise, trouves-tu encore que ton chien soit trop grand?

— C'est un oiseau!... s'écria Léon, et le plus bel oiseau du monde!

— N'importe! le trouves-tu trop grand?

— Oh! non, reprit Léon; s'il était plus petit, comment pourrait-on le monter?

— Ah! ah! dit la fée, tu vois donc bien que j'avais raison; je parie que tu ne le trouves plus si laid?

— Au contraire, jamais je n'ai rien vu de si admirable. Ce n'est pas un chien, c'est un prodige!

CHAPITRE V.

AUDACE.

Léon, suivant des yeux le chien volant dans la nue, attendait avec impatience qu'il redescendît sur la terre, pour essayer à son tour une promenade aérienne.

Le petit nègre paraissait si accoutumé à ce genre de voyage, que Léon n'imaginait point qu'il y eût le moindre danger à s'élever si haut dans le ciel.

Il fut bien heureux lorsqu'il vit enfin le chien redescendre par degrés, et se rapprocher du sol sensiblement.

— Si le chien n'est pas fatigué, dit Léon à la bonne fée, je puis l'essayer à mon tour, n'est-ce pas, madame?

— Oui, mon enfant, reprit la princesse; mais pour cela, il faut que tu apprennes à le conduire : il ne s'élève dans les airs ou ne s'abat que lorsqu'on prononce les deux mots magiques qui, seuls, ont le pouvoir de le diriger. Pour qu'il s'envole, il suffit de lui dire deux fois :

NASGUETTE!

NASGUETTE!...

Mais pour qu'il redescende, il faut lui dire au moins trois fois :

ALDABORO!

ALDABORO!

ALDABORO!...

Sinon tu risquerais de rester suspendu en l'air toute ta vie, ce qui ne serait pas fort agréable.

Léon se fit répéter à plusieurs reprises les deux mots magiques : le premier, celui de *Nasguette*, lui parut facile à retenir; mais le second eut de la peine à entrer dans sa mémoire, et même il eut besoin de l'entendre répéter et répéter encore avant de parvenir à le prononcer sûrement.

Pendant cette étude, le nègre et le chien volant étaient redescendus sur la terre.

A peine le chien volant eut-il touché la prairie, que Léon courut à lui et se mit à le caresser, à lui dire toutes sortes de gentillesses, toutes celles que l'on peut adresser à un chien et à un oiseau.

Il voulut lui faire faire l'exercice comme on le fait faire aux chiens vulgaires; mais le chien volant ne se prêta point à ce jeu trivial des chiens de cordonnier et autres, et Léon alla se plaindre à la fée de cette résistance.

— Ingrat! dit la princesse tristement, je te donne une merveille et tu veux en faire une vulgarité! Tu mériterais que je la donnasse à un autre enfant qui en serait plus digne que toi!

Léon reconnut qu'il avait tort.

Après avoir laissé au chien volant le temps de bien se reposer, il se mit à cheval sur son dos, et prononça bravement le mot magique :

NASGUETTE!

NASGUETTE!...

Et le chien docile s'envola.

CHAPITRE VI.

L'OUBLI EST UN DANGER.

La princesse fut étonnée de la hardiesse de Léon et de la bonne tenue qu'il avait sur sa monture. Il s'élevait dans les airs à une hauteur effrayante, et nulle impression de terreur ne se peignait dans ses regards.

Pendant ce temps, la fée se livrait à ses réflexions. — Les enfants aiment le danger, pensait-elle; oui, quand il leur est offert comme un plaisir; faites-en un devoir, et vous les verrez pleurer pour s'y soustraire. Si j'avais dit : « Léon, monte sur le dos de ce chien, qui t'emportera à plus de mille pieds en l'air! » il se serait récrié, il m'aurait appelée cruelle et m'aurait accusée de vouloir sa mort.

Léon, du haut des cieux, n'apercevait plus la terre que vaguement : Paris lui semblait un petit tas de pierres, et la pointe du dôme des Invalides une aiguille anglaise à tête d'or.

A mesure qu'il s'élevait, l'air devenait plus froid, et comme il était à peine vêtu, il songea bientôt à redescendre.

Il voulut prononcer le mot magique qu'il avait tant de fois étudié avant de partir pour les airs ; mais il se trompa, et confondant le mot du départ avec le mot du retour, il s'écria deux fois, comme il croyait devoir le faire :

NASGUETTE !

NASGUETTE !...

Mais le chien, loin de redescendre, reprenait un nouvel essor et s'élevait encore plus haut dans son vol.

Léon reconnut sa méprise et s'apprêta à prononcer le second mot ; mais il l'avait presque oublié, il le disait mal, et le chien volant n'y obéissait point.

En effet, le mot magique était difficile à retenir, pour un enfant surtout qui n'était pas fils de magicien.

Au lieu d'ALDABORO, Léon disait : *Aïe donc, bourreau!* ou bien : *A dada, bourreau! Ah! beau bourreau! Attanporo!* et dix autres bêtises semblables qui n'étaient pas magiques du tout : aussi le chien n'en prenait-il qu'à son aise ; il se promenait dans les airs sans songer à redescendre.

Léon commençait à s'alarmer : — Vais-je donc rester éternellement ainsi? se demandait-il; maman sera inquiète de ne pas me voir revenir... et puis je ne peux pas vivre en l'air toujours, sans manger. Il n'y a même pas moyen de crier au secours ; personne ne m'entendrait. Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

Il est certain qu'il ne pouvait compter sur les passants pour lui venir en aide ; les voyageurs sont rares dans ce pays-là, peut-être parce qu'il n'y a point d'auberges...

Le pauvre enfant commençait à se désenchanter de son beau chien ; il découvrait qu'une merveille est un tourment lorsqu'on ne sait pas s'en servir.

D'abord, il se mit à pleurer, comme font tous les petits enfants qui ont peur; ensuite, il réfléchit que ses larmes étaient inutiles, puisqu'il n'y avait là personne qu'elles pussent attendrir ; et retrouvant son courage, il se dit qu'au lieu de perdre son temps à se désoler, il valait bien mieux rassembler toutes ses idées pour se rappeler le mot qui devait le ramener sur la terre et le tirer de tout danger.

Alors il se fit dans cette petite tête un travail de mémoire digne d'un cerveau de savant, de mathématicien. — Je le savais il y a deux heures, ce mot fatal, se disait Léon, quand il m'était inutile ; et maintenant que ma vie dépend de lui, je ne pourrais me le rappeler ! Ah ! cela serait trop malheureux ! Allons, allons, cherchons bien : *Allabro!... Allabrero!... Almabaro!... Altabro!...* Ah ! j'en approche!

Léon s'exerça tout haut de la sorte pendant un quart d'heure ; si, par hasard, quelqu'un avait passé par là, il eût été fort surpris d'entendre ce petit bonhomme qui se parlait ainsi tout seul dans les airs.

A force de le chercher dans sa mémoire, il trouva enfin le mot magique.

— ALDABORO!... s'écria-t-il le cœur rempli de joie et même de fierté, car il était orgueilleux de s'être tiré de danger lui-même. Une voix qui lui aurait soufflé le mot sauveur, en lui ôtant le mérite de le trouver lui seul, l'aurait contrarié.

CHAPITRE VII.

LE NOM.

Quel plaisir Léon éprouva en voyant le chien volant obéir à son commandement ! Le chien descendait rapidement sur la terre, et Léon lui caressait doucement les ailes, tant il était content de lui.

Bientôt Léon découvrit les objets, d'abord imperceptibles : Paris n'était plus un petit tas de pierres, mais un gros tas de maisons ; les grands arbres n'étaient plus des touffes d'herbe ; la colonne de la place Vendôme ne lui semblait plus un poteau ; les tours de Notre-Dame, deux bâtons de cire noire à cacheter, et la Seine un long ruban jaune et sale qui tenait ensemble toutes les maisons.

Il commençait même à distinguer le pavillon chinois de la princesse, et la princesse elle-même, qui, avec sa robe de mousseline blanche, avait l'air d'un cygne.

Peu à peu, il la vit qui lui tendait les bras, tant elle était en peine de lui ! car la bonne fée avait été fort inquiète de l'absence si prolongée de Léon.

Ayant reconnu sa maîtresse, le chien alla s'abattre à ses pieds, et Léon sauta à terre avec un empressement que l'on comprendra aisément.

Me voilà enfin ! s'écria-t-il. J'ai failli ne plus vous revoir : j'avais oublié le mot magique... mais je m'en souviendrai toujours maintenant !

— Tu es un enfant courageux, dit la princesse en embrassant Léon ; tu es digne de posséder une merveille. Mais il est tard : retourne chez ta mère ; elle doit t'attendre depuis longtemps. Va...

— Et mon chien ? interrompit Léon. N'emmènerai-je pas mon chien ?

— Tu l'aimes donc encore, malgré les dangers qu'il t'a fait courir ?



— Sans doute, sans doute; je ne crains plus rien maintenant. Oh! j'aurai bonne mémoire. Allons, viens, toi, ajouta Léon en s'adressant au chien volant qu'il entraînait avec lui; puis il s'arrêta. — Je ne sais pas son nom; comment l'appelez-vous, madame?

— On l'appelle ici le Chien volant, répondit la princesse; mais il faut lui donner un autre nom, car, avant tout, mon enfant, tu dois cacher à tout le monde que ton chien a des ailes. Tu ne dois t'envoler avec lui que la nuit, à moins que ce ne soit dans ce jardin où l'on ne peut te voir.

— Quoi! je ne le dirai pas à maman?

— Ni à ta mère, ni à personne.

— Pas même à Henri? ajouta Léon avec humeur.

— Qu'est-ce que Henri, lui demanda la princesse.

— Henri, c'est mon camarade de collége : il a treize ans; il est plus grand que moi... son oncle lui a donné un fusil...

— Eh bien! pourquoi désires-tu lui parler de ton chien?

— C'est qu'il me parle toujours de son fusil!... Il doit venir chez ma mère passer les vacances avec son oncle et son fusil, et il se moque toujours de moi parce que je suis trop petit pour aller à la chasse. Il est grand, lui; il a une cravate et des bottes!...

— Oui, mais il n'a pas de chien volant! reprit la fée avec un malin sourire; et si tu apprends à bien diriger ton chien, tu rapporteras, grâce à lui, plus de perdrix et de faisans que n'en pourraient tuer tous les fusils du monde.

— Vraiment! dit Léon en sautant de joie; oh! comme Henri va *bisquer!*

— Prends garde, Léon, dit la princesse; la moindre imprudence peut tout gâter. Si jamais on vient à découvrir que ton chien a des ailes, il sera perdu pour toi.

— Quoi! dit Léon, on me le volerait?

— Ce ne serait qu'un demi-malheur, mon ami; tu pourrais, à force de recherches, le retrouver, ou le racheter à force d'argent. Non, c'est un malheur plus grand que tu aurais à craindre, un malheur sans remède, mon enfant. Retiens bien cette leçon que je vais te donner; ce n'est peut-être pas tout de suite que tu la comprendras; il se peut qu'elle soit au-dessus de ton âge; mais ne l'oublie pas, un jour tu seras bien heureux de t'en souvenir.

Et Léon prêta une oreille attentive aux leçons de la bonne fée.

CHAPITRE VIII.

MORALE DE CE CONTE.

— Dans ce siècle, où toute chose est analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée, une merveille, mon enfant, n'est pas une merveille, c'est une *monstruosité!* Or toute monstruosité appartient de droit à la secte éplucheuse qu'on appelle savants, gens d'esprit, gens de loi, gens d'affaires, etc., etc.

A peine entre leurs mains, la pauvre merveille est aussitôt analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée. Or, tu le sauras un jour, peu de gouvernements, d'actions, de choses, de personnes et de chiens survivent à la dissection. Qui dit analyser, dit tuer. Ainsi, mon cher enfant, si l'on découvre jamais que ton chien a des ailes, comme cela seul est une monstruosité, on le disséquera... On lui coupera les ailes pour savoir ce qui les fait agir, on lui ouvrira la poitrine pour savoir comment il peut respirer dans son vol, on lui ouvrira la tête pour savoir s'il a la cervelle d'un chien ou celle d'un oiseau, on lui arrachera les deux yeux pour savoir comment ils supportaient l'éclat du soleil... enfin, on l'analysera; et le pauvre animal sera tellement mutilé, que tu n'auras pas même la ressource de le faire empailler!

Léon ne comprenait rien à ce discours, si ce n'est qu'on ferait beaucoup souffrir son chien si l'on apprenait qu'il était une merveille; et il se promit bien de cacher à tout le monde ce grand secret.

— Maintenant, lui dit la fée, quel nom lui donneras-tu?

Madame Émile DE GIRARDIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Quelle belle chose que le printemps ! surtout quand il arrive un mois plus tôt qu'on ne l'attendait ! Comme il change vite l'aspect de nos magasins de confections et de toutes nos maisons de nouveautés ! On rentre bien vite toutes les étoffes de laine pour nous présenter des tissus légers aux nuances fraîches et séduisantes. Il nous semble que l'on doit pourtant agir avec prudence, et ne point se laisser prendre trop vite à ces annonces hâtives de belle saison.

Aussi, pour ménager nos provisions, qui sont pourtant fort abondantes, nous allons entretenir aujourd'hui nos lectrices de ce que l'on nomme les vêtements de *demi-saison*, les plus importants peut-être, puisque leur tour revient deux fois dans l'année, et que, tout en annonçant le printemps, ils peuvent encore nous garantir contre les perfidies et les inconstances de cette coquette et séduisante saison.

Parlons des tissus : Les magasins de *Gagelin Opigèz*, rue Richelieu, 83, nous fournissent abondamment de quoi nous contenter. Les popelines d'Irlande font de charmantes robes pour mars et avril ; on porte cette année beaucoup de petits carreaux et de rayures. Les taffetas de nuances claires à petites raies de velours moucheté, ou à semis de fleurs de velours satiné, sont d'un goût exquis. Les taffetas antiques continueront leur faveur pendant cette saison. En ce moment, la maison *Gagelin* fait, pour robes de ville, beaucoup de robes de taffetas noir richement ornées, soit avec des motifs de velours découpés, soit avec des médaillons de passementerie d'un genre très nouveau. Les franges en chenille sont aussi employées avec succès. Voici la description de deux toilettes, pour dîners et réunions du soir, sorties des ateliers de la maison *Gagelin* cette semaine.

La première est de taffetas gros grains couleur *havane*, le corsage est orné de bandes de velours *bois foncé*, garnies de petites boules en chenille. Une ceinture *Médicis* garnie de même termine ce corsage, les manches, longues et ouvertes, ont des ornements en rapport, le bas du jupon est garni sur une hauteur de 30 centimètres par les mêmes motifs de velours bois entourés de boules.

La seconde robe est de taffetas *bleu Leman*, le bas de la jupe est garni d'un volant assez haut, ayant en tête un rouleau de taffetas entouré de chenille blanche jaspée de bleu, une haute frange en chenille surmontée du même rouleau forme un second volant au-dessus du premier. Le corsage décolleté est recouvert par une pèlerine de chenille quadrillée et frangée, les manches sont courtes.

Pour la saison qui commence on prépare dans la maison *Gagelin*, de très jolis paletots courts, d'un aspect original et nouveau ; nous les détaillerons dans un prochain article.

Nous avons hâte d'arriver à la description des chapeaux que nous avons vûs chez madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin. Ils sont ravissants et de la plus grande nouveauté.

Un premier chapeau est de crêpe *gizelle*, le dessus est orné d'un ruban écossais bois, gizelle et blanc ; ce ruban posé à cheval sur la passe est entouré de franges de plumes. Le bavolet de crêpe est recouvert d'un apprêt de blonde blanche en trois morceaux formant des pointes, l'intérieur est en coquilles de tulle blanc et dentelle noire avec groupes de rose bengale rouge et boutons, les brides sont en ruban écossais assorti.

Un second chapeau est de crêpe gris. La calotte et la passe sont ornées d'un gros nœud formé par une écharpe écossaise de tons vifs, terminée par des franges, les brides du même ruban sont également frangées, le bavolet est de crêpe. Tout le tour du chapeau, bavolet compris, est garni d'un entre-deux de dentelle noire, avec une engrelure de velours rouge passée en coulisse. L'intérieur est orné d'un plissé de crêpe gris avec du tulle illusion à double et des bouquets de petits sorbiers à grains rouges mélangés de mousse et de bruyère.

Voici encore trois chapeaux de genres différents que nous désignons comme des modèles d'une grâce achevée. Le premier est de paille de fantaisie. Le bord de la passe est entouré d'un plissé de crêpe blanc avec des nœuds de taffetas *jonquille*. Le bavolet de crêpe blanc forme trois grands festons ornés d'une grecque de dentelle noire doublée de taffetas jonquille. Le dessous a des *crêtes* coquillées de dentelle noire et blanche avec du ruban assorti, des grains rouges et du feuillage vert, les brides sont de taffetas jonquille.

Le second chapeau est de paille de riz. Un entre-deux de dentelle noire doublé de taffetas ponceau, traverse le dessus de la calotte et vient jusqu'au bord de la passe ; cet entre-deux est garni de *fuschias* de dentelle noire à cœur en effilés ponceau ; il se continue autour de la passe, où les mêmes fuschias retombent en grelots à l'intérieur. Un des côtés de la passe porte un bouquet de coquelicots à cœurs noirs et d'épis naturels. Le bavolet est de paille, il a un nœud de velours noir étroit et un petit bouquet de

coquelicots et épis. L'intérieur est orné des mêmes fleurs avec des coquilles de dentelle noire et blonde blanche. Les brides sont ponceau.

Le troisième chapeau est de paille blanche ouvragée; le bavolet est de taffetas, *bleu Mexico*, découpé en trois morceaux arrondis, entourés de franges et de glands de soie du même bleu. Le dessus est orné d'un nœud en large ruban écossais bleu et blanc frangé. L'intérieur est garni par des coquilles de petit tulle posées sur volant de tulle, plus haut et formant une neige picotée de perles de jais. En dedans de cette neige, contre la passe, se trouve un rang de frange bleue, pareille à celle du bavolet, et sur un des côtés, une touffe de violettes *bleu Mexico*. Les brides de taffetas écossais bleu et blanc sont posées très haut à l'intérieur de manière à former des coques complétant la garniture, elles sont frangées au bout.

Ce qu'on regrette quand on visite les salons de madame *Alexandrine* au commencement des saisons, c'est de n'avoir par l'espace suffisant pour décrire toutes ses créations, dont le mérite et le style ont une valeur artistique. Nous sommes forcée aujourd'hui de ne rien dire des coiffures, qui sont aussi nombreuses et aussi remarquables que les chapeaux. Nous nous réservons d'y revenir sous peu de jours.

On voit, d'après notre récit, que les rubans écossais seront fort à la mode. Il nous a suffi pour nous en convaincre d'examiner les magnifiques assortiments du genre ruban que nous offrent les magasins de MM. *Ransons* et *Yves*, *à la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6. Cette collection de rubans est, à coup sûr, la plus complète qui existe à Paris.

Les franges de chenille russe de la même maison s'emploieront aussi beaucoup pour garnitures de robes et de confections. Les passementeries à médaillons en points de Venise de la *Ville de Lyon* sont une précieuse ressource pour la décoration des robes de soie et des collets de cachemires. N'oublions pas de rappeler à nos lectrices les *gants Joséphine* d'une supériorité incontestable, et les articles de mercerie pour lesquels la *Ville de Lyon* est la première du genre.

Les chapeaux ronds commencent à reparaître avec les premiers beaux jours. Ceux que nous avons vus jusqu'à présent, sont de velours noir ou de feutre, ornés de rubans et de plumes tombantes; mais la maison *Desprey*, *à l'Amazone*, boulevard des Italiens, nous promet pour le mois prochain des modèles de chapeaux de campagne, qui fixeront la mode pendant toute la saison. La même maison possède, en ce moment, de très jolies nouveautés pour coiffure d'enfants.

On sait quelle prodigieuse quantité de fleurs on a portée pendant les bals. Les fleurs seront aussi très employées pour l'ornement des chapeaux et coiffures de la belle saison.

Nous ne connaissons rien de plus séduisant que les garnitures de fleurs des champs sorties des ateliers de madame *Petit-Perrot*, rue Neuve Saint-Augustin, n° 20. Nous citerons aussi de la même maison des touffes de violettes lilas ou bleues, des primevères nuancées de tous les tons assortis au crêpe, des mélanges de bruyères, réséda et grains de buisson d'un effet très gracieux, et enfin surtout une magnifique collection de roses copiées d'après nature sur les plus jolies espèces, qui assurent à cette reine des fleurs une supériorité inattaquable.

Retournons aux confections dont nous n'avons point encore assez parlé. On fera beaucoup de vêtements, robes et rotondes en pareil. Madame *Bernard*, 91, rue Neuve-des-Petits-Champs, a déjà préparé, dans ce genre, plusieurs modèles. Ces robes sont assez garnies pour être acceptées en toilettes de ville; elles sont en outre très distinguées. L'habile couturière que nous venons de citer s'est plue à créer plusieurs vestes de formes basquines, que nous désignons parmi les créations les plus heureuses du moment. Ces vestes sont garnies de ruchés de taffetas et de franges à grelots. On en portera beaucoup au début de la saison. Quelques robes de taffetas uni, ornées de velours découpé et de passementeries, ont été faites par madame *Bernard* pour toilettes de demi-saison. Une de ces robes, de taffetas Pompadour fond blanc, était garnie dans le bas d'une bande de taffetas bleu recouverte de dentelle noire, avec ruché de taffetas bordé de dentelle aux deux extrémités. Une bande pareille suivait l'encolure du corsage, et les manches de forme large, pareillement garnies, se terminaient par un volant découpé de taffetas Pompadour.

Il est fort probable que nous allons voir reparaître les manches ouvertes, et que la forme des manches à coudes sera abandonnée cet été. La lingerie gagnera à ce retour et pourra nous montrer des manches blanches qui sont toujours d'un très joli effet.

Nos couturières font une quantité de robes de foulard. Ces dernières vont avoir une grande faveur. Beaucoup de personnes se sont déjà procuré des échantillons de foulards nouveaux au magasin du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129. Nous avons déjà cité les nuances unies les plus en vogue; elles se nomment : havane, gizelle, vert Prince de Galles, Lavallière, gris vapeur, gris poudre d'acier, primevère, pintarde, bleu Leman, bleu ciel de Chine et capucine. Nous pouvons désigner quelques-uns des dessins auxquels s'attache une faveur marquée. Les voici : arabesques noires sur fonds de toutes couleurs avec des bouquets d'azaleas en branches; rayures multiples avec semis de fleurs de jasmin ou de fraisier; petits bouquets turcs sur fonds rayures bazin de toutes couleurs; chapeaux chinois, également sur toutes les nuances en vogue; fleurs d'héliotrope posées sur des grecques noires; groupes de marguerites et de roses nuancées sur fonds à mille raies; trèfles et grecques à filets noirs sur fonds clairs, etc. On voit que le choix est nombreux, et que le foulard s'apprête à soutenir sa réputation d'étoffe en vogue. Il sera en effet cette saison une des grandes ressources de la toilette, à laquelle il prête beaucoup de charme par la beauté de ses couleurs et la variété de ses dessins.

Le corset préféré est toujours le corset de flanelle de la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183. Il va admirablement, il est élégant, et ses qualités hygiéniques le font rechercher tout naturellement; elles auraient assuré son succès, lors même qu'il eût été moins commode et moins fashionable; mais trop de qualités ne sont jamais un défaut, surtout pour un corset. La ceinture créole de la

même maison est aussi une charmante invention, on l'a beaucoup portée à l'époque des bals. M. *Simon*, qui apporte des soins extrêmes à tout ce qui sort de ses ateliers, vient de perfectionner encore le *relève-jupe*, dont nous avons eu, plusieurs fois, occasion de parler, et que la mode des robes traînantes rend de plus en plus indispensable.

L'excellente fabrique de parfumerie de M. *Legrand*, rue Saint-Honoré, 107, a été plusieurs fois citée par nous. Ses produits, exempts de tout charlatanisme, sont adoptés depuis longtemps par les gens du monde. Les femmes trouvent, dans ce magasin, des moyens assurés de conserver leur beauté. L'emploi de certains parfums combinés avec art prête beaucoup de charme à la toilette; il y a des odeurs suaves qu'une femme élégante peut et doit adopter pour son linge, ses mouchoirs, son papier à lettre, ses gants. L'*eau tonique* et la *pommade au quinine* de la maison *Legrand*, son eau de Cologne et ses extraits d'odeur méritent la réputation qui leur est depuis longtemps acquise.

N'oublions pas avant de terminer de rappeler que voici le moment où l'on doit se servir absolument du *lait antéphélique de Candès*, boulevard Saint-Denis, 26. C'est aux mois de mars et d'avril que l'on voit reparaître ces affreuses taches de rousseur, dont les teints les plus délicats sont ordinairement atteints. Ces taches défigurent; elles sont désespérantes. Le *lait antéphélique* les prévient et les détruit radicalement. Mais comme il existe un très docte proverbe qui dit : « Mieux vaut entretenir que bâtir, » nous conseillons aux femmes de ne pas attendre le retour des éphélides, et d'employer par prudence le *lait antéphélique* mélangé de moitié eau filtrée; il conserve le teint pur et limpide tout en tonifiant le tissu du visage; il préserve aussi des boutons et des piqûres d'insectes.

Marguerite DE JUSSEY.

RENSEIGNEMENTS UTILES.

Bien souvent nos lectrices nous ont demandé des renseignements pour des travaux qui les intéressent.

Nous leur indiquons donc la maison honorable *Guigné-Dusacq*, rue du Bac, n° 46.

Là on fait dans la perfection des teintures fines sur étoffes de moire, damas de soie et crêpe de Chine, avec un apprêt perfectionné *au tendeur* qui donne aux tissus teints le brillant et la souplesse du neuf.

La spécialité de cette excellente maison comprend surtout la restauration des châles cachemires français et de l'Inde; les teintures dites *avec réserve*, garantissant la solidité des fonds de châles passés et défraîchis sans en altérer les dessins; la *mise en carré* des châles longs, le changement des fonds altérés; la réapplication en broderie sur les fonds neufs, des palmes et galeries, et la transformation des écharpes en châles carrés.

On y fabrique aussi des franges brodées riches, copies de l'Inde, et on fait l'échange des vieux châles.

Ce renseignement sera accueilli avec plaisir par toutes les dames qui nous lisent.

GRAVURE DE MODES N° 701.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours épinglé. Passe et fond tendus. Sur le haut de la passe est un bouillonné de crêpe, surmonté d'un coquillé de dentelle noire. Brides de satin; elles partent du bas de la calotte, viennent former pique et redescendent le long de la passe. Un chou de dentelle noire garnit le bas de la calotte. Le bavolet est de tulle blanc, terminé par une bande de velours épinglé, avec un velours qui coupe les deux parties. Sous la passe, il y a une touffe de roses blanches teintées de rose et une ruche de blonde.

Robe de taffetas, ornée de groupes de plumes de deux tons en chenille brodées sur le taffetas. (Grande nouveauté.)

Corsage montant, à pointe devant; les côtés du dos et le dos sont prolongés en trois pattes formant *postillon*, coupées en pointe chacune et brodées d'une touffe de plumes en chenille.

Manches à coude, avec parement formant patte retombant et brodée en chenille.

Le bas de la jupe est orné par de jolis groupes imitant des plumes, qui sont brodées à la main en chenille.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE. — La coiffure de dentelle se termine en barbes flottant derrière; elle est ornée devant par un groupe de fleurs variées avec herbages.

Robe de moire, ornée de satin, de tulle et de petites dentelles noires.

Sur le corsage en pointe il y a quatre bandes plates de satin qui s'entrecroisent devant. Ces bandes sont entourées d'une très petite dentelle noire.

La manche se compose d'un bouffant de tulle blanc, sur lequel est drapé un bouillonné de tulle de couleur.

La jupe de moire est terminée par un bouillon de tulle, surmonté d'une bande de satin entre deux petites dentelles noires.

Sur la jupe se dessinent de grandes écailles composées chacune de trois garnitures, qui consistent en une bande unie de satin, placée entre deux plissés également de satin, le tout bordé de petites dentelles noires.

Ces garnitures vont en diminuant vers les extrémités, où elles s'entrecroisent, et placées avec goût produisent un effet charmant.

NOUVEAUX SIÉGES, FAUTEUILS, CANAPÉS, ETC. dits *Brougham*.

Une grande et intelligente révolution vient d'être opérée dans la fabrication des siéges pour appartements : l'inventeur les a nommés *Siéges Brougham*.

Ces siéges sont débarrassés des élastiques à spirales en métal qui rendaient la fabrication lourde, dispendieuse et difficile à réparer, et ils ont cependant une élasticité supérieure.

Les *siéges Brougham* sont d'un aspect très distingué, d'un usage commode et vraiment confortable, et ils ont un cachet de simplicité élégante qui plaît aux gens qui ont le goût du *comme il faut*.

Le vrai monde appréciera vite ces nouveaux meubles qui, en outre de tous ces mérites, en ont un qui ne leur nuira jamais : celui d'être vendus à des prix inférieurs de moitié aux autres.

Nos lecteurs, en visitant le magasin spécial des *siéges Brougham*, passage Jouffroy, n° 19, boulevard Montmartre, se convaincront facilement de la justice de nos éloges et nous sauront gré de leur avoir donné ce renseignement.

Courrier de Paris.

Peut-être avons-nous assez parlé du soleil et des fleurs, bien que les 21 degrés au-dessous de zéro signalés à Moscou ces jours derniers et les alternatives d'humidité et de froid piquant constatées à Paris fassent regretter les 14 degrés de chaleur dont on jouit à Nice ; mais, comme l'a dit Boileau :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Changeons donc de sujet, et sur un thème nouveau composons quelques variations, comme disent certains exécutants qui se donnent un mal terrible pour gâter un beau morceau de maître. Eh ! saisissons la balle au bond, puisque la raquette du hasard me met sur la voie de la musique. Je me hâterai donc de vous parler d'un excellent ouvrage de M. Samuel David, sur l'*Art de jouer en mesure*, appliqué au piano. Art difficile, croyez-le bien, non-seulement quand il s'agit du piano, mais de tous les instruments. Jouer en mesure, me disait un jour un maître, c'est les trois quarts de la musique. C'est bien aussi l'opinion du plus illustre des maîtres, Rossini, à qui M. Samuel David a dédié son ouvrage. Or voici ce que dit Rossini dans la lettre précieuse que l'auteur de l'*Art de jouer en mesure* a placée en tête de son œuvre. On ne résiste pas à citer du Rossini, fût-ce du Rossini écrit. « J'accepte » non-seulement avec plaisir votre dédicace, mais je suis » heureux d'associer mon nom à l'œuvre d'un artiste qui, » comme vous, a puisé dans des études sérieuses et con- » sciencieuses une science qui vous donne droit à l'appli- » cation de cet axiome : LEGGE DI PROFETA. Je donne » donc à ce petit ouvrage une portée incontestable ; il » rendra à l'art un éminent service, résumant cette vérité » si négligée de nos jours : LA MESURE ASSURE LE RHYTHME ; » LE RHYTHME C'EST LA MUSIQUE ; SANS LE RHYTHME, TOUT » RESTE INCOMPRIS, DÉCOLORÉ. — Puisse le succès de » cet ouvrage vous encourager à livrer vos travaux à » la publicité, qui, mettant votre mérite en relief, vous » assurera le suffrage d'un public éclairé qui saura » rendre à César ce qui appartient à César ; c'est le vœu » et la prédiction de votre collègue, admirateur et ami, » G. ROSSINI. » Dites-moi, est-il possible de délivrer à un homme un passeport pour la vogue plus complet que celui-là ? Et que pourrions-nous ajouter, nous autres pauvres profanes, qui constate en termes plus éloquents et plus compétents le mérite d'un tel ouvrage. Ajoutons bien vite que l'*Art de jouer en mesure* a été adopté immédiatement par le comité des études du Conservatoire. C'est bien le moins.

Si l'illustre auteur de *Guillaume Tell* a éprouvé un moment de joie bien grande en délivrant à M. Samuel David ce laisser-passer du succès, il a dû, par contre, ressentir un bien violent chagrin ces jours derniers, en voyant s'éteindre une de ces reines du chant contemporain, madame Cinti-Damoreau, dont je rapproche le nom de l'opéra de *Guillaume Tell*, car c'est elle qui y créa, et de quelle façon ! le rôle de Mathilde. On ne l'entendait plus, hélas ! depuis trop longtemps, cette admirable cantatrice, mais on ne l'avait point oubliée. Elle avait fait école, son nom s'était perpétué dans l'art, sa méthode faisait loi ; elle laissera un profond sillon dans la tradition du chant ; elle possédait ce qui sauve de l'oubli, le goût, c'est-à-dire la moitié déjà de la perfection, et la grâce qui comble l'autre moitié. Elle ne chantait plus, mais on la regrettera comme si elle chantait encore ; mieux que cela, comme si elle était là encore pour entendre, car son jugement était sûr comme son goût et comme sa grâce, et quand un artiste venait lui demander conseil, elle avait une telle façon de donner ce conseil que cet artiste avait le droit de s'en aller disant : « Je suis élève de Damoreau. » Et ce qu'on ne regrettera pas moins, c'est la femme charmante, spirituelle ; quand elle causait, on eût dit encore qu'elle chantait.

Hélas ! il y a des deuils qu'il faut se résigner à subir. Ainsi le veut la loi d'en haut. Celui-là est du nombre. J'y reviendrai et vous dirai cette existence si pleine et si dévouée à l'art.

Je vous ai entretenus dernièrement de la vente des tableaux de la fameuse galerie du palais San-Donato appartenant au prince Demidoff. Dix-sept toiles qui avaient été séparées de cette magnifique collection viennent d'être mises en vente à l'hôtel Drouot et ont produit un total de 158,000 francs. Vous allez voir que les prix d'adjudication ont été dignes des noms qui ont signé ces toiles. Ainsi les *Chevreuils dans un fourré*, de Rosa Bonheur, ont été vendus 7,720 fr. ; les *Singes cuisiniers*, de Decamps, 26,000 fr. ; le *Marchand d'oranges*, du même, 12,000 fr. ; un paysage, *Effet du soir*, du même, 5,000 fr. ; le *Duc d'Albe dans les Pays-Bas*, de Gallait, 15,500 fr. ; la *Chute des feuilles*, du même, 16,000 fr. ; trois tableaux de Leys ont été adjugés ensemble pour 46,200 fr. ; la *Léonore de la ballade*, d'Ary Scheffer, 5,500 fr. ; un *Bacchi-Bousouk*, d'Horace Vernet, 12,000 fr. La belle collection, vous avouerez ! Les beaux prix, vous en conviendrez !

On a beaucoup parlé d'une trouvaille faite récemment par un député, qui est un antiquaire distingué, M. Achille Jubinal. Il s'agit d'une tapisserie du XVI[e] siècle, ayant appartenu à Molière. Double titre à l'intérêt qui s'attache à cet objet d'art. Voici comment M. Achille Jubinal explique cette trouvaille dans une lettre à l'*Indépendance belge* :

« Il y a plus de trente ans (vers 1828, si ma mémoire est exacte), le roi Charles X se rendit un jour à pied en pèlerinage, je ne sais plus à quelle occasion, à Sainte-Geneviève. Toutes les rues, sur son passage, étaient jonchées de fleurs et garnies de tentures de toutes sortes. Ce fut en suivant ou en devançant le cortége royal avec mon vieil ami, M. Eloi Johanneau, le savant éditeur du Rabelais *variorum*, qui devint deux ans après inspecteur des monuments de la couronne, que j'aperçus pour la première fois la tapisserie en question.

» Nous la reconnûmes immédiatement à ses nombreuses légendes en vers, pour celle que Molière, dans *l'Avare* (acte II, scène I[re]), fait nommer en ces termes à Cléante, par son valet la Flèche. — « Des quinze mille francs qu'on demande, ce prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres, et pour les six mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et

bijoux dont s'en suit le mémoire.... Premièrement un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie,... plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale, rose sèche, avec le mollet et les franges de soie; — plus, *une tenture de tapisserie des amours de Gombaud et Macé*, etc.; mais l'original avait disparu, et je n'en pus donner le dessin.

» C'est ce même original que je viens de retrouver. Votre correspondant a pu s'assurer par un inventaire des objets mobiliers de Molière, que cette curieuse tenture, magnifiquement conservée, avait appartenu à l'immortel auteur de nos chefs-d'œuvre comiques, et j'ai pu constater par des désignations qui se trouvent encore au revers de la tapisserie qu'elle avait fait partie du garde-meuble de la Couronne (probablement depuis la mort de Molière dont les héritiers l'auront vendue à Louis XIV), jusqu'en 93.

» J'ajoute que cette tapisserie est, comme on disait alors, un ouvrage flamand, qu'elle a été faite à Bruxelles, dont elle porte l'écusson, par les deux frères Gaube, je crois, dont elle reproduit aussi les initiales. Gombaut, Macé et *toute leur noce* y sont représentés en costume de Louis XII à François Ier sur une longueur de près de 5 mètres.»

N'est-ce pas, en effet, une belle trouvaille pour M. Achille Jubinal, qui est passionné pour les tapisseries, témoin son ouvrage *Anciennes tapisseries historiées*, qui a eu sa réputation mi de savant, mi d'artiste! Il mérite bien d'avoir retrouvé ce vieux souvenir de trente ans!

Trente ans! comme cela nous vieillit nous autres qui avons vécu des émotions de ce temps, plus ou moins directement. C'est encore en reculant vers ces années, que nous retrouvons, non pas encore les débuts, mais la gloire de Frédérick-Lemaître, le grand interprète du drame contemporain. Comme tant d'autres, l'illustre artiste est arrivé au versant de la montagne, sans avoir amassé grande fortune, paraît-il, à en juger, du moins, par la lettre suivante que le ministre d'État vient d'adresser à Frédérick-Lemaître. Cette lettre est plus qu'une lettre; elle est un acte honorable pour l'artiste, honorable pour le ministre. Voici cette lettre :

« Monsieur, je vous annonce avec plaisir que, désirant vous donner un témoignage d'intérêt et de sympathie en souvenir de votre longue et brillante carrière artistique qui, j'espère, n'est pas encore terminée, je viens de vous allouer, sur les fonds de mon ministère, une indemnité annuelle de 2000 francs dont les arrérages commenceront à être payés à partir du 1er janvier dernier.

» Recevez, monsieur, avec mes compliments, l'assurance de mes sentiments distingués. »

Bravo! c'est beau! un pays qui honore assez ses artistes pour ne point les laisser manquer de 2000 francs par an.

Je trouve au fond de mon encrier deux anecdotes, que mon devoir est de vous raconter :

Un fermier portait à son propriétaire, à l'époque du 1er janvier, un sac de noix de sa meilleure récolte. Le propriétaire avait ramené d'un voyage en Amérique un superbe orang-outang qu'il avait le soin de vêtir pour le préserver des froids, et toujours des costumes les plus fantaisistes.

Le paysan entre dans le vestibule du château, son sac sous le bras, et se trouve en face de cet habitant des colonies, qui commence par lui faire mille gambades et mille grimaces. Léger étonnement du fermier qui, croyant deviner ce qu'on demande, ouvre son sac et lui offre poliment une noix. L'animal se jette dessus, la casse, la mange, fait de nouvelles grimaces pleines de satisfaction, ouvre le sac et commence une véritable orgie.

Sur ces entrefaites arrive le propriétaire.

— Bonjour, mon ami! Eh bien! vous m'apportez des noix : mon compliment, elles sont très belles.

— Et bonnes, monsieur le comte, dit le paysan. Demandez plutôt à monsieur votre fils, voilà déjà un bout de temps qu'il s'en régale!

Il y avait, l'été dernier, ou pendant l'été de toute autre année que vous voudrez, un joueur de clarinettes furieux qui exploitait le boulevard des Italiens. Vous savez, soit dit entre parenthèses, quelle définition Alphonse Karr a donnée de la clarinette : « Un instrument qui rend aveugles ceux qui en jouent et sourds ceux qui l'entendent. » Mais notre artiste n'avait point une clarinette de cette espèce. La sienne lui servait à autre chose; il n'en jouait pas et personne ne l'avait entendue jamais. L'artiste en question se contentait d'aborder timidement les groupes de consommateurs qui prenaient le café, et d'une voix bien humble :

« — Messieurs, disait-il, je jouerais bien un petit air de clarinette, si je ne craignais de vous être désagréable.

On lui donnait 2 sous en le priant, en effet, d'aller plus loin.

Mais, un soir, l'un de ceux qui étaient assis changea brusquement de politique.

« — Ma foi! dit-il, voilà assez longtemps que je vous vois, je ne serais pas fâché de vous entendre un peu. Jouez-nous quelque chose!

» — Oh! monsieur, je joue si mal...

» — J'adore la clarinette, jouez! »

Le malheureux baissa la tête tout confus.

« — Messieurs, murmura-t-il, je vous dois un aveu complet. Je n'ai jamais su tirer un son de ma clarinette... je l'emploie comme menace! »

C'était du chantage!

On parle beaucoup des chats qui ont le privilége, dit-on, de « tomber toujours sur leurs pattes », et on a fait de cela un proverbe à l'adresse des gens bien avisés et qui savent toujours se tirer d'affaire. Mais il paraît que c'est là une réputation usurpée par les chats, ou du moins ne sont-ils pas seuls à jouir de cet inappréciable avantage. On raconte que, ces jours derniers, une ouvrière avait quitté comme d'habitude, à sept heures du matin, sa chambre située au troisième étage, pour se rendre au travail, laissant au lit son enfant âgé de six ans. Elle avait remis, comme de coutume aussi, la clef à la portière chargée de soigner l'enfant en l'absence de sa mère. L'enfant, trouvant sans doute qu'on ne venait pas assez

vite le délivrer, car il était neuf heures, se leva, s'habilla et tenta d'ouvrir la porte.

Voyant que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait y réussir, il monta sur une chaise et imagina d'ouvrir la croisée donnant sur la rue ; il enjamba la balustrade, s'y suspendit par les deux mains, et, après avoir mesuré d'un coup d'œil la distance qui le séparait du sol, lâcha les mains et tomba sur le trottoir ; des voisins accoururent, mais l'enfant était déjà relevé et rentrait chez le concierge demandant son déjeuner. Il n'avait reçu aucune lésion ni fracture, et la mère, en rentrant le soir, eut peine à croire au saut périlleux de son enfant.

Qui profitera le plus de la leçon, l'enfant, la mère ou la portière ?

Quand ce courrier aura vu le jour, l'opéra en deux actes de MM. Dumanoir et Massé aura été chanté à l'Opéra. Pourquoi hésiter à prédire un succès que nous n'aurons plus qu'à constater ?

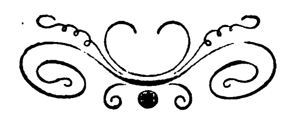
A l'Opéra-Comique, un ouvrage en deux actes, *la Déesse et le Berger*, paroles de M. Camille du Locle, musique de M. Duprato, a été représenté la semaine dernière. Dans la musique, trop de talent, pas assez d'idées originales ; dans le poëme, à défaut d'un intérêt bien vif, des vers artistement tournés et d'un bon parfum littéraire.

Dans peu de jours, au Théâtre-Lyrique, *Peines d'amour perdues*, d'après Shakespeare, musique de Mozart. On s'escrime d'avance pour ou contre la hardiesse qui a fait substituer un nouveau libretto à celui sur lequel Mozart composa la musique du *Cosi fan tutte* que l'on y va faire entendre pour la première fois sur des paroles françaises.

Aux Variétés, *les Mousquetaires du carnaval*, folie en trois actes, de MM. Grangé et Lambert Thiboust. De terribles hommes que ces mousquetaires, de terribles locataires surtout ; leur folie est contagieuse : sous leur influence, les notaires se déguisent en bébés et les agents de change en sauvages. Arlequin mourant dicte son testament à Cassandre coiffé d'un bourrelet. Les morts enlèvent les vivantes et les polkeuses de l'Opéra protégent les orphelines sur l'air du *Pied qui r'mue*. Dupuis et Alphonsine mènent dignement cette folle danse.

Au Gymnase, trois jolies pièces : *le Défaut de Jeanne*, *Sortir seule*, et *Permettez, madame*, trois succès. Le Gymnase prépare en ce moment beaucoup de nouveautés : une grande pièce de M. Dumanoir ; une comédie en trois actes, *Nos alliés*, par M. Pol Moreau, l'auteur de *Prisonnier sur parole* ; *les deux François Ier*, autre comédie en trois actes, de M. Emile de Najac. On parle enfin pour cet été, d'une pièce en cinq actes, par MM. de Najac et Pol Moreau, *les Toiles d'araignée*. On voit que M. Montigny ne s'est pas laissé endormir par le succès des *Ganaches*.

X. EYMA.



VARIÉTÉS.



NOTRE-DAME DE PARIS.

Les travaux de l'église métropolitaine de Paris se poursuivent avec toute la célérité qu'ils comportent, sous l'active et savante direction de M. Viollet-Le-Duc. La population parisienne ne cesse d'en suivre avec un pieux intérêt les différentes phases, et c'est pour elle une vive satisfaction de pouvoir constater les heureux résultats du talent, du zèle et du soin dont font preuve les artistes de nos jours pour rendre à la vieille basilique son ancienne splendeur.

Il est permis d'affirmer aujourd'hui que l'année 1865 ne s'écoulera pas sans voir briller d'une nouvelle jeunesse l'église de Maurice de Sully, de Philippe-Auguste et de Philippe le Bel, à laquelle se rattachent tant de souvenirs de notre histoire. Alors aura complétement disparu toute trace des dégradations que les siècles et les événements avaient fait subir à ce grand monument populaire du moyen âge. Dans le projet de transformation de la Cité dont l'administration municipale prépare la réalisation, une place vraiment digne d'elle, on peut y compter, sera réservée à Notre-Dame. Dégagée des constructions qui l'étouffent encore, partout inondée d'air et de lumière, l'église cathédrale apparaîtra radieuse, étalant fièrement tout ce qu'il y a de science, d'art et de goût dans l'ensemble comme dans les détails sans nombre de son architecture.

Ce fut en 1845 que s'ouvrit pour Notre-Dame l'ère d'une restauration dont de longues heures consacrées à visiter les différents étages de ce vaste édifice peuvent à peine faire apprécier l'importance et les difficultés. On s'occupa d'abord des travaux de consolidation les plus urgents. Vers le commencement de l'année 1858, on entreprit la restauration de l'intérieur du monument et la réédification, sur le milieu de la croisée, de la flèche en charpente recouverte de plomb, qui avait été élevée au commencement du XIIIe siècle, et qui fut démolie en 1808, parce qu'elle menaçait ruine, dit-on. Cette flèche a 45 mètres de hauteur depuis le faîtage du comble jusqu'à la croix qui la surmonte. Enrichie de crochets, de chapiteaux, de gargouilles et de frises, elle ajoute à Notre-Dame un élément de grandeur et de beauté qui frappe vivement les yeux. On sait qu'elle est étayée dans les noues du comble par quatre grandes contre-fiches décorées d'arcatures rampantes, des statues des douze apôtres et des quatre symboles des évangélistes.

Le chœur, à l'intérieur, ne présentait plus que



des débris de la décoration en marbre disposée, vers la fin du règne de Louis XIV, en éxécution du vœu de Louis XIII. Dès qu'on eut enlevé ce qui restait de cette décoration, les piliers qui supportent l'abside apparurent écrasés, fléchissant sous la masse et profondément altérés par suite des incrustations qu'ils avaient reçues. Force fut de reprendre un à un ces énormes piliers en sous-œuvre ; il fallut aussi en refaire les chapiteaux et tous les arcs au-dessus. Ce travail, qui exigeait les plus grandes précautions et un soin de tous les instants, fut achevé en 1860. On put alors s'occuper de la restauration du chœur, auquel on voulut avec raison conserver les parties les plus saillantes de la décoration de Louis XIV, et notamment celles qui n'altéraient pas le caractère de l'architecture du XIIe siècle. Le beau groupe en marbre de Nicolas Coustou reprit sa place au fond du sanctuaire, sous l'arc central. La statue de Louis XIII, due au ciseau de Guillaume Coustou, fut rétablie sur son piédestal du côté des Épîtres, et celle de Louis XIV, de Coyzevox, du côté de l'Évangile. Les six statues d'anges en bronze qui tiennent les instruments de la Passion remontèrent également sur leurs socles. Un autel en pierre de liais, finement sculpté et doré en partie, vint remplacer l'autel construit avec des débris en 1806. Dans toute l'étendue du chœur on a soigneusement reconstitué le magnifique pavage en mosaïque d'autrefois.

Les grilles du temps de Louis XIV avaient été détruites en 1792 ; on en rétablit de nouvelles dans le style de l'édifice. Ces grilles en fer doré sont surmontées des chiffres, sommés de la couronne, de Louis XIV et de Napoléon III. Une inscription latine en bronze sur fond d'or leur sert de frise à l'intérieur. Elle relate la construction du chœur en 1163 ; sa clôture en imagerie de pierre en 1351 ; la décoration de Louis XIV ; le rétablissement du culte et les décorations du sacre sous Napoléon Ier, et enfin la dernière restauration sous le règne de Napoléon III. Les belles stalles en chêne sculpté du temps de Louis XIV ont été rétablies telles qu'elles étaient autrefois ; seulement l'entrée du chœur a été agrandie à droite et à gauche. Deux ambons en boiserie sculptée terminent les stalles. Vers le transept et de côté une double grille en fer doré ferme le chœur, dont la clôture, en imagerie du XIVe siècle, est terminée, sauf les couleurs des figures qui demandent à être ravivées. Un spacieux caveau, consacré à la sépulture des archevêques, a été construit sous le chœur pour remplacer la crypte fort petite et d'une disposition incommode qui avait été affectée naguère à cette pieuse destination. Rappelons l'achèvement, dans une des chapelles du chevet, situées entre les deux entrées de la sacristie neuve, du mausolée élevé à la mémoire de Mgr Affre, archevêque de Paris. Ce mausolée est de M. Debay. Disons aussi que des calorifères doivent être établis dans l'église pour la rendre plus saine et pour faciliter le service d'hiver.

Le pignon méridional du transept, avec son immense et magnifique rose, a été entièrement remonté à neuf depuis le niveau de la galerie. Une partie des fenêtres s'est déjà enrichie de vitraux à figures et de grisailles. Les voûtes hautes et les basses voûtes, dont la plupart étaient dans le plus triste état, ont été réparées. Sur toute la surface intérieure de cet énorme vaisseau il a fallu obvier aux dégradations des parements ; remettre en état des piles écrasées, des meneaux brisés, sans négliger les chapelles profondément altérées par des accolements de marbres et de boiseries.

La couverture a été refaite complétement à neuf et couronnée d'une crête en plomb repoussé. Sur la façade de l'édifice, on retrouve presque toutes les statues qui la peuplaient autrefois. La galerie des Rois n'offre plus que six lacunes, et l'on travaille activement, dans les ateliers, à les combler. Le trumeau de la porte de gauche ne sera plus longtemps à attendre sa statue de la Vierge qui manque encore aujourd'hui.

Un travail considérable, et qui ne pourra être achevé qu'en 1864, a été commencé dernièrement.

Il s'agit, en effet, de faire subir au pignon septentrional du transept une opération analogue à celle dont le pignon méridional a été l'objet. Le pignon du nord, séparé de l'église par un mur provisoire, va donc être remonté à neuf, avec sa rose, comme l'a été celui du midi. Beaucoup de travaux, relativement secondaires, mais indispensables, paraissent devoir réclamer la présence des ouvriers sur les chantiers jusqu'à la fin de 1865. Ces travaux consistent en aménagements intérieurs, grilles, confessionnaux, tambours d'entrée, chaires à prêcher, banc-d'œuvre, barrières, clôtures extérieures, égouts, logement d'un gardien, carrelage intérieur, calorifères, vitraux, autels et quantité d'accessoires nécessaires au service du culte et aux grandes solennités. On s'est beaucoup exagéré, croyons-nous, la dépense qu'aura entraînée une telle œuvre. Commencés en 1845, sous la direction de MM. Lassus et Viollet-Le-Duc, continués depuis 1857 par M. Viollet-Le-Duc seul, les travaux seront terminés en 1865 ; c'est donc un espace de vingt ans qu'ils auront demandé. D'après nos renseignements, le total de la dépense, en y comprenant les frais de construction de la sacristie neuve, ne dépasseraient pas 9 millions soit 500 000 francs par an, en tenant compte des années 1851 et 1852, pendant lesquelles les travaux ont été interrompus. Certes, cette somme ne paraîtra

pas exagérée, si l'on songe à l'importance du résultat obtenu.

De nombreux artistes ont prêté aux architectes de Notre-Dame le concours de leur talent et de leur zèle pour mener à bonne fin cette grande œuvre; nous ne serons que juste en enregistrant ici leurs noms et les titres qui les recommandent. Disons donc que les vitraux du haut chœur sont dus à M. Maréchal de Metz; ceux des chapelles du chœur ont été exécutés par M. M. Steinheil, Gérente, Coffetier, Didron, Oudinot, Lusson et Baptiste. Les grisailles sont des mêmes artistes. La rose méridionale a été restaurée dans les ateliers de M. Gérente; la rose occidentale l'a été sur les cartons de M. Steinheil, dans les ateliers de M. Coffetier.

Les statues de la galerie des Rois ont été confiées à MM. Geoffroy-Dechaume, Toussaint, Pascal, Chenillon, Emeric, Prinsay, Fromanger, qui ont aussi sculpté celles des trois portes avec MM. Cavelier et Talluet. Les apôtres en cuivre repoussé qui décorent les arcatures de la flèche, sortis des ateliers de MM. Durand, Monduit et Béchet, ont été fabriqués sur des modèles de M. Geoffroy-Dechaume. Commencée par M. Durand, la plomberie de la flèche a été achevée, après le décès de celui-ci, par MM. Monduit et Béchet. La charpente a été taillée dans les ateliers de M. Bellu, mort récemment. Les entrepreneurs de maçonnerie, chargés des travaux depuis l'origine, sont MM. Sauvage et Milon. Le premier continue seul depuis deux ans.

La serrurerie des grilles sort des ateliers de MM. Duffner et Forestier; les peintures ornementées de la porte centrale, non encore terminées, et qui sont un véritable chef-d'œuvre de forge, ont pour auteur M. Boulanger. Dans la liste fort longue des sculpteurs d'ornement il faut citer MM. Pyanet (mort), Martrou, Marchant, Aubin, Lafontaine, Cottebrune, Lechesne, Biès, etc., etc.

Nous ne devons pas non plus passer sous silence les noms des inspecteurs qui, avec un dévouement modeste, ont employé une partie de leur existence à seconder les architectes. Cette agence a vu passer successivement MM. Boeswilwald, Abadie, Janvier, Vila; puis MM. Queyron, Ouradou, Jacob, Androu, seuls attachés à ces travaux depuis dix ans. Une telle œuvre poursuivie durant vingt ans n'atteint pas son terme sans laisser en chemin bien des morts, et beaucoup de ceux qui y ont coopéré n'auront pas la satisfaction de la voir achevée. L'un des deux architectes, M. Lassus, est mort en 1857, laissant à M. Viollet-Le-Duc tout le poids de la tâche.

Des chantiers de Notre-Dame sont issues des industries qui ont acquis une certaine importance. Mentionnons, dans le nombre, la plomberie et les cuivresre poussés, la sculpture sur pierre dure, des ouvrages de forge comme on n'en faisait plus depuis bien longtemps. Nous ne surprendrons personne en ajoutant que les chantiers de l'église cathédrale sont une pépinière d'ouvriers hors ligne; c'est un brevet de capacité, un honneur, pourrions-nous dire, que d'y avoir été embauché, et ne l'est pas qui veut. On chercherait vainement ailleurs de plus fins appareilleurs, des tailleurs de pierre plus habiles et mieux instruits que ceux qu'ils renferment. Les travaux exigent, en effet, une intelligence particulière, et tous ces modestes, mais utiles collaborateurs, comprennent parfaitement ce qu'ils font et les dessins qu'on leur donne. Ils s'intéressent à l'œuvre commune, et s'initient chaque jour davantage à la pratique de tous les détails de leur métier.

C'est ainsi, grâce à la science, au talent, au zèle et au dévouement de tous, qu'une page brillante, caractéristique est réservée à notre époque dans l'histoire du vénérable monument qui fait l'objet de ces lignes, et dont l'ensemble apparaîtra bientôt plus imposant, plus merveilleux que jamais.

Ch. Friès.

LE CHIEN VOLANT.

(Voyez le numéro précédent.)

Léon était un peu pédant, et comme il apprenait la mythologie et qu'il savait depuis deux jours le nom du cheval des poëtes, qui avait des ailes, il répondit : — Je le nommerai Pégase.

— Imprudent ! s'écria la fée; c'est comme si tu disais : Mon chien a des ailes, puisque Pégase en avait aussi.

— Eh bien ! je le nommerai Zéphire.

— Encore ! s'écria la fée; tu es donc fou ! Il faut lui donner un nom qui n'ait aucun rapport avec ses facultés extraordinaires.

— Ah ! je comprends, reprit Léon; il faut dissimuler. Mon chien est léger, puisqu'il vole... je l'appellerai *Pataud*.

— Cela ne vaut rien non plus, répliqua la fée ; le contraire d'une chose en donne l'idée; il y a des gens très fins dans ce pays. Crois-moi, choisis pour ton chien un nom tout à fait insignifiant, tel qu'Azor, Castor, Médor.

— Oh ! non, reprit l'enfant avec dédain; la portière de maman a eu trois chiens qui se nommaient ainsi.

— Eh bien ! nomme-le Faraud, Taquin, Sbogard; comme tu voudras.

— Faraud ! j'aime bien Faraud... cependant Taquin est plus joli; mais, pour l'appeler de loin,



LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92.

Entered at Stationers' Hall

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248 Strand W. C.

MADRID. P. J. de la Peña.

Faraud sera mieux. Sbogar est bien aussi, mais Taquin est plus amusant. Faraud est meilleur pour appeler : Faraud ! Faraud ! mais c'est trop commun, et je crois que Sbogar... cependant Sbogar...

— Ah ! reprit la princesse, ne vas-tu pas recommencer tes indécisions de ce matin? « Je veux un chien, je veux un oiseau ; je veux un oiseau, je veux un chien ; je veux du thé, je veux du café ; je veux du café, je veux du thé ! » Sais-tu que rien n'est plus ennuyeux qu'un enfant indécis, et que tu risques de n'avoir aucune des deux choses que tu désires, en ne sachant pas te décider pour l'une ou l'autre.

Léon sentit fort bien cette vérité ; il se décida tout de suite pour le nom de Faraud, qu'il donna dès l'instant à son nouvel ami ; et, après avoir tendrement remercié la bonne princesse, il retourna chez sa mère suivi du chien volant.

Le pauvre garçon était bien lourdement chargé, car il emportait avec lui un secret, un trésor, une merveille.

CHAPITRE IX.

DISSIMULATION.

Léon, en arrivant chez sa mère, avait le cœur joyeux et l'esprit déjà tourmenté. On ne possède pas une merveille sans inquiétude : une belle chose est toujours en danger.

Madame de Cherville, en apercevant son fils, courut l'embrasser.

— Enfin, dit-elle, te voilà de retour ! je commençais à être inquiète d'une si longue absence. Dis-moi, t'es-tu bien amusé? Qu'as-tu fait chez la princesse ?

Léon se troubla à cette question, parce qu'il ne pouvait y répondre franchement.

— J'ai déjeuné, dit-il.

—Et après !... Tu n'as pas déjeuné toute la journée ?

— J'ai pris du thé et du café.

— Depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir ! Alors tu en as pris au moins vingt tasses ! dit madame de Charville en souriant.

— Oh ! je n'ai pas déjeuné si longtemps, reprit Léon ; nous avons été nous promener dans les serres et dans le jardin... Et puis j'ai joué... j'ai couru...

— Quel est ce vilain chien? interrompit madame de Charville ; est-ce celui que tu as choisis ? il est bien laid, mon pauvre Léon !... madame de Valencourt s'est moquée de toi !

Ne pouvant raconter tous les talents de son chien, Léon avait mieux aimé ne point parler de lui du tout ; mais quand il entendit sa mère traiter si outrageusement cet animal extraordinaire, il n'y put pas tenir.

—Si vous le voyiez... courir, maman, s'écria-t-il, vous ne le trouveriez pas si laid ! Ah ! si vous pouviez le voir comme moi !... Et puis il a tant d'esprit, d'intelligence ; c'est un chien bien remarquable : on ne trouverait pas son pareil dans l'univers.

— Sois tranquille, je ne le chercherai pas, son pareil ! j'ai déjà bien assez de celui-là. — Et madame de Cherville riait malgré elle de la triste figure du chien, qui n'était pas très beau, comme nous l'avons déjà dit.

Léon était au supplice ; il ne pouvait entendre sans colère madame de Cherville se moquer de son chien, de ce chien si merveilleux dont il ne pouvait trahir le mérite. Voir mépriser un être si digne d'admiration ! Son amour-propre souffrait pour son pauvre chien, qu'il aimait tant, avec lequel il s'était élevé si haut loin de la terre, avec lequel il avait plané dans les cieux au-dessus du monde et des hommes : le laisser insulter ! oh ! c'était impossible ! — Viens, mon bon Faraud, dit Léon en s'adressant au chien volant, viens dans ma chambre : là, du moins, personne ne se moquera de toi.

— Dans ta chambre ! s'écria madame de Cherville ; non vraiment ; c'est à l'écurie qu'il faut le conduire.

— A l'écurie ! répéta Léon indigné ; mettre à l'écurie un chien qui... — A ces mots, il s'arrêta, près de trahir son secret, mais l'indignation et la douleur le suffoquaient, et il se mit à fondre en larmes.

Madame de Cherville eut pitié du désespoir de son fils. — Allons, ne pleure pas, lui dit-elle ; emmène ton chien dans ta chambre, puisque tu le veux, et reviens vite dîner avec moi ; car il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

Léon, consolé par ces paroles, emmena Faraud dans son appartement, l'établit bien doucement sur un bon coussin de bergère, et revint se mettre à table auprès de son excellente mère.

CHAPITRE X.

CE QU'IL AIME.

Léon mangea de bon appétit ; sa promenade dans les cieux l'avait mis en appétit ; mais tout le temps du dîner il ne fut tourmenté que d'une idée.

— J'ai oublié de demander à la princesse avec quoi il fallait nourrir mon chien... Faut-il le traiter en oiseau ou en chien? lui donner du millet ou des os à ronger? Si je l'avais près de moi, je verrais



tout de suite s'il mange du pain ; j'essayerais...

Comme il se livrait à ces réflexions, il entendit un grand bruit dans la maison : tous les domestiques étaient en rumeur :

— Coquin! voleur! criaient-ils, veux-tu bien t'en aller, filou! scélérat! — et toutes sortes d'épithètes semblables.

Madame de Cherville sonna ses gens pour savoir d'où venait tout ce bruit.

— Madame, lui dit-on, c'est le cuisinier qui est furieux : le chien de M. Léon vient de voler deux côtelettes.

— Quel bonheur! s'écria Léon, je sais maintenant ce qu'il aime, et je...

Ah! je te l'aurais bien dit! interrompit madame de Cherville en riant; je t'aurais épargné cette épreuve.

Léon, voyant que l'on poursuivait son chien dans la cour, s'empressa de l'aller chercher; il le reconduisit dans sa chambre, et ferma la porte à double tour pour que le chien n'eût pas une autre occasion de s'échapper.

Eclairé sur la manière dont il fallait nourrir le chien volant, Léon désormais ne songea plus à lui offrir du mouron comme à un serin. Il eut grand soin de lui, et chaque jour il l'aima davantage.

Il attendait avec impatience le commencement de l'automne; il lui tardait de voir les jours diminuer pour n'être point aperçu dans ses promenades en l'air. La fée lui avait bien recommandé de ne pas s'envoler pendant le jour, à moins que ce ne fût chez elle, et encore il fallait partir de la prairie où était le pavillon. Dans ce jardin vaste et désert, et d'ailleurs protégé par la fée, il était à l'abri des regards; mais tout autre endroit eût été dangereux.

Aussi Léon s'en allait-il tous les matins chez la princesse, suivi du chien volant, dont tout le monde se moquait le long du chemin.

— Quel affreux animal! disaient les passants; peut-on avoir un plus vilain chien!

— Il y a de petites levrettes qui sont si jolies!

Il y a même des carlins qui sont mieux que ça!

— C'est un bichon, dit un paysan avec dédain.

— Bichon vous-même! reprenait la femme du concierge indignée; j'ai un bichon qui est autrement beau que cela.

Léon était bien dédommagé de ces humiliations en arrivant chez la fée : à peine était-il monté sur son chien et s'élevait-il avec lui dans les airs, qu'il oubliait toutes ces injures : si haut il ne pouvait plus les entendre.

Il s'accoutuma peu à peu à voir son trésor méconnu, et bientôt son chien, dont lui seul savait le mérite, ne lui en parut que plus aimable.

CHAPITRE XI.

UN AMI.

Cependant le jeune camarade de Léon, Henri, celui qui avait une cravate et des bottes, était attendu au château; son fusil même était déjà arrivé : on l'avait apporté avec les paquets de son oncle, car l'oncle et le neveu devaient tous deux rester chez madame de Cherville à peu près le temps des vacances.

En apprenant la nouvelle de la prochaine arrivée de son ami, Léon fut tout étonné de n'éprouver aucune joie. — Henri, qui est si moqueur, pensa-t-il, que va-t-il dire de mon pauvre chien?

Quand une chose nous rend heureux et que nous redoutons pour elle l'opinion de nos amis, c'est que ces prétendus amis ne nous aiment pas autant que nous le croyons; sans cela ils s'empresseraient de nous montrer de la bienveillance pour ce qui nous plaît. Léon eut une bien grande preuve de cette vérité.

Madame de Cherville détestait les chiens, et, de plus, elle trouvait celui de son fils très laid; mais, dès qu'elle eut remarqué l'attachement de Léon pour Faraud, elle le traita avec bonté, et même, quand Léon était là, elle le caressait pour lui plaire; elle allait quelquefois jusqu'à lui acheter des croquignoles : une bonne mère est capable de tout pour son fils!

Il n'en fut pas de même avec Henri. A peine arrivé, il parla d'abord de son fusil; puis, voyant le chien : — Tu me prêteras cette horreur de chien, n'est-ce pas, quand j'irai à la chasse? dit-il.

— Non vraiment, répondit Léon; tu ne sais pas encore tirer : tu lui enverrais des coups de fusil. Je ne te le confierai pas.

— Tu ne crains pas qu'on le prenne pour un lièvre, ton gros pataud de chien? reprenait Henri. Et, du matin au soir, il ne cessait de taquiner le chien volant, qui ne daignait pas même le mordre.

Léon reconnut bien alors que Henri n'était pas sincèrement son ami, puisqu'il trouvait tant de plaisir à tourmenter cette excellente bête pour l'affliger.

Le bon Faraud et Léon subissaient les persécutions de Henri avec d'autant plus de patience, qu'ils avaient mille moyens de s'en venger. Chaque matin, le grand jeune homme s'en allait à la chasse dès qu'il faisait jour, et le soir il revenait la figure longue et mécontent, car il n'avait rien tué dans la journée.

Léon, au contraire, rapportait chaque soir perdrix et faisans. Il avait découvert dans la forêt voi-

sine un endroit solitaire dont une fondrière et d'épaisses broussailles défendaient l'abord de tous côtés. Là se réfugiaient beaucoup d'oiseaux. Léon, caché à tous les yeux par les hauts arbres de la forêt, franchissait les précipices et les broussailles sur les ailes du chien volant. A peine un oiseau partait-il devant eux, Faraud le poursuivait avec ardeur et, bientôt l'atteignait, car il volait plus vite que tous les oiseaux ; il les saisissait dans sa gueule, puis retournait aussitôt sa tête vers Léon pour lui offrir sa conquête.

Cette chasse au vol amusait Léon plus que tous les autres plaisirs ; il aimait beaucoup mieux cela que d'aller se promener dans le bateau avec Henri, qui lui jetait de l'eau au visage tout le temps de la promenade, et dont la grande joie était de faire tomber Faraud dans la rivière.

Henri était, comme on le pense, fort jaloux des succès de Léon à la chasse, et Léon, se défiant de lui, ne parlait jamais des faisans qu'il avait tués que lorsqu'ils étaient déjà presque assaisonnés. En effet, si Henri les avait regardés au moment où son ami les rapportait, il aurait remarqué qu'ils n'avaient nulle trace de coups de fusil, et il en aurait conçu des soupçons dangereux pour le chien volant.

L'amabilité de Léon n'était pas moins digne d'envie que son adresse, et chaque jour Henri avait à souffrir des nouveaux éloges qu'il entendait faire de son ami. Il était impossible de voir Léon sans l'aimer, et sans le haïr quand on en était jaloux. Depuis qu'il possédait un secret important, tout son caractère était changé : la présence d'esprit continuelle qu'exige un mystère à cacher avait mûri sa raison plus que ne l'auraient fait dix années. Léon était devenu réfléchi avant l'âge, ce qui ne l'empêchait point d'être gracieux et bienveillant. Au contraire même, dominé par une préoccupation constante qu'il ne pouvait confier, il ne songeait à taquiner personne, ce que font toujours les gens qui n'ont rien à penser et qui s'occupent des autres pour les tourmenter.

On l'aimait dans tout le pays ; on vantait surtout ses soins pour sa mère :—Il l'aime tant, disait-on, qu'il a fait en une nuit quatorze lieues à pied pour aller chercher un médecin à Paris. La pauvre dame était bien malade, il est vrai, et elle n'avait pas confiance dans le médecin d'ici ; mais elle a été, si contente de son cher enfant, qu'elle a guéri tout de suite.

Voilà ce que croyaient les bonnes femmes du pays ; nous qui connaissons le chien volant, nous savons que Léon n'avait pas fait la route à pied. Il était parvenu, à force d'habitude, à diriger Faraud si bien, qu'il le conduisait où il voulait, même la nuit. Léon, voyant sa mère malade, était allé le soir chercher son médecin à Paris ; et le lendemain le docteur était arrivé, et avait raconté à tout le monde que Léon, après lui avoir appris la maladie de madame de Cherville, était reparti la nuit même à pied avec son chien, sans vouloir attendre jusqu'au moment où il l'aurait ramené dans sa voiture.

De là venait que l'on croyait, dans le pays, que ce cher enfant avait, en une seule nuit, fait quatorze lieues : sept pour aller et sept pour revenir.

On racontait aussi qu'une autre fois il avait envoyé un courrier à Perpignan... à Perpignan ! dans le midi de la France ! pour donner à sa mère des nouvelles d'une de ses sœurs dont elle était fort inquiète. « Le courrier, ajoutait-on, a rapporté la lettre deux jours après. Cela a dû coûter bien de l'argent à M. Léon ; c'est cher de faire voyager les chevaux si vite ! »

Un jour, madame de Cherville entra dans la chambre de son fils : — Embrasse-moi, Léon, dit-elle ; tu vas être bien content, tu vas enfin revoir ton père ! Il m'écrit du lazaret de Toulon, où il est en quarantaine ; mais dans quinze jours il sera ici.

Léon se réjouit de tout son cœur ; il y avait trois ans que M. de Cherville était absent, et l'on comprendra combien son fils devait être heureux de le revoir ; mais ce qu'on s'imaginera difficilement, c'est l'impatience de Léon en apprenant que son père était retenu au lazaret.

Il avait supporté courageusement sa longue absence, tant que M. de Cherville était resté à Constantinople, parce que l'excès de l'éloignement lui ôtait toute espérance d'aller vers lui, et que c'est l'espérance qui tourmente ; mais il ne pouvait se faire à l'idée de le savoir si près de lui, arrivé en France, et retenu pendant quinze mortels jours dans la plus ennuyeuse retraite.

C'était là une belle occasion de faire voyager le chien volant.

Léon courut chez la princesse pour lui confier son projet. — Mon père est arrivé à Toulon, dit-il ; je veux absolument l'aller voir ; mais comme il me faudra quelque temps pour ce voyage, dites à ma mère que vous désirez me garder près de vous, ici, pendant plusieurs jours. J'irai seulement voir mon père ; j'aurai le courage de ne point lui parler, de ne point l'embrasser ; je ne trahirai pas mon secret, mais je le verrai. Oh ! je suis si impatient de le revoir !

La princesse, touchée de cette impatience, écrivit à madame de Cherville qu'elle la conjurait de lui confier Léon pendant deux ou trois jours pour tenir compagnie à un de ses neveux qui venait d'arriver chez elle ; et madame de Cherville consentit à cette prière.



Léon profita du prétexte donné à son absence, et partit le soir même pour Toulon, monté sur le chien volant.

La route lui parut bien longue. Le lendemain matin, il s'arrêta à Lyon pour déjeuner et faire reposer son pauvre chien. Il y passa toute la journée, et se promena par la ville, suivi de son fidèle compagnon, qui trottait dans les rues sur ses quatre pattes, tout comme un autre chien. Faraud était semblable à un grand acteur qui se montre fort terre à terre, fort bourgeois, fort commun et quelquefois trivial dans ses habitudes, puis qui tout à coup apparaît rayonnant de splendeur, de majesté, le bras en l'air, le pied en avant, la tête en arrière, l'air noble et superbe, relevant son casque avec fierté, son manteau avec orgueil, et ne rappelant plus en rien ce même individu crotté qui, le matin, barbotait sur les boulevards avec des socques boueux et un parapluie tout en larmes.

Faraud, de même, barbotait le jour dans les ruisseaux; puis, chaque soir, il s'élevait dans les nues : malheureusement il n'avait aucun public pour l'admirer.

Léon arriva à Toulon le troisième jour, c'est-à-dire la troisième nuit, car il descendit sur terre avant le lever de l'aurore, dans la crainte d'être aperçu.

Quelle que fût son impatience de revoir son père, Léon savait être prudent; il immolait son cœur lui-même à sa pensée dominante : son secret... Ah! c'est cela qui forme le caractère d'un enfant!

En effet, ne fallait-il pas avoir bien de la tenue, de la constance, pour rester ainsi près de son père sans se montrer à lui; pour se résigner à ne l'apercevoir qu'à sa fenêtre, à n'entendre sa voix que par hasard? N'importe, Léon était heureux. Dès que la nuit tombait, il s'envolait vers le lazaret avec Faraud, et il planait devant la fenêtre de son père. Comme cette fenêtre était presque toujours ouverte, il entendait, il pouvait voir tout ce qui se faisait dans la chambre; si bien qu'un jour où son père parlait de lui à l'un de ses compagnons de voyage, Léon fut honteux de son rôle d'espion, et se repentit un moment d'avoir été si indiscret.

— Dans huit jours nous quitterons le lazaret, je reverrai mon fils, disait M. de Cherville. Il doit être bien grandi et bien changé. Sa mère m'écrit qu'il est devenu beau comme un ange, et de plus qu'il annonce beaucoup d'esprit et de raison. Mon projet était d'en faire un marin comme moi; mais s'il n'a point de goût pour cet état, je le laisserai libre de choisir celui qu'il préfère : toutefois, j'aurais l'air d'exiger qu'il entre dans la marine. S'il a une autre vocation, cet obstacle la développera; rien n'excite une vocation comme de la contrarier.

Léon riait cependant en lui-même de ce qu'il venait d'entendre; et malgré la délicatesse de ses scrupules, il se promettait bien de profiter de cet avertissement indirect.

— Ah! vous voulez me contrarier, monsieur mon père, pensait-il; nous verrons, nous verrons si vous y parviendrez.

Léon, malgré le plaisir qu'il trouvait à regarder, la nuit, son père à travers son étroite fenêtre, fut obligé de retourner à Paris, c'est-à-dire aux environs de Paris, au château de la fée-princesse, où il était censé avoir passé tout le temps de son voyage.

Il n'était resté que trois jours absent, et sa mère fut heureuse de le revoir comme s'il l'avait quittée depuis des années. Henri ne témoigna pas tant de joie; il accueillit son ami avec un malin sourire, et Léon frissonna lorsqu'il lui dit avec aigreur : — D'où viens-tu donc?

— De chez madame de Valencourt, répondit Léon en se troublant.

— A l'instant même, je le crois; mais tu n'y es pas resté tout le temps de ton absence. Je suis allé me promener chez elle dans le parc l'autre jour; j'ai questionné le garde-chasse, et il m'a dit que tu n'étais pas au château.

— Il n'y demeure pas, dit Léon impatienté, comment le saurait-il?

— Il venait de voir la princesse quand je l'ai rencontré, et tu n'étais pas avec elle, pas plus que ce prétendu neveu qu'elle t'avait prié de venir amuser, comme si tu n'avais pas auprès de toi un ami qui vaut bien le neveu de toutes les princesses du monde!

— Le garde-chasse est un imbécile! s'écria Léon en s'éloignant à l'instant; car s'il savait feindre habilement, il ne savait pas encore bien mentir.

Léon remonta dans sa chambre, inquiet, tourmenté des soupçons de son perfide ami. Une fois la défiance de Henri éveillée, Léon avait tout à redouter de sa curiosité. Comme tous les paresseux, Henri n'avait de cœur, ne se donnait de peine que pour découvrir ce que les autres lui cachaient, pour surprendre ce qu'il ne devait pas savoir.

Léon attendait avec impatience la fin des vacances pour voir partir de chez sa mère le faux ami qui troublait tout son bonheur; il sentait que le chien volant ne serait en sûreté que lorsque Henri ne serait plus là, et il en voulait à l'oncle de Henri de ne pas l'emmener plus vite. Mais cet oncle était un homme consciencieux, qui faisait une chose non parce qu'elle lui plaisait, mais parce qu'il avait dit qu'il la ferait. Madame de Cherville lui avait écrit : « Venez passer un mois avec nous à la campagne. » Il avait répondu : « J'irai passer un mois avec vous à la campagne, » et il était venu passer un mois avec elle à la

campagne. Il avait quitté Paris le 1er septembre et il y comptait retourner le 1er octobre, pas un jour de plus, pas un jour de moins. Léon savait cela, et il attendait le 1er octobre avec impatience.

Le temps s'écoulait, et M. de Cherville devait arriver de moment en moment. Un soir, Léon voulut aller au-devant de lui; il se retira dans une allée obscure pour éviter les rayons de la lune, qui pouvait trahir le chien volant, et, après avoir dit le mot magique, il prit son essor. Comme il s'élevait, il entendit une voix qui répétait : — NASGUETTE ! NASGUETTE !... Il crut que c'était l'écho, et pourtant il fut tourmenté de cette singularité.

Léon fut bientôt distrait de cette inquiétude en apercevant une voiture de poste sur la grande route; il présuma que ce devait être celle de son père, et il dirigea le chien de ce côté pour reconnaître, au clair de la lune, si ce voyageur était M. de Cherville. Il fut heureux de voir que c'était bien lui : alors il s'amusa à lui servir de courrier. Léon volait sur les ailes de son chien jusqu'au prochain relais; là, il mettait pied à terre, faisait grand bruit à l'hôtel de la poste, commandait les chevaux, pressait les postillons, puis il remontait dans les airs sitôt qu'il entendait la voiture s'approcher. Il voyagea de la sorte pendant la moitié de la nuit à côté de son père, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au château. A peine la voiture entra-t-elle dans la cour, que Léon descendit avec le chien volant, et vint au-devant de son père. Après l'avoir tendrement embrassé : — J'avais un pressentiment, lui dit-il, que vous arriveriez cette nuit; c'est pourquoi je n'ai pas voulu me coucher : je n'aurais pu dormir.

— En vérité, dit M. de Cherville, je ne comptais moi-même arriver que demain; mais le service des postes est si bien fait maintenant, que je n'ai pas perdu une heure. Ah! l'administration a fait en France de grands progrès depuis mon absence; je dois des compliments aux maîtres de poste d'à présent : ils font leur métier en conscience.

— L'administration, cette fois, c'était moi, pensa Léon.

Ainsi nous prenons souvent pour une amélioration générale le zèle discret d'un ami qui nous rend service à notre insu.

Certes, Léon fut bienheureux de revoir son père, de lui parler, de l'embrasser enfin, et pourtant tout ce bonheur fut empoisonné non par un grand malheur, mais par une niaiserie, par un mot dit en riant, par un mot insignifiant pour tout le monde, et qui cependant lui révélait un imminent danger.

En se promenant dans le jardin avec son père, Léon entendit la même voix qui l'avait tant troublé la veille prononcer distinctement ce mot fatal : — NASGUETTE! NASGUETTE!

Hélas! il n'y avait plus moyen de croire que c'était l'écho qui parlait cette fois.

Léon pâlit, et son père fut frappé de sa tristesse. Le pauvre enfant, par un mouvement de crainte involontaire, ne voyant pas Faraud à ses côtés, courut le chercher dans sa chambre; il trouva Faraud couché sur le coussin de sa bergère comme tous les jours; mais il n'en éprouva pas moins une vive inquiétude.

A dîner, l'air moqueur et méchant de Henri le frappa : il ne cessait de lui lancer des épigrammes qui le remplissaient de terreur. M. de Cherville parlait-il de ses voyages : — Léon aussi aime beaucoup à voyager, disait Henri d'un air malin; mais ce n'est pas, comme vous, sur mer qu'il voyagerait de préférence; ce serait plutôt... Puis il s'arrêtait en regardant Léon d'un œil perçant : — Ce serait sur terre, n'est-ce pas?

Et Léon ne pouvait supporter la malice de son sourire.

Il vit bien que Henri était sur le point de deviner son secret, si toutefois même il ne l'avait pas déjà deviné.

Léon passa la nuit dans la crainte; il ne cessait de caresser le bon Faraud. Souvent, saisi de pressentiment, il le regardait avec tristesse comme un ami qu'il faut quitter, comme un objet chéri qu'on va nous arracher, que nous admirons pour la dernière fois. Hélas! un cœur passionné n'a-t-il pas raison de s'épouvanter quand son ennemi a regardé ce qu'il aime!

CHAPITRE XII.

JE VOUS L'AVAIS BIEN DIT!

Cependant l'oncle de Henri parlait de leur prochain départ : on était au 28 septembre, et l'oncle ponctuel devait retourner à Paris le 1er octobre. Les portes de la ville eussent été fermées, les rues de Paris une autre fois, c'est-à-dire une troisième fois barricadées; on aurait dû l'y accueillir à coups de fusil, à coups de canon, rien ne l'aurait empêché de faire son entrée. Il avait dit : — J'arriverai le 1er octobre!

Ce n'était point Léon qui se moquait de cette exactitude, il l'appréciait plus que personne; seulement il regrettait que cet homme si exact ne se fût pas engagé à revenir trois jours plus tôt.

S'ils étaient partis, se disait Léon, je serais tranquille, Faraud serait sauvé. Puisque Henri ne retourne plus au collége, je n'aurai plus occasion de le voir, et je ne le regretterai pas! Il n'est pas mon ami; je le crains trop, il ne m'aime pas : l'amitié, c'est la confiance. Oh! que je voudrais qu'il fût parti!

Le lendemain 29, Henri faisait déjà ses paquets, et Léon l'aidait à nettoyer son fusil avec bien du zèle, je vous l'affirme, jamais service ne lui plut davantage à rendre, lorsque M. de Cherville vint chercher Léon pour l'emmener se promener avec lui, Léon sortit du château avec son père. Il voulut d'abord emmener Faraud; puis il pensa qu'il était plus en sûreté enfermé dans sa chambre, et il s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, Henri courut à l'appartement de Léon : la porte était soigneusement fermée, mais la fenêtre, qui était ouverte, était si basse qu'on pouvait facilement pénétrer dans l'intérieur, même sans le secours d'une échelle. Henri fut bientôt auprès de Faraud. — Ah! dit-il, viens vite, mon beau Pégase; nous allons voyager aussi. — En disant cela, il jeta Faraud par la fenêtre. — Tu as des ailes, ajouta-t-il, tu peux bien te casser les pattes.

Il sauta dans le jardin, et saisissant le chien par les oreilles :

— Allons! allons! je veux m'amuser à mon tour, beau chien de princesse; ne feras-tu pas quelque chose pour moi?

Henri se mit alors à cheval sur le dos du chien; et, imitant Léon, qu'il avait épié quelques jours auparavant, il répéta d'une voix sonore le mot magique, et le pauvre Faraud, condamné à obéir à ce mot, s'envola comme pour un ami. Mais il faisait son devoir de mauvaise grâce, et d'ailleurs Henri était beaucoup plus grand et beaucoup plus lourd que Léon. Le vol du chien fut inégal, saccadé, et bientôt Henri, perdant l'équilibre, chancela; il voulut se retenir aux ailes de Faraud, mais Faraud secoua ses ailes, accoutumées aux caresses de Léon, et soudain le cavalier tomba.

Le chien ne s'étant enlevé qu'à demi, la chute ne fut pas dangereuse; mais malheureusement Henri ne savait pas le mot magique dont la puissance était d'arrêter le vol de Faraud, et Faraud s'élevait toujours, et Faraud ne redescendait plus.

Si Léon était arrivé en ce moment, il aurait crié : ALDABORO!... assez à temps pour être entendu de son chien. Hélas! Léon n'était plus là.

Ne se sentant point diriger, le chien volant allait, s'égarant dans les cieux; il entrait dans de gros nuages au risque d'être mouillé jusqu'aux os; il volait au hasard çà et là, sans méthode; il planait de travers, indécis comme un cerf-volant. Il s'envola vers le couchant, du côté de Paris.

Léon revint joyeux avec son père, ne se doutant pas du malheur qui l'attendait. Il trouva Henri étendu sur le gazon, se tenant la jambe, se frottant le bras, dans l'attitude enfin d'une personne qui vient de se laisser tomber.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Léon. Qui t'a jeté par terre?

— Ton maudit chien, répondit Henri avec humeur; il n'a pas voulu de moi sur son dos; il me le payera. Maudite bête.

— Comment, s'écria Léon alarmé, que veux-tu dire? Faraud... mais je l'avais renfermé dans ma chambre; il doit y être encore...

— Ah bien oui! dans ta chambre; regarde là-haut si j'y suis. Léon, épouvanté, lève les yeux au ciel.

— Vois-tu en haut des cieux ce petit point noir? continua Henri; on dirait une hirondelle; eh bien! c'est ton chien, ton maudit Faraud. Ah! tu fais des cachotteries : tu as un chien volant et tu n'en dis rien à tes amis! c'est très aimable!... Oh! aïe! je crois que j'ai tous les membres cassés...

Le pauvre Léon était si occupé à suivre Faraud dans les airs, qu'il ne songeait pas à aider Henri à se relever. Léon était abattu, comme on l'est à l'aspect d'un danger auquel on ne peut apporter aucun remède. Tant qu'il aperçut le point noir dans les cieux, il conserva de l'espérance; mais quand ce point devint invisible, Léon tomba dans la tristesse; il courbait la tête comme résigné à la fatalité. Ce malheur ne lui donnait point le désespoir que nous cause un malheur subit; il lui causait la peine profonde et silencieuse qu'inspire un chagrin dès longtemps prévu.

Il ne fit aucun reproche à Henri sur la perfidie de sa conduite; il l'aida à retourner au château; il eut soin de lui, envoya chercher un chirurgien pour guérir les contusions qu'il s'était faites en tombant; puis, résolu de cacher sa tristesse à sa mère, il alla finir sa journée chez la fée sa protectrice, et savoir d'elle s'il n'y avait pas un moyen de ramener le chien volant.

— Hélas! mon cher Léon, dit la princesse, je ne puis rien te promettre. Le chien volant ne redescendra sur la terre que lorsque, abattu de fatigue, ses ailes ne pourront plus le soutenir. Mais qui peut savoir sur quelle terre il descendra? Peut-être sera-ce en Chine, au Pérou, en Égypte, à Golconde! Pourvu que ce ne soit pas à Paris!...

— A Paris! répéta Léon; oh! j'aimerais mieux cela; je pourrais au moins le retrouver.

— Enfant! dit la princesse, tu oublies donc la leçon que je t'ai donnée? Si ton pauvre chien est surpris à Paris avec les ailes déployées, il est perdu : Paris est le tombeau des merveilles, et comment une merveille pourrait-elle vivre chez des gens qui n'aiment point à s'étonner, chez des gens qui cherchent le pourquoi de toutes choses, qui nomment illusions tout ce qui n'est pas calcul, pour qui l'admiration est une fatigue, et qui se dédommagent de l'admiration momentanée que leur inspire une merveille en l'expliquant bien vite par une vulgarité. Si le chien



volant est à Paris, Léon, oublie que tu l'as possédé, car tu ne le reverras plus. Qui sait? peut-être est-il déjà la proie de la science! peut-être déjà l'a-t-on *expliqué;* peut-être l'Académie des sciences sait-elle déjà à quoi s'en tenir sur les particularités anatomiques de cet animal curieux. Ah! mon enfant, pour l'être dont l'âme est susceptible d'enthousiasme et de grandeur, mieux vaut tomber dans une île inconnue, chez les sauvages, que tomber vivant parmi les beaux esprits de Paris!

Ce discours n'était point de nature à rassurer Léon sur le sort du chien volant. Il revint chez sa mère plus triste qu'avant de s'être rendu chez la fée.

Il passa plusieurs semaines dans le découragement, et sa mère, le voyant si abattu, ne comprenait pas qu'un enfant éprouvât une peine si grande de la perte d'un simple chien.

C'est qu'elle ne savait pas tout ce qu'était pour Léon ce chien si laid en apparence, si précieux en réalité. Ainsi on nous blâme souvent de nos regrets, parce qu'on ne connaît pas toute l'étendue de notre perte.

Henri était parti de chez M. de Cherville un peu trop tard, hélas! pour le bonheur de Léon, qui, n'ayant plus la ressource de ses promenades aériennes, passait toutes ses soirées tristement au coin du feu, avec ses parents.

Les journaux arrivaient tous les soirs à neuf heures; M. de Cherville parcourait d'abord les nouvelles politiques, puis il donnait le journal à Léon, qui lisait tout haut les rapports scientifiques, les feuilletons littéraires.

Un soir, Léon prit le journal et lut, comme il faisait chaque soir; mais tout à coup il s'arrêta, les paroles expirèrent sur sa bouche, un froid mortel saisit ses membres, des larmes remplirent ses yeux, le journal s'échappa de ses mains, et Léon tomba évanoui.

C'est qu'il y avait dans ce journal un article intitulé : *Académie des sciences*, et un rapport de G. de Saint*** concernant un animal d'une construction bizarre, qui tenait à la fois du chien et de l'oiseau : du chien par les pattes, la queue et la mâchoire; de l'oiseau par le crâne, le cerveau, la poitrine et les ailes... il ne faut pas oublier les ailes! un animal enfin d'une espèce jusqu'alors inconnue, et à laquelle il proposait de donner le nom de *chien volant*.

L'idée n'était point mauvaise, en effet, l'Académie l'avait adoptée.

S'évanouir pour la mort d'un chien! dira-t-on, c'est trop... —Eh non! ce n'est pas trop, mes enfants.

Les ailes du chien volant étaient pour Léon ce que les illusions sont pour le poëte; et je mourrais, moi, si l'on m'arrachait mes illusions, si l'on m'enlevait mes chimères!

Madame Émile DE GIRARDIN.

NOÉMI OU L'ENFANT CRÉDULE.

CHAPITRE PREMIER.

LA GRAND'MÈRE.

Il y avait une fois, dans une vieille ville de France (et peut-être était-ce Paris), au fond d'une vieille rue, dans une vieille maison toute noire, une vieille femme bien triste, qui élevait près d'elle une toute petite-fille. La pauvre enfant avait extrêmement peur de sa grand'mère, qui était une femme fort méchante et que tout le monde fuyait à cause de sa mauvaise humeur; ce n'était pas une grand'maman comme les grand'mamans d'aujourd'hui, qui gâtent leurs petites-filles, les mènent à la promenade, leur donnent des bonbons et leur achètent des joujoux; c'était une grand'mère toujours triste et malade, qui vivait toute seule dans une chambre sombre, n'ayant qu'une vieille servante encore plus maussade qu'elle, et, de plus, sourde à ne pas entendre le tonnerre gronder. L'aspect continuel de ces deux personnes souffrantes, de cette demeure isolée, de ces meubles centenaires, de ces vêtements antiques, avait rendu la pauvre Noémi si timide, qu'elle osait à peine respirer. Jamais la verdure de la campagne n'avait réjoui ses yeux, à peine avait-elle aperçu le bleu du ciel; car la vieille dame, ayant la vue très affaiblie, ne permettait pas qu'on ouvrît les fenêtres de son appartement. Le soleil l'attristait, disait-elle, parce qu'elle ne pouvait plus le voir sans souffrir.

Noémi n'avait jamais rien entrevu qui charmât ses regards d'enfant : jamais de petits souliers rouges quand elle était en nourrice; et maintenant qu'elle a six ans, pas une jolie robe couleur de rose, que les petites filles aiment tant et qui leur sied si bien; au contraire, on l'avait affublée d'une vieille robe à ramage qui avait servi à toutes les grand'mères de la famille depuis deux cents ans, et dont il ne restait plus que les morceaux; les fleurs étaient si grandes qu'il n'avait pu en entrer que deux dans la robe : c'étaient deux énormes pivoines qui se partageaient la poitrine et le dos; une autre pivoine avait suffi pour les manches : la pauvre petite était affreuse ainsi vêtue. Quant à des joujoux, Noémi ne savait seulement pas ce que c'était; aussi avait-elle appris à lire en peu de jours, hélas! elle n'avait personne pour la distraire de ses leçons : pas de petit frère pour jouer avec elle, pas de grande sœur pour la



taquiner, et surtout pas une belle et jeune mère pour la caresser. Elle était seule, toujours seule à regarder le feu brûler et la lampe noire vaciller. Il fallait bien travailler, puisque les récréations étaient si ennuyeuses. Encore ne pouvait-elle étudier que tout bas; sa grand'mère malade ne pouvait supporter le moindre bruit, et le vieux prêtre qui lui apprenait à lire lui disait les mots à l'oreille et elle les épelait du bout des lèvres. On n'était pas libre un moment, pas même pour apprendre à lire...

Mais enfin, quand elle sut lire couramment, ce fut sa seule récréation : tant qu'il faisait jour, elle lisait; sitôt qu'on allumait la lampe, elle lisait. Elle ne comprenait pas toujours ce qu'elle lisait, car elle n'avait presque rien vu! et pourtant c'était pour elle un grand plaisir que d'entrevoir qu'il existait autre chose dans la vie que cette vilaine maison, ces deux vieilles malades et ces sombres objets qui l'entouraient. Souvent elle hasardait une question : elle demandait à la servante ce que c'était qu'un léopard, un crocodile, une gazelle, etc.; mais la méchante, qui était sourde et qui enrageait d'être sourde, car elle était encore plus bavarde, lui répondait d'une voix sèche : — Taisez-vous, mademoiselle, — mot qu'elle avait adopté, et qu'elle jetait au hasard, le plus ordinairement quand la petite n'avait point parlé; aussi Noémi ignorait absolument la véritable signification de ce mot; elle croyait que *taisez-vous* voulait dire *finissez*. Si elle était à table, à manger tranquillement les mauvais ragoûts qu'on lui servait, la méchante Gertrude, se figurant qu'elle avait parlé, s'écriait tout à coup : — Taisez-vous, mademoiselle! — Alors la pauvre enfant posait bien vite sa cuiller sur la table, croyant qu'on lui défendait de manger. Son imagination enfantine, n'étant guidée par rien, s'égarait à tout moment. C'est une chose effrayante, que la quantité d'idées fausses qui peuvent germer dans l'esprit d'un enfant qui n'a rien vu et qui pense!

Le père de Noémi était à la guerre; c'est pourquoi, ayant perdu sa femme à l'âge de vingt ans, et ne pouvant élever lui-même sa fille, il l'avait confiée à sa grand'mère pendant son absence, et c'est aussi pourquoi la petite Noémi était si malheureuse.

Cependant son papa, ayant su qu'elle avait appris à lire en quinze jours, voulut la récompenser de ses peines en lui envoyant de bien beaux livres.

Il se rappela ceux qu'on lui avait donnés dans son enfance, ceux qui l'avaient le plus amusé, et il choisit, comme tout le monde aurait fait à sa place, les Contes de Perrault : *la Barbe-Bleue, le Petit-Poucet, Peau-d'âne*, etc., et les Fables de la Fontaine.

Noémi fut bien joyeuse quand elle reçut ce beau présent; elle regarda d'abord la magnifique reliure, qui était en maroquin rouge; elle n'avait jamais rien vu de pareil; ensuite elle contempla toutes les *images*, depuis la première jusqu'à la dernière, une à une, restant une heure à chacune, puis recommençant de plus belle. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas; il y avait surtout des animaux qu'elle ne connaissait nullement et dont les gravures disproportionnées ne lui donnaient qu'une très petite idée : l'âne, par exemple, lui paraissait le plus terrible des animaux, avec ses grandes oreilles qui menacent le ciel; le tigre, au contraire, lui semblait un joli petit animal moucheté et tacheté; le lion, un bon lourdaud sans malice; mais, en revanche, elle trouvait que le pigeon avait l'air fort méchant, et le papillon, avec ses larges ailes, ses gros yeux et ses antennes démesurées, lui faisait une peur effroyable.

Quand elle eut bien étudié la ressemblance des divers animaux représentés en tête de chaque fable et de chaque histoire, elle lut attentivement les deux ouvrages, et elle s'en amusa beaucoup. Comme personne ne prit la peine d'observer les impressions que cette lecture faisait naître en son esprit et de rectifier ses idées, toutes ces choses entrèrent dans sa tête pêle-mêle et s'y logèrent comme elles voulurent : les ogres qui mangent les enfants, les rats qui s'invitent à dîner, les chiens et les loups qui causent de leurs affaires, les citrouilles qui deviennent des carrosses, les ours qui se promènent dans les jardins, les bottes qui font sept lieues en un pas, et mille autres merveilles semblables, tout cela entra dans sa croyance sans obstacle et sans la moindre objection. Le loup du *Petit Chaperon rouge* lui paraissait d'autant plus probable, que sa grand'mère à elle était fort laide et fort méchante, et qu'avec son bonnet de nuit bien peu de loups auraient été plus mal coiffés qu'elle.

Madame Émile DE GIRARDIN.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Les caprices de la mode sont tout naturellement subordonnés aux caprices du temps. Il y a huit jours, nous étions presque en été; quelques fraîcheurs d'atmosphère survenues tout à coup nous forcent à rétrograder. Les vraies modes de printemps ne paraîtront que le mois prochain.

Néanmoins notre part est encore assez belle. Quelques riches étrangères viennent de faire exécuter chez madame *Plé-Horain* plusieurs toilettes de *demi-saison*, lesquelles nous paraissent très suffisantes pour alimenter une chronique qui paraît à la fin du carême.

Voici premièrement une ravissante robe de jeune fille; elle est de taffetas glacé rose et blanc, ornée dans le bas de sept rangs de velours noir étroit, des losanges de velours noir, terminées par des trèfles, se recroisent sur les petits velours en sens contraire; le corsage décolleté carrément est à taille ronde, échancrée par devant de manière à laisser voir une guimpe de tulle plissé à plis plats ; cette guimpe et tout le reste du corsage se trouvent garnis de deux rangs de petits velours noirs et d'une ruche découpée de taffetas rose pareil à la robe, une ceinture de velours à pointe par devant et à longs bouts terminés par des franges à grilles tombant par derrière, complète cette toilette simple et gracieuse. Les manches courtes sont ornées comme le corsage.

Une seconde robe, toilette de dîner, est de moire antique vert émeraude; elle est ornée dans le bas d'un volant gauffré de tulle, liséré de satin vert. Au-dessus de ce volant, qui fait bord tout à fait dans le bas, se trouvent des bouffettes de satin vert mêlées à des bouffettes de tulle, formant ensemble un ornement de 15 centimètres de haut; des nœuds de rubans de satin vert, bordés de tulle, sont posés à chaque lé. Le corsage est drapé de tulle posé à plis plats tuyautés de satin, les manches courtes ont des garnitures semblables à celles de la jupe. A l'intérieur du corsage, une petite chemisette en application d'Angleterre.

Nous recommandons, pour demi-saison, les collets de pluche havane ou pensée, doublés de taffetas blancs et garnis de franges de chenille assorties; ils sont d'un porter charmant, et vont avec toutes les toilettes.

Passons au chapitre des chapeaux. Madame *Plé-Horain* en a un choix remarquable. Nous donnons le détail de trois chapeaux d'aspects différents et également réussis.

Un premier chapeau est de crêpe lilas tendre, le bord de la passe est entouré d'un plissé de tulle blanc, sur le côté se trouve une touffe de petites pâquerettes *bellis*, mélangées de bruyère et de mousse, le bavolet est de blonde blanche. A l'intérieur, les mêmes fleurs encadrées dans des coquilles de tulle blanc, les brides sont lilas.

Le second chapeau est de paille ouvragée avec calotte et bavolet de crêpe violet, un nœud Fontange de dentelle noire est posé sur la calotte. Sur le côté gauche de la passe est posé un bouquet de violettes de Parme entouré d'herbes folles. A l'intérieur, des nœuds de rubans maïs et des violettes avec joues en plissé de tulle blanc; les brides sont de taffetas maïs.

Le troisième chapeau est de paille de riz, le bord est entouré de crêpe blanc plissé à gros plis plats en long. Sur la passe est une touffe de sureau, le bavolet est mélangé d'apprêts de blonde blanche et de taffetas blanc. A l'intérieur se trouvent des fleurs de sureau, des coques de taffetas blanc et une neige de tulle bouillonné qui descend le long des joues.

La maison de madame *Plé-Horain* acquiert chaque jour plus d'importance depuis qu'elle a joint les robes à ses ateliers de modes, en faveur depuis longtemps auprès des femmes du grand monde. Les magasins de la maison *Plé-Horain* sont, depuis quelques jours, transférés rue Louis-le-Grand, 19, au centre de la clientèle aristocratique qui a l'habitude de les visiter.

On peut voir, d'après nos descriptions prises toujours dans les maisons les plus compétentes, qu'il se portera, cette saison, une prodigieuse quantité de fleurs sur les chapeaux. Il n'y a rien de plus joli que les fleurs sur le crêpe ou sur la paille, nos habiles modistes le savent bien.

Mais ce qui nous plaît surtout, ce sont ces mélanges heureux de petites fleurs de buisson, des bois, des champs, etc., artistement combinées et se mariant d'une façon si ingénieuse avec les nuances douces du taffetas et du crêpe. Nous voyons chez madame *Léontine Coudré*, maison *Tilman*, rue Richelieu, 104, la fleuriste par excellence des fantaisies du jour, un assortiment de groupes et de bouquets d'une combinaison délicate. Les fleurs qui composent ces bouquets sont fabriquées chez madame *Léontine Coudré* qui les assemble ensuite avec ce talent que chacun lui connaît.

Nous ne saurions résister au plaisir de détailler quelques-unes de ces compositions : bouquets de roses mousses, blanc rosé entouré de bruyère verte et rose dans une garniture de mousse ; touffe de muguets des bois ayant sur le côté trois grosses pensées de serre vio-

let et or ; deux fleurs d'iris de Sibérie mélangées à une aigrette de plumes, avec un papillon de dentelle noire broché, aux ailes or et violet ; touffe de narcisses entourée de feuilles de roseau et de brindilles de bruyère dorée ; bouquet mélangé d'épis, coquelicot, coriopsis, escoltzia et violettes des bois, etc. ; enfin, des bluets, cette ravissante fleur qui a commencé la réputation de la maison *Tilman* et qui fait, à elle seule, des garnitures de chapeau, toujours charmantes, surtout avec les rubans écossais très en vogue en ce moment.

Puisque nous venons d'illustrer les chapeaux, en répondant à une des questions importantes de la saison, retournons aux étoffes ; il faut poser des bases à nos toilettes d'été et traiter la question des tissus et nuances, ainsi qu'il convient à l'importance de notre feuille, arbitre zélé, consciencieux et sûr.

Les étoffes qui ont envie de régner encore longtemps sont : le taffetas, le foulard, la popeline de Lyon et d'Irlande, la bombazine et le barége anglais. On portera beaucoup d'uni, cela est certain ; on orne les robes unies de tant de façons, que cela est commode pour tous les âges et pour toutes les fortunes.

Nos fabricants d'étoffes ont établi, cette année, des nuances vraiment admirables, d'une douceur et d'un charme très séduisant. Ensuite ces nuances sont solides. C'est un prodige de la chimie, cette science qui marche à pas de géants. Il existe donc des teintes que nous appelons *neutres*, en bleu, gris, havane, vert et marron, qui ont reçu le baptême de cent noms harmonieux, et dont les nuances souples et chatoyantes seront luisantes dans l'ombre et resplendissantes au soleil.

Les femmes qui sont en deuil, et celles qui veulent des étoffes sérieuses, trouveront à la *Scabieuse*, maison *Saran*, rue de la Paix, 10, de magnifiques taffetas à rayures espacées de filets légers, de petits damiers imperceptibles et de losanges à fleurs brochées. Ces taffetas sont les plus avantageux du commerce parisien, parce qu'ils sont en soie *cuite* (qu'on nous pardonne ce détail de fabrique, il a une importance réelle), et d'une souplesse brillante et solide. La même maison a des soieries unies en noir, violet et gris, d'une beauté remarquable.

Nous aurons à signaler le mois prochain les nouveaux châles brodés en cachemire et en grenadine du magasin de la *Scabieuse*, ainsi que différents modèles de paletots et collets dont nous augurons très bien.

A son tour, la maison de commission *Lassalle* nous viendra en aide, en publiant un prospectus de saison de printemps, réclamé avec impatience. En attendant, elle prépare des nouveautés de tous genres dont nous serons des premiers instruits et que nos lectrices connaîtront aussitôt que nous.

Le *Comptoir des Indes*, 129, boulevard Sébastopol, expédie, en ce moment, des échantillons de foulards de tous côtés. On ne peut s'imaginer la quantité qui en est demandée tous les jours. Ceci nous autorise à dire que les robes de foulard de l'Inde se porteront énormément. Elles offrent, en réalité, de très grands avantages ; ainsi, par exemple, les robes de foulard illustré de beaux dessins n'exigent aucune garniture, ce qui les rend économiques, surtout si l'on veut bien réfléchir qu'elles sont admises au premier rang comme robes habillées. Nous avons vu, chez une grande couturière, deux robes de foulard, choisies au *Comptoir des Indes*, et faisant partie du trousseau de mademoiselle de R. P... La première était sur fond gris vapeur, avec un admirable dessin de branches d'azaléas, bois et lilas, dans des losanges de filets grecs noirs ; elle était faite tout unie, ayant simplement un plissé ruché de taffetas noir au tour de la jupe et au bord des manches. La seconde robe, de foulard blanc à rayures espacées de filets bois, était garnie dans le bas de onze volants de 10 centimètres de haut, bordés d'un liséré bois assorti au foulard.

Il y a aussi un genre de foulard très varié dont les fonds sont de toutes les nuances nouvelles, et dont le dessin consiste en un semis de petits croissants noirs d'un effet original ; on appelle ces robes : Lalla-Rouck. Rien n'est plus gracieux qu'un costume, robe et basquine pareilles, de cette disposition, orné d'une garniture de chicorées du même et de très petits velours ou des rangs de soutache noire pour agréments, distribués au goût de la couturière. Nous avons vu ces vêtements confectionnés, et nous les signalons aux femmes de goût qui sauront en faire leur profit.

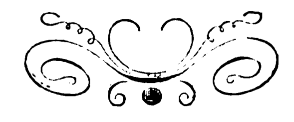
L'usage des cravates de mousseline brodée, garnies de dentelle, dont on fait un nœud à grands bouts autour du cou, nous semble aussi une jolie mode. C'est surtout à l'époque où le temps est encore froid qu'il convient de porter ces cravates, qui garantissent bien le cou et font très bon effet. On les nomme cravates Louis XV.

Avons-nous terminé notre tâche ? Non. Elle ne serait pas complète si nous ne disions pas quelques mots au sujet de la parfumerie.

Beaucoup de personnes s'imaginent que la parfumerie est tout à fait un objet de coquetterie : elles ont tort. La très bonne parfumerie, celle de la maison *Violet*, *à la Reine des Abeilles*, rue Saint-Denis, 317, est indispensable quand on va dans le monde et que l'on doit à sa personne les soins exigés par la bonne compagnie.

Il y a, *à la Reine des Abeilles*, plusieurs produits hors ligne ; nous les citons : la crème Sévigné et la pommade Impératrice, pour la chevelure ; la crème Pompadour, pour la beauté du visage ; l'eau royale de thridace et la rosée des abeilles, comme eaux de toilette ; et, enfin, ce fameux savon de thridace déclaré incomparable, et qui aurait à lui seul fait la fortune et la réputation de son inventeur, si elles n'avaient déjà été faites lors de sa création.

Marguerite DE JUSSEY.





GRAVURE DE MODES N° 702.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de tulle blanc avec velours garni de roses nuancées de violet et de touffes d'herbes.

La passe, de velours, est découpée à dents du côté du fond.

Le bavolet, de tulle bouillonné, est garni, en haut, de velours à dents.

La *tête* est de tulle bouillonné. Le fond, mou, de tulle.

Brides de taffetas.

Robe de taffetas de couleur et de taffetas noir.

Le corsage se compose d'un devant de taffetas noir formant gilet devant et berthe sur les épaules et sur le dos. Le reste est de taffetas de couleur.

Un ruché de taffetas de couleur est posé de manière à dessiner une veste formant basque postillon derrière.

La manche est demi-plate et à coude. Sur le devant est une partie de taffetas noir qui couvre la couture et forme parement. Un ruché dessine les contours.

La jupe est garnie, sur ch aque lé, d'une bande de taffetas noir large de 25 centimètres, s'arrêtant carrément du bas. Ces bandes sont encadrées par un ruché. Deux anneaux de ruchés entrelacés sont au bas de chaque bande.

Un ruché noir forme guirlande au bas de la jupe.

— Chapeau de crêpe blanc pointillé, avec passe de velours de couleur.

Sous la passe est une dentelle et un plissé Louis XIV de velours, d'où part, à gauche, une belle plume blanche qui vient se coucher sur la passe.

Les brides, de taffetas blanc, partent de dessous la plume.

Le bavolet, de crêpe, est garni d'une bande de velours et terminé par une dentelle.

Robe de taffetas gris, cendre de roses, garnie de biais de taffetas vert.

Le corsage est montant avec bord et boutons verts devant. Taille ronde. Ceinture bouclée.

La manche est à coude, elle est garnie, extérieurement, de deux bandes vertes en biais et d'une bande au bas, sur lesquels sont des volants plissés. La manche est bouillonnée entre ces ornements.

Sur la jupe il y a trois bandes vertes. Celle du haut a 11 centimètres. Elle est écartée de 11 centimètres de la seconde qui a 16 centimètres, écartée de 14 centimètres de celle du bas qui en a 18. Sur ces bandes sont posées des garnitures, montées en plissé dans le haut et reployées en bouillonnés à *gueules de loup* en bas.

On lit dans plusieurs journaux de mode :

Nos abonnées nous ont demandé plusieurs fois le prix de l'*eau* et de la *pommade vivifiques*, dont nous avons parlé déjà dans cette revue. L'eau et la pommade, dont le dépôt est chez M. *Binet*, rue Richelieu, 29, coûtent ensemble 10 francs. Tout le monde s'accorde à en dire le plus grand bien ; les cheveux, au moyen de ces deux produits, repoussent comme par enchantement, et repoussent pleins de jeunesse et de séve. La pommade a une odeur délicieuse ; elle ne salit point la tête, car elle est d'une finesse à défier les philocomes les plus en renom. Il est aussi très à propos de recommander le *cold-cream vivifique* de la même parfumerie ; il est très utile aux femmes qui vont beaucoup dans le monde, car il donne à la peau une fraîcheur et un velouté dont l'éclat durable a une importance réelle et sera apprécié par les femmes soigneuses de leur beauté.

Courrier de Paris.

Les Anglais ont cela de bon, d'autres disent cela de mauvais, que partout où ils sont, l'Angleterre est avec eux. Ils ne prouvent pas seulement l'axiome ancien : *Ubi bene patria* (où je me trouve bien est la patrie pour moi); ils y ajoutent, ce qui est bien plus national, *Ubi sum patria* (où je suis est avec moi la patrie). Pardon de ce latin, bienheureuses sont mes lectrices, que je ne double pas d'un peu d'anglais! Car au moment où j'écris ceci, l'Anglais est partout, sur le monde entier flotte le drapeau de la Grande-Bretagne ; dans le fond des déserts de l'Amérique aussi bien qu'à Londres ; en Chine aussi bien qu'en Afrique ; en Australie tout comme à Calais, Boulogne. Les Anglais oppriment l'univers de leur joie, de leur drapeau, de leurs banquets, de leurs toasts, de leurs *hurrahs!* Pourquoi me demandez-vous tant de drapeaux, tant de joie, tant de toasts? Oubliez-vous que le 10 mars a été le jour du mariage de S. A. R. le prince de Galles, avec S. A. R. la princesse Alexandra de Danemark!

Eh bien ! s'il faut ne pas vous cacher toute ma pensée, je vous dirai que ce que d'autres sont tentés, peut-être de blâmer, moi je l'applaudis des deux mains. J'aime jusqu'à l'admiration ce patriotisme outré. Il est incommode pour les voisins de droite et de gauche, j'en conviens ; mais il part d'un bon sentiment, et, je ne crains pas d'ajouter, il est d'un noble exemple. C'est beaucoup plus rare encore qu'un bon ténor, un peuple qui garde, au delà des mers, sous toutes les latitudes, cette chaleur de patriotisme ; nous ne péchons pas trop par là nous autres les Athéniens de l'Europe moderne, c'est plaisir, quand ce n'est pas honte de nous entendre hors de la frontière, critiquer, goguenarder, rabaisser notre pays, le mettre en pièce ; nous n'avons plus de cœur, nous n'avons que des dents bien aiguisées au service de la France absente. C'est à croire quand nous n'avons plus devant les yeux la colonne Vendôme ou le dôme des Invalides, que nous sommes des enfants perdus, des vagabonds, sans patrie, sans drapeau, comme il y a des enfants qui n'ont connu ni leur père ni leur mère. C'est tout le contraire des Anglais et des Américains ; ils sont patriotes outrés chez eux, patriotes exagérés hors de chez eux, et je le dis sans attacher le moindre blâme à ces deux épithètes d'*outrés* et d'*exagérés*. Si ridicules qu'ils puissent paraître quelquefois dans la majesté de ce sentiment, ils commandent le respect quand on veut bien prendre la peine d'y réfléchir. De même que les Romains, un illustre orateur le rappelait récemment à la chambre des députés, avaient baptisé Rome du titre de « ville éternelle », afin de populariser sa grandeur et ses destinées futures, de même

les Anglais et les Américains se donnent chacun pour le premier peuple du monde, afin qu'il ne vienne à l'idée d'aucun de leurs enfants de se rabaisser dans son propre esprit, ni de rabaisser son pays devant autrui. On ne saurait blâmer un tel orgueil. Pour nous autres, notre excuse du contraire est dans la légèreté de notre caractère et de ce besoin de faire montre de notre esprit à tout bout de champ et dans les occasions les plus solennelles. Nous n'avons pas moins de patriotisme, au fond, que les Anglais ou les Américains, mais nous le dissimulons, et c'est un tort; nous en réservons l'expansion pour les moments décisifs, et ce n'est pas assez.

Donc, le 10 mars a été une fête solennelle sur la surface entière du globe; partout où il y a eu deux Anglais réunis, il y a eu des manifestations populaires; tout Anglais qui a pu se trouver seul, ce qui est rare, parce que là où un Anglais s'est trouvé bien huit jours de suite, le temps de le faire savoir, il lui arrive un renfort de compatriotes. Mais enfin, admettons le cas qu'il y ait des lieux où un Anglais se soit trouvé seul le 10 mars. Ce jour-là, ce seul Anglais se sera donné la satisfaction d'arborer un drapeau sur sa maison, de tirer un coup de canon pour l'acquit de sa conscience, de boire une bonne rasade le soir à la santé de sa souveraine et des deux jeunes mariés, et de s'adresser un toast avec trois ou plusieurs bouteilles.

Je n'ai pas encore reçu mes correspondances de tous les points de la France et de la terre où j'ai des amis disposés à m'écrire; mais j'ai reçu quelques lettres et toutes sont unanimes à constater l'enthousiasme de drapeaux et de pavois, de coups de canons, de banquets, de bouquets, de feux d'artifices, de bals, et à Nice, par exemple, où l'on compte une colonie nombreuse, des fils et des filles d'Albion, si bien qu'on pourrait appeler cette ville une « petite Grande-Bretagne, » on a vu toute la journée l'air obscurci par des flots de pavillons, et l'on rencontrait dans les rues tous les Anglais décorés d'une rosette blanche ou rouge (toujours la vieille histoire de la rose rouge et de la rose blanche qui reparaît sous toutes les formes); les domestiques, les cochers, les chevaux portaient l'insigne; le soir, il y a eu un grand bal entre Anglais, au théâtre impérial, et quelques jours après un feu d'artifice. Sa grandeur le duc Hamilton présidait toutes ces démonstrations. Je vais bien vous étonner, cependant, si je vous dis, d'après le rapport de mon correspondant niçois, que le branle de ces fêtes a été donné par un Américain. Les Américains, après tout, sont si excentriques, penserez-vous, que rien ne vous étonne de leur part, même un fait aussi étonnant que celui-là, de rencontrer à Nice un Américain plus anglais que les Anglais! Ceci mérite une explication.

L'Américain en question se nomme Peabody. Il a été pendant trente-cinq ans chef d'une des grandes maisons de banque de Londres. L'an passé il a quitté les affaires; mais en se retirant, il a fait aux pauvres de Londres, le royal cadeau de 4 millions de francs. En remercîment de quoi la ville de Londres lui a octroyé le titre de citoyen. M. Peabody n'a pas cru trouver une meilleure occasion de mettre le comble à cet échange de politesses, que de profiter de ce fameux 10 mars, pour se montrer un peu Anglais. Mais dès que les vrais anglais ont eu vent de la chose, leur sentiment national s'en est trouvé froissé; ils ont couru sus aux plans de M. Peabody qui consistaient à donner un banquet, — et quel banquet! — Plus, un concert pour terminer la soirée et même la nuit, quel concert! quelle soirée et quelle nuit! Vite donc les fils d'Albion s'écrient que ce jour-là leur appartient, et les voilà qui se cotisent pour faire concurrence à M. Peabody, annonçant pour le même soir un grand bal et un feu d'artifice. M. Peabody est assez riche pour, à soi seul, tenir fête à tous les Anglais réunis à Nice. Il a eu le bon goût de déposer les armes. « Donnez votre bal, a-t-il dit, mais comme on dîne avant d'aller au bal, vous viendrez dîner chez moi. Et vous viendrez à mon concert dont je reculerai le jour. » Messieurs les Anglais, veuillez tirer les premiers, s'il vous plaît! Ce qui fut dit fut fait. Seulement M. Peabody a conservé un immense avantage sur ses concurrents, c'est que banquet et concert ont été à sa charge personnelle, tandis que les bons Anglais ont donné par souscription leur fête. En cela ils ont dû peut-être se trouver humiliés.

Mais pouvait-on attendre moins d'un homme qui paye 4 millions aux pauvres d'une ville, l'hospitalité que cette ville lui a faite? Et ce n'est pas tout. M. Peabody a encore donné 4 millions à la ville de Baltimore, en Amérique, premier berceau de sa fortune, èt 2 millions et demi au village où il est né, aux environs de Boston, le tout pour être employé en œuvres utiles, comme fondation d'écoles, de bibliothèques, etc. Ce Nabab qui occupe, à Nice, dans un hôtel, une petite chambre grande comme la main, et qui vit le plus simplement du monde, non par originalité ou par avarice, mais par goût et par tempérament, sème l'argent à pleines mains. Vous dire que son banquet a été splendide et royal, c'est à peine besoin; que son concert a été magnifique, c'est à n'en pas douter. La carte à payer a bien pu s'élever à une soixantaine de mille francs. Bah! Quand on distribue 10 millions et demi en bonnes œuvres, on peut bien dépenser 60 000 francs en l'honneur d'un prince! Le patriotisme des Anglais à Nice, en aura reçu un plus grand lustre: Vive l'Amérique!

Il ne faut pas que la joie des Anglais me fasse oublier ce qui se passe en France. Je vous signalais l'autre jour l'acte éminemment honorable de M. le ministre d'État, accordant une pension de retraite à Frédérik-Lumaître. Voici que S. E. vient de prendre une mesure analogue envers Ferville, cet excellent comédien que deux générations ont applaudi sur le théâtre du Gymnase. Bravo! Voilà qui est bien! Ceux qui ont dit quelquefois, dans un moment de mauvaise humeur ou de découragement, que l'on ne faisait rien pour les arts en France, qu'on abandonnait les artistes, ont trouvé réponse à leurs homélies. M Ingres appelé au Sénat, M. de Sacy qui est à la veille d'y entrer, une dizaine d'écrivains ou de savants siégeant déjà à la haute chambre, comme on dit ailleurs que chez nous où il n'y a pas de basse chambre, des écrivains et des artistes fêtés, récompensés, appelés aux honneurs, les illustrations de notre scène mises à l'abri du besoin, et *retraitées* honorablement selon leur grade, n'est-ce pas là quelque chose qui honore la France, et la venge à l'étranger des défaillances de patriotisme que nous signalions



plus haut? On parle avec admiration et attendrissement de ces décisions de M. le ministre d'État, et cela donne courage à ceux qui pouvaient craindre d'arriver à la vieillesse ou au bout de leur carrière, sans que rien leur rappelât qu'ils ont été de bons et loyaux serviteurs des plaisirs et des jouissances du public. Car, hélas! tous les artistes, tous les écrivains, même parmi les meilleurs, n'ont pas tous la prévoyance et, disons-le aussi, n'ont pas tous la chance de s'amasser du bois pour leurs vieux jours, et du pain dans la huche. C'est souvent une faute, souvent aussi c'est un malheur. Faut-il qu'ils l'expient, faute ou malheur, par une sombre vieillesse noyée dans les larmes et augmentée par le froid du foyer? Il n'est pas de loi qui condamne l'État à être prévoyant pour qui ne sait pas l'être ou pour qui ne peut pas l'être; mais il n'y en a pas non plus qui le lui défende, et toutes les fois que l'État se fera un titre de cette lacune dans la législation publique, pour se montrer bon père de famille, tout le monde battra des mains et tous les cœurs applaudiront.

M. Samson, lui aussi, se retire du théâtre. La foule s'empresse donc à ses dernières représentations. On sent que le Théâtre-Français perd en lui, non-seulement un excellent comédien, mais un des derniers survivants de ses traditions. Il y a un professeur autant qu'un acteur dans M. Samson. Sa diction savante et classique maintenait le diapason des chefs-d'œuvre; son jeu froid, mais d'une justesse consommée servait de règle et d'exemple. Quand M. Provost l'aura suivi dans sa retraite, la descendance directe de Molière sera éteinte, le livre des rites comiques sera scellé de sept sceaux. En perdant M. Samson, le Théâtre-Français va perdre son hiver, un hiver qui vaut mieux que bien des printemps.

Parmi les retraites, il nous faut signaler encore, hélas! celle de madame Viardot. Où sont les jeunes pour remplacer ces anciens qui s'en vont? Peut-être viendront-ils: il faut l'espérer, il faut le croire, il faut n'en pas douter; mais où sont-ils?

L'Opéra vient de représenter avec un grand succès un ouvrage en deux actes de M. Victor Massé, intitulé la *Mule de Pedro*.

M. Victor Massé est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages remarquables, notamment de cette délicieuse pastorale qui s'appelle *les Noces de Jeannette* et de *Galathée*, ce charmant et ingénieux poëme antique.

Au Théâtre-Lyrique, il a composé *la Reine Topaze* pour madame Carvalho, *la Fée Carabosse* pour madame Ugalde. Depuis 1860, il fait partie du personnel administratif de l'Opéra, où il remplit les fonctions de chef des chœurs. Voilà trois ans qu'il n'avait rien donné au public. C'est donc à une rentrée que nous avons assisté vendredi soir.

C'est à l'esprit distingué, à l'expérience fine de M. Dumanoir que M. Victor Massé a demandé cette *Mule de Pedro*. Dans ces deux actes habilement et clairement développés, M. Victor Massé a pu trouver l'emploi de ses qualités ordinaires. Les idées mélodiques abondent, et la plupart des morceaux sont écrits avec cette liberté d'allure et de rhythme qui devient si rare aujourd'hui.

La direction de l'Opéra a traité M. Massé avec les honneurs qu'il mérite. Mise en scène, costumes, décors, n ne lui a rien marchandé; les meilleurs artistes ont été mis à sa disposition. Faure a parfaitement chanté. Grâce à lui la ronde de la Mule est déjà populaire; madame Guemard a interprété avec un rare talent le rôle de Gilola. Ne terminons pas cette brève revue théâtrale sans signaler le grand succès de *Célimar le bien-aimé*, au Palais-Royal, et la reprise au Vaudeville du *Mariage d'Olympe*, la plus forte pièce, à coup sûr, de M. Émile Augier. Quant au *Marengo* du théâtre du Châtelet, c'est le spectacle le plus éblouissant et le plus bruyant qu'on puisse imaginer. De l'histoire en action et racontée par la bouche des canons.

X. EYMA.

LA PRINCESSE ALEXANDRA DE DANEMARK.

Londres, 8 mars 1863.

Tendez les ressorts de votre esprit à la dernière puissance; élevez votre imagination jusqu'à l'ivresse poétique; abîmez-vous dans l'intuition des sibylles ou dans l'exaltation vertigineuse des derviches-tourneurs; saturez-vous du fluide mystérieux qui donne la seconde vue, et vous n'arriverez pas encore à percevoir le tableau inouï, prodigieux, sans précédent dans l'histoire des manifestations populaires, tel qu'il se déroulait samedi à Londres, de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Près de quatre millions d'individus, hommes et femmes, jeunes et vieux, nobles et bourgeois, fonctionnaires publics, artistes, banquiers, industriels et commerçants, boutiquiers, marins, ouvriers et prolétaires ont chanté l'épithalame du prince de Galles et de la princesse de Danemarck avec un enthousiasme tenant du délire, avec une furie de loyalisme que les populations méridionales les plus impressionnables n'atteindront jamais, avec une prodigalité de madrigaux et d'acrostiches, d'emblêmes et de devises au pinceau, de plâtre, à la sépia, de verres de couleur et de becs de gaz, qui dépasse tout ce que l'esprit peut concevoir et rêver.

Depuis huit jours notre immense population avait été violemment jetée hors de son milieu, si calme d'ordinaire et si exempt des agitations de la place publique. On voyait des échafaudages se dresser çà et là, la base des édifices, Saint-Paul entre autres, s'entourer de gradins, d'ifs et de mâts. La nuit n'interrompait point le travail des charpentiers. Une capitale menacée d'un assaut et résolue à se défendre jusqu'à la dernière extrémité n'aurait pas révélé plus d'ardeur dans ses préparatifs, plus d'activité dans ses apprêts de combat. Nous avions tous la fièvre, et quelle fièvre, bon Dieu! Je sais des agents de change pétrifiés dans la cote du *consol*, figés dans la mare du *Money-Market* qui, dédaigneux de leurs habituelles préoccupations, ne songeaient plus qu'à la cérémonie matrimoniale. Leur parliez-vous du cours de la Bourse? Ils vous répondaient: *Prince of Wales!* Les consultiez-vous sur l'opportunité d'un report? Ils vous disaient: *Princess Alexandra!* Tombant des hauteurs de la spéculation, des arcanes du change et de l'arbitrage, bien des banquiers émérites et graves ont fait, pendant cette semaine, l'école

buissonnière et ont consacré leurs plus précieux moments au choix d'une décoration extérieure, à l'invention de devises ou *mottos*. Enfin, je connais un honnête alderman dont les cheveux ont entièrement blanchi en quinze jours. Fier à bon droit des priviléges et immunités de sa chère Cité de Londres, ce magnat municipal apprit un matin avec ses collègues la décision prise par lord Grey, le ministre de l'intérieur. Il ne s'agissait rien moins, en effet, que d'un affreux déni de justice, que de la plus grosse violation de la charte de l'antique corporation. Voici l'incident dans son horrible simplicité.

Etant donné que la princesse de Danemark débarquerait à Gravesend vendredi dans la nuit, y serait rencontrée le lendemain par son royal fiancé, partirait de cette ville à midi, entrerait à Londres à une heure par la station de Bricklayer's Arms, où elle rencontrerait la procession organisée en ce lieu, puis traverserait le bourg de Surrey, puis le pont de Londres, puis la Cité, le Strand, Pall-Mall, Piccadilly, Hyde-Parck pour prendre à Paddington le railway qui mène à Windsor, il convenait de régler officiellement la composition, la forme, la discipline et l'ordre du cortége. Avec une témérité singulière, le ministre de l'intérieur décida que les voitures de la cour précéderaient celles de la princesse. Il statua, en outre, que le lord-maire dans son splendide véhicule à six chevaux, que les shériffs, aldermen, conseillers, massiers, huissiers, porte-bannières viendraient à la suite. Après eux, et comme *étant de roture*, les membres des corporations de merciers, drapiers, tailleurs, épiciers et poissonniers, précédés de leurs étendards, fermeraient la procession.

A la communication de ce firman ministériel, il n'y eut qu'un cri dans le palais municipal de Guildhall, cri d'indignation ; qu'une pensée, celle de résister *per fas et nefas*, et de tout abîmer plutôt que de permettre la violation de droits acquis et consacrés par des siècles d'observance, de priviléges constatés sur parchemin et portant le sceau royal de vingt monarques anglais. Or, l'un de ces octrois royaux avait précisément trait à la conjoncture.

Il statuait que tout prince ou souverain faisant son entrée *in state* dans la Cité de Londres devait être précédé de la corporation municipale également *in state*. Le texte étant catégorique, la presse et l'opinion prirent fait et cause pour le lord-maire, ce que voyant, le ministère entra dans un compromis qui laissa sauve la dignité du corps municipal.

Le domaine de la Cité commence au pont de Londres, toute la rive droite de la Tamise appartenant au comté de Surrey. A l'ouest, ce domaine a pour limite Temple-Bar, où se trouve la fameuse porte, noire et crottée, d'un style semi-roman et semi-renaissance, dont les battants vermoulus tournent sur leurs gonds rouillés à la parole du lord-maire. Quand la reine entre en grande pompe dans la Cité, un de ses hérauts d'armes frappe majestueusement à l'huis qu'un héraut municipal s'empresse d'ouvrir en prononçant une formule courtoise et un compliment de bien-venue. Cette coutume, débris du régime féodal, est chère à tout *citizen* de Londres, et malheur au prince qui la transgresserait. Il y aurait émeute, barricades, et le fameux cri du moyen âge retentirait encore : *Aux bâtons! aux bâtons!*

Il fut donc convenu et arrêté que le cortége municipal se rendrait à Bricklayer's Arms et formerait la tête de la procession. Mais, arrivés à Temple-Bar, où commence le domaine de la couronne, les municipaux devaient faire demi-tour à droite par Chancery-Lane et rentrer par un détour au cœur de la Cité. De cette façon ils n'empiétaient point sur la paroisse de Westminster, territoire essentiellement royal sur lequel Guillaume le Conquérant établit sa première résidence fixe.

Ce programme fut exécuté à la lettre, mais il eut pour conséquence de priver les nombreux spectateurs du West-End d'un des plus beaux ornements de la procession royale. Il eut encore pour résultat d'aigrir la Cité contre les membres du gouvernement. Ainsi, lorsque sir Richard Maine, chef de la police générale, offrit à l'administration de Guildhall, disposant seulement de 500 constables, de lui en prêter pareil nombre pour les besoins du service, la corporation répondit noblement que chacun de ses hommes en valait trois, et formula un refus péremptoire.

La corporation se vantait ; nous en aurons bientôt la preuve si nous nous plaçons aux fenêtres de la maison de banque française, Ch. Devaux et Ce, sise dans King-William street et faisant face au pont de Londres. De cet endroit, nous embrassons un espace large comme la rue de la Paix et long d'environ 500 mètres. Au delà, c'est London bridge, le pont monumental par excellence, et, en aval duquel la Tamise n'est plus surplombée sur son cours par aucune construction transversale. L'entrée du pont, du côté de la Cité, est décorée d'un arc de triomphe monumental. A sa base, des trophées et des drapeaux; à son sommet, un quadrige portant une immense Renommée. Sur sa frise, des dessins à la sépia, que mes confrères de la presse de Londres trouvent charmants, puis un immense médaillon de plâtre argenté, offrant le double profil du prince de Galles et de la princesse Alexandra. Si je ne disais pas que ceci est du meilleur goût je courrais risque d'être lapidé.

Dans l'espace que je viens de décrire, soixante ou quatre-vingt mille individus se pressaient comme aucune foule n'a jamais été tassée et pressée. On riait, on hurlait, on échangeait des horions, tout cela avec une certaine méthode dont les peuples du continent n'ont pas le secret. L'attente fut longue, mais la population sut en égayer les ennuis. Des crinolines, violemment arrachées et soustraites à leur centre de gravité, furent lancées sur les milliers de têtes, puis relancées au bruit des plus joyeux hurrahs. Quand *John-Bull* s'amuse, il n'y va pas de main morte.

Cependant les équipages commençaient à déboucher pour se rendre à Bricklayer's Arms. Mais d'issue centrale, point ; de policemen formant une double ligne, nul vestige. Les voitures étaient forcées de pénétrer dans cette masse humaine comme le coin de fer pénètre au cœur du chêne. Le désordre fut accru par l'arrivée d'une batterie d'artillerie volontaire. Les six canons n'ayant aucun salut à tirer, on ne se rend pas un compte exact de leur apparition au milieu de cette cohue. Mais ces volontaires sont de bonnes gens. Ils permirent à la foule

d'enfourcher affûts et canons, de grimper sur les caissons et de se suspendre aux roues et aux timons : c'était du pittoresque s'il en fut jamais.

Quand enfin à deux heures et demie la procession déboucha de London bridge, il y eut ondulation terrible, redoublement d'acclamations où se mêlaient les cris de douleur de femmes et d'enfants soumis au supplice infligé par Hercule à Antée. Venaient d'abord les corporations bannières en tête, puis le corps municipal suivi de son chef, le lord-maire. Chacun de ses membres portait à la boutonnière la rosette virginale de faveur blanche, et à la main un gros bouquet rouge coupé de la croix blanche de Danemark. Le lord-maire eut du succès. Les acclamations de la foule le récompensèrent de la fermeté civique qu'il avait déployée en défendant les vieux priviléges municipaux.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de l'enthousiasme frénétique soulevé par la présence de *la belle rose de Danemark*, de la princesse Alexandra. Vêtue d'une robe mauve fort simple, la figure encadrée de beaux cheveux blonds, et coiffée d'une capote blanche très simple aussi, la jeune princesse semblait mue par deux sentiments contraires, la joie et la crainte : la joie, car jamais ses oreilles n'avaient perçu des clameurs aussi formidables ; la crainte, car les roues de sa voiture n'accomplissaient pas une révolution sans qu'une avalanche humaine ne se précipitât sur le véhicule qui mit trente minutes au moins à franchir l'espace décrit plus haut. Et la princesse de saluer à droite, à gauche, en avant, et de sourire, puis de montrer de l'effroi lorsque le flot populaire avait lancé un furieux d'enthousiasme sous la voiture, abattu un cavalier ou quelques piétons. Cela dura pendant un parcours de 8 à 9 kilomètres et dans un espace de temps de trois heures et demie. En arrivant à Windsor par une pluie battante, la fiancée de l'héritier présomptif du trône d'Angleterre devait être brisée d'émotions et de fatigue.

La princesse Alexandra est une belle personne dont la physionomie est sympathique et charmante. Il lui en coûtera peu pour maintenir la popularité dont ses futurs sujets lui ont donné samedi un si bruyant, un si terrible échantillon.

Terrible en effet, car on ne compte pas moins d'une centaine d'individus, hommes, femmes et enfants, meurtris, disloqués, à demi étouffés, aux membres brisés ou démis, transportés à leur domicile lorsque leurs blessures n'étaient pas dangereuses, ou portés dans les hôpitaux voisins de la ligne parcourue quand l'exigeait la gravité des cas. La Cité compte le plus grand nombre d'accidents, ce qui s'explique par l'insuffisance du personnel et aussi par l'absence à peu près complète de mesures d'ordre, de police et de simple prévoyance.

Dans un climat comme le nôtre, il n'est point de manifestations publiques sans ripailles. Au West-End, comme au cercle, dans l'enceinte principale, toutes les classes riches, moyennes et pauvres, ont donc fêté la venue de la future souveraine des trois royaumes par des déjeuners copieux et d'abondantes libations. L'OBSERVER *fait observer* ce matin qu'à Saint-Paul la corporation avait préparé de superbes buffets couverts d'un riche menu à l'usage des dames et des gentlemen à qui des places spéciales avaient été réservées. Poussés par la faim et la soif, ces derniers envahirent le réfectoire improvisé et le saccagèrent en un instant sans laisser ni une miette ni une goutte au sexe le plus faible. Le journal anglais s'indigne avec raison du procédé et dit que sur de pareils actes il faut tirer un voile.

En revanche, jamais hospitalité plus cordiale et plus splendide ne fut accordée par les propriétaires des maisons ayant vue sur la ligne du cortége à leurs nombreux invités. Pâtés, jambons, langues, volailles et gâteaux furent immolés par milliers sur l'autel du loyalisme et du principe monarchique.

Que le département de la Marne donne le nom d'*Alexandra* à son meilleur vignoble et vote un pampre d'honneur à cette princesse. C'est en son nom que dans la seule journée de samedi cent mille bouteilles de vin de Champagne, ou soi-disant tel, ont passé de vie à trépas. John WILKS.

(*Constitutionnel.*)

NOÉMI OU L'ENFANT CRÉDULE.

(Voyez le numéro précédent.)

CHAPITRE II.

DIALOGUE AVEC UN CHIEN.

Cependant la guerre étant finie, le père de Noémi revint. A peine débarqué dans une auberge, il courut chercher sa jolie petite fille, qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Mais la vieille Gertrude, qui savait son retour, impatiente de se débarrasser de l'enfant, venait de la conduire à l'auberge où elle croyait que le capitaine était encore.

Elle arrive, on lui dit que le père de Noémi est sorti, mais qu'il va revenir déjeuner ; alors elle confie l'enfant à l'aubergiste, et s'enfuit bien vite rejoindre sa vieille maîtresse, qui ne peut se passer d'elle un instant.

L'aubergiste a promis de surveiller la petite fille, mais il a aussi promis de surveiller le déjeuner, et il aime mieux cela, parce que c'est son métier.

Voilà donc Noémie livrée à elle-même pour la première fois de sa vie. On l'avait laissée dans la salle basse, devant la porte du jardin ; elle regardait autour d'elle, elle n'osait s'approcher, elle était toute tremblante. Peu à peu elle s'enhardit ; elle aperçut des fleurs dans le jardin, c'étaient des capucines et des coquelicots ; elle les admira quelque temps en silence avec recueillement ; enfin elle franchit le seuil de la porte et se trouva dans le jardin.

D'abord l'éclat du jour l'éblouit, mais ensuite il

l'enivra. Elle éprouva une joie, une joie si grande, que son cœur battit vivement. Elle sautait, elle sautait, elle courait; elle ne savait plus ce qu'elle faisait : tout lui paraissait si joli, et le ciel lui semblait si beau!

Elle se familiarisa bientôt avec tous ces objets nouveaux pour elle : elle en avait lu cent fois les descriptions étonnantes, elle n'en reconnut pas un; bien plus, elle se trompait lorsqu'elle croyait les reconnaître. Elle voulut cueillir une petite clochette qui grimpait dans un groseillier à maquereau ; alors elle se piqua très fort aux épines du groseillier. Loin de se mettre à pleurer comme aurait fait une petite ignorante, elle sourit et dit : — Oh! je savais cela; je me souviens... des épines : c'est une rose.

Or il y avait auprès d'elle un chien qui se chauffait tranquillement au soleil; il remuait la queue chaque fois que Noémi passait auprès de lui; car, malgré la robe à ramage de Noémi, il voyait bien que cette petite vieille serait capable de jouer avec lui. Elle l'aperçut et pâlit de frayeur, elle le prit pour un loup : c'était un gros chien de berger. Cependant elle se rassura promptement, et se dit que les loups n'habitaient que les forêts et qu'ils venaient bien rarement dans les villes.

Le gros chien était d'ailleurs si en train de jouer avec la semelle d'un soulier, et il paraissait si peu féroce, que Noémi se hasarda à entamer la conversation avec lui, sans savoir précisément qui il était. Elle se rapprocha peu à peu du gros philosophe, qui ne lui dit point : « Ote-toi de mon soleil! » et prenant une petite voix bien douce : — Qui es-tu? demanda-t-elle ; comment t'appelles-tu? — Le chien, flatté qu'on s'occupât de lui, comme tous les chiens, répondit à cette agacerie par son jappement ordinaire, qu'on peut traduire à peu près comme ceci : « Houap! houap! »

— Houap! répéta Noémi : ce n'est pas un joli nom... Moi je m'appelle Noémi.

Le chien leva la tête, et comme il ne parut point critiquer ce nom, la petite changea de conversation.

— Veux-tu venir avec moi? dit-elle en faisant quelques pas dans le jardin. Le chien, qui s'était levé, la voyant courir, la suivit; elle se persuada qu'il l'avait comprise et même qu'il avait répondu : — Oui, je le veux bien.

Elle courut quelque temps dans le jardin; mais comme le chien s'obstinait à mordre sa robe,—cette vilaine robe, elle le méritait bien!—Noémi eut peur; elle s'arrêta.

Le chien, voyant qu'elle ne voulait plus jouer, la laissa, et rejoignit sous le gazon un os de sa connaissance qu'il avait caché là le matin; il se mit à le ronger paisiblement, sans prendre garde à Noémi; mais elle s'obstinait au dialogue. — Veux-tu rentrer avec moi dans la maison? lui demandait-elle. Le chien ne la regarda seulement pas; et Noémi, impatientée, éleva la voix :—Veux-tu venir avec moi? Dis donc! le veux-tu, oui ou non?

Le chien ne changeait pas d'attitude; il y avait certainement mauvaise volonté de sa part : puisqu'il avait dit oui tout à l'heure, il pouvait bien dire non maintenant. Noémi, hors d'elle, et déjà gâtée par la liberté, veut punir l'entêtement du philosophe. — Ah! tu ne veux plus parler! s'écrie-t-elle; je vais bien t'y forcer, moi! — Et la petite volontaire, hier si tremblante, si soumise, s'empara d'un bâton qu'elle trouva sur son chemin, et se mit à taper de toutes ses forces sur le dos de la pauvre bête, qui n'y comprit rien.

Une servante d'auberge, occupée à étendre du linge à quelques pas de là, vint au secours du malheureux animal.—Eh! dites donc, ma petite demoiselle, pourquoi que vous battez not' chien?

— Parce qu'il ne veut pas me répondre! reprit Noémi en colère.

— Vous répondre? répéta la servante en éclatant de rire. Est-elle folle donc, la petite! Elle croit que les chiens parlent... Ah! c'te bêtise!

Noémi, voyant qu'on se moquait d'elle, s'éloigna fort mécontente. Elle voulait rentrer dans la maison, mais le spectacle qui s'offrit à ses regards la fit reculer d'effroi.

CHAPITRE III.

LES OGRES.

Elle aperçut, à travers les fenêtres de la salle à manger, de grands êtres épouvantables dont elle n'avait jamais eu l'idée. Ils étaient d'une stature gigantesque; leur tête et leur poitrine étaient couvertes de cuivre, et une longue et noire crinière flottait sur leurs larges épaules.

Noémi toute tremblante alla se cacher sous l'escalier, derrière la fontaine; de là elle pouvait entendre parfaitement tout ce qu'ils disaient. Leur grosse voix était si terrible, que Noémi frissonnait à chacune de leurs paroles. Malgré son effroi, elle conservait de la présence d'esprit, et repassait dans sa mémoire si elle n'avait pas trouvé dans ses livres la description de quelque monstre qui ressemblât à ceux qu'elle avait en ce moment devant les yeux. Un mot que dit l'aubergiste en passant devant elle l'éclaira subitement. —En vérité, s'écria-t-il de mauvaise humeur, je ne sais avec quoi je vais rassasier tous ces *ogres*-là.

Noémi tressaillit. — Ce sont des *ogres*, pensa-t-elle; ô ciel! que vais-je devenir?





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter. r. Vivienne. 41.
Modes de Mme Plé Horain. r. Louis le Grand. 19 _ Rubans et Passementeries A la Ville de Lyon. Ch.ée d'Antin. 6.
Corsets de la Mon Simon. r. St Honoré. 183.

Parfums de Violet four.r de S. M. l'Impératrice rue St Denis 317 | Envois de la Mon de Comm.on Lassalle et Cie r. Louis le Grand, 37.

Entered at Stationer's hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C. MADRID P. J. de la Pena

Vous n'auriez point dit cela, mes chers neveux; vous auriez dit : — Voilà de bien beaux cuirassiers, et vous auriez eu raison; car c'était, en effet, de fort beaux cuirassiers.

L'un d'eux sortit de la salle à manger, et comme l'odeur de la cuisine se faisait sentir : — Oh! s'écria-t-il, ça sent la chair fraîche!

Noémi, à ces mots, se rappelant l'ogre du *Petit Poucet*, se cacha encore plus loin derrière la fontaine, et ne douta pas que l'ogre ne s'empressât de la chercher.

Cependant il rentra dans la salle à manger; et pendant le repas des *ogres*, qui fut assez long, elle prêta l'oreille à leurs discours. Excepté quelques mots, tels que oui, non, elle ne comprit rien de ce qu'ils disaient; il y avait surtout de grandes exclamations qui leur échappaient chaque fois qu'ils frappaient du poing sur la table, qu'elle ne pouvait s'expliquer et qui la remplissaient de terreur.

Enfin la porte de la rue s'ouvrit, et un ogre de la même espèce, mais qui paraissait commander à ceux-là, vint demander à l'aubergiste s'il n'avait pas vu une petite fille entrer dans l'auberge avec sa bonne. On lui répondit que cette petite fille était allée dans le jardin, et qu'on ne savait pas ce qu'elle était devenue. Comme l'ogre en chef paraissait inquiet de ne pas trouver l'enfant, tous les ogres se mirent à courir dans le potager, à qui découvrirait le premier la petite fille.

Noémi avait beau se coller contre le mur, il y avait toujours un coin de sa vilaine robe qui passait; aussi elle fut bientôt aperçue.

— La voilà, la voilà, mon capitaine! s'écria le plus laid des ogres en saisissant Noémi, qui voulait s'enfuir. A moi, camarades! l'ennemi fait résistance. — Puis, voyant que Noémi se débattait pour échapper : — Qu'est-ce que vous avez donc à vous démener comme ça, mamzelle? lui dit-il; n'avez-vous pas peur qu'on vous mange! — Ces paroles confirmèrent Noémi dans son erreur; elle répondit : — Pas aujourd'hui peut-être, vous venez de déjeuner; mais demain!...

Elle ne put achever, ses sanglots la suffoquèrent; alors le soldat poussa un grand éclat de rire qui ramena tout le monde de son côté. — Mon capitaine, dit-il, voilà mademoiselle votre fille qui nous prend pour des ogres!

Le père de Noémi accourut vers elle, et il l'embrassa si tendrement qu'elle fut bientôt rassurée : il était si affectueux, si caressant, ce bon père, qu'il n'était pas possible que ce fût un ogre, ou du moins ce devait être un bien excellent ogre.

CHAPITRE IV.

L'INCRÉDULITÉ.

Noémi voyagea quelque temps avec son père; on la mit plusieurs mois en pension, et comme partout on se moqua de sa crédulité, elle finit par la perdre entièrement.

A sa pension, on racontait souvent, et en riant d'elle, comment elle avait pris son père pour un ogre; comment elle voulut un jour causer sérieusement avec un chien, et mille autres niaiseries que son ignorance lui avait fait dire; alors elle en conclut que la crédulité était une chose ridicule, et elle tomba dans le défaut contraire : elle douta de tout, des vérités les plus positives, et ce nouveau travers, bien plus dangereux que l'autre, l'entraîna dans une quantité de dangers et de malheurs.

D'abord, on s'amusa de ce nouveau défaut. On avait ri de lui voir ajouter foi à des choses impossibles; on rit encore de ce qu'elle refusait de croire à des choses véritables.

— Plante ce noyau de cerise, lui disait-on, et il poussera un cerisier à cette place; — ou bien : — Enferme cette chenille dans une boîte et tu auras un beau papillon.

Noémi levait alors les épaules d'un air malin : — Vous vous moquez de moi, répondait-elle; mais à présent je ne crois plus à tous ces mensonges-là.

Si une grande personne lui disait : — Quand tu seras grande comme moi, tu feras telle ou telle chose...

— Moi, grande! reprenait-elle; oh! je sais bien que je serai toujours petite; comment serait-il possible que je grandisse?

Ainsi elle ne pouvait pas s'imaginer que l'on grandît jamais; elle croyait que les hommes étaient comme les oiseaux; qu'il y en avait de grandes espèces, mais que les enfants restaient toujours de petits hommes, comme les colibris restent toujours de petits oiseaux.

Un jour, des maçons étaient venus réparer un mur dans le jardin, et ils y avaient creusé un trou rempli de chaux.

—Prends bien garde, dit-on à Noémi qui arrosait des fleurs à quelques pas de là, ne jette pas d'eau sur cette chaux, tu te brûlerais.

— Mais c'est de l'eau froide, dit-elle en riant; comment pourrais-je me brûler avec de l'eau froide?

Persuadée qu'on se moquait de sa crédulité, elle répandit son arrosoir autour d'elle, et se mit à jouer avec la chaux.

Bientôt elle jeta des cris effroyables, car elle s'é-



tait brûlée cruellement; mais cela ne suffit pas encore pour la corriger.

Son père l'emmena peu de temps après en Normandie, dans un vieux château situé au bord de la mer, dont il venait d'hériter. Noémi, qui entendait parler de son oncle qui était mort récemment, demanda ce que c'était que de mourir.

Un petit paysan qui était près d'elle, entendant cela, lui dit : — Tenez, mamzelle, c'est d'être comme ce mulot que je viens de tuer; j'ai beau le secouer, il ne remuera plus.

Le soir, Noémi vint tout en larmes chez son père, en s'écriant : — Elle est morte! elle est morte!

— Qui donc? demanda-t-il alarmé.

— Ma montre! répondit Noémi.

En effet, la montre s'était arrêtée.

Rien n'était si inquiétant pour le caractère de Noémi que cet esprit faux, ces croyances et ces doutes également mal placés. Comment enseigner la religion à cette jeune âme, si folle et si défiante? comment lui faire adorer les mystères sublimes qu'elle ne pourrait comprendre? car c'est profaner un mystère que de vouloir l'expliquer; et alors que deviendrait-elle sans religion, sans Dieu? sans un Dieu à qui adresser sa prière, à qui demander des consolations? La pauvre Noémi eût été bien malheureuse...

CHAPITRE V.

LA MARÉE.

C'est une triste vérité à vous apprendre, mes chers enfants, mais il est certain que les seuls remèdes à nos défauts sont les chagrins qui en découlent : le cœur seul corrige l'esprit, il faut qu'il souffre amèrement de nos fautes pour nous apprendre à les reconnaître, et ensuite à les éviter : c'est ce que vous verrez dans l'histoire de Noémi.

Son imagination égarée par des lectures mal faites, son esprit que personne n'avait dirigé dans ses premières croyances, après avoir ajouté foi à des merveilles impossibles, avait fini par regarder comme autant de fables ce qu'on lui disait des prodiges de la nature.

Chaque jour, son père lui défendait d'aller jouer dans les sables au bord de la mer, à l'heure de la marée.

— Tu ne sais point nager, lui disait-il; si tu tombais dans l'eau, qu'est-ce que tu deviendrais?

— Je deviendrais poisson, répondait-elle sans se déconcerter.

Son père souriait de cette réponse, mais il n'en était pas moins alarmé.

Un jour qu'il était absent, Noémi courut chercher le petit paysan avec qui elle jouait habituellement. — J'ai vu hier de bien beaux coquillages dans les sables, dit-elle; prends un panier et viens avec moi les chercher.

— Je le veux bien, mamzelle, répondit l'enfant; mais nous reviendrons tout de suite, avant l'heure de la marée, n'est-ce pas?

Tous les deux coururent au bord de la mer; ils y restèrent à jouer pendant une heure environ, et bientôt le panier fut rempli de coquillages.

— Retournons au château, mamzelle, dit alors le petit paysan effrayé; il est déjà tard : voici l'heure de la marée.

— Tu m'ennuies avec ta marée! s'écria Noémi en colère. Qu'est-ce que c'est donc que la marée?

— C'est, voyez-vous, mamzelle, le moment où la mer, qui est là-bas, vient ici; elle monte, elle monte sur le sable, jusqu'à ce rocher; si bien que ceux qui resteraient là seraient noyés; mais, après cela, le lendemain, elle s'en va, elle se retire jusque là-bas où elle est maintenant; et c'est tous les jours la même chose.

Noémi, à cette explication, se met à rire comme une folle : — Tu crois à ces bêtises-là, dit-elle.

— Rien n'est plus vrai!

— L'as-tu vu?

— C'est maman qui me l'a dit, et qui m'emmène tous les jours avant que l'eau remonte.

— Elle te dit cela pour t'empêcher d'aller jouer au bord de la mer, parce qu'elle ne veut pas que tu tombes dans l'eau; comme on me dit aussi, à moi, que Croquemitaine emporte les petites filles qui se promènent le soir dans le jardin, parce que ma bonne ne veut pas que je sorte et que je m'enrhume. Ces contes-là sont inventés pour les tout petits enfants; mais nous autres, nous ne sommes pas obligés d'y croire.

— Cependant, mamzelle, c'est bien connu dans le pays... la marée!

— Et Croquemitaine! est-ce qu'il n'est pas bien connu aussi, et pourtant tu ne l'as jamais vu! Va, ne crois pas à tous ces mensonges. Si tu savais comme on s'est moqué de moi quand j'étais petite, et l'on avait raison; je croyais toutes sortes de folies : j'avais peur d'être mangée par des ogres, d'être changée en chatte; je craignais toujours, quand je me mettais en colère, de voir sortir de ma bouche des crapauds et des couleuvres; je croyais encore...

— Mamzelle, interrompit le petit paysan éperdu, regardez donc!

Noémi à genoux et occupée à ramasser des coquilles, tournait le dos à la mer.

— Laisse-moi tranquille, répondit-elle, tu es un peureux; je ne jouerai plus avec toi...



Mais, en disant ces mots, elle retourna la tête, elle venait d'entendre derrière elle un bruit singulier dans les cailloux. Quelle fut sa terreur en voyant que la mer était déjà venue presque jusqu'à ses pieds! le panier qu'elle avait rempli de coquilles et qu'elle avait laissé sur le rivage était déjà presque entièrement caché par les flots, qui s'avançaient, qui s'avançaient toujours avec une rapidité effrayante.

— Fuyons! fuyons! s'écria le petit paysan. Vous le voyez bien, maman avait raison.

Les deux enfants se mirent à courir avec toute la vitesse de la peur; mais leurs pauvres petits pieds n'allaient point si vite que la mer, cette ennemie implacable qui les poursuivait.

Leurs pieds s'enfonçaient dans le sable humide; l'eau commençait à alourdir leurs vêtements, et déjà ils ne pouvaient plus courir facilement. Épuisée de fatigue, Noémi fit un faux pas et tomba; le petit paysan, qui courait plus vite qu'elle, et qui l'avait déjà de beaucoup devancée, la voyant ainsi, revint auprès d'elle pour l'aider à se relever; et puis, au lieu de courir en avant, il ralentit son pas pour la soutenir. Il ne voulut point l'abandonner dans ce péril, et se sauver comme il aurait pu encore le faire.

Bientôt tous leurs efforts devinrent inutiles: les flots s'avançaient avec vitesse; ce n'était plus dans le sable qu'il fallait marcher, c'était dans l'eau; et les vagues étaient si fortes, qu'il n'y avait plus moyen de lutter contre elles.

Les enfants criaient: —Au secours! au secours! — mais personne ne leur répondait. Enfin un vieux matelot les aperçut, et quoiqu'il y eût du danger pour lui, il résolut de les sauver. Il courut à eux, sautant d'un rocher à l'autre comme un jeune homme. Il arriva près de Noémi au moment où, renversée par les vagues, elle s'était évanouie. Il la sauva la première, parce qu'il se rappela que son père lui avait rendu service en plusieurs occasions.

Dès qu'il l'eut déposée sur le rivage, il retourna chercher le petit paysan; mais, hélas! il était trop tard: les flots l'avaient englouti.., le pauvre enfant avait succombé.

Noémi fut si malheureuse d'avoir causé la mort de ce généreux enfant qui s'était dévoué pour elle, qu'elle tomba malade de chagrin et fut en danger pendant plusieurs mois: — Si je l'avais écouté, disait-elle. il vivrait encore! pourquoi n'ai-je pas suivi ses conseils?

Et chaque fois que la mère de ce pauvre enfant venait au château, Noémi courait se cacher, car la douleur de cette malheureuse mère était pour elle un remords; elle ne pouvait soutenir ses regards baignés de larmes, qui semblaient lui dire: — Qu'avez-vous fait de mon fils?

Ce conte nous apprend, mes chers neveux, qu'il faut savoir non-seulement lire, mais bien lire, c'est-à-dire bien comprendre ce qu'on lit. Il nous apprend aussi que nous pouvons croire aveuglément ce que nous disent nos parents et nos instituteurs, qui n'ont jamais intérêt à nous tromper; mais que nous devons, au contraire, nous défier des auteurs et des poëtes, dont le métier est d'inventer de jolis mensonges pour nous amuser.

Défiez-vous donc des livres et des contes, à commencer par ceux de votre tante, mes chers neveux.

Cette histoire finit d'une manière bien sombre, mais tranquillisez-vous, enfants, toutes mes leçons ne seront pas si tristes.

Madame Émile DE GIRARDIN.

MANOELA[1].

RÉCIT DES AÇORES.

I.

A l'ouest de l'archipel des Açores, si pittoresque et si brillant de végétation, se trouvent deux petites îles pauvres et comme oubliées au milieu de l'océan Atlantique: on les nomme Flores et Corvo. Séparées l'une de l'autre par un étroit canal, elles semblent ne former qu'une seule terre. Les grandes vagues de la mer leur livrent constamment de rudes assauts, tandis que le vent du large s'abat avec violence sur leurs côtes découpées d'âpres rochers. Au sommet des plateaux, on aperçoit, autour des maisons couvertes de briques rouges, des champs de blé, des enclos semés de grosses fèves, et aussi des plants de vigne qui produisent un vin excellent. Dans les vallées mieux abritées croissent le figuier aux feuilles épaisses, le myrte odorant et même l'oranger, mais les fruits de ce bel arbre n'arrivent point à une parfaite maturité. Enfin l'île de Flores, mieux partagée que sa compagne, possède un charmant petit parc, planté avec goût, qui sert de retraite à tous les oiseaux que la nature a chargés d'égayer ces tristes parages. J'y ai entendu, par une chaude soirée de printemps, le merle d'Europe au bec jaune siffler joyeusement auprès de son nid.

Placées comme des sentinelles au milieu de

(1) Nous avons déjà emprunté au volume de M. Théodore PAVIE, *Récits de terre et de mer*, une charmante nouvelle; nous ferons encore deux emprunts à ce volume: *Manoela* et *la Loca Cuerda* que nous publierons successivement.



l'Océan, les deux îles voient passer bien des navires, mais toujours à une certaine distance des côtes. Les navigateurs qui sont venus reconnaître ces terres élevées les évitent aussitôt, parce qu'elles n'offrent ni port, ni mouillage. Aussi est-ce un événement à Flores comme à Corvo lorsqu'une voile, aperçue de loin, fait mine de se diriger vers la terre. Le premier qui l'a vue annonce la nouvelle à son voisin. Bientôt le bruit se répand partout qu'un navire va s'approcher du rivage pour y prendre ses provisions. Alors il se fait un grand mouvement parmi cette population séparée du reste du monde. Chacun descend vers la mer pour tâcher de vendre quelque chose. L'un porte sous son bras un vieux coq, l'autre charge sur son épaule une cruche de vin; un troisième emplit une corbeille d'oranges vertes ou de poisson salé. Tous s'empressent dans l'espoir d'échanger leurs marchandises contre une pièce d'argent, la denrée la plus rare qui se puisse rencontrer dans une île privée de commerce.

Un matin, — c'était à la fin d'avril 184..., — il arriva qu'un paysan de Flores, occupé à ramasser des cailloux dans la partie la plus élevée de l'île pour enclore son champ de fèves, avisa, bien loin au large du côté du midi, un bâtiment de fort tonnage qui s'avançait toutes voiles dehors. Un léger brouillard courait sur la mer, et le navire disparaissait par instants. Allait-il toucher la côte ou s'éloignerait-il bientôt, comme l'oiseau de passage, qui dédaigne les îles et cherche les continents? Telle était la question que se posait l'insulaire, et personne, même à bord du navire, ne pouvait encore la résoudre. Le capitaine du bâtiment venait de replier ses cartes; à l'aide de sa longue vue il avait reconnu, malgré la brume du matin, les contours arrêtés et précis d'une terre. Il savait le nom de celle qui se dressait devant lui; seulement il n'avait aucune raison sérieuse d'y aborder. Comme il se promenait sur le pont, sa lunette sous le bras et jetant involontairement un regard sur les deux îles à peine visibles à l'horizon, une jeune fille parut devant l'escalier de la dunette.

— *Senorita, a los pies de usted*, lui dit le capitaine en la saluant avec courtoisie.

— La mer, la mer, toujours la mer, répondit la jeune fille d'un ton boudeur; en vérité, capitaine, vous le faites exprès de ne pas arriver!

— Sans doute, reprit le marin en souriant; il dépend de moi d'empêcher les gros temps du cap Horn, les calmes de la ligne, et les petites brises qui nous font glisser sur l'eau aussi vite que la tortue sur le sable...

— Voilà près de cent jours que nous avons quitté Lima, et nous sommes encore loin de Cadix, n'est-ce pas?

— Si le vent voulait souffler, nous y serions dans une semaine... Voyons, senorita, c'est mal à vous de malmener un vieux marin comme moi. Savez-vous bien que je pourrais faire sortir une terre du milieu de l'Océan?... Cela dépend de vous!

— Contes de nourrice, bons pour endormir les petits enfants, répliqua la jeune fille; laissez-moi descendre et voir si ma mère est éveillée...

— Teresa, Teresita, reprit le capitaine, voyez-vous cette brume devant nous?

— Des nuages, et toujours des nuages qui se mirent dans l'eau.

— Sous ces nuages, il y a une île, senorita! Je la vois, et les matelots la devinent, quoique je ne leur aie rien dit encore...

Teresa, qui avait fait un pas pour descendre, revint sur le pont. Les matelots, réunis à l'avant du navire, se montraient du doigt la terre qu'ils avaient su distinguer au milieu des brumes mobiles chassées par la brise du matin. Ébranlée dans son incrédulité, la jeune fille se pencha sur le bord, et, s'appuyant au bras du vieux capitaine :

— Jésus! Maria! s'écria-t-elle; mais c'est une vraie terre! Oh! si vous vouliez me permettre de m'y reposer un jour, rien qu'un jour!...

— Nous verrons, dit le capitaine en affectant un air sérieux.

— Je vous en prie, vous seriez si aimable!... Je ne me plaindrais plus de la longueur de la traversée, je ne vous ferais plus la mou... Oh! si j'avais la terre ferme sous les pieds, vous me verriez courir comme une biche, plus joyeuse, plus heureuse que la reine de toutes les Espagnes. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, *capitancito?*

— Eh! oui, répliqua le marin, puisque c'est à cause de vous que je me suis approché de ces îles...

— Ma mère, ma mère, cria vivement Teresa, montez sur le pont; une terre, une île, là, tout près de nous... Capitaine, il n'y a point de sauvages au moins?

— Nous ne sommes plus dans les mers du sud, répliqua le capitaine, et l'Afrique est bien loin...

— Ah! quel bonheur, *mamita ;* il faudra prendre de l'argent, beaucoup d'argent. Je veux acheter bien des choses; il y a si longtemps que je n'ai pu faire la moindre emplette... Ah! c'est là le plaisir à Lima! On entre dans tous les magasins de la grande place, le long du *portal de Botoneros*, où il y a tant de petits Français blonds et frisés comme des chérubins, qui vendent les plus belles soieries! et des éventails, et des souliers de satin, et des gants!...

La jeune fille qui babillait ainsi à la manière d'une perruche péruvienne pouvait avoir quinze ans. Vrai type des femmes de Lima qui sont des Castillanes écloses au soleil du tropique, elle avait l'esprit en-

joué, la parole vive, l'humeur capricieuse et cette franchise d'allures naturelle à toute la race espagnole. Sa mère, dona Rosario, née à Cadix, où un négociant du Pérou l'avait épousée dans un de ses voyages, était veuve depuis quelques années. Elle avait ressenti le regret du pays natal, et se trouvant isolée à Lima, elle s'était décidée à retourner dans sa famille. Tandis que sa fille, impatiente de toucher la terre, tirait du fond de ses malles où elles reposaient depuis trois mois ses plus belles toilettes, comme s'il se fût agi de faire son entrée dans une capitale, dona Rosario s'habillait lentement.

— Chère mère, disait Teresa, pressez-vous donc! Je vois bien qu'il faut que je vous aide... Quel éventail voulez-vous? Ahi! mes souliers me gênent un peu, depuis si longtemps que je ne les ai mis!...

En parlant ainsi, la jeune fille sautait et faisait des pirouettes dans la cabine.

— Tiens-toi donc tranquille, *nina*, répondit dona Rosario; tu as tout mis sens dessus dessous, et tu me fais tourner la tête... Voyons, me voilà prête, allons sur le pont, et montre-moi cette fameuse terre qui te rend folle de joie.

Elles montèrent ensemble sur le pont. L'île sortait tout entière du sein des eaux, et le navire, glissant sur une mer tranquille, s'en approchait assez rapidement. Quelques barques, montées par des pêcheurs couverts de capotes noires à capuchon, allaient et venaient le long du rivage. Sur les rochers, on apercevait les habitants de la campagne, qui attendaient la venue des étrangers; ils se tenaient immobiles, la tête penchée en avant, comme les pingouins qui font sentinelle sur les récifs des Malouines. A mesure qu'il avançait, le capitaine diminuait prudemment la voilure de son navire. Les pêcheurs rôdaient avec défiance autour du grand bâtiment; ils craignaient d'avoir affaire à quelque négrier en détresse qui pourrait bien enlever de force les provisions dont il avait besoin et prendre le large sans les payer. L'isolement rend timide, et l'on a peur des inconnus dans une petite île qui n'a pour toute défense que sa pauvreté. Après maintes évolutions cependant, une barque s'aventura tout auprès du navire, et l'un des pêcheurs qui avait aperçu des dames à bord se décida résolûment à accoster. Il fit un geste de la main, on lui lança une corde, et en un clin d'œil il fut sur le pont.

— Enfin j'ai un pilote! dit le capitaine, et, s'adressant au pêcheur : — Peut-on jeter l'ancre ici?

Le pêcheur répondit par un signe de tête affirmatif; puis, se dépouillant de sa lourde capote, il saisit la roue du gouvernail. C'était un beau jeune homme aux traits mâles et réguliers, au teint hâlé, aux grands yeux noirs. Obéissant à l'impulsion de la barre, le navire tourna sur lui-même; les voiles, à peine gonflées par une petite brise, s'aplatirent sur les mâts, et l'ancre tomba.

— Eh bien! nous restons ici? demanda Teresa.

— Croyez-vous que je puisse promener mon navire sur les cailloux et sur le sable? répondit le capitaine avec un sourire. Venez par ici, à tribord. La chaloupe du pêcheur vous mènera à terre.

Dona Rosario, qui n'était pas très leste, descendit l'échelle à grand'peine. Teresa murmura un peu de ce qu'il lui fallait s'asseoir avec ses robes de soie sur les bancs humides d'une barque tout imprégnée d'odeur de poisson, puis elle agita bruyamment son éventail et finit par rire aux éclats. Cinq minutes après, la chaloupe touchait au rivage; le capitaine sauta à terre et tendit la main aux deux dames. Quand elle sentit la terre ferme sous ses petits pieds, Teresa poussa un cri de joie. — Bonjour, bonjour, mes braves gens, disait-elle en saluant du geste les indigènes qui s'inclinaient sur son passage; quelle langue parle-t-on ici? hein!... Réponds donc, toi, petit garçon, au lieu de secouer ainsi ce vieux coq que tu tiens par les pattes.

— *Vossa mecé quer comprar hum gallo* (1)? répétait l'enfant, et à chaque fois qu'il allongeait le bras, le pauvre coq râlait d'une façon pitoyable.

— *Vossa mecé quer comprar leite, vinho* (2)? criaient à l'unisson les cultivateurs descendus des hautes régions de l'île et les duègnes à cheveux gris qui entouraient les étrangers en leur présentant à l'envi le lait et le vin enfermés dans des cruches de grès.

— Voilà qui devient assourdissant, s'écria dona Rosario. Parler tous à la fois, et du portugais encore!... Teresa, Teresa, que fais-tu là, ma fille?

— Je bois du lait frais, répondit Teresa, qui élevait gaiement au-dessus de sa tête une cruche à deux anses; tiens, ma petite, voilà pour toi; comment t'appelle-t-on?

— Elle se nomme Manoela, répondirent en masse les villageois; *senhorita*, donnez-nous quelque chose, un petit reis, *hum reizindo por amor de Deos!* — Et les mots, *por amor de Deos*, prononcés d'abord à demi-voix, éclatèrent bientôt comme une clameur.

— J'entends un peu votre langue, répliqua Teresa, mais je n'entends rien à votre monnaie; voilà des réaux, en voilà à pleines mains; prenez, ramassez et faites silence.

— Teresa, lui cria encore sa mère, viens donc et laisse là cette troupe de mendiants!

— Ce sont des visages humains, répliqua Teresa; il y a longtemps que je n'en ai vu. Tenez, chère mère, regardez un peu celle qu'ils appellent Manoe-

(1) Votre seigneurie veut-elle acheter un coq?
(2) Votre seigneurie veut-elle acheter du lait, du vin?



la : n'est-ce pas qu'elle est jolie?... Approchez, Manoela, approchez, n'ayez pas peur. Dites-moi, je vous prie, où est la ville?

— Devant nous, *senhorita;* de l'autre côté de l'île se trouve la ville de Santa-Cruz.

— Très bien. Et ce chemin tout plein de sable, cette grève que nous foulons, bordée çà et là de maisons d'une chétive apparence, est-ce un village?

— C'est le village de Lagens, *senhòrita.*

— Il n'y a donc point ici de boutiques, point de magasins, rien de curieux à voir?

Manoela secoua la tête.

— Quelle triste vie on doit mener dans ce pays ! s'écria Teresa.

— Le plaisir est comme la richesse, répondit Manoela : il n'y en a pas pour tout le monde ici-bas.

— Je n'y avais pas encore pensé, dit à demi-voix la jeune Péruvienne; il y a donc des gens qui ne s'amusent jamais? — Puis elle leva un regard curieux et compatissant sur Manoelita, dont les traits calmes portaient l'empreinte de la mélancolie et de la résignation. Sans trop savoir pourquoi, celle-ci suivait les deux dames étrangères, examinant à la dérobée leurs brillantes toilettes. Les habitants des rares maisonnettes abritées derrière les rochers la regardaient passer, et il y en eut plus d'un qui l'appela avec de grands gestes, pour lui demander tout bas à l'oreille : Quelles sont ces dames-là? d'où viennent-elles? où les conduis-tu donc ainsi?...

Manoela était fort embarrassée de répondre; Teresa marchait toujours en avant, respirant l'air de la terre, enfonçant ses petits pieds dans le sable, souriant aux enfants, qui la contemplaient la bouche béante, et aux duègnes qui la saluaient. Dona Rosario, sa mère, commençait à trouver la promenade peu attrayante.

— *Senoras,* demanda alors le capitaine qui les accompagnait toujours, votre intention est-elle de traverser l'île et d'aller jusqu'à Santa-Cruz?

— Oui, répliqua Teresa ; je marcherai tant qu'il y aura de la terre devant nous. Y a-t-il loin, ma petite, d'ici à la grande ville?

— Oh! non, dit Manoela, une ou deux heures de marche.

— Allons, en avant! s'écria Teresa, en avant, en avant! je n'aurai jamais fait une si longue route à pied.

Dona Rosario n'avait pas d'aussi bonnes jambes que sa fille. Elle fit donc quelques objections et se plaignit bien haut de ce qu'il n'y avait pas dans cette île quelque bonne grande mule au pas sûr, à l'allure régulière, comme on en voit à Lima et dans toute l'Andalousie. Le capitaine, qui ne voulait pas laisser plus longtemps son navire à l'ancre le long d'une côte dangereuse, retourna à bord et donna rendez-vous aux deux dames sur la rive opposée de l'île de Flores.

— J'espère franchir en quelques heures le détroit de Corvo, dit-il en prenant congé. Dans l'après-midi je serai devant Santa-Cruz, où j'irai vous rejoindre. A ce soir.

— Allez à votre navire, répondit Teresa, promenez-vous sur la mer tant qu'il vous plaira; Manoela nous servira de guide. N'est-ce pas, ma petite, tu veux bien venir avec nous?

— Oui, je le veux bien, et puis, à moitié chemin, nous trouverons la maison de ma mère, où vous pourrez vous reposer.

— Et prendre quelque chose? car j'ai bon appétit.

— Tout ce qu'il y a dans notre humble demeure est à votre service, répliqua Manoela.

— J'accepte, s'écria vivement Teresa, et ma mère aussi... Ah! quel plaisir de dîner sous une tonnelle, comme dans ce livre traduit du français où l'on me faisait lire quand j'étais enfant! Vous savez bien, ma bonne mère, ces contes où il y a des images qui représentent des demoiselles bien obéissantes, roides comme des poupées, avec des robes en fourreau et des petites collerettes?

— Les contes *del senor Verquin*, répondit solennellement dona Rosario ; un beau livre que j'avais emporté de Cadix pour édifier la jeunesse de Lima... laquelle est beaucoup plus turbulente que les demoiselles dont tu parles.

II.

Par malheur il n'y avait pas de tonnelle dans le jardin de la vieille Josefa, mère de Manoelita. La pauvre maison, lézardée en maints endroits, n'avait pour ornement à l'extérieur qu'un cep de vigne fort ancien, qui semblait vouloir empêcher les murs de crouler, tant il les enlaçait avec vigueur dans ses rameaux longs et flexibles comme des câbles. Quelques poules picoraient paisiblement devant la porte, sous la conduite d'un petit coq fort éveillé qui releva la tête et jeta fièrement un cri de surprise à la vue des deux dames étrangères marchant vers lui, sous la conduite de Manoela. Les poules, averties par leur seigneur et maître, regagnèrent tumultueusement la maison, et la vieille Josefa, soupçonnant quelque visite inaccoutumée, parut sur le seuil. C'était une grande femme sèche, portant assez noblement ses cheveux gris, et qui avait pu être aussi jolie que sa fille; mais il y avait de cela longtemps.

Quand on est pauvre, on n'aime pas à étaler son indigence aux regards des indifférents. La vue des

deux dames étrangères fit froncer le sourcil à la duègne, et Manoela ne put s'empêcher de ressentir un certain embarras lorsque Teresa, d'un air dégagé, s'arrêta devant la porte en disant : — Bonjour, ma bonne dame... Nous trouverons bien quelque chose à manger ici, n'est-ce pas? Ah! vous avez là une fille charmante!... Ne rougissez pas ainsi, petite ; si vous aviez habité les grandes villes, vous sauriez bien ce que valent vos grands yeux bleus encadrés de beaux cheveux noirs!

— J'ai bien peu de chose à vous offrir, mesdames, répliqua la duègne. — Et elle promenait un regard attendri sur les poules qui se pressaient autour de ses jambes.

Petit, petit, petit, fit Teresa en jouant avec son éventail. Oh! les charmantes poulettes!... Voulez-vous me les vendre?

— Qu'en veux-tu faire? dit dona Rosario ; comment les emporter d'ici? Où les mettras-tu dans le navire?

— Cela me regarde, chère mère... Voyons, je les payerai bien une piastre la pièce. Puis elle s'assit sur un banc à l'ombre du cep de vigne, tandis que Manoela posait sur la table un pain blanc, des œufs, du lait et quelques raisins secs.

Le repas était frugal ; mais quand on touche la terre après une longue traversée, tout réjouit les yeux et tout plaît au goût. La duègne, que la vente de ses poules mettait en humeur de faire du commerce, tira du fond de son alcôve, comme pour y chercher quelque chose, de grands paniers de jonc qui servaient à serrer ses effets.

— Pour le coup, dit impétueusement Teresa, voilà des paniers qui me seront d'une grande utilité à bord du navire. On n'a guère d'armoires dans une cabine... Je les achète, c'est entendu!

— Si cela peut vous faire plaisir, répondit la vieille Josefa... J'y tenais pourtant beaucoup ; ils ont été tressés par mon défunt mari huit jours avant son départ pour l'expédition de dom Pedro... Le pauvre homme avait obtenu les galons de sergent-major d'artillerie, et au débarquement devant Oporto, il attrapa un biscaïen au milieu de la poitrine...

— Je vous plains, madame, dit dona Rosario avec gravité, ce sont là des peines dont on ne se console jamais...

— La vérité est qu'il ne me rendait guère heureuse, le pauvre homme, reprit la duègne; avant de partir, il m'avait ruinée, et il m'a laissée dans la misère...

L'oraison funèbre que débitait lentement la vieille Josefa fut interrompue par la brusque apparition d'une chèvre blanche, qui s'élança d'un bond auprès de Manoela et se mit à faire des cabrioles à ses côtés. La jolie petite bête se dressait sur ses pieds de derrière, ramenant ses pieds de devant sous les touffes de sa longue barbe soyeuse.

— Elle est à vous? demanda vivement Teresa.

Manoela répondit par un signe affirmatif. — Cédez-la-moi, cédez-la-moi, je vous en prie, continua la jeune Péruvienne; n'est-ce pas ma mère, vous le voulez bien?

Habituée à satisfaire tous les caprices de sa fille, dona Rosario hasarda pour la forme quelques observations qui furent aussitôt réfutées ; mais Manoela ne donnait pas son consentement. Silencieuse, attristée, elle faisait claquer ses doigts au-dessus de la tête de la chèvre blanche, qui exécutait avec coquetterie mille gracieuses courbettes.

— Ah! reprit la duègne, vous pouvez la prendre, la vilaine bête; elle broute les tiges de ma vigne et saccage mon champ de fèves!

Manoela leva sur sa mère un regard suppliant ; elle passait sa main autour du cou de la chèvre blanche, qui faisait entendre un petit bêlement et regardait sa maîtresse avec des yeux humides.

— Non, mon enfant, répliqua dona Rosario ; gardez cette petite bête qui vous aime et à laquelle vous semblez attachée. Gardez-la, Manoela ; ma fille en serait ennuyée avant deux jours.

— Ah! vous auriez tort de vous en priver, interrompit la duègne avec vivacité ; aussi bien, quand Manoela ne l'aura plus avec elle, peut-être serat-elle plus active au travail... Les jeunes filles d'à présent ne savent plus rien faire. Ah! si j'avais eu un garçon!

Manoela pleurait silencieusement ; il y avait dans la voix de sa mère un accent de dureté qui effraya Teresa, si peu habituée aux rudes paroles. Se penchant à l'oreille de la jeune fille : — Ma chère petite, lui dit-elle, votre mère a l'air bien méchant!

— Oh! non, senhorita ; seulement elle m'en veut de ce que je ne gagne pas assez d'argent.

— N'est-ce que cela? reprit la jeune Péruvienne. Attendez que je dise un mot à ma mère.

Il s'établit entre dona Rosario et sa fille un colloque à voix basse très animé, et qui dura bien cinq minutes. La mère résistait à quelque nouveau caprice de sa fille, et celle-ci, parlant avec une volubilité extrême, frappait la terre de son petit pied, et appuyait ses arguments d'une pantomine fort animée. Peu à peu la mère fut réduite au silence ; elle poussa un soupir, qui était le signe certain de sa défaite, et Teresa triomphante s'écria avec transport : — Dona Josefa, votre fille me plaît ; elle me plaît beaucoup, je la prends sous ma protection... Vous entendez, Manoelita? Donnez-moi votre main, relevez la tête, essuyez vos yeux bleus et ne pleurez plus. C'est chose convenue entre ma mère et moi ; puisque vous

ne voulez pas me céder votre chèvre, je vous emmène toutes les deux...

— Teresita, Teresita..., disait dona Rosario en lui appuyant son éventail sur le bras pour arrêter ses imprudentes paroles.

— Eh bien ! ma chère mère, si vous le désirez, je laisserai les poules et les paniers. Je ne veux pas dévaliser la maison; non, il faut être raisonnable. Manoela et sa chèvre blanche nous suivront à Cadix. Est-ce entendu ?

La vieille Josefa ouvrait de grands yeux ; elle semblait tenir en arrêt les petites mains de Teresa, qui dénouait précipitamment un coin de son mouchoir. Dans ce mouchoir résonnaient de belles onces d'or à l'effigie péruvienne, représentant le soleil qui darde ses rayons au-dessus des sommets du Potosi.

— Mesdames, s'écria la duègne en essayant de pleurer, je n'ai que ma fille pour m'aider à vivre... A mon âge, on n'est plus propre à grand'chose ; on ne peut plus gagner sa pauvre vie...

— Voilà dix onces d'or pour remplacer le travail de votre fille, reprit Teresa, et deux autres pour le prix de la chèvre.

— C'est de la bonne monnaie au moins? demanda la duègne en allongeant les doigts; nous autres pauvres gens, nous n'avons point de balances pour peser ces pièces-là...

— Oui, oui, c'est de bon or rouge, dit Teresa, de l'or du Pérou, le premier de l'univers !

— Oh ! les jolies pièces! continua la vieille. Allons, Manoela, remercie donc ces bonnes dames. Tu ne peux pas manquer d'être heureuse avec des gens aussi riches !

Manoela demeurait interdite et confuse. Elle se voyait chassée de la maison maternelle, échangée sans regret et même avec joie contre dix pièces d'or. Durant les seize années de sa courte existence, elle avait souffert bien souvent des brusqueries de sa mère, mais elle avait pris son mal en patience. Les gens pauvres, attristés par la misère, n'ont guère l'usage de prodiguer à leurs enfants des marques de tendresse et d'affection. Tout en les aimant beaucoup il leur arrive parfois de les malmener, comme pour les habituer aux rudes épreuves de la vie. Manoela supposait qu'il en était ainsi pour elle, d'autant plus qu'elle se montrait envers sa mère pleine de respect et de déférence. Quelquefois, il est vrai, quand une parole acerbe l'avait blessée, elle sortait de la maison pour aller respirer l'air vif de ces vallées balayées par le vent de la mer et écouter cet immense bruit de la vague qui endort les douleurs d'un cœur attristé. A son retour, la vieille Josefa l'accusait de perdre son temps et de courir sans raison à travers l'île. Un jour, Manoela ramena la chèvre blanche d'une de ces promenades rêveuses. Où l'avait-elle rencontrée, qui la lui avait donnée? C'était là son secret. Un lien mystérieux unissait ces deux créatures timides et avides de liberté. La *Branca*, — ainsi se nommait la chèvre, — mal accueillie par la duègne, s'était attachée à Manoela qu'elle ne quittait jamais, à moins que la jeune fille ne lui fît signe de se coucher derrière la maison. A aucun prix, Manoela n'eût consenti à se défaire de la *Branca ;* elle était donc atterrée de voir que sa mère l'abandonnait elle-même pour une poignée d'or. L'avarice est une passion que la jeunesse ne comprend pas. Quand la jeune fille eut reconnu que sa mère ne l'aimait pas autant qu'elle le pensait, elle crut lire sur le visage souriant et épanoui de Teresa l'expression de la sympathie. Elle se jeta donc au cou de la jeune Péruvienne en versant des larmes abondantes.

— Eh ! nina, tu vas m'étouffer, s'écria celle-ci un peu surprise d'un si brusque élan de familarité, me voilà toute décoiffée...

Puis, s'adressant à la mère de Manoela : — Votre fille sait coudre, n'est-ce pas? Elle sait manier l'aiguille, tailler, broder...

— Que oui ! dit la duègne ; d'ailleurs elle est bien avisée, et elle aura bien vite appris ce que vous lui montrerez.

Manoela comprit par ces paroles qu'il s'agissait d'entrer au service des deux dames étrangères et d'abdiquer toute liberté. Elle croyait rêver ; elle cherchait à s'expliquer comment la rencontre fortuite d'une jeune fille qui l'avait abordée sur la plage quelques heures auparavant avait pu changer ainsi toute sa destinée. Elle ne savait ni où elle allait, ni pourquoi elle partait. Sa petite île si pauvre lui apparaissait comme un paradis d'où on la chassait sans quelle eût commis aucune faute. Les jours les plus monotones de son existence se teignaient dans son souvenir de reflets charmants, comme les horizons lointains d'une plaine aride et morne sur laquelle le soleil couchant verse ses rayons empourprés.

Théodore PAVIE.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Il existe en ce moment une grande confusion dans les toilettes ; la dernière semaine de carême c'est toujours ainsi. On voit encore des chapeaux et des manteaux de velours ; les robes de printemps ne sont pas sorties des ateliers. Il y a quelques années, on attendait les promenades de Longchamps pour mettre au jour les modes nouvelles ; Longchamps n'existe plus. Nos entrées dans les maisons les plus renommées pour la confection élégante sont notre première ressource pour annoncer la nouveauté. Quelques toilettes exécutées dans la maison *L'Hopiteau*, 41, rue Vivienne, nous serviront de renseignements cette semaine. Elles sont de genres différents ; nous allons les décrire.

Une première robe est de taffetas antique vert anglais, moucheté de pois de velours noir espacés. Le corsage est de forme Gabrielle, les manches sont à coudes, ouvertes au poignet. Le bas de la jupe est garni d'un ruché de taffetas, le devant de la jupe et la taille sont ornés d'un tablier de point d'Espagne, vert et noir, avec des grelots aux extrémités. Cette même garniture entoure le bas des manches et forme des jokeys espagnols à trois pointes sur le haut des manches.

Une seconde robe est de moire giselle ; elle est garnie de volants de taffetas de trois nuances différentes toujours dans la même teinte. Ces volants n'ont que 10 centimètres de hauteur, et sont découpés et posés en festons. Au-dessus des derniers, se trouve une rangée de losanges de velours avec intérieur de dentelle noire doublée de taffetas blanc. Ces mêmes garnitures se retrouvent au bas des manches qui sont demi-larges, le corsage à pointe est tout uni et montant.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de la maison *L'Hopiteau*, nous promet pour le mois prochain de délicieuses toilettes de campagne. Elle nous a montré un modèle de basquine déshabillée de taffetas noir, avec grandes basques découpées entourées de médaillons de passementerie et frange de chenille mousse, qui est fort jolie, et varie, d'une manière ingénieuse, la collection des vestes espagnoles à crevés dont nous avons parlé dernièrement. Nous citerons, dans les mêmes magasins, des collets de cachemire, violet ou bleu, doublés de taffetas blanc et brodés de palmes de chenille noire. Le bord de ces collets forme des grands festons qui sont entourés de franges de chenille, et sont grillés en quadrille dans le creux des festons. Ces modèles font haute nouveauté et sont très élégants.

Si les robes nouvelles se font un peu attendre, il n'en est pas de même des chapeaux : ceux-ci poussent avec abondance comme les feuilles de lilas. Nous voici à admirer les modèles qui nous sont montrés par madame *Herst et Cᵉ*, rue Drouot, 8. Nous les désignerons d'une manière exacte, afin que nos lectrices en puissent juger. Le talent de madame *Herst* est éminemment créateur, et ses inspirations heureuses ont tout le charme de l'imprévu.

Une jolie capote est de tulle blanc avec un bord bouillonné de taffetas mauve entièrement couvert de tulle. Le bavolet, très long, est de taffetas, recouvert de deux pointes de blonde, avec touffe de muguets des bois sur le milieu. La même touffe, mélangée de petites roses pompons, garnit un des côtés de la passe. A l'intérieur, il se trouve des fleurs pareilles, avec des coquillés de tulle double et des nœuds de taffetas, les brides sont mauves.

Un second chapeau est de crin, nuance *abricot*. La passe est ornée d'une touffe de plumes noires frisées entourées de dentelle. Le bavolet, de taffetas noir, est recouvert d'un apprêt de dentelle noire bordé de frange de plumes. A l'intérieur, de la dentelle noire et blanche avec bruyères vertes et grains de cassis. Les brides sont de taffetas noir.

Un autre chapeau est de crêpe bleu de Chine ; il est orné d'un ruban de taffetas frangé en écossais bleu et blanc, qui forme un nœud sur la passe, et redescend pour faire les brides. Une grappe tombante de lilas blanc est posée sur le côté gauche de la passe, le bavolet écossais est recouvert de blonde blanche formant trois pointes. A l'intérieur, il y a des fleurs de lilas blanc mélangées de bluets bleu de Chine et de coques de rubans écossais. Les joues sont en coquillés de blonde blanche avec ruches de tulle illusion frisé.

Nous ne remarquons pas de grands changements dans la forme des chapeaux ; les dessous sont toujours très relevés et, par conséquent, extrêmement garnis. Il faut beaucoup de talent pour que ces intérieurs volumineux restent gracieux et légers. Ceux de madame *Herst* sont irréprochables et conservent une distinction qui leur donne un cachet à part. Nous citerons, dans les mêmes magasins, deux jolies coiffures : La première est de taffetas noir bordé de dentelle, avec touffe de roses dans de la mousse en diadème, et brindilles d'herbes diminuées retournant sur les côtés. La seconde est de velours bleu mexicain tressé de galons d'or à jour, avec touffe de plumes blanches sur le côté ; de petites barbes de

dentelle tissée d'or tombent par derrière en forme de résille.

On s'occupe beaucoup à préparer des toilettes d'enfants. Madame *Desrez*, maison *Pauline Royer*, rue de Rivoli, 186, vient de faire plusieurs toilettes de petites filles, que nous nous empressons de donner comme de charmants modèles de grâce et de fraîcheur.

Une première toilette est de taffetas bleu *Leman*. Les manches sont courtes, et le corsage, décolleté carrément, laisse voir une guimpe suisse en batiste à plis plats, bordée d'une valencienne basse. Le bas de la jupe, les manches et le tour du corsage sont garnis d'une bande de taffetas noir, bordée dans le milieu d'une soutache grecque de cordonnet blanc. Cette bande de taffetas est posée à plis crevés arrêtés seulement par le milieu. Une ceinture pareille forme suissesse par devant avec broderie de soutache noire et retombe par derrière. Pour porter avec cette robe, un chapeau rond, abaissé devant et derrière, est de velours noir avec une touffe de plumes bleues et blanches frisées.

Un autre costume de jeune fille, de sept à dix ans, se compose d'une robe de popeline d'Irlande blanche à filets bleus légers et très espacés, le tour du bas de la jupe est orné d'un plissé de taffetas bleu, avec une rangée de médaillons en amandes entourés d'une petite dentelle noire. Le corsage est recouvert d'une draperie bleue formant berthe et ceinture à pointes en haut et en bas, le tout garni de la même dentelle. Les manches sont longues, ouvertes aux poignets, avec bords de lingerie plissés garnis de dentelle. A l'intérieur, une chemisette plissée, des pantalons de percale garnis d'un plissé plat bordé de dentelle. Pour terminer cette toilette, un chapeau de feutre blanc garni de velours bleu et d'une plume aigrette, et un petit collet de cachemire bleu entouré d'une frange de chenille à boules.

Pour toilettes plus simples, madame *Desrez* emploie de l'alpaga anglais qu'elle orne avec des tresses de laine ou des galons de fantaisie. Elle a fait aussi des costumes, robes et casaques pareilles, de foulard mille raies, bleu, gris, lilas, feutre, etc., qui sont d'un goût excellent. Le mois prochain nous offrira des vêtements de petits garçons. Dans ce moment on les habille avec des costumes de fantaisie et des paletots dont nous avons donné les descriptions et les dessins.

Laissons nos aimables bambins pour donner un coup d'œil aux lingeries nouvelles.

On porte toujours beaucoup de petits cols plats avec fines broderies. Les manches à hauts poignets et à coudes sont indispensables avec les manches de robes étroites et également à coudes. La saison d'été engagera probablement les couturières à faire des manches ouvertes, qui nous ramèneront les dentelles et les garnitures ouvragées.

Mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, vient de créer un très joli corsage; il est de mousseline bouillonnée avec entre-deux de guipure. Ce corsage se porte avec une jupe de couleur unie, et une ceinture à pointes qui forme transparent en dessous du corsage. On passe, dans des engrelures de dentelle, de petits velours de nuances assorties qui font très bon effet. Les manches à bouillons sont longues et terminées au poignet par une ruche double de dentelle et de rubans.

Mademoiselle *Anna Loth* a une foule de bonnets nouveaux. Quelques-uns sont de blonde blanche, forme Marie Stuart, ornés très simplement par des ruches de taffetas, mélangé de blonde, qui sont un cadre très seyant autour du visage; d'autres, plus élégants, ont des volants de dentelle retombant par derrière les cheveux, et des touffes d'œillets ou de fleurs mélangées sur le milieu de la tête. Le point essentiel, lorsqu'il s'agit de bonnet ou de chapeau, c'est d'arriver à coiffer à l'air de la personne, et c'est ce à quoi l'habile lingère que nous venons de nommer, réussit d'une manière toute spéciale.

La forme des jupons s'est, depuis quelque temps, singulièrement modifiée. Elle est très mince par en haut, et toute la largeur se trouve dans le bas. L'étoffe qui recouvre les jupons à ressorts est tout à fait coupée en pointe. Les jupons sont décidément à queue. Nous voyons cette transformation dans les jupes à ressorts de la maison *E. Creusy*, rue Montmartre, 133. Nous ajouterons que la tournure des femmes y gagne beaucoup; ces formes sont infiniment plus gracieuses que celles de l'année dernière, mais elles exigent encore bien plus de sûreté dans la coupe et de souplesse dans les aciers. Les jupons d'acier, de la maison *Creusy*, sont généralement adoptés par les femmes élégantes. Les surjupes des mêmes magasins ont aussi beaucoup de succès; celles de poil de chèvre, sur fonds unis avec bandes écossaises, appelées jardinières, nous paraissent devoir primer dans les nouveautés de la saison.

D'autres jupes à rayures, ornées dans le bas de volants ruchés, formant festons, ou posées droit, sont adoptées en toilette de ville. Il y a aussi les surjupes d'alpaga blanc, avec volants tuyautés de cachemire de couleurs : bleu, lilas, solferino, ponceau, grenade, etc., qui sont toutes nouvelles et méritent d'être enregistrées parmi les créations les plus heureuses de cette année.

Les châles de dentelle vont bientôt faire leur apparition; on en portera énormément pendant tout l'été. Il y en a à tous les prix. La dentelle n'est vraiment un objet de luxe que quand elle est de qualité supérieure, et que ses dessins, richement exécutés, acquièrent une importance artistique.

Notre habile fabricant, M. *Violard*, rue de Choiseul, prépare, en ce moment, des châles admirables dont toutes les chroniques de modes s'empareront bientôt. Dès qu'il nous sera permis de les examiner à notre aise, nous en donnerons le détail avec tout le soin que mérite cette partie importante de la toilette, et le nom de l'honorable fabricant qui va les éditer.

Les fêtes de Pâques amènent à leur suite plusieurs mariages du grand monde.

La maison *Lassalle*, rue Louis-le-Grand, 37, s'occupe de quelques corbeilles d'une importance hors ligne. Elle a su réunir, pour ces occasions, un choix d'objets nouveaux que nous regrettons de ne pouvoir tous désigner. Les bijoux, les cachemires et les étoffes sont surtout choisis de main de maître.

Nous avons vu une parure composée de : collier d'or avec médaillons bizantins émaillés bleu et noir, brace-



lets, broche, boucles d'oreilles, agrafe et coiffure du même style. Dans la même corbeille il y avait trois éventails : un à monture d'or à jour enrichi de petits brillants avec dessins, genre Vatteau, entourés de guirlandes de fleurs ; le second, éventail chinois, monture de bois de Sandal, et le troisième de crêpe vert, à nuage de paillettes or et argent, monture de feuillage ivoire et nacre incrusté d'or. Il est inutile de dire que ces bijoux, fabriqués exprès, avec chiffres et armoiries, sur les dessins fournis par la maison *Lasalle*, ne seront point répétés. On peut juger, par ces détails, du fini et de l'ensemble de tout le contenu de la corbeille. Il n'est pas possible de pousser plus loin l'industrie artistique ni l'harmonie des objets les uns par rapport aux autres. Mais la maison *Lassalle* a des ressources immenses dans le commerce parisien, et nous n'avions pas besoin de cette nouvelle exhibition pour reconnaître sa supériorité.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 703.

TOILETTE DE MARIÉE. — Les cheveux sont disposés en petits bandeaux relevés et légèrement crêpés, continués en deux coques lisses terminées en petits nœuds Apollon.

Le chignon est formé par cinq coques étagées.

La couronne de fleurs forme touffe sur le devant et se mêle à la coiffure par des branches légères.

Le voile, de tulle, est posé par-dessus tout et retombe devant, *à la juive*.

Robe de taffetas moiré, ornée de chenille et de dentelle.

Corsage plat, montant et à pointe devant.

Le corsage laisse sortir une petite dentelle qui forme jabot et disparaît un peu au-dessus du bouquet.

La manche est demi-plate et droite, elle est garnie à l'épaule d'un jockey-Figaro en chenille blanche avec de petits glands.

Sur le côté de la couture il y a un bouillonné en entre-deux de dentelle qui se continue et entoure le poignet. Derrière ce bouillonné, la manche est ouverte sur une hauteur de 15 centimètres et laisse sortir une dentelle blanche qui forme manchette. Une petite dentelle encadre le bouillon.

La jupe est garnie de deux rangs de cordelière en chenille, posés en écailles et formant, à chaque creux, un nœud d'où retombent deux glands en chenille sur un volant de dentelle qui suit les mêmes ondulations.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau de crêpe.

Sur la passe est un nœud de blonde d'où partent les brides qui sont de taffetas blanc. Le crêpe forme des plis partant de la calotte, allant vers le bavolet qui est de crêpe recouvert d'une blonde.

Le dessous de la passe est garni de boutons de roses noirs piqués dans un bouillonné de tulle.

Robe de taffetas garnie de velours noir et de ruches de taffetas plus foncé que la robe.

Le corsage à taille ronde est décolleté carré, le bord est garni d'une ruche avec un velours au-dessous.

La manche, droite, est garnie, en bas et dessous, sur 15 centimètres de haut du même ornement.

La jupe est ornée de deux ruches se croisant en losanges, avec velours les encadrant.

Une écharpe en pareil complète cette toilette.

Guimpe de tulle avec barrettes de velours.

TOILETTE DE DAME AGÉE. — Chapeau de crêpe avec un oiseau sur le bord de la passe. Le dessous est tapissé d'un plissé de taffetas avec deux roses-thé et un ruché de blonde.

Les brides sont de taffetas blanc.

Robe en gros de Lyon.

Corsage montant formant gilet garni d'arabesques de velours.

La manche, à coude et à parements, est ouverte depuis le coude.

Le parement est orné comme le corsage. L'ouverture et le haut du parement ont un plissé aux bords.

Le bas de la jupe est orné d'une guirlande d'arabesques de velours, analogue aux ornements du corsage.

EXPLICATION

DE LA

GRANDE PLANCHE DE CONFECTIONS

Modèles de la maison Ve J. ROBERT fils, rue des Jeûneurs, 39.

N° 1. PRADIER.— Grand modèle, taillé en droit fil dans le dos, revenant sur le bras former la manche, sur laquelle se trouve un grand revers des plus gracieux garni d'une passementerie riche, d'où sort une jolie guipure de 8 centimètres de hauteur posée à plat.

Les deux revers, beaucoup plus étroits, se répètent au dos, se joignent dans le milieu en formant la pointe et se prolongent jusque sur le devant. Ces revers se terminent au dos par un motif de passementerie et sont garnis comme ceux du devant et de la manche.

Ce modèle se fait de taffetas parisien (dit *faille*) et prend 6 mètres 70 de largeur.

N° 2. LONJUMEAU.— Confection-casaque assez longue, formant le corsage postillon par sa garniture qui se compose de deux gros rouleaux de taffetas, séparés par une passementerie et s'achevant, d'un côté, par une guipure de 10 centimètres de hauteur, et de l'autre par un plissé de taffetas double de 2 centimètres.

Sur la manche sont deux revers posés l'un au-dessus de l'autre garnis de la même passementerie que le postillon, et de la guipure dépassant la manche. Ces petits revers sont de même étoffe que le mantelet et sont plissés dans toute leur grandeur. Il prend en soie de faille en 70 centimètres de large, 6 mètres 10 centimètres.

N° 3. VIRGILE.— Paletot droit derrière ; les coins, sur le devant, arrondis ; manche à coude assez large.

Tout le tour du vêtement, le col, la poche et la manche, sont garnis de six gansés à la mécanique ; entre les trois premiers et les trois derniers se trouve un entre-deux de guipure grisaille, et les gansés se terminent par une petite guipure grisaille assortie à l'entre-deux. Ainsi, ce paletot se fait en soie avec 5 mètres en 60 centimètres.

Il se fait aussi beaucoup en demi-saison, en drap cachemire couleur cuir, avec la garniture posée de la même manière, seulement en galon de *cuir* découpé relevé de pointes d'acier de même que les boutons. En drap il prend 2 mètres 10 centimètres.

N° 4. PYGMALION.— Confection pas trop longue, pour jeune dame, droit dans le dos, ayant sur le côté un gros pli double placé à 10 centimètres de l'emmanchure. Manche à coude large. La garniture forme la pointe dans le dos, ainsi que sur le devant, elle se compose d'un entre-deux de guipure entouré d'une riche passementerie arcade et d'une haute guipure sortant de la passementerie, la suivant en formant le fichu. Cette confection se fait en taffetas et en faille en 60 centimètres, la coupe en exige 6 mètres 25 centimètres.

N° 5. TOURANGELLE.— Grand vêtement formant rotonde, taillé en droit fil derrière. La garniture est posée sur la confection même et dessine l'étole devant et derrière, elle est formée par une belle passementerie et d'une large guipure.

Dans le milieu du dos, ainsi que sur chaque épaule, est appliquée une riche plaque de passementerie très longue.

Le tourangelle se fait aussi en faille, par 5 mètres 75 centimètres, en 60 centimètres de large.

N° 6. SYLVIA. — Modèle pour dame, un peu court de derrière, le devant forme le mantelet carré et est beaucoup plus long que le derrière.

Le dos forme de gros plis à partir d'un tant soit peu plus haut que la taille.

Les manches formées par cinq rangs de gros bouillonnés séparés l'un de l'autre par une jolie petite passementerie.

L'empiècement est taillé en pointes et vient s'arrêter aux gros plis du dos. Ces pointes sont garnies tout autour et achevées par une passementerie à grelots. Toujours en faille, prend 7 mètres en 60 centimètres.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Coté n° 1.

Manteau Tourangelle. (*Voir le modèle sur la grande feuille des confections.*)

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Côté qui prend naissance sur l'épaule et qui se réunit au devant par le côté A, et au dos par le côté B.

Pour obtenir ce vêtement dans toute sa grandeur, il faut prolonger chaque patron, en bas, de 30 centimètres.

Col montant *amazone*, avec col *Cocodès* rabattu.

N° 4. Col amazone.

N° 4 *bis*. Col Cocodès se cousant au *pied* du col montant.

Côté n° 2.

Veste-pardessus. Patron de la maison *Simon* (robes et nouveautés, 25, rue Neuve-Saint-Augustin).

N° 5. Devant.

N° 6. Côté du dos.

N° 7. Dos.

N° 8. Manche.

Chapeau de la maison *Alexandrine* (14, rue d'Antin).

N° 9. Passe.

N° 10. Bavolet.

Chapeau de la maison *Brault* (7, rue de la Bourse).

N° 11. Passe.

N° 12. Forme.

N° 13. Bavolet.

N° 14. Col double de mousseline; plumetis et pois. On garnit ce col de valenciennes.

N° 15. Manchettes assorties au col n° 14.

N° 16. Col de mousseline ou nansouk; broderie anglaise et feston.

Courrier de Paris.

Y aura-t-il possibilité pour un simple *courriériste* de se faire entendre et de se faire lire en ce moment? Tant de voix éloquentes couvrent le bruit général; on s'entretient tant et tant de la Pologne, de Langievicz, des *faucheurs*, que c'est à peine s'il y a place entre deux conversations pour une nouvelle de théâtre, de concert; pour dire son mot sur tel ou tel mariage, si la mariée est jolie et riche, le mari grand seigneur ou simple prolétaire. Et cependant Dieu sait que les matériaux ne manquent pas, toujours en dehors de la Pologne, pour faire de longs courriers et bien bourrés de tout, sans compter la politique « dont on ne cause pas, mais sur laquelle on parle », selon l'expression très judicieuse d'une dame qui ne se pique pas d'être une sotte. C'est une prétention comme une autre que celle-là, voilà pourquoi je me sers de cette tournure de phrase, au lieu de dire : « une femme d'esprit, » tout simplement. Tout simplement! comme si c'était facile de dire les choses simplement! Demandez-le aux manuscrits de la Fontaine, le bon et *simple* fabuliste. Vous pouvez voir sur ces grandes feuilles de papier raturées, raturées au point qu'il n'y en reste le plus souvent qu'un hémistiche sur soixante essayés, comme il est aisé d'écrire simplement! Tout aussi aisé que de ne pas écrire longuement quand on est pressé. C'est un grand prosateur qui l'a dit : « Excusez la longueur de ma lettre, je n'ai pas le temps de la faire plus courte. » On ne badine ni *avec l'Amour*, selon le titre de la jolie comédie d'Alfred de Musset, ni avec la simplicité, ni avec le laconisme abondant. Autre difficulté que celle-là! Être court et savoir dire tout ce qu'on a à dire. Cela revient à ce propos d'une dame un peu maigre, parlant d'une de ses amies. « Ce n'est pas assez d'être grasse, le beau c'est de ne paraître point l'être.

Dieu sait, ai-je dit, que les nouvelles ne manquent pas, et en effet. Nous commencerons, s'il vous plait, par raconter en deux lignes la revue passée, aux Tuileries, des pupilles de la garde impériale, le jour anniversaire de la naissance du Prince Impérial, qui a reçu, ce jour-là aussi, ses galons de sergent.

Les petits soldats ont successivement exécuté le maniement des armes, les charges et les feux, l'escrime à la baïonnette, la marche en colonne et en bataille, le déploiement des tirailleurs, etc. Le jeune Prince, pour qui ces exercices paraissaient avoir le plus vif attrait, était du peloton de gauche envoyé en tirailleurs. Après la revue, les armes ayant été mises en faisceaux et les sacs déposés, les pupilles sont entrés par le pavillon de l'Horloge dans

les grands appartements du palais, où un goûter splendide était préparé pour eux dans la galerie de Diane. Le soir il y a eu grande consommation d'oranges et de sucre d'orge au théâtre du Châtelet, où le Prince a assisté avec tous ses petits compagnons d'armes à la pièce de *Marengo*.

Pendant la revue dans la cour des Tuileries, on remarquait à la gauche du peloton des *zouaves de l'avenir*, raconte un journal, un petit soldat qui mérite une mention particulière. Il portait l'uniforme du 2e zouaves de la ligne, et le portait crânement, n'étant pas un novice sous le harnais. Il y a cinq ans déjà, nous eûmes l'occasion de le voir dans le salon d'un élégant hôtel de la rue de Calais, où tout était bien gai alors, où le deuil devait bientôt pénétrer. Il était haut comme la botte de son père, qui semblait, ce soir-là, soucieux et grave, les circonstances ayant depuis quelques jours placé dans sa main, plus vaillante qu'adroite, le portefeuille de ministre de l'intérieur. L'enfant jouait surtout avec l'aimable et brillant général Bourbaki; il menait assez grand tapage, au détriment d'un mobilier bouton d'or, et, ce jour-là il avait la veste turque, la culotte jupon et les moletières jaunes. Quelques mois après, celui qui se promettait de devenir le maître et le guide de cet enfant, dans une carrière où il avait lui-même trouvé la gloire, n'était plus pour l'héritier de son nom qu'un souvenir et un exemple. Il avait succombé sur un champ de bataille, et avec lui un jeune homme qui s'était trouvé précisément à la soirée de la rue de Calais, et qui depuis fut son officier d'ordonnance. L'un était le général Espinasse, l'autre, le lieutenant Froidefond, morts glorieusement à Magenta.

Nous avons déjà mentionné les concerts qui pendant ce carême ont réuni aux Tuileries l'élite des artistes chargés d'interpréter les chefs-d'œuvre de la musique. Les Italiens et une troupe d'amateurs ont successivement pris part à ces solennités. Au dernier concert c'était le tour de l'Opéra. Les morceaux choisis étaient de Rossini, Auber, Meyerbeer, Verdi, Favilli et Victor Massé. Faure a chanté un air de l'*Enfant prodigue ;* mademoiselle Sax avec Obin, un duo des *Huguenots;* Gueymard, avec les chœurs, la barcarolle de la *Muette;* mademoiselle Sax, avec Gueymard, Faure et Obin, un quatuor des *Vêpres siciliennes;* madame Gueymard, avec son mari et les chœurs, le *Miserere* du *Trouvère ;* mademoiselle Sax, un air du même opéra ; MM. Gueymard, Faure et Obin, un trio de *Guillaume Tell ;* madame Gueymard, les couplets de la *Mule de Pedro ;* enfin, mademoiselle Sax, MM. Gueymard, Faure et Obin et les chœurs ont terminé la soirée par le final de *Moïse*.

Parmi les *amateurs* dont je parlais tout à l'heure, on a beaucoup remarqué et applaudi une jeune et belle Américaine, madame Moulton, aussi remarquable par sa magnifique voix que par ses magnifiques cheveux noirs qu'elle porte flottant en liberté sur ses épaules. Au bal costumé de la cour, elle était déguisée en *Salamandre;* l'Empereur lui ayant demandé l'heure, elle ouvrit les ailes d'une salamandre d'or qui brillait à son cou, et répondit en montrant les aiguilles d'une montre microscopique, vrai chef-d'œuvre de quelque horloger de Lilliput.

Une des choses dont on a le plus parlé, c'est la représentation théâtrale donnée au Conservatoire, au profit des ouvriers cotonniers, par une *troupe* d'amateurs sous la direction de madame la princesse de Beauvau. L'Empereur et l'Impératrice assistaient à cette représentation qui a fait salle comble, grâce à l'attrait du spectacle, au jeu remarquable des *artistes*, à la curiosité et à la bienfaisance.

La princesse de Beauvau, Polonaise, est née comtesse de Komar. Elle a été remarquable par sa beauté. Le prince Charles, ancien officier de carabiniers, aujourd'hui sénateur, était, quand il épousa mademoiselle de Komar, veuf de Lucie-Marie, fille d'Antoine-César de Choiseul, duc de Praslin. Du premier mariage sont nés le prince Marc, veuf depuis près d'un an de Marie d'Aubusson de la Feuillade, et Étienne de Beauvau, marié à Berthe de Rochechouart - Mortemart ; du second, sont nées deux filles, dont l'aînée a épousé M. de Ludre. La sœur de madame de Beauvau est la comtesse Potocka. L'auteur de la *Mal'aria*, Hébert, a fait le portrait de la princesse, qui a paru à l'exposition de 1855, et celui du prince, dont le nom est inscrit parmi les protecteurs d'une foule d'œuvres charitables.

Les principaux artistes de la troupe sont mesdames de Lowenthal, femme du général autrichien, attaché militaire à l'ambassade de Paris, d'Assailly, Grévil ; MM. le vicomte de Magnieu, Maurice Cottier, le comte Grabowski, Ernest de Meynard, le marquis de Miramont, le marquis Paul d'Aramon. Pas de pseudonymes, pas d'anagrammes ; chacun porte son vrai nom, et quels noms ! Ce n'est pas comme au théâtre ; selon l'observation que faisait, ces jours derniers, un de mes confrères, les *Saumaises futurs* auront grand'peine à déchiffrer les véritables noms de bien des artistes et de bien des écrivains sous les noms d'emprunt qui courent les journaux et les affiches.

Sans le procès récemment intenté à l'*Opinion nationale*, qui se fût douté, par exemple, que mademoiselle Pauline de Mélin et mademoiselle Apolline Grosjean n'étaient qu'une seule et même tragédienne ? Qui n'eût supposé encore que mademoiselle Trebelli, mariée ces jours derniers au ténor Bettini, était née au delà des Alpes ? Jamais nom de forme plus italienne ne figura sur l'affiche des Italiens. La vérité, pourtant, c'est que mademoiselle Trebelli est Française comme vous et moi. Connue comme pianiste avant de l'être comme cantatrice, elle s'appelait mademoiselle Guillebert. Renversez l'ordre des lettres qui composent ce nom et supprimez le *g* initial, vous aurez une *signora ;* au besoin, si les Allemands eussent été à la mode, pour devenir *madam*, il suffisait de conserver la lettre supprimée, et dites-moi si *Trebellig* n'aurait pas un bon air pour une artiste d'outre-Rhin?

J'ai dit que la représentation du Conservatoire avait eu lieu au bénéfice des ouvriers cotonniers. Ce m'est une occasion de vous mettre sous les yeux une lettre pleine de cœur, d'un de mes plus aimables confrères, M. Édouard Fournier. Cela se cite sans commentaire. La lettre est adressée au directeur des théâtres de Rouen, et on y lit :

« J'apprends que vous allez faire jouer sur votre



théâtre ma petite comédie *Corneille à la butte Saint-Roch*. Je vous en remercie et m'empresse de vous dire que j'abandonne d'avance à la souscription pour les ouvriers sans ouvrage mes droits d'auteur de chaque représentation. Afin que l'offrande que je fais ainsi au nom de Corneille soit plus forte, je viens d'écrire dans le même sens à M. Édouard Thierry, administrateur de la Comédie-Française, pour trois des plus prochaines représentations qu'il voudra bien encore donner de ma pièce.

» De cette façon, il ne sera pas dit que l'illustre Rouennais n'aura rien fait pour ses compatriotes malheureux. Ce sera peu de chose ; mais de son vivant, le pauvre grand homme n'aurait pas, je crois, pu en faire davantage.

» Croyez-moi, monsieur, votre tout dévoué,

» Édouard FOURNIER. »

A la bonne heure! voilà qui est parlé!

Je vous ai annoncé dernièrement bien des retraites au théâtre, et notamment celle de madame Viardot qui se retire en plein talent, pour se réfugier dans son ermitage de Bade. M. Louis Viardot, ne pouvant emporter dans cet aimable cottage les chefs-d'œuvre de sa galerie, se décide à mettre aux enchères toutes ses belles toiles des vieux maîtres. Critique savant et judicieux, M. Louis Viardot n'avait, depuis plus de vingt-cinq ans, porté son choix que sur des œuvres excellentes et d'une incontestable authenticité, et c'est ainsi qu'il était parvenu à réunir, dans sa galerie de la rue de Douai, des paysages de Ruysdaël, de Wouvermans, de van der Neer, de Waterloo, des toiles de van Ostade, d'Albert Cuyp, de Gérard Dow, de Gérard Terburg, de Metzu, de Netscher, de Breugel, de Téniers, de Paul Brill, de Berghem, de Poussin, de Reynolds, de Ribera et de Velasquez. Tous ces chefs-d'œuvre, collectionnés avec la patience et l'amour d'un artiste et d'un connaisseur, vont être dispersés. C'est le mercredi 1er avril que la vente aura lieu dans la salle n° 5 de la rue Drouot.

Dans les deux jours qui précéderont la vente, exposition particulière et exposition publique. D'ici au 1er avril il sera, je crois, facile de visiter encore une fois cette belle galerie de la rue de Douai. Je connais assez la maison pour être sûr que tout amateur des beaux-arts y sera le bien accueilli. La vente de la galerie de M. Louis Viardot sera certainement la plus importante de la saison.

A propos de vente, je dois citer celle qui s'est faite, ces jours derniers, à l'hôtel Drouot. On y a remarqué, entre autres tableaux, le *Débarquement de marchandises*, de Philips Wouwermans qui a atteint 40,700 francs. C'était un tableau d'une conservation remarquable, qui avait appartenu au célèbre amateur français, Crosat, puis au roi de Pologne, Stanislas-Auguste, et que M. Meffre avait acheté en Russie. — La *Cascade*, de Jacob Ruysdaël, composition pleine d'intimité, dont l'épiderme avait moins souffert, peut-être, des injures du temps que de nettoyages indiscrets, 11,500 francs. — De David Téniers le fils, les *Bohémiennes*, 5,600 francs; leur troupe fantasque s'est arrêtée sur le bord d'un torrent qui coule au milieu des rochers, et elles lavent leurs guenilles ; une d'entre elles dit la bonne aventure à un gentilhomme accompagné de son petit page. — Pieter de Hooch, *Départ pour le marché*, 4,950 francs. — Albert Cuyp, *Effet de nuit*, dans un paysage avec paysans et animaux, 2,690 francs. — Van der Helst, *Portrait d'une vieille dame*, 1,790 francs. — Van Haveren, l'*Adoration des bergers*, au milieu d'un bâtiment en ruines, 2,330 francs. — Van Singelandt, élève de Gérard Dow, un *Portrait d'homme*, 1,311 francs. Ce portrait avait fait partie de la galerie du duc de Morny.

Tout est bien qui finit bien. Finissons donc par une anecdote presque de circonstance.

Un dimanche de carême, certain prédicateur à la mode avait pris pour texte : « *De la tenue des dames à l'église.* »

Il fallait l'entendre, de sa voix la plus sonore et la plus nuancée, faisant la mise en scène d'une belle conquérante de chaises, un jour de grand sermon :

« La voilà!... parée comme une châsse, empanachée comme un dais ; plus brave qu'un zouave ; allant de l'avant sans s'inquiéter de rien, si ce n'est de provoquer les regards ; fendant la foule, entraînant les chaises dans le sillage de sa robe ; obligeant cent personnes à se déranger ; ne daignant même pas laisser tomber un mot d'excuse ; se retournant de temps à autre, rayonnante et superbe, pour produire son effet, comme un phare tournant; et, après avoir sillonné les trois quarts de l'église, s'emparant de chaises retenues pour d'autres et opposant aux protestations de son entourage la surdité la plus sereine et la plus distinguée.

» Enfin, elle est assise ! Elle installe et défrippe son plumage comme elle se complairait à le faire au milieu de son salon ; elle se rengorge dévotement ; elle est heureuse, car elle pourra goûter cette gloire de dire qu'elle était aux premières loges pour entendre la parole de l'orateur de Dieu. »

C'est ainsi, ou à peu près, que le la Bruyère de la chaire prêchait le sexe timide qui s'étendait sous ses yeux comme une prairie de fleurs artificielles. Au sermon suivant, son auditoire s'était modifié.

X. EYMA.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le mois de mars s'est ressemblé au physique et au moral; ainsi, autant les giboulées, la pluie et le beau temps se sont disputé le royaume de l'air, autant les sermons, les offices, les bals et les concerts se sont partagé la bonne société parisienne; on a prié et dansé en toute conscience, et souvent même ces deux choses si différentes ont pu se rencontrer le même jour à quelques heures de distance.

Il dînait de l'autel et soupait du théâtre,

disait-on jadis de je ne sais quel chanteur ; eh bien! nos belles dames du jour font comme lui, elles



vivent avec tous les deux. J'excepte pourtant le faubourg Saint-Germain de cette règle, car il a su garder, comme toujours, durant le carême, une austérité admirable, et je parle surtout de l'élégant monde financier qui, ayant pour chef de file les princes d'Israël, a suivi le mouvement sans trop y prendre garde, en se croyant quitte envers le ciel parce qu'il le priait avec beaucoup de ferveur chaque matin, de lui pardonner le plaisir de la veille.

Donc on a dansé, on s'est costumé, on s'est amusé durant le mois de mars, et c'est sur ces plaisirs que je veux apporter quelques détails.

Dans une grande maison israélite, chez M. G. Alphen, maison aussi riche qu'élégante, on a donné une fête villageoise : ainsi tout l'endroit de l'hôtel où devait avoir lieu ce bal a été transformé en joli village, les murs étaient couverts de bois rustique et de plantes grimpantes; les banquettes étaient tout simplement des bancs, l'orchestre était grimpé sur des tonneaux et costumé en vrais ménétriers; une galerie de tableaux s'était vue transformer en champ de foire. Il y avait des boutiques de pains d'épice, de mirlitons, des loteries, un tir. Dans une petite chaumière rustique était un diseur de bonne aventure; enfin, un marchand ambulant distribuait de très jolis lots aux dames, lots cachés sous un voile et dissimulés sous des phrases allégoriques. Ainsi il portait une longue liste et engageait chacune à choisir dans ces objets la chose qu'elle désiraif.

Une jeune fille lui demanda *une pensée qui s'efface*, il lui donna un très gentil porte-crayon; une autre préféra *un zéphir soumis*, elle reçut un charmant éventail; ainsi, du reste.

A la porte d'un petit salon, métamorphosé comme le reste, se tenait une vraie parade avec le pitre, la zéphirine; les coq-à-l'âne, les lazzis, et le fameux *Entrez, prenez vos billets* qui retentissait de temps à autre. On prenait donc des billets et on entrait avec empressement, car la curiosité est toujours partout une délicieuse chose à satisfaire. On entrait donc dans cette *baraque* et on y voyait des singes savants qui faisaient les tours et les grimaces les plus drôles; plus loin, il y avait une naine chantante fort extraordinaire...; enfin c'était, comme je vous l'ai dit, une vraie fête de village.

Tous les invités avaient été prévenus de s'habiller en paysans et paysannes, n'importe de quel pays du monde il leur plairait; mais on ne pouvait pas être reçu autrement. Le maître et la maîtresse de la maison étaient en aubergistes; un de leurs frères en garde champêtre; un autre en maire de village pur sang... Bref, cette soirée a été d'une gaieté complète et, de plus, on assure que les pauvres s'en sont ressentis.....

Une autre fête de charité qui a fait tourner bien des cervelles, est celle que la princesse de Beauvau a organisée dans la salle du Conservatoire. Tout le monde voulait prendre un rôle dans la comédie, et toutes les jeunes femmes voulaient figurer dans le ballet; car il devait y avoir un ballet, un vrai ballet dansé par de vraies dames du vrai monde.

On raconte même à ce sujet qu'une charmante ambassadrice voulait absolument faire partie de ces coryphées, et que son noble époux n'est parvenu à l'en empêcher qu'à l'aide des plus grands efforts... *Se non è vero è ben trovato;* mais je vous raconte ce qui se dit...

Or, comme tout le monde était fort curieux de voir les pirouettes de ces danseuses amateurs, la salle du Conservatoire n'était pas assez grande pour contenir tous les demandeurs de billets, billets qui, pourtant, n'étaient distribués qu'en présence de certificats de bonne vie et mœurs.

Mais, malheureusement pour les curieux, le ballet a été supprimé; ces dames, — prétendent les unes, — les maris de ces dames, — affirment les autres, — ayant reculé devant les jupes courtes nécessaires pour la circonstance. Cependant la représentation a eu lieu deux jours de suite, et l'on aurait pu faire encore une troisième fournée, dit-on, si les auteurs ne s'étaient pas lassés de leurs succès.

L'Impératrice elle-même a voulu aller voir cette représentation. Elle avait fait retenir une loge pour le second jour seulement, parce que le premier jour elle se trouvait retenue aux Tuileries par un grand concert qu'il y avait à la cour.

Mais, puisque nous voici à la cour, restons-y encore un peu; car il est impossible d'être mieux accueilli qu'on ne l'est, en ce lieu, par S. M. l'Impératrice, surtout dans ses réceptions particulières. Il y a les grandes soirées, les petites soirées et les très petites soirées, aux Tuileries. Les premières, tout le monde les connaît puisque tout le monde y est admis; pour les secondes, les invitations sont plus rares; mais, quant aux troisièmes, il faut être tout à fait dans l'intimité de Sa Majesté pour y figurer; et c'est surtout dans celles-là que l'Impératrice y montre toute la grâce, l'aménité et la simplicité qui sont le fond de son caractère.

Là, elle fait les honneurs de *chez elle* comme une simple mortelle : pas de chambellans, pas d'étiquette; elle offre elle-même une tasse de thé, une assiette de gâteaux; on rit, on cause, on travaille autour d'une table ronde, et on oublie, un moment, toutes les fatigues attachées aux grandeurs.

On a pris, dans le faubourg Saint-Germain, la mode de faire des lectures. On se réunit en nombreuse société; puis, un auteur à la mode, ou un amateur du lieu, lit à haute voix une de ses œuvres que chacun applaudit avec enthousiasme, quitte à

critiquer à part soi; mais, dans le noble faubourg, on est poli avant toute autre chose.

Ainsi, un certain soir, chez la marquise de L...., deux poëtes ont eu les honneurs de la soirée; une jeune fille aux blonds cheveux, et un jeune france à tous crins. Or, le jouvenceau a débité d'une voix langoureuse une idylle appelée *les Saisons*, et la belle enfant a dit avec exaltation une ode guerrière: *Sonnez, clairon*. Vous comprenez que le contraste était étrange: eh bien! personne n'a paru s'en apercevoir, et chacun s'est montré enchanté. Seulement en sortant on se permettait la fine critique, et ni l'un ni l'autre des deux poëtes n'eussent été contents de leur lot, s'ils l'avaient connu. Pourtant leurs deux poésies étaient fort bien faites, seulement elles s'étaient trompées d'enveloppe.

La jeune et jolie mariée, mademoiselle Charlotte, du Hallais, qui vient d'épouser M. Bresson, fils de l'ambassadeur, attaché lui-même à la légation de Washington, vient de faire bien des envieuses parmi ses amies, moins en raison de son jeune époux qui est cependant un homme charmant, que par le présent qu'elle a reçu de madame du Hallais, sa mère. La marquise làquelle est fille de la princesse de Chimay, en premières noces madame Tallieu, — a donné à la jolie Charlotte un collier de camées venant de cette même madame Tallieu, collier auquel celle-ci attachait un grand prix, puisqu'il lui avait été envoyé, comme dernier souvenir d'amitié et d'adieu par l'impératrice Joséphine au moment où elle monta sur le trône.

L'Empereur, pour qui tout ce qui a appartenu à cette souveraine est si cher, a voulu en vain acheter ce collier à la marquise. Madame du Hallais s'est refusée à le vendre, quoiqu'il fût estimé plus de 30,000 francs, et elle vient, ainsi que je l'ai dit plus haut, de le donner, comme cadeau de noces, à sa fille.

Maintenant, pour finir cette *chronique*, comme finissent, hélas! toutes les choses de ce monde, par la mort! je veux jeter ma modeste fleur sur la tombe à peine fermée d'une femme qui avait su conserver encore un salon composé non-seulement d'intimes, mais aussi d'hommes vraiment distingués et de femmes remarquables à plus d'un titre, de madame la comtesse de Circourt enfin, que tout le monde admirait et aimait.

Madame de Circourt appartenait à une famille noble de Russie, les Klustine. Elle avait épousé le comte de Circourt dont chacun connaît l'érudition inépuisable et la parfaite affabilité, et depuis la mort de madame Swetchine, son amie, elle avait hérité des intimes de ce salon célèbre.

Malheureusement, depuis plus dix ans, madame de Circourt était malade; mais elle savait cacher ses souffrances sous tant de grâce; elle savait encore si bien causer, et surtout bien se taire pour laisser briller ceux qui l'entouraient, qu'elle fera un grand vide non-seulement dans la société parisienne du noble faubourg, mais encore parmi ceux qui savent apprécier le mérite, car le salon de madame de Circourt réunissait toutes les opinions, tous les rangs et tous les âges.

La baronne de V***.

PHOTOGRAPHIE

PORTRAITS DE FEMMES.

Contenter une dame qui se fait photographier c'est chose difficile, et indiquer à nos lectrices un artiste photographe qui a su vaincre toutes les difficultés de son art c'est, à notre avis, leur rendre un véritable service.

M. Ferdinand MULNIER, fils d'artiste et lui-même artiste habile, a fait une étude toute spéciale des moyens d'obtenir des portraits photographiés qui réunissent toutes les qualités qui plaisent aux dames, sans pour cela sacrifier la partie artistique.

Grâce sans afféterie dans la pose, ressemblanee sans duretés dans les traits, sans ces ombres heurtées qui vieillissent et rendent presque toujours méconnaissables des portraits qui cependant ressemblent, mais dont la ressemblance devient désagréable; tels sont les avantages qu'obtient M. Ferdinand Mulnier.

Cet artiste est, à notre avis, le meilleur photographe des femmes, et nous avons vu, dans les diverses expositions et dans son atelier, de grands et beaux portraits d'un charme irrésistible.

M. Ferdinand Mulnier opère lui-même, boulevard des Italiens, 25, et ses épreuves sont *inaltérables*, c'est-à-dire solides et fixées de manière à ne pas se perdre avec le temps.

PIANOS

(GUIDE-ACCORD-DELSARTE).

Nos lectrices nous sauront certainement gré de leur parler aujourd'hui d'une invention qui les intéresse bien vivement; il s'agit d'un instrument à l'aide duquel elles pourront désormais accorder elles-mêmes leur piano avec une justesse que ne peut atteindre le meilleur accordeur. Rassurées, en partant pour la campagne, certaines de n'avoir pas à attendre le bon vouloir du praticien qu'elles ont demandé, elles pourront toujours faire de la musique sur un piano en parfait état d'accord; rentrées à la ville, si le loisir leur manque pour se livrer elles-mêmes à cette intéressante opération, elles auront entre les mains un moyen facile de contrôler avec certitude le travail de leur accordeur.

L'instrument dont il s'agit est le GUIDE-ACCORD-DEL-





Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92.

Entered at Stationers Hall

LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248, Strand W.C.

MADRID. P. J. de la Peña.

SARTI
lieu.
Al
perfe
cette
1re c
Vo
exclu
du ju

«
» cad
» tisf
» et
» pou
» acc
» plu

A
comp
MM.
pisse
cons
V

»
»
»
»
»
»
»
» 1
» p
» c
» p

ma
pas
sigr

Les
vés. M
embra
lui dis
vous?
— .
Josefa,
mains;
au moi
Il y a
sans arr

SARTE, exploité par MM. *Buzin et Cie*, 112, rue Richelieu.

Alors qu'elle n'avait point encore atteint le degré de perfectionnement auquel elle est arrivée aujourd'hui, cette invention a valu à son auteur une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1855.

Voici en quels termes s'exprimait le jury composé exclusivement d'hommes spéciaux de tout pays (*Rapport du jury mixte international*, page 1363) :

« M. Delsarte s'est occupé des moyens les plus efficaces pour obtenir dans le piano l'accord le plus satisfaisant. L'invention de M. Delsarte est la plus simple et la plus utile de toutes celles qu'on a imaginées pour arriver avec certitude et facilité au but d'un bon accord du piano. Le jury en a fait répéter l'expérience plusieurs fois et le succès a toujours été complet. »

A la même époque, et sur la proposition des membres composant la section de musique, proposition signée par MM. Auber, Carafa, Adam, Amb. Thomas, Reber, Clapisson et Halévy, l'Institut, dans une de ses séances, consacrait toute la valeur de l'invention de M. Delsarte.

Voici la conclusion du rapport :

« Les accordeurs seront les premiers à profiter de cette ingénieuse invention, qui leur épargnera un travail long et d'un résultat douteux, en leur donnant, au contraire, un moyen infaillible pour obtenir l'accord avec la plus rigoureuse exactitude ; car, ainsi que nous l'avons reconnu avec l'auteur, le GUIDE-ACCORD est, pour ainsi dire, eu égard à l'harmonie musicale, ce que l'équerre et le compas sont pour les travaux géométriques. L'adoption du GUIDE-ACCORD permettra aux personnes que l'éloignement des villes ou toute autre cause prive de la présence d'un bon accordeur, de pouvoir le suppléer sans désavantage. »

Si nous ajoutons que le prix de cet appareil, désormais indispensable, n'est que de 3 francs, n'aurons-nous pas rendu à nos lectrices un véritable service en le leur signalant et en leur en recommandant l'emploi ?

MANOELA.

RÉCIT DES AÇORES.

(Voyez le numéro précédent.)

Les préparatifs du départ furent bientôt achevés. Manoela prit son petit paquet sous son bras, et embrassa sa mère avec un serrement de cœur, en lui disant à demi-voix : — Pourquoi m'éloigner de vous?

— Pour ton bonheur, ma fille, répliqua la vieille Josefa, qui tenait toujours les pièces d'or dans ses mains; que ferais-tu ici? Montre-toi bien obéissante au moins!...

Il y a des gens qui ne peuvent traverser un jardin sans arracher une fleur ou sans cueillir un fruit. D'une main distraite et capricieuse, ils attirent à eux tout ce qui flatte leur regard. Ainsi était Teresa; contente d'emmener à sa suite la pauvre jeune fille enlevée à son humble cabane, elle ne doutait pas que celle-ci ne fût parfaitement heureuse de la suivre. Elle marchait donc gaiement auprès de sa mère, dona Rosario, parlant déjà du plaisir qu'elle aurait à se faire coiffer chaque matin par la Manoelita. Celle-ci s'avançait à pas lents, accompagnée de la fidèle *Branca*. La tête basse, le cœur gonflé, elle allait droit devant elle, incapable de résister aux désirs de sa mère, et aussi subjuguée par la volonté tenace de dona Teresa, qui agissait sur elle comme un aimant. La jeunesse, la beauté et la richesse donnent à certains êtres privilégiés un ascendant irrésistible sur les natures simples et douces.

Manoela, qui ne voulait point être vue des habitants de Santa-Cruz, conduisit les deux dames vers une petite plage éloignée de la ville de quelques centaines de pas. Le capitaine, qui regagnait la terre dans son canot, laissant le navire louvoyer au large sous la conduite du pilote, vint aborder au même lieu.

— Capitaine, lui dit Teresa, nous vous amenons deux passagères, l'une de première classe, et qui prendra place dans la cabine; l'autre que vous pourrez loger au pied du grand mât, dans le parc aux moutons.

— Ah! Teresita, s'écria le marin, il y a plus de caprice que de raison dans votre petite tête!

— Que voulez-vous, interrompit dona Rosario, les jeunes filles d'à présent sont d'une obstination que rien n'égale...

— Si ce n'est la faiblesse des mères, murmura le vieux marin en tournant sur les talons.

III.

A la nuit, le capitaine avait regagné le navire avec ses passagères. Déposée dans le parc aux moutons, — on appelle ainsi la partie de la chaloupe destinée à recevoir les animaux de cette espèce qui doivent être mangés pendant le voyage, — la *Branca* s'était élancée tout aussitôt hors de sa prison. Elle courait sur le pont, montrant sa tête à l'entrée du logement des matelots et sur le haut de l'escalier de la chambre. La pauvre bête, inquiète et dépaysée, cherchait partout Manoela. Celle-ci, assise auprès de Teresa, pleurait, la tête dans ses mains. En vain la jeune senorita lui adressait de douces paroles pour la consoler, et lui racontait les plaisirs de son enfance dans cette joyeuse ville de Lima que l'on nomme le paradis des femmes.

— Tu vois bien qu'elle est un peu troublée, disait,



à sa fille dona Rosario, laisse-la se remettre; demain tu lui répéteras toutes ces jolies histoires-là. Manoela, ma petite, voilà une couchette pour vous, allez dormir...

— Si madame veut bien me le permettre, répondit Manoela, j'irai là-haut prendre l'air; j'étouffe ici...

Manoela monta sur le pont; la *Branca* arriva d'un bond auprès d'elle en lui prodiguant mille caresses.

— Tu m'aimes, toi, pauvre petite bête, murmura la jeune fille... Nous ne verrons plus nos rochers, nous ne verrons plus celui qui t'apporta toute petite auprès de moi... Oh! ma pauvre île...

En se parlant ainsi à elle-même, Manoela regardait à travers les ténèbres du côté de l'île de Flores, qui se montrait encore à l'horizon, comme une grosse tache d'un noir plus foncé. Elle souffrait et personne autour d'elle ne prenait garde à sa douleur. Tous les étrangers qui l'entouraient n'étaient-ils pas heureux de continuer leur route et de s'éloigner de cette petite île qui n'occupait aucune place dans leur souvenir? A ce moment-là cependant quelqu'un pensait à la pauvre fille, et courait, d'un cœur joyeux, vers la maisonnette où il espérait la rencontrer.

La chaloupe de pêcheurs, qui avait accompagné le navire depuis son apparition sur la côte opposée, touchait au rivage, non loin de Santa-Cruz. De cette barque s'élançait à terre le grand jeune homme qui avait servi de pilote au bâtiment. Coupant au plus court à travers l'île pour retourner à son village de Lagens, le pêcheur marchait à grands pas. Malgré l'obscurité, il arpentait à larges enjambées les sentiers sinueux et inégaux. Quant il fut à la hauteur de la petite maison habitée par la vieille Josefa, le jeune homme s'arrêta un instant comme pour réfléchir, puis il prit à travers champs. Arrivant par le jardin derrière la cabane, il frappa un petit coup sur le volet.

— Qui va là? demanda la vieille.

— C'est moi, c'est Diogo, répondit le pêcheur.

— D'où viens-tu, mon garçon. Que me veux-tu à cette heure?... Il est bientôt minuit.

— Je viens de piloter un navire, et je retourne à Lagens. Ah! j'ai gagné une bonne journée!... Si j'avais souvent des navires à conduire comme celui-là, ma fortune serait bientôt faite... Où est donc la *Branca*, mère Josefa? Elle ne vient point me dire bonsoir! Ouvrez-moi la porte, je vous en prie, et allumez votre lampe... J'ai quelque chose à vous montrer... Demain je n'aurai pas le temps de revenir.

La vieille eût bien volontiers refermé le volet et renvoyé à un autre jour l'importun Diogo; mais celui-ci lui avait rendu plusieurs fois de petits services : il venait au printemps bêcher son enclos, et maintenant qu'elle était seule, n'aurait-elle pas plus qu'auparavant l'occasion de recourir à sa complaisance? Elle alluma donc sa lampe et ouvrit la porte.

— Merci, mère Josefa, dit Diogo en entrant. Tenez, voilà un beau petit châle de crêpe de Chine qui m'a été donné par le capitaine du navire, sans compter une forte rétribution en argent... Mais où est donc Manoela?

— Elle est partie, elle est à Santa-Cruz... Tu disais donc que ce châle de crêpe de Chine?...

Diogo replia le châle de crêpe de Chine et le remit dans sa poche; puis, croisant ses bras robustes sur sa poitrine, il regarda fixement Josefa : — Manoela est à Santa-Cruz! Elle est partie!... La vérité, dites-moi la vérité : où est Manoela?

— Partie, répéta la duègne un peu effrayée, partie avec les dames qui sont sur le navire, et qui l'ont prise en affection. Son sort est assuré, mon garçon, et moi, j'ai fait aussi une bonne journée.

— Elle est partie! s'écria Diogo, que les sanglots étouffaient, et c'est moi qui ai conduit ici ce maudit navire!... Pourquoi l'avez-vous laissée s'en aller?... Ah! si j'avais été là!... N'est-ce pas qu'elle a pleuré en partant? N'est-ce pas qu'elle est sortie d'ici en larmes?

— C'est vrai, répliqua la vieille; elle a été un peu émue de me quitter... C'est bien naturel.

— On vous a donc donné de l'argent?

— Mieux que cela : de grandes pièces d'or.

— Et vous avez vendu votre fille pour ces grandes pièces d'or! dit Diogo en faisant un pas vers la mère de Manoela. Et qu'est-ce que ces dames-là vont faire de votre fille? Une servante, une femme de chambre, et vous ne la reverrez jamais!... Comme si elles ne pouvaient pas trouver ailleurs du monde pour les servir! Mais non, il leur fallait la perle de notre île, et elles l'ont emportée en passant... Et moi qui venais vous dire : — Mère Josefa, il me manquait un peu d'or pour compléter une somme ronde que j'ai cachée dans les rochers; cet or, je l'ai gagné aujourd'hui; voulez-vous m'accorder votre fille?

— Il n'est plus temps, que veux-tu que j'y fasse? dit la vieille Josefa. Va te reposer, Diogo, laisse-moi en paix; nous parlerons de cela un autre jour...

— Un autre jour! interrompit le pêcheur; croyez-vous donc que j'aie pris mon parti sur le départ de Manoela? Ah! si j'avais su que vous étiez ennuyée d'elle, si vous m'aviez dit : — Je te la donne pour cent piastres, au lieu de vous demander une dot, j'aurais payé sa rançon. La pauvre enfant! Vous étiez donc bien fatiguée de l'avoir auprès de vous?

— Elle était plus souvent à courir sur les rochers qu'à côté de moi, répliqua sèchement la duègne. A



la moindre observation que je lui adressais, elle prenait sa course.

— Parce que vous vouliez lui rendre les tapes que vous aviez reçues autrefois de votre mari.

— Diogo, s'écria la vieille avec colère, es-tu venu ici pour m'insulter?

— Non, reprit le pêcheur, bien au contraire, je venais tout exprès pour m'agenouiller devant vous et vous demander de me prendre pour votre fils. Tenez, me voici à vos genoux, donnez-moi votre main, mère Josefa, et répondez-moi, je vous en conjure. Elle était bien méchante, n'est-ce pas, cette charmante fille, que toutes les mères vous enviaient?

— Je ne dis pas cela.

— Elle aimait à vagabonder, n'est-il pas vrai? Elle n'était ni sage ni honnête?

— Jamais je n'ai dit cela.

— Elle n'était point jolie non plus, n'est-il pas vrai? Il se peut que vous l'ayez été encore davantage, mère Josefa; mais enfin, avouez que votre fille n'a pas de rivale dans toute l'île.

— Je sais bien qu'elle a bonne mine, la Manoela.

— C'est cela; on a une fille charmante d'esprit et de cœur, fraîche comme un printemps, belle comme une rose, et puis on lui dit : — Bah! une bourse pleine d'or vaut mieux que toi. Adieu. — Parlez franchement, mère Josefa : n'est-ce pas que vous regrettez déjà votre fille?

— Relève-toi, Diogo, dit la duègne à demi-voix. Tu es un bon garçon et tu aimes ma fille, à ce qu'il paraît. L'amour tourne la tête aux jeunes gens.

— Parlez franchement, répéta Diogo : n'est-ce pas que vous la regrettez?... Laissez donc couler cette petite larme qui brille sur votre paupière, personne ne la verra que moi, et cela vous fera du bien.

La vieille femme attira le jeune pêcheur dans ses bras, et le pressa sur son cœur en pleurant. — Pourquoi me dis-tu cela, mon fils, puisqu'il n'est plus temps?

— Et moi je vous dis qu'il est encore temps, interrompit Diogo. Il n'y a pas de vent cette nuit, et le navire qui emporte Manoela doit être en calme tout près de l'île. Voulez-vous que je vous ramène votre fille?

— Si je le veux! s'écria la duègne, mais tu rendras la joie à mes vieux jours!...

— Eh bien! les pièces d'or, donnez-moi les pièces d'or, répliqua le pêcheur; il faut que je les rende aux dames qui vous les ont laissées...

— Ces dames-là sont si riches! elles n'y songent peut-être plus?

— Les pièces d'or!... répéta Diogo, garder l'argent d'autrui? Y pensez-vous, mère Josefa?

— Ces pièces sont si belles! De l'or du Pérou comme tu n'en avais jamais vu avant aujourd'hui...

— Maudite avarice! s'écria Diogo en frappant du pied. Donnez vite les pièces, il faut que je parte... Si la brise se lève, le navire s'éloignera, et tout est perdu...

La vieille Josefa, haletante et troublée, fouillait sa paillasse d'une main tremblante. C'était là qu'elle avait caché le trésor qu'il lui fallait sitôt abandonner. Elle tirait une à une les grandes onces d'or qui semblaient se coller à ses doigts. Le pêcheur les lui enleva d'une poignée pour les enfermer dans une petite bourse de cuir, puis il fit un pas vers la porte.

— Diogo! lui cria la duègne saisie d'une subite épouvante, tu ne me trompes pas au moins? — Le pêcheur secoua les épaules pour toute réponse et se prit à courir à travers champs.

— Diogo, Diogo, répéta encore la vieille Josefa, prête à se trouver mal, il y en a douze... Si tu ne réussis pas dans ton voyage, tu me les rapporteras... Ah! mon Dieu, s'il allait me voler!...

Le pêcheur ne l'entendait plus. D'un pas rapide, courant et sautant, il gagnait les rochers pour descendre vers la mer, et cherchait des yeux, à travers l'obscurité de la nuit, les voiles du grand navire qu'il s'agissait de rejoindre au plus vite.

IV.

Pour abréger son chemin, Diogo se laissa glisser le long des rocs escarpés au pied desquels la vague a creusé des grottes profondes, toutes remplies de sable fin. Les goëlands, que le pêcheur éveillait en passant, s'envolaient effrayés et poussaient de grands cris, puis ils revenaient se poser sur les roches noires en attendant le jour. Les étoiles brillaient au ciel; la mer, calmée, semblait reposer dans son immensité; à peine si la houle, se levant à de faibles hauteurs par un mouvement régulier, marquait le dernier effort de la marée montante. La vague, parvenue à son extrême limite, baignait la quille d'une petite barque échouée sur le sable et fixée au rivage par un grappin. Le pêcheur n'eut pas de peine à la mettre à flot; appuyant contre la poupe son épaule vigoureuse, il la lança en avant, et l'esquif commença de voguer. En quelques coups de rames, Diogo gagna les eaux plus profondes, et, dès que la brise matinale ridant la surface de la mer vint lui rafraîchir le visage, il hissa la voile. La barque, poussée par ce vent léger, s'avança lestement. De son côté, le grand navire recevait aussi dans sa large voilure les premières bouffées de cette brise longtemps attendue. Resté en calme durant la soirée et une partie de la nuit, il avait été ramené par le flux de la marée vers



les rochers qui forment la pointe orientale de l'île de Flores. Désormais, il allait s'élever de la côte et faire route vers l'Europe : le bruit du sillage annonçait aux marins ennuyés qu'il s'était remis en marche.

— Tant qu'il ne ventera pas plus que cela, pensait le pêcheur, j'irai plus vite qu'eux, et je suis sûr de les atteindre ; mais si la brise augmente... Il ramait donc par intervalles pour aller plus rapidement encore ; puis il s'arrêtait et cherchait à distinguer au large le gros navire, toujours caché par les ténèbres. Plusieurs heures se passèrent ainsi, heures d'angoisse pour Diogo, qui sentait la mer grossir et la vague se creuser sous la quille de la petite barque. Enfin les étoiles pâlirent, une teinte blanche, légèrement nuancée de rose, colora le ciel, puis les flots. Le pêcheur reconnut qu'il était au vent du navire, dont la voilure blanche échafaudée autour des mâts s'élevait en pyramide du milieu des vagues à quelques milles de lui. Il laissa donc porter de ce côté avec un cri de joie. Les huit coups de cloche appelant au quart du matin les matelots de service étaient arrivés jusqu'à son oreille en ricochant sur les flots.

C'est l'heure où l'*on fait la propreté* à bord des bâtiments ; car on a l'habitude, quand on navigue, de frotter et de laver sa maison flottante comme si on s'attendait à recevoir des visites. Pieds nus, les pantalons relevés jusqu'aux genoux et les chemises de laine retroussées au-dessus du coude, les marins lançaient à grand renfort de bras les seaux d'eau sur le pont, tandis que le mousse s'efforçait de faire reluire le cuivre de l'habitacle. Au milieu de ce remue-ménage, la pauvre *Branca*, fort effrayée, bondissait d'un côté sur l'autre, poursuivie par les seaux d'eau salée, fuyant les balais, les fauberts et les vadrouilles, que des bras agiles agitaient en tout sens. L'officier de quart, assis sur la dunette, prenait plaisir à voir les sauts et les gambades de la jolie bête qui flairait encore la terre et bêlait tristement en regrettant son île.

Cependant la barque du pêcheur approchait rapidement. Quand il ne fut plus qu'à une encablure du navire, il amena sa voile et fit signe qu'il voulait parler. L'officier de quart ayant ordonné de mettre en travers, une corde fut jetée à Diogo, qui s'amarra le long du bord. La *Branca*, qui l'avait reconnu, appuya ses pattes de devant sur la lisse, puis se prit à courir vers l'escalier de la chambre où se trouvait Manoela. Au même instant arrivait sur le pont le capitaine du navire, que l'on avait averti de la présence du pêcheur.

— C'est vous pilote, lui dit le marin ; que voulez-vous?

— Parler aux dames que vous avez à bord, capitaine.

— Elles dorment d'un profond sommeil, et n'ont pas coutume de recevoir des visites de si bonne heure.

— Je m'en doute bien, reprit Diogo ; mais le temps presse pour vous comme pour moi, nous ne pouvons rester arrêtés plus longtemps ici... Auriez-vous l'obligeance de leur dire que la mère de Manoela redemande sa fille, et renvoie l'argent qui lui a été donné.

En parlant ainsi, il remettait au capitaine les onces d'or renfermées dans la bourse de cuir. Celui-ci descendit dans la chambre, et, après avoir frappé discrètement à la porte de la cabine, il transmit à Teresa le message du pêcheur.

— C'est bon, c'est bon, répliqua la jeune fille ; qu'il emmène Manoela et sa chèvre, et tout ce qu'il voudra !... pourvu que l'on me laisse dormir. Entends-tu, petite ? Eh ! Manoela...

— Qu'y a-t-il donc? demanda doña Rosario.

— Rien, ma mère ; la vieille femme d'hier a regret d'avoir laissé partir sa fille, et elle la réclame...

— Elle a renvoyé l'argent, ajouta le capitaine ; je l'ai là, entre les mains...

Manoela, debout, prête à partir, son petit paquet sous le bras, d'autant mieux éveillée qu'elle n'avait pu dormir de toute la nuit, regardait alternativement les deux dames, attendant d'elles un mot d'adieu. La *Branca* faisait retentir avec impatience sur les marches de l'escalier la corne de ses pieds agiles.

— Adieu, petite, adieu, dit Teresa en se retournant pour mieux se rendormir ; garde ton argent, je te le donne. Je suis sûre que j'aurai la migraine toute la journée pour avoir été éveillée si matin.

— Mais, ma fille, interrompit doña Rosario, ce sont là des prodigalités inexcusables...

— Chère mère, dit Teresa d'un ton boudeur, je n'entends plus, je n'écoute plus, je dors... Puisque cela me fait plaisir, qu'il en soit ainsi !

— Voilà qui est tout à fait concluant, répliqua le capitaine à demi-voix ; puis, s'adressant à Manoela, qui ouvrait de grands yeux pleins de larmes provoquées par l'émotion : — Eh bien ! mon enfant, vous êtes expédiée en douane, vos papiers sont en règle, vous n'avez qu'à appareiller.

Manoela éprouvait un sentiment sincère de reconnaissance qu'elle eût voulut exprimer à doña Teresa. Cette jeune fille, qui se faisait obéir à son gré par tous ceux qui l'entouraient et qui laissait tomber de sa main des onces d'or sans les compter, lui apparaissait comme une petite fée capricieuse, mais bienfaisante. Elle déposa un baiser timide sur les boucles de cheveux noirs qui flottaient autour du cou de la jeune Péruvienne endormie, et fit une grave révérence du côté de doña Rosario, qui lui répondit par une grimace de mauvaise humeur. Manoela tra

versa le pont rapidement, un peu honteuse d'être regardée par les matelots, qui souriaient et semblaient comprendre ce qui se passait dans le cœur du grand pêcheur. Celui-ci tendit la main à la jeune fille et l'aida à descendre dans la barque sans lui adresser une seule parole. Manoela était si troublée qu'elle avait peine à se soutenir. La *Branca* ne se fit pas prier pour quitter le navire ; elle partit d'un élan si rapide qu'elle franchit la lisse et tomba dans la mer, d'où elle remonta facilement dans le canot, Diogo l'ayant saisie par sa longue touffe de barbe.

— Évente le grand hunier, borde la grand'voile ! cria l'officier de quart; en route, timonier ! — Le grand navire reprit sa route vers Cadix, et la barque cingla du côté de l'île.

Si Diogo avait eu dans sa barque tous les trésors du Pérou, il n'eût pas ressenti une joie plus vive. Assis à la barre, il regardait avec des yeux ravis la belle Manoela qu'il avait un instant perdue de vue, et qu'une décision subite autant que hardie venait de lui rendre. Celle-ci, appuyée au pied du mât, baissait la tête et frissonnait de temps à autre. L'air vif du matin et l'agitation des vagues, bien hautes pour le frêle esquif, lui donnaient froid et lui faisaient peur. Diogo l'enveloppa de son gros caban.

— Tiens, lui dit-il en souriant, te voilà comme la madone de notre église, toute cachée dans un manteau brun ; il te manque la couronne... Prends toujours cela pour te garantir la tête. — Parlant ainsi, il lui roulait en forme de turban le châle de crêpe de Chine qui lui avait été donné la veille. Manoela, tout effrayée qu'elle était du bruit des flots, se pencha sur la mer pour y voir sa coiffure, et tendant la main au pêcheur :

— Que tu es bon ! lui dit-elle.

— Tu m'avais pourtant quitté, reprit Diogo en hochant la tête; tu avais fui notre pauve île, comme un oiseau qui sort de sa cage...

— Cette petite fée du Pérou avait ensorcelé ma mère, dit doucement Manoela.

— Qui sait si la vieille Josefa ne va pas me faire la moue de ce que je te ramène auprès d'elle?

— Oh ! non, dit Manoela ; je réponds que non.

— Après tout, si elle ne veut pas de toi... Change l'écoute, Manoela; n'allons pas tomber sous le vent de l'île... Très bien. Oh ! quelle fameuse femme de pêcheur que la Manoelita !

— Je te dis qu'elle m'accueillera bien, reprit la jeune fille, et toi aussi, Diogo... La petite fée m'a rendu les pièces d'or. Tiens, les vois-tu ?

Ils voguaient, en causant ainsi, bercés par les vagues et poussés par une forte brise qui les ramenait au rivage. La *Branca* dormait à leurs pieds aussi tranquillement que si elle eût été couchée sous le gros cep de vigne, devant la cabane de Josefa. Manoela n'avait plus peur ; la terre se montrait plus près d'elle, et elle était assurée d'être bien reçue par sa mère. Qu'il y avait d'espérance et de joie dans cette barque qui berçait les deux jeunes gens ! Ces vingt-quatre heures, marquées par tant d'incidents imprévus, de tristesses et de larmes, avaient avancé leurs affaires plus que ne l'auraient fait des années de leur monotone existence. Un seul jour avait suffi pour mûrir cette affection mutuelle qui ne demandait qu'à se développer, et qui semblait languir dans ce petit pays voué à la pauvreté et à l'isolement.

Sur les rochers qui bordent le petit port de Santa-Cruz, il y avait un certain nombre d'oisifs occupés à suivre des yeux la barque arrivant de la haute mer. On se perdait en conjectures sur cette voile hardie qui marchait droit au rivage. A mesure qu'elle s'approchait, les curieux reculaient prudemment : c'était à qui n'entrerait pas le premier en relations avec les étrangers aux allures suspectes. Manoela n'avait point songé à dérouler le châle qui entourait son front, et le caban couvrait toujours ses épaules. Enfin, au moment où il abaissait sa voile, au moment où la proue touchait le sable, Diogo, se redressant de toute sa hauteur, cria à un gros pêcheur de ses amis : — Holà ! Pero, hale le canot au plein !

La *Branca* avait déjà sauté à terre ; Pero, très troublé de s'entendre appeler par son nom, s'enfuit de toutes ses forces à la vue de la bête blanche qu'il crut revenir du sabbat. Diogo fut obligé de prendre pied lui-même pour attirer la barque hors des atteintes du flot ; alors Manoela put descendre, et les visages terrifiés des spectateurs reprirent leur sérénité en reconnaissant la belle fille que l'on appelait à Santa-Cruz, comme à Lagens, *la perle de l'île*.

Sans s'arrêter à la ville, Diogo et Manoela se dirigèrent vers la seule maison où l'on connût le mot de cette énigme. Ils attachèrent la *Branca* par une de ses cornes pour l'empêcher de se jeter à travers champs, car la pauvre bête avait si grand'faim qu'elle eût tout ravagé le long de la route. Quand la maisonnette de la vieille Josefa se montra au milieu de la vallée, Diogo s'arrêta et dit à sa compagne :

— Tu es émue, Manoela ; veux-tu que j'aille seul en avant?

— Pourquoi donc est-ce avec des larmes que l'on revoit les lieux que l'on a quittés en pleurant ! s'écria la jeune fille. Je me sens aussi heureuse aujourd'hui que j'étais désolée hier !...

— Ah ! c'est que les femmes pleurent toujours... ; il paraît que cela leur va bien, répliqua le pêcheur. Puis, faisant quelques pas en avant : — Eh ! mère Josefa, où êtes-vous? Nous voilà tous les trois !...

La vieille ouvrit sa porte lentement et avança la tête : — Qui est là ? demanda-t-elle... Ah ! c'est

toi, Diogo... Je suis bien malade depuis la scène que tu es venu me faire cette nuit...

— Voilà qui va vous guérir, répliqua le pêcheur; tenez, reconnaissez-vous votre fille et la *Branca*, qui donne des coups de tête pour courir en avant.

— Ah! oui, te voilà, Manoela; on t'a donc laissée revenir?... Diogo était comme un furieux, cette nuit...

— Eh bien! mère Josefa, continua le pêcheur, est-ce que ça ne vous fait pas du bien de revoir Manoela et de l'embrasser? Voyons, ouvrez-lui donc vos bras!...

La vieille ouvrit ses longs bras maigres, et sa fille s'y précipita avec l'élan d'une tendresse exaltée. Tout en prodiguant à sa mère les plus vives caresses, Manoela lui glissa dans la main les pièces d'or rapportées par elle, en lui disant à l'oreille : — Elles me les ont rendues, reprenez-les!...

— Ah! ma fille, ma chère fille, s'écria la duègne subitement rétablie, je me sens toute ragaillardie de te revoir. Ah! Diogo, mon garçon, tu m'as rendu la vie en me ramenant Manoela... je t'en serai éternellement reconnaissante...

— En ce cas, répondit Diogo, à table et dînons; la promenade m'a ouvert l'appétit, et c'est comme si j'avais été à la pêche, car j'ai donné un fameux coup de filet. Au dessert, mère Josefa, vous nous servirez de ce vieux vin que vous cachez ici, derrière l'alcôve, et nous boirons de bon cœur à votre santé d'abord...

— Tu es bien aimable, mon petit Diogo.

— Et puis à la nôtre, car je vous demande, séance tenante, la main de votre fille. Vous ne pouvez me la refuser, puisqu'elle a rapporté elle-même sa rançon!...

Au moment où l'on se mettait à table dans la maisonnette animée d'une joie subite, le grand navire perdait de vue la petite île de Flores. Doña Teresa, qui venait d'achever sa toilette, s'asseyait pour déjeuner auprès de sa mère, et dévorait nonchalamment un pot de confitures de goyaves. Doña Rosario, — qui était de l'ancienne école, — allumait une cigarette de maïs en humant son café, et le capitaine, étendu sur un fauteuil, rangeait des *puros* de première qualité sur les rayons de sa cabine.

— Ah! dit Teresa en portant la main à son front, quelle vilaine petite île vous nous avez fait voir là, capitaine!... J'en emporte une migraine affreuse!

— Vous m'aviez pourtant promis de ne plus me faire la moue et de ne plus bouder! répondit le marin...

— Et cette petite fille que j'avais pris la peine d'amener ici... Je suis bien aise d'en être débarrassée!... Une petite pleureuse qui soupirait après son rocher et n'écoutait rien de ce que je lui contais!

— Et cette chèvre, qui répandait une odeur infecte! ajouta doña Rosario en se pinçait les lèvres pour lancer la fumée de sa cigarette par les narines. Je suis enchantée qu'elle soit partie; seulement je regrette que cette relâche nous ait coûté si cher.

— Je le regretterais aussi pour ma part, reprit le capitaine, si nous n'avions fait deux heureux.

— Des heureux sur ce rocher? interrompit Teresa.

— Pourquoi pas? dit le marin. Vous avez doté Manoela, et moi j'ai doté le pêcheur. Après tout, un pareil résultat vaut bien un petit mal de tête, et j'en conclus que nous n'avons pas perdu notre journée.

Théodore Pavie.

LA LOCA GUERDA

RÉCIT DE LA COTE DU CHILI.

I.

Le *Méridien* était un beau navire, d'une marche supérieure, grand comme une corvette. Dans ses longs voyages, qui duraient plusieurs années, il traversait les mers les plus lointaines, allant des côtes de la Chine aux ports du Pérou et du Chili. Ce sont là de magnifiques promenades, et je n'en sais pas de plus propres à distraire les esprits mélancoliques. Effleurer la surface du globe et le parcourir en tous sens à la recherche de l'inconnu, poser partout le pied et ne prendre racine nulle part, alimenter ses regards d'horizons toujours nouveaux et agrandir sans cesse le champ de ses observations, n'est-ce pas jouir de la vie dans toute sa plénitude et réaliser, en partie du moins, ce double vœu des imaginations ardentes : voir et savoir?

Il y avait à bord du *Méridien* un jeune médecin qui pensait ainsi. Après avoir achevé ses études à Paris, il était revenu près de ses parents dans une petite ville de la basse Normandie, où l'attendait la clientèle que devait lui laisser son père; mais, avant de s'enfouir dans les verts bocages du pays natal, il voulut connaître autrement que par les cartes géographiques les contrées mystérieuses dont les voyageurs font de séduisants récits. On blâma sa résolution, cela va sans dire. On lui reprocha de sacrifier à des instincts aventureux une existence tranquille et heureuse, comme s'il existait un bonheur absolu et indépendant de l'imagination de chacun de nous. Le jeune docteur tint bon; décidé à courir les mers à ses risques et périls, il s'embarqua en qualité de médecin à bord du *Méridien*, prêt à mettre à la voile pour un voyage de deux années. Vingt-cinq



personnes, en y comprenant le maître *cook* et son aide, composaient tout le petit monde au milieu duquel vivait le docteur. Lorsque le navire stationnait dans un port, il lui restait du loisir pour faire des excursions dans les terres et rassembler les éléments d'une collection de minéraux, de plantes et d'insectes. Durant les traversées, il avait le temps de mettre en ordre les objets de toute sorte recueillis par ses soins. Quant aux malades, il les tenait là sous sa main, et n'avait qu'à passer de la dunette à l'avant du navire pour leur tâter le pouls. Ainsi, tout en naviguant d'un pôle à l'autre, le jeune médecin trouvait l'occasion de cultiver la science et de rendre service à ses semblables. Eût-il mieux fait dans sa petite ville? Non, sans doute; il n'y eût pas non plus joui d'une plus complète indépendance. A bord du *Méridien*, nul concurrent jaloux ne le troublait dans l'exercice de ses fonctions, et tous les habitants du navire le traitaient avec égard, parce que tous avaient besoin de lui. Les braves marins qu'il soignait avec une égale sollicitude, dans le calme et dans la tempête, ne s'étaient jamais occupés de savoir son nom; ils le nommaient simplement le docteur. Au Callao et à Valparaiso, où on le connaissait beaucoup il y a vingt-cinq ans, on l'appelait le docteur Henri.

Parti d'Europe par la route du cap de Bonne-Espérance, le *Méridien* devait y rentrer en doublant le cap Horn, et c'était à Valparaiso qu'il était venu mouiller pour prendre de l'eau douce et des vivres. Ces préparatifs demandaient du temps; le docteur Henri mettait à profit cette longue relâche en explorant les environs. Un jour, monté sur un cheval au pas rapide et sûr, il avait gravi les premières rampes qui dominent la ville et la rade de Valparaiso. A sa gauche se creusaient des ravins profonds, aux flancs desquels pendent, la tête en bas, de vieux palmiers déracinés par les tremblements de terre. Quelques plateaux, légèrement inclinés vers l'ouest et coupés de rocs à pic, se déroulaient devant lui: paysage étrange et saisissant, qui donne un avant-goût de ces pittoresques campagnes du Chili, formées de riants vallons et de plaines verdoyantes que traversent et hérissent en tous sens des montagnes aux sommets aigus et des croupes prolongées à l'infini, s'élevant toujours et par degré jusqu'à la région des Andes neigeuses. Sur toute cette côte, le sol, bouleversé par des cataclysmes anciens, offre l'aspect d'un affreux désordre; c'est un pêle-mêle de lignes brisées qui présente l'image du chaos, et pourtant, comme le climat est doux, comme les ruisseaux murmurent dans le fond des vallées et entretiennent au milieu des rochers une végétation vigoureuse, l'œil est plutôt séduit qu'attristé par ces tableaux grandioses. On sent que la nature sourit à travers les horizons sévères qui rappellent ses colères passées; on oublie que demain peut-être la terre tremblera de nouveau, et fera chanceler sur leurs bases les clochers des églises et les rocs gigantesques.

Ce jour-là, le docteur était en quête de plantes; il allait devant lui au hasard, oubliant l'heure et fuyant les routes battues. Arrivé à l'entrée d'un vallon dont le sol profond et friable était cultivé avec soin et planté d'arbres à fruits, le docteur mit pied à terre. Il attacha son cheval aux branches d'un arbre et se mit à cueillir des plantes nouvelles pour lui, qui croissaient sous les rocs, parmi les cactus. Dans sa promenade de botaniste, il parcourait toute la lisière des champs cultivés, foulant avec attention et curiosité les terrains volcaniques et pierreux que le pic et la charrue n'avaient point entamés. Tout occupé de ses plantes, le jeune docteur poursuivait ses recherches, la tête baissée et se parlant à lui-même. Quand il eut fait ainsi quelques centaines de pas, il leva les yeux et aperçut, immobile devant lui, une jeune fille qui le regardait avec attention.

— *Senor caballero*, dit la jeune fille en faisant un pas pour s'approcher de lui, sont-ce des fleurs que vous cherchez ainsi?

— Oui, mon enfant, répliqua le docteur.

— Voyons donc!... Oh! les vilaines petites plantes que vous arrachez là!... Qu'en voulez-vous faire?

— C'est mon secret, dit le docteur en souriant; vous êtes curieuse, *senorita*.

La jeune fille rougit un peu et cueillit sur un cactus une magnifique fleur rouge, aux reflets violets, dont les vives couleurs éblouissaient le regard; puis elle se mit à la faire tourner machinalement entre ses doigts.

— Cette fleur est très belle, j'en conviens, dit docteur, mais je la connais, nous l'élevons en serre dans nos pays, tandis que ces petites plantes sauvages que vous méprisez ont pour moi le charme de la nouveauté.

— Vous êtes sans doute un savant, *caballero?*

— Oh! non, répondit modestement le jeune docteur; les savants restent dans le sanctuaire de leur cabinet; ils sont trop grands seigneurs pour prendre la peine de courir le monde.

— Vous allez dire encore que je suis bien curieuse, reprit la jeune fille, mais je vais vous adresser une autre question: êtes-vous médecin?

— Oui, *senorita*, vous l'avez dit, je suis médecin, et j'étudie la botanique.

— Je m'en doutais bien, dit la jeune fille, et voilà pourquoi j'ai été assez hardie pour vous aborder en pleine campagne... C'est que voyez-vous, docteur, il y a quelqu'un dans notre maison qui aurait grand besoin de vos soins...

— Je n'ai ni le droit ni le désir d'exercer ma pro-

fession dans ce pays, objecta le docteur; vous avez ici des médecins reçus et patentés, et aussi fort habiles, je le suppose...

— Sans doute, mais mon père n'en veut appeler aucun, et ma pauvre sœur va mourir d'une maladie de langueur... Je vous en conjure, docteur, faites-lui une visite. Vous avez bien le droit de vous reposer à la maison, de manger des fraises de la montagne auprès d'une pauvre malade et de prescrire un remède tout en causant. .

— Je suis à vos ordres, *senorita*, dit le docteur; mais il est bien entendu que le hasard seul m'aura conduit près de votre sœur...

— Vous serez un étranger, un voyageur égaré qui demande sa route... Allons, suivez-moi, docteur, par ici...

Le docteur Henri prit la bride de son cheval et se mit à marcher à côté de la jeune fille. Celle-ci s'avançait d'un pas leste et rapide, ramenant à chaque instant sur son front le châle de soie que la brise rejetait sur ses épaules. Au tournant d'un sentier, elle montra du doigt au docteur un jolie maison à toit plat, ornée d'une galerie, autour de laquelle s'étendait une cour spacieuse.

— Tenez, dit-elle, voici la demeure de mon père, don Ignacio Moreno; tous ces champs lui appartiennent, ainsi que cette troupe de chevaux que vous voyez galoper là-bas sous la conduite d'une demi-douzaine de cavaliers.

— Mais c'est là une habitation charmante, s'écria le docteur.

— Oh! reprit la jeune fille, vous dites cela par politesse... Moi, je m'y plais parce que j'y suis née. Ma grande sœur Mercedès, qui a été élevée à la capitale, ne peut plus s'habituer ici; d'ailleurs elle est trop belle pour vivre dans la solitude. Toute malade qu'elle est, vous allez voir, docteur, combien elle a de grâce et de beauté.

Don Ignacio arrivait à cheval par un chemin opposé à celui que suivaient le docteur Henri et la jeune fille. Au moment où celle-ci posait le pied sur la première marche du perron conduisant à la galerie, le vieux *hidalgo* descendait de sa monture.

— Holà! Luisa, dit-il à haute voix et d'un ton d'humeur, quel est ce cavalier qui vient à pied, tenant son cheval par la bride?

Luisa, c'était la jeune fille qui avait amené le docteur. Tandis qu'elle parlait bas à l'oreille de son père, le jeune médecin regardait autour de lui. Du côté de l'est se dressaient de hautes montagnes couronnées de nuages blancs; vers l'ouest s'abaissaient les horizons immenses que l'océan Pacifique borde au loin de ses flots bleus confondus avec le ciel.

— Au milieu d'un si beau pays, avec un air si pur et sous l'influence d'un climat aussi choisi, pensa le docteur, comment peut-on être malade! N'est-ce pas là cette vallée qu'on a nommée avec toute raison *Valparaiso*, la Vallée du Paradis?

Comme il parlait ainsi, don Ignacio s'avança vers lui et le pria de venir s'asseoir sous son toit. — Seigneur cavalier, lui dit-il en ôtant son large chapeau de paille, soyez le bienvenu. De quelque point du globe que vous arriviez, tout ce qu'il y a dans cette demeure est à votre disposition.

II.

L'hospitalité, qui a été de tout temps l'une des vertus de la race espagnole, s'exerce encore libéralement envers les étrangers dans l'Amérique du Sud. Accueilli comme un voyageur éloigné de son chemin, le jeune docteur fut invité à prendre sa part du repas copieux servi pour la famille. Don Ignacio quitta le *poncho* blanc, à franges de couleur, qui lui couvrait les épaules, délia ses éperons d'argent aux molettes longues et sonores, et détacha ses bottes faites de poil de vigogne, que des ganses de soie liaient au-dessous de ses genoux. Des servantes métisses, *cholas*, au visage aplati, au teint cuivré, dont les grands yeux, doux et humides comme ceux de l'alpaca, regardaient fixement l'étranger, déposèrent sur la table des plats profonds chargés de tranches de bœuf qui nageaient dans des sauces longues, et de hautes bouteilles remplies de vin de Tarragone. Luisa s'était assise en face de son père et à la gauche du docteur. Sa sœur, doña Mercedès, étendue sur un fauteuil de cuir, à quelque distance de la table, demeurait immobile et silencieuse, portant à sa bouche une orange de Lima dont elle exprimait le jus. Elle semblait éviter les regards du docteur, qui, de son côté, affectait de se tourner rarement vers elle et s'entretenait avec don Ignacio, essayant de deviner au courant d'une conversation assez peu animée ce qu'étaient ses hôtes, et de quel mal souffrait la belle jeune fille près de laquelle il avait été appelé. Un miroir placé devant ses yeux lui permettait de voir le profil de Mercedès, profil sévère, d'une pureté irréprochable. Aucune altération ne se peignait sur les traits de la jeune malade; son œil noir semblait ne rien voir; elle paraissait en proie à une mélancolie profonde.

Théodore Pavie.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

C'est sans regret que nous faisons nos derniers adieux à l'hiver, malgré les magnifiques toilettes qu'il nous a montrées. Nous éprouvons plus de plaisir à décrire les costumes qui se feront voir en plein jour et par un beau soleil ; ensuite cette influence du printemps qui rajeunit la campagne, rend les pensées plus souriantes et dispose l'esprit à s'occuper des modes. L'exemple nous est donné par le créateur de toutes choses, les arbres : les plantes, tout s'habille des couleurs les plus séduisantes et prend un air de fête. Nous serons la bienvenue en annonçant les nouveautés, passons-les en revue, elles sont désirées ; chacun en veut sa part.

Les robes et les confections doivent ouvrir la marche. Nos provisions d'aujourd'hui, sorties des ateliers de la maison *Gagelin-Opigès*, 83, rue Richelieu, sont remarquables et de genres différents. Voici deux robes de visite, toilette demi-saison :

La première est de taffetas gris azuré, elle est garnie, dans le bas, par des bandes de velours noir, formant une grecque à losanges, posée en festons. Des aiguillettes de passementeries sont attachées à tous les angles de cette garniture. Le corsage, montant, est orné de velours, avec une rangée de boutons de passementerie très ouvragée. Les manches, demi-larges et ouvertes au poignet, ont des losanges de velours montant jusqu'à l'épaule.

La seconde robe est de taffetas bleu de Chine à semis d'hirondelles. Le corsage a une basque postillon ; les manches, à coude, sont fermées au poignet. Corsage, manches et jupe, sont garnis par des chicorées à plis crevés de taffetas noir liséré de bleu assorti.

Les salons de *Gagelin* nous offrent, en ce moment, plusieurs toilettes de mariées d'une remarquable exécution ; une d'elles est de taffetas gros grains à petites raies satinées espacées. Le corsage, montant, est fermé par devant au moyen de petits bouquets de fleurs d'oranger, posés comme des boutons. Le bas de la jupe a un volant d'application d'Angleterre, posé en festons et retenu par des bouquets d'oranger.

Une autre robe de mariée est de moire blanche garnie, à la jupe et aux manches, par des ondulations de tulle ruché, avec rubans de taffetas et passementerie de perles. Les corsages sont montants, et les manches demi-larges ouvertes dans le bas.

Les confections, appelées l'année dernière *Saute-en-barque*, seront encore en grande faveur, seulement elles ont subi quelques modifications ; les coutures dessinent un peu la taille et la forme est généralement plus courte. Les collets se feront pareils aux robes autant que possible. Les basquines de taffetas seront très couvertes d'ornements.

A ce sujet, nous dirons que le magasin de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, est amplement fourni de passementeries nouvelles, et qu'il y en a de délicieuses, non-seulement en passementerie au mètre, genre galon vénitien, mais encore en médaillons espacés, que l'on pose aux épaules, aux manches, sur le devant et même dans le bas de la basquine. Ces ornements, très ouvragés, ont beaucoup de cachet.

Pendant que nous sommes à la *Ville de Lyon*, chez MM. *Ransons et Yves*, disons quelques mots sur les ornements de cuir qui prennent de jour en jour plus d'importance. On les fait de mille manières différentes ; à leurs débuts, nous les avons vus en simples galons à clous d'acier, aujourd'hui la *Ville de Lyon* nous les présente à l'état de fleurs et de feuillages, d'un travail vraiment séduisant, ou bien encore en découpures de dessins gothiques d'un effet original. Les ornements de cuir s'emploient pour tout. On en met aux robes, aux confections, aux jupons, à la lingerie, aux chapeaux. Quand ils sont employés avec art, on ne peut nier qu'ils donnent beaucoup de cachet. Nous reviendrons prochainement sur cette nouveauté que nous avons traitée d'excentrique et qui pourrait bien avoir un succès de longue durée, tant il est vrai que tout est possible en fait de modes, grâce au talent et au génie inventif de nos grandes maisons parisiennes.

Ce qui est bien à l'ordre du jour et du goût de tout le monde, sans aucune contestation, c'est la magnifique collection de rubans écossais et ombrés, pour chapeaux et pour ceintures, dont la *Ville de Lyon* vient de s'enrichir, elle n'a pas de rivale à Paris.

Nous voici maintenant prête à causer chapeaux. Une visite faite aux salons de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, nous a permis de rapporter une riche moisson. Nous déposons ce précieux et léger fardeau aux pieds de nos lectrices.

Un premier chapeau est de tulle blanc, le bavolet es recouvert d'un semis de violettes, pressées les unes à côté des autres. Un bouquet de violettes est posé au milieu contre la passe. Un second bouquet pareil est posé tout au bord, il se trouve enveloppé dans une bande de tulle bouillonné qui accompagne le bord du chapeau. L'intérieur, gracieux et nouveau, se compose de bouillons

de tulle violet et de tulle blanc. Les brides sont violettes.

Un second chapeau est de crêpe *vert printemps*. La passe est toute bordée d'une bande écharpe de tulle blanc; des grappes traînantes de *mousses d'eau* s'échappent de tous côtés et viennent retomber à l'intérieur et sur la passe; le bavolet est de tulle blanc; les brides sont de taffetas vert avec petite ruche de tulle blanc. A l'intérieur, du tulle et du crêpe vert.

Un autre chapeau est de paille d'Italie ; le bord est entouré d'un ruban vert. Sur le ruban qui est posé à plat se trouvent placées, çà et là, des cerises attachées deux à deux et tombant en grappe. Sur le bord de la passe une très grosse touffe d'épis de blé naturel. A l'intérieur, un bouquet de cerises et de crêpe vert mélangé de tulle blanc. Le bavolet et les brides sont de taffetas vert.

Voici encore deux chapeaux qui nous ont plu beaucoup. Le premier est de paille de riz avec écharpe de ruban écossais; trois bouquets de fleurs des champs où le pavot simple domine, sont posés à la calotte, sur le côté et à l'intérieur. Le reste de l'ornement se complète par un bouillonné de tulle double, le bavolet et les brides sont de taffetas écossais.

Le second chapeau est de paille de fantaisie, bavolet de paille et calotte de tulle. Il est orné d'un ruban changeant, orange et vert, coupé de ponceau ; une branche de fleurs de fantaisie, espèce de fraisier, mêlée de feuilles et de boules vertes, garnit le dessus de la passe et de la calotte; des rubans assortis forment les brides et le bavolet ; à l'intérieur, un nuage de tulle blanc et vert avec quelques fleurs pareilles au-dessus.

Ne nous laissons point entraîner à cette séduisante description de chapeaux de ville, afin de garder de la place pour dire un mot sur les chapeaux ronds. Madame *Alexandrine* nous fournit un sujet de causerie qui tiendrait un journal entier. Ses nouveautés sont si charmantes à détailler, que nous marchons sans nous inquiéter de l'espace. Le temps ne dure jamais quand on dessine d'après nature et que l'on est vis-à-vis de si jolis motifs.

Le chapeau rond, nommé *Alexandra*, dont le modèle a été choisi par madame la princesse de Solms, est de paille d'Italie de forme fuyante relevée seulement d'un côté. Ce chapeau est orné de plumes feutre et de nœuds de rubans bleus. Son élégance gracieuse en fait une des plus jolies nouveautés de la saison.

D'autres chapeaux ronds sont garnis de fleurs des champs et de touffes de rubans. Quelques-uns sont entourés d'un galon de cuir avec clous d'acier.

Certainement on ne peut pas inventer des fleurs nouvelles, mais on peut mettre en vogue telle ou telle fleur en la variant d'exécution.

C'est ce qui vient d'arriver chez madame *Perrot-Petit*, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 20, où nous voyons d'admirables garnitures de coiffures et de chapeaux. Parmi les mélanges heureux, créés par cette habile fleuriste, nous citerons : les touffes de *Véronique* mélangées de coquelicots et de brins d'herbes, les *pavots pivoines* écarlates à fonds blancs entourés de *blé vert*, les hépatiques bleues avec bruyères roses et feuilles mortes, les zimias entourés de réséda, etc. Toutes ces combinaisons sont fraîches et harmonieuses; leur succès est assuré au début de la saison.

Nous pensons qu'on portera beaucoup de châles de dentelle de laine, dite *dentelle de Lama*, noire ou blanche. On fait aussi des châles de grenadine de couleur unie entourés d'un volant posé à plat; le volant est de gaze de soie blanche ou noire brodé de couleur. Cela est très joli; c'est neuf d'effet et habilement arrangé.

Quelques confections, en pardessus casaques, nous ont été montrées chez madame *Bernard*, 91, rue Neuve des Petits-Champs. Ces pardessus sont de *faye noire* ornée de volants bouillonnés et petite dentelle. Leurs formes sont à peu près les mêmes que celles que nous avons mentionnées plus haut ; mais chaque couturière a sa manière de garnir : madame *Bernard* nous donne très souvent l'occasion de signaler des garnitures extrêmement remarquables.

Les robes de la même couturière sont aussi fort recherchées. En voici deux exécutées, ces jours derniers, pour madame de Cla...... ; leurs ornements ont eu un grand succès.

La première est de grenadine de soie, fond blanc à semis de fleurs lilas, vert et bois. La jupe est garnie de ruches de taffetas blanc découpées et mélangées d'une torsade de passementerie de la couleur des dessins. Les ruches et la torsade forment une espèce de damier qui monte au tiers de la jupe et se termine par un bouillon pareil à l'étoffe. Le corsage montant est doublé d'un corsage de taffetas blanc décolleté. Les manches sont larges et ouvertes du côté du coude ; des ornements analogues les entourent.

La seconde robe est de taffetas mille raies, vert et blanc ; elle est garnie de médaillons de dentelle posés en losanges et séparés par des ruches de taffetas vert qui se recroisent dessus et dessous de manière à former des festons; dans le bas du jupon il y a un plissé vert de 10 centimètres de haut ; le corsage, demi-montant, et les manches à coudes, ouvertes le long du bras, sont garnis des mêmes ornements diminués.

On comprend que, malgré tout le soin que nous mettons à rendre nos descriptions intelligibles, elles ne donnent qu'une faible idée de la décoration d'une toilette ; nos gravures, plus éloquentes, achèveront avec succès le travail que nous avons ébauché.

Les modes de printemps nous amènent à recommander la ceinture créole de la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183. Nous pensons que cette dernière remplacera le corset de flanelle hygiénique pendant les chaleurs. La ceinture créole est bien élégante ; elle amincit la taille en lui donnant une souplesse qui exprime le bien-être et dit plus que tous nos éloges.

La création du corset de flanelle a été une bonne fortune pour la maison *Simon*. La ceinture créole, dans un autre genre, a autant de mérite. N'oublions pas, dans les mêmes magasins, un *relève-jupe* que les formes à traîne rendent indispensable ; nous le recommandons à toutes les femmes soigneuses de leurs vêtements.

On voit déjà dans les magasins de nouveautés plusieurs tissus nouveaux pour robes d'été ; il est encore trop tôt pour nous en occuper.



Laissons passer la *lune rousse*, comme disent les cultivateurs.

L'étoffe qui domine, en ce moment, est incontestablement le foulard; et ceci, croyez-nous bien, n'est point une affaire de caprice. Les dessins varieront, mais l'étoffe est classée; elle restera en vogue, car elle le mérite sous tous les rapports.

Pendant longtemps on ne s'était point occupé du foulard : aujourd'hui qu'il est devenu une importante spécialité, il fait fureur. Les femmes achètent ces robes par douzaine, et le *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, ne peut suffire à ses envois d'échantillons. Nous avons déjà donné un aperçu des plus jolies dispositions; elles varient du reste à l'infini.

Il y a, depuis quelques jours, au *Comptoir des Indes*, des robes fond chamois semé de petits bouquets blancs de dessins variés qui sont du meilleur goût. Elles seront adoptées pour robes de demi-toilette; car les riches dessins que nous avons cités, ceux à fleurs surtout, font des robes habillées dont toutes les femmes élégantes se parent aux premiers beaux jours.

Si l'on veut connaître tous les différents genres de chapeaux de campagne, le moment est propice. Il faut visiter les magasins de *l'Amazone*, maison *Desprey*, boulevard des Italiens. Ici le chapeau rond n'a plus pour concurrence les chapeaux fermés dont l'aspect charme les yeux. Il s'isole et se laisse admirer sous toutes ses formes. Les coiffures d'enfants, de la même maison, offrent cette année différents modèles les plus gracieux que nous ayons encore vus.

Si l'on nous demande quelques conseils au sujet de la parfumerie, nous sommes prête à les donner. Nous ne terminons jamais une Revue sans en dire quelques mots, au risque de nous répéter.

On trouve, dans les magasins de M. *Legrand*, rue Saint-Honoré, 107, ce qui se fait de mieux en parfumerie extra-fine. Les savons, d'une pâte fine et délicate, sont imprégnés des plus suaves odeurs. Les personnes qui se servent habituellement de l'eau tonique et de la pommade au quinine n'auront jamais besoin d'avoir recours à des produits spéciaux pour empêcher la chute de leurs cheveux; elles les conserveront souples, épais et brillants. L'*eau de Cologne* de la même maison, qui s'expédie tous les jours dans les pays les plus éloignés, jouit d'une réputation hors ligne. Les extraits pour le mouchoir et les sachets de la même maison se recommandent par le charme de leurs parfums, et justifient une réputation anciennement établie et dignement continuée.

Parmi les spécialités en vogue, nous rappelons de temps en temps le *lait antéphélique de Candès et Ce*, boulevard Saint-Denis, 26. Celui-ci a, dans ce moment, de nombreuses clientes. Presque toutes les femmes, pour une cause ou l'autre, font appel à son efficacité au retour du printemps. Taches, boutons, éphélides, rougeurs, tout disparaît par son emploi; il leur fait une guerre acharnée, et nous sommes forcée de l'avouer, la victoire reste toujours de son côté.

Marguerite DE JUSSEY.

DESCRIPTION
DE LA
PLANCHE DE MODES ET CONFECTIONS.

N° 704.

Modes de la maison FOURNIER, 8, rue Drouot.

Confections et Robes de la maison GAGELIN, 83, rue de Richelieu.

N° 1. Chapeau de crêpe Havanne. Bavolet demi-rond ruché de crêpe; ornement de dentelle noire. Fleurs assorties.

ODETTE. Vêtement, genre casaque, de taffetas noir. Il y a deux plis dans le dos qui sont garnis de passementerie et de guipure; une garniture de passementerie et guipure forme fichu *Figaro*. La manche, à coude, est ouverte du coude au poignet, elle est garnie comme le vêtement.

N° 2. Chapeau de paille brodée avec traverse de velours ponceau. Touffes de coquelicots et bruyères.

FENELLA. Pardessus de taffetas avec un pli dans le dos garnis de chenille. Les côtés sont entr'ouverts et lacés avec de la chenille. Les poches, le petit col et le parement sont ornés de même. (*Voyez* le patron.)

N° 3. Chapeau de tulle blonde brodé. Ruche de jacinthes mauve, surmontées d'un nœud de feuillages. Bavolet façonné de dentelles noires.

CASTILLAN. Talma de taffetas. En haut, chaque couture est masquée par un ornement brodé de jais et entouré de guipure. De grands dessins de roseaux, brodés soie et jais, sont disposés pour garnir le bas et monter sur les coutures. Le tour est garni d'une ruche recouverte de guipure.

N° 4. Chapeau de paille, orné de taffetas nuance cuir, effilés et lames de cuir. Fleurs, dessus et dessous, de même nuance.

BRINDISI. Grand collet de taffetas. Ouvertures lacées de chenille recouvertes par des guipures. Encadrements en cuir. Trèfles de chenille.

N° 5. Chapeau *Coligny*, de paille anglaise, bordé de velours bleu. Plumes blanches devant; nœud de rubans bordé de dentelle noire.

PARISIEN. Pelisse de taffetas. Sorte de capuchon garni de guipure, retenu par une cordelière terminée par des glands. Le devant est ouvert.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 704 *bis*.

N° 1. Coiffure de soirée se composant d'une torsade de velours noir mélangée d'une chaîne d'or. Un papillon d'or se repose sur les coques d'un nœud placé vers le front.

N° 2. Coiffure de velours grenat, formant des coques longues sur les cheveux et se terminant sur le côté en écharpe avec une dentelle noire.

Sur le front il y a une coquille de dentelle avec liserons au milieu.

N° 3. Corsage pour jeune fille s'exécutant en organdi formant des mats de plis séparés avec des entre-deux brodés. Le haut du corsage se découpe en écailles que l'on encadre d'entre-deux et de valenciennes. Un entre-deux, bordé des deux côtés par une valenciennes, forme le poignet.

N° 4. Gilet de mousseline imitant la veste *Figaro* par la disposition des entre-deux de valenciennes qui en composent l'ornement, ainsi que des mats de plis. Petit col droit. Manches



accompagnées d'un revers formé de plis posés en biais et encadres d'un entre-deux brodé.

N° 5. Chemisette pour robes ouvertes. Col droit orné de médaillons de valenciennes encadrées de dentelle.

N° 6. Col montant formé d'un entre-deux brodé, encadré en haut et en bas par une valenciennes, puis accompagné par un nœud cravate de mousseline brodée, entourée d'un double ruché de dentelle.

N° 7. Col Ristori, montant derrière, à coins rabattus devant. Le milieu du corps du fichu est orné d'un large entre-deux richement brodé au plumetis avec une dentelle de chaque côté des plis, puis encore une dentelle.

N° 8. Col de jaconas encadré d'un double ruché.

N° 9. Col rabattu, de toile brodée aux coins.

N° 10. Manche à coude ornée d'un entre-deux et d'une valenciennes.

N° 11. Manche assortie au col n° 5.

N° 12. Petit tablier batelière pour enfant de cinq ans. Ce modèle est orné de bouillonnés ; un volant légèrement brodé orme les bretelles au bas des bouillonnés.

VOITURES, PARC-CHAISES ET PONEYS CORSES

DE LABOURDETTE et Cie.

L'inauguration des courses au parc de Vincennes a réuni toute l'élite des amateurs du sport, et jamais promenade n'avait attiré autant de somptueux et élégants équipages. On a beaucoup admiré les voitures de la maison *Labourdette* qui, aujourd'hui, tient une des premières places dans l'art du carrossier.

La maison *Labourdette* (dont les vastes ateliers et magasins sont situés rue du *Chemin de Versailles*, 22, aux Champs-Élysées) a, dans ce moment, un choix considérable de voitures d'été, légères, élégantes et confortables. Plus qu'aucune autre maison, elle a aussi la spécialité des *parc-chaises*, voitures en osier de tous modèles.

Le *parc-chaise*, d'origine anglaise, a pris sous la direction *Labourdette* les formes élégantes que donne le goût français, et pour ces voitures mignonnes l'habile carrossier parisien a des attelages de poneys corses qui sont choisis et accouplés de manière à compléter un *tout* réellement parfait.

Courrier de Paris.

Avant de vous raconter l'histoire d'une belle jeune femme et d'un jeune beau monsieur tout récemment mariés en des circonstances romanesques, il faut bien que je vous rapporte quelques-uns des bruits de Paris.

En fait de bruits il n'en est pas de pareils à ceux des applaudissements qui accueillent chaque soir, au Gymnase, cette toute charmante personne improvisée, victorieuse et triomphante un jour de disette.

Cette jeune fille s'appelle mademoiselle Augustine Roussel. Je ne sais pas pourquoi je vous la nomme ; vous aviez deviné probablement de qui je voulais parler. Donc, quelques heures avant de lever le rideau sur *les Ganaches*, on apprend que mademoiselle Victoria (aujourd'hui madame Lafontaine) était malade. Que faire ? Que devenir? Fermer les portes du Gymnase et déclarer relâche ?

Pendant qu'on s'inquiétait, se préoccupait, se tourmentait, M. Monval, l'infatigable régisseur, un homme de goût et de tact, et qui a tant joué de pièces de M. Scribe, qu'il n'est jamais à court de surprises, M. Monval, dis-je, pendant ces délibérations, était sorti en catimini. Il monte les cinq ou six étages, peut-être davantage, d'une maison où une jeune fille de dix-sept ans, jolie comme un rêve de Greuze, attendait non pas la fortune, mais songeait à travers les nuages de l'avenir à un engagement qui la porterait un jour, peut-être, sur le parvis des Délassements-Comiques ou des Variétés.

M. Monval entre sans frapper, comme font toutes les Providences quand elles ne descendent pas par les cheminées ou ne tombent pas des plafonds ; mais ces moyens sont peu en usage aujourd'hui. M. Monval entre tout simplement, et d'un ton très brusque mais très paternel :

— Mademoiselle, prenez mon bras, dit-il, et suivez-moi.

Peu s'en fallut que mademoiselle Roussel appelât au secours ; elle se contenta d'être étonnée et de reculer de deux pas.

— C'est bien vous qui avez joué, il n'y a pas plus de huit jours, au Théâtre-Molière (une école où Rachel s'essaya), le rôle de mademoiselle Victoria dans *les Ganaches ?*

— C'est moi-même.

— Alors, répéta-t-il, prenez mon bras et suivez-moi.

— Où ?

— Au Gymnase.

— Pourquoi faire ?

— Pour jouer *les Ganaches.* Mademoiselle Victoria est malade ; on s'apprête à faire relâche. Je me suis mis dans la tête qu'on ne ferait pas relâche ; venez vite. Personne que vous ne saurait remplacer mademoiselle Victoria. Allons, prenez mon bras.

Tout cela fut dit et fait en moins de cinq minutes, et le fiacre, qui avait amené M. Monval tout seul, ramenait au Gymnase une grande artiste dont le nom fut jeté au public, à la fin de la soirée, au milieu de frénétiques bravos.

C'est ainsi, on se le rappelle, que, sur cette même scène du Gymnase, mademoiselle Rose Chéri appelée à remplacer mademoiselle Nathalie dans *Un changement de main*, apparut inopinément et remporta cette première victoire qui la porta si haut ensuite. C'était encore Monval qui avait déniché cette petite fille inconnue dix minutes auparavant.

Trois hurrahs pour Monval !

Après le public parisien, la personne qui saura le plus de gré à M. Monval de sa découverte : c'est M. Victorien Sardou, dont la pièce va prendre un nouvel élan d'une centaine de représentations.



Les théâtres ont fait florès, ou tout au moins ont fait feu de toutes leurs batteries, ces jours derniers.

L'Opéra a eu son Augustine Roussel dans la personne de M. Villaret, un ténor sorti d'un tonneau de brasseur; un ténor merveilleux qui a débuté avec éclat dans *Guillaume Tell*, et fait des salles combles chaque fois qu'il chante. Pourvu que la Russie ne nous l'enlève pas! ce Tamberlick français!

La reprise de *Don Juan de Marana*, à la Porte-Saint-Martin, a obtenu un très grand succès. L'œuvre étrange de M. Alexandre Dumas, moitié drame et moitié *Mystère*, sort du spectacle ordinaire : elle intéresse comme un roman et elle effraye comme un cauchemar. La magnificence des cadres rehausse l'étrangeté des tableaux. On a surtout applaudi le ballet de la Posada, éblouissant de couleur locale, et le décor animé de l'acte de l'église, qui est une merveille de fantasmagorie dramatique. L'interprétation est excellente.

Au Gymnase, deux ouvrages nouveaux de deux maîtres et deux grands succès : *Le bout de l'an de l'amour*, de M. Théodore Barrière, et *La maison sans enfants*, trois actes de M. Dumanoir, dernière pièce que jouera, au Gymnase, le jeune couple Lafontaine avant leur entrée à la Comédie-Française.

Si je vous parle encore théâtre, ce sera pour vous annoncer la retraite définitive de M. Samson qui a joué pour la dernière fois le mardi 31 mars. Les applaudissements qui ont salué le grand comédien, avaient quelque chose de lugubre. On entendait comme une explosion de regrets de la part du public.

Qui remplacera M. Samson? M. Octave Feuillet a bien remplacé M. Scribe à l'Académie française. Ne trouve-t-on pas toujours quelqu'un pour remplacer quelqu'un, et n'oublie-t-on pas bien vite celui qui disparaît? Dans cinq ans, surtout si M. Octave Feuillet vit encore, pour la plus grande joie de MM. Michel Lévy ses éditeurs, qui se rappellera que M. Scribe a tenu le dé du théâtre pendant près d'un demi-siècle et avec un succès incomparable?

Il faut bien cependant que je dise que la séance de réception de M. Octave Feuillet à l'Académie, le jeudi 26 mars, a été une séance solennelle, rehaussée par la présence de l'Impératrice.

M. Octave Feuillet a célébré la mémoire de Scribe, du même style, à peu près avec la même élévation de pensée et la même originalité qui distinguent les livres éminemment moraux de ce jeune romancier. M. Vitet a répondu au récipiendaire avec l'autorité d'un homme habitué à manier de haut les grandes questions littéraires.

J'ai signalé la présence de l'Impératrice à la séance de réception de M. Octave Feuillet : Sa Majesté a voulu également assister à la représentation d'adieux, à l'Opéra, de madame Ferraris. S. M. l'Empereur accompagnait l'Impératrice.

Pendant le second tableau d'*Alceste*, le comte Bacciocchi est monté dans la loge de la célèbre bénéficiaire et lui a remis, de la part de l'Empereur, une magnifique paire de boucles d'oreilles d'émeraudes entourées de diamants.

Les générosités artistiques de Leurs Majestés ont toujours un caractère de magnificence qu'il est bon de noter. Elles viennent de commander, à Sèvres, un splendide service de table et un vase orné de leurs portraits en pied, avec autant de petits médaillons qu'il y a de membres de la famille impériale. Ce sont, avec un magnifique tapis des Gobelins, les présents que nos souverains offrent au prince et à la princesse de Galles.

Et l'histoire de la belle jeune femme et du jeune beau monsieur mariés tout récemment? J'y arriverai probablement aujourd'hui; mais il faut bien que je vous dise, d'abord, non pas comment il se fait que M. Bagier est nommé directeur du Théâtre-Italien, mais qu'il l'est.

Par quelles circonstances la direction du Théâtre-Italien est devenue vacante? Vous le savez peut-être; vous l'avez peut-être ouï dire; je n'insisterai donc pas sur le fait. M. Bagier a été agent de change à Paris avant que de prendre le Théâtre-Italien de Madrid; il était riche avant que d'être agent de change; il est devenu deux fois millionnaire dans l'exploitation de sa charge, et trois fois millionnaire à Madrid.

La nostalgie l'a rappelé à Paris. M. Bagier est assez riche pour payer sa gloire, puisqu'il refuse la subvention de 100,000 francs alloués à son théâtre sur le budget. On assure que ces 100,000 francs reviendront au Théâtre-Lyrique qui les a bien mérités.

Tout le monde y applaudira autant qu'à *Faust*.

Il y avait donc une fois, et c'est tout dernièrement, un vieux magistrat retraité, nommé M. de Sesseville, le neveu de ce magistrat, nommé Albert et une jeune veuve charmante, nommée Sophie.

Albert avait un défaut énorme : il était d'une timidité de lion apprivoisé; entre autres qualités : il avait vingt-cinq ans, de beaux yeux de femme, une chevelure jeune et noire comme la chevelure d'un Espagnol, une taille élégante; il chantait comme un de ces ténors que les théâtres rêvent sans les trouver; et, de plus, il était le neveu de son oncle, et l'on n'attribuait pas moins de 20,000 écus de revenu au vieux Sesseville. Les qualités et le défaut d'Albert amalgamés, notre jeune homme était un parti assez sortable : il plaisait aux jeunes filles, et les mères le traitaient assez bien.

Le défaut capital d'Albert, la timidité, l'avait préservé de toute atteinte de l'amour. Il ne bravait que de très loin les regards des femmes; et si, pris au dépourvu, il était obligé de soutenir une conversation, il balbutiait et le rouge lui montait au visage comme à une jeune fille.

« Qui que tu sois, voici ton maître;
» Il l'est, le fut, ou le doit être. »

C'est Voltaire qui écrivit ces deux vers sur le socle d'une statue de Cupidon.

Albert ne pouvait échapper à ce qu'il avait évité, non de parti pris, mais de fait. Il tomba un beau jour dans le piége des vingt ans, de la grâce et de l'idéal sourire de madame veuve Sophie de Senneval. La première fois qu'Albert vit Sophie, c'était à un bal. Il demeura ébloui; il osa (je ne saurais comment l'expliquer) s'approcher d'elle et l'engager à valser. Je n'affirmerai pas qu'il ait

formulé l'invitation dans toutes les règles, car il tremblait de ses quatre membres. Sophie, de son côté, fut frappée de la beauté, de l'élégance, de la distinction du jeune cavalier. Je crois que le même charme les avait atteints tous deux à la fois. En trois tours de salon, leur sort avait été décidé. Albert s'enfuit immédiatement du bal ; Sophie n'y resta pas cinq minutes de plus.

M. de Sesseville avait été l'ami le plus intime, et le collègue, pendant trente ans, du père de Sophie ; ce qui explique la confiance de la jeune veuve en lui. Albert ignorait tout cela, ne vivant que depuis peu de temps avec son oncle et n'ayant jamais entendu parler de madame de Senneval.

Sesseville était un vieillard plein de franchise et de gaieté : ce qu'on peut appeler véritablement un honnête homme, quoique ayant apporté dans l'accomplissement de ses fonctions une rigidité à toute épreuve. C'est lui qui avait écrit à la fille de son ancien ami de venir à Paris, sans lui mander les motifs cachés d'un pareil voyage, et il avait eu garde de lui présenter son neveu. Ce fut donc un moment de joie et fou rire pour lui, lorsque les deux épris vinrent, le lendemain du bal, lui faire confidence de leur situation. Connaissant à fond le caractère d'Albert, Sesseville trouva là matière à passer une journée plaisante ; il s'en ménagea l'occasion.

— J'ignore complétement de qui vous voulez me parler, ma chère enfant, avait-il répondu à madame de Senneval ; mais je prendrai des informations, et si c'est un parti convenable, eh bien ! je serai une seconde fois votre témoin...

— Lui as-tu avoué ton amour ?... demanda-t-il à Albert.

— Oserais-je jamais, mon oncle ?... Rendez-moi le service de me venir en aide.

— Je veux bien ; nous verrons à quoi nous en tenir.

— Vous me promettez votre appui, n'est-ce pas, mon oncle ? Sachez que tout mon bonheur dépend de vous.

M. Sesseville les congédia tous deux satisfaits et plus amoureux encore que la veille, si cela était possible. Avant de se décider à rien, il eut à cœur de s'assurer que cet amour n'était point un feu de paille, et agit de manière qu'Albert ne fût pas assez hardi cette fois pour se servir lui-même. Les deux amoureux se rencontraient partout. Albert n'osait plus valser, et se contentait d'admirer, et du fond d'un salon, ou souvent à la distance seulement de quelques pas, la jeune veuve, qui s'étonnait de cette réserve. Elle n'eut même pas le courage d'appeler la coquetterie à son secours ; les yeux fixés toujours sur Albert, elle écoutait à peine, et d'un air distrait, les propos galants qui bruissaient à son oreille ; Albert n'avait donc pas lieu d'être jaloux, et il restait dans son impassibilité constante. Chaque matin, Sesseville ayant soin de les interroger tous deux, s'assurait de l'état de leur cœur, comme un médecin de la santé de ses malades ; tout allait à merveille pour lui : Albert n'avait pas adressé une parole à Sophie !

— Je suis malheureuse dans mon amour, dit un jour la veuve à Sesseville, il semble ne pas me voir, il ne devine pas dans mes yeux que j'attends une de ses paroles comme le pauvre un morceau de pain ! Il est là devant moi, froid et immobile, et pourtant s'il savait comme je l'aime !

— Il le sait, répondit le magistrat.

— Il le sait ! s'écria la jeune femme avec un accent plein de joie.

— Demain vous le rencontrerez ici, à dix heures, si vous voulez y venir, et alors je vous réponds qu'il vous parlera, reprit le vieillard.

— En êtes-vous sûr !

— Écoutez, ma chère enfant, je vais vous avouer une chose que je vous ai cachée jusqu'à ce jour : Albert est mon neveu. Je ne vous l'avais pas présenté, voulant savoir quel effet vous produiriez sur lui. Ce n'est pas que j'aie douté un moment de la puissance de vos charmes ; mais, voyez-vous, Albert est fou !

— Fou ? répéta madame de Senneval, et elle devint pâle de frayeur.

— Un fou qui n'en est pas un, en ce sens qu'il sera guéri avant peu, et que vous seule êtes capable de le guérir. Vous m'aiderez, n'est-ce pas ? Hésitez-vous ?

La pauvre femme ne pouvait répondre, car elle pleurait à chaudes larmes.

Il faut donc, dit-elle enfin, que je renonce à l'aimer.

— Aucunement, vous l'aimerez autant que bon vous semblera. Consentez-vous à le guérir ?

— Le moyen, — le moyen, alors !

— C'est de passer pour folle...

— Vous riez, monsieur Sesseville !...

— Je parle très sérieusement, et comme le doit faire un homme de mon âge ; le voulez-vous ?

— Je ne sais si je dois...

— Si vous l'aimez sincèrement, vous ne balancerez pas un instant, et, demain, à dix heures, vous viendrez ici, alors vous saurez le reste.

— J'y serai...

Et elle sortit toute rêveuse de la maison.

Albert entra, et Sesseville continua sa comédie :

— Tu n'as positivement jamais avoué à madame de Senneval ta passion ?...

— Moi ? Je vous jure bien que je ne lui ai jamais adressé une parole, je me contente de l'admirer de loin et de l'aimer dans mon cœur, je doute qu'elle sache ce qui se passe en moi...

— Elle le sait !..,

— Elle le sait ! s'écria Albert en sautant de joie et de bonheur ; puis, saisissant les mains de son oncle et les pressant avec transport : Qui vous l'a dit, s'écria-t-il ?

— Elle le sait, répéta avec calme le magistrat, cela doit te suffire.

— O mon oncle ! de quelle joie vous me comblez... !

— Mais apprends une chose, madame de Senneval est folle !...

— Folle ! Que dites-vous ?

— Une folle que tu dois guérir. C'est à toi que revient cette charmante cure.

— Je ne vous comprends pas, mon oncle ; daignez vous expliquer plus clairement...

— C'est donc bien difficile à comprendre ? Je te dis que madame de Senneval est folle... folle, entends-tu cela ?... et que toi, tu dois la guérir...



— M'aimera-t-elle toujours?... hasarda Albert.

— Plus que jamais, imbécile.

— Alors, comment faut-il m'y prendre ?

— Passer pour fou!...

— Moi, passer pour fou!... et il recula de dix pas.

— Justement, et te trouver ici demain matin à neuf heures, je t'expliquerai le reste, et je te réponds de ton bonheur. Allons, n'aie pas l'air de balancer : il le faut, je te l'ordonne.

— Mon oncle, je vous obéirai.

Ils se séparèrent.

Et moi, me voilà obligé de mettre au bas de cette causerie la fameuse *suite au prochain numéro*, comme s'il s'agissait d'un roman.

X. Eyma.

TRIBUNAUX.

Quelle invraisemblance! Quelle exagération! se fût-on écrié, si l'on eût trouvé dans les Misérables de Victor Hugo, le récit de ce qui s'est passé devant la cour d'assises de Napoléon-Vendée, récit que nous empruntons au journal le *Droit :*

« L'accusé est un homme de cinquante-six ans; ses traits sont amaigris; ses yeux, profondément enfoncés dans l'orbite, attestent de longues veilles et de longues souffrances morales. C'est qu'en effet le sieur X..., condamné par contumace, en 1855, à huit années de réclusion pour faux, s'est soumis à un temps égal d'une réclusion qui, pour être volontaire, n'en est pas moins des plus rigoureuses.

» Le sieur X..., appartenant à une famille honorable de Napoléon-Vendée, après des revers de fortune qui l'avaient réduit à se faire écrivain public, avait surtout pour clients les agents de remplacement militaire, et sa délicatesse et ses instincts de probité, jusqu'alors intacts, s'émoussèrent dans ce milieu interlope, et il eut la faiblesse de commettre des faux.

» Une instruction fut dirigée contre lui, et au mois de janvier 1855, X..., fut condamné par contumace à huit années de réclusion.

» Ce malheureux ne peut se résoudre à fuir; après quinze jours d'absence, il revient clandestinement à son domicile, où il avait laissé quatre petits enfants et une femme qui, seule, ne pouvait subvenir aux besoins de ceux-ci ; et grâce à la pieuse industrie de cette femme forte, X... put, dans une petite ville de huit mille âmes, et dans des appartements faisant partie d'une maison occupée par plusieurs locataires, rester pendant huit ans sans que sa présence à Napoléon-Vendée fût connue.

» Le seul travail qu'il put faire était un travail d'écriture. Sa femme demanda pour elle des rôles à l'administration des contributions directes. On connaissait son honorabilité et ses malheurs, on s'empressa de lui donner du travail ; son mari composa alors son écriture sur celle de sa femme, et l'un et l'autre passaient les jours et les nuits à ce rude et ingrat labeur.

» Les enfants s'élevèrent, quatre charmants enfants; le père souffrait trop d'avoir cessé d'être honnête pour ne pas enseigner à ses enfants les austères et fécondes leçons du devoir. Les trois filles sont honorées et estimées comme elles méritent de l'être; le fils est sorti, il y a peu de temps, d'une école du gouvernement avec une instruction spéciale, et il occupe une position importante dans une des plus grandes usines de France.

» L'espérance semblait renaître au cœur de X.., mais, l'an dernier, sa pauvre femme, épuisée, devint folle, et de reclus, il devint son gardien. Il perdit alors sa prudence, il sortit deux fois (deux fois en huit années!), il fut vu, et il s'est trouvé un homme assez abandonné de Dieu pour le dénoncer.

» Il comparaît aujourd'hui devant le jury.

» M. le président interroge l'accusé avec une grande douceur et de grandes marques d'intérêt, tout en demeurant l'organe austère de la loi.

» Les témoins sont entendus.

» M. le substitut Bera soutient l'accusation, il rappelle que MM. les jurés peuvent faire fléchir les rigueurs de la loi, et que si ce tempérament n'est pas en rapport avec l'intérêt que peut inspirer l'accusé, la grâce souveraine ne manque jamais de descendre dans les mains dignes qui se tendent vers elle.

» Me Lambert, après avoir fait un tableau touchant de la vie recluse de son client, et discuté sa culpabilité au point de vue de l'intention criminelle, repousse l'idée d'une condamnation, même mitigée; la grâce du souverain ne le satisferait pas davantage... C'est un nom pur qu'il faut à ces quatre enfants si dignes, c'est le remède souverain qu'il faut à la pauvre folle, que la liberté de son mari guérira.

» M. le président, dans un langage brillant et élevé, fait un résumé impartial des débats.

» Après quelques minutes de délibération, les jurés apportent un verdict négatif.

» X..., est mis en liberté. »

VARIÉTÉS.

LA CHASSE AU CHEVREUIL DANS LE CAUCASE.

Le chevreuil du Caucase se trouve principalement dans les steppes. Les froids les plus rigoureux, la faux des innombrables cavaliers qui y récoltent leurs fourrages, peuvent seuls les décider à chercher un refuge dans les forêts voisines. Partout où s'étend le steppe, on trouve le chevreuil, et souvent en si grande quantité, qu'on se demande comment les poursuites acharnées dont il est certainement l'objet, et qui, dans bien des contrées, eussent suffi à faire

disparaître l'espèce, n'ont eu qu'une si médiocre influence sur sa propagation. Le chevreuil est le but le plus ordinaire du plomb du chasseur caucasien. Il ne se fait pas de chasse, au poil ou à la plume, sans que le tireur ait l'occasion de décharger son arme sur ce charmant gibier.

Le chevreuil est, avec raison, considéré comme un des animaux les plus délicats. Il en est tout autrement pour celui du Caucase. Il n'y a qu'une rude blessure qui puisse l'arrêter court dans sa course frénétique. M. le baron A. Wolff a inséré dans le *Journal des Chasseurs* une relation de ses chasses dans le Caucase, laquelle nous fournit ces détails.

Le chevreuil s'y chasse de plusieurs manières : la plus usitée et celle qui offre le moins de difficultés, est la chasse à cheval, sans chiens.

Avant tout, il faut un bon cheval, et comme les bons chevaux ne sont pas rares en ce beau pays, ce n'est là qu'une médiocre difficulté. Il n'est pas indispensable que le cheval soit doué d'une grande vitesse, car on ne peut songer à atteindre le chevreuil à la course; il faut un cheval vigoureux et résistant, qui puisse marcher huit ou dix heures sans se reposer, sans manger ni boire, en portant le chasseur et son gibier.

On peut chasser le chevreuil seul ou en compagnie. Le mieux est d'être deux, quand les ravins ne sont pas trop larges; on se fait suivre d'un domestique à cheval, chargé de porter les animaux tués.

Pour bien pratiquer cette chasse, il faut que le cheval ait certaines qualités indispensables; avant tout, il ne faut pas qu'il s'effraye quand, ce qui arrive très souvent, le chevreuil bondit sous ses pieds; au moindre signe, au moindre mouvement de son maître, il doit s'arrêter, pour lui permettre de tirer; puis il est nécessaire qu'il soit habitué au bruit des coups de feu.

Enfin, le cheval doit se laisser mettre sur le dos toutes sortes de bêtes fauves, et rester en place si on le quitte pour quelques instants; car, dans le steppe, il n'y a ni arbres ni buissons pour l'arrêter.

La chasse à cheval ne se fait qu'en été et au moment des grandes chaleurs; elle ne commence, pour les vrais chasseurs, qu'à la mi-juin; car jusque-là les chèvres sont chargées ou allaitent des faons nouveau-nés. C'est à peine si ces pauvres bêtes peuvent courir en avril et en mai; cependant ce qui est un motif de les respecter pour les chasseurs, devient, pour beaucoup d'autres, une raison d'autant meilleure de les poursuivre, qu'elles sont plus faciles à atteindre. Ce genre de destruction est assez du goût des Cosaques, qui aiment à prendre leurs aises et qui se soucient fort peu du tort qu'ils font au gibier.

Au mois de juin, les chevrotins ont sucé pendant cinq semaines les mamelles de leurs mères, et peuvent désormais s'en passer. Rien n'est plus facile que de trouver le chevreuil et de l'approcher. Chaque stanitza fauche les herbes à une distance de sept à huit vertses autour d'elle, pour ses besoins et pour ceux de la couronne; sur ces terrains, sans cesse mis à nu, il n'y a pas espoir de rencontrer le chevreuil. Il faut donc sortir de ces limites et aborder les steppes intacts qui gardent leurs hautes herbes pendant l'hiver (si elles ne sont pas brûlées), et offrent au printemps des forts abrités qui servent de refuge aux chevreuils; au mois de juin, ces herbages ont atteint toute leur croissance. Il est d'usage de partir au lever du soleil et de profiter de la fraîcheur du matin pour gagner le terrain de chasse.

Une fois arrivé, l'on fait choix, parmi les nombreuses balkis (ravins), de celles que l'on va fouler. Il faut préférer les ravins où il y a des sources, et plus encore de petites salines, qui sont assez nombreuses; ces dernières sont les plus fréquentées.

Lorsque le choix est fixé, on regarde l'heure. S'il est huit heures, et s'il fait beau soleil, on peut se mettre en chasse.

S'il n'est pas huit heures, on donne un peu de repos à sa monture, et l'on attend.

D'ailleurs on ne s'ennuie jamais dans le steppe caucasien pour peu qu'on aime les fleurs et la botanique. Les fleurs magnifiques, les plantes curieuses y abondent et étendent de toutes parts leurs longues tiges vertes chargées de rosée. Les collines en sont couvertes. N'est-ce pas assez de tableaux charmants pour l'œil du chasseur? La caille chante, la perdrix rappelle, et le rapide épervier fait entendre en tournoyant ses cris aigus.

Mais l'heure est venue, on remonte à cheval, le fusil est chargé de chevrotines, et la poche tient en réserve les deux douzaines de balles sans lesquelles on ne doit jamais quitter la maison; car il arrive quelquefois que le chasseur devient gibier et est poursuivi par les maraudeurs caucasiens, qui saisissent toute occasion de donner la chasse à l'homme qu'ils rencontrent isolé dans le steppe. Si l'on est seul, il faut suivre le milieu du ravin; si l'on est plusieurs, il faut partager sa largeur en parties égales, et chacun doit garder son rang en tâchant d'avancer en ligne droite, autant qu'il est possible. On suivra donc le ravin dans sa longueur, en marchant au pas. Le fusil doit toujours être armé, et la crosse doit poser sur le genou. Cette manière de tenir le fusil est assez pénible; il arrive qu'au bout d'un certain temps la main droite s'engourdit à un tel point, qu'il est presque impossible, à l'instant nécessaire, d'épauler et de bien ajuster; mais on finit par s'y faire, et la souffrance est peu de chose quand le succès vient récompenser la persévérance.

STANLEY.





LE MONITEUR D

Journal de Gran

Paris, Rue de Rich


4
5
Ad. Goubaud Edr. à Paris
704
AGELIN
DE LA MODE
Grand Monde
Richelieu. 92.

Com
prodigie
courage
actions
la folie
courir
verve i
frappé
« U
Quel
Tou
homme
qui, se
jusqu'à
ce vast
savez.
gloire
avoir
dons
Re
lie, e
des G
tratio
le mi
mêle
grand
mière
toute
à ch
cette
duire
famil
R
s'acc
rare
race
frèr
sa
ard
sir
nai
la
pr
fa
té
r

BRUNO DE MIRABEAU.

I.

Comme tous les Mirabeau, celui-là fut un homme prodigieux d'esprit, d'audace, de force ; depuis le courage et l'impétuosité qui enfantent les grandes actions et la gloire sur le champ de bataille, jusqu'à la folie la plus extravagante, vous voyez Bruno parcourir cette échelle avec une superbe énergie, une verve incroyable, un admirable entrain ! Mais le tout frappé au cachet de l'originalité, à faire dire :

« Un Mirabeau seul était capable de cela. »

Quelle singulière famille que celle des Riquetti !

Toutes les faveurs dont le ciel peut doter les hommes se léguaient chez elle comme un héritage qui, se transmettant de père en fils, allait grossissant jusqu'à ce qu'il vînt aboutir, complet et immense, à ce vaste et formidable génie, au Mirabeau que vous savez. Ajoutons, sans porter atteinte toutefois à la gloire de ce nom, que les malins esprits semblaient avoir jeté un peu de leur venin sur tous ces beaux dons du ciel.

Remontez bien haut, prenez cette famille en Italie, et vous la voyez une des plus ardentes du parti des Gibelins, qui la citait comme une de ses illustrations. Puis, chassée de Florence, suivez-la dans le midi de la France. Elle y vient jeter racine, se mêle à toutes ses guerres, prête la main à tous les grands actes qui s'y accomplissent, méritant les premières charges de l'État, et se couvrant de gloire en toutes occasions. Rien ne lui manque pour grandir à chaque génération, et il résulte du caractère de cette race exceptionnelle qu'elle seule pouvait produire Mirabeau, et que ce plus illustre rejeton de la famille ne pouvait sortir que d'une pareille souche.

Revenons à Bruno, un de ceux sur la tête desquels s'accumulèrent avec le plus de profusion les plus rares qualités et les plus excentriques folies de sa race. Mais, avant tout, jetez un coup d'œil sur ses frères, et voyez quel entourage !

Un homme d'église, le premier et le dernier de sa famille ainsi tonsuré ; mais un homme d'église ardent, dissipé, indépendant, grand coureur de plaisirs, qui refuse de passer trois ans dans un séminaire pour obtenir un évêché, et qui prétend se laver de ses mondaines équipées par un mot d'esprit.

— Si le sort me destine une mître, disait-il, il faut qu'elle me tombe perpendiculairement sur la tête au milieu du Cours de Marseille, sans quoi j'y renonce.

— Pensez-vous qu'elle lui tombât ?

— Un autre, qui à l'âge de dix-sept ans, s'en vient exprès de Malte, où il faisait ses caravanes, pour tuer le plus célèbre bretailleur de son temps, un chevalier de Griasque, qui avait insulté sa mère. Il entraîna le chevalier dans un jardin, en jeta les clefs par-dessus le mur, et se précipita sur lui comme à l'abordage. Le même qui soufflète un général des galères, se jette à la nage et gagne un bâtiment qui faisait voile à l'instant. Puis, grâce à une singulière rhétorique, il usurpe le titre d'inspecteur des galères de France, menaçant de tuer à coups de bâton le titulaire de l'emploi, qui se garda bien de réclamer ses droits.

C'est un troisième frère, capitaine de vaisseau, qui ne trouve pas de moyen plus simple, pour faire évader du royaume le connétable Colonne et sa sœur Isabelle, duchesse de Mazarin, qui s'étaient mis sous sa protection, que de rompre la chaîne du port de Marseille, au risque d'un procès criminel dont il parvint à se tirer.

Voulez-vous savoir jusqu'où allait la vigueur de celui-là qui était marquis de Mirabeau? Il fait sauter le canal de Crampone, large comme celui du Languedoc, à un jeune cheval dont on venait de lui faire cadeau : ni le cheval ni le cavalier ne furent renversés. De l'autre côté du canal se trouvait un champ labouré, cet écuyer force le cheval à parcourir les sillons, et le brise à toutes sortes d'allures. Mais il s'était rompu une veine dans ce singulier exercice, et il mourut peu de temps après.

II.

Bruno les surpassa tous encore par son audace, sa fougue, son esprit, la singularité de son caractère.

Il commença tout enfant, à l'âge de huit ans, par s'échapper de la maison paternelle, où deux jésuites qui le rencontrèrent à Avignon le ramenèrent par les oreilles; mais l'enfant mutin ne leur pardonna jamais, et il avait voué une haine implacable à la congrégation; il en parlait souvent fort à son aise; mais comme avant tout, médire était ce qui lui plaisait le plus, on savait difficilement ce qu'il aimait, ce qu'il haïssait. Chevalier de Malte, il cacha sa croix et courut ainsi les plus étranges aventures.

Il fut présenté à la cour sous le nom de chevalier de Villebonne, nom qu'il quitta plus tard pour prendre celui de comte de Mirabeau.

Le roi, dont il avait l'âge, le prit en belle amitié, et lui donna une enseigne aux gardes, que plus tard il commanda. Il était hardi, brave, spirituel, d'un corps de fer, possédait les plus brillants talents militaires ; il avait, en un mot, tout ce qu'il fallait pour

faire un beau et rapide chemin à la cour, n'étaient ses extravagances, ses folies, son audace poussée jusqu'à l'insolence.

Il ne savait pas le métier de courtisan, et ne voulut jamais être un complaisant de palais. Le roi l'avait admis aux exercices de sa jeunesse; un de ses jeux favoris était le saut aux chapeaux. Il s'agissait de franchir, sans en abattre un seul, plusieurs chapeaux posés les uns sur les autres au bout d'un piquet.

Le jeune Bruno, en sa qualité de Provençal, était plus ingambe et sautait beaucoup mieux que son jeune maître, qui ne manquait pas de prétentions et que toute supériorité offusquait; on rapporte qu'en dépit de tous les avis des plus vieux serviteurs, il n'eut jamais la complaisance de toucher un seul des chapeaux, que le roi ne pouvait franchir sans en abattre.

Ceux qui voulaient du bien au jeune chevalier l'avertirent maintes fois que le roi se retirait souvent fort mécontent, et voulait bien, jusqu'à nouvel ordre, s'en prendre à la roideur de ses jarrets; mais qu'évidemment ce serait lui qu'on punirait tôt ou tard, les jarrets n'annonçant pas devoir se dégourdir beaucoup plus. Bruno ne tint pas compte de ces avis, et répondit :

— Puisque je saute bien, je veux au moins, en face du roi, être aussi roi en quelque chose.

Cependant le vrai roi ne se fâcha pas, et si Bruno ne se fût jamais donné que ce tort-là, il serait arrivé à une très haute fortune.

Il ne fut pas maître de sa tête, et le nombre est incalculable des folies qu'il commettait en pleine cour; rien ne l'arrêtait, pas même la présence de Sa Majesté.

Voici un exemple des libertés qu'il se permettait : lorsqu'il n'était encore que simple enseigne aux gardes, un jour il suivit fort en colère, criant et menaçant, un valet jusque dans le cabinet du roi qui s'y trouvait, et là souffleta ledit valet. Le roi ordonna au duc de la Feuillade de mettre Mirabeau aux arrêts.

—Monsieur le duc, répliqua Bruno lorsque cet ordre lui fut signifié, il est impossible qu'on veuille me punir pour avoir châtié l'insolence d'un valet; je ne garderai point les arrêts.

Le duc de la Feuillade resta pétrifié à cette apostrophe, et ne sut que lui répondre :

— Mais, monsieur, c'est un ordre du roi.

— Eh bien! je me rendrai au dîner de Sa Majesté, et s'il lui plaît que son ordre s'exécute, elle me le réitérera elle-même.

Le roi fut fort étonné de voir au dîner Mirabeau qu'il croyait aux arrêts, et sur les explications qui lui furent données par le duc de la Feuillade, il haussa les épaules en souriant et dit :

— Nous savons que c'est un fou, il ne faut pas le perdre.

Il avait épousé, en premières noces, une riche veuve, Catherine Forest de Vaugien. Je ne parle de ce fait, peu important en lui-même, que pour arriver à citer un nouvel exemple de l'extrême amitié que le roi lui avait vouée.

Pendant ses campagnes il perdit sa femme, et le contrat de mariage par lequel elle lui assurait sa belle terre de Vaugien, n'ayant point été insinué (c'était une formalité nouvelle à cette époque), grâce à la friponnerie d'un homme d'affaires, il perdit tout. Alors il vint représenter au roi qu'il s'était ruiné à son service. Le roi fit négocier avec la famille qui, par arrangement, accorda au comte de Mirabeau une pension de huit mille livres.

III.

Il avait eu le temps de se faire aux habitudes de cour, et il avait traversé maintes occasions dans lesquelles le roi fit preuve des plus grandes bontés à son égard; mais il ne s'était jamais entaché, et le frottement continuel des courtisans n'avait rien retiré à son impétuosité et à la cynique franchise de son caractère. Tel nous l'avons vu au saut des chapeaux, tel nous le voyons dans des circonstances graves, et où l'enjeu était plus qu'une brouille d'enfants ou plus qu'une disgrâce de jeune maître vaincu par un camarade de son âge, mais il faut dire que Mirabeau avait pris en son genre un tel ascendant sur l'esprit du roi, que celui-ci, quoique le sachant, mais n'osant l'avouer, dissimulait admirablement cette sorte d'infériorité par un branlement de tête et un sourire qu'accompagnaient toujours ces mots :

— C'est un fou! il ne vaut pas la peine qu'on le perde.

Ce fou, toutefois, s'oublia un jour à ce point. On venait d'inaugurer la statue pédestre de la place des Victoires, courtisannerie du duc de la Feuillade et faiblesse du roi qui cédait si facilement à tout ce qui était pompe et éclat. Bruno gardait rancune au duc de la Feuillade depuis certaine escapade qu'il avait tentée contre madame la duchesse, et dans laquelle M. le duc, en mari jaloux et surtout en mari trompé, avait usé de ses droits de commandant des gardes pour infliger à son jeune enseigne une dose d'arrêts qui compensait outre mesure tous ceux auxquels il avait échappé jusqu'alors. Il avait juré de s'en venger, et lorsque la statue du roi fut inaugurée, Bruno s'approcha du duc et lui dit :

— Monsieur le duc, je vous préviens que je ne saluerai jamais *votre statue*.

Le coup avait porté, car le vieux courtisan se

flattait grandement de se voir honoré dans cette œuvre dont il avait eu l'heureuse idée, autant que le roi lui-même. Or, voici ce que fit Mirabeau : passant sur le Pont-Neuf, à la tête de ses gardes, il met l'esponton sur l'épaule devant la statue d'Henri IV, et saluant le premier, il s'écria :

— Mes amis, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre!

L'injure changeait de direction : elle blessait le duc, mais frappait le roi. On s'attendait à une éclatante disgrâce. Il n'en fut rien. Sa Majesté, qui savait le propos tenu par Mirabeau à M. de la Feuillade, sourit, et plaisanta fort le vieux duc, qui se mordit les lèvres en s'écriant :

— Ce fou-là est plus puissant que le roi! Il est capable de prétendre à gouverner la France !

IV.

Si Mirabeau n'avait pas cette prétention, il avait bien celle de passer pour le plus brillant capitaine de France, et, à plus d'un titre, c'était de bon droit. Il n'est pas une bataille où il ne fit des prodiges de valeur; or, il avait assisté à trente-trois siéges de tranchée ouverte! Au plus fort de la mêlée, c'était toujours lui qu'on apercevait répandant la terreur autour de lui, offrant sa poitrine aux balles ennemies, et l'on eût dit que son courage se dispersait sur tous ses soldats, qui rivalisaient de valeur à ses côtés, mais n'étaient pas capables de le surpasser. On ne le peut mieux comparer, pour la fougue, l'emportement, l'audace la plus téméraire, qu'à Murat. C'était la même impétuosité, la même énergie, le même coup d'œil fascinateur. La vue du sang l'animait au combat comme un jeune lion, et, blessé, il trouvait plus de force dans son bras, plus de rage dans son cœur! Une seule fois il fut rebuté par une blessure fort grave qu'il reçut à la bataille de Saint-Denis, où son bataillon s'était signalé, et où, lui, avait fait des merveilles.

— J'en ai assez, avait-il dit, et celle-ci sera la dernière.

N'en croyez rien.

En 1622, quatre ans après, il est blessé aussi grièvement à la bataille de Steinkerque pour la dix-septième fois, et il servit encore quatorze ans avec la même bravoure et le même dévouement. C'est à l'occasion de sa dernière blessure que le maréchal de Vauban répondit à ceux qui s'étonnaient qu'un homme aussi sage que lui pût être l'ami d'un homme aussi étrange :

— Ce fou, cet écervelé, messieurs, a plus de qualités à lui seul que vingt sages ensemble.

Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans, retiré à Provins, n'ayant pu obtenir le gouvernement du Quesnoy, qui lui avait été promis.

V.

Bruno était aimé et redouté des femmes.

C'est d'elles seules que lui vinrent les disgrâces qu'il essuya pendant sa longue carrière. Il fut éloigné plusieurs fois de la cour, à cause d'elles, et on l'envoya souvent en province commander une partie de son corps, afin que son absence fit oublier quelques prodigieux scandales qu'il avait suscités. La puissance de ces beaux yeux qui auraient bien voulu le retenir à la cour n'était pas assez forte contre celle du roi qui l'exilait.

On rapporte qu'une de ces belles désolées se traîna jusqu'aux pieds de Sa Majesté pour obtenir la grâce de Bruno et que, n'ayant pas attendri le roi, qu'elle traita certes de barbare et de cruel, elle accompagna, à Nancy, le comte qui ne se souciait guère à vrai dire de ce dévouement exalté. Il tenait aussi peu à se ménager les faveurs des femmes que celles des hommes; il ne s'inquiétait pas plus de froisser l'amour-propre et l'orgueil des uns que de frapper de mauvais coups aux sentiments et aux délicates langueurs des autres; il traitait les grâces de l'amour comme les honneurs de la cour, acceptant le tout comme chose passagère et ingrate. Il était le même à l'endroit du cœur qu'à l'endroit de la tête, c'est-à-dire fou, léger, imprévoyant.

On prétend que rien n'est plus fragile que l'amitié d'un roi, rien de plus suspect que les grandeurs. Soit. Mais Bruno, lui, pourrait vous affirmer qu'il n'est rien de plus redoutable que l'amour des femmes! Notre héros avait usé largement de ces deux choses, et ce que d'une part la bonté du roi lui passait de folies et d'extravagances, de l'autre la vengeance de quelques femmes le lui fit payer cher, car il fut empoisonné deux fois par des dames de haut parage qui disputaient ce cœur volage et traître à des rivales sans cesse renouvelées; il en faillit mourir les deux fois, à la dernière il prononça les mêmes paroles qu'à la bataille de Saint-Denis; mais c'était pour ne point se démentir. C'est alors qu'il se maria. Mais nous l'avons dit, pendant ses campagnes il devint veuf, et recommença de plus belle son ancien train de vie; or, il gagnait de l'âge, et la raison lui venait un peu. Il ne songeait pourtant pas à se remarier, lorsque l'aventure suivante lui arriva.

Le salon de madame de Venelle était un des mieux fréquentés et des plus aimables de Paris. Cette dame était la patronne des Provençaux. Aussi le comte de Mirabeau, à titre d'homme de cour galant et spiri-



tuel et comme Provençal, était-il un des habitués de cette maison où se réunissait la meilleure noblesse de France.

Un soir qu'il y vint, le salon était presque vide; cinq ou six femmes seulement s'y trouvaient, et parmi elles une qu'il ne connaissait pas.

A côté de cette dame, et très assidu, à ce qu'il lui sembla, un petit marquis de Plusy, marquis fort laid, fort gros et fort court. La femme était jeune et belle, de taille élancée, de visage noble et de maintien parfait. Elle attira promptement les regards de Mirabeau. Elle paraissait se soucier fort peu de son voisin, et n'écoutait guère les galanteries qu'il lui débitait; ce fut encore pis lorsque le comte de Mirabeau entra. Il avait en tous lieux une telle réputation d'esprit que lorsqu'il arrivait dans un salon, toutes les bouches se taisaient, tous les yeux étaient tournés vers lui, toutes les oreilles s'apprêtaient à l'entendre. Il faisait la désolation des petits génies de société, des prétentions qui s'éteignaient à son approche et rentraient dans l'ombre. Cette classe de gens l'avaient en détestation.

J'ai vu quelque part qu'une jeune et belle parente de sa mère vint exprès du fond du Midi à Paris pour l'entendre causer, et qu'elle s'en retourna fort satisfaite, accompagnée, je le crois, par le comte, qu'elle essaya bien de retenir dans sa province, où la vie était si monotone, et où il n'était plus possible de rester après l'avoir vu et entendu.

Donc, lorsque Mirabeau entra dans le salon, il y eut un profond silence: deux ou trois jeunes marquis qui faisaient les délices de ces quelques femmes, se levèrent brusquement et devinrent sombres et taciturnes, comme des rois détrônés, et ils se retirèrent dans un coin de l'appartement, exilés en quelque sorte.

VI.

— Quelles nouvelles nous apportez-vous, monsieur le comte, lui demanda madame de Venelle?

— Des nouvelles? reprit Mirabeau! Peu de choses? Encore les filles d'honneur de Madame; avec elles, il y aurait de quoi amuser tous les salons de Paris; il y a longtemps que cela dure; mais je crois qu'elles ont pris à tâche de fournir aliment à toutes les conversations! On trouvera toujours, grâce à ces dames, à ne pas s'ennuyer...

Il y eut une attention bien marquée de la belle inconnue. Elle arrêta le bras de son voisin le marquis, qui se levait le visage plein de colère, et, d'un coup d'œil, elle apprit à tout le salon que le sujet ne lui déplaisait pas, comme on pouvait le croire.

— Monsieur le comte, dit-elle à Mirabeau, nous avons hâte de vous entendre.

Mirabeau alors entama une série d'histoires scandaleuses sur les filles d'honneur de Madame; le sujet prêtait, à vrai dire, et sa langue inépuisable en médisances l'aidait fort. Il fut prodigieux d'esprit.

La belle inconnue s'était seule chargée de la défense des filles d'honneur de Madame. Mirabeau triomphait, et la défense semblait calculée de façon à faire valoir ses talents. A chaque argument nouveau de la jeune dame, Mirabeau lançait une histoire nouvelle.

— Il faut, madame, lui dit-il enfin, que la cause soit bien mauvaise, pour que, défendue par une aussi aimable et spirituelle personne, elle ne puisse triompher.

— Vous voulez dire, monsieur le comte, reprit-elle, qu'il n'est pas de bonne cause qui échappe à vos attaques vives et mordantes; faites-nous croire qu'il est jour à cette heure; vous avez dans l'esprit tant de ressources et d'éloquence, que vous nous le persuaderez peut-être.

La dame inconnue prononça ces paroles avec un ton exquis de bienveillance et de douceur; elle avait mis d'ailleurs une amabilité pleine de charmes dans toute sa défense. Le marquis de Plusy bouillonnait de rage, et n'étaient les ordres de sa voisine qui le retenaient à sa place, il se fût jeté sur Bruno.

Comme il était impossible à notre héros, une fois lancé sur le terrain de la médisance, de s'arrêter, ayant à peu près épuisé tout le venin de son esprit sur les filles d'honneur de Madame, il se prit à tomber sur les femmes de Maubeuge, pays militaire fort en réputation parmi les *gracieux* du temps. Mirabeau ne connaissait guère de ménagements en pareille matière, aussi il écrasa les pauvres dames de Maubeuge, comme les filles d'honneur de Madame, avec la même verve impitoyable, sous des saillies sans nombre, des contes extravagants qui prenaient couleur de vérité sous son étonnant esprit. Il alla, pour s'assurer la victoire, jusqu'à se donner comme le héros de plus d'une aventure galante et scandaleuse.

La belle inconnue, seule, se chargea encore de la défense des dames de Maubeuge; mais toujours cette défense aimable et bienveillante que vous savez. Le comte de Mirabeau était ravi de son antagoniste, qui elle-même se laissait prendre à l'esprit du comte. Le marquis de Plusy seul n'y tenait plus, pour le coup, et il se promettait bien de tirer vengeance des impertinentes sorties de Bruno.

— Monsieur, dit enfin l'inconnue, je vous laisse le champ de bataille; il n'est pas possible de vous tenir tête.

Et elle sortit.

Alors M. de Plusy s'approcha de Mirabeau, et,



lui saisissant le bras, l'entraîna dans un coin du salon.

— Monsieur le comte, vous aurez affaire à moi !

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il?

— Il y a que, demain matin, votre sang ou le mien doit couler.

— Qu'à cela ne tienne, mais je veux en savoir la cause?

— La cause, c'est que vous venez d'insulter grossièrement une femme.

— Insulter une femme ! s'écria le comte, en reculant de deux pas, indigné de cette pensée qu'on pût le soupçonner capable de manquer à la politesse.

— Oui, monsieur, car savez-vous bien à qui vous parliez tout à l'heure?

— Je l'ignore, monsieur.

— A mademoiselle Anne-Aimée de Boulainvilliers, chanoinesse de Maubeuge, et qui a été fille d'honneur de Madame. — Maintenant, monsieur, il me faut une réparation.

—Voici la seule réparation que j'aie à vous offrir. Vous êtes sans doute parent de mademoiselle de Boulainvilliers, vous prenez fort à cœur ce qui la touche, c'est très louable et très grand de votre part. Eh bien ! je fais le serment devant vous, le serment d'un Mirabeau, entendez-vous? d'épouser mademoiselle de Boulainvilliers... C'est une femme de trop bon esprit...

— Halte-là, répliqua vivement le marquis de Plusy, — après moi, s'il vous plaît. — Je ne suis point parent de mademoiselle de Boulainvilliers. Je l'aime, et voilà pourquoi je veux la venger de vos impertinences.

— Vous l'aimez! fit Mirabeau en reculant, vous l'aimez! Mais vous aime-t-elle, monsieur?

— Que vous importe?...

— Il m'importe beaucoup, parce que si je croyais que la plus petite goutte de votre sang par moi versée dût lui coûter une larme, je vous laisserais en repos : sinon... Et d'abord, comme vous n'avez pas voix délibérative dans la question, je cours déposer mon cœur aux pieds de mademoiselle de Boulainvilliers; elle décidera entre nous, ajouta-t-il avec un sourire fin qui signifiait : Il n'y a pas à balancer entre vous et moi.

Le marquis voulut l'arrêter; Mirabeau lui échappa.

Vous ne doutez pas un instant du choix de mademoiselle de Boulainvilliers, n'est-ce pas?

Elle devint comtesse de Mirabeau.

Xavier EYMA.

LA LOCA GUERDA

RÉCIT DE LA COTE DU CHILI.

(Voyez le numéro précédent.)

— C'est le moral qui souffre, pensa le docteur ; une idée fixe est venue se loger dans cette belle tête pleine d'énergie et de fierté. Il y a là un mystère !... Comment l'éclaircir?...

Après le dîner, tandis que don Ignacio roulait une cigarette entre ses doigts, le jeune docteur alla s'asseoir devant un piano qui n'avait pas été ouvert depuis longtemps, et se mit à préluder par quelques phrases mélancoliques. A la première note, doña Mercedès se leva d'un pas grave, et avec la dignité d'une reine elle s'avança au milieu du salon, comme si elle sortait d'un rêve. De lointains souvenirs s'éveillaient dans son esprit; sa respiration devenait plus pressée, et une légère rougeur colorait ses joues, qui avaient peu d'instants auparavant la pâleur transparente du marbre. Don Ignacio la regardait avec surprise, n'osant faire un mouvement dans la crainte de l'arracher brusquement à cette espèce de somnambulisme; sa sœur était là, debout, inquiète, les bras tendus vers elle, comme pour la soutenir.

— Doucement, se dit le docteur, la voilà qui marche... Essayons de redonner complétement la vie à cette statue si gracieuse.

D'une main rapide et exercée, il exécuta brillamment une de ces valses andalouses que les Espagnols ont portées avec eux dans les deux hémisphères. Doña Mercedès, entraînée par le rhythme de la mesure et levant sa main comme si elle l'eût appuyée sur l'épaule d'un cavalier invisible, se prit à parcourir le salon en tournant sur elle-même avec la rapidité d'un tourbillon. Puis, s'arrêtant tout à coup, elle se précipita sur son fauteuil, poussa un cri d'effroi, et retomba dans son immobilité. Des larmes coulaient lentement de ses grands yeux, et ruisselaient comme des perles sur ses joues, qui avaient repris leur pâleur.

— Ma sœur, ma chère sœur ! s'écria doña Luisa en se jetant dans ses bras. Qu'as-tu, *mi querida?* pourquoi pleurer ainsi?

Elle essuyait les larmes de sa grande sœur, et couvrait de baisers ses froides mains; puis, se tournant vers le docteur : — Oh ! mon Dieu, lui dit-elle, qu'avez-vous fait là?...

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé, *senorita*, répondit tout bas le docteur; j'ai cherché à connaître de quel mal souffre mademoiselle votre sœur...



Don Ignacio, le visage coloré par l'émotion, s'était placé devant le fauteuil de sa fille. Après l'avoir considérée quelque temps, il leva ses yeux humides sur le docteur, et l'emmenant sous la galerie : — Vous êtes médecin, monsieur! lui demanda-t-il. Eh bien! je me confie à votre discrétion; vous venez d'être témoin d'une triste scène... et je mourrais de chagrin si un autre qu'un étranger, si un autre que vous, docteur, m'avait vu verser des larmes... C'est la première fois depuis trois mois que ma pauvre fille sort de sa mélancolie, et elle y retombe avec des symptômes plus alarmants encore... Sa raison est égarée!...

— Le cas est grave sans doute, répondit le docteur; mais il n'est pas sans remède peut-être... Quand la raison s'égare, il y a presque toujours une cause...

— Ah! si l'homme savait prévoir les causes, que de malheurs n'arriveraient jamais! Quand on a des filles, monsieur, il faut les conduire dans le monde!... La danse, et encore la danse, voilà le seul plaisir qu'on peut leur procurer dans nos pays!...

— Et celui qu'elles préfèrent en Europe comme en Amérique, reprit à demi-voix le docteur.

— Il y avait des fêtes à la capitale, à Santiago, l'hiver passé; j'y menai mes deux filles. Luisa n'était encore qu'une enfant, on fit peu d'attention à elle; mais dès que Mercedès parut, elle attira tous les regards... Les jeunes gens s'empressaient autour d'elle, et les hommes sérieux me félicitaient à l'envi. « Ah! don Ignacio, que vous êtes heureux d'avoir une fille aussi belle! » Et moi, monsieur, je vous dis : « Dieu vous préserve d'un pareil bonheur! » Environnée d'hommages, fêtée dans tous les bals, Mercedès devenait folle de danse et de plaisirs. J'essayai de lui adresser quelques observations; mais le moyen de se faire écouter d'une enfant que l'on a gâtée, que l'on a trop aimée!... En elle revivait l'image de sa pauvre mère que j'ai tant pleurée, et quand mes paroles un peu trop vives arrachaient une larme à Mercedès, je croyais les voir couler de ces autres yeux qui sont fermés pour toujours!... Ainsi la faiblesse et la fermeté se combattaient en moi; je donnais à tous les diables l'hiver et ses interminables fêtes!... Et puis, parmi les jeunes gens qui poursuivaient Mercedès de leurs hommages empressés, il y en avait un dont les assiduités me causaient un vif déplaisir. C'était un cavalier de bonne mine, de noble race, j'en conviens; mais toutes les qualités qu'il pouvait avoir disparaissaient à mes yeux devant un impardonnable défaut...

Et se penchant à l'oreille du docteur, don Ignacio ajouta d'une voix creuse :

— C'était un *Godo!*

— Un Goth, un Espagnol! répliqua le médecin; quel mal trouvez-vous à cela? N'êtes-vous pas vous-même un Espagnol de race?

— Moi, reprit don Ignacio d'un accent sévère, je suis un *hijo del pais*, un enfant du Chili, un *Americano*, et j'ai juré haine éternelle à cette nation des Goths qui voulaient asservir notre patrie.... Ma jeunesse a été employée à les combattre, docteur, et j'aurais permis à l'un d'eux de rechercher ma fille!... Indigné de l'audace de celui-ci, je le montrai du doigt à mon neveu don Ramon, officier dans nos armées, en lui disant : « Si j'avais ton âge, je mettrais à la raison ce fat de *Godo*. »

Don Ramon courut droit à l'Espagnol, et vous devinez le reste...

— Ils se sont battus?...

— Nos lois défendent le duel, répondit don Ignacio; au moment où les deux jeunes gens sortaient en se menaçant, la police leur signifia de se séparer sous des peines sévères. Don Ramon dut rejoindre son régiment, qui tient garnison dans les provinces du Sud, et don Agustin, l'Espagnol, reçut l'ordre formel de s'éloigner de la capitale. Ont-ils obéi aux injonctions de la police? Je l'ignore; le bruit a couru qu'une rencontre avait eu lieu. Les partisans de l'Espagnol prétendent que celui-ci a grièvement blessé son adversaire; les amis de mon neveu affirment qu'il a donné une bonne leçon au *Godo*. L'un d'eux est peut-être mort au moment où je parle... Ces nouvelles contradictoires ont vivement ému la société de Santiago; elles sont arrivées aux oreilles de ma fille, et depuis lors elle est tombée dans une mélancolie profonde. Il m'a fallu la ramener à la campagne, et, pour avoir eu la fatale idée de lancer dans le tourbillon du monde une enfant chérie, j'en suis réduit à la tenir confinée au milieu des champs, cachant à tout ce qui m'entoure sa folie et mes profondes douleurs... Vous savez maintenant les causes de sa maladie; vous êtes instruit de son état misérable. Et dire que c'est un *Godo* qui a plongé dans ces malheurs sans remède une famille qui aurait pu être si heureuse!

Le docteur Henri ne partageait pas l'indignation de don Ignacio contre le jeune Espagnol; il lui semblait même que la vivacité du père avait été la cause directe et immédiate de cet imbroglio, dans lequel la vie de deux jeunes gens de bonne famille et la raison de sa fille étaient en jeu. Gardant pour lui les réflexions qu'il eût été inutile d'exprimer, le docteur se contenta de demander à don Ignacio la permission de retourner un instant auprès de Mercedès. Il la retrouva assise dans son fauteuil, immobile et versant encore quelques larmes silencieuses. Sa jeune sœur Luisa restait à genoux près d'elle, lui prodiguant ses caresses avec un dévouement tout filial.

— Elle est un peu mieux; voilà qu'elle se calme,

mon père, dit Luisa en se relevant. N'est-ce pas, docteur, la crise est passée?

Don Ignacio prit dans sa main brûlante la main blanche et froide de sa fille malade. Dona Mercedès leva sur lui ses yeux humides et languissants.

— Mon enfant, ma chère enfant! s'écria son père en la baisant au front, où souffres-tu? qu'éprouves-tu?... Parle, dis-moi un mot, un seul mot; il y a si longtemps que je n'ai entendu le son de ta voix!

Pour toute réponse, dona Mercedès posa sa main sur son cœur, et dit d'une voix étouffée : — Là, je souffre là!... — Puis elle fit comprendre par un geste qu'elle désirait être seule.

— Monsieur le docteur, dit tout bas Luisa, vous reviendrez, n'est-ce pas!... Mon père, priez donc le docteur de revenir; puisque le hasard a fait arriver un médecin auprès de ma pauvre sœur, cachée aux regards de tout le monde, recourons à ses conseils...

Don Ignacio invita poliment le docteur Henri à le visiter de nouveau. — J'avais juré d'ensevelir mes chagrins dans une ombre éternelle, dit-il avec tristesse. Vous ne guérirez pas ma pauvre Mercedès, je le sais bien; mais enfin, puisque vous connaissez tous nos malheurs, votre présence nous consolera, sa sœur et moi. Voyez, docteur, le ciel m'a donné deux filles accomplies : Luisa est un ange de douceur et de bonté; Mercedès est un ange de beauté! J'avais pour celle-ci trop de faiblesse, et il a plu à Dieu de la frapper... Que sa volonté soit faite!

— Il vous la rendra, je l'espère, reprit le docteur; nous essayerons de la rappeler à la santé. Puissé-je dire avant peu, comme notre vieux et savant Ambroise Paré : Je la pansai, Dieu la guérit!

III.

Le soleil se couchait au moment où le jeune docteur, après avoir échangé une cordiale poignée de main avec don Ignacio Moreno, mettait le pied dans l'étrier. Il trotta quelque temps sur un plateau élevé, d'où ses regards s'étendaient vers les cimes des montagnes, nuancées d'une teinte rose par les derniers rayons du jour; puis il s'engagea dans un ravin profond, déjà envahi par l'obscurité du soir. Par instants, le fer de son cheval, heurtant un caillou, en faisant jaillir une vive étincelle. Le docteur regagnait la ville de Valparaiso sans trop se presser, jouissant du plaisir, bien rare désormais, qu'éprouve le voyageur à chevaucher par monts et par vaux à la clarté des étoiles. Tout en suivant sa route, il songeait à la jeune malade près de laquelle le hasard l'avait conduit.

— Voilà un cas difficile, se disait-il en laissant flotter la bride; de la mélancolie à la folie il n'y a qu'un pas, et la folie née de la tristesse dégénère en un affaissement moral qui résiste à tout traitement. Cette jeune fille n'a pas perdu la raison : non, son regard n'a rien d'égaré; elle rêve, elle se souvient et elle souffre... Mais à force de se concentrer dans sa douleur et de s'y renfermer pour nourrir en silence ses regrets et son chagrin, il se peut qu'elle arrive à une véritable folie... Notre pauvre raison humaine est comme un précieux liquide enfermé dans un vase fragile... Il faut si peu de chose pour fêler le vase! L'amour, l'ambition, la peur...

— Halte! cria tout à coup une voix vibrante.

Surpris par cette brusque interpellation, le docteur ne se souvint plus qu'il était porteur d'une paire de pistolets. Il serra si fortement la bride de son cheval que l'animal faillit s'abattre sur les pieds de derrière. Au même instant parut devant lui un cavalier portant le costume complet du *guapo* (1) chilien; un *poncho* de couleur foncée couvrait ses épaules, des bottes de poil d'alpaca enveloppaient le bas de ses jambes, de grands éperons d'acier pendaient à ses talons. L'inconnu cachait son visage sous les plis d'un mouchoir de soie qui ne laissait voir que ses yeux et ses moustaches.

— Qui êtes-vous? demanda le *guapo* d'un ton d'autorité; votre nom, votre profession?

— Je me nomme Henri Normandin, docteur-médecin de la Faculté de Paris, embarqué à bord du trois mâts français *le Méridien*.

— D'où venez-vous, s'il vous plaît?

— D'une promenade d'herborisation dans la campagne, répliqua le docteur, de plus en plus intrigué. Je n'ai sur moi d'autre trésor que des plantes, assez rares à la vérité, mais qui n'ont aucune valeur pour vous, mon ami.

— *Amigo*, poursuivit l'inconnu en riant aux éclats, gardez votre trésor... Je n'en veux ni à votre bourse ni à votre montre, dont vous laissez imprudemment flotter la chaîne et pendre les breloques. Rassurez-vous, monsieur le docteur, et touchez là, je vous prie.

Le docteur serra la main que lui tendait le *guapo;* elle était douce comme celle d'un *caballero* habitué à porter des gants.— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda le médecin, un peu remis de son premier mouvement de frayeur.

— Votre promenade d'herborisation vous a conduit sur les terres de don Ignacio Moreno, reprit l'inconnu; vous avez pénétré dans sa maison, qui ne s'ouvre à personne depuis longtemps. Vous y avez peut-être entendu parler de don Agustin *el Godo?*

(1) Homme de campagne, hardi cavalier. Le *guapo* du Chili fait à peu près le pendant du *gaucho* des pampas.



— Don Ignacio m'a entretenu de sa fille...

— Je ne vous demande pas ce qu'il a dit de don Agustin, mais seulement s'il l'a nommé devant vous. Agustin *el Godo*, c'est moi, monsieur; vous comprenez maintenant si je suis désireux d'apprendre des nouvelles de doña Mercedès.

— Voilà qui passe toutes les bornes de l'indiscrétion; je n'ai de compte à rendre à personne, répliqua le docteur. Laissez-moi poursuivre ma route, sinon...

Parlant ainsi, il tirait des fontes de sa selle un long pistolet d'arçon.

— Vous avez des armes et je n'en ai pas, reprit don Agustin ; je vous adresse une simple question, et vous me menacez! Vous avez eu peur sans raison, et maintenant que vous êtes assuré de n'avoir rien à craindre, vous me montrez le canon d'un pistolet!... Eh ! mon Dieu, je ne vous empêche pas de poursuivre votre route. Continuons de marcher, si vous voulez bien, et veuillez m'écouter. Depuis bien des mois, je suis sans nouvelles de doña Mercedès; vous venez de la voir, et j'insiste près de vous pour savoir ce que vous pensez de son état. Est-ce donc là commettre une grande indiscrétion?

— Son état est grave, répondit le docteur.

— Ah ! reprit don Agustin, il y a quelque chose de plus alarmant, de plus incurable, c'est l'obstination de son père ! Il ne permet à personne de l'approcher. Croyez-vous que Mercedès soit folle ?

— Son père le dit, sa sœur le croit.

— Et vous, docteur, qu'en pensez-vous ?

— Si elle ne l'est pas tout à fait, elle est peut-être en train de le devenir.

— Don Ignacio a perdu la tête, et il fera mourir sa fille de chagrin !... J'aurais pu tenter un coup hardi, pénétrer sous un déguisement près de Mercedès, obtenir de lui parler, ou au moins de lui écrire, en glissant quelques pièces d'argent dans les mains des servantes; ce sont là de tristes moyens, docteur, des ruses de comédie qui répugnent à ma loyauté... Je me permets quelquefois de rôder par ici, comme un exilé qui s'approche furtivement des frontières de sa patrie, voilà tout... Tenez, docteur, pour redonner la vie à cette famille qui végète tristement dans la douleur, il faudrait qu'un homme sensé, intelligent, un homme de cœur, fît connaître à don Ignacio et à Mercedès le dénoûment fort simple et peu dramatique de l'imbroglio dont vous savez le premier acte... Voulez-vous être cet homme, docteur ?... Ce serait une cure qui vous ferait un grand honneur.

— Je ne suis qu'un étranger, un inconnu, que le hasard a conduit au milieu de cette famille.

— Le hasard ! reprit vivement don Agustin, dites plutôt la Providence et le bon ange de la maison, doña Luisa. Ne m'avez-vous pas dit que c'est elle qui est allée vous chercher au milieu de votre promenade? Oh ! la charmante enfant ! Et sa vie se passe entre deux grandes douleurs dont elle porte tout le fardeau !

— Eh bien ! demanda le docteur, que faudrait-il donc faire?

— D'abord il faut bien comprendre la situation et avoir une connaissance exacte du caractère des deux malades. Je dis les deux malades, docteur, car don Ignacio ne jouit pas de la plénitude de sa raison. Il est obsédé par une idée fixe, la haine qu'il porte aux *Godos*. Au fond de son cœur, il est bon, il aime tendrement sa fille, il s'en veut de ce mouvement de colère qui a amené un duel entre don Ramon et moi ; mais il est de l'école des pères absolus, et croirait compromettre, humilier sa dignité paternelle, s'il consentait à s'expliquer sur cet incident fâcheux. Il a beau se répéter à lui-même qu'il a eu raison, qu'il agirait de la même manière, si la chose était à recommencer : il a regret de ce qui s'est passé... Plus il a de repentir, moins il veut se l'avouer, et plus il se roidit contre un aveu qui lui rendrait pourtant le calme qu'il a perdu. De son côté, doña Mercedès a été profondément blessée de l'affront que lui a fait son père ; son orgueil de jeune fille a cruellement souffert, mais elle a trop de fierté pour se plaindre. Soumise à la volonté paternelle, mais non résignée, elle se complaît dans le rôle de victime. Entre le père et la fille, docteur, il y a plus qu'un malentendu ; don Ignacio ne peut faire à son enfant chérie, à sa Mercedès, qu'il aime de toute son âme, le sacrifice de son amour-propre paternel. — Doña Mercedès, qui a une grande affection pour l'auteur de ses jours, veut lutter avec lui de silence et de roideur. Non, je vous le jure, sa raison n'est pas égarée; tout au plus serait-elle ce que nous appelons une *loca cuerda*, une folle de bon sens ; elle se revêt de sa douleur pour dire à son père, sans sortir du mutisme auquel elle se condamne : « Voilà dans quel état vous m'avez mise ! » — Et son père, au lieu d'y regarder de plus près, au lieu de lui tendre la main et d'interroger son cœur, se laisse tromper lui-même, et répète : « Elle est folle ! » Oh ! non, docteur, doña Mercedès n'a point perdu la tête ; mais elle souffre, et Dieu sait si sa raison résisterait jusqu'au bout à une pareille lutte. Et la pauvre petite Luisa, la voyez-vous entre ces deux souffrances, entre ces deux orgueils, si vous voulez, s'épuisant en vaines caresses, en prévenances inutiles ?

Théodore PAVIE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Bien que la température ait été jusqu'à présent fort inconstante, il n'est plus question des modes d'hiver. On voit surgir de tous côtés les toilettes printanières, les ateliers en sont encombrés. Nous pensons que l'on partira de bonne heure pour la campagne, la saison est hâtive, tâchons nous-même de n'être point en retard et d'arriver à temps pour tous les renseignements qu'on a le droit d'attendre de nous.

Pour trouver des toilettes complètes, robes et chapeaux, ce qui simplifie notre tâche, nous conduirons nos lectrices dans les salons de madame *Plé-Horain*, 19, rue Louis-le-Grand.

Première toilette de ville : Robe de taffetas pensée à filets noirs, ornée, dans le bas, d'une garniture de dentelle formant des coquilles et remontant sur le devant de la jupe, avec tête de petit galon d'un centimètre de hauteur. Manches ajustées, avec volants doubles de dentelle. Chapeau de crin Giselle, avec épis de blé et bruyères de même nuance ; bavolet de blonde blanche, et intérieur de touffes de roses de mai, avec chicorées de tulle illusion double.

Deuxième toilette : Robe de foulard noir à filets blancs, garnie à la jupe, aux manches et au corsage de chicorées de même étoffe, avec petit galon. Corsage à basques postillon. Chapeau de tulle blanc, entouré d'un bord de taffetas rose, recouvert de bouillonnés de tulle malines ; bavolet assorti. Sur le côté de la passe, bouquet de plumes marabout, intérieur de tulle et boutons de roses, mélangés d'herbes de fantaisie. Brides de taffetas blanc.

Troisième toilette (théâtre ou concert) : Robe de tarlatane blanche ornée de huit bouillons, dessous de taffetas blanc, volant de dentelle noire formant tunique grecque, retenue par des nœuds de taffetas écossais, cerise, or et vert. Corsage décolleté, bouillonné de tulle, avec berthe de dentelle noire. Manches courtes, à double volant de dentelle. Coiffure de dentelle noire, avec rubans pareils aux nœuds de la robe et bouquets de fleurs azaléas, cerise, corbeille d'or et nœud d'herbes rubans.

Les chapeaux de madame *Plé-Horain* sont de forme très nouvelle, leurs ornements sont variés à l'infini. On en peut juger par le détail de trois, de genres différents.

Le premier est de bois de riz ; sur le devant de la passe se trouvent des nœuds plats de paille de riz, ayant au centre un bouquet de roses mousseuses ; sur la passe il y a une barbe de blonde blanche coquillée, laquelle redescend sur le bavolet de taffetas blanc ; à l'intérieur des roses, des groseilles noires et du tulle. Brides de taffetas blanc.

Le second chapeau est de crin blanc doublé de crêpe bois, qui forme transparent ; sur la passe une draperie du même crêpe, mélangée de tulle blanc et une branche d'acacia qui retombe gracieusement sur le côté gauche ; à l'intérieur, du crêpe assorti et des grains de sorbier rouge avec feuillage de pampre. Bavolet de crêpe recouvert de feuillage. Brides de taffetas couleur bois.

Le troisième chapeau est de paille d'Italie, de forme Marie-Stuart. L'intérieur est garni d'une double ruche de crêpe maïs et blanc, avec des coquelicots à cœurs noirs. Sur la passe une demi-couronne de coquelicots alternés, maïs et rouge à cœur noir, ayant à chaque bout un nœud d'herbes. Le bavolet, de taffetas maïs, est recouvert d'une pointe de dentelle noire, les brides sont maïs. Ces trois chapeaux, chacun dans leur genre, sont des merveilles de goût et de fraîcheur.

Ce qui fait le plus grand mérite des chapeaux d'été, ce sont les fleurs, à aucune époque elles n'ont eu autant de vogue que cette année. Il faut dire aussi que, depuis quelque temps, le talent des fleuristes s'est élevé à une hauteur artistique qui mérite nos éloges. Madame *Léontine Coudré*, maison Tilman, rue Richelieu, 104, peut prendre pour elle une large part de ces compliments, car elle a créé à cette exhibition de fleurs printanières des compositions qui sont appelées à un grand et légitime succès.

Nous citerons entre autres les aigrettes de muguets et bruyères, pour remplacer la plume sur les chapeaux ronds ; les couronnes de bal en nœuds d'*herbes rubans* avec pavots simples et touffes de pailles en gerbes ; les branches d'acacias ou de glycine, les guirlandes de clématite et de Sainte-Lucie, mélangées de mousses et boutons de roses. Tout cela est monté avec un art infini, ces fleurs sont vraies et liées entre elles avec une entente et une poésie inimitables.

Il est à propos de passer un peu en revue les étoffes de printemps ; celles de deuil méritent une mention particulière, d'autant plus que beaucoup de femmes les choisissent par goût, sans qu'elles leur soient imposées par un costume de rigueur. Nous comprenons cela, surtout en visitant les magasins de la *Scabieuse*, maison Saran, rue de la Paix, 10, où se trouvent en ce moment les plus jolis tissus de la saison.

Voici d'abord le krametta anglais et la popeline de l'Inde, deux étoffes très solides, bouffantes et légères. Elles se font, cette année, à rayures espacées ou petits

carreaux fins. Ensuite, voici en soieries le taffetas de Nice, le taffetas de Lyon mille raies et la Faye, pour robes ou confection ; enfin, la popeline et le barége, que la *Scabieuse* a variés de mille petits dessins ravissants ; dans ces teintes toujours si harmonieuses de gris, lilas, violet et noir. La même maison a fait exécuter des confections charmantes de petits paletots et collets, et des châles garnis de volants brodés, — qui sont haute nouveauté.

Quant au foulard, étoffe toute spéciale, sa vogue est à son apogée. Lorsqu'il est de belle qualité, il a beaucoup de soutien et se prête à toutes les combinaisons de garnitures ; aussi les couturières taillent dedans à plein drap, pour parler style de tailleur. Elles font maintenant toutes les confections en étoffes pareilles aux robes, cela est extrêmement de bon goût et ne mérite que des éloges.

Revenons au foulard : on a épuisé les nombreux assortiments que le *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, avait à profusion ; mais les provisions se renouvellent sans cesse et nous offrent des dispositions toujours de plus en plus jolies. Les dames qui n'ont point encore reçu les échantillons demandés au *Comptoir des Indes*, n'ont pas raison de s'impatienter, elles les recevront prochainement. Mais les premières demandes doivent passer les premières et la quantité en est considérable, chacun aura son tour. « Tout arrive à point à qui sait attendre, » dit la Sagesse des nations.

Les nombreuses clientes de la maison *Lassalle* attendent aussi avec impatience les objets nouveaux promis par le prospectus ; parmi ces nouveautés, nous désignons comme étant tout à fait hors ligne, les rotondes de dentelle de laine noire ou blanche, avec pointe en dessus, et les corsages orientaux, espèce de ceinture qui se fait de rubans écossais, ou de taffetas brodé, et produit un effet charmant. On met avec ces corsages des chemisettes de batiste ou mousseline ; toutes les jupes de soie, baréges, gaze, mousseline, etc., peuvent se porter et se trouvent ainsi utilisées et rajeunies. Il y a encore un corsage en organdi que l'on pose sur corselet de taffetas de couleur unie, avec manches et tour de col orné de ruches, dentelles et taffetas, que nous signalons aux jeunes femmes pour leurs toilettes d'été.

La collection des ombrelles est variée. On portera des ombrelles brodées de fleurs : c'est frais et nouveau. Les dessus de dentelle ou de guipure de Venise font toujours bon effet sur les ombrelles à manches riches.

La parfumerie de la maison *Violet, à la Reine des abeilles*, 317, rue Saint-Denis, se recommande par sa finesse et la sagacité de ses parfums. Elle a aussi des articles tout à fait spéciaux qui jouissent d'une immense réputation et passent à bon droit pour de véritables talismans de beauté. La crème Pompadour entre autres a la vertu merveilleuse de conserver au teint la fraîcheur de la jeunesse. La poudre de riz, nommée *rosée des abeilles au parfum d'ambre*, est extrêmement recherchée par les femmes élégantes. Tous ces produits sont composés avec une habileté et des soins qui ne peuvent être mis en pratique que dans une maison très importante, où tout ce qui s'emploie comme produit est de qualité supérieure et ne souffre aucun mélange douteux.

La parfumerie de *la Reine des abeilles*, patronnée par les femmes les plus élégantes, a travaillé à découvrir toutes les recettes des produits précieux. Elle les a demandés aux fleurs, aux plantes étrangères, etc., elle pouvait tout se procurer, elle a tout obtenu. Cette fois, du moins, les moyens d'exécution n'ont pas manqué au talent.

Marguerite DE JUSSEY.

PLANCHE D'ENFANTS.

N° 705.

N° 1. COSTUME DE JEUNE GARÇON DE HUIT A NEUF ANS. — Casquette de paille-galon velours. Visière vernie.

Paletot droit et pantalon retroussé en dessous, de drap gris.

Bottes molles de maroquin, pieds vernis.

N° 2. PETITE FILLE DE QUATRE A CINQ ANS. — Chapeau de taffetas de couleur. Plume blanche. Bords retroussés de taffetas noir.

Robe de toile de Lille. Corsage décolleté, carré, bordé en haut d'une grecque avec petits bouquets brodés, et garni d'un volant plissé bordé. La manche se compose de deux volants plissés. La manche longue et la guimpe sont de mousseline. La jupe a deux petites poches horizontales, deux volants plissés bordés, haut et bas, séparés par une grecque et des bouquets.

N° 3. PETITE FILLE DE QUATRE ANS. — Costume *suissesse*, de taffetas brodé et soutaché.

Guimpe et manches courtes, de mousseline.

N° 4. PETIT GARÇON DE CINQ A SIX ANS. — Chapeau marinier, de paille de riz, avec ruban de soie et plumes de coq couleur foncée.

Veste, gilet et pantalon de popeline, ornés d'un galon et de soutaches noirs.

N° 5. COMMUNIANTE. — Voile de mousseline très claire.

Bonnet ruché de tulle.

Robe de mousseline. Corsage *suissesse* garni, en haut, par un petit ruché *relevé* et par un entre-deux brodé.

Manches demi-larges, avec poignet garni de ruches et d'un entre-deux.

Jupe ornée par un entre-deux, entre deux plis. Un bouillonné, un second entre-deux et un volant ruché.

Guimpe bernoise. Un large entre-deux forme l'encolure, le corps est composé d'entre-deux et de bouillonnés.

Ceinture nouée à gauche avec longs bouts flottants.

N° 6. PETITE FILLE DE TROIS A QUATRE ANS. — Chapeau de paille de riz, avec plume et rubans de couleur.

Toilette de taffetas brodé de dessins reliés par de la soutache. Corsage formant gilet devant et basquine derrière.

Manche demi-plate, à coude.

Un plissé noir garnit et borde le corsage, les manches et la jupe.



Courrier de Paris.

Je reprends mon histoire des deux fous.

On se souvient que rendez-vous leur avait été donné par le vieux magistrat pour le lendemain; Albert fut exact. La curiosité et l'amour l'aiguillonnaient. Il trouva Sesseville assis dans un large fauteuil; il n'eut pas le temps d'apercevoir le sourire qui perçait sur les lèvres du vieillard ; celui-ci prit aussitôt un air grave en voyant entrer son neveu.

— Eh bien! Albert, lui dit-il, assieds-toi là. As-tu réfléchi au rôle important que tu vas remplir aujourd'hui?

— Je ne sais sur quel ton vous parler, mon cher oncle, car vous voyez devant vous le plus grand fou que la terre aura porté; j'ai dit adieu à ma raison.

— Conserve-la un moment, et écoute-moi bien. — Puis-je parler à un homme capable encore de me comprendre?

— Vous le pouvez en toute sûreté.

— Eh bien ! mon ami, tu es, à franchement dire, ce que l'on appelle un nigaud avec les femmes ; tu l'as prouvé à l'égard de madame de Senneval. Avec ta raison, c'est là l'important, laisse de côté toute timidité, toute crainte, ou tu es un homme perdu. — Du courage, de la hardiesse, brusque les choses; permets-toi tout ce qu'un fou peut se permettre. — C'est là ton affaire. Joue franchement ton rôle, et je te garantis le succès.

La chose était difficile pour Albert, et il était bien capable de ne pas tenir longtemps à l'épreuve ; aussi s'empressa-t-il d'adresser cette question à Sesseville.

— Mon oncle, la pièce durera-t-elle longtemps?

— Cela dépend de toi, si tu veux, aujourd'hui même, tout sera terminé ; en quelques minutes, tu peux arranger un avenir de bonheur.

— Vous le croyez ?

— Si je le crois ! répliqua le malin vieillard.

— Mais, mon oncle, reprit le timide jeune homme, je vous répéterai ce que je vous ai dit hier déjà : Si elle restait folle?

Sesseville se prit d'un gros rire, qu'il interrompit par moments pour s'écrier :

— Mais impossible, mon ami, impossible !

— Il vous sied bien de rire, mon oncle ; mais vous comprenez qu'un mariage est une grande affaire, une chaîne qui nous lie pour toujours, et qu'on ne peut briser...

— Parbleu ! s'écria l'oncle, voilà je crois un morveux qui veut m'apprendre mon Code.

— Je m'en garderai ; mais je voulais vous dire que ce mariage, qui doit faire mon bonheur, deviendrait un véritable enfer pour moi, si...

— Allons, tu me gronderas après, si madame de Senneval reste folle.

— Il sera, ma foi, bien temps, se dit Albert.

— Écoute : Madame de Senneval épousa son mari par suite d'arrangements de famille, son cœur n'avait pas parlé, qu'est-ce qu'un cœur de quinze ans peut dire d'ailleurs? Le major de Senneval était un vieillard presque goutteux, mais entièrement bon, affable et généreux. La jeune fille pleura toutes les larmes de ses beaux yeux, de vraies perles, parole d'honneur, quand elle s'aperçut que le vieux major ne pouvait marcher qu'en s'appuyant sur elle à la faire ployer : triste rôle pour une fille de dix-sept ans que celui de béquille ! j'en conviens. Mais bientôt M. de Senneval inspira un respect tout paternel à sa femme, puis tout à coup ce respect se changea en amour ; mais, par malheur, le major Senneval mourut au moment où cette belle fleur de l'âme s'épanouissait, comme diraient nos poëtes! De ce jour, la jeune veuve devint folle ; les médecins déclarèrent qu'il n'y avait qu'une affection de cœur qui pût lui rendre la raison, qu'il fallait la marier. Un nom, de la fortune, de la beauté, rien ne manquait pour attirer les partis... Mais, par une singulière anomalie, madame de Senneval déclara positivement ne vouloir épouser qu'un fou.

— A merveille, mon oncle !

— Maintenant, va-t-en! Reviens dans un moment, tu trouveras madame de Senneval ici; peut-être s'enfuirait-elle si elle te voyait tout d'abord : on ne peut jamais répondre des fous.

Sesseville conduisit son neveu jusqu'à la porte, et lorsqu'il fut seul dans la chambre, il se jeta dans son fauteuil et donna cours à un accès de joie intraduisible ; ensuite, il se leva, et, se frappant le front, il s'écria :

— Parbleu ! Sesseville, mon ami, je suis content de toi!

Puis il fit quelques tours de chambre en se frottant les mains, et, s'arrêtant devant la porte par laquelle Albert venait de sortir :

— Ah! monsieur mon neveu, dit-il, vous êtes timide à ce point, et vous n'osez pas avouer à une femme que vous l'aimez! Eh bien! on se moquera de vous, on vous mystifiera, et vous avouerez vous-même votre flamme!... Parbleu, je rirai bien de vous voir aux pieds de madame de Senneval!... Vous êtes cause que je vais manquer de respect à une femme en la mystifiant aussi... Ma foi, tant pis ! ajouta-t-il en pirouettant sur son talon gauche, ils me le pardonneront quand ils seront mariés! Au bout du compte, le grand mal? leur faire jouer un rôle de fou, mais, parbleu ! je crois que ce serait plus difficile de leur faire entreprendre celui de gens raisonnables...

Sesseville en était arrivé là de sa période, lorsque madame de Senneval entra furtivement, et, d'un air tout contrit :

— Me voici!... dit-elle en soupirant.

— Arrivez donc, ma chère enfant; je vous attends depuis une heure. Avez-vous bien étudié votre leçon?...

— Mon Dieu ! j'ai réfléchi toute la nuit.

— A votre amour?...

— Non; j'ai réfléchi que je ne pouvais pas m'aventurer dans une pareille affaire.

— Comment! vous reculez mon enfant? Prenez-vous donc au sérieux la chose; et devenez-vous folle réellement?

— Je ne puis. C'est à regret.

— Vous vous trompez, je ne suis pas Albert; ne jouez



pas encore, attendez un instant. Avec moi, gardez la raison.

— J'ai réfléchi que je ne pouvais pas être la femme d'un fou !

Et la pauvre Sophie déroba une larme sous son mouchoir. Le bon Sesseville se repentit un moment de son idée, et il hésita s'il n'avouerait pas tout à cette charmante femme qui pleurait ainsi devant lui. Mais il avait de la peine à renoncer à un moment de gaieté, il attendit avant de se décider.

— Mais, ma chère enfant, c'est un fou qui ne le sera plus une fois marié.

— J'ai peine à le croire. .

— Bien ! se dit le bonhomme à part ; elle n'est pas loin de le croire. Voyez-vous, reprit-il tout haut, les médecins ont déclaré qu'il fallait une affection de cœur à Albert, le mariage enfin : et qu'après cela il sera guéri ; mais ce garçon a déclaré ne vouloir épouser qu'une folle.

— Vous me l'assurez, n'est-ce pas ? Vous ne voudriez pas me tromper ?

— Il ne sera bientôt plus fou que de vous !

— Mais si cette folie-là passait comme l'autre ?

— Oh ! c'est là votre secret : ni les médecins ni moi ne pouvons rien vous garantir là-dessus. Or, j'ai confiance en vous, ma belle et douce enfant ; aussi vite vous ferez passer l'une, aussi longtemps vous ferez durer l'autre.

Le vieux Sesseville était tout rayonnant.

— Oh ! maintenant je vous tiens ! se dit-il tout bas en se frottant les mains ; puis, s'adressant à madame de Senneval : — Vous savez, mon enfant, qu'il faut jouer la folie la plus folle.

— Mais sa folie à lui n'est pas méchante, n'est-ce pas ? Je n'ai rien à redouter ?

Rien absolument ; il est doux comme un mouton, triste et mélancolique comme une élégie, et il parle de vous souvent, comme un homme plein de raison. Il vous aime, il vous respecte...

— C'est un singulier rôle que j'entreprends là, se dit madame de Senneval ; mais si je puis guérir ce pauvre garçon, et si je trouve le bonheur au bout de tout cela, je serai bien récompensée.

A ce moment, Albert se présenta à la porte. Il resta immobile et debout sur le seuil. Sesseville n'eut que le temps de glisser ces mots à l'oreille de Sophie :

— Voyons, commencez ! — et courant vite à son neveu : — Rêves-tu, lui dit-il à voix basse, avec tes airs d'homme raisonnable ? Allons ! laisse tomber tes bras, hérisse tes cheveux, ouvre de grands yeux, dénoue-moi cette élégante cravate. Du courage !

Puis, levant les yeux au plafond :

— Pauvres amoureux ! murmura-t-il. — Que ne vous ferait-on pas faire ?

Nos deux amoureux se trouvèrent un peu étourdis et intimidés de se voir seuls dans une chambre, se craignant l'un l'autre. Tous deux hésitèrent un moment, et firent, chacun de son côté, les mêmes réflexions :

— Voici que tout mon courage m'abandonne, disait Sophie, de me trouver seule ainsi, moi, femme de bon sens avec un fou, et jouant la folie de mon côté ; mais il n'est plus temps de calculer l'extravagance d'une pareille conduite !...

Albert répétait :

— Pardieu ! me voilà bien ici, moi homme de bon sens faisant le fou par amour pour une folle !... Mais comment m'y prendre ? c'est pourtant là l'important !

Il la regarda un moment, puis continuant :

— Dieu qu'elle est belle ! Tant de candeur et de grâces, en conscience, peuvent bien rendre fou un homme !

Sophie, effrayée de ses regards, lui tourna le dos. Ce n'était pas par coquetterie cette fois, et elle offrit aux yeux d'Albert, dans tout son éclat, cette magnifique chevelure qui ruisselait sur ses épaules. Le jeune homme eut des vertiges ; mais il sentit en lui comme un coup d'éperon qui le réveilla ; il éprouva en même temps un de ces moments de courage qui, chez les poltrons, s'élève jusqu'au paroxysme. Il se leva tout à coup, et fut s'agenouiller à côté de madame de Senneval, sans que celle-ci l'aperçût. Là il resta quelques minutes, voulant et ne voulant pas parler, enfin, malgré lui peut-être, il appela la jeune femme :

— Sophie !...

Madame de Senneval se retourna brusquement, et laissa échapper un petit cri.

— Ne tremblez pas ainsi, lui dit Albert.

— Où suis-je ?

— Près de moi...

— Mais qui êtes-vous ?

— Un homme qui voudrait vivre à vos pieds.

Ils avaient bien vite oublié de part et d'autre leur folie, et, ne songeant plus qu'à l'amour qui, grâce à son déguisement, osait se trahir avec tant de feu ! Vous n'étiez pas assez crédules pour imaginer qu'ils allaient bonnement s'élancer dans une scène d'extravagances ; chacun prit soin d'avancer son affaire, en se mettant à l'abri, toutefois, derrière son caractère d'emprunt. Mais aucun d'eux ne voulait s'apercevoir de la vérité.

Sophie avait repoussé Albert, qui était allé reprendre sa place à l'autre bout de la chambre, comme essoufflé de tant de hardiesse, et s'étonnant qu'il eût osé parler ainsi à une folle, mais il trouvait que c'était une folle adorable.

Madame de Senneval le voyant tranquille, et tournant vers elle des yeux pleins de langueur et d'amour l'appela :

— Albert, venez ici que je vous regarde, que je vous contemple...

Le jeune homme accourut et se jeta aux pieds de Sophie, en lui baisant les mains avec transport.

Elle retira sa main, et éteignant le sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres, elle prit un air sérieux et réservé, en lui demandant :

— Albert, m'aimez-vous ?...

— Je vous aime comme la fleur doit aimer ses couleurs et son parfum, qui sont ses richesses !

— Vous vous comparez à une fleur ?

— Mais je vous rends la plus belle part dans cet assemblage : sans le parfum, sans les couleurs, la fleur n'est qu'une simple feuille !



— D'où vous viennent ces paroles ?

— Du fond de mon cœur !

— Peste ! se dit la jeune veuve en elle-même, c'est un fou bien aimable, et il me dit des choses fort galantes.

Albert s'était levé, et approchant un siége, il s'assit à côté de Sophie. Et il se prit à la regarder, mais à force de regarder, le désir lui vint de toucher ses belles tresses blondes qui embaumaient, et quand il les eut touchées, il les trouva si fines et si soyeuses qu'il eut envie de les baiser, et il les baisa...

— Albert! s'écria la jeune femme.

— Pardon! dit le jeune homme, qui se mourait de frayeur d'avoir eu tant d'audace, pardon ! mon ange gracieux, ma lumineuse étoile ?

— Albert ! répéta-t-elle...

— Parlez, je vous écoute à genoux...

— Valsons!... dit tout à coup madame de Senneval.

— Folie !

— Il a ma foi raison, dit-elle à part ; puis elle continua en s'adressant à Albert : n'entendez-vous pas l'orchestre ?...

— Enfantillage...

— Je le veux !

— Je valse si mal !

Le jeune garçon ne se souvenait plus que c'était un tour de valse qui avait décidé de son bonheur. Il avait peur que l'excès de la folie ne le ramenât à la raison ! mais la jeune veuve se rappelait trop bien avec quelle grâce exquise Albert l'avait entraînée dans le tourbillon de la valse, elle persista...

— Allons, monsieur, pas de réplique... quel entêtement de fou ! ajouta-t-elle tout bas.

— J'espère, se dit Albert, que ces caprices-là lui passeront avec le mariage.

— Eh bien !

— Je me soumets.

— A genoux ; pour me demander pardon.

Albert s'agenouilla et embrassa les deux mains qu'on lui avait abandonnées. Puis il se leva, et, saisissant Sophie, il l'emporta dans une valse. Si vous voulez bien toujours vous rappeler avec quelle conviction ils se croyaient fous l'un et l'autre, vous tiendrez peut-être, pour fort naturel, que, la valse une fois finie, Albert fût tombé aux pieds de la folle en lui faisant une déclaration dans les règles. A ce moment, le vieux Sesseville qui, caché derrière la porte, ne les avait pas quittés des yeux, entra furtivement, et, s'approchant de son neveu, lui glissa à l'oreille ces mots :

— Enfin, tu as donc avoué ta flamme.

Albert se leva stupéfait ; et les deux amoureux se séparèrent rouges de honte.

— Avez-vous bien arrangé toutes vos petites affaires ? continua le vieux magistrat ; vos projets sont-ils bien arrêtés? Allons ! vous étiez si bien quand je suis arrivé ! Rapprochez-vous... donnez-vous donc la main... Mais vous m'avez tout l'air de deux personnes parfaitement raisonnables... La guérison serait-elle opérée déjà ? Ma foi ! vive l'amour médecin !

— Par pitié, mon cher oncle, balbutia Albert à l'oreille de Sesseville, épargnez-moi : je me suis assez passablement acquitté de mon rôle. C'est tout ce que vous aviez à me demander.

— Faites-moi grâce de vos sarcasmes, disait tout bas Sophie ; je me suis assez ridiculisée en cédant à votre singulière idée.

Sesseville accueillit ces deux confidences avec un éclat de rire ; et pressant son neveu d'une main et madame de Senneval de l'autre, il leur dit sur un ton cornélien :

> Approchez, mes enfants, enfin l'heure est venue,
> Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue !

— Vous vous aimez, je le savais ; je vous ai entendus vous l'avouer ; rien de mieux. Maintenant, vous allez entendre mon pardon pour une mystification que je vous ai fait subir à tous deux. Oui, une mystification ! Albert, madame de Senneval n'est point folle, elle ne l'a jamais été...

— Jamais ! s'écria le pauvre jeune homme qui devint rouge et baissa les yeux.

— Et vous, madame, sachez que mon neveu n'a jamais été fou...

— Il n'était pas fou !

— Non ; il n'était que *timide*. Allons, ne rougissez pas ainsi ; on vous mariera au plus vite. Il fallait bien, que diable ! le décider à vous faire ses aveux. J'ai usé d'une ruse ; vous me pardonnez de vous avoir prise pour l'instrument d'une cure à opérer ? Allons, ta main, Albert ; la vôtre, Sophie, et tous deux sur mon cœur !

Qu'ils soient heureux ! ils le seront. Pourquoi ne le seraient-ils pas ?

Parlons d'autres choses. Le lundi de Pâques a eu lieu dans la salle du lycée Louis-le-Grand, une grande matinée musicale au profit d'*une pauvre maison d'orphelines*. On y a entendu madame Viardot, l'éminente cantatrice, madame Amédée Tardieu et mademoiselle Heermann, MM. Heermann, Muller et Malézieux. M. Vandenheuvel tenait le piano. L'établissement qu'il s'agit d'aider donne en ce moment asile à plus de cent orphelines.

Voici des nouvelles :

M. Jules Janin a fait, ces jours derniers, ses visites aux membres de l'Académie française. M. Dufaure a commencé les siennes.

On assure qu'un opéra intitulé *Salammbô*, est demandé à Verdi, et qu'il doit le livrer au plus tard en 1865. M. Théophile Gautier sera associé à M. Flaubert pour la composition du *libretto*.

Encore l'*Africaine!* Cette fois, on dit que l'œuvre est toute prête.

Madame Carvalho part pour Marseille, où elle chantera pendant quelques jours. De Marseille, elle se rendra à Londres, où elle est engagée à Covent-Garden. La troupe de ce théâtre réunira, cette saison, les noms les plus célèbres : Adelina-Patti, Nantié-Didiée, Marie Battu, Miolan-Carvalho, Tamberlick, Naudin, Faure, Graziani, Ronconi, Obin, Zina, Richard. Quelle liste ! ou plutôt quelle pléiade !

Au théâtre de Sa Majesté, Londres applaudira encore, mesdames Alboni, Artot, Trebelli, Ferraris, MM. Bettini, delle Sedie, Zucchini, etc.

Les amateurs étaient nombreux à la vente que nous avions annoncée des tableaux de M. Louis Viardot, à l'hôtel Drouot : Le Mangeur de moules, d'Albert Cuyp, a été vendu 6,100 francs ; la Cuisinière hollandaise, de Metsu, 3,900 francs ; le Concert à la ferme, d'Adrien Ostade, 7,750 francs ; Paysage après l'orage, de Ruysdael, 6,550 francs ; le Portrait de Marie-Thérèse d'Autriche, par Velasquez, 5,000 francs.

On parle d'un nouvel ouvrage du comte Alfred de Vigny, l'*Histoire de Richelieu*, dont la publication prochaine serait un événement littéraire ; d'une fort belle pièce de vers inspirée à M. de Lamartine par l'insurrection polonaise ; d'un roman auquel son auteur, peu connu encore, donnerait pour titre ce néologisme créé par les besoins de la polémique quotidienne, mais qui semble désormais entré dans la langue : *les Cléricaux ;* enfin une comédie en un acte et en vers, que M. Édouard Pailleron, heureux auteur des *Parasites* et du *Mur mitoyen*, vient de faire recevoir au Théâtre-Français.

Nous laissons le soin à un de nos plus aimables confrères, M. H. de Pène, de nous raconter l'ouverture du nouveau champ de courses à Vincennes :

« La première réunion de steeple-chases sur le nouvel hippodrome de Vincennes a offert un intérêt physiologique et psychologique auquel ne s'attendaient probablement pas les nobles patrons de cette création hippique.

» C'était le début des faubouriens sur le turf.

» En France, et à Paris particulièrement, les courses ont été longtemps et même jusqu'ici une institution et un plaisir d'origine étrangère, acclimatés non sans peine et non sans frais dans les mœurs de la société élégante. Le peuple proprement dit ne se fût jamais transporté en masse aux courses de Longchamp, moins encore aux réunions de Chantilly et aux steeple-chases de la Marche.

» Puisqu'il n'allait pas à la montagne, la montagne est venue à lui ; en d'autres termes, on a créé chez lui, sur son terrain, à Vincennes, c'est-à-dire au bois de Boulogne du faubourg Saint-Antoine, un champ de courses appelé peut-être à devenir, par l'animation du spectacle, par l'affluence des spectateurs et par la rencontre de toutes les classes de la société sur ce terrain neutre, un véritable Epsom français.

» C'est du moins l'avis d'Isabelle, la bouquetière du Jockey-Club, qui peut et doit faire autorité en ces matières.

» Mais, le premier jour, les blouses ont été, naturellement, un peu dépaysées sur le turf ; elles en ignoraient les usages, les exigences. On n'a pas le pied marin à sa première traversée. On ne commence pas par être vétéran, mais conscrit.

» Tout Belleville était descendu aux courses de Vincennes, et ces braves gens étaient venus là, naïvement, comme à une partie de campagne, emportant leur goûter dans un panier.

» Jusque-là, il n'y avait pas de mal ; c'était même faire de la fashion sans le vouloir, vu qu'il est de tradition et de bel air d'avoir faim et soif aux courses ; mais, où les débutants avaient tort, c'est lorsqu'ils prenaient la *banquette irlandaise* pour un banc de verdure, et s'asseyaient gaillardement dessus, déployant leurs provisions autour d'eux.

» On avait beau les prier de déranger leur petite installation, et les gardiens s'évertuaient vainement à leur expliquer qu'il fallait laisser la susdite banquette libre pour que les chevaux pussent sauter par-dessus.

» — Bah ! répondaient-ils avec cette tranquillité de l'enfant de Paris, qui en remontrerait quelquefois au flegme anglais lui-même : — Nous les verrons bien venir vos chevaux... C'est pas des locomotives après tout... on leur fera la politesse de se déranger un brin pour les laisser passer.

» Vous ne pouviez pas les tirer de là. D'autres ne voulaient absolument pas laisser aux jockeys le monopole de la piste et ceux-ci ont dû plus d'une fois crier gare pour n'écraser personne.

» Eh bien ! je parie qu'à la seconde journée l'apprentissage de ce peuple sera fait. Ils se comporteront bientôt comme des *turfistes* finis. Nos Parisiens n'ont pas besoin de deux leçons ; une leur suffit. »

Je n'ai plus qu'à me taire.

X. Eyma.

On a fait de nombreux essais pour découvrir le moyen d'empêcher la chute des cheveux, jusqu'à présent on n'avait réussi que très imparfaitement. Aujourd'hui l'*Eau* et la *Pommade vivifiques* appellent sérieusement l'attention, parce qu'ils ont des résultats auxquels il faut rendre justice. La chute des cheveux est arrêtée immédiatement si l'on se sert de cette eau et de cette pommade. Si les cheveux sont tombés depuis longtemps, on peut, avec de la persévérance, les faire repousser. Il y a dans ces compositions une séve qui régénère et tonifie les tubes capillaires. Les parfums employés sont très doux, la pommade est onctueuse, elle enlève les pellicules et rend la chevelure brillante tout en la faisant épaissir. Le dépôt de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques* est chez M. Binet, rue Richelieu, 29. Les deux produits ensemble coûtent 10 fr., mais pour les personnes qui veulent faire un essai, il y a demi-pot et demi-flacon pour le prix de 5 francs.

BLUETTES ET BOUTADES.

.·. Le plus grand châtiment d'un fourbe n'est pas d'être reconnu, mais de se connaître.

.·. A talent nain amour-propre géant.

.·. L'onde claire du fleuve se trouble en sortant de son lit, comme la sérénité d'une âme s'altère lorsqu'elle se répand dans le monde.

.·. Quand la bienfaisance trace sur son passage un sillon productif, l'égoïsme ne laisse derrière lui qu'une ornière stérile.

J. Petit-Senn.



VARIÉTÉS.

VOYAGE AU JAPON.

Nous empruntons à une relation de voyage au Japon publiée par le *Weckley Times* les notes que le voyageur a prises en allant d'Osaka à Ieddo. Osaka, c'est le Paris du Japon. L'une des cinq villes impériales, Osaka est agréablement située à l'extrémité sud de Niphon, dans une plaine plantureuse, sur les bords du fleuve navigable de Iodogawa qui coule au nord et tombe dans la mer un peu au-dessous de la cité. Le fleuve traverse le tiers d'Osaka, et ses eaux sont conduites par un large canal dans la partie sud où résident les habitants riches. Quelques petits canaux traversent la ville en tout sens et sont assez profonds pour être navigables. Ces canaux apparaissent couverts de bateaux chargés de marchandises, et qui s'arrêtent à la porte des négociants. Plus de cent ponts, dont quelques-uns extrêmement beaux, sont jetés sur ces canaux. Osaka est très populeuse; les Japonais se vantent de pouvoir y lever une armée de 80,000 hommes. C'est la plus importante ville de commerce du Japon : elle est heureusement située pour commercer par terre et par eau. C'est là que se rendent les plus riches marchands du Japon, les artistes les plus habiles et les manufacturiers les plus importants : aussi est-ce une ville de luxe en même temps qu'un immense bazar et une vaste usine.

« En arrivant à Osaka, dit le voyageur, nous nous enquîmes des principales curiosités, et l'on nous vanta le jardin botanique et le grand temple. Nous résolûmes d'aller le visiter. Nous pouvions, en traversant la ville, juger de son étendue, de son élégance et de sa richesse. Il faisait une chaleur brûlante, et cependant les quais de la rivière sur laquelle nous naviguions étaient encombrés d'une foule joyeuse que la température élevée n'indisposait nullement. Les embarcations dans lesquelles nous avions pris place étaient des bateaux couverts et distribués en plusieurs chambres. Nous passâmes sous d'innombrables ponts, tous construits en bois et dont quelques-uns avaient une grande longueur. Il nous fallut plusieurs heures pour arriver au jardin botanique. Nous prîmes terre enfin et fendîmes les flots de Japonais avides de nous contempler. Nous fûmes heureux d'arriver sains et saufs sous les arbres du jardin. Nous ne rencontrâmes là rien d'extraordinaire, excepté quelques plantes naines poussant dans la pierre et le charbon de terre. Placés sur une partie élevée du jardin, nous eûmes sous les yeux le panorama de la ville, c'est-à-dire l'ensemble de ses toitures. Bientôt nous quittâmes le jardin pour aller voir le grand temple.

» La route était presque déserte de ce côté, et l'on voyait de petits temples bâtis sur les côtés de la voie; nous avions une grande distance à parcourir, mais nous fûmes payés de notre peine par la contemplation de la plus étrange architecture du monde. Au centre d'une large rose quadrangulaire s'élevait une pagode de bois avec des dragons menaçants et des devises presque aussi menaçantes s'étalant sur la pagode, le toit gracieusement recourbé. Cette pagode était flanquée d'autres temples et située dans un beau parc. Le soleil commençait à descendre : aussi, en raison de la distance, était-il prudent de regagner nos bateaux; cependant nous ne voulûmes pas partir avant d'avoir dîné, et ensuite nous nous promenâmes dans la cour du temple pour voir un effet de lune éclairant d'une manière fantastique le vieil édifice où fourmillaient en guise d'esprits des soldats et des gens de police. Quelques-uns groupés et assis fumaient leur pipe silencieusement. Quant à nous, nous mâchions nos cigares et nous ajoutions par notre présence au pittoresque du vieux temple. A l'intérieur des salles, des yacunins écrivaient, d'autres soupaient, d'autres fumaient, et les serviteurs pressés circulaient à travers la foule. Les cuisines ne présentaient pas moins d'animation. Le charbon de terre brûlait avec de grandes flammes, partout ce n'étaient que rôts et que fritures. Les domestiques étaient apostrophés par des cris correspondant à notre hé! Ils répondaient par une exclamation équivalant à notre voilà! et tout ce mouvement produisait un bruit difficile à rendre.

» Nous ne quittâmes le temple que le lendemain matin. En rentrant à Osaka, les grandes lignes des rues solitaires nous parurent n'avoir pas de fin. A chaque instant nous croisions des ponts. Enfin notre retour était effectué, nous avions dépassé le palais impérial avec ses vastes bâtiments environnés de hautes murailles, flanquées, de distance en distance, de grosses tours carrées.

» Bientôt nous quittâmes Osaka. D'abord nous traversâmes une plaine parfaitement plate. Les gamins des villages par lesquels nous passions couraient après nous avec une impudence rare; ils nous interpellaient et se moquaient de nous avec un rare courage; mais il nous suffisait de faire retourner nos montures pour voir fuir bien loin cette foule de morveux japonais. Un monticule boisé se trouvant sur notre chemin, nous montâmes sur cette hauteur, d'où nous découvrîmes toute la plaine d'Osaka. La vue sur l'autre versant n'était pas moins belle : c'étaient des montagnes, des vallées se déroulant sous

un ciel sans nuages. Nous résolûmes de nous reposer et de déjeuner sur le monticule.

» La descente dura quelque temps, mais le panorama était si beau que le temps nous parut court. Nous entrâmes bientôt dans un grand village dont la population était assemblée. Cette foule nous était hostile, et dès que nous parûmes, nous fûmes accueillis par de terribles vociférations. Ce n'est qu'avec la protection d'un yacunin que nous sortîmes de notre situation périlleuse. Il suffit d'un signe de cet officier pour imposer silence à la foule, et dès lors des centaines d'hommes n'osèrent plus proférer une seule parole. Vraiment la police japonaise est parfaite; quelle meilleure preuve pourrait-on en donner?

» A la tombée de la nuit, nous arrivâmes à Nara, ville qu'aucun Européen n'avait visitée avant nous, excepté peut-être au temps des Portugais. C'est une vieille ville élégante et pittoresque, avec une belle pagode de bois et un temple. Une particularité curieuse, c'est le nombre de dains qui circulent dans les rues; ils n'ont pas à craindre d'être pourchassés et semblent jouir des mêmes priviléges que les cigognes dans notre patrie. La cour de notre hôtellerie était ornée de balcons circulant autour des bâtiments et reliés par des ponts jetés sur l'espace. On entendait murmurer le ruisseau descendant d'une montagne voisine : l'oreille en était charmée.

» Après Nara, nous rencontrâmes des montagnes où nous voyageâmes sous bois au milieu d'une végétation fleurie et embaumée; nous parvînmes dans une petite vallée au fond de laquelle courait un ruisseau, qui nous sembla être une vallée du Rhin; et quand nous arrivâmes à Cassangi, l'illusion était complète. Une rivière, ou plutôt un torrent, coule grondant au milieu des rochers aux flancs desquels s'accroche le village. Nous nous reposâmes pendant la grande chaleur du jour, puis nous nous remîmes en route en suivant le bord de la rivière, marchant au milieu de thés croissant tout près de l'eau et sur les rochers.

» A la nuit nous atteignîmes Serangi, et nous nous endormîmes en entendant murmurer l'eau d'une chute voisine. Quand nous nous éveillâmes, le paysage était absolument changé d'aspect. Le soleil n'était pas encore levé, et les brumes du matin couvraient encore les vallées. Nous traversâmes en bac une jolie rivière. Nous trouvâmes dans cette contrée bénie une population douce et gracieuse qui nous fit le plus aimable accueil; mais à peine le soleil eut-il illuminé les montagnes, que le pays se révéla à nous sous un aspect encore nouveau. Nous aperçûmes des hauteurs couvertes de pins, brisées par mille anfractuosités, dans lesquelles était cultivé du riz au bord de sources bouillonnantes. Nous étant arrêtés sur le haut d'une montagne, nous vîmes se dérouler à nos pieds une plaine dans laquelle s'étalait une grande ville environnée de faubourgs. Nous pénétrâmes dans cette ville, dont toutes les maisons étaient fermées. Au dehors, il n'y avait d'autres habitants que des gens de police, dont les bâtons nous semblaient des baguettes magiques ayant enchanté la ville et l'ayant transformée en désert sur notre passage. Aussi loin que notre vue pouvait porter dans la perspective de la rue sans fin où nous étions engagés, nous apercevions à peine deux ou trois êtres humains, attestant par leur présence que toute vie n'avait pas abandonné ces lieux. Toutes les maisons étaient tendues de toiles de coton bleues et noires, afin de préserver les habitants de notre vue. Nous traversâmes bravement cette cité où notre présence causait une si vive émotion; et, après avoir parcouru une trentaine de milles sous un soleil brûlant, nous cherchâmes un abri pour nous reposer.

» On entendait au loin le roulement du tonnerre; le ciel était couvert de nuages; un orage était imminent. Nous avions pénétré dans une gorge que surplombaient des rochers abrupts et où poussaient d'épaisses végétations. Enfin le tonnerre gronda sur nos têtes, l'orage se déchaîna, l'eau tomba à torrents, et le vent ajouta par ses mugissements à l'horreur de cette scène sauvage.

» Quand nous sortîmes du lieu où nous nous étions réfugiés, le soleil brillait de nouveau et colorait la pluie en arc-en-ciel; nous traversâmes un village et arrivâmes à un palais du Daimio, dont les murailles cyclopéennes et la porte gigantesque nous parurent d'un aspect imposant. Nous n'y fîmes qu'une courte pose. Nous traversâmes des places encombrées de peuple et bordées de maisons toutes remplies de jolies filles. Après avoir traversé la ville du Daimio et longé les murs de son palais, le plus grand que nous ayons jamais vu, nous nous arrêtâmes au bord d'une baie. Nous prîmes un bateau et nous fîmes conduire à Mia, grande ville sur l'autre bord. Pendant la traversée un nouvel et terrible orage éclata sur nos têtes. Nous passâmes la nuit dans la ville où nous débarquâmes, et le lendemain nous nous remîmes en route.

» Nous ne tardâmes pas à arriver dans une cité très pittoresque, ornementée d'appareils indiquant les quatre points cardinaux, non pour faire connaître la direction du vent, mais pour permettre aux Chinois superstitieux de s'orienter, afin qu'ils ne tournent pas la tête vers le nord, ce qu'ils considèrent comme funeste.

» De grandes difficultés nous attendaient dans cette ville où la police est très ombrageuse. Nous dirons, dans un prochain article, comment nous fûmes accueillis et comment nous nous échappâmes de cette cité, l'une des plus singulières du Japon. »





CENDRILLON

Paris, Rue de Richelieu 92.

Modèles de Costumes d'Enfants de la Mon. Pauline Royer. _ Mme. E. Desrey, Sucr. r. de Rivoli. 186.
Chapellerie de la Mon. Desprez Aux Amazones Bd. des Italiens 38. _ Parfums de Violet, fournisseur de S. M. l'Impératrice r. St. Denis. 317.

— (
de sa s
dresse
—
et la fi
toujou
ont l'
l'orgu
que l
recon
de d
s'obs
vivac
racte
se je
parc
tanc
yeu
pri
me
ser
cie
vi
pe
p
s'
v
s

LA LOCA GUERDA

RÉCIT DE LA COTE DU CHILI.

(Voyez le numéro précédent.)

— Oh ! oui, reprit le docteur, je l'ai vue aux pieds de sa sœur, dont elle baisait les mains avec une tendresse inexprimable, la pauvre enfant!

— Eh bien ! continua don Agustin, entre le père et la fille il s'est creusé un abîme qui va s'élargissant toujours, et, à force d'y plonger leurs regards, ils ont l'un et l'autre le vertige. Doña Mercedès a de l'orgueil, je vous l'ai dit ; cet orgueil n'est au fond que la délicate susceptibilité d'une jeune fille qui ne reconnaît à personne, pas même à un père, le droit de donner du ressentiment à son nom. Don Ignacio s'obstine à abriter derrière la dignité paternelle les vivacités de son humeur et l'impétuosité de son caractère. Qui cédera dans ce conflit? La fille doit-elle se jeter dans les bras de son père, et lui demander pardon du mal qu'il lui a fait?... Après une résistance prolongée, le père viendra-t-il, les larmes aux yeux, reconnaître qu'il a tort d'exécrer les *Godos* et prier Mercedès de retourner au bal pour y recommencer avec moi la contredanse interrompue? Ce serait là une faiblesse impardonnable, et don Ignacio, s'il agissait ainsi, passerait à bon droit pour un vieillard en démence. Combien il eût mieux valu pour don Ignacio et pour doña Mercedès ne pas fuir précipitamment de la capitale, et surtout ne pas venir s'enfermer dans une campagne où ils se trouvent livrés sans distraction, lui à son ressentiment, elle a ses douleurs ! Ils auraient su la suite de cet esclandre, qui a été vite oublié ailleurs, et dont ils gardent l'un et l'autre le trop vif souvenir. Des amis discrets leur auraient dit : — Eh bien ! oui, don Ramon et don Agustin, le cousin de Mercedès et le *Godo* se sont battus malgré les menaces de la police, mais ils ne se sont pas fait grand mal. Aux paroles que son oncle lui adressait devant tant de monde, don Ramon a répondu comme jadis le Cid à son père ; cependant, le *Godo* n'ayant insulté personne, entre don Ramon et lui il n'y avait aucune animosité. Aussi, après nous être fait l'un à l'autre une légère égratignure, nous nous sommes loyalement donné la main.— Don Agustin, m'a dit le neveu de don Ignacio, vous croyez peut-être que je cherche à épouser ma cousine? Rassurez-vous ; j'ai porté mes regards d'un autre côté, et je ne serai jamais votre rival. La police nous cherche, fuyons de compagnie. — Il m'emmena dans la province de Valdivia, près d'une famille espagnole qui possède de grands biens. J'ai compris alors que les paroles de don Ramon étaient sincères, quand il disait : « Je ne serai jamais votre rival. » Il a épousé la fille du *Godo* qui nous a donné asile, et ne sachant comment annoncer à son oncle don Ignacio une nouvelle qui l'eût bouleversé, il a préféré ne lui en rien dire. Ce silence a aggravé les soucis et accru les préventions de don Ignacio et de dona Mercedès : ils croient l'un et l'autre à quelques grands coups d'épée, à une catastrophe peut-être !... Ah ! docteur, c'est une mauvaise tactique de ne point vouloir parler de ce qui nous trouble et nous inquiète ; on se crée des fantômes qui obsèdent l'imagination.

— Et vous croyez sérieusement, don Agustin, qu'il est en mon pouvoir de chasser ces fantômes !

— Plus qu'un autre vous le pouvez, répondit don Agustin; vous avez accès auprès de Mercedès et de son père, vous êtes désintéressé dans la question, et votre caractère de médecin vous autorise à parler avec franchise ; enfin, si la tâche est difficile, n'êtes-vous pas certain de trouver dans la petite sœur Luisa un auxiliaire intelligent et affectueux ?...

— Nous verrons, nous verrons, répliqua le docteur Henri; je voudrais avoir dix ans, vingt ans de plus, pour que mes paroles eussent plus de poids!...

— Ne criez pas si fort après les années, elles viennent, et surtout elles s'en vont assez vite... Adieu, cher docteur, au revoir.

En achevant ces paroles, don Agustin piqua son cheval et se perdit dans les ténèbres. Le bruit de la vague battant la plage avertit le docteur du voisinage de la mer, qui bientôt lui apparut à la clarté des étoiles au fond d'un ravin. La teinte sombre des rochers suspendus de chaque côté de la route rendait plus visible la surface argentée de l'océan Pacifique. Un quart d'heure après, il atteignit les premières maisons du faubourg de l'Almendral, et à ses oreilles retentissait la voix du veilleur de nuit jetant au milieu du silence des rues son cri monotone : *Las doce han dado, sereno; viva Chile independente!* « Il est minuit sonné, temps serein ; vive le Chili indépendant ! »

IV.

Quelques jours après la rencontre que nous venons de raconter, le docteur Henri était allé faire sa visite accoutumée à bord du *Méridien*, mouillé en grande rade : il y a toujours dans un nombreux équipage quelque matelot maladroit qui se laisse choir dans la cale ou se blesse en travaillant aux agrès. Sa tournée achevée, le docteur revenait à terre dans un joli canot poussé par six avirons. La brise fraîche du matin chassait gaiement les vagues vers le rivage, et faisait flotter majestueusement en

tête des mâts les pavillons des frégates et des corvettes envoyées en station dans les mers du Sud par les grandes puissances maritimes; les navires baleiniers de toutes les nations laissaient sécher au soleil leurs voiles usées par les tempêtes du cap Horn. Plus près de la plage s'alignaient, en avant des trois-mâts à la marche rapide qui portent à travers le monde les produits de l'Europe et de l'Amérique du Nord, les bricks et les goëlettes à la fine carène venus du Callao, de Guyaquil ou de Panama; les légères polacres de Marseillé, de Gênes, de Livourne, mieux faites pour louvoyer au milieu de l'archipel grec que pour braver les grosses houles de l'océan Pacifique, et les bâtiments chiliens chargés de ces belles feuilles de cuivre rouge tirées des mines de Coquimbo, qui reluisent sur le flanc des vaisseaux comme des cuirasses. Il n'y a que la mer qui puisse offrir ces spectacles pleins d'animation dans lesquels se révèlent l'audace et l'énergie du génie de l'homme.

Tout en traversant cette flotte réunie sur un seul point de tous les pays du monde, le docteur laissait errer son regard sur la côte de Valparaiso, si pittoresque, si imposante à voir du large, et qui s'élève par rampes régulières depuis les sables du rivage jusqu'à la Cordillère, cachée sous la nue. Dans un pli de terrain, au second plan de l'immense panorama déroulé devant ses yeux, s'abritait la vallée riante où le hasard lui avait fait découvrir don Ignacio et ses deux filles. Le docteur n'oubliait point qu'il devait aussi une visite à cette famille souffrante. Il songeait au rôle difficile que don Agustin lui avait tracé lors de leur entrevue, et il s'étudiait d'avance à le remplir de son mieux.

Lorsque son canot toucha l'extrémité du môle, le docteur sauta lestement à terre; puis, après s'être arrêté un instant pour s'assurer que les matelots du *Méridien* retourneraient à leur bord sans passer par la taverne, il marcha vers la ville. Un jeune homme au teint brun, à la fine moustache noire, qui l'attendait à la porte de l'hôtel, l'aborda poliment. — Est-ce bien au docteur Henri que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur, répliqua le docteur un peu surpris; veuillez me dire le motif de votre visite...

— Vous connaissez don Ignacio et ses deux filles, docteur; vous connaissez aussi don Agustin Herrera qu'on nomme *el Godo*. Celui qui prend la liberté de s'introduire près de vous n'est autre que don Ramon Hurtado, le neveu de don Ignacio...

— Allons, pensa le docteur, voilà que l'affaire se complique; je ne cherchais que des plantes, et j'ai trouvé des aventures!... Après tout, les aventures font partie des voyages... Eh bien! don Ramon, que voulez-vous de moi? Votre blessure vous ferait-elle souffrir?

— C'était une bagatelle, et je n'y pense plus. Oserais-je vous prier de remettre à don Ignacio la lettre que voici?... Demain, si vous le permettez, je viendrai savoir de vous ce qu'en a dit mon oncle; car pour une réponse écrite, je suis certain qu'il n'en fera pas!...

Après avoir ainsi parlé, don Ramon se retira, laissant entre les mains du docteur la lettre qu'il lui recommandait de remettre à don Ignacio.

Le docteur fit seller son cheval. — Difficile affaire! pensait-il en attachant ses éperons; j'aimerais mieux avoir à rajuster dix bras et autant de jambes... Don Ignacio a dans le caractère une vivacité sans pareille; il est sanguin, impétueux... Dona Mercedès me paraît avoir une volonté de fer; elle en tient pour son Espagnol, c'est clair... Malgré sa beauté, elle me fait peur. Ah! combien je préférerais sa petite sœur Luisa!... Bah! je n'ai pas le temps d'être amoureux, et si j'ai préféré la vie errante aux douceurs du foyer paternel, ce n'est pas pour abdiquer mon indépendance en pays étranger... Puisqu'on fait de moi aujourd'hui un diplomate, un négociateur, un courrier, à cheval donc!... Et à la grâce de Dieu!

Le docteur partit au grand trot, dispos de corps et d'esprit, beaucoup moins contrarié de son message qu'il ne l'avait cru d'abord. La pureté de l'air et la chaleur vivifiante des premiers jours d'un été pareil à celui de l'Andalousie donnaient à tout son être une joyeuse énergie. Il avait presque oublié qu'au bout de cette promenade pittoresque il devait trouver une famille plongée dans la douleur. Cependant la maison de don Ignacio se montra bientôt à lui, à demi cachée sous les arbres qui l'entouraient, et il ralentit le trot de son cheval pour réfléchir un instant sur la délicate mission qui lui était confiée.

Le docteur mit pied à terre à l'entrée de la cour, et monta les marches conduisant au salon, du pas discret d'un médecin qui ne veut pas réveiller son malade. Les deux sœurs s'y trouvaient seules; Mercedès, assise dans le grand fauteuil de cuir, s'y balançait en agitant son éventail d'une main indolente; Luisa, assise à ses côtés et veillant sur elle avec sollicitude, travaillait à un ouvrage d'aiguille et chantait à demi-voix un refrain plaintif et doux. L'aînée l'emportait sur sa jeune sœur de tout l'éclat d'une beauté souveraine, elle trônait comme une reine auprès de sa suivante; mais si la beauté fière qui a conscience d'elle-même éblouit le regard et subjugue l'imagination, la grâce naïve qui s'ignore produit une impression plus profonde sur les esprits attentifs. En se faisant l'humble servante de sa sœur, Luisa, toute parée des charmes de l'adolescence, mettait sur son front, sans le savoir et sans y prétendre, l'auréole du dévouement et de la résignation.

Elle accueillit le docteur avec empressement, heureuse de voir arriver celui qui pouvait soulager les souffrances de sa sœur aînée. Quant à Mercedès, elle cessa d'agiter son éventail en rougissant un peu, et retomba dans une immobilité complète.

— Eh bien! *senorita*, lui dit le docteur en lui tendant la main, comment vous trouvez-vous? Dona Mercedès fit un geste hautain et garda le silence.— Ah! ah! on fait la grimace, on a juré de garder le silence...

— Prenez garde, docteur, dit tout bas Luisa; ne la tourmentez pas, je vous en prie : elle pourrait avoir une crise.

— Laissez-moi faire, *senorita*, répondit le docteur. Et s'adressant de nouveau à Mercedès : — Voyons, *senorita*, regardez-moi, s'il vous plaît. Voulez-vous parier que je vous fais recouvrer l'usage de la parole?...

— Jamais, jamais, *nunca, jamas*, répliqua dona Mercedès avec impatience.

— Très bien! voilà déjà deux mots de prononcés... Ah! *senorita*, vous avez un gros chagrin, je le sais, et vous avez juré de ne rien dire jusqu'à ce que... Où est votre père? où est don Ignacio? A faire sa ronde dans ses propriétés? Il a raison; ces promenades sont nécessaires à sa santé. Don Ignacio a le sang vif; il est porté à l'exaltation, et prompt à se mettre en colère... Ces hommes sanguins s'enflamment comme la poudre; ils ont le cœur sensible, ils sont expansifs et affectueux, mais il leur est impossible de raisonner de sang-froid.

En parlant ainsi, le docteur se promenait de long en large dans le salon. Luisa l'écoutait avec étonnement débiter ses aphorismes; Mercedès, gênée par sa présence et un peu effarouchée de la hardiesse de ses paroles, le regardait du coin de l'œil en cachant son visage derrière l'éventail. Au même instant, un bruit de pas se fit entendre sur la galerie, et don Ignacio entra, donnant le bras à une petite femme âgée, qui s'avança lestement au milieu du salon.

— Ah! voici dona Mariana, la tante et la marraine de mon père, dit Luisa au docteur. Et elle courut embrasser la petite vieille. Celle-ci avait l'œil vif et la physionomie animée; elle parlait avec assurance, d'une voix sonore, et relevait souvent les boucles de ses cheveux gris pour montrer la petitesse de sa main.

— Eh! bonjour, mes enfants, dit dona Mariana. Vous vivez ici dans une telle retraite qu'il faut venir vous y relancer pour avoir de vos nouvelles. Ignacio, mon neveu, vous avez là de charmantes filles!... Votre Mercedès est bien la plus belle personne de la province, et je ne m'étonne plus qu'elle ait fait sensation dans la capitale...

— Ma tante,... interrompit Ignacio.

— Eh bien! quoi? Elle a fait sensation, votre Mercedès; croyez-vous qu'elle ne le sait pas? Que voulez-vous dire avec vos gestes?... Et la petite!... Viens ici, ma Luisa, que je te regarde; tu as été si prompte à venir te jeter dans mes bras que je n'avais pas eu le temps de te voir. Eh! la voilà toute grande; jolis yeux noirs, beaux cheveux châtains. Elle est charmante, ma foi! Je crois me voir à son âge... Ah! mes enfants, la jeunesse passe vite; profitez-en. Dans mon temps, on savait s'amuser, on était de joyeuse humeur, on aimait le plaisir. Depuis ces grands changements politiques, il n'en est plus ainsi. Les révolutions rendent-elles les hommes plus sages? Je n'en sais rien, mais à coup sûr elles ne les rendent pas plus gais... — Puis, se tournant vers le docteur : — *Senor caballero*, lui dit-elle, vous qui êtes étranger, que pensez-vous de notre pays?

Le docteur n'eut pas la peine d'articuler la réponse; la petite vieille, s'asseyant auprès de la fenêtre, en face du miroir où elle se plaisait à voir l'image de sa propre physionomie, alluma une cigarette de maïs, et resta bien une demi-minute sans rien dire. Elle se reposait et prenait des forces pour recommencer une conservation dont jusqu'ici elle faisait tous les frais. Don Ignacio et ses deux filles semblaient embarrassés de sa visite; la loquacité désordonnée de la vieille tante pouvait soulever de délicates questions. De son côté, le docteur craignait que la franchise indiscrète de doña Mariana ne compromît le succès des démarches qu'il devait tenter. Il régna donc au salon un profond silence, tandis que la tante de don Ignacio lançait dans l'air les premières bouffées de sa cigarette.

— Ah çà! mes enfants, dit-elle en promenant sur ses petites-nièces des regards surpris, est-ce qu'il est de mode maintenant que les jeunes filles ne parlent pas? Et vous-même, don Ignacio, avez-vous perdu l'usage de la parole? Qu'y a-t-il donc? Que se passe-t-il entre vous?... Suis-je de trop ici?

Don Ignacio lui dit à l'oreille quelques mots qui la firent se retourner vivement vers Mercedès.

— Petite, viens près de moi, viens ici! Doña Mercedès se leva lentement, fit un pas vers sa grand'-tante, et resta debout, l'œil fixe, droite comme une statue. Doña Mariana lui prit la main : — Mon enfant, est-il vrai que tu sois folle?

— Ma tante, ma chère tante, s'écria don Ignacio, pouvez-vous lui faire une pareille question?

— Mais qui donc saura mieux qu'elle si elle est réellement folle? Voyons, Mercedès ma belle, tu n'es pas folle, n'est-ce pas?... Tu pleures, pauvre petite, tu as du chagrin; on t'a fait de la peine... Oh! ne te mets pas à genoux devant moi, tu n'as pas de pardon à me demander...

Mercedès ne s'était pas mise aux pieds de doña



Mariana; vivement émue, elle s'était affaissée et reposait sa belle tête sur les genoux de la vieille tante. Une parole affectueuse et tendre avait fait déborder ce cœur ulcéré et fier. Luisa, qui pleurait aussi, s'était rapprochée de son père; elle lui prenait la main, essayant de calmer par ses caresses l'agitation qui se trahissait sur son visage contracté.

— Don Ignacio, mon neveu, réponds-moi, dit doña Mariana; j'ai le droit de te parler comme un grand parent, car si je ne suis ton aînée que de sept ans, je suis la sœur de ta mère, et je t'ai tenu sur les fonts du baptême... Il y a quelque chose entre ta fille et toi!...

— Ma tante, si je suis votre neveu et votre filleul, je suis le père de mes filles, répliqua vivement don Ignacio. Brisons là.

— Voilà bien les hommes!... absolus, tout d'une pièce. Ils veulent que les pauvres femmes se taisent et souffrent. Eh bien! je ne me tairai pas...

— Depuis trois mois, reprit don Ignacio avec exaltation, depuis trois mois, cette fille que j'aime plus que moi-même s'obstine à m'affliger par son mutisme... Pas un mot n'est sorti de sa bouche; à toute heure du jour, elle fixe sur moi ses regards immobiles; j'ai voulu croire à de la folie!...

— Est-ce vrai, ma chère Mercedès? demanda la tante en pressant la tête de la jeune fille.

— Mais non, continua don Ignacio, il paraît que c'était une vengeance!... Ah! ces filles qui pleurent toujours ont parfois le cœur plus dur que les hommes auxquels on reproche souvent d'être emportés et insensibles.

— Mon père! dit Mercedès en s'accrochant toujours aux genoux de la vieille tante, mon père!... Les sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Laisse-moi, s'écria don Ignacio en se débarrassant des étreintes de Luisa, qui cherchait à le contenir, et faisant un pas vers Mercedès: — Ma chère enfant, répète-moi ce mot-là, tu ne me l'as pas fait entendre depuis un siècle!... Mercedès, se levant, se jeta dans les bras de son père.

— A la bonne heure! dit la vieille tante, à la bonne heure!... Puis, appelant d'un geste le docteur qui se tenait à l'écart: — Vous, monsieur, qui paraissez être l'ami de la maison, dites-moi donc un peu; ne s'agirait-il point de certaine affaire qui a fait du bruit à la capitale l'hiver passé?

— Je le crois, madame, dit le docteur.

— Ah! j'y suis maintenant; don Ignacio, mon neveu, puique vous voilà réconciliés, il faut oublier le passé et ne pas garder rancune au jeune homme. Hein?... tu entends. *Godo* ou fils du pays, qu'importe? il a du bien, il est de bonne famille...

— C'est là un nom qu'on ne doit pas prononcer ici, répliqua don Ignacio.

— Et pourquoi? Il a trouvé ta fille charmante; avait-il tort? Tu as lancé contre lui ton neveu, don Ramon, en plein bal; avais-tu raison?

— J'ai eu tort d'exposer aux coups d'un *Godo* un neveu que j'aime, répliqua don Ignacio; mais j'avais le droit de faire entendre à cet impudent *Godo* que ma fille ne serait jamais à lui. Pauvre Ramon! il a eu affaire à un spadassin, à une fine lame, et depuis lors je n'ai plus reçu de ses nouvelles!...

— Et le *Godo* n'a pas donné des siennes non plus, répliqua dona Mariana. Ce pauvre don Agustin! vous le traitez de spadassin parce qu'il répond à une provocation!

Mercedès était allée reprendre sa place accoutumée dans le grand fauteuil de cuir. Elle baissait la tête et prêtait au dialogue une oreille inquiète. S'approchant d'elle furtivement, le docteur lui dit à voix basse: — Courage, *senorita!* je vais entrer pour vous dans la mêlée... S'avançant entre don Ignacio et dona Mariana, il se prit à dire en souriant:

— Ce pauvre Ramon et ce pauvre Agustin que vous plaignez se portent l'un et l'autre à merveille. Ils sont bons amis; il n'existe entre eux aucune rivalité désormais; il est superflu de tenir la campagne pour deux ennemis dont l'hostilité n'a duré qu'une minute, le temps de se faire réciproquement une légère blessure qui a cimenté leur alliance.

— Que dites-vous là, docteur! s'écria don Ignacio. Vous paraissez bien informé des suites d'une affaire dont vous ne saviez pas le premier mot il y a trois jours? Je ne vous avais pas tout dit: mon neveu, don Ramon, pensait à dona Mercedès, et je l'encourageais dans ses prétentions.

Pour toute réponse, le docteur tira de sa poche la lettre que don Ramon lui avait confiée le matin même, et il la présenta à don Ignacio: — Prenez et lisez!

A mesure qu'il avançait dans la lecture de cette lettre, le visage de don Ignacio se colorait d'une rougeur plus intense. Quand il l'eut achevée, le papier lui échappa des mains, et il se laissa tomber sur un fauteuil dans un état complet d'insensibilité. Luisa et le docteur s'empressèrent de le rappeler à lui; Mercedès, prenant dans ses mains la tête de son père, l'embrassa avec ardeur, comme si elle eût voulu profiter de son évanouissement pour lui demander pardon de ce qu'il souffrait à cause d'elle. La belle et orgueilleuse jeune fille, à peine sortie de sa rêverie profonde, comprenait qu'une humiliation inattendue atteignait don Ignacio dans ses plus chères illusions.

Dona Mariana, en sa qualité de grand'tante, avait ramassé la lettre tombée aux pieds de son neveu, et,



tandis que celui-ci reprenait ses sens, elle la parcourait à haute voix et la commentait : — Eh bien! mes enfants, votre cousin don Ramon se marie... que dis-je! il est marié... Ah! je comprends ta désolation, mon pauvre Ignacio... Il a épousé la fille d'un *Godo!*... Il va donner sa démission du service militaire et vivre de ses revenus... ou plutôt de ceux de sa femme... Voilà un garçon sensé, et que les préjugés n'empêchent pas de saisir son bonheur là où il le trouve. En vérité, sa lettre est très joliment tournée, et j'y vois des compliments faits galamment à l'adresse de ses aimables cousines... Il est content, on le devine à son style. C'est tout naturel, une femme riche, de l'indépendance...

— Ma tante, dit tout bas Mercedès, grâce pour mon pauvre père! Ne voyez-vous pas combien il souffre?...

— Ah! oui, je l'ai dit, les femmes sont sans pitié comme les enfants, murmura don Ignacio en ouvrant les yeux. C'est une trahison, les *Godos* se donnent le mot pour mettre le siége devant ma famille; mais, sur l'honneur, je me défendrai chez moi comme jadis j'ai défendu contre eux le sol de la patrie... Luisa, ma bonne fille, donne-moi ta main que je me lève; docteur, aidez-moi à marcher!... Et c'est vous, vous que j'avais accueilli comme un ami, c'est vous, docteur, qui venez jeter une pareille bombe au milieu de ma maison!

— Ma chère nièce, laisse-le parler, ne l'interromps pas, disait la tante Mariana à Mercedès, qui n'avait à coup sûr aucune envie d'entrer en discussion avec son père, la colère est pour les hommes ce que sont les pleurs pour les femmes... Ça les soulage...

Mercedès jetait sur son père des regards effrayés et n'osait toucher sa main. L'autorité paternelle, contre laquelle elle avait lutté jusqu'à devenir à moitié folle, lui paraissait, vaincue et terrassée par la douleur, digne de tout son respect; mais les paroles douces et affectueuses qui consolent un cœur blessé ne se pressaient point sur sa bouche, que la fierté avait tenue si longtemps close. Il n'y avait pas d'ailleurs dans son esprit cette sereine candeur qui communique aux autres le calme et la quiétude. Ce rôle charmant de consolatrice, c'était dona Luisa qui le remplissait tout naturellement auprès de son père; ne s'étant jamais comptée pour rien, elle s'était habituée à sortir d'elle-même pour courir au-devant des siens et les assister dans leurs peines.

V.

Il était tard lorsque le docteur Henri se mit en route pour regagner Valparaiso. L'état dans lequel il avait laissé don Ignacio lui causait quelque inquiétude, et il eût volontiers passé la nuit auprès de son hôte, si la tante dona Mariana ne se fût trouvée là pour lui donner des soins. Ce soir-là, le jeune médecin ne fit aucune rencontre sur son chemin, son cheval, impatient de rentrer au gîte, le ramena tout d'une traite à la ville. Au moment où il atteignait les premières maisons des faubourgs, les horloges des églises sonnaient minuit, et à bord des navires endormis sur leurs ancres huit coups frappés sur la cloche annonçaient la fin du dernier quart de la journée. Fatigué de sa longue course, le docteur avait grand besoin de repos; mais, l'esprit troublé par les scènes douloureuses dont il venait d'être témoin, il appelait vainement le sommeil. A la longue il se calma. Depuis longtemps, le jour brillait, et il dormait enfin *à pierna tendida*, comme disent les Espagnols, profondément et tout d'une pièce, quand un petit coup frappé à la porte de sa chambre l'éveilla en sursaut.

— Entrez, dit le docteur; qu'y a-t-il de nouveau à bord? Entrez donc!

La porte s'ouvrit; au lieu des marins de son navire, auxquels il croyait avoir affaire, le docteur vit paraître devant lui deux jeunes gens de bonne mine qui s'avancèrent en s'excusant de le déranger si matin. C'étaient don Agustin *el Godo* et don Ramon Hurtado.

— Eh bien! que se passe-t-il chez don Ignacio? — Comment va doña Mercedès? — Qu'a dit mon oncle à la lecture de ma lettre?

— Messieurs, répliqua le docteur en se frottant les yeux, je ne puis répondre aux questions que vous m'adressez tous les deux à la fois... Veuillez vous asseoir, et j'essayerai de satisfaire votre curiosité. Il se passe chez don Ignacio de telles choses que je ne vous conseille pas de reparaître devant lui... Doña Mercedès va mieux, beaucoup mieux que son père maintenant. Ah! don Ramon, votre oncle a été douloureusement surpris de la nouvelle de votre mariage; sa fille, je vous le confesse, en a paru beaucoup moins attristée. Don Ignacio a été si vivement affecté, que j'ai craint pour lui une congestion cérébrale. Il est tombé sans connaissance sur un fauteuil; son visage était pourpre, il tremblait dans tous ses membres; je me reprochais de lui avoir remis cette lettre fatale.

— Je ne puis pourtant me reprocher de l'avoir écrite, dit don Ramon avec vivacité; en le faisant, j'accomplissais un devoir. Pour lui obéir, j'ai couru étourdiment provoquer ce brave *caballero* que voici; j'ai risqué ma vie par déférence à ses volontés!... Don Ignacio serait mon père, qu'il n'aurait pas le droit d'exiger davantage. Adieu, monsieur, j'espère que le temps calmera l'irritation de mon oncle, et que sa porte s'ouvrira un jour pour me recevoir ainsi que

ma femme; mais vous, monsieur, soyez assuré de la reconnaissance que je vous porte, et recevez mes excuses pour la légèreté avec laquelle je vous ai chargé d'une mission délicate.

— Et sa fille, parlez-moi de sa fille, dit don Agustin lorsque son ami eut pris congé du docteur.

— Laquelle? répliqua celui-ci d'un air distrait... Ah! oui, dona Mercedès; peu vous importe l'autre! Que Luisa pourtant a été charmante dans ces moments difficiles? Il y a des hommes énergiques, fiers, sûrs d'eux-mêmes, qui n'ont d'admiration que pour la beauté; ils recherchent dans le monde les astres qui brillent, comme l'aigle est attiré par le soleil. Vous êtes de ceux-là, don Agustin. Je ne connaissais encore que le son de votre voix, il faisait bien nuit, vous vous rappelez, quand nous nous sommes rencontrés l'autre soir. Maintenaint que je vous vois à la clarté du jour, je comprends qu'il y ait entre Mercedès et vous une affinité secrète... Mes réflexions vous font perdre la patience? Eh bien! j'arrive au fait. Dona Mercedès va mieux, je vous l'ai dit : elle s'est relevée du même coup qui a abattu son père. La défaite de l'un semblait être la victoire de l'autre. N'allez pas croire cependant que don Ignacio ait capitulé : plus que jamais il se renfermera dans le silence, comme dans les derniers retranchements de sa dignité offensée. La réflexion, le temps surtout pourront modifier ses dispositions.

—Le temps! interrompit don Agustin, le temps!... Mais il y a plus de trois mois que je n'ai vu dona Mercedès, même de loin!

— Le temps guérit plus de maux que la médecine, reprit le docteur. Résignez-vous, faites comme dona Mercedès. Quand la vérité a brillé à ses yeux, quand elle a compris que don Ramon, en se mariant, laissait son père isolé et sans appui contre d'autres prétentions, elle n'a point fait éclater sa joie. A peine échappée aux angoisses qui l'oppressaient, elle a eu pitié des douleurs de son père.

— Noble cœur! s'écria don Agustin.

— Elle a compris que ces douleurs méritaient d'être respectées, et que bien des nuages allaient obscurcir son horizon pour longtemps peut-être. Tout en sortant de sa torpeur et de sa mélancolie, elle semblait rêver encore et ne pas croire à un réveil complet. Les choses n'ont donc pas beaucoup changé de face, don Agustin; le jour s'est fait : on sait maintenant que vous n'êtes morts ni l'un ni l'autre, et que vous avez été à peine blessés. C'est quelque chose; mais moins que jamais don Ignacio permettra à qui que ce soit de prononcer devant lui le nom de *Godo*, et cette maison qui renferme toutes vos espérances restera close pour vous.

— Vous avez dit là une dure parole, docteur, répliqua don Agustin. Vous voyez les choses en noir!... Moi, je persiste à croire que la journée d'hier n'a pas été mauvaise. Je reviendrai vous voir; vous le permettez, n'est-ce pas? Si je ne vous avais pas ici pour me donner des nouvelles de Mercedès, peut-être me risquerais-je à en aller chercher moi-même.

— De la patience, don Agustin, de la patience; ne brusquez rien. Il y aurait de la cruauté à braver chez lui don Ignacio malade, attristé...

— Dites plutôt de la lâcheté, interrompit don Agustin, et Mercedès ne me le pardonnerait jamais

Habitué à la discrétion, le docteur n'avait point parlé de la tante Mariana, qui semblait disposée à favoriser les projets de don Agustin. Il craignait que celui-ci, encouragé dans ses espérances, ne tentât quelque folle équipée. Le même sentiment de délicatesse lui interdisait de faire connaître à dona Mercedès qu'il était devenu le confident de don Agustin. Entre ces deux jeunes gens, attirés l'un vers l'autre par une sympathie passionnée, s'interposait toujours la volonté paternelle. Don Ignacio considérait le mariage de son neveu comme une trahison; il était en proie à une irritation extrême. La tante Mariana essayait parfois de lui faire entendre raison. — Don Ignacio, disait-elle, vous vous rendez malade à plaisir, et vous causerez le malheur de votre fille!... N'y a-t-il donc aucun moyen de s'entendre?

Le père secouait la tête et ne répondait rien.

— En persistant dans cette résistance, reprenait la tante Mariana, vous faites deux malheureux, et vous vous condamnez à voir souffrir votre fille sous vos yeux. En sacrifiant vos antipathies, vos répugnances, vous ramèneriez la joie sous votre toit, et vous renaîtriez vous-même à la santé. Une parole suffirait à changer en bonheur ces tristesses, et vous ne la prononceriez pas!...

Don Ignacio, haussant les épaules avec dédain, allait lentement s'asseoir près de la fenêtre pour respirer l'air frais du dehors, et passait sa main sur son front brûlant. Rebutée du côté du père, la pauvre tante Mariana allait trouver la belle Mercedès, et, lui jetant les bras autour du cou : — Ma chère enfant, disait-elle, tu l'aimes donc bien, ce... *Godo!*

La jeune fille relevait fièrement son front, et promenait autour d'elle ses regards distraits.

— Ah! petite, reprenait la tante en hochant la tête, c'est ton secret, et tu es trop orgueilleuse pour me le confier. On te croirait folle, et tu ne fais que te plonger dans tes rêves égoïstes; oh! *loca cuerda!* tu ne vois rien de ce qui t'entoure : ton cœur, ton esprit, tes pensées, sont ailleurs!...

Désespérée de ne pouvoir pas plus provoquer les confidences de Mercedès qu'amener le père de celle-ci à une explication, la vieille tante courait vers la petite Luisa et l'embrassait avec effusion. La douceur



résignée de cette charmante créature l'attirait et la touchait jusqu'aux larmes; mais elle n'osait dire tout ce qu'elle pensait devant une aussi jeune fille. Alors, pour donner un libre cours à sa loquacité naturelle, la tante Mariana faisait une promenade solitaire dans le jardin et se parlait à elle-même en agitant l'eventail comme si elle avait eu à convaincre quelqu'un. — Après tout, murmurait-elle, c'est le père qui a tort... A qui s'en prend-il? Les événements ont détruit ses prévisions, et il se fâche... Vous avez beau résister, don Ignacio, ce qui est fait est fait... Votre neveu a pris la femme qui lui convenait, et vous n'empêcherez par votre fille de souhaiter un mari qui lui plaise... Bah! les pères ne s'entendent point à conduire les filles! Si j'avais été là, les choses auraient marché tout autrement... La Mercedès a de la tête, j'en conviens; elle est fière... Elle a tort de repousser les consolations que je m'empresse de lui apporter. C'est très mal... Que voulez-vous? sa nature est ainsi. Dans les grands cœurs naissent les grandes passions, et les grandes passions sont impitoyables...

Parfois, tandis qu'elle débitait ces beaux raisonnements avec une volubilité extrême et des gestes animés, le docteur se montrait de loin, et elle s'empressait d'aller à sa rencontre. Avec lui, elle pouvait parler beaucoup et sans contrainte; ne portait-il pas un intérêt sincère à cette famille dont il connaissait tous les secrets? Cependant il s'élevait souvent entre eux des discussions assez vives. La petite tante Mariana, pétulante malgré son âge et sympathique à la jeunesse, voulait que l'on enlevât de force, pour ainsi dire d'assaut, le consentement de don Ignacio, son neveu. Selon elle, il fallait qu'ils l'attaquassent tous à la fois; au moment où le pauvre père, forcé dans ses retranchements, n'aurait plus qu'à se rendre, don Agustin paraîtrait tout à coup, tenant dona Mercedès par la main, et, tombant à genoux, ils obtiendraient de don Ignacio attendri et vaincu la permission de s'unir l'un à l'autre. Le docteur répondait que les choses se passent ainsi dans les comédies pour la plus grande édification des spectateurs, mais qu'on devait d'abord donner à don Ignacio le temps de se rétablir complétement. — Laissez-le se nourrir de son chagrin, de son entêtement, si vous voulez, ajoutait le docteur; montrez de la déférence pour ses volontés absolues. Dans ce caractère impétueux, il s'opérera bientôt un changement facile à prévoir; les sentiments paternels refoulés par la colère prendront le dessus; le cœur comprimé battra avec plus de force, et il se rendra aux vœux de sa fille, parce qu'en cédant il croira faire encore un acte spontané de son autorité!

Quelques semaines se passèrent ainsi, pendant lesquelles le docteur eut beaucoup de peine à empêcher la petite tante Mariana de risquer une attaque imprudente. Les impatiences de don Agustin n'étaient pas moins difficiles à calmer; le jeune homme parlait souvent de la résolution qu'il avait prise de se rendre auprès de don Ignacio et d'essayer de vaincre ses résistances par les plus humbles protestations de respect et de dévouement.

— Dans quinze jours, mon navire aura mis à la voile, je serai parti, répondait le docteur, et alors vous ferez ce qui vous plaira; mais tant que je serai ici, je tenterai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous forcer à ne pas compromettre vos plus chers intérêts... Patience, vous dis-je; don Ignacio aime tendrement sa fille; il a beau se roidir, il n'y tiendra pas longtemps.

Ce mot de patience faisait bondir don Agustin, et les raisonnements du docteur n'avaient pas le pouvoir de le convaincre. Il formait mille projets incohérents pour hâter le dénoûment d'une situation qui lui semblait insupportable, et les exposait à son ami. Celui-ci combattait par des arguments fort raisonnables les plans romanesques de don Agustin, et après chaque entrevue l'Espagnol se retirait en disant avec l'accent du désespoir : — Vous n'aimez pas, docteur, vous avez le cœur froid, vous n'aimerez jamais!

VI.

Un jour don Agustin entra dans la chambre du docteur, plus agité encore que de coutume. Vêtu à la façon d'un *guapo*, il portait à la main sa *chicota* (1), et des éperons d'acier sonnaient à ses talons.

— Docteur, partons, vite à cheval!

— Pour aller où, s'il vous plait?

— Là-bas, chez don Ignacio... Pourvu que nous arrivions à temps! Tenez, entendez-vous?

— J'entends le bruit d'un chariot qui roule sur les pierres de la rue!

— C'est un *temblor* (2), vous dis-je, reprit vivement don Agustin, et dans une heure ce sera peut-être un *terremoto*. De grâce, cher docteur, hâtons-nous!

— Soyez franc, don Agustin; n'est-ce point un prétexte que vous inventez pour entrer avec moi sous ce toit?...

— *Por amor de Dios!* s'écria don Agustin, il s'agit bien de prétexte!... Ne sentez-vous pas sous vos pieds l'ébranlement du sol?... Encore une fois,

(1) Espèce de fouet en usage dans l'Amérique espagnole.

(2) On nomme ainsi, au Chili et au Pérou, les frémissements qui précèdent un tremblement de terre, *terremoto*.



partons avant que les chevaux épouvantés refusent de se laisser conduire.

Le docteur, ayant jeté un regard sur son baromètre, put se convaincre qu'il avait considérablement baissé. Dans la rue s'agitait déjà avec une sourde rumeur la population en émoi, qui observait le ciel assombri et chargé de nuages. Il fit seller son cheval en toute hâte, et sortit au galop, accompagné de don Agustin, qui éperonnait vivement sa monture et criait aux passants de se ranger. Les deux cavaliers avaient dépassé le faubourg de l'Almendral avant que de nouvelles secousses se fussent fait sentir. Tout à coup leurs chevaux inquiets se cabrèrent en frémissant, la terre trembla avec force, et du côté de la ville retentirent les cris de la foule éperdue, qui sortait des maisons en criant : *Misericordia ! misericordia !*

— Si j'avais autant de mille piastres qu'il se fait à cette heure de signes de croix à Valparaiso, je serais bien riche! dit don Agustin. Demain matin, on comptera dans la ville plus d'une église lézardée, plus d'une maison écroulée... Écoutez le bruit des vagues qui semblent s'agiter avec frayeur et répondre aux clameurs des hommes!...

Le docteur entendait parfaitement le triple bruit de la mer soulevée, de la terre qui tremblait, et des habitants qui se lamentaient; mais, les écarts de son cheval lui faisant craindre à chaque pas d'être lancé sur les pierres de la route, il ne répondait rien.

— Eh bien? reprit don Agustin, vous restez en arrière! Ah! votre cheval est un vieux routier qui sent le péril! Le mien est un peu plus jeune et partant plus hardi. Si vous voulez, nous les laisserons tous deux à la première maison qui se rencontrera, et nous continuerons à pied notre course.

— Soit! dit le docteur; mon pauvre vieux poney trébuche comme s'il était ivre...

Les deux cavaliers confièrent leurs chevaux à des gens de la campagne qui se tenaient assis hors de leur demeure, sur le bord de la route, et priaient la tête nue; puis ils continuèrent leur route à pied. La course leur paraissait bien longue à tous les deux; il y avait des rampes à gravir, et le bruit sourd de la terre tremblant sous leurs pas à de fréquents intervalles leur communiquait une commotion électrique qui les arrêtait court. — La nuit était noire; le docteur faisait de temps à autre sonner sa montre à répétition. — Une heure, deux heures,... disait-il à demi-voix; le jour est loin encore! Et toujours retentissait aux oreilles des deux amis le roulement de l'orage souterrain, courant à travers les entrailles de la terre et secouant les hautes montagnes, dont les cimes neigeuses recèlent des volcans. Les arbres frissonnaient, quoiqu'il n'y eût pas dans l'air la plus légère brise; les oiseaux volaient dans les ténèbres, et s'élevaient au milieu de l'air avec des cris aigus.

— Voici le jour! s'écria enfin don Agustin, et nous devons être près du lieu que nous cherchons...

Le jour se montrait en effet, non pas serein et lumineux comme les matinées précédentes, mais sombre et blafard : on eût dit qu'un astre funèbre répandait sa pâle clarté sur cette côte, menacée d'une catastrophe. Les secousses se succédaient à des intervalles plus rapprochés; il y en eut une plus brusque, plus retentissante aussi, qui fit craquer les rocs. La vallée entière oscilla avec ses arbres et ses buissons, comme une houle immense qui balance les navires et les canots. Un ruisseau, qui coulait au fond du ravin, disparut dans une large fissure, comme s'absorbe entre les fentes d'une terre séchée par le soleil l'eau qui s'épanche d'un arrosoir. Au même instant, la maison de don Ignacio se renversait sur le côté, lançant au milieu des airs une poussière épaisse qui l'enveloppa complétement pendant une minute. Les chevaux et les bœufs de l'habitation galopaient éperdus à travers la campagne. Les serviteurs, hommes et femmes, fuyaient au hasard avec des cris de terreur. Don Agustin et le docteur se précipitèrent sur la galerie de cette maison à moitié écroulée, et construite en bois comme la plupart de celles que l'on bâtit au Chili dans les campagnes. Ses portes brisées et ses fenêtres défoncées lui donnaient l'apparence d'une cage dont un chat a forcé les barreaux pour enlever les oiseaux qu'elle renferme. Les plafonds, à demi effondrés, pendaient par lambeaux, et les escaliers disjoints se détachaient de la muraille pièce à pièce.

— Docteur, dit don Agustin, courez au secours de Mercedès, et montrez-moi la chambre de son père.

— Holà, qui vient ici? Au secours!... criait une voix aiguë, que le docteur reconnut pour celle de la tante Mariana; au secours!... Me voilà suspendue dans les airs, prise entre deux solives!... Je leur disais bien que c'était un *terremoto;* ils n'ont pas voulu me croire... Les gens qui ont du chagrin sont d'une apathie incroyable en face du danger!... Par ici, *caballero !*... Ah! mon Dieu! avec cela que je suis dans un négligé à faire peur...

Théodore Pavie.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Nous commencerons aujourd'hui notre causerie par un aperçu général sur les modes d'été et sur les changements apportés dans différents nouveaux modèles de robes et de confections.

Trois genres de confections sont en vogue : la rotonde camail, la casaque et le petit paletot. La rotonde, ainsi que nous l'avons dit déjà, se fait généralement pareille à la robe. On voit un grand nombre de toilettes complétement assorties, le chapeau de crêpe est de nuance exactement semblable, les ombrelles, les gants et la chaussure sont du même ton. Le bleu et le violet paraissent les couleurs préférées pour ces harmonieux costumes. Les paletots différent du saute-en-barque de l'année dernière ; ils sont plus courts, leurs ornements varient à l'infini. Le paletot *gandin* et le paletot *montagnard*, destinés aux voyages, se garnissent soit avec des ruches, soit avec des franges. Les casaques se font ordinairement en faye noire, avec passementeries et guipure.

On fait quelques écharpes de forme décolletée, la maison *L'hopiteau*, 11, rue Vivienne, en a exécuté de très jolies ; elles sont de taffetas, ornées par des biais gansés, entourés de guipure basse. La même maison nous a montré plusieurs châles de barége grenadine avec haut volant à pointe réversible de guipure, dentelle de Chantilly ou de Lama.

Les formes des robes sont aussi très variées. On fait beaucoup de robes d'une seule pièce, étroites à la hauteur des hanches et très larges dans le bas. Quant aux manches, chaque couturière les établit à sa fantaisie, généralement elles sont demi-larges, à coudes, ouvertes au poignet et très garnies à l'épaulette et dans le bas ; nous reviendrons sur la description de plusieurs modèles afin de donner une idée des ornements.

La forme des chapeaux de ville se maintient, nous n'y voyons pas de modifications sérieuses. C'est au talent de la modiste qu'il appartient de les rendre gracieux et séyants. A ce sujet nous entreprendrons de décrire les nouvelles créations de la maison *Herst et Cie*, 8, rue Drouot, dont le goût charmant fait loi, en ce moment, parmi les femmes élégantes.

Un chapeau (toilette du matin) de paille Monaco est orné, sur le côté, d'une touffe de pavots rouges à cœurs noirs, le bord de la passe et le bavolet sont entourés d'un entre-deux de dentelle dans lequel est passé un petit velours noir. A l'intérieur, des pavots, de la dentelle noire et des joues de tulle blanc plissé à double. Une bride rouge et une bride noire.

Un autre chapeau est de crin blanc, il est orné de rubans ombrés, lilas et pensée. Sur la passe, une touffe de plumes lilas; le bavolet est de dentelle noire à pointes formant des festons. A l'intérieur, un pouff de violettes de Parme, du crêpe lilas et du tulle blanc.

Un chapeau (jeune fille) est de tulle blanc, garni tout autour par des ruches de tulle, sur le milieu une aigrette de roses pompons et brins d'herbes mortes. Intérieur, des mêmes fleurs dans des ruches de tulle; brides et bavolet de taffetas blanc.

Madame *Herst* a un petit chapeau rond qu'elle a nommé l'*incroyable*, il est de paille blanche, à calotte haute et petits bords très courts. Sur le devant, une aigrette de blé naturel avec un insecte (demoiselle) en or à ailes bleues. Un ruban de paille tressée tourne autour de la passe et tombe par derrière, il est frangé de paille. Ce même petit chapeau se garnit avec des rubans maïs ou bleu et des fleurs des champs. Il est extrêmement joli et convient surtout aux jeunes filles.

Disons encore quelques mots des chapeaux : il se fait une quantité de capotes de crêpe, avec calottes de taffetas ou tulle de même couleur et ruches assorties à la passe, à l'intérieur et au bavolet. Les brides, de taffetas, sont entourées de crêpe gaufré. La capote entière est du même ton. Les nuances, en rapport avec la toilette, sont ordinairement : bleu *nouveau*, havane, pensée, lilas ou gris feutre.

Nous avons vu, au bois de Boulogne, deux chapeaux exécutés par madame Herst. Le premier, porté par madame de L..., était de crêpe blanc et paille de riz, sur la passe un groupe de fleurs de géranium blanc rosé, avec feuillage et nœuds de paille de riz tombant. A l'intérieur les mêmes fleurs, du crêpe blanc et de la blonde. Bavolet de taffetas blanc avec nœud de paille ; brides blanches.

Le second chapeau, porté par madame de R..., était de grosse paille tressée garni, tout autour de la passe, par un biais de taffetas écossais bleu et vert. Dessus, et à l'intérieur, bouquets composés de marguerites des prés, pavots, chandelle, bluets et boutons d'or. Brides écossais assortis ; joues de tulle blanc ; bavolet écossais avec apprêt de dentelle noire.

Le même jour, un temps ravissant nous a permis d'admirer plusieurs jolies toilettes. Une d'elles se composait ainsi : robe de taffetas moiré, bleu nouveau, jupe garnie de chicorées et de médaillons de dentelle noire, doublés de taffetas blanc. Camail de faye noire, entouré de dou-

bles volants de Chantilly et d'arabesques de velours. Chapeau de crêpe blanc, bouillonné de tulle rose avec plume sur le marabout, et roses mousses à l'intérieur.

Une autre toilette de taffetas écossais bleu et vert. Jupe simple ornée de trois rangs de ruches de rubans assortis posés en festons. Rotonde de taffetas noir, garnie de biais gansé et petite guipure terminée par une frange de chenille. Capote de dentelle noire et crêpe lisse blanc, ornée de bruyères vertes avec mélange de bluets. Plusieurs bouquets posés sur la passe, à l'intérieur et au bavolet.

Ces deux toilettes, que nous citons entre mille, sont sorties des mains habiles de madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de la maison *L'hopiteau*.

Les costumes d'enfants nous offrent à leur tour de gracieuses nouveautés que nous nous empressons de décrire. Voici quatre toilettes nouvelles, deux petites filles et deux jeunes garçons.

Première toilette, jeune fille de huit à dix ans : Robe de cachemire blanc brodée, en bas de bouquets au point russe de soie bleue, avec une bande de taffetas bleu terminé par un plissé au bord de la jupe. Veste Figaro de taffetas bleu, manches arrondies, ouvertes au coude, et ceinture à pointes pareilles, le tout entouré d'une petite guipure noire et blanche. Chapeau rond, de paille de riz, brodé de velours bleu ; aigrette de plumes naturelles.

Deuxième toilette, petite fille de dix à douze ans : Robe de foulard mille raies, maïs et feutre. Casaque de taffetas noir, forme à dos flottant, avec manches à revers garnies, ainsi que la casaque, par des plissés de taffetas avec passementeries à grelot.

Chapeau rond, de paille d'Italie, avec ganse de paille à jour et aigrette de plumes frisées maïs et noir. Lingerie en batiste unie ; petite cravate de taffetas brodé.

Troisième toilette, petit garçon de cinq ans : Jupe et casaque ajustée, de popeline écossais, bleu, rouge et vert, garnies de grecque en lacet de soie noire.

Chapeau de paille rond (canotier) avec plumes feutre et rubans de taffetas écossais.

Quatrième toilette, garçon de sept à huit ans : Tunique et pantalons larges en drap bleu de France très léger. Ceinture en cuir de Russie jaune à clous d'acier. Guêtres et bottines assorties. Chapeau *Prince de Galles* en feutre blanc, à bords relevés, avec plume noire et bleue et galon de cuir.

Tous ces modèles nous ont été montrés par madame *Desrez*, maison *Pauline Royer*, rue de Rivoli, 186, spécialité de vêtements d'enfants, où les plus gracieuses nouveautés abondent à chaque nouvelle saison.

On portera des rotondes de dentelle, pour toilette habillée, dès que la chaleur permettra ce vêtement d'une élégance hors ligne. C'est chez M. *Violard*, rue de Choiseul, que nous avons vu des choses remarquables en ce genre. Le même fabricant prépare aussi des rotondes de dentelle blanche et des châles de dentelle noire ou blanche, dont le premier étage est arrondi. Les rotondes de dentelle peuvent être doublées en taffetas pour former transparent. On ajoute alors un second volant assorti, lequel flotte sur la robe et augmente la richesse de la parure. La maison *Lassalle*, qui vient d'expédier plusieurs riches corbeilles de mariage, complète nos renseignements en nous montrant des châles splendides de cachemire de l'Inde brodé et de cachemire français, avec bordures et franges de style entièrement nouveau. Dans ces corbeilles, les bijoux de fantaisie ont fait merveille. Il y a en ce moment des écrins de grenat : galerie de peigne, broche, boucles d'oreilles, bracelet, bague, etc. L'or est recouvert par une myriade de petites pointes incrustées de grenat et de rubis, qui font un effet étonnant et diffèrent complétement de ce que l'on avait vu jusqu'à ce jour. On dit que ces parures seront beaucoup portées aux réunions du soir, bains de mer et eaux. Les robes blanches et quelques ornements de feuillage feront, à l'aide de ces bijoux, des toilettes d'une aristocratique simplicité.

Donnons à la lingerie une place qu'elle réclame pour ses récentes créations. Voici premièrement un fichu pèlerine à pans carrés, composé de mousseline à plis crevés sur la longueur. Des entre-deux de guipure assez larges ont en dessous du ruban de taffetas bleu bluet; de chaque côté de l'entre-deux une guipure froncée forme ruche, et la pèlerine se termine par un volant de guipure. Les manches assorties sont à coudes, avec des revers en guipure et rubans pareils à la pèlerine.

Mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, en nous montrant la parure que nous venons de décrire, nous a laissé admirer une foule d'objets nouveaux. Parmi ces derniers, nous pouvons citer des bonnets à pointe sur le front, arrondis sur les côtés, de forme Marie-Stuart. Le bord est garni par des ruches de blonde, en dessus desquelles se trouve un plissé de taffetas, qui simule une seconde ruche. Le fond est flottant; on ajoute quelquefois des fleurs très légères à ces bonnets séduisants et d'une coquetterie délicieuse. Les manches à poignets se portent encore beaucoup. Les poignets sont mêmes généralement plus haut qu'ils n'étaient il y a quelque temps. On met sur la longueur trois ou quatre boutons en or, reliés entre eux par une chaînette de Venise. On prépare des manches nouvelles pour les robes d'étoffes légères; elles sont ouvertes, mais pas très larges ; on les orne d'entre-deux et de rubans. Il est certain que les corsages suisses, les pèlerines de lingeries et les chemisettes blanches joueront un très grand rôle dans les toilettes de cette saison, et que la lingerie aura fort à faire pour répondre à tout ce qu'on exigera d'elle.

Les mouchoirs font partie de la lingerie de trousseau, et aussi de la lingerie de fantaisie; ils sont devenus très luxueux; il est important de les choisir en harmonie avec les autres parties du costume ; car on doit remarquer que l'on professe depuis quelque temps une grande *unité* dans l'ensemble des ajustements. Pour bien se rendre compte de l'importance des mouchoirs, il faut visiter les magasins de la *Compagnie irlandaise*, 97, boulevard de Sébastopol, car cette importante maison est une spécialité et fait fabriquer à chaque saison les modèles qui doivent assortir aux étoffes et ornements en vogue. Voilà pourquoi nous avons en ce moment les vignettes *Alexandra*, les mouchoirs Palmerston, les bordures Valeska, etc., composés élégants qui se rattachent aux créations les plus en renom. Comme très grande nouveauté, nous signalerons encore



les vignettes à quadruples rayures coupées de fleurs de lys, sur fond de batiste blanche, dessins solides, nuances très bien réussies, simples et distinguées.

On peut se figurer que nous ne terminerons pas sans donner quelques indications au sujet des jupons. Il faut y songer plus que jamais; les robes traînantes mettent les jupons en vue, et nous voici forcés à avoir autant de jupons que de robes. Cependant, pour simplifier un peu, il suffira, si l'on veut nous croire, de trois jupons que voici, pour répondre aux exigences des toilettes d'été: Une première jupe en alpaga blanc, avec ruche pareille sur deux rangs et broderies de nuance tranchée entre deux. Une deuxième jupe en tissu anglais gris ou feutre, avec bordure jardinière écossaise. Une troisième jupe en reps rayé, ornée de tuyautés et d'application de taffetas. Avec ces trois *surjupes*, dont on trouvera les modèles et leurs nombreuses variétés dans les magasins *E. Creusy*, rue Montmartre, 133, en même temps que les jupons ressorts acier fin de forme nouvelle, on pourra, disons-nous, avoir une provision suffisante pour passer la saison à la campagne ou aux eaux.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 706.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de crêpe avec ruban de taffetas blanc, orné d'une plume qui vient se retourner sur le bord de la passe.

Le bavolet est bordé d'un ruché de crêpe.

Sous la passe, qui est tapissée de blonde, il y a un chiffonné de taffetas avec une grappe de fruits de cacao.

Brides de taffetas blanc.

Robe de taffetas clair, garnie de biais de taffetas de couleur tranchante, encadrés par un galon de soie noire et une petite soutache.

Le corsage est montant, à pointe devant et à pattes.

Vertugadin retombant sur la jupe au bas du dos.

Sur le corsage est posé un biais large de 4 centimètres qui dessine une berthe ronde sur le dos et descend sur le devant, se croisant en losange au bas du corsage.

La manche, à coude, est fendue sur 15 centimètres en bas de la couture. Les coins sont relevés en retroussis, et l'ouverture est garnie d'une cordelière avec glands. Sur la couture et sur les retroussis il y a un biais de 4 centimètres.

Les biais qui ornementent la jupe ont 5 centimètres de largeur; le rang supérieur remonte former deux losanges et demie sur chaque lé. Le rang inférieur accompagne l'autre et se croise sous chaque montant.

— Chapeau de tulle recouvert de bouillonnés de blonde. Le bandeau, sous la passe, est garni par une touffe de boutons de roses.

Le dessus est orné de coques de blonde et de tulle retenues par une traverse de ruban de taffetas de couleur, auquel vient se réunir la bride.

Sur le bavolet de taffetas il y a un bavolet de blonde qui s'arrondit sur le milieu.

Robe sans couture à la ceinture.

Corsage montant, plat. Tout le devant est garni de pattes en entre-deux de dentelle noire encadrés par une dentelle *badinée*, ayant à chaque extrémité une rosace avec aiguillettes de soie.

Poches garnies de même.

Sur chaque lé de la jupe, il y a une quille composée de six pattes graduées composées de la même manière.

La manche à la *hussarde* est unie devant, et garnie depuis l'épaule et autour du poignet d'un bouillonné de taffetas encadré par un entre-deux avec bords de dentelle.

Le bouillonné est ouvert à partir du dessous du coude et l'ouverture est bordée d'une petite dentelle noire.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

CÔTÉ N° 1.

Patron du par-dessus FÉNELLA reproduit sur la planche de la maison Gagelin, *qui a bien voulu nous donner le patron.*

Ce vêtement doit être coupé de 33 centimètres plus long du bas, pour avoir sa grandeur naturelle.

N° 1. Derrière.

A la hauteur de la ceinture, la jupe forme un pli qui vient se coudre à plat. L'ornement de soutache qui garnit le dos depuis l'encolure se continue un peu sur le pli et s'y termine par une cordelière et un gland. Les lettres A indiquent le raccord.

N° 2. Devant.

N° 3. Manche.

Les côtés ne sont pas cousus, un dessin soutaché les retient.

La manche a un parement figuré par un agrément de soutache que nous avons indiqué dans l'espace B. Le collet est simulé par un ornement.

Chapeau de la maison Fournier, *rue Drouot*, 8.

N° 4. Passe.

N° 5. Forme.

N° 6. Bavolet.

Ce patron coupé avec soin est très bon, nous le devons à l'obligeance de madame *Fournier*.

CÔTÉ N° 2.

N° 7. Patron d'un fichu *Figaro*, attaché devant par une broche ou un nœud à l'endroit A. Ce fichu se fait de lingerie ou de dentelle selon la destination. Il se fait aussi pour la ville pareil à la robe.

N° 8. Passe de chapeau de la maison *Alexandrine*.

N° 9. Corsage d'enfant. Devant formant veste.

N° 9 *bis*. Sous-corsage bernois.

N° 10. Petit côté.

N° 11. Dos.

N° 12. Manche

Le patron n° 8 *bis* qui forme brassière bernoise se coud sous le patron n° 8 dans la couture du côté. Ce patron ouvre et boutonne devant. On le borde d'un petit plissé de ruban n° 4, comme le revers de la manche.

La petite veste est maintenue en haut par une agrafe; on entrevoit une guimpe suissesse à petits plis.

N°s 13 et 14. Bonnet pour enfant, point de poste et minute.

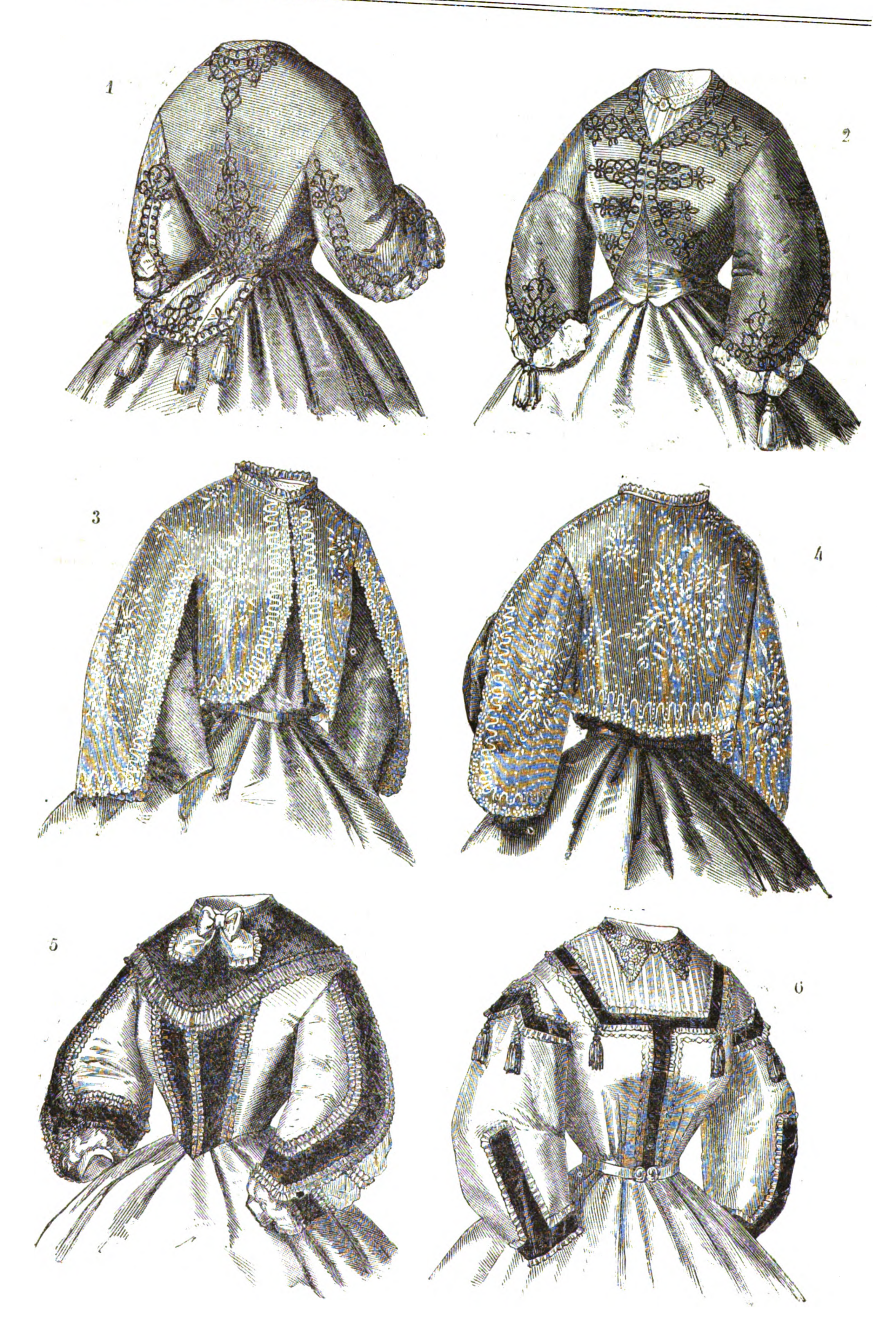
N° 15. Col *Colin*, pois plumetis et cordonnet.

N° 16. Manchette assortie.

N° 17. Col au plumetis, à exécuter sur nanzouck double. Le dessin est entouré de six rangs de piqûres.

N° 18. Manchette assortie.




1
2
3
4
5
6

EXPLICATION DES CORSAGES.

Nos 1 et 2. Corsage Lonjumeau. — Veste de soie, brodée de soutache et de galons. Cette petite veste est garnie d'un col à revers. La manche zouave est retenue en bas par un lacet avec glands. Quatre glands ornent la *basquette*. Avec ce corsage, il y a un gilet de soie de couleur tranchant sur celle de la toilette.

Nos 3 et 4. Zouave de mousseline brodée, se portant sur un corsage bouffant, pour intérieur.

No 5. Corsage de taffetas avec col et plastron simulés par une application de guipure et garniture de taffetas ruché. La manche à coude derrière et presque droite dans la couture, est ornée de même. Elle est ouverte à partir du coude et retenue par une ruche, et au poignet, par un entre-deux de guipure avec ruches.

No 6. Corsage décolleté, carré. Taille ronde. Garni de bandes noires entre deux petites ruches. Jockey à dents, garni de même. Manche ovale, c'est-à-dire plus étroite à l'épaule et au poignet; même garniture; glands de soie noire.

Courrier de Paris.

L'homme que je rencontrai ce soir-là, avait quelque chose de singulier dans le regard, sa démarche était hésitante, on eût dit qu'il avait peur de blesser le pavé qu'il foulait; sa tête retombait lourdement sur sa poitrine, comme chargée d'un souci d'État; ses bras ballottaient le long de son corps frissonnant. On eût dit un héros de roman sinistre. Quel était cet homme? Que voulait-il? Où allait-il? D'où venait-il? Je n'essayai pas de le lui demander; peu m'importait. Cet homme m'apparaissait pour la première fois, à coup sûr, et il me semblait le reconnaître et qui pis est le connaître. Je le suivis du regard un instant; on eût dit qu'il s'en apercevait, car il se retourna comme contrarié de l'attention dont il était l'objet. Je détournai la tête et le laissai continuer son chemin.

Cet homme n'avait pas fait cent pas que je vis apparaître dans la direction d'où il était venu, une jeune femme à l'allure inquiète, précipitant sa marche, la tête au vent, l'oreille au guet; elle pouvait bien avoir trente ans (l'homme me parut n'avoir point d'âge); elle n'était ni laide, ni jolie, — la pire condition physique pour une femme; — sa toilette était fort simple, mais sentait l'aisance; elle était bien gantée, bien chaussée, et les deux ou trois bijoux qu'on pouvait apercevoir sur elle, tels que la broche qui épinglait son châle, ses pendants d'oreille, étaient d'un goût remarquable. Cette femme s'arrêta plusieurs fois en toisant les maisons, puis donna un moment à gauche, prit ensuite à droite, revint à son point de départ, et tout à coup partit comme une flèche sur la piste de l'homme qui venait de passer, de même que celui-ci, elle me lança un regard de curiosité.

— Ah çà, me demandai-je en me frottant les bras pour m'assurer que j'étais bien éveillé, que veut dire cela?

Je n'étais pas quitte de mes surprises. A cinq minutes d'intervalle, un enfant de six à huit ans, bouclé, rose, dodu, joufflu, arriva s'en allant à l'aventure. C'était un petit garçon vêtu d'une chemise de fine batiste, laissant à nu ses épaules appétissantes et ses jambes robustes. Il tenait sous son bras droit un chien de la grosseur du poing et qui, de temps en temps, léchait au bord des lèvres de l'enfant des traces de confitures. Tout souriant, l'air naïf et placide, il parut moins hésitant que l'homme et la femme, ne donna ni à droite, ni à gauche, marcha tout roide devant lui, me croisa sans s'inquiéter de mon regard de plus en plus étonné et, sans hésitation, tourna le même coin de rue où les précédents fantômes (j'étais autorisé à les nommer ainsi) s'engouffrèrent.

Machinalement je fis, à mon tour, quelques pas en avant et remontai vers le point où j'avais vu successivement déboucher l'un après l'autre mes trois nocturnes promeneurs. Rêvais-je? Était-ce une hallucination? Je ne savais que dire, que penser, que conclure. Rien ne me semblait fantastique autour de moi; j'étais bien sur un pavé parisien, dans une vraie rue parisienne; les becs de gaz brillaient comme à l'ordinaire, sans plus ni moins d'éclat; je voyais se mouvoir à mes côtés des êtres vulgaires; un commissionnaire chargé d'une lourde malle me heurta l'épaule; un cocher menant à triples coups de fouet ses deux rosses passa à un trot simulé à deux pas de moi; à la porte d'un marchand de vins, appendus à deux rangs de ficelle superposés s'étalaient les journaux du soir que quelques passants achetaient trois sous et s'éloignaient en regardant du coin de l'œil le cours de la Bourse avant que de lire la politique; à dix pas brillaient les fenêtres d'un café et les orifices d'un estaminet lançaient dans la rue des nuages de fumée de tabac, avec le choc des billes d'un billard; des soldats frôlaient le trottoir, se hâtant trois par trois; des gardiens de nuit, drapés dans leur longue capote et le képi sur les yeux, se promenaient majestueusement; en un mot, j'étais dans le milieu ordinaire et quotidien de la vie parisienne, et pourtant je venais, à n'en pas douter, d'assister à une scène fantastique.

Rêveur, je gagnais mon domicile près duquel il existe un corps de garde; arrivé devant la sentinelle j'entendis comme un grand bruit de crosses de fusil et de pas précipités. C'étaient quatre hommes et un caporal qui s'en revenaient conduisant au milieu d'eux l'homme, la femme et l'enfant dont la vue m'avait si fort intrigué. Quel crime avaient-ils commis? De quel scandale ces êtres d'un aspect si innocent, venaient-ils de se rendre coupables? J'allais peut-être le savoir. Je laissai passer quelques minutes pour donner à l'officier commandant le poste le temps de faire son devoir; puis je vis celui-ci reparaître bientôt sur le seuil de la porte, le visage ému, et comme un homme qui éprouve le besoin de respirer le grand air. Je m'approchai de lui, le saluai, et lui demandai de quoi il s'agissait.

— Rien que de très simple et de très triste, me répondit-il; ce sont de pauvres fous.

— Fous?



— Oui, deux sur les trois; le mari et la femme. On vient de m'apprendre que ces pauvres gens, recommandables négociants du quartier, avaient cinq enfants ; ils en ont perdu quatre en trois jours; à la mort du premier, le père dut faire bonne et énergique contenance devant la douleur navrante de la mère ; au second jour, deux des autres enfants moururent à un quart d'heure de distance ; cette fois le père fut littéralement ivre de douleur; la mère qui avait au contraire épuisé toutes ses larmes la veille, montra des apparences d'énergie qui n'étaient que la preuve de son affaiblissement moral et physique. Quand ce fut au tour du quatrième enfant de mourir (la mère l'allaitait), les deux malheureux martyrs se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et ne se séparèrent de leur étreinte que fous. Jusqu'à ce soir leur folie avait été très douce, car depuis quinze jours que ce fatal événement est arrivé, ils sont persuadés avoir mis leurs enfants en pension dans un établissement voisin, et tous les soirs ils se rendaient en cachette l'un de l'autre dans le pensionnat où par pitié on les admettait, et là, sans se reconnaître, ils passaient des heures entières dans le parloir, s'imaginant avoir leurs enfants à côté d'eux et les caresser et leur donner des conseils sur leur travail, sur leur conduite. Le pauvre petit qui est là avait appris à suivre ses parents et les rejoignait instinctivement au parloir du pensionnat. Mais ce soir, ils ont eu l'un et l'autre comme un réveil de leur raison ou plutôt de leur douleur endormie, ils ont mis le pensionnat sans dessus dessous; si bien que la force a dû intervenir pour les en faire sortir.

Pendant que l'officier me racontait ce que je viens de rapporter, des sanglots déchirants passaient à travers la porte close du corps de garde. Un médecin y pénétra, puis en sortit bientôt, conduisant par la main le petit garçon tenant toujours son chien dans ses bras. Aux questions de l'officier, le médecin répondit :

— Demain je viendrai les chercher pour les conduire dans une maison de santé.

Voilà l'emploi d'une de mes dernières soirées. Pendant ce temps-là, la veille ou le lendemain, il y avait chez madame la baronne de Mayendorff une fête dont tout Paris a parlé, en faveur des écoles de Saint-Joseph. Cette fête en trois actes a duré trois jours. Ces trois actes se sont beaucoup ressemblé ; au dernier, ou si l'on aime mieux à la dernière soirée, après diverses petites pièces charmantes, jouées d'une façon tout à fait remarquable, on a représenté des tableaux vivants et quels tableaux ! Vers minuit, le rideau de la scène s'est levé sur le premier tableau : *Judith*, par Horace Vernet. Impossible de mieux réaliser l'idéal de Judith. Impossible d'être plus belle, plus touchante, plus terrible que madame Bartholony sous cet aspect. Impossible de pousser l'art et la vérité plus loin que madame la duchesse Stéphanie Tascher de la Pagerie empruntant les traits et le costume de la fidèle et courageuse compagne de Judith. A ce premier tableau a succédé le second : la *Toilette d'Esther*, grande composition dont les figures, si elles eussent été peintes par Winterhalter, n'eussent pas été plus charmantes. Au second tableau a succédé le troisième : *Rebecca à la fontaine*, par Horace Vernet. C'était la Bible elle-même sous les traits de madame de Forbin-Janson. Au troisième tableau a succédé le quatrième et le dernier inscrit sur le programme : *Graziella*, groupe de pêcheurs napolitains, composé avec beaucoup d'art et ayant pour accompagnement une romance italienne chantée par M. Franceschi. Il était plus de minuit, le programme était épuisé et le public n'avait plus qu'à se retirer plein de reconnaissance pour madame la duchesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, qui avait pris tant de peine pour organiser et pour diriger ces trois représentations, lorsque le rideau se relevant a montré un ermitage portant cette indication écrite : *Ermitage de Passy*, et au fond de cet ermitage, dans le costume d'ermite, madame la comtesse de Castiglione.

Puisque nous parlons tableaux, exprimons un regret qui est au bout de toutes les plumes, dans tous les journaux et sur toutes les lèvres. On sait qu'une décision ministérielle empêchera cette année les peintres français d'exposer au Salon plus de trois de leurs œuvres. Parmi les grands artistes que cette mesure restrictive doit atteindre, on cite M. Hippolyte Flandrin. Il n'a pas fait depuis deux ans moins de six portraits de personnages célèbres à divers titres, celui du baron J. de Rothschild par exemple. Pour s'épargner l'embarras d'un choix difficile, il se serait, dit-on, résolu à ne présenter aucun de ces portraits, et le seul qu'il enverra au Salon sera celui de l'empereur. On le dit magnifique ; mais les autres n'étaient pas moins dignes des honneurs de l'exposition.

Nous avons annoncé la retraite de Maillart, de Samson, de Ferville. La brillante représentation d'adieu de ce dernier artiste fera époque dans le monde dramatique. Le soir, ou plutôt la nuit de cette représentation qui a fini à deux heures du matin, les boulevards ont été animés comme au possible ; une foule compacte stationnait devant le Gymnase ; un piquet de cavalerie se tenait sur la chaussée, en face du théâtre illuminé, et la ligne des voitures particulières atteignait la porte Saint-Denis. La cour et la ville assistaient à la représentation. L'Empereur et l'Impératrice sont restés jusqu'à la fin de la représentation, à laquelle ils ont paru prendre le plus vif intérêt. Donnant plusieurs fois le signal des applaudissements, ils ont salué tour à tour, avec un vif intérêt, l'apparition de tant d'acteurs éminents : Samson, Duprez, Ponchard, Bouffé, etc., l'honneur et le regret des théâtres, venus de toutes parts pour faire leurs adieux à leur vieux camarade et contribuer à son dernier succès. La recette a atteint près de 12,000 fr. L'Empereur avait royalement payé sa loge 1,000 fr.

On a si souvent demandé la liberté des théâtres, que l'on ne saurait vraiment dire aujourd'hui à quoi servirait cette liberté; car les théâtres se multiplient à foison. Deux scènes nouvelles viennent d'être concédées. On annonce officiellement la nomination de M. Lockroy et de M. Champfleury comme directeurs, l'un du théâtre nouveau du *Prince-Eugène*; l'autre du théâtre renouvelé des *Funambules*. Ces deux salles de spectacle sont en voie de construction sur le boulevard des Amandiers. La première, où l'on jouera le drame, la comédie, la tragédie, sera, espère-t-on, ouverte en mai 1864.

Vous souvenez-vous d'une petite pièce jouée cet hiver à l'Opéra-Comique sous le titre : *la Déesse et le Berger*?



Cette petite pièce fait plus de bruit hors de la scène qu'à la scène. C'est d'abord M. du Locle, l'auteur des paroles qui, du coup, fait un beau mariage ; il épouse mademoiselle Marie Doux, fille du directeur du chemin de fer Hainaut et Flandres, et sœur de madame Perrin, directrice de l'Opéra. Qu'en pensez-vous ? Comme le berger de Virgile, celui de M. du Locle pourra dire : *Dea nobis hæc otia fecit.* L'autre dénouement de la *Déesse et du Berger* est plus mystérieux et plus romanesque.

Un anonyme du sexe féminin fait acheter la partition à l'auteur, M. Dupatro, 6,000 fr., ce qui passe pour un assez joli prix dans l'espèce. Des semaines se passent, pendant lesquelles M. Dupatro chante sa reconnaissance sur tous les tons, sur tous les modes, en bémol et en bécare ; inutilement ! Madame Mécène, comme on était réduit à appeler cette fée protectrice des arts, ne se faisait point connaître. Enfin, son nom vient d'être révélé par un journal de province, le *Courrier de Saint-Étienne*, madame Mécène s'appelle de son vrai nom madame de Pierrefont. Comment le *Courrier de Saint-Étienne* a-t-il découvert ce mystère ? Nous l'ignorons. Madame de Pierrefont est-elle jeune ? est-elle veuve ? Peu importe pour l'action en elle-même ; mais il n'importe pas peu pour le dénouement que l'on aimerait à rêver au bout de cette délicate petite comédie.

X. Eyma.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

En ce moment chacun se dispose à quitter Paris pour aller goûter les charmes de la villégiature, car le printemps, cette année, est venu à son heure ; aussi les charmes de la campagne, qui est toute couverte de fleurs en ce moment, font pâlir ceux des plaisirs que l'hiver seul doit faire naître. Donc les salons vont se fermer et chacun va prendre son vol pour les pays divers où les appellent leurs goûts, leurs habitudes, ou les soins qu'ils veulent donner à leur santé.

Les principaux salons du faubourg Saint-Germain sont au nombre de trois : celui du comte Duchâtel, ancien ministre du roi Louis-Philippe, greffé au noble faubourg par le mariage de sa fille avec un Latrémouille ; celui de la vicomtesse de Laferté, fille de M. Molé, et celui de madame de Forbin, alliée aux Forbin-Janson.

Les deux premiers sont fort luxueux, dépendent de grands et riches hôtels, et servent de terrain neutre à tous les hommes qui ont figuré sous les derniers règnes ; — une femme d'esprit appelle fort peu courtoisement ces salons la queue de la royauté. — Mais on peut croire que c'est la jalousie qui la fait ainsi parler, puisque son mari n'y est pas reçu. — Là, vous le comprenez, on parle politique, on discute, on dispute et l'on s'ennuie ; tout cela à grand orchestre et avec les rafraîchissements les plus soignés.

Quant au troisième salon, il fait humblement partie d'un petit appartement situé près Saint-Thomas-d'Aquin, et la tournure en est tout autre au moral comme au physique que ceux de ses orgueilleux rivaux ; ainsi il a un peu les allures de ce qu'on appelait jadis *un bureau d'esprit*, et l'on dit tout bas que madame de Forbin vise à la survivance de madame Scherwtchine. M. Cousin le fréquente à ses heures, le père Gratry y vient quelquefois, et M. Prévost-Paradole y brille toujours.

Et ces trois salons si divers ne se sont réunis que sur un point : le blâme à déverser sur les charmantes femmes de l'aristocratie, qui se sont cru permis de prendre pour champ clos la salle publique du Conservatoire. Hélas ! ici comme toujours et partout, la roche tarpéienne est proche voisine du capitole. Au mois de mars, on ne trouvait pas qu'il y eût assez de louanges pour en saluer ces dames ; on le voit, la critique a sorti ses griffes acérées ; alors chacune de rire comme pour se consoler d'avoir loué. — Décidément le public ne vaut pas grand-chose, aussi, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de s'en tenir loin quand on le peut. C'est Chamfort, je crois, qui disait avec aigreur : « Combien faut-il de sots pour former un public ?... » Mais comme, hélas ! la victoire est toujours pour les gros bataillons, méfions-nous des sots, surtout s'ils sont en nombre.

Il y a eu dernièrement à la chapelle de la nonciature un mariage qui a réuni le banc et l'arrière-banc de l'aristocratie, c'est celui de M. le comte de Chevigné avec la charmante fille du marquis de Vibray ; et comme M. de Chevigné a été l'aide de camp du général de Lamoricière à l'armée pontificale, le brave général est venu tout exprès à Paris pour lui servir de témoin. C'est le nonce qui a béni cette union, et le pape a envoyé à la jeune mariée un chapelet en perles du plus grand prix.

Je veux vous parler encore de deux mariages qui font beaucoup de bruit sur la rive droite et sur la rive gauche de la Seine ; l'un est celui de mademoiselle de Chevreuse, petite fille du duc de Luynes, avec le marquis de Sahran : mariage où se trouvent réunies la noblesse, la jeunesse, la richesse et la beauté ; et l'autre celui de mademoiselle Haritoff, cette belle étrangère dont la sœur a épousé le fils du maréchal Magnan, avec M. de Lirsa, attaché à l'ambassade du Brésil, mariage qui doit également réunir les trois dernières qualités dont je viens de parler plus haut. Aussi n'est-il question, parmi les nombreux amis de l'un et l'autre des deux couples futurs, que des présents, des pierreries, des équipages et des merveilles dont les deux fiancées doivent être entourées avant, pendant et après la cérémonie

nuptiale. Espérons que ce dont on oublie trop souvent de parler, le bonheur, n'y fera pas défaut non plus et que pour être moins prôné, il n'en sera peut-être que plus solide, afin de faire oublier les choses qu'on a semblé lui préférer.

Les lectures de salon deviennent de plus en plus à la mode, et non-seulement les académiciens, mais encore les plus grands personnages du jour daignent entrer dans cette lice littéraire. Ainsi, pour suivre par rang d'âge, l'autre soir, dans une très aristocratique maison du faubourg Saint-Germain, M. Viennet, dont les quatre-vingt-quatre ans ressemblent à une jeunesse nouvelle, a déclamé *lui-même*, avec une énergie et une verve toutes printanières, deux longues tirades d'un poëme épique en deux chants, intitulé : *la Franciade*, poëme qu'il a commencé, dit-on, depuis 1814, qu'il retouche un peu chaque année, qui renferme de véritables beautés, et pour lequel, chose bien plus difficile à croire que le reste, il a trouvé un éditeur... N'est-ce point là le cas de dire que le vrai peut n'être pas vraisemblable ?

L'autre lecteur illustre serait M. le duc de Morny, que ses succès dramatiques à Compiègne ont mis en verve et dont l'esprit si fin, si observateur et si charmant, réveillé par la prochaine arrivée du jeune couple royal d'Angleterre à Fontainebleau, aurait mis au jour un petit proverbe pour fêter à son heure les hôtes illustres de l'empereur. Sa Majesté aurait voulu avoir l'étrenne de ce délicieux petit bijou, et ce serait dans les appartements particuliers de l'impératrice que cette lecture se serait faite en très petit comité.

Voilà ce qui se dit tout bas à la cour et que je vous répète sous toute réserve, mais que je vous répète enfin, parce que cela donne fort bon air de paraître savoir ce qui se fait en hauts lieux, quand les élus seuls peuvent être admis à y prendre part.

Il y a eu aussi de petits bals à la cour tous les jeudis du mois d'avril; on appelait au château ces soirées bals treillés de l'impératrice; en effet, ils avaient lieu dans les appartements de Sa Majesté, et les invitations ne se faisaient uniquement que sur son choix; vous comprenez, si les invitées étaient heureuses !

Pour être moins brillantes, les soirées musicales de madame Orfila ne sont pas moins suivies que toutes ces fêtes tapageuses dont je vous ai parlé, car c'est là que se montrent d'abord les étoiles appelées à briller dans les arts; et l'autre soir on y a entendu une jeune merveille, toute charmante, élève de François Wartel, mademoiselle Marie Bailly, soprano expressif, ayant, quoique fort jeune, beaucoup de sentiment, de poésie et de grâce, une nouvelle Adelina Patti. Enfin, espérons qu'elle sera comme celle-ci appelée à autant de succès et à autant de gloire.... Mais voici encore une fête de bienfaisance.

Les élégantes de la finance que le succès des dames du faubourg Saint-Germain et de l'aristocratie étrangère empêchaient de dormir ont eu, elles aussi, leur soirée à 20 francs le billet, dans la salle Hertz, seulement cette soirée était toute musicale. C'est madame de Caters, la fille de Lablache qui a chanté en soli; les chœurs étaient dirigés par M. Rodrique, etc., enfin pour terminer cette *lettre*, par un mot charmant de l'Empereur, je dirai comme lui : « Il faut avouer que cet hiver les pauvres ont rendu de bien grands services aux dames. »

La baronne de V...

BLUETTES ET BOUTADES.

∴ Si un débiteur vous reçoit mal, vous êtes payé.

∴ Pour le chrétien la solitude touche au ciel.

∴ La louange d'un flatteur est plus à craindre que la menace d'un ennemi.

∴ L'ombre de la retraite éclaire la conscience, l'éclat du grand monde l'obscurcit.

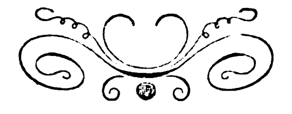
∴ La conscience est comme l'onde; pour voir au fond de toutes deux, il faut du calme.

∴ Une excellente affaire ne vaut pas une bonne action.

∴ L'homme mourant est un ballon qui jette son lest.

∴ La bénédiction du pauvre nous vaut plus dans le ciel que la protection d'un riche ne nous sert sur la terre.

J. Petit-Senn.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de Mme Bernard. *r. Nve des Pts Champs. 91 — Modes d'*Alexandrine*, rue d'Antin. 14.*
Plumes et Fleurs de Mme E. Coudré. *Elève et Succr de Mme Tilman. rue de Richelieu. 104.*
Corsets de la Maison Simon *rue St Honoré. 183 — Rubans et Passementerie* A la Ville de Lyon *Chée d'Antin. 6.*

Parfums de Violet *fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis 317. | Envoi de la Mon* Lassalle *et Cie r. Louis le Grand. 37.*

Entered at Stationer's Hall — LONDON. S.O. Beeton. Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248. Strand. W.C. — MADRID P.J. de la Pena

VARIÉTÉS.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE.

On parle souvent des diamants de la Couronne, mais peu de personnes ont sur ces richesses des détails précis. Il n'est donc pas inutile d'en parler.

La France possède depuis des siècles, malgré les changements de régimes politiques, un trésor d'une valeur approximative de vingt et un millions de diamants, le *Régent* compris. D'après le travail de M. Delattre, en 1791, la quantité de diamants constatée par l'inventaire de 1774 montait à 7,482. Il en fut vendu depuis, à diverses fois, la quantité de 1,471 ; mais les achats faits pour compléter la garniture de boutons et l'épée du roi Louis XVI en portèrent le nombre à 9,547.

Cependant, malgré cette supériorité en nombre, la valeur diminua de près de 128,000 francs, tant par les épurations de pierres mauvaises et mal évaluées que par le retrait de tout un article, estimé 45,000 francs et employé dans une parure particulière de la reine ; mais il faut ajouter que les tailles nouvelles données à la majeure partie des diamants compensèrent en quelque sorte ce déficit plutôt apparent que réel.

Il existait, en outre : 506 perles, 230 rubis, 134 saphirs, 150 émeraudes, 71 topazes, 3 améthystes orientales, 8 grenats syriens et 8 pierreries de différentes qualités, sans autre désignation.

La valeur des pierreries et bijoux fut ainsi fixée dans l'inventaire de 1791 :

Diamants.	16,730,303 l. 11 s. 1 d.
Perles	996,700
Pierres de couleur. . .	360,604
Parures montées.. . .	5,834,490
Bijoux..	5,144,390
Au total.	29,066,487 l. 11 s. 1 d.

L'inventaire détaillé des diamants de la Couronne, fait en 1791, forme deux volumes in-8.

Cette magnifique collection fut malheureusement volée en 1792. Après les journées sanglantes du 10 août et du 2 septembre, ce riche dépôt fut fermé au public, et la commune de Paris fit mettre les scellés sur les armoires dans lesquelles étaient déposés la couronne, le sceptre, la main de justice et les autres ornements du sacre, la chapelle d'or léguée à Louis XIII par Richelieu, avec toutes ses pièces enrichies de diamants et de rubis, et la fameuse nef d'or pesant cent six marcs, plus une quantité prodigieuse de vases d'agate, d'améthyste, de cristal de roche, etc.

Le 17 septembre, dans la matinée, on s'aperçut que des voleurs s'étaient introduits dans les vastes salles du Garde-Meuble, qu'ils avaient enlevé les trésors inestimables renfermés dans les armoires, et qu'ils avaient disparu sans laisser d'autres traces de leur passage que l'escalade de la colonnade et de l'une des fenêtres du côté de la place Louis XV.

Une lettre anonyme adressée à la Commune de Paris révéla une cachette où l'on retrouva, entre autres objets, le *Régent*, et la coupe d'agate-onyx connue sous le nom de Calice de l'abbé Suger.

L'Empereur Napoléon Ier fit rechercher ensuite et racheter par toute l'Europe tout ce que l'on put retrouver des diamants et objets d'art disparus, et ces recherches eurent un brillant succès. On établit, en 1810, un inventaire dont le chiffre était : en pierres, de 37,393, d'une valeur monétaire de 18,922,477 fr. 83 c.

Le récolement fait en 1815, après les Cent-Jours, constata que rien n'avait été dérangé, mais il paraît que de nouveaux achats ou de nouvelles additions eurent lieu sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, car l'inventaire de 1832 présente un effectif de 64,812 pierres de toutes natures, pesant 18,750 carrats 23/32, évalué 20,900,260 fr. 01 c.

Plusieurs des anciens diamants ont été perdus pour la couronne. Le *Sancy*, volé en 1792, ne put être retrouvé ; la magnifique opale l'*Incendie de Troie*, qui avait appartenu à l'Impératrice Joséphine, a disparu également plus tard, ainsi qu'un très beau brillant de 34 carats, fourni par M. Élias à l'Empereur Napoléon Ier, lors de son mariage. On croit pourtant que c'est cette pierre qu'il perdit à Waterloo.

En 1848, lors du transport des diamants au Trésor, il fut volé, dans ce court trajet, un écrin contenant deux pendeloques en roses et un bouton de chapeau d'une valeur de 250,000 francs.

L'Exposition de 1855 fournit l'occasion d'exhiber publiquement pour la première fois ces précieux joyaux, presque tous remontés dans de nouvelles parures d'un bon goût et d'une ornementation dignes des matériaux employés. Cette exhibition fit une grande sensation sur le public et surtout parmi les visiteurs étrangers.

On a pu voir que depuis 1832 de nouvelles additions ont été faites, nécessitées par le changement des parures et le nouvel emploi des pierres provenant des anciens objets détruits. La couronne actuelle, dit M. Ch. Barbot, auquel nous empruntons ces détails, bien moins riche que les précédentes, contient cependant huit gros diamants du poids de dix-neuf à vingt-huit carats. On sait que le Régent s'y adapte à volonté, ce qui en fait tout simplement la plus riche couronne du globe.

En somme, les diamants de la couronne de France forment, par leur ensemble, leur beauté hors ligne et le bon goût de leur monture, une des plus belles collections du monde entier. On y admire surtout soixante très beaux diamants pesant chacun de vingt-cinq à vingt-huit carats.

Terminons par un mot sur les diamants étrangers les plus remarquables.

Le plus volumineux est assurément celui dit du Roi de Portugal. Il provient du Brésil et pèse, dit M. Mawe, 1,680 carats. Il valut à l'esclave qui le découvrit sa liberté et une pension viagère pour lui et sa famille. Il est jaune foncé et a la forme d'un pois gros comme un œuf

de poule. On l'estime 7 milliards 500 millions. Il est à l'état brut.

Les autres beaux diamants étrangers sont :

L'Etoile-du-Sud, qui, brut, pesait 254 carats et demi, et fut acheté par MM. Halphen. Depuis la taille, il ne pèse plus que 124 carats un quart. Il est d'une forme ronde ovale très gracieuse.

Le diamant du rajah de Matun, à Borneo ; il pèse brut 368 carats. Il a été trouvé en 1787, aux environs de Landack. En 1820, le gouverneur de Batavia fit offrir au rajah, en échange de cette belle pierre, deux bricks de guerre avec leurs canons, leurs munitions et une grande quantité de poudre, de mitraille et de boulets, plus une somme de 150,000 dollars, qu'il refusa.

Le *Nizam*, qui appartient au roi de Golconde ; il pèse brut 340 carats et est évalué cinq millions.

Le Grand-Mogol, ainsi nommé du nom de son possesseur ; il pesait brut 780 carats et demi, mais la taille le réduisit à 279 carats 9/16. Il est taillé en rose et a la forme d'un œuf coupé transversalement. On l'estime 12 millions. On dit que ce diamant est maintenant en Perse, sous le nom de Déryaï-Noor (Océan de Lumière).

Le Ko-hi Noor (Montagne de Lumière), le plus ancien diamant connu, pesait 186 carats et demi, et était estimé 3,500,000 francs. Retaillé après son acquisition par les Anglais, il a bien diminué de valeur.

L'Orlow, diamant russe, pèse 193 carats ; il est gros comme un demi-œuf de pigeon et est taillé à facettes ; il a coûté à Catherine II 2,250,000 francs.

Le Shah, qui pèse 95 carats, et qui appartient aussi à la Russie, a la forme d'un prisme irrégulier et est d'une bonne eau.

L'Étoile Polaire, autre diamant russe, est taillé en brillant et pèse 40 carats.

Le Grand-Duc de Toscane, que possède l'Autriche, pèse 139 carats et demi, est taillé à 9 pans et couvert de facettes formant une étoile à 9 rayons.

Le diamant dit du Pacha d'Égypte, pesant 49 carats, a coûté 760,000 francs, il est taillé à pans.

La Loterie d'Angleterre, qui pèse 82 carats un quart, fut mis en loterie, en 1801, pour 750,000 francs.

Le Nassack, qui pesait d'abord 89 carats 3/4 a été taillé et ne pèse plus que 78 carats 5/8. Il vaut de 7 à 800,000 francs.

Le diamant bleu de Hope, de 44 carats 1/5, a été payé 450,000 francs. Il joint la plus belle nuance du saphir au plus vif éclat adamantin.

Tels sont les plus rares diamants connus, sans compter qu'il en existe de forts beaux dans certaines collections particulières. Parmi les plus riches possesseurs de ces pierres précieuses nous citerons le prince Esterhazy, colonel du régiment de hongrois au service de l'Autriche, qui, lorsqu'il revêt son grand uniforme, en porte pour 12 millions !

PELLERIN.



LA LOCA GUERDA

RÉCIT DE LA COTE DU CHILI.

(Voyez le numéro précédent.)

Le docteur gravit le plus vite qu'il put l'escalier disloqué. Rendu sur le palier de l'étage supérieur, il tendit la main à la tante Mariana, qui se dégagea avec quelque peine de sa position difficile. Sans écouter ni les remercîments ni les explications de la duègne, qui se vantait un peu tard d'avoir seule prévu la catastrophe, il courut vers l'appartement des deux jeunes filles. La porte s'était ouverte d'elle-même. Dans un coin de la chambre, il aperçut Luisa, qui tenait dans ses bras sa sœur Mercedès, et cherchait à la préserver de la chute des planches déjà presque détachées du plafond.

— Sauve-toi, ma sœur, disait Mercedès, sauve-toi si tu veux, et laisse-moi mourir. Je ne tiens pas à la vie !... D'ailleurs tu n'es pas de force à me garantir.

— O âme trois fois hautaine ! murmura le docteur ; toujours du dédain, et de la tendresse... jamais ! Il saisit dans ses bras dona Mercedès, un peu effrayée de le voir paraître, et malgré sa résistance il l'emporta sous un hangar légèrement construit qui était resté debout. Luisa et la tante Mariana l'y rejoignirent aussi.

— Et mon père ! s'écria dona Luisa, notre pauvre père, l'oubliez-vous, docteur?

A ce mot, dona Mercedès, redressant la tête, s'était levée avec impétuosité. Elle s'avançait hardiment vers l'aile de la maison qu'habitait son père. Arrachée au sentiment égoïste de son chagrin, elle sentait le besoin de braver un grand péril et de faire une action courageuse. Dona Luisa partait avec elle, et la tante Mariana voulait aussi la suivre. Le docteur les retint toutes les trois : — Don Ignacio n'a point été oublié, dit-il avec assurance ; quelqu'un a volé à son secours tandis que je songeais à vous sauver.

Pendant que les trois dames, rassurées par la présence du docteur Henri, se tenaient blotties sous le hangar, don Agustin pénétrait, non sans peine, jusqu'auprès de don Ignacio, emprisonné au fond de son appartement par un amas de planches et de solives qui l'enveloppaient comme une palissade. La terre ne tremblait plus, tout danger avait cessé de ce côté ; mais la maison, ébranlée jusque dans ses fondements, craquait encore et s'affaissait toujours.

— Plus vite si c'est possible, disait l'*hidalgo ;* qui donc est là ? Est-ce toi, Pedro ? est-ce toi, Manuel ?...



Bah! tous ces lâches serviteurs se sont enfuis au moment du danger. Ils nous ont abandonnés ici... Et mes filles, mes pauvres filles!...

— Elles sont en lieu de sûreté, don Ignacio, répondit le jeune homme; je les ai vues traverser la cour et s'abriter sous un hangar. Il y a quelqu'un près d'elles.

— Brave homme, tu me rends deux fois la vie, reprit don Ignacio, qui aidait son libérateur à déblayer le passage. Tu seras récompensé de ta peine... Hélas! ma maison est en ruines. C'est une grosse perte pour moi... Par ici, par ici, donne-moi ta main, que je la serre à travers ces planches.

Don Agustin baisa respectueusement la main du vieux *hidalgo* et se remit à enlever courageusement les obstacles qui s'opposaient à la délivrance de celui-ci, tout en ayant soin d'étayer les parties les plus chancelantes du plancher.

Ce travail avait demandé du temps. Les deux filles de don Ignacio et la tante Mariana, inquiètes de ne pas le voir sortir, entraînèrent le docteur du côté de son appartement. Quand il entendit à quelques pas de lui la voix de ses deux filles, don Ignacio, qui voyait enfin le passage libre, s'écria avec l'accent de la reconnaissance : — Dieu soit loué, mes enfants! vous êtes saines et sauves. Remerciez cet homme de bien, ce courageux garçon que le ciel a envoyé vers moi.

Don Agustin portait ce jour-là son costume de *guapo*, mais dona Mercedès le reconnut, quoiqu'il osât à peine se tourner vers elle. La jeune fille poussa un grand cri, et ses bras, qu'elle tenait levés vers le ciel dans un transport d'émotion et de surprise, s'enlacèrent autour du cou de son père. On eût dit qu'elle voulait empêcher celui-ci de reconnaître trop brusquement don Agustin.

— Je vous l'avais annoncé, répétait la tante Mariana; vous n'avez pas voulu me croire.

— Eh bien! eh bien! répliqua don Ignacio, nous avons tous échappé..... Relevant alors la tête, il aperçut le visage de celui qu'il nommait hautement son libérateur. Une rougeur subite colora ses joues; il se recueillit un instant pour maîtriser son émotion. Dona Mercedès avait repris sa pâleur de marbre; elle tremblait. Un grand combat se livrait dans le cœur de don Ignacio; à la vue du *Godo*, il avait frémi de colère et prononcé entre ses dents le mot de trahison; puis, faisant un retour sur lui-même et se résignant à la volonté de Dieu, qui s'était servi du bras d'un ennemi pour l'arracher à un péril imminent, il recouvra la sérénité de son esprit. Après quelques moments de silence, le vieux *hidalgo*, regardant en face don Agustin, lui dit enfin d'un ton lent et solennel : — *Amigo*, j'ai armé contre toi la main de mon neveu don Ramon et tu as baisé la mienne!... Je t'ai haï, et tu as volé à mon secours!... Tu n'es qu'un *Godo*, mais tu as le cœur noble et généreux... Pourquoi te refuserais-je le prix que tu as mérité? Prends le bras de ma fille, de Mercedès, et allons ensemble chercher un refuge dans les *ranchos* (1) de mon habitation. Ma demeure est détruite... Je suis à moitié ruiné!...

— N'en croyez rien, jeune homme, interrompit dona Mariana; je donnerai à mon neveu de quoi la faire rebâtir. Vous ne me connaissez pas, *caballero?* Je suis la tante de don Ignacio... et sa marraine encore!

Dona Luisa prit le bras du docteur; sur celui de don Ignacio s'appuyait la petite tante Mariana, qui n'interrompait ses lamentations sur le négligé de sa toilette que pour admirer sans restriction la bonne mine et les manières distinguées de don Agustin : — Oh! don Ignacio, oh! mon neveu, disait-elle, quel cavalier accompli!... Il a pourtant fallu que la terre tremblât pour vous décider à l'accueillir.

La famille de don Ignacio s'établit comme elle le put dans les *ranchos* dépendants de l'habitation. Après les heures de péril, les serviteurs y revinrent à la hâte, et firent de leur mieux pour effacer par des soins attentifs le souvenir de leur fuite honteuse. La réédification de la maison écroulée ne demanda que quelques mois; elle sortit de terre plus fraîche, plus commode qu'auparavant, grâce aux libéralités de la tante Mariana. Quand les désastres qui avaient désolé la vallée furent complétement réparés, don Agustin *el Godo* épousa dona Mercedès, qui n'avait gardé de sa mélancolie passée qu'une fierté rêveuse et distraite. Le jeune couple alla s'établir à la capitale; ils n'avaient de goût ni l'un ni l'autre pour la vie des champs. Don Ignacio se réconcilia avec son neveu don Ramon, bien qu'il fût devenu l'époux d'une *Godo*. Il l'accueillit, ainsi que sa jeune femme, mais il ne put jamais se décider à les retenir plus d'un jour sous son toit. Par un reste de rancune contre les salons de Santiago, il continua de vivre à la campagne avec sa fille Luisa, et la bonne tante Mariana vint se fixer auprès d'eux.

Tandis que l'heureux don Agustin présentait sa belle Mercedès dans les cercles les plus brillants de la capitale, son ami et confident, le docteur Henri, ballotté par les tempêtes du cap Horn, faisait route pour l'Europe. Le tremblement de terre dont il avait suivi les phases diverses au milieu d'une vallée, à quelques lieues de la mer, devait changer sa destinée. En rentrant à Valparaiso, il avait trouvé des blessés à soigner, tant parmi les équipages des navires jetés à la côte que parmi les habitants des mai-

(1) Cabanes habitées par les serviteurs des grandes exploitations rurales.



sons écroulées. Plus heureux que bien d'autres bâtiments de toutes les nations, le *Méridien* en avait été quitte pour de légères avaries ; son départ ne fut retardé que de quelques semaines. Cette relâche avait fourni au docteur l'occasion de se rendre utile de plus d'une manière, de se faire connaître et aimer dans le pays ; il ne s'en éloigna donc qu'avec regret. Tout en se rapprochant de l'Europe, il se reportait par la pensée vers cette côte du Chili, que l'on ne quitte pas sans tristesse, tant elle est imposante, grandiose et souriante aussi. A travers ses courses aventureuses, un lieu s'était rencontré dont le souvenir lui revenait sans cesse à la pensée. Et puis sa trentième année venait de sonner ; après avoir beaucoup voyagé, il en était arrivé à rêver le repos. A peine de retour en France, il quitta le *Méridien* pour s'embarquer sur un autre navire qui se rendait *en droiture* au Chili. Son cœur battit avec force quand il aperçut, après trois grands mois de traversée, la rade où il lui tardait de jeter l'ancre. Il se découvrit avec allégresse devant cette terre retrouvée ; il lui semblait que les rochers, les horizons lointains et les cimes blanches des Andes le reconnaissaient et répondaient à son joyeux salut. Son émotion redoubla quand il revit la demeure de don Ignacio. Dona Luisa, dans tout l'éclat de la première jeunesse, passait obscurément sa vie entre son père et sa vieille tante, sans envier l'existence plus brillante de sa sœur aînée. Comme le paisible héros du conte persan, au lieu de lancer son imagination à la recherche du bonheur, elle l'attendait sous le toit paternel.

Un jour, don Ignacio tenait en main un journal dans lequel il était question des premières découvertes des *placeres* de la Californie. Il le parcourut à haute voix ; puis, s'adressant au docteur Henri, qui entrait au même instant : — Eh bien ! docteur, dit-il avec un sourire amical, vous n'avez pas envie de faire comme les autres, d'aller à la recherche des trésors ?

— Qui vous a dit cela ? Si j'ai doublé le cap Horn une fois de plus, ç'a été tout exprès pour retrouver au bord du Pacifique un trésor que je savais y être caché !

Le visage de dona Luisa se couvrit d'une telle rougeur, que son père comprit clairement le sens des paroles prononcées par le docteur. — Mon ami, reprit-il en lui tendant la main, vous ne craignez donc plus d'aliéner cette indépendance à laquelle vous teniez tant ?

— Tout bien considéré, répondit le docteur Henri, l'indépendance du cœur convient seulement à l'extrême jeunesse : elle perd son charme quand la réflexion nous fait voir dans cet amour désordonné de la vie errante une des formes de l'égoïsme. Ceux qui m'ont traité d'insensé quand j'ai quitté mon pays pour courir le monde ne manqueront pas de m'appeler un fou parce que je viens chercher ici le bonheur... Eh bien ! j'accepte cette qualification, qui n'a rien d'injurieux à mon avis. Quiconque poursuit son idée envers et contre tous est un fou, mais un fou raisonnable, et qui sait ce qu'il fait ; c'est un *loco cuerdo !*

Théodore Pavie.

LES VERROUX DE LA DUCHESSE.

I.

Il y avait ce soir-là (c'était sur le commencement du printemps de 1770) grande fête chez la duchesse de Plainville, — une jolie veuve de vingt-trois ans. Pendant un an, on l'avait dite inconsolable de la perte de feu M. le duc, de son vivant mestre-de-camp des armées du roi ; puis, tout à coup, on commença de répandre le bruit que ce jugement porté sur le cœur de la duchesse pouvait bien être un propos de renard aux prises avec des raisins trop verts. Ce qui donna lieu à cette gloserie fut le succès qu'obtint auprès de la duchesse la cour assidue du jeune marquis de la Chaussée. Les renards désappointés se prirent à l'habiller de la belle sorte, à en assourdir les oreilles de la duchesse. Convenons que le marquis n'était point tout à fait exempt de reproches, et que deux défauts capitaux, — le jeu et la rage des duels, — fournissaient ample matière à ses ennemis pour les calomnier devant madame de Plainville, dont la jalousie prenait volontiers la mouche.

Depuis deux grandes heures, une véritable marée montante d'habits de velours et de satin, de robes de brocard, de diamants, envahissait les salons de la duchesse sans qu'elle parût prendre garde seulement que le flot l'entourait déjà. Elle saluait, souriait, recevait en plein visage l'écume des madrigaux et des compliments, mais elle eût été en peine de dire qui elle saluait, à qui elle souriait, qui lui murmurait ses fadaises. Dédaignant ces vagues qui se brisaient à ses pieds, elle interrogeait des yeux, de la pensée et du cœur les brumes de l'horizon où elle ne voyait rien poindre. Ce qu'elle y cherchait, c'était le marquis de la Chaussée, dont l'absence était sans cause apparente, sans excuse valable, — et la duchesse enrageait silencieusement des sourires et des chuchotements que son inquiétude mal dissimulée excitait autour d'elle. Enfin, le marquis pa-

rut. Madame de Plainville en éprouva trop de joie pour ne point faire montre aussitôt d'une froideur qui surprit le jeune gentilhomme, tandis que ses plus frais sourires et ses grâces les plus empressées furent pour un groupe d'indifférents qui le suivaient. Puis, le marquis et la duchesse se perdirent dans le courant des salons, et comme par instinct se retrouvèrent, un quart d'heure après, à la porte d'un petit salon isolé dont ils connaissaient peut-être trop bien le chemin l'un et l'autre pour n'avoir pas été assurés de s'y rencontrer, sans qu'il fût besoin de s'y appeler en rendez-vous.

Cette pièce, écartée des grands appartements, et voisine tout à fait des appartements particuliers de la duchesse, avec lesquels elle communiquait par une petite porte perdue dans les boiseries et les tentures, était son sanctuaire favori. Peut-être s'y rattachait-il quelques souvenirs charmants. Je crois que ce fut là qu'elle se sentit aimer M. de la Chaussée. Ils entrèrent dans ce petit salon avec cette mine un peu chagrine de gens qui se boudent et meurent d'envie de se réconcilier.

— Eh quoi! duchesse, — disait le marquis, — est-ce bien sérieusement que vous parlez ainsi ?

— Ai-je l'air de plaisanter?

— Me renvoyer jusqu'au septième menuet, là, sans pitié!...

— Vous arrivez si tard, monsieur, que vous devez encore, ce me semble, vous estimer heureux...

— Un indifférent le serait, — j'en conviens, — s'il pouvait toutefois se trouver des indifférents autour de vous... mais, moi, j'ai peut-être bien le droit de me croire mal partagé...

— Et pourquoi cela? — fit madame de Plainville en toisant le marquis d'un air moitié impertinent, moitié de pitié. — Quand on prétend, monsieur, à ne pas être traité comme le... dernier venu, on a soin d'être rendu le premier.

— Tout le monde ne tient pas garnison à Meaux, d'où j'arrive à toutes brides.

— Tout le monde n'est pas... commença la duchesse; — puis, s'interrompant vivement, et d'une voix saccadée: — Tenez, marquis, le mieux est que nous brisions là.

Elle fit un pas pour sortir. M. de la Chaussée la retenant :

— Madame... encore un mot, de grâce, — dit-il d'un ton suppliant.

— J'ai quatre cents personnes dans mes salons, monsieur, — répliqua sèchement la duchesse, — et si à chacune d'elles j'accordais une aussi longue audience...

— Mais toutes, — interrompit M. de la Chaussée — n'ont pas à une telle faveur les mêmes titres que moi...

— Qui vous l'a dit? — et à part, en déchiquetant les franges de son éventail : — Je saurai bien la vérité, — murmura-t-elle.

— Ah! le comte de Cissé, par exemple! — fit le marquis avec une rage ironique.

— Ai-je nommé quelqu'un, monsieur?... — et gagnant résolûment la porte, madame de Plainville fit une révérence au marquis un peu décontenancé. — Au septième menuet, et ne repartez point pour Meaux dans l'intervalle, vous ne reviendriez pas à temps...

— Oh! il y a quelque complot contre moi sous cet orage subit, — pensa la Chaussée.

Au moment de sortir, la duchesse se trouva en face d'une jeune femme, — tête haute, port arrogant, regard inquisitorial, et sur les lèvres, un bouquet de sourires malicieux. Cet air d'aisance et de grâce nonchalantes que la jeune femme affectait, était corrigé par un mouvement d'irritation nerveuse qui se traduisait dans une contraction de la main. Madame de Plainville pâlit un peu de cette rencontre.

— Eh! chère duchesse! — fit la nouvelle venue en s'avançant comme pour barrer le passage à madame de Plainville. — Me fuyez-vous donc!...

— Me cherchiez-vous, chère comtesse?

— Non, pas précisément; mais puisque j'ai la joie de vous rencontrer...

Les deux femmes rentrèrent. M. de la Chaussée, qui savait la comtesse sur le bout des doigts comme on dit, ne manqua pas de faire cette réflexion :

— Madame de Pointel a les yeux trop lumineux ce soir pour ne pas combiner ou pour n'avoir pas fait déjà quelque méchanceté...

— Je désespérais, — dit-elle tout à coup en s'asseyant, — de rencontrer le marquis ce soir...

— Vous me comblez, madame, — répliqua M. de la Chaussée en s'inclinant. — Allons, c'est à moi qu'elle en veut, paraît-il...

— Et qu'aviez-vous tant à désirer de voir le marquis? — demanda la duchesse un peu inquiète...

— Oh! presque rien, au fait. Je tenais seulement à le complimenter sur l'issue de son duel d'avant-hier...

— Que la peste l'étouffe! — grommela la Chaussée....

— Ah! vous vous êtes donc battu en duel avant-hier? — fit la duchesse en se retournant vers le jeune officier...

— Comment! vous l'ignoriez? — insista madame de Pointel; — mais il n'est question que de cela!... Et M. de la Chaussée pour deux vaillants coups d'épée qu'il a donnés, en a reçu un.

— Peu de chose, — interrompit vivement le marquis en voyant pâlir madame de Plainville, — une



égratignure... il n'y paraît plus... Mais pardon, madame, j'entends la musique...

— Ne m'ayant rien dit de cette affaire, — murmura la duchesse en se retournant vers la Chaussée, — c'est que vous ne vouliez pas sans doute que j'en connusse la cause. — Et pourquoi ce duel, chère comtesse, le savez-vous? — continua-t-elle en s'adressant à madame de Pointel, qui se contenta de lever au ciel ses yeux et ses bras. — Cette pantomime était une blessure mortelle au marquis et au cœur de la duchesse; elle n'en disait pas assez pour n'en pas trop dire.

— Je vous expliquerai tout, madame, — glissa le marquis à l'oreille de madame de Plainville.

— Je vous conterai ce petit scandale en tête à tête, — murmura la comtesse qui avait fait signe à la duchesse de s'approcher.

— Lequel des deux récits sera le vrai? — pensa madame de Plainville. — Ils ont, l'un et l'autre, intérêt à mentir.

Et comme si les deux interlocuteurs avaient hâte de ne point laisser de doute s'infiltrer dans l'esprit de la duchesse :

— Une aventure de femme... galante, — insinua vivement la comtesse à voix basse.

— Une insulte faite au nom d'un ami absent... glissa le marquis.

— Voilà deux commencements qui promettent, — se dit la duchesse. — Ah! M. de la Chaussée! M. de la Chaussée!

— Adieu, chère amie, — soupira la comtesse en se levant, — je n'ose dire au revoir... on se perd au milieu de tant de monde, — et en rendant au marquis son salut, elle se dit à part : — Cela vous apprendra à donner des coups d'épée à mon cousin...

La duchesse de Plainville, calme et froide jusque-là, porta la main à son cœur au moment où la comtesse sortit, et se sentit défaillir. De la Chaussée fit un pas vers elle pour la soutenir. Mais elle s'éloigna, et gagnait déjà la porte, lorsque la comtesse rentra accompagnée de M. de Pointel. Le marquis frissonna de la tête aux pieds. Madame de Plainville se recomposa un visage. L'un et l'autre devinèrent que c'était un nouvel assaut qu'il allait leur falloir subir. Le comte de Pointel salua courtoisement la duchesse; et comme s'il apercevait de la Chaussée par hasard, il alla au-devant de lui en lui tendant la main :

— Tiens! ce pauvre marquis...

—Au tour du mari à présent, — grommela l'officier, — va-t-il me complimenter aussi de quelque chose, celui-là?

— Et de quoi paraissez-vous donc tant plaindre M. de la Chaussée? — demanda la comtesse avec impatience.

— Oh! je le plaindrais s'il n'était si riche; mais...

— Pardon, comte, — fit le marquis en s'avançant résolûment.

— Qu'est-ce donc? — demanda la duchesse en faisant signe au comte de parler.

— D'autres s'y seraient ruinés, — reprit celui-ci. — Cinquante mille écus sur un coup de dé!...

— Mais, monsieur le comte, — s'écria la Chaussée pâle de colère, — je ne sais de quel droit...

— C'est moi, monsieur, qui prie le comte de continuer... — fit la duchesse.

— Le marquis, — reprit le damné bavard, — perd, par exemple, avec une grâce qui double certainement le plaisir que ses adversaires éprouvent à le gagner....

Madame de Pointel n'était pas la moins étonnée d'entendre la perfidie de son mari.

— Ah! ça, — murmura-t-elle, — que prend-il donc au comte d'avoir tant d'esprit juste à point?.. Nous verrons à lui en montrer quelque reconnaissance...

Le marquis ne savait quelle contenance garder. Il feignit de sourire, et d'une voix que la rage étranglait :

— Il faut avouer, dit-il, que pour la première fois que je maniais les dés, j'ai joué de malheur.

— Pour la première fois, marquis!... Oh! non, vous ne persuaderez cela à personne. Votre sang-froid et votre habileté à tenir le cornet dénotent une expérience consommée.

Comme sa femme, le comte avait ses raisons pour déclarer cette guerre ouverte au marquis. L'une, c'était la rage que les deux coups d'épée de la Chaussée eussent frappé son petit cousin. Quant à de Pointel, il se dit, en contemplant la profonde rêverie où était tombée la duchesse :

— Cela t'apprendra, cher marquis, à ouvrir les fenêtres aux fauvettes que je mets en cage.

Pendant que madame de Plainville, plongée dans une triste réflexion, commençait à supposer pourquoi les visites de M. de la Chaussée avaient été si rares depuis une semaine, et d'où venait qu'il avait été en retard de deux grandes heures ce soir-là; — pendant le silence et l'étonnement, dis-je, qui suivirent cette nouvelle et terrible confidence doublée d'une trahison si aiguë, le marquis s'approcha de M. de Pointel, et à voix basse :

— Comte, nous verrons demain si votre épée est aussi bien affilée que votre langue...

— A merveille, — répondit celui-ci; — puis se retournant vivement vers madame de Plainville : — Un menuet commence, duchesse, c'est le mien, je crois...

— Il faut pourtant que je lui parle, — pensa la



duchesse, et tout haut : — Marquis, n'oubliez pas le septième menuet.

II.

— Oh! non, je ne l'oublierai pas! — s'écria la Chaussée quand il se trouva seul, — et dussé-je passer la nuit dans ce fauteuil, j'attendrai que vienne mon tour. Ah! je dois, grâce à ces deux malencontreux époux, paraître bien coupable à ses yeux. M'ont-ils assez noirci! Tout cela, parce que le comte de Cissé est le frère de madame de Pointel, et que le comte de Cissé a brûlé ses ailes aux regards de la duchesse .. Je suis perdu si je ne trouve pas à inventer une histoire, vraisemblable au moins, pour expliquer ce duel, dont la cause n'est que trop compromettante pour moi.

Le marquis se promenait à grands pas, cherchant dans sa cervelle le mensonge admissible dont il avait besoin. Il s'arrêta tout à coup en entendant des éclats de rire au bout de la galerie sur laquelle s'ouvrait le petit salon. Il fit quelques pas dans cette galerie, et désignant à un valet un jeune gentilhomme qui passait au fond :

— Dis au chevalier de Chamfray que je le prie de se rendre ici.

— Grand Dieu! que tu es pâle, défait, atterré, marquis! Qu'as-tu donc? — s'écria le chevalier en entrant tout enrubané, et la joie de la jeunesse folle sur les lèvres et dans le regard.

— J'ai... j'ai les nerfs atrocement irrités...

— Encore faut-il savoir pourquoi?

— Je cherche un mensonge que je ne puis pas trouver; peux-tu m'aider?

— Grand merci de la confiance. Après tout, tu sais que cœur, épée, bourse, imagination, tout ce qui m'appartient est à ton service. S'il faut mentir pour t'éviter un chagrin, soit, je mentirai... pourvu...

— Je te comprends, sois tranquille. Dis-moi, tu étais bien absent il y a trois jours?

—Oui, j'étais en Bretagne; et cela est trop connu malheureusement pour que je puisse dire le contraire. Ce mensonge là n'est pas praticable.

— Tant mieux! j'en suis ravi. Eh bien! donc puisqu'il est bien avéré que tu étais absent il y a trois jours, tu sauras qu'avant-hier je me suis battu pour toi...

— Bah! et à propos de quoi?

— Le jeune de Roussac a devant moi insulté ta maîtresse en prétendant qu'elle était infidèle. J'ai donné, en ton nom et à ton intention, deux coups d'épée à Roussac.

— Profonds? — demanda le chevalier très sérieusement.

—De trois pouces chacun, — répondit la Chaussée.

— Merci, mon ami, je n'aurais pas si bien fait; et tu n'as pas été blessé?

— Presque rien, une égratignure.

— Où est le mensonge là-dedans?

— Le duel est vrai. Seulement il était bien pour mon compte; et la comtesse de Pointel, furieuse des deux coups d'épée que j'ai donnés à son cousin Roussac...

— Cousin est joli, — interrompit Chamfray.

— Elle exploite atrocement ce duel auprès de la duchesse de Plainville, afin de me perdre en son esprit, en servant les projets et les prétentions de son frère.

— Alors il s'agit tout simplement pour moi d'endosser... — reprit le chevalier.

— Exactement; de plus...

— Quoi encore?

— Hier, j'ai perdu au jeu, toujours pour toi, cinquante mille écus...

— Ah! bah!

— C'est le comte de Pointel qui en est la cause.

— Deuxième endossement alors? Au fait, cela peut me donner du crédit, car tu as dû payer comptant...

— Comptant.

— Tiens, tiens, tiens... — fit le chevalier en s'étalant avec satisfaction dans un fauteuil, — il y a là de quoi asseoir la réputation d'un galant homme. En deux jours, un beau duel et cinquante mille écus perdus et payés comptant... Et il dédaigne cela, et il m'en fait généreusement les honneurs! Ah! merci, cher ami, je n'oublierai jamais un tel dévouement, une pareille abnégation.

— Eh bien! et tu restes-là... tu ne songes pas à aller répandre ton triomphe à pleines lèvres... vanter l'amitié?

— Au fait, je suis un ingrat... Ah! à qui particulièrement as-tu intérêt à ce que je chante les louanges de l'amitié?

— A personne.

— J'en parlerai à tout le monde alors?

— C'est cela.

Chamfray sortit en courant et se jeta au plus épais groupe, où la Chaussée qui le suivait du regard le vit se perdre en fendant la foule.

— Heureux enfant! — murmura-t-il, — toujours gai, jamais l'ombre de souci... tandis que moi, j'ai la tête en feu. Et puis il fait une chaleur étouffante dans cette pièce...

Le marquis ouvrit un large rideau étoffé qui masquait une croisée-porte devant laquelle s'arrondissait un balcon ventru, et y roula un fauteuil dans lequel il s'allongea. Pendant un moment, il regarda les étoiles en rêveur : puis, penchant sa tête dans



une de ses mains, il lâcha le rideau qui le couvrit tout entier et derrière ce rempart de soie, rasséréné par l'air pur et déjà attiédi d'un beau soir de printemps, il s'endormit au bercement de ses réflexions, — et peut-être bien aussi au refrain d'une douce chanson d'espérance.

III.

Deux fois la duchesse, inquiète, troublée, agitée, jalouse, entra dans le petit salon, cherchant le marquis. L'heure du fameux menuet, — cette heure que madame de Plainville attendait avec une fiévreuse impatience — était passée; et le marquis n'avait pas paru s'en souvenir. A sa seconde visite au petit salon, elle y rencontra le comte de Cissé, venu là pour se reposer un moment des fatigues du bal et des irritations d'un amour si dédaigné qu'on ne semblait même pas y prendre garde. La duchesse cette fois fut heureuse et contrariée en même temps de trouver de Cissé. Elle était si visiblement émue que celui-ci ne put empêcher de lui dire :

— Cherchez-vous quelqu'un, duchesse?

— Vous êtes seul en cette pièce, comte, à ce que je crois, — répondit madame de Plainville sur un ton sec et dédaigneux ; — vos suppositions sont donc mal fondées.

— Merci du compliment, — pensa le comte en se mordant les lèvres.— Elle est piquée, donc j'ai deviné ; l'absence du marquis l'inquiète...

— Partir ainsi ! — murmura madame de Plainville en cherchant des yeux dans la galerie, — c'est incroyable !... mon accueil l'aura blessé certainement.

— Un menuet, duchesse... Serai-je assez heureux...

— Votre tour viendra, comte, ce menuet appartient...

— A M. de la Chaussée, je le sais; mais vous avouerez que le marquis est au moins peu empressé, et...

— On se place à peine... je ne vois pas qu'il faille être si exigeante.

— L'orchestre prélude.

— Croyez-vous donc qu'on ne puisse perdre un pas de danse? Et qui vous dit d'ailleurs que j'attends! Que m'importe, après tout, que le marquis soit ou non parti !... n'en avait-il pas le droit? Et je me souviens maintenant, une affaire importante l'appelait à Meaux ce soir. En effet, il est parti...

On pourra deviner, mieux que je ne saurais le rendre, l'accent aigre, vif, saccadé, avec lequel la duchesse prononçait chacune de ces paroles entrecoupées de grincements de dents, de crispations de doigts et d'insolences de regards intraduisibles, tandis que le comte restait impassible et inébranlable dans son insistance. Puis tout à coup, frappant du pied :

— Sa conduite est indigne, — se dit-elle; et se retournant vers M. de Cissé : — Comte, j'accepte de danser ce menuet avec vous.

Le petit salon resta vide tout le reste de la nuit et personne ne vint troubler le sommeil du marquis, — sommeil bien heureux, au fait. — Déjà la foule s'éloignait et la fête en était à ses dernières lumières, lorsque le chevalier de Chamfray, dont le succès avait été pyramidal dans le récit de *son* duel et de *sa* perte de cinquante mille écus, s'égara dans le petit salon cherchant le marquis introuvable.

— C'est le dernier coin de l'hôtel qu'il me reste à explorer, — dit-il. — Ce diable de la Chaussée sera parti. Ma foi, je m'en irai seul...

Il allait tourner les talons lorsqu'il aperçut venir la duchesse.

— Pardieu! — s'écria-t-il, — l'unique personne à qui je n'ai pas encore raconté mon aventure ! Et pourtant c'est elle que ce duel malencontreux et cette plus malencontreuse perte de jeu intéressent le plus.

— Vous êtes encore ici, chevalier?

—Ah ! duchesse, voilà un « encore » qui me blesse en plein cœur.

— Ce n'est pas un reproche, pardonnez-moi, chevalier, — reprit madame de Plainville en lui tendant la main.

Chamfray porta cette main à ses lèvres et avec une fadeur adorable :

— A ce prix, madame, blessez-moi souvent...

— Vous n'avez donc pas suivi l'exemple de votre ami... qui est parti depuis le commencement de la soirée...

— De la Chaussée n'aurait-il pas dansé avec vous, duchesse?

— Je ne me ferai pas l'injure, — murmura la duchesse en déchiquetant les dentelles de son mouchoir, — de penser qu'il m'a oubliée ; je ne lui en ai pas laissé le temps, moi...

Xavier Eyma.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





707 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures et Lingerie de la Mon de La Balayeuse, Pce Vendôme 4

Costumes d'Enfant de Pauline Royer, r. de Rivoli, 186

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Depuis notre dernier Courrier de Modes, une température très inconstante a obligé les dames à reprendre des vêtements plus chauds, ce qui a arrêté pour quelques jours l'élan donné aux toilettes d'été. Mais on s'occupe beaucoup dans les ateliers des costumes de campagne, les créations sont nombreuses et nous donnent l'occasion de causer longuement.

On voit chez *Gagelin-Opigez* où nous avons été admirer les étoffes, une quantité de mousselines imprimées. Les dessins sont fins et gracieux, beaucoup se composent de branches ou de semis de fleurs, d'autres sont à rayures ou à pois espacés et très petits. Dans la mousseline, comme dans toutes les étoffes de cette année, les teintes cuir et Havanne dominent. On fait aussi beaucoup de tissus bleus. Il y a trois bleus en vogue, le bleu nouveau, nuance claire un peu pâle, le bleu bluet et le bleu impérial, le plus foncé des trois.

Dans les taffetas nous trouvons mille dispositions nouvelles presque toutes en petits dessins. Le taffetas à motifs plus ouvragés sera consacré aux toilettes très habillées ; mais le goût du jour, qui s'est prononcé pour des costumes complets de même étoffe, a décidé nos fabricants à faire une quantité de petits dessins en deux ou trois teintes dont l'harmonie est charmante et surtout d'une grande distinction.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit ces jours derniers au sujet des confections : *collet-camail* que nous nommerons grand collet, petit collet ou pèlerine, paletot court et casaque légèrement cintrée, voilà les modèles du moment, chaque maison leur donne un cachet spécial en les ornant de diverses manières et en leur faisant les honneurs d'un baptême, mais, somme toute, on ne sort pas des modèles que nous venons d'indiquer.

Nous nous arrêtons avec plaisir à décrire trois confections de la maison *Gagelin* qui nous paraissent, par leur bon goût et leur parfaite exécution, destinées à se répéter :

1° Un paletot en faye noir, ouvert derrière par des quilles garnies de passementeries et dentelle ; les mêmes ornements se répètent sur le devant, le haut est légèrement à revers orné de même, les manches en rapport.

2° Une rotonde camail qui se fait de cachemire de nuance cuir, gris, bleu ou pensée ; elle est entourée d'un haut volant de Chantilly ou de guipure *badinée* et surmonté de ruches de taffetas noir découpées avec crête de passementerie.

3° Une casaque demi-ajustée de taffetas noir, très élégamment garnie par des doubles ruches de taffetas et des galons vénitiens moitié passementerie et moitié guipure.

Les rotondes de dentelle de laine appelée *yak*, se porteront beaucoup. On fait, avec cette même dentelle, des écharpes et des bords pour châles de fantaisie qui varient les vêtements et sont de bon goût.

Il y a une nuance nouvelle que l'on nomme *blé de Turquie*, et bien qu'elle nous paraisse proche parente d'un certain maïs dont il est question depuis longtemps, elle a un petit ton plus doré qui la rend fort harmonieuse et nous oblige à la recommander.

Les chapeaux nouveaux sont extrêmement jolis. Quelques chroniques de modes (mal disposées sans doute) prétendent que les chapeaux de cette année sont ridicules. Ceci n'est point notre avis, il est vrai que nous visitons en ce moment les salons de madame *Alexandrine*, et qu'ils sont le temple du goût.

Nous avons déjà décrit plusieurs de ces charmants modèles, au commencement de la saison. Nous en détaillerons quatre aujourd'hui, avec le regret de ne tenir qu'une plume, là où il nous serait si profitable d'avoir un pinceau.

Chapeau de crin blanc, doublé de bleu bluet formant transparent, au bord une écharpe de tulle bleu ondule le tour de la passe. Sur le côté gauche, une branche de clématite d'Italie dont les fleurs et le feuillage vont rejoindre le bavolet. A l'intérieur, les mêmes fleurs dans du tulle bleu. Les brides bleues, le bavolet recouvert de blonde blanche.

Chapeau de crêpe *cuir d'or*, ayant sur la passe une touffe de blé naturel et trois pavots rouges. Bavolet de taffetas assorti, avec des apprêts en coquilles de dentelle noire. A l'intérieur, tulle blanc, pavots et feuillage de dentelle. Brides assorties.

Chapeau de paille d'Italie, orné de rubans écossais feutre, bois et blanc. Sur le côté une touffe de plumes assorties au ruban des trois nuances mélangées. Intérieur de nuage de tulle.

Chapeau de paille de riz, orné de bouquets de cerises posés à la passe, à la calotte et sur le bavolet. Brides cerises nuancées de blanc. Intérieur de tulle et bouquet de cerises. Bavolet de crêpe et dentelle bordé de taffetas.

En robes nous pouvons citer quelques jolis modèles.

Voici premièrement une robe de taffetas cuir de Rus-

sie, le bas de la jupe est entouré d'une ruche assortie. La jupe est ornée de galons de velours avec guipure posée des deux côtés, formant de très grands anneaux enchâssés les uns dans les autres, au milieu de chaque anneau un médaillon de guipure tissée en fleurs. Le corsage montant est à basque postillon, orné par devant d'un plastron suissesse de velours et guipure. Les manches sont à coude, ouvertes au poignet avec des ornements du même style.

Une autre robe est de foulard de l'Inde, fond gris argent, semé de petits dessins chinois noirs. La jupe est ornée de quatre rangs de chicorées de taffetas noir posés ondulés, espacés de 20 centimètres. Cette même garniture se répète au corsage et aux manches.

Une troisième robe de taffetas bleu à pois chinés plus foncés, est garnie d'un volant assez haut posé ondulé. Au-dessus du volant, un entre-deux de guipure noire doublé de blanc, ayant en tête une chicorée du même; corsage montant, ornementé de guipure et chicorées; manches à coude, ouvertes, doublées de taffetas blanc; le bord garni de chicorées et des médaillons de guipure le long des manches.

Ces diverses toilettes, admirablement réussies, nous ont été montrées par madame *Bernard*, 91, rue Neuve-des-Petits-Champs, une des plus habiles couturières de Paris, dont les créations font loi parmi les femmes élégantes.

Nous avons trouvé, la semaine dernière, de si jolies choses en costume d'enfants chez madame *Desrez*, maison *Pauline Royer*, rue de Rivoli, 186, que nous jugeons à propos d'en entretenir nos lectrices. Il faut saisir la nouveauté au passage lorsque l'occasion s'en présente, les primeurs sont la joie d'une chronique de modes, nous sommes toujours ravie d'arriver à temps pour les offrir à nos abonnées.

Un charmant costume de petite fille se compose d'une jupe en alpaga gris, avec corsage à basque postillon, le tout soutaché de tresse de laine bleue. En dessous du corsage, lequel reste ouvert par devant, on voit la ceinture bretelle *Frezzolini*, une charmante création de madame *Desrez*.

Cette même toilette peut s'exécuter avec de la toile de lin, excellente étoffe, jolie, solide et facile à nettoyer.

La toile de lin existe en trois teintes, gris, verdâtre et maïs. On brode les ornements avec la nuance qui convient à ces teintes, le rouge et le bleu font très bon effet.

Les chapeaux en vogue, pour petites filles, sont le *Montpensier* que madame Desrez fait en crin blanc, bordé et orné de velours cerise, avec petite ruche pareille à l'intérieur. Sur le milieu, devant, à travers les coques de velours cerise, il y a une aigrette de rose cerise et de muguets.

Nous recommandons, comme une des plus jolies confections de la saison, les *Talma-capuchons* de cachemire rouge, brodés d'hiéroglyphes noirs, ils sont faits à gros plis dans le dos à la monture du capuchon, ce qui leur donne un cachet espagnol tout à fait original. Madame Desrez a dû songer à créer ces types méridionaux, depuis qu'elle a établi une succursale de sa maison, *calle del Arenal*, n° 26, à Madrid. Ne semble-t-il pas que cette phrase : *Especialidad en vestidos de niños*, doit donner l'idée de vêtements d'un type tout nouveau? Ce que nous avons vu nous donne le droit de le promettre à nos lectrices.

Les petits paletots de cachemire rouge, ornés simplement de boutons, avec pochettes de côté, seront portés par les enfants au bord de la mer; ils conviennent également aux garçons et aux filles de trois à sept ans.

Les corsages vénitiens, de taffetas écossais ou de taffetas uni brodé de couleur, avec nœud de côté et écharpe tombante, sont très jolis dans les costumes de petites filles, surtout avec les robes blanches ou les soieries de nuances claires.

Nous retrouvons ces mêmes corsages à la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6. Ils sont d'une grâce parfaite pour toilettes de jeunes femmes et surtout de jeunes personnes. Le magasin de la *Ville de Lyon* nous offre, en ce moment, une quantité d'objets nouveaux de passementeries pour garnitures, guipures et dentelle appliquées sur taffetas, franges espagnoles et catalanes. Désignons aussi de nouvelles résilles et un assortiment de rubans de toutes les dispositions en vogue. Quant au gant *Joséphine*, il est toujours le préféré des femmes élégantes qui s'en approvisionnent avant leur départ pour la campagne.

Il y a encore des mitaines de filet extrêmement commodes pendant les chaleurs, des gants de filet de soie à jour, brodés et garnis de rubans; enfin une foule d'objets élégants qui achèvent la toilette et sont indispensables.

Les chapeaux ronds diffèrent complétement de ceux de l'année dernière; ils sont en général courts de bord et retroussés d'un côté. On les orne, sur le devant, avec des plumes ou des fleurs mélangées de coquilles en rubans.

La maison *Desprey*, *à l'Amazone*, boulevard des Italiens, a fait de cette coiffure sa spécialité; nos gravures offriront à nos abonnées les types les plus saillants créés par cette honorable maison.

Les fleurs qui ont dominé jusqu'à présent sur les chapeaux sont les fleurs des champs, les pavots simples avec blé naturel s'emploient surtout pour chapeaux de paille.

Madame *Perrot-Petit*, rue Neuve-Saint-Augustin, 20, forme des bouquets jardinières mélangés d'herbes, de bruyères du Cap, qui font un effet délicieux. Pour les chapeaux de crêpe elle prépare des branches traînantes, de clématite, Sainte-Lucie, volubilis et pervenche. Quelquefois aussi ses bouquets se composent de fleurs d'eau, telles que le *mimulus* et les *mousses de lac* à petites boules vertes. Ces compositions sortent des motifs connus et prennent beaucoup de cachet, quand elles sont employées par une modiste habile.

Les coiffures de bal, saison d'été, préparées par madame *Perrot-Petit*, seront l'objet d'un examen sérieux, nous en donnerons le détail dans un prochain article.

Il faudra se munir, pour la campagne et les bords de la mer, du *relève-jupe* de la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183. C'est le mieux réussi de tous ceux qui nous ont été montrés dans nos visites aux magasins de Paris. Il



est solide et ne froisse pas les étoffes; sa tournure est gracieuse. Le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins, de la même maison, doit être conservé, même pendant les chaleurs, par les personnes qui craignent les refroidissements. Il est d'ailleurs si bien fait qu'il ne gêne pas plus sous les vêtements qu'un corset de coutil. Nous désignons la ceinture brassière *créole* de la maison *Simon*, pour alterner avec le corset de flanelle pendant la saison.

On emporte, en voyage, une provision de parfumerie : celle de la maison *Legrand*, rue Saint-Honoré, 207, nous paraît satisfaire à toutes les exigences de la toilette. Nous composons une boîte de parfumerie élégante, sortie de cette excellente maison, ainsi qu'il suit : *Oriza lacté*, lotion émulsive, pour rafraîchir et embellir le teint ; *crème printannière* au lait de Benjoin, pour les soins de la peau ; *crème duchesse* aux fleurs, nutritive pour embellir et épaissir la chevelure ; *eau des Alpes*, pour remplacer l'eau de Cologne, comme eau de toilette; pâte d'amandes liquide à la Reine et au miel, pour les mains ; eau de senteur aux fleurs de violette et réséda, pour la toilette et le mouchoir ; savon *amygdalin* au suc laiteux de framboises. Avec un nécessaire garni de ces articles de parfumerie, on peut être assuré de braver l'air et le soleil sans altérer son teint et de n'employer que des produits hors ligne aussi bienfaisants que suaves.

Il ne faut pas oublier, pourtant, d'emporter du *lait antéphélique* contre le hâle et les taches de rousseur. La maison *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, en a fait des dépôts dans les villes de province et de l'étranger ; car le *lait antéphélique* est un produit devenu indispensable et dont la réputation est européenne. Toutes les femmes l'emploient aujourd'hui, au moins comme préservatif ; il détruit les boutons et les rougeurs qui arrivent fréquemment lorsqu'on quitte la chaude atmosphère des salons, pour aller se retremper à l'air pur de la campagne et sur les bords de l'océan.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 707.

TOILETTES DE VILLE.— Chapeau de crin blanc garni, sous la passe, d'un bouillonné de crêpe avec un plissé de blonde ayant une plume gris feutre au milieu.

Sur la passe il y a un bouillonné de crêpe avec une ruche de blonde relevée et une plume grise au milieu.

Une blonde ruchée borde la passe.

Bavolet de crêpe recouvert d'une blonde.

Brides de taffetas.

Robes de taffetas ornée de bandes de taffetas noir.

Corsage montant, uni.

Taille ronde. Ceinture noire très étroite.

Manche à coude, demi-large. Sur l'épaule est un jockey à pattes orné de deux bandes de taffetas noir.

Le bas de la manche est découpé à pattes qui retombent sur un volant plissé et bordé.

La jupe est découpée à pattes dans le bas, une patte par lés (il y en a 8), et sous le bas est monté un volant plissé garni de bandes de taffetas noir.

Chapeau rond, de paille de riz, garni devant d'un coquillé de dentelle noire avec des coquelicots et des épis. Un entre-deux de dentelle noire entoure la tête et, noué derrière, retombe en bouts flottants.

Toilette complète de cachemire brodé de chenille noire.

La robe est garnie, dans le bas, d'un rang de broderie de chenille noire imitant des plumes.

Le camail est orné de broderies analogues.

Sur le devant, les plumes brodées sont graduées et posées en brandebourgs. Le bas est découpé à dents, dans chacune est une plume bordée. L'intervalle des dents est garni d'une grille de chenille noire terminée par des glands de chenille.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 707 *bis*.

N° 1. Filet de chenille-velours noir orné, sur le devant, par du velours pensée tournant en torsade autour de la coiffure et mélangé de blonde blanche.

N° 2. Bonnet de linge, sans fond, orné de barbes encadrées d'un petit volant d'organdi rehaussé de guipure. Un coquillé de mousseline et de rubans roses orne le devant.

N° 3. Coiffure formée d'une torsade et de coques de velours bleu de Chine, mélangées de quelques roses.

N° 4. Bonnet de linge, à fond tombant, accompagné d'un entre-deux formant une fanchon encadrée de ruches de dentelle. Nœud de ruban sur le côté.

N° 5. Fichu-canezou de mousseline garni par un entre-deux brodé et un petit volant.

N° 6. Fichu carré de mousseline brodée accompagné d'un petit col à coins rabattus, puis garni d'un entre-deux brodé et d'une valencienne.

N° 7. Manche avec haut poignet de toile surmonté par deux bouillons et encadré d'une fine broderie de couleur.

N° 8. Manche de nanzouk formant légèrement le coude, puis ornée par deux bouillonnés séparés avec un entre-deux très mignon de nanzouk brodé et terminé par un poignet de toile.

N° 9. Petit garçon de cinq à six ans. Costume s'exécutant de piqué ou de toile de l'Inde brodé de galons noirs ou de couleur. Ce modèle est sans manche, c'est-à-dire accompagné d'un simple jockey tombant sur une manche longue en nanzouk, ornée d'un bouillon vers la saignée. Cravate de batiste. Ce modèle se coupe dans le genre des grandes basquines.





Courrier de Paris.

Je vous parlais dans mon dernier courrier de madame Mécène et de ses largesses à l'endroit de la partition de M. Duprato.

En voici bien d'autres! Tous ceux qui, par le petit bout de leur doigt ou par le plus mince filet de leur voix, ont touché au *Berger* et à la *Déesse*, ont eu leur part dans les munificences de madame Mécène.

Or, écoutez la nomenclature de ces dons. Indépendamment du prix principal de 6,000 francs, payé à M. Duprato, madame Mécène a cru devoir lui adresser un cachet de pierre dure représentant une déesse ; à M. du Locle, l'auteur du poëme, une plume de lapis lazzuli ornée de rubis ; à mademoiselle Baretti (la déesse), un papillon de diamants et saphirs ; à M. Capoul (le berger), un diamant solitaire (bague) ; à M. Crosti (Bacchus), une épingle grecque de diamants et onyx noire ; à M. Prilleux (Silène), une épingle coquille de diamant avec perle ; à M. Gourdin (Polémon), une garniture de boutons de diamants ; enfin à madame Ferdinand (la naïade), une petite lyre de diamants qui vient dignement couronner ces fabuleux témoignages d'un dilettantisme qui tient lui-même de la fable, et n'est cependant rien moins que de l'histoire contemporaine et de la plus véridique.

Qu'on dise après cela qu'il n'y a plus de fées! Je gage qu'avant six mois, il y aura une pièce jouée en quelque lieu sur cette action digne des déesses de l'Olympe.

Je ne crois pas me tromper en disant que je vous ai parlé de la sœur d'Adelina Patti, la lionne, la déesse ou la bergère, comme vous voudrez, du Théâtre-Italien, et qui parcourt, en ce moment, je ne sais combien de capitales de l'Europe avec des ailes chargées de billets de banque. Je parle, bien entendu, d'Adelina et non de sa sœur dont il faut bien que je vous parle cependant, car le sujet est intéressant.

Je vous disais donc que cette sœur d'Adelina avait une voix magnifique, mais qu'une infirmité déplorable l'empêcherait de paraître sur la scène : il n'en a rien été. Mademoiselle Carlotta Patti a débuté à Covent-Garden, le même théâtre sur lequel sa sœur a obtenu ses premiers succès. Ces débuts de Carlotta sont assez intéressants pour que nous n'hésitions pas à reproduire ici, ce qu'en disent les correspondances de Londres ainsi que les détails qu'elles donnent de sa personne.

En Amérique, on considère mademoiselle Carlotta comme beaucoup meilleure artiste que sa jeune sœur, et il est probable que les *dilettanti* des capitales de l'Europe partageront cette opinion. Depuis plusieurs années déjà, Carlotta se faisait entendre dans des concerts aux États-Unis, mais une malheureuse infirmité physique l'avait exclue de la scène lyrique. Cependant un habile chirurgien de New-York ayant appliqué à son pied un appareil qui lui permît de marcher sans boiter péniblement, elle parut à l'Opéra-Italien de New-York dans le cours de l'été dernier. Ses débuts ont eu un grand succès, malgré le défaut qui l'empêche de rivaliser avec Adelina comme actrice. Sa voix est plus pure et plus cultivée que celle qui, cet hiver, a charmé les habitués de la salle Ventadour.

Quant aux soirées mêmes de Covent-Garden, nous trouvons dans une correspondance de l'*Art musical* de curieux et touchants détails ; nous ne saurions mieux faire que de les emprunter.

« Carlotta Patti, sœur aînée d'Adelina Patti, est âgée, dit-on, de vingt-huit ans. Malheureusement, une infirmité qui ne vient pas de naissance, mais qui est le résultat d'un accident assez curieux pour être rapporté, s'il ne tenait à des secrets de famille, empêche et empêchera toujours, malgré l'espoir de ses amis, la nouvelle artiste de se produire sur la scène. Rien de pénible à voir comme les efforts qu'exige le parcours obligé de la coulisse au pupitre du chef d'orchestre, et cette impression de tristesse ne vous quitte pas quand la cantatrice exécute, avec une facilité inouïe cependant, les sauts les plus périlleux sur les cordes les plus élevées de l'échelle vocale. Certes, on admire ces ressources prodigieuses, mais tout cela manque d'éclat, de chaleur ; cette voix est triste, ce visage est triste, ces applaudissements, ces saluts même, qui semblent chacun cacher une douleur, tout est triste! triste! triste! »

Carlotta Patti a déployé un art infini dans l'air de *Linda* et dans *il Flauto magico*. Ces deux morceaux pourtant n'ont pas été redemandés. L'assemblée semblait sous l'influence d'un sentiment presque douloureux, et n'a pu s'y soustraire qu'à la fin du concert. Quand la sœur de la riante Adelina a chanté avec Ronconi le joyeux duo de l'*Elisire d'amore*, « les lazzi de Dulcamara, dit le même correspondant, faisaient un contraste si pénible avec la physionomie calme et résignée de cette étrange Adina, que personne n'a osé rire. On réservait les démonstrations bruyantes pour la fin du concert ; la dernière note des *Echos*, d'Eckert, — un *fa* suraigu à faire pâlir le plus impudent *ut dièse*, — en a donné le signal. Mademoiselle Carlotta Patti a été rappelée, et, s'appuyant sur le bras du régisseur, est venue faire lentement sa récolte de bouquets et de bravos. Que cette ovation a été différente de celles que le même nom excitait, l'année dernière, dans cette splendide salle de Covent-Garden! »

Nous nous trompons fort, ou, si mademoiselle Carlotta Patti venait un jour parmi nous, son *infirmité*, loin de refroidir l'enthousiasme d'un public français, semblerait un titre de plus et un droit naturel à nos sympathiques applaudissements.

M. Guizot a publié récemment un ouvrage d'un très vif intérêt, intitulé : *Un projet de mariage royal*, et dans lequel il démontre à quelles tristes conditions sont soumis les époux royaux et combien peu souvent ils sont assortis.

Quelques lignes du livre de l'illustre historien sont bonnes à citer ici pour la nouvelle et le mot charmant que j'ai à rapporter.

« Les scrupuleux, dit M. Guizot, qui voudraient que les cœurs fussent plus consultés dans les mariages royaux, déplorent un mal incurable : les nécessités et les convenances politiques, soit de crainte, soit d'espérance, sont

trop puissantes pour que les sentiments personnels les fassent taire ou les surmontent. Au jour de leur mariage, comme en bien d'autres circonstances de leur vie, les grands du monde ont à payer, quelquefois bien cher, le prix de leur grandeur ; elle leur coûte souvent du bonheur et à coup sûr de la liberté. On dit que l'empereur Nicolas, quand il s'agissait de mariage, tenait grand compte des inclinations de ses enfants, et j'ai vécu auprès d'une famille royale dans laquelle les affections et les vertus domestiques occupaient une grande place. »

Or voici que deux membres de cette famille auprès de laquelle a vécu M. Guizot, vont se marier l'un avec l'autre. On annonce, en effet, le mariage du jeune duc de Chartres avec sa cousine germaine, Françoise d'Orléans, fille du prince de Joinville, et on attribue ces paroles à la jeune fiancée : « Je suis heureuse, j'épouse celui que j'aime, et, en l'épousant, je reste d'Orléans et Française. »

La fièvre des grandes fêtes de Paris est un peu calmée ; les fêtes d'hiver s'entend. Voici les lilas ! Allons aux bois ! Allons aux courses ! Tout est là aujourd'hui, et à la jolie pièce du jeune M. Aylic Langlé, au Vaudeville : *Un homme de rien*, un grand succès qui triomphera du beau temps, des soirées appetissantes déjà !

Cet homme, que M. Langlé qualifie *de rien*, est tout simplement Sheridan, l'éloquent orateur, l'auteur de la fine comédie *The School for scandal!* D'où qu'on soit parti, est-on jamais, a-t-on jamais été un *homme de rien* quand on s'appelle Sheridan, si misérablement encore qu'on finisse une vie glorieuse.

Mais ces jeunes auteurs dramatiques ne doutent de rien, et pourvu qu'ils piquent la curiosité sur une affiche avec un titre original, peu leur importe de percer les gens de part en part ; ils n'y mettent pas tant de façons et font peu de philosophie. En cela M. Langlé a réussi au delà peut-être de ses espérances ; et son succès a été si complet qu'il deviendra, et ce n'est pas peu dire, un auteur aussi en vogue que l'a été son héros ! Ce succès dépassera-t-il celui des *Pantins éternels* du Théâtre-Déjazet ? Je n'ose l'affirmer, tant leurs succès sont plus durables à ce petit théâtre que partout ailleurs. On y fait des pièces à cent représentations comme on y boit un verre d'eau.

Les théâtres, d'ailleurs, se reposent en ce moment ; les uns sur leurs succès, les autres sur leurs chutes ; comme s'ils avaient bras et jambes cassés, ils ont de la peine à se relever.

Laissons donc les théâtres se reposer et passons les Pyrénées, ce qui sera bientôt bien plus facile encore, grâce au chemin de fer du Nord de l'Espagne et à celui du Midi de la France qui se donneront prochainement la main pour réaliser le mot de Louis XIV : Il n'y a plus de Pyrénées. Nous voici donc à Madrid où ont été données, chez les ducs de Medina-Cœli et de Fernan-Nunez, deux grandes fêtes qui ont fait parler l'Europe. Notre devoir est donc d'en parler aussi, et le devoir est agréable à remplir.

Dès que la reine eut accepté la double invitation, de grands préparatifs se firent dans les deux palais. Ils furent soudain interrompus par la mort du jeune duc de Montmorot. Cet événement causa un surcroît de dépenses de part et d'autre ; mais les malheureux s'en sont bien trouvés ; les provisions achetées pour les deux magnifiques soupers ont été servies aux pauvres de l'Hôpital général.

Les deux fêtes ont eu un caractère fort distinct : c'était une représentation dramatique chez les Medina-Cœli ; chez les Fernan-Nunez un bal costumé. Là, tout grave et cérémonieux ; ici, tout brillant et gai.

Les salons et les galeries du palais des Medina, partout tendus de draperies somptueuses, étalaient des œuvres d'art incomparables, des toiles de Rubens et de Murillo, à côté des sculptures de Benvenuto Cellini. Une troupe de très nobles acteurs avaient répété plusieurs petites pièces du répertoire moderne, et la duchesse, qui est jeune et fort belle, y avait pris un rôle. On n'avait pas engagé plus de spectateurs que le théâtre n'en peut contenir, deux cents environ. Tout le monde était en tenue de gala, en grand costume de cour. Le roi, la reine et la famille royale ont été reçus par le duc et la duchesse au bas du grand escalier de marbre, sur les degrés duquel étaient rangés cent cinquante valets vêtus de l'antique livrée de la maison et portant chacun une grande torche de cire. Avant et après la représentation, Isabelle II, don François d'Assise, les personnes de leur famille et de leur suite ont parcouru l'immense hôtel illuminé avec splendeur, le duc donnant le bras à la reine, le roi à la duchesse, le jeune comte d'Eu à l'infante dona Luiza, sœur de la reine et duchesse de Montpensier, le duc de Montpensier à la duchesse douairière d'Albe, l'infant don Sébastien à l'ambassadrice de France, l'ambassadeur de France à l'infante dona Christine, nièce et femme de don Sébastien. C'est dans cet ordre que le cortége, où figuraient encore les ministres, le marquis de Miraflorès entre autres, et le marquis de la Havane, les dames de la reine et le corps diplomatique, est venu prendre place dans la splendide salle à manger. On n'a vu au souper que de la vaisselle d'or et d'argent.

Au bal Fernan-Nunez, on ne comptait pas moins de mille invités ; c'est tout Madrid. Dès huit heures du matin les coiffeurs étaient à l'œuvre, et de fort bonne heure une multitude de curieux se pressait aux abords du palais. Une caserne voisine, tendue de velours, avait allumé à chaque fenêtre un candélabre et arboré à la fenêtre principale son drapeau décoré de la médaille du Maroc ; la musique a salué l'arrivée et le départ de la reine, qui a été fort acclamée par la foule. L'antique résidence des descendants de Fernan-Cortez, éclairée au gaz, ornée de transparents sans nombre, encombrée, jusqu'au premier étage, de fleurs venues de Valence et de l'Andalousie, avait prolongé jusqu'à la rue une galerie improvisée où l'on admirait, comme dans un musée, les tapis, les meubles, les bijoux, les armes de la famille, les souvenirs et les dépouilles des Indes et de l'Amérique. Le duc et la duchesse ont reçu la reine au pied de l'escalier ; ils avaient revêtu, par-dessus leurs brillants costumes, un domino couvert de dentelles, qui avait un faux air d'ancien costume de cour. La reine était en *Esther*, éblouissante de diamants ; le roi en *Philippe IV* ; la duchesse de Montpensier en *Juive* ; le duc de Montpensier,



ainsi que le comte d'Eu et le duc d'Alençon, en *Arabes*. Parmi les travestissements les plus gracieux et portés par les plus belles personnes, on remarquait surtout ceux de mesdemoiselles de Brunetti, filles de la marquise de Soto-Mayor : l'une en *Marie de Bourgogne*, fille de Charles le Téméraire, d'après un tableau historique du musée de Madrid, l'autre en *Marie de Hainaut*, première duchesse de Bourbon ; — les deux filles du marquis de la Havane, deux blondes charmantes : l'une en *Amour*, l'autre en *Tireuse de cartes ;* — la comtesse de Torrejon, inondée de perles ; — la marquise de Portugalète, en *Fortune*, couverte de monnaies d'or de tout pays et de pierres précieuses de toute espèce ; — la petite-fille du marquis de Miraflorès, un *Diable rose* adorable ; — l'aînée des filles du duc de la Roca en *Dame de Pique*, etc., etc.

Ferait-on mieux à Paris ? Nous ne le croyons pas au fond ; mais pensons-le tout haut, par amour-propre national.

X. Eyma.

On lit dans la *France :*

M. Xavier Eyma vient de faire paraître chez Maillet, rue Tronchet, 15, un livre charmant intitulé les *Poches de mon Parrain*. C'est un récit multiple de poétiques émotions, groupés en six chapitres, où le cœur humain trouve des portraits qui agrandissent l'âme et l'aident à traverser les durs sentiers de la vie, en faisant ressortir surtout les qualités et le mérite de ceux dont le dévouement et le travail, l'espérance et la foi font le plus noble mobile de leur persévérance dans le bien.

M. Eyma a fait un livre tellement bien pensé, que l'on trouve à chaque page des sentiments de joie et de bonheur et une peinture de mœurs pures, qui en rendent la lecture aussi attrayante que morale, et qui, à ce double point de vue, lui assurent un succès dans la *Bibliothèque des bons livres* dont il fait partie.

Nous faisons acte de discrétion en nous bornant à répéter ces lignes de la *France ;* mais nous ne pousserons pas le scrupule de l'amitié jusqu'à ne pas nous y associer bien cordialement, en constatant que la prédiction de succès a dépassé ce que la *France* espérait. Les *Poches de mon Parrain* sont aujourd'hui dans les mains de tout le monde, grâce à l'attrayante morale qui caractérise ce volume où il y a des émotions charmantes pour les lecteurs de tous les âges. Prix du vol. : 1 fr.

Pierre Combes.



VARIÉTÉS.

Souvenirs d'Horace Vernet.

Au moment où il est question d'une *exposition des œuvres complètes d'Horace Vernet*, peut-être n'est-il pas hors de propos de rassembler ici quelques souvenirs épars.

Il y a vingt-cinq ans de cela, deux artistes d'un talent incontesté qui débutaient alors comme on débute toujours, par les efforts et le travail, avaient reçu du gouvernement une commande pour le musée de Versailles.

A..., peintre de paysage, et B..., travaillaient ensemble à certaine *bataille* dont je tairai le nom. Le paysagiste s'était chargé des arbres et du ciel, B... faisait son affaire des hommes et du terrain.

Ils étaient à l'œuvre, le premier juché sur une échelle haute, l'autre accroupi sur un escabeau, lorsqu'un jour entre dans l'atelier un visiteur à l'extérieur plus que modeste, vêtu d'une vareuse de drap gris, les pieds dans des chaussons de lisière et la tête couverte d'une casquette de loutre.

Il salue légèrement, s'avance en grommelant vers le tableau presque achevé, et le regardant, les yeux mi-clos :

— Oh ! oh ! dit-il à B..., voilà un grenadier qui n'est pas d'aplomb sur ses jarrets. Je parie qu'il est blessé. Comme il chancelle !

— Mais pas du tout, répond le peintre ; seulement...

— En ce cas, dit l'autre, cet homme est ivre et va tomber dès le premier pas. Il est mal planté.

A..., sur son échelle, écoutait, non sans étonnement, les propos du nouveau venu. Les ateliers sont ainsi remplis d'aimables experts qui rappellent, par leurs jugements, le conte de Voltaire : *Les Aveugles juges des couleurs*.

— Ah ! ah ! dit-il, il est mal planté ! vous trouvez, mon brave homme ?

— Je *trouve*, répond le visiteur en casquette de loutre, pendant que B... s'évertue à faire au paysagiste signe de ne plus parler.

— Alors, continue celui-ci, vous connaissez donc, comme cela, quelque chose à la peinture ?

— Un peu.

— Rien qu'un peu ?

— Peut-être aussi beaucoup.

— Ah bah !

Le regard de B... implorait éloquemment le

silence de son collaborateur, mais A... ne voyait rien.

— C'est étonnant, disait-il, comme on rencontre des connaisseurs en fait de peintures!

— Je ne suis pas de votre avis, moi. Je n'en rencontre pas souvent.

— Seriez-vous de la partie, par hasard?

— Non point *par hasard*, mais *par vocation* et peut-être aussi *par esprit de famille*.

— Et comment vous appelez-vous?

— Horace Vernet.

Le malheureux paysagiste devint à la fois pâle et rouge; il descendit précipitamment de son échelle, et, se découvrant, il s'excusa de son mieux pendant que Horace Vernet riait de l'aventure.

L'auteur de la *Prise de Constantine* (parler de lui sera longtemps encore d'actualité) racontait volontiers de pareilles anecdotes; il le faisait, du reste, avec art, à la façon franchement joviale d'un *troupier*. « Que voulez-vous? disait-il, quand on est jeune, on ne doute de rien, et les hommes que l'on coudoie ne vous semblent pas dignes de retirer vos pantoufles. Mauvaise méthode, d'ailleurs, que celle de juger les gens sur la mine. J'y ai été pris comme les autres. »

Il rappelait, à ce propos, que lors de l'occupation de Paris par les alliés, se trouvant au jardin des Tuileries en compagnie de quelques jeunes gens et de jeunes femmes, il s'était mis à se moquer d'une sorte de ridicule major anglais qui se promenait obstinément, les yeux baissés, devant le château comme si on lui eût imposé une consigne.

— Quel type excellent! disait Vernet. Dès demain il figurera dans mon album de *kaiserlicks*, d'*émigrés*, d'*incroyables* et de *merveilleuses !*

Et le voilà, tout d'un coup, qui *croque* au lever du crayon la silhouette de l'Anglais. La tournure paterne de l'inconnu devient sur le papier laide et sotte, l'ampleur se change en obésité, le chapeau à claque prend une forme démesurée. Et la galerie de rire.

L'Anglais cependant avait aperçu le manége. Bientôt, il s'approche de Vernet, et, sans le moindre accent britannique :

— Monsieur, lui dit-il doucement, est-ce ma caricature que vous avez dessinée là? En ce cas, mettez mon nom au bas : sir Humphry Davy.

— Vous! s'écria Vernet décontenancé.

Il connaissait bien l'illustre chimiste qui consacrait sa vie tout entière à la science, à l'humanité, et avait découvert déjà le protoxyde d'azote ou *gaz hilarant*, et cette chose inappréciable, la *lampe de sûreté* contre le feu grisou des mines. Il jura dès lors qu'on ne l'y prendrait plus.

Horace Vernet, dont les critiques ont apprécié et apprécieront le talent de diverses façons, était le plus loyal et le meilleur des hommes. Brusque et fantasque, aimant à parler, et souvent à parler de lui, mais plein de franchise et d'une sympathique et cordiale brusquerie, le cœur sur la main, comme dit si bien l'expression populaire. D'une physionomie un peu rude, le nez long et busqué se recourbant sur d'épaisses moustaches toujours cirées et retroussées, il avait dans le regard je ne sais quelle expression avenante qui le faisait si bien juger, dès qu'on le voyait, par ces simples mots : C'est un bon enfant! Un bon enfant, en vérité, oui, le cœur d'un enfant dans la nature la plus mâle et la plus énergique, tel était en effet Horace Vernet.

Il se plaisait au milieu des soldats, de la vie des camps, et les a peints avec un réel amour. Toutes ses allures avaient d'ailleurs quelque chose de militaire; on le flattait beaucoup en lui disant qu'il avait l'air d'un officier. Ses élèves l'appelaient parfois en riant colonel. Qui n'a pas vu le tableau représentant l'*Intérieur de l'atelier du peintre?* Ici un cheval vivant, qui servira tout à l'heure de modèle, là des boxeurs s'exerçant au pugilat; plus loin des amateurs, fleurets en main, donnant un assaut; un tumulte, une foule, au milieu de laquelle travaille Vernet, le pouce dans sa palette, et sans être gêné. C'est l'ancien atelier celui-là!

En ces derniers temps, Horace Vernet vivait retiré « dans le pavillon de l'Institut qui fait face à la bibliothèque Mazarine », au milieu de ses tableaux de famille, montrant avec un juste orgueil les cadeaux qu'il avait reçus, et ses croix, et la tunique trouée par les balles qu'il portait durant les journées de juin, où il fit preuve de courage. C'est là qu'il est mort, dans les bras de ses petits-enfants, au milieu de ses doux souvenirs.

Horace Vernet laisse de longs *Mémoires* qui seront sans doute prochainement publiés.

Jules CLARETIE.

LES VERROUX DE LA DUCHESSE.

(Voyez le numéro précédent.)

— C'est l'occasion ou jamais, — pensa le chevalier.

— Quoi? — demanda madame de Plainville, — vous disiez...

— Que le marquis ne pouvait vous oublier, vous présente, lui pour qui les absents, les plus... absents n'ont jamais tort.

— Que signifie...



—Vous l'accusez, je le défends par ses meilleures qualités, dont la première est un dévouement sans bornes à ses amis.

— Expliquez-vous, chevalier

— Eh bien!... mais tout ceci entre nous, duchesse, la modestie du marquis en pourrait souffrir s'il venait à savoir que... je l'ai trahi. Eh bien! dis-je, il y a trois jours, j'étais en Bretagne; et de la Chaussée, sachant mes goûts déplorables, a eu la bonté de jouer pour mon compte, et sur un seul coup de dé, il m'a pardieu bien perdu cinquante mille écus... que je lui ai remboursés ce matin.

— Il a joué pour vous, — s'écria madame de Plainville en saisissant le bras du chevalier.

— Pour moi, oui, car il ne joue jamais, lui. J'appelle cela du dévouement, et n'ai-je pas raison?... Car, enfin, s'il eût joué pour son propre compte, qui sait? peut-être eût-il gagné... tandis qu'il a perdu, et c'est toujours désagréable de perdre cinquante mille écus, même pour les autres. Oh! il a été excellent ami; il a poussé le scrupule jusqu'à ne vouloir rien changer à mes habitudes... C'est beau... c'est délicat...

La duchesse regarda le chevalier avec étonnement, et sembla douter un instant s'il parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Chamfray supporta cet examen avec le plus admirable sangfroid. La duchesse avait si grande envie d'être convaincue qu'elle se laissa glisser sur la pente où elle était entraînée.

— Ainsi, M. de la Chaussée ne joue jamais, — dites-vous...

— Jamais, — affirma le chevalier; puis, à part soi, il ajouta : — Que pour laisser son argent sur le tapis. — Et, non content... mais ceci toujours sous le sceau du secret, n'est-ce pas, duchesse?...

— Je vous le promets, monsieur; mais parlez vite... Vous disiez...

— Que non content de m'avoir perdu cinquante mille écus... il a donné deux coups d'épée et en a reçu un...

— Encore pour votre compte? — demanda vivement la duchesse.

— Toujours pour mon compte, ce qui est encore une bien grande preuve de dévouement de sa part, attendu que si je m'étais battu moi-même, il est probable que j'eusse reçu les trois coups d'épée... Je ne peux pas lui en vouloir d'avoir changé quelque chose à mes habitudes.

— Et... la cause de ce duel?

— Faut-il vous la dire ?

— Mais oui.

— C'est que... nous autres désœuvrés et cœurs libres... nous avons parfois de ces aventures... Enfin, madame, que vous dirai-je, nous aimons toutes les femmes, afin, un jour, de n'en pouvoir plus aimer qu'une seule. J'étais dans le premier de ces cas... en attendant mieux... et M. de la Chaussée, indigné qu'on calomniât devant lui la maîtresse d'un ami absent...

— Et M. de la Chaussée, — interrompit la duchesse,— a-t-il poussé le dévouement encore cette fois jusqu'à...

— Se trouver de moitié dans l'affaire... Oh! non, madame, car je suis sûr...

— De la fidélité de votre maîtresse?

— Beaucoup moins que de celle du marquis. Il n'est pas homme à quitter le ciel pour le plus beau paradis terrestre.

Madame de Plainville aux trois quarts convaincue, — elle y mettait une si grande complaisance, — n'était pas éloignée d'accuser la comtesse de Pointel de calomnie.

— Merci, chevalier, — dit-elle après un moment de rêverie; — merci, vous m'avez rendu un grand service.

— Ces paroles sont le plus charmant adieu que vous puissiez me donner.

— Au revoir, chevalier... au revoir...

IV.

Chamfray à peine sorti, les laquais vinrent fermer les portes, et deux candélabres chargés de bougies ne laissaient plus dans le salon qu'une dernière lumière, — presque des ténèbres après l'éclat des illuminations de la fête. La duchesse, épuisée d'émotions, se laissa tomber sur un canapé. Elle hésitait encore en dépit de la confidence du chevalier.

— De quel côté est la vérité? se demandait-elle. —Si M. de la Chaussée n'était point coupable, aurait-il fui honteusement... comme il l'a fait... sans me dire un mot, sans s'excuser? Ah! c'est indigne; n'y pensons plus. Il fait froid ici, ce me semble... la fatigue... le chagrin...

Elle sonna violemment ; une jeune soubrette entra.

— Défaites-moi cette parure, Rosette; elle m'allait horriblement mal; je ne la mettrai plus jamais.

— Madame la duchesse était pourtant charmante sous ces diamants, — hasarda la soubrette.

— M. de Cissé a dit ce mot assez joli : — que ces diamants étaient charmants sur moi... Tout le monde est parti, Rosette?

— Tout le monde est parti, madame, — répondit la jeune fille en déshabillant pièce à pièce sa maîtresse.

— Et qui est sorti le dernier ?

— Le comte de Cissé, puis enfin le chevalier de Chamfray tout à l'heure.





Lamoureux Imp. r. Lacépède 38 Paris.

Ad. Goubaud Ed. à Paris

707

LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92.

Entered at Stationers Hall.

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W. C.

MADRID. P. J. de la Pena.

— Et vous n'avez point vu partir M. le marquis de la Chaussée ?

— Non, madame...

— C'est étrange, — pensa la duchesse. — C'est bien, — reprit-elle ; — passez-moi ce peignoir de nuit, Rosette. Vous pouvez vous retirer.

Rosette disparut, et la duchesse, aussi belle, plus belle ma foi dans son peignoir de mousseline, avec ses charmants cheveux un peu défaits, ses jolis pieds à peine serrés dans des pantoufles longues comme le doigt, coquetait devant son miroir. Le sommeil gonflait déjà ses yeux ; et pourtant elle se décidait difficilement à se retirer ; un vague espoir indéfini la retenait.

— Comme je suis pâle ! — dit-elle ; — cette fête m'a semblé d'une longueur et d'une tristesse !... C'est qu'aussi il n'y a rien d'aussi maussade que d'ouvrir ses salons pour n'y voir point les gens qui vous plaisent... qu'on aime...

Ces phrases pointillées en quelque sorte s'entrecoupaient d'épingles détachées et rajustées, de tresses de cheveux nouées et dénouées, puis renouées ; enfin, de ces mille amorces que les femmes se tendent à elles-mêmes. Tout à coup madame de Plainville s'arrêta, laissa échapper de ses dix doigts, où il tenait à peine, l'épais volume de sa chevelure et se retourna vivement.

— C'est étrange, il m'avait semblé entendre le bruit d'une respiration ! Puis, écoutant plus vivement : — Je ne me trompe pas, il y a quelqu'un ici... derrière ce rideau, dirait-on.

Son premier mouvement fut de courir à la sonnette ; elle s'arrêta.

— Appeler, faire du scandale !... non... ce ne peut pas être un voleur... les voleurs n'ont pas l'habitude de s'endormir dans les appartements où ils pénètrent : ils n'y viennent pas pour cela.

Elle s'approcha toute tremblante et sur la pointe des pieds, leva le rideau bien doucement et aperçut le marquis endormi.

— M. de la Chaussée ! — s'écria-t-elle. — Celui-ci se leva vivement et tout confus. — Vous ici, monsieur ! — continua la duchesse, chez moi, caché...

— Ah ! si vous saviez, madame, — balbutia le marquis.

— Je sais, — interrompit madame de Plainville, — que vous êtes dans mes appartements à une heure où j'y devrais être seule, monsieur. Je sais que vous me compromettez ; je sais, enfin, qu'il faut que vous partiez, et je ne vois pour vous aucun moyen de sortir d'ici... car mes domestiques sont encore sur pied, et vous ne pourrez franchir cette porte sans que demain on dise dans Paris que vous êtes l'amant de la duchesse de Plainville.

— Maudit sommeil ! — s'écria de la Chaussée qui ne sentait pas d'objection à tous les reproches justes de la duchesse. — Mais que faire ? Ah ! s'écria-t-il tout à coup, cette fenêtre donne sur la rue, et ce rideau qui a été mon complice involontaire me servira.

— Mais vous n'y songez pas, — fit madame de Plainville en arrêtant la Chaussée qui s'apprêtait à décrocher le rideau, — de cette fenêtre au sol il y a plus de cinquante pieds.

— Je suis leste et adroit, — riposta le marquis.

— C'est de la forfanterie, monsieur ; vous n'êtes ni assez leste, ni assez adroit. Mais écoutez... on a frappé à la porte de l'hôtel... on cause dans le vestibule.

— L'occasion est des plus favorables alors pour m'enfuir par la croisée.

— Beau moyen ; entrez dans ce cabinet, vite, et n'ouvrez que quand je vous appellerai.

La duchesse fit disparaître le marquis par la petite porte perdue dans les tentures du salon et sonna.

— Qui donc est là ? demanda-t-elle à Rosette.

— Madame la comtesse de Pointel et M. de Cissé, qui prétend que son manteau a été échangé contre celui de M. le marquis de la Chaussée. Il l'a retrouvé en effet.

—Tout se ligue contre moi ! murmura la duchesse. Introduisez madame de Pointel et M. de Cissé, dit-elle, et allant au-devant d'eux :

— Quelle joie vous me causez, chère comtesse...

— J'ai accompagné mon frère...

— Dont le manteau a été échangé contre celui de M. de la Chaussée, paraît-il ?... C'est un bien petit malheur pour me procurer, chère comtesse, un bien grand plaisir...

— Et avant de revenir ici, fit le comte, et de crainte d'être indiscret et importun, j'étais passé chez le marquis ; mais il n'était pas rentré...

— Perfide et impertinent ! ne put se défendre de penser la duchesse en voyant surtout le sourire sardonique qui plissait la lèvre du comte.

— Si je ne vous arrêtais pas dans votre poursuite, interrompit la duchesse avec une gaicté affectée, vous courriez risque, comte, d'aller fort loin. M. de la Chaussée est parti cette nuit pour Meaux ; et, comme le froid était vif, je lui ai prêté un manteau plus chaud que le sien... celui de feu le duc mon mari... Cela vous étonne ?... Pourquoi ? On peut bien emprunter à un mort son manteau à la veille d'épouser sa veuve...

Et la duchesse accompagna cette phrase d'une révérence qui donnait un congé tout net à ses nocturnes visiteurs. Ils comprirent, saluèrent et se retirèrent, la comtesse disant à son frère :

— Nous sommes joués !...



— Et maintenant, fit la duchesse en courant à la petite porte, délivrons le prisonnier.

— Ah! chère Amélie! s'écria le marquis en tombant aux pieds de madame de Plainville, merci!

— J'ai donc bien fait de parler ainsi?

— Vous êtes un ange!

— Non, pas tout à fait... d'autant plus que je tiens beaucoup à mon titre de femme...

— Et vous avez raison... surtout quand on veut se marier.

— Marquis, demanda la duchesse d'un ton calme et avec un regard franc et bien assuré, marquis m'aimez-vous?

— Est-ce sérieusement que vous me faites cette question?

— Sérieusement, oui. Il est tant de choses qu'on dit et qu'on ne pense pas...

— C'est par compensation, interrompit le marquis en portant à ses lèvres la main de la duchesse, c'est par compensation à toutes celles qu'on pense quelquefois et qu'on n'ose pas dire.

— Cette main, vous la gardez donc?...

— Je crois rêver...

— Ne vous endormez plus, cependant... auprès de moi.

— J'en serais tenté... il m'est venu un si grand bonheur pendant mon sommeil!

— Prenez garde, mon ami, c'est aussi du sommeil des gens que profitent les voleurs pour les piller, et il y a des voleurs autour de moi!... Bonne nuit..., marquis, continua la duchesse en allumant un bougeoir.

— La fenêtre a-t-elle toujours cinquante pieds de haut? demanda le marquis tenant dans sa main une main de la jeune femme.

— Toujours, répondit celle-ci.

— Et vos gens sont encore sur pied, sans aucun doute?

— A coup sûr; ils se lèvent à l'aurore, et la voici poindre.

La duchesse avait tourné le bouton de la petite porte devant laquelle le marquis se tenait debout avec elle.

— Il serait imprudent alors que je sortisse de l'hôtel à cette heure?

— Oh! très imprudent...

— Me voilà donc prisonnier en ce boudoir...

— Vous n'en sortirez qu'à mon bras... Bonne nuit!...

Et la duchesse entra vivement dans la pièce voisine, en tira la porte et fit glisser deux verroux en haut et en bas. De la Chaussée demeura un moment debout devant la porte; puis, se dirigeant vers un fauteuil dans lequel il se laissa tomber:

— Moi, murmura-t-il, je n'aurais pas eu la force de mettre les verroux... Il faut donc se résigner et attendre!...

Xavier Eyma.

LES SOEURS DE LAIT

(HISTOIRE DU DERNIER SIÈCLE.)

« Tout ce qui reluit n'est pas or. »
(Vieux proverbe.)

I.

Depuis bien des années, le sieur Benoît Husson, directeur des domaines, amortissements et francs-fiefs à Caen, était marié, et s'affligeait à l'idée que son nom s'éteindrait, encore que le nom des Husson ne fût guère porté au *Nobiliaire de Normandie*, lorsque le ciel lui envoya une petite fille, un véritable chérubin. La vie en elle s'annonça par un sourire.

Je vous laisse à juger de la joie des époux Husson, de la joie de leurs oncles et tantes, cousins et cousines, qui étaient tous assez riches pour ne convoiter aucunement l'héritage de M. le directeur des domaines, amortissements et francs-fiefs.

L'hôtel ne désemplissait pas de visiteurs. Autour du berceau, tendu de rideaux de soie rose et de dentelles, passait une vraie procession d'admirateurs. Vous eussiez été édifié de l'air d'amitié que tous ces gens-là avaient pour les maîtres du logis, et des bénédictions qu'ils donnaient sans mesure à la petite Dorothée.

Clic! clac! une chaise de poste arrive à grands fracas. Elle a amené M. Thiroux de Montrejard, trésorier général de la maison du roi; madame de Montrejard accompagne son mari. Tous deux devaient être parrain et marraine, et ce n'était point un mince honneur pour les Husson.

Il va sans dire que la nourrice fut choisie avec soin. Après bien des informations, on manda du village de Blainville, à quatre lieues environ, dans le cœur du pays de Caux, la mère Véronique Bourru, une belle femme, jeune encore, haute en couleur, solide et d'humeur joyeuse. Elle se présenta avec sa petite Geneviève qui, sur ma parole, était aussi fièrement gentille, et que les beaux messieurs et les belles dames comblèrent de cadeaux.

Jamais la mère Bourru n'était venue en ville. Elle débutait bien. Quoique son mari, décédé depuis sept mois, lui eût laissé de l'aisance, elle



se sentit stupéfaite quand elle entra chez M. Husson : le luxe qui l'entourait dépassait toutes ses idées. Vous comprenez ! des siéges, de velours et de satin, à ne pas oser s'asseoir dessus, des canapés en tapisserie qui vous présentaient des bouquets tout cueillis et des fruits appétissants, des *chandeliers* de cristal de roche suspendus aux plafonds, des meubles garnis de cuivre, de la dorure partout, sans compter des tableaux où il y avait une foule de personnes dont on avait *tiré* les portraits... Un paradis, enfin !

La paysanne resta interdite, puis elle devint pensive ; et, durant tout le temps qu'elle demeura à l'hôtel, elle n'eut point d'appétit : ce qu'on attribua à l'ennui qu'elle avait d'être absente de son village. On la ramena chez elle dans un beau carrosse, et on ne lui épargna pas les recommandations.

Mais voilà que lorsqu'elle fut rendue à la vie ordinaire, elle laissa l'esprit du démon entrer dans son cœur, ou plutôt elle s'abandonna à une idée coupable, qui lui était venue en tête, et qu'elle avait d'abord combattue avec horreur.

Ayant posé les deux enfants dans leurs berceaux, elle se mit à les contempler en silence, tandis qu'ils dormaient leur sommeil de petits anges. Peu à peu les idées mauvaises grandirent et se fortifièrent en elle. Cela devint du vertige.

« Eh quoi ! pensa Véronique, v'là ma fille qui est destinée à vivre aux champs, à suer au soleil, à avoir les mains gercées par la froidure, à épouser un simple paysan qui la battra peut-être et qui se grisera de cidre... Et puis v'là cette autre que le hasard a fait naître dans une belle maison toute ruisselante d'or, pour être pimpante, pour être habillée en princesse, comme la femme de notre bailli, pour avoir des domestiques, des voitures, tous les agréments du monde ! Si ce n'est pas une injustice du sort !... »

Lorsqu'on se met sur ce chapitre-là, on risque d'aller loin.

La nourrice continuait de tenir ses yeux attachés sur les deux enfants. Il lui parut, — et elle ne se trompait pas, — que Dorothée et Geneviève se ressemblaient. Ah ! c'est vrai qu'elles étaient toutes deux bien mignonnes, bien roses, et que leurs petits cheveux, fins comme de la soie, étaient du même blond.

Les enfants s'éveillèrent et se mirent à appeler dans leur langage... Véronique n'y tint plus ; elle s'élança en s'écriant : « Arrive que pourra ! ma fille sera une grande dame !... »

Et elle mit Dorothée dans le berceau de Geneviève, et elle mit Geneviève dans le berceau de Dorothée. La rusée paysanne eut soin d'attifer le mieux possible son enfant, que la toilette embellissait encore, et de ne donner au contraire à la fille de M. Husson que des langes grossiers, qui la fissent paraître bien rustique.

Nul ne se douta de ce troc infernal. Sans cesse les parents et amis venaient visiter nourrice et caressaient la fausse Dorothée : il fallait vraiment que Véronique eût un cœur de bronze pour pouvoir y tenir en voyant tant d'honnêtes gens qui lui parlaient d'un ton si affable, lui faisaient des cadeaux, en veux-tu en voilà, et couvraient de baisers la « petite demoiselle. »

Il y eut cependant une heure cruelle que l'ambitieuse paysanne n'avait pas assez prévue : ce fut celle où elle dut rendre aux bourgeois son nourrisson. Ce qui n'est d'ordinaire qu'un effort un peu pénible prit pour elle le caractère d'une séparation complète. Elle avait voulu que sa fille devînt riche et « pimpante » ; mais ce serait à la condition de ne la revoir qu'à de rares intervalles, et comme nourrice seulement. Avait-elle le droit de se plaindre ? C'était elle qui avait établi cette distance, elle qui avait fait la séparation !...

Pour la première fois peut-être des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Les époux Husson en furent tout émus et s'écrièrent : « Quelle digne femme !... Soyez tranquille, Véronique : vous recevrez de nous, votre vie durant, une pension de 400 livres. »

Peu s'en fallut que la mère Bourru ne se jetât à leurs pieds et n'avouât son abominable action. La fausse honte la retint ; et puis, voyant le beau carrosse dans lequel on allait emmener sa fille, elle éprouva une sorte d'orgueil du succès de sa machination.

Mais voyez combien le cœur humain est injuste ! Véronique, qui s'était condamnée à garder près d'elle une étrangère comme sa propre enfant, elle ne pouvait donc s'en prendre des suites qu'à elle-même, et pourtant elle fit retomber sur Dorothée, devenue Geneviève, la mauvaise humeur que lui causait une séparation forcée. L'enfant lui devint odieuse ; et bien qu'il y eût suffisamment d'aisance dans la maison pour que Geneviève y fût élevée doucettement, la marâtre l'envoya aux champs dès qu'elle la jugea suffisamment forte et la condamna à garder les moutons. Geneviève, qui ne soupçonnait nullement le mystère de sa naissance, ne fit aucune objection, se pliant docilement à tout ce qu'on exigeait d'elle.

Il faut dire qu'elle était aussi charmante, lorsqu'elle eut atteint sa quinzième année, qu'au jour où les Husson et toute la parenté allaient, à tour de rôle, l'admirer dans son berceau. Le soleil n'avait pu mordre sur la fine peau de la jeune fille ; ses mains étaient aussi blanches que si jamais elles n'eussent touché la bêche, ni le râteau. Sa taille

avait acquis par l'exercice beaucoup de souplesse et de grâce. Bref, c'était toujours un bijou.

Et plus elle était gentille, plus Véronique semblait en enrager et se complaire à lui allonger des soufflets immérités. Cependant Geneviève supportait cela avec la douceur d'un agneau ; tant qu'il arriva parfois à la mère Bourru d'être honteuse d'elle-même, d'autant plus qu'elle ne pouvait faire un pas dans le village sans s'entendre dire : « Eh bien ! la Véronique, vous ne serez donc jamais contente? vous êtes pourtant fièrement chanceuse d'avoir un tel brin de fille. En v'la une qu'est avenante et serviable, à preuve ces trois nuits qu'elle a passées dernièrement à soigner la vieille Gorju, qui sans elle serait morte à cette heure. Et spirituelle donc !... A preuve qu'elle s'est appris toute seule à lire et à écrire, puisque vous n'avez pas voulu l'envoyer à l'école, et que vous en avez cependant bien le moyen. »

Il était impossible que ces discours invariables n'eussent pas d'effet sur l'esprit de cette femme. Mais ils y glissaient, parce que l'esprit de Véronique n'était point dans le village de Blanville. Il était à Caen.

II.

Au premier prétexte qu'elle pouvait saisir, la nourrice se rendait en ville : tantôt elle portait des œufs frais, tantôt un panier de belles pommes, soi-disant pour reconnaître les bontés de M. et de madame Husson. Il arrivait qu'elle ne réussissait pas toujours à voir Dorothée. Mademoiselle était à la promenade avec sa gouvernante, — ou bien mademoiselle prenait sa leçon de clavecin ou sa leçon de danse, ou bien encore elle était à sa toilette, et elle n'aimait pas à être dérangée dans ces graves occupations. Véronique renfonçait un gros soupir et se résignait à ajourner à un autre voyage le plaisir de contempler *son enfant*. Ce fut bien pis encore lorsque Dorothée eut atteint ses dix-huit ans et qu'elle fut entourée de beaux messieurs qui, sans s'inquiéter de savoir si elle était douce et instruite, la recherchaient en mariage pour sa jolie figure et sa dot considérable.

Trois tentatives avaient échoué pour Véronique. Cependant elle espérait toujours être plus heureuse, et elle combina son affaire de manière à revenir par un mauvais temps, afin que la belle demoiselle ne fût pas à la promenade et qu'elle eût moins de visiteurs à la maison. Jamais elle n'emmenait Geneviève, par suite d'un remords secret, comme s'il lui avait été rude de voir la véritable héritière à côté de celle qui, sans le savoir, n'était qu'une usurpatrice. Mais comme dans leur bonté M. et madame Husson lui avaient fait reproche de laisser toujours au village sa gentille Geneviève, et comme Dorothée elle-même avait daigné dire qu'elle ne serait pas fâchée de revoir sa sœur de lait, « cette petite paysanne », et de lui donner quelques brimborions de sa toilette, Véronique, combinant toutes ces circonstances dans son cerveau, prit donc la résolution de faire faire à Geneviève le voyage de Caen.

La jeune fille n'avait témoigné de ce plaisir inaccoutumé aucune satisfaction bruyante. Elle s'était contentée de mettre un bonnet blanc et son casaquin à ramage, sans se préoccuper de savoir si elle serait assez parée pour entrer dans le bel hôtel dont tant de fois elle avait entendu parler.

Lorsque la femme de chambre annonça la visite de la mère Bourru, mademoiselle Dorothée n'était ni avec le maître de musique, ni avec le maître à danser, mais elle était dans un de ses accès d'humeur nerveuse. Les demoiselles riches ont les nerfs si délicats ! Dorothée était fort mécontente du comte de Gallerande, un beau jeune seigneur qu'elle devait épouser, et qui venait de perdre au pharaon une somme considérable.

— Eh quoi ! toujours cette femme ! s'écria-t-elle ; je commence à être importunée de ses visites.

Cette réponse sèche entra dans le cœur de Véronique comme un fer aigu. La malheureuse faillit tomber à la renverse. Mais pouvait-elle se plaindre, réclamer? n'avait-elle pas abjuré toute autorité sur sa fille ? Pourquoi conserver des sentiments maternels après s'être volontairement dépouillée de la maternité ? Ce qui arrivait n'était qu'une des conséquences de l'œuvre de fraude.

Cependant la caméristе ayant fait observer à sa grande maîtresse que la nourrice était accompagnée cette fois de Geneviève, mademoiselle Dorothée changea soudainement d'avis, en véritable enfant gâté qui entrevoit un peu de distraction et n'hésite point à suivre un caprice.

— Ah ! Geneviève est avec elle ? c'est différent. Faites-les entrer. Je tiens beaucoup à voir cette petite.

Celle-ci parut devant sa sœur de lait sans témoigner ni une familiarité déplacée, ni une fausse honte puérile. Elle était digne tout en étant souriante, affectueuse tout en étant réservée.

Mademoiselle Dorothée ne se leva pas, mais lui indiquant un tabouret :

— Assieds-toi là, que je te regarde. Bonjour, nourrice. Comment ! c'est toi, Geneviève ! Jamais je ne t'eusse reconnue. Pourquoi donc ta mère ne t'amenait-elle pas ? Vraiment, tu as très bonne mine.

Tout en disant cela, la jeune demoiselle se contemplait dans une grande glace qui faisait face au canapé.

— Ah ! Je n'ai pas tes vives couleurs de pêche... C'est qu'aussi j'habite la ville... et quelle existence fatigante que la mienne ! Les galères du plaisir forcé !

La mère Bourru, à qui mademoiselle Dorothée avait daigné enfin indiquer un autre tabouret, s'était assise en admirant cette fille, qui cependant tout à l'heure l'avait traitée si rudement, mais qui lui semblait une merveille.

— Et pourquoi, demanda ingénument Geneviève, vous laissez-vous condamner à une vie aussi pénible ? S'amuser quelquefois, c'est bon ; mais tous les jours, tous les jours !...

— Tiens, elle raisonne, dit mademoiselle Dorothée avec un certain dédain en se tournant un peu vers la caméríste, qui n'avait pas cru devoir se retirer pour ces petites gens. Ah ! ma pauve Geneviève, ces choses-là dépassent nécessairement ta portée. Toi qui es destinée à ne pas sortir de ton village, tu ne peux pas savoir ce que c'est que les exigences du monde avec ses assemblées, ses bals, ses concerts, la comédie. Les gens riches ne s'appartiennent pas ; ils n'ont pas une minute pour respirer. En outre, que de rivalités, de médisances, de jalousies ! Va, Geneviève, ce n'est pas tout charme que d'avoir de la fortune et de la naissance... que d'épouser quelque gentilhomme léger de caractère, comme ils le sont pour la plupart.. Il y a des moments, le croirais-tu, où je te porte envie.

Geneviève laissa voir un sourire de doute.

— Ce n'est pas possible, dit-elle. Vous envieriez nos travaux rudes, nos meubles simples, nos habits de toile !...

— Pas positivement, car le luxe qui m'entoure m'est aussi nécessaire que le boire et le manger ; mais c'est votre calme, votre sommeil profond.

— Ah ! l'un est la suite de l'autre. Si comme moi vous gardiez les moutons à l'ardeur du soleil, si comme moi vous cultiviez le verger, vous auriez le soir bonne envie de dormir.

— Je ne le nie pas, dit mademoiselle Dorothée, mais je n'ai nulle envie d'en faire l'épreuve. A chacun son lot. Vous êtes née pour aller aux champs, ma pauvre Geneviève.

— Je ne me plains pas, répliqua fièrement celle-ci. Mais elle se hâta d'ajouter : Je retournerai chez nous encore plus heureuse, puisque je vous ai revue.

— Elle est vraiment gentille, dit mademoiselle Dorothée en effleurant de ses lèvres le front candide de Geneviève. Nourrice, je vous fais mon compliment : vous l'avez très bien élevée. Eh ! mais, qu'avez-vous donc à me contempler ainsi ? Vous êtes toute drôle !

Et la demoiselle se mit à rire d'une manière qui affligea beaucoup Véronique, d'autant plus que la caméríste imita sa maîtresse.

Véronique se leva, sentant que l'émotion l'étouffait.

Mademoiselle Dorothée avait pris sous un coussin une jolie bourse pleine de bons louis d'or. Elle la présenta à sa sœur de lait en disant :

— Acceptez ceci en souvenir de moi et croyez que, si vous vous mariez, je ferai mieux.

Geneviève rougit extrêmement, incertaine de ce qu'elle devait faire. La mère Bourru lui dit avec rudesse :

— Prends donc, sotte ! Ne vas-tu pas y mettre des façons, avec une si bonne demoiselle ! Jour de Dieu ! je...

— Ne la brusquez pas, interrompit mademoiselle Dorothée. Elle est gentille, elle m'intéresse. Vous reviendrez me voir après mon mariage.

Elle les congédia d'un petit geste protecteur. A peine sortie, Geneviève présenta la bourse à sa mère.

— Je n'ai, dit-elle, nul besoin de cet argent. Veuillez vous en servir.

— Moi ! s'écria Véronique, en appliquant ses lèvres sur l'élégant tissu que sa vraie enfant avait touché ; je serrerai précieusement cette bourse, mais elle demeurera intacte.

— Vraiment ! vous en ferez une relique !... Mon Dieu ! ma mère, comme vous aimez mademoiselle Dorothée !... J'en serais jalouse, si je ne reconnaissais, en effet, combien elle vaut mieux que moi.

— Ah ! c'est une bien jolie demoiselle... dit Véronique en soupirant.

— Et, ajouta la bonne Geneviève, il est facile de reconnaître qu'elle est née dans le haut parage.

Véronique soupira encore, et le reste de la route se fit silencieusement.

III.

En arrivant chez elle, la mère Bourru aperçut un brave fermier, le père Gervais, qui se promenait de long en large devant la porte, ne pouvant entrer, par la raison bien simple que la porte était fermée et qu'il n'y avait personne dans la maison.

— Tiens, voisin Gervais, c'est vous ! Qu'est-ce que vous cherchez par ici ?

— C'te question !... Je vous attendais, dame Bourru, vu que je demeure à une bonne lieue d'ici, quoique vous m'appeliez « votre voisin ». Je vous attendais avec l'impatience d'un homme qui a quelque chose sur le cœur.



— Vous, père Gervais? Est-ce que sans le vouloir je vous aurais offensé?

— Par exemple! Jamais, oh! non, jamais vous ne m'avez fait d'affront, ni vous ni cette mignonne enfant que voilà. Mais permettez-moi d'entrer et je vous dégoiserai mon affaire.

L'affaire était tout simplement une demande en mariage pour Louis Gervais, le fils unique du riche fermier. Celui-ci, après avoir formulé ladite demande, ajouta ces explications :

— Peut-être bien, mère Bourru, vous étonnerez-vous en vous-même de ce que mon Louis pense tant à votre fille. Mais la chose est facile à comprendre. Louis sait bien que tout ce qu'il y a dans la maison est pour lui, bestiaux, charrues, herses, récoltes, bâtiments. Il n'a donc pas plus souci de l'argent que d'un pois chiche. Ce qu'il veut, ce garçon, c'est être heureux par une ménagère, docile, affable, pieuse et polie. Or, Louis est un malin qui a eu un bon brin d'éducation, et qui en a profité; il observe sans en avoir l'air : il a joliment observé mam'zelle Geneviève. Il la sait par cœur, quoi!... Si bien qu'il m'a supplié de venir par ici pour m'entendre avec vous; et, si vous me bâillez votre consentement, la chose se fera pour la Saint-Jean, avec des feux de joie et des brandons comme on n'en aura jamais vu.

Le père Gervais arrosa ce discours éloquent d'un grand coup de cidre.

Cependant une égale agitation s'était emparée de la mère et de la fille.

Véronique était devenue toute tremblante; sa conscience parlait; sa conscience lui criait : « Malheureuse! n'est-ce pas assez que tu aies fait un troc coupable? N'est-ce pas assez que tu aies ravi à cette enfant son nom, son état, la fortune paternelle, les douceurs de la vie des riches citadins, ce qui était bien à elle par la permission expresse de Dieu? N'est-ce pas assez que, fidèle à ton mensonge et endurcie dans le mal, tu aies imposé à Geneviève les plus pénibles travaux, que tu l'aies tenue obscurément dans un village à garder des moutons et à s'occuper des soins les plus infimes du ménage? As-tu le droit de consacrer à jamais l'usurpation et de river cette pauvre fille à l'existence campagnarde, de même qu'on rive l'anneau de fer à la jambe du forçat?

Toute l'énormité de sa conduite passée se dressa devant elle, comme se dresserait un fantôme, — s'il était vrai qu'il y eût des fantômes.

Quant à Geneviève, un instinct secret s'était éveillé en elle, et avait protesté d'abord contre l'idée de ce mariage.

Pressée de s'expliquer, Véronique ne trouva pas de meilleur moyen que de laisser à sa fille le soin de faire la réponse.

— Votre recherche est honorable, monsieur Gervais, dit-elle avec effort, et nous devons en être reconnaissantes. Mais je me suis promis de ne point influencer ma fille : c'est donc elle qui décidera soit pour votre fils, soit pour un autre.

— En ce cas, je ne crains rien, dit le fermier; Louis est connu, et toute demoiselle sera fière d'être demandée par lui. Je vous écoute, Geneviève, puisque c'est vous qui avez la parole.

— Tenez, monsieur Gervais, dit alors la jeune fille, je serai franche, et cela ne me coûte pas, car c'est mon habitude. Ainsi je vous avouerai que je n'ai jamais pensé avec plaisir au mariage. Je me trouve bien comme je suis, et je ne désire pas changer de sort.

— Est-ce possible, mon doux Jésus!... Vous êtes la première fille qui teniez ce langage. D'ailleurs, est-ce qu'il n'est pas naturel de se marier? est-ce que ce n'est pas la loi du bon Dieu? est-ce que...

— Je le sais, interrompit Geneviève. Comme l'a dit ma mère, votre recherche nous honore; mais il y a en moi quelque chose qui me porte à refuser.

Gervais se leva d'un bond et agita ses bras, son bâton et son chapeau d'une manière désespérée.

— Ah! pauvre homme que je suis! s'écria-t-il d'un ton lamentable; comment vais-je faire pour rentrer à la maison?... Quoi! je rapporterai tant de chagrin à mon fils, à un si brave garçon, qui ne m'a jamais fait la moindre peine, et qui a tant de cœur, tant de compassion pour les vieillards infirmes, les indigents et les malades!... O mon cher Louis, il faut donc que je te navre!... que chacune de mes paroles te coûte un sanglot!... Et puis, il ne voudra plus se marier, et jamais je n'aurai de petits-enfants!...

En attendant que Louis versât des larmes, le vieillard en avait plein les yeux.

Geneviève ne put y tenir davantage.

Par une sorte de miracle, la voix intérieure qui jusque-là lui avait déconseillé le mariage, venait de lui dire : « accepte »!

Elle s'élança et tomba dans les bras de Gervais.

— Mon père!... murmura-t-elle.

— Son père!... Véronique, elle m'a appelé « son père »! C'est donc dit, mignonne? tu veux donc bien?

— Oui... balbutia Geneviève.

— Alors, mes enfants, dit le fermier en étendant sa large main, tapez-moi là-dedans. Ce qui est juré est juré. Demain, je vous amènerai Louis pour qu'il vous remercie; puis nous irons chez le tabellion pour que je constitue une dot à cette mignonne, et foi de Gervais, il n'y en aura pas une mieux dotée dans tout le pays de Caux!

Là-dessus, il s'éloigna en toute hâte; car il ne



songeait plus qu'à l'inquiétude de son fils. Le bidet vigoureux qu'il montait l'emporta au triple galop vers la ferme de Floriville.

Gervais ne devait pas être à un demi-quart de lieue, quand Véronique tomba dans une espèce de pamoison, se mit à sangloter, à pousser des clameurs effrayantes et à se rouler par terre comme une possédée. Sa fille épouvantée cria instinctement : « Au secours!.., » Mais Véronique, étendant un bras vers elle, dit d'une voix étranglée :

— Non... non... personne... Attends... n'aie pas peur...

La jeune fille, ne consultant que son courage et sa tendresse, releva cette malheureuse femme, la traîna vers son lit, réussit à l'y étendre, la débarrassa de son casaquin, lui fit respirer du vinaigre; en un mot, la rappela à l'usage de ses sens. Tantôt Véronique attachait sur elle un regard ému et reconnaissant, tantôt elle frémissait et tournait brusquement vers la ruelle son visage assombri...

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'avez-vous, chère mère? demanda Geneviève. Jamais je ne vous ai vue ainsi, encore que vous paraissiez quelquefois avoir une peine secrète. Comme je suis fâchée que M. Gervais soit venu!... Cette proposition si inespérée vous aura causé une surprise trop forte...

Mais Véronique, la repoussant au moment où Geneviève se penchait pour l'embrasser :

— Pas de baiser!... Je n'en mérite pas. Maudis-moi plutôt!... Je suis une infâme!...

— O ciel! ma mère, perdriez-vous la raison?...

— Non, malheureusement... Je voudrais bien la perdre, et perdre aussi la mémoire de mon crime.

— Qu'est-ce que vous dites là, ma mère?...

— Ne m'appelle pas ta mère...

— Et pourquoi? dit la jeune fille voulant lui prodiguer ses caresses.

Véronique l'écarta de nouveau et, se dressant sur son lit avec des yeux tout grands ouverts :

— Faut que ça finisse, dit-elle. Je ne peux plus garder ce secret!... Il m'étouffe... J'en mourrai!

— Vous m'effrayez.., murmura Geneviève qui se sentit froid au cœur.

— Ne m'appelle pas ta mère... Je ne suis pas digne de ce beau nom. Je suis une voleuse, une voleuse d'enfants! pas autre chose.

— Calmez-vous... Quel que soit le secret que vous avez à m'apprendre, je vous écouterai avec respect.

— Ah! bientôt, pauvre créature, tu me mépriseras.

La jeune fille secoua négativement la tête; mais déjà la force lui manquait pour protester tout haut.

Alors Véronique se mit à faire le récit de sa fraude; elle confessa l'ambition qui l'avait égarée, l'amour mal entendu qu'elle avait eu pour sa vraie Geneviève; elle entra dans les détails de la substitution; elle peignit tout ce qu'elle avait, depuis, éprouvé de remords en avouant combien, cependant, elle s'était attachée à sa faute, et avait chaque jour marché plus avant dans le mauvais chemin.

— Je ne puis plus, ajouta-t-elle, vous tutoyer ni vous appeler Geneviève. Car vous êtes *Dorothée Husson*, la propre fille du riche monsieur qui demeure à Caen. Je vous ai pris votre nom, vos biens; je vous ai condamnée à une vie rude. Voilà dix-huit ans que je nourris ma scélératesse. Jamais, je crois, je n'aurais eu le courage d'en faire l'aveu : ce qui m'y a poussé, ç'a été la visite du fermier. Ah! lorsque j'ai vu que les choses dureraient toujours ainsi, et qu'en épousant Louis Gervais vous resteriez une femme de campagne, le remords a été trop fort; il a débordé comme une rivière au temps des pluies. Je n'ose plus vous regarder, mademoiselle Dorothée... Maintenant, c'est à vous à prendre un parti; je vous obéirai... C'est tout vous dire!

Celle qui jusqu'à présent a été appelée Geneviève répondit avec gravité, après avoir décroché de la muraille un crucifix qu'elle présenta à Véronique :

— Êtes-vous prête à jurer sur ce crucifix que vous venez de m'avouer la vérité?

— Je le jure.

— Eh bien! écoutez-moi avec attention, ainsi que je vous ai écoutée. Je ne juge pas votre conduite : c'est à Dieu que ce droit appartient, et je suis trop jeune pour condamner une femme de votre âge. De grâce, calmez-vous, Véronique : vos pleurs me troublent. Le ciel m'avait fait naître dans une classe supérieure, n'est-ce pas? et les avantages de cette naissance ont été perdus pour moi...

— Oui... oui...

— Ce que je puis et dois regretter surtout, c'est d'avoir été privée de la tendresse de mes véritables parents... Ce regret, je ne chercherai pas à vous le cacher. De tous les biens que vous m'avez pris, le plus précieux c'est l'amour d'un père et d'une mère... Pour la fortune, on peut s'en passer. Je n'ai pas été plus mal portante ni plus triste parce que j'ai gardé les moutons, que si j'avais été élevée dans la soie comme l'a été... votre fille. Maintenant, écoutez-moi bien : il faut que cet aveu reste entre nous... C'est nécessaire... pour votre bonheur, votre repos, et pour le bonheur de celle qui doit continuer de s'appeler Dorothée.

— O ciel! mais, vous, vous!...

— Parlons de Dorothée. Elle a grandi à la ville, au sein d'une famille riche qui l'aime... Aujourd'hui, lui révéler son nom, sa condition, ce serait lui donner le coup de la mort. Vous qui avez eu tant



d'ambition pour elle, vous ne voudriez pas la tuer, dites?...

Véronique joignit les mains sans pouvoir prononcer un mot.

— Non, poursuivit fermement la jeune fille; rien ne doit être changé; il est trop tard. Que ma sœur de lait conserve pour son malheur, peut-être, les avantages que vous lui avez assurés... Tout à l'heure j'avais hésité à m'unir à l'honnête Louis Gervais; non-seulement je n'hésiterais plus, mais j'épouserais même un simple berger pour me condamner volontairement à ne jamais faire de réclamations.

— Sainte fille!... murmura la nourrice. Dieu qui vous entend vous bénit pour votre miséricorde... et il vous récompensera.

— Je le suis déjà, répondit Geneviève, puisque j'ai pu pardonner.

IV

A deux ans de là, Dorothée, devenue comtesse de Gallerande, était ruinée par les prodigalités de son mari. Une séparation judiciaire était prononcée entre eux. La jeune femme, accablée de douleur, alla passer un mois à la ferme du digne Gervais. Là, il y avait une autre jeune femme aux fraîches couleurs, au costume très simple, à l'air cordial. Quand, accompagnée de son excellent mari, elle alla au-devant de sa sœur de lait, elle tenait dans ses bras un beau petit poupon. Dorothée embrassa vivement la mère et l'enfant, M. et madame Husson, qui avaient eux-mêmes conduit leur fille jusqu'à la ferme, la recommandèrent aux bons soins de l'honnête famille en disant :

— Elle a besoin de tranquillité... Elle a tant souffert!...

A la vue de ces dignes gens qui la touchaient de si près, Geneviève avait éprouvé un tressaillement involontaire. Mais elle se dit aussitôt : « Pauvre Dorothée!... ah! qu'elle soit plus que jamais à eux!... Il faut bien qu'il lui reste quelque chose! »

Et surtout elle comprit que, selon la prédiction de Véronique, Dieu l'avait récompensée, un jour où Dorothée, plus triste que jamais, en apprenant que le comte avait péri dans un duel, lui dit :

— Va, Geneviève, tu n'es qu'une simple fermière, et ta sœur de lait porte un titre de comtesse : mais tu n'as pas eu la plus mauvaise part!...

Alfred des Essarts.

L'OISEAU PRISONNIER.

(*Extrait* du Dimanche des Familles.)

Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire !
Et le pauvre petit, dans une cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.

Depuis longtemps déjà votre désir l'assiége,
En écoutant sa voix qui trahissait son vol,
Vous vous couchiez, tremblant, tout au long sur le sol,
Pour qu'il ne vous vît pas et qu'il se prît au piége.

Il va vous amuser ainsi jusqu'à demain,
Et pour ce court plaisir vous lui coupez les ailes,
Tout en l'emprisonnant entre ces barreaux frêles,
Pour qu'il ne vole pas plus haut que votre main.

Et vous le regardez ainsi, depuis une heure,
Meurtrir son petit bec dans son étroit cachot,
Courir aux quatre coins, voler du bas en haut,
Avec le cri plaintif de tout âme qui pleure.

Et pourtant vous semez sa cage de muguets
Et de toutes les fleurs ses anciennes compagnes ;
Mais cela ne vaut pas l'air des vastes campagnes,
Et les chansons du soir dans le fond des bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel saint mystère,
En becquetant partout, remplit l'oiseau pieux ?
Ses petits sont dans l'arbre, au fond d'un nid joyeux :
Pour vous c'est un oiseau, mais pour eux c'est un père.

C'est un père aussi bon que votre père, enfant,
Instruisant ses petits à voler dans l'espace,
A louer le Seigneur pour chaque jour qui passe,
En leur donnant toujours des conseils dans un chant.

Il descend le matin du nid de mousse frêle
Pour prendre un peu de blé qu'il reporte là-haut
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une aile.

Le plus petit oiseau, le Seigneur le bénit!
Il lui donne le blé que le moissonneur jette ;
Et comme il pense à tout, ce Dieu bon, il émiette
Un peu de son amour dans le plus humble nid.

Or, quand votre captif, qui crie et vous évite,
S'arrête en écoutant, c'est qu'il entend la voix
Des petits qu'il laissa dire du fond des bois :
Nous allons tous mourir si tu ne reviens vite ;

Car, ne recevant pas ce qu'il doit lui porter,
La mère reste au nid inquiète et fidèle,
Et malgré son amour et l'abri de son aile,
Tous ses petits mourront sans avoir pu chanter.

Écoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
Sans les prendre à la plaine, à l'air pur, au ciel bleu ;
Car toujours notre main à ce que créa Dieu,
Même en le caressant, enlève quelque chose.

Al. Dumas, fils.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Paris est visité depuis un mois par une foule d'étrangers, les promenades sont envahies, tout a un air de fête. Les émigrations aux eaux et dans les châteaux de campagne vont nous enlever bientôt cette luxueuse population qui ne s'éloignera pas de la capitale sans emporter les toilettes nouvelles qui font loi dans le monde entier.

On porte beaucoup d'écossais vert et bleu ; nous avons vu aux promenades du bois de Boulogne des rotondes en cachemire de cette disposition, avec franges de mousses à boules assorties et des boutons de métal ouvragés *clan* écossais : ce genre de vêtement est distingué, il varie agréablement les costumes.

Madame *Plé-Horain*, 19, rue Louis-le-Grand, a fait des toilettes ravissantes à l'occasion du départ de quelques dames du grand monde; nous pouvons les citer comme modèles de goût.

Une robe de taffetas, blé de Turquie, ornée d'une dentelle noire posée à plat tout le tour de la jupe, ayant au-dessus un ruché de taffetas assorti et une bande de velours du même ton lisérée en petite dentelle noire formant losanges.

Les manches sont à coude, ouvertes au poignet et fendues jusqu'à l'épaule, attachées par des pattes de velours et dentelle. Le corsage est ouvert devant et laisse voir une chemisette de nansouk et valenciennes, dont les manches blanches ressortent à travers les manches de taffetas. Le chapeau de cette toilette est de paille d'Italie avec coquille et bavolet de dentelle noire, touffe de blé naturel et fleurs des champs sur le côté de la passe et à l'intérieur.

Une autre toilette est de foulard *Schangaï* croisé, de nuance gris écru, avec rotonde pareille, la jupe est garnie de six rangées de tuyautés de taffetas noir de 5 centimètres de haut posés ondulés, les mêmes tuyautés garnissent les manches et le corsage ; la rotonde, ornée de même, se termine par un haut volant de dentelle Chantilly à dessin gothique.

Avec cette toilette, un chapeau de paille de riz orné sur la passe d'une bande de taffetas noir entourée de dentelle, formant la pointe, un bouquet de fleurs des champs jardinières, est posé sur le milieu et à l'intérieur, le bavolet est de dentelle noire, les brides de taffetas rayé noir et blanc, les joues en coquilles de dentelle noire et blanche.

Les fleurs règnent en souveraines dans toutes les parures du jour; on nous annonce que les robes de bal d'été seront toutes garnies de fleurs ; déjà madame *Léontine Coudré*, maison *Tilman*, rue Richelieu, 104, en a de nombreuses commandes. Voici la description de trois robes de soirées exécutées par madame *Plé-Horain*, avec des fleurs de madame *Coudré*.

La première, de tulle blanc, garnie de bouillonnés, avec semis de bouquets de muguets sur des nœuds de feuilles ; les bouquets placés sur la jupe, au corsage et sur les manches.

La seconde de tarlatane bleue, avec bouquets de *Nigelle de Damas*, bleu et blanc, feuillage vert, distribués de même.

La troisième de gaze de Chambéry, fond blanc à rayures espacées de filets roses ; garniture de fleurs *roses de mai*, en demi-guirlande avec touffes de mousses et feuillages de lierre. Les coiffures sont assorties aux garnitures de fleurs. Madame *Coudré* fait aussi de nouvelles coiffures qu'elle nomme *ombelines*. Ce sont des diadèmes de toutes les fleurs en vogue avec des chaînes de feuillages tressés, qui tournent derrière les coques de cheveux en formant un huit, et retombent sur les épaules. Ces coiffures sont d'une grâce achevée,

Bien que les fleurs de fantaisie aient toujours beaucoup de succès surtout en coiffures, les roses ne sont point abandonnées, on a surtout reproduit les espèces rares ; ainsi, par exemple, madame *Coudré* nous a montré des bouquets pour chapeaux de paille d'Italie ou capotes de crêpe, c'est d'abord la rose appelée *Julie de Krudner*, rose un peu lilas, avec feuillages et boutons ; la rose *Laurence de Montmorency*, lilas pâle rosé, etc. Toutes ces variétés obtenues par de savants horticulteurs sont exécutées avec un art infini par la gracieuse et habile fleuriste que nous venons de nommer.

Encore une description de robe, avant de quitter les salons de madame *Plé-Horain*. Celle-ci est de taffetas bleu nouveau. La jupe très longue est tout unie. Le corsage est à basque postillon, entouré de ruches de taffetas et garni de dentelle noire froncée. Deux gros boutons de passementerie dans des cocardes de dentelle sont posés au-dessus de la basque. Les mêmes boutons diminués ornent le devant du corsage et les revers des manches. Des épaulettes postillons de taffetas ruché et dentelle terminent cette toilette, une des plus jolies que nous ayons vues ce printemps.

Nous pensons avoir complété nos renseignements au sujet des confections. Nous allons consacrer quelques lignes aux étoffes. Les étoffes de deuil ne doivent point être oubliées dans cette nomenclature. Voici ce que nous

montre le magasin de la *Scabieuse*, maison *Saran*, rue de la Paix, 10.

Des taffetas rayés, fond noir, rayures blanches ou lilas, des quadrilles, très petits carreaux; des popelines d'Irlande, de nuance pervenche, lilas, pensée, violet monseigneur; des baréges anglais très fins et très légers, à petites dispositions, où les rayures en filets dominent; des gazes de soie mouchetées, pour toilettes habillées. En tissus plus ordinaires et grand deuil, des mohair, de l'alpaga anglais, des bombazines et du parametta. Les confections de deuil sont des mêmes formes que nous avons citées. Les rotondes se portent généralement. La maison *Saran* les orne de biais de crêpe ou de galons épais, quelquefois de dentelle *yak*, ce qui les rend légères, sans leur ôter le cachet de sévérité qu'elles doivent conserver.

La lingerie blanche, brodée en noir, qui se porte aussi comme fantaisie, est d'une parfaite distinction. Les manches à coudes et haut poignet, avec col russe assorti, sont décidément adoptées pour toute la saison. Les bijoux de deuil, toujours en onyx ou en jais, se sont enrichis à la *Scabieuse* de tous les modèles nouveaux en broches, bracelets, épingles, boutons, etc.

Quant aux chapeaux de crêpe, la même et importante maison a su les rendre fort élégants en faisant entrer dans leur ornementation les fleurs de jais, les fleurs de dentelle et les broderies de perles, ainsi que des plumes marabout, saule noir, quelquefois à pointes blanches, qui sont d'un effet gracieux.

Pour nous résumer, disons que le deuil élégant offre des ressources d'harmonie qui font valoir la distinction des personnes plus qu'aucune des nuances si vantées de la mode du moment. Jamais une femme vêtue de couleur cuir, havane, ou maïs, n'aura l'élégance ni la poésie que le noir, le gris et le blanc obtiennent si facilement par leur touchante simplicité.

Ceci posé en principe, nous irons visiter notre spécialité de foulards, le *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129.

Les dessins que nous avons désignés au commencement de la saison se sont envolés comme des hirondelles; où sont-ils? Un peu partout, car nous les retrouvons aux promenades, au théâtre et bientôt à Vichy, à Ems, à Bade, aux bords de la mer: le foulard a droit de circulation partout où vont nos élégantes; il est dans toutes les caisses de voyage.

Mais le *Comptoir des Indes* ne se laisse pas dépouiller sans prendre ses précautions: il a de quoi consoler les retardataires. Ses nouveaux arrivages contiennent des dispositions qui sont peut-être encore plus jolies que leurs aînées; car, en fait de mode, le nouveau semble toujours le plus beau.

Sans vouloir entrer dans des détails, devenus inutiles puisqu'on peut avoir tous les échantillons quand on le désire, nous nous contenterons de citer les fonds blancs à filets espacés, rose, lilas, groseille, bleu, qui sont en grande faveur pendant les mois d'été, et aussi les très petits dessins, sur nuances claires, telles que: maïs, écru, batiste, gris poussière, lilas de Perse, bleu nouveau, abricot cuir, etc., dont on fait de charmantes toilettes de campagne avec confections pareilles.

Nous voyons parmi les trousseaux, pour corbeilles de mariage, expédiés depuis peu par la maison *Lassalle*, une foule de robes brodées avec pèlerine. La broderie de Nancy est devenue en très grande faveur. On portera beaucoup de robes blanches pendant toute la belle saison. Les camails de dentelle lama feront aussi partie des toilettes élégantes; quoique le travail en soit très ouvragé, elles laissent suffisamment voir la taille et sont plus légères que toute autre confection.

Les cachemires de l'Inde qui ont été choisis par la maison *Lassalle* ont un aspect tout à fait nouveau: ils sont enrichis de bordures et franges brodées, style oriental, d'une grande magnificence. Cette exhibition, qui va donner une date aux cachemires, obligera beaucoup de femmes à s'adresser à la maison *Lassalle* pour renouveler cette partie importante de leurs ajustements.

Nous compléterons cette Revue en rappelant à nos lectrices quelques-uns des excellents articles de parfumerie de la *Reine des Abeilles*, maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317. En première ligne, nous placerons la *crème Pompadour* pour prévenir les rides et conserver la beauté du visage; ensuite, la rosée des abeilles, comme eau de toilette; le beaume de violettes d'Italie, pommade très fine, fondante et inaltérable, pour conserver la beauté et le brillant des cheveux.

Nous ajouterons, à ces produits d'une incontestable supériorité, le savon royal de thridace et le parfum des fleurs de France, délicieux extrait pour le mouchoir, dont on peut mettre quelques gouttes dans l'eau de la toilette afin de conserver, avec soi, ce parfum délicat qui les résume tous.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 708.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau Louis XVI, de paille de riz bordé de cuir avec petits clous d'acier. Nœud-cocarde de taffetas. Plumes posées en guirlande.

Saute-en-barque et robe de taffetas avec ornements de soutache et de dentelle noire.

Le corsage est plat avec brandebourgs en soutache.

La manche est très légèrement creusée devant et à coude, avec parement.

La jupe est ornée, sur chaque lé, d'un dessin en soutache noire.

Le saute-en-barque est ouvert et écarté en rond devant. Un dessin en soutache forme brandebourgs devant. Ces brandebourgs se diminuent vers le bas et forment des trèfles.

Col et parements avec soutaches et petite dentelle noire.

Une dentelle borde ce vêtement.

TOILETTE DE VILLE. — Capote de crêpe et de tulle blanc, ornée de marabouts blancs, de blonde et de rubans de taffetas.

La passe est de tulle, avec pouff bouillonné sur le haut. Le fond, mou, est de crêpe ainsi que le bavolet; ce dernier est recouvert d'une blonde riche et légère.



Un ruban de taffetas forme un nœud sur la capote et descend en brides de chaque côté.

Une blonde forme garniture.

Sur le nœud est une touffe de marabouts blancs. Le dessous est garni de muguets et de bruyères.

Robe de taffetas.

Le corsage est montant et à pointe. Sous le côté prend naissance une *toute petite* basque qui s'arrondit derrière. Elle est bordée d'une dentelle noire. Sur cette basque est un nœud à longs bouts encadré de dentelle.

La manche est demi-large avec une couture devant, elle est arrondie du bas et garnie de petits volants relevés par des nœuds, le tout bordé d'une petite dentelle.

La jupe forme bien la traîne, elle est garnie de volants posés en coquilles, rattachés de distance en distance par des nœuds.

Volants et nœuds sont bordés de dentelle noire.

MM. Labourdette et Cie, carrossiers, rue du Chemin-de-Versailles, 22, aux Champs-Elysées, vendent, en ce moment, à des conditions très remarquables de bon marché, les charmants *Parc-Chaises* d'osier, dont ils ont créé tant de jolis modèles, et les petits ponneys-corses qui forment de si gentils attelages.

Les travaux d'embellissements que la ville de Paris exécute vont faire disparaître le grand établissement de MM. Labourdette et Cie, et le moment est favorable pour choisir chez eux toutes sortes de voitures élégantes dont ils traitent si grandement la bonne fabrication.

C'est le 1er mai que la jolie ville d'Ems a inauguré la saison de 1863.

Située dans le duché de Nassau, Ems est à quatorze heures de Paris, grâce au chemin de fer qui traverse Cologne et Mayence, ces vieilles et historiques cités qui comptent parmi les plus pittoresques de l'Allemagne.

Aussi les hirondelles parisiennes pour lesquelles la première heure du printemps sonne le signal du départ, prennent-elles volontiers leur vol vers cette contrée où les attend une vie de bien-être et de plaisir.

Le grand charme de la ville d'Ems c'est le Kurhaus.

Le Kurhaus est un lieu de délices qui répond à tous les goûts, à tous les besoins, à tous les penchants des riches pèlerins que leur bonne étoile conduit vers cette terre promise.

Pour les rêveurs, pour les poëtes, pour les amis de la nature il a les allées ombreuses, les sites, les points de vue qui rivalisent avec l'Élysée de Virgile.

Pour les mondains qui fuient l'isolement et la mélancolie, il a les galeries de tir, les bazars, les magnifiques salons où la lecture, la conversation, la danse ont chacun leur sanctuaire et leurs desservants.

Pour les courtisans de la fortune il a son tapis vert où l'émotion et l'espérance s'offrent aux amateurs sous la forme du trente et quarante et de la roulette.

Pour ceux enfin qui viennent chercher à Ems autre chose que les distractions et les plaisirs, pour ceux qui viennent lui demander le rétablissement de leur santé languissante ou détruite, il a ses sources bienfaisantes, ses bains, son pavillon d'inhalation, et surtout son air pur et salubre qui ranime la vie et retrempe les ressorts affaiblis ou rouillés.

Courrier de Paris.

L'heure des théâtres a sonné ! Je fais là une mauvaise phrase ; je dois dire l'heure a sonné pour les théâtres. En effet, c'est un carillon dramatique de tous côtés, aux quatre coins de Paris. Écoutez plutôt :

Théâtre du Palais-Royal : le *Brésilien*, vaudeville en un acte de MM. Meilhac et Ludovic Halévy ; *Folammbô ou les Cocasseries carthaginoises*, parodie de MM. Laurencin et Clairville. — Gymnase-Dramatique : reprise du *Bal du prisonnier*. — Théâtre des Variétés : reprise des *Farces dramatiques*. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : reprise de *Charles VII chez ses grands vassaux*. — Ambigu-Comique : reprise de la *Poissarde*. — Théâtre de la Gaîté : reprise de la *Fille du paysan*. — Théâtre des Folies-Dramatiques : reprise de la *Dame aux camellias*. — Théâtre du Châtelet : reprise de *Rothomago*.

Croyez-vous que c'est tout ? C'est là le son d'une cloche. Écoutez l'autre cloche :

Opéra-comique : *La chanteuse voilée*, *Haydée*. Achard. — Théâtre-Lyrique : *Les Fiancés de Rosa*, *le Jardinier et son seigneur*, *Obéron*. — Opéra : *Giselle*. — Concert de mademoiselle Castellan. — Concerts des Champs-Élysées. Le Pré-Catelan.

Le moyen, je vous le demande, pour un chroniqueur de parler d'autre chose que des théâtres, de musique, de concerts ! Où sont nos salons? Où sont nos aventures du coin du feu? (Il n'y a plus de coin du feu.) Où est la chronique proprement dite? On veut s'asseoir devant sa table pour écrire ; il faut aller en stalle ! On veut monter en voiture ; un coupon de loge vous attend. C'est à n'y pas résister. Essayer de lutter contre le courant c'est folie, et puisque c'est la cloche des théâtres qui sonne, parlons théâtres et tenons-nous-en là. Par exemple, ce qui m'embarrasse le plus, je l'avoue, c'est mon commencement; c'est de savoir par quel bout prendre cet écheveau emmêlé que j'ai sous la main.

Les théâtres qui n'ont dans leur répertoire ni *la Dame blanche*, ni *la Muette de Portici* et qui n'ont pas rencontré la chance d'avoir à jouer une pièce sur le succès de laquelle on comptait si peu, qu'elle a été, pour ainsi dire, vidée comme le fond d'un tiroir, la veille même du jour où se retirait la direction qui l'avait reçue ; les théâtres donc qui ne se trouvent dans aucune de ces trois catégories en sont réduits, par ce printemps hâtif qui se change en été, à faire des *coups*. Les uns, et ce sont les imprudents, rêvent des féeries trop souvent ruineuses ; les autres s'adressent plus modestement à des reprises, à des échanges de répertoire, à des engagements d'artistes aimés et vagabonds.

La Porte-Saint-Martin emprunte au Cirque *les Pilules du Diable*; à l'Odéon et à la Comédie Française, *Charles VII chez ses grands vassaux*. L'Odéon emprunte à l'ancien répertoire de la Comédie Française, comme c'est son droit, *les Bourgeoises à la mode*, de Dancourt, et le *Mariage de Figaro*. Le Théâtre du Châtelet reprend *Rothomago*; la Gaîté, *la Fille du Paysan*, après avoir emprunté *la Belle Gabrielle* à la Porte-Saint-Martin ; l'Ambigu reprend *la Poissarde, ou les Halles en 1804*. Les Folies-Dramatiques empruntent *la Dame aux Camélias* au théâtre du Vaudeville, à qui pareillement les Variétés empruntent, en les relevant d'un condiment nouveau, *les Farces dramatiques*. Le Théâtre-Lyrique reprend *Obéron*, avec madame Ugalde et Monjauze ; l'Opéra-Comique, *Haydée* et *la Chanteuse voilée*. Enfin, l'Opéra qui, plus heureux que son voisin, pouvait encore longtemps conserver son affiche, reprend *le Comte Ory*, pour la continuation des débuts de Warot, et *Giselle*, pour les débuts de mademoiselle Mourawief.

C'est bientôt dit et c'est bien dit, monsieur Roqueplan!

Mais faut-il raconter toutes ces reprises? Va pour *Andromaque*,..... pardon, pour *Charles VII chez ses vassaux*.

Rappelons que dans ce drame, représenté pour la première fois, à l'Odéon, en 1831, Alexandre Dumas a voulu nous donner une Hermione romantique. Pyrrhus se transforme en Savoisy, Oreste en Yacoub et Hermione en Bérengère. Dans le drame comme dans la tragédie, il y a deux actions distinctes ; mais avec quel art Racine les a fondues, tandis que Dumas les a seulement juxtaposées ! Une comparaison entre les deux styles serait oiseuse. Le vers d'Alexandre Dumas est brillant et facile, mais, il faut bien le dire, il n'est que de seconde main.

Lorsque Bérengère pousse Yacoub au meurtre de son époux et que le jeune Arabe la supplie d'attendre encore :

— Si j'attendais une heure? lui dit-elle.

> Sais-je ce que mon cœur, dans une heure, voudrait?

Comparez ce vers énergique, mais mal venu, à ces paroles d'Hermione dans une situation tout à fait pareille :

> Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
> Doutez, jusqu'à sa mort, d'un courroux incertain :
> S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

Toutefois, le drame vit et intéresse. Beauvallet y est magnifique dans le rôle de Yacoub. Costume, aspect, jeu, diction, c'est toute la terrible poésie du désert. M. Jouanni a fort bien rendu la scène où le voluptueux Charles VII se réveille et redevient roi.

Mademoiselle Périga a été très touchante et a soulevé de justes applaudissements dans la scène où elle cherche à détourner le comte de son projet de divorce. Le sire de Savoisy est représenté par M. Montdidier, un acteur dont on ne saurait méconnaître le mérite, mais qui, par malheur, est affligé d'un grassayement fatigant.

Passons à de plus douces émotions :

L'interprétation de *la Chanteuse voilée*, ce charmant ouvrage de MM. de Leuven et Victor Massé, a été excellente. Mademoiselle Marimon est une exécutante de premier ordre. Qualité très rare chez une cantatrice, elle articule à merveille les paroles que d'autres, sans le moindre scrupule, enfouissent dans les plus secrètes poches du chant.

M. Capoul exagère et la force et la durée du son. Malgré le charme de sa voix et un sentiment de style qui tend à se développer, il blesse parfois, surtout quand certaines banquettes du parterre l'applaudissent trop, les susceptibilités de l'orchestre et des loges. M. Gourdin fera bien aussi de se surveiller à cet égard. Qu'il n'oublie pas que nous sommes à l'Opéra-Comique et non à l'Opéra ; qu'il ne s'agit pas de professer, mais de chanter, et le plus souvent même, de dire.

La reprise d'*Haydée* a été excellente pour Achard, qui semblait avoir été condamné à *la Dame blanche* à perpétuité. Le rôle de Lorédan, avec son style dramatique, n'a point paru le fatiguer ; il s'y est montré naturel et pathétique. C'est décidément un artiste d'une valeur sérieuse, et le répertoire si varié de l'Opéra-Comique peut compter sur lui. Sa voix est franche, limpide et bien posée. Il joue simplement et sans de grandes prétentions de comédie, la scène de somnambulisme. On doit l'en féliciter ; car il sera toujours un chanteur agréable plutôt qu'un comédien violent et passionné.

Le Théâtre-Lyrique a donné deux nouveaux ouvrages en un acte dans la même soirée. Quoiqu'ils appartiennent bien tous deux au style de l'opéra-comique, ils ne pouvaient se nuire, tant ils diffèrent d'allure et de sentiment. *Les Fiancés de Rosa*, c'est une nouvelle édition du tonnelier de Nuremberg, d'Hoffmann. Au lieu d'un tonnelier, mettez un armurier, et d'un des fiancés, faites un travesti ; enlevez les caractères si bien tracés et une grande partie des détails si pittoresques du conte allemand, et vous aurez l'opéra-comique de M. Choler. Par bonheur pour lui, une grande artiste qui se trouve être en même temps une grande dame, a mis sur ce livret un peu grêle, le charme de ses mélodies et la richesse de son instrumentation. Grâce à la plaidoirie de la musique, la pièce a gagné sa cause. L'ouverture, les couplets de Rosa, le quatuor surtout (le meilleur morceau de l'ouvrage), la romance chantée par mademoiselle Amélie Faivre, et le finale, voilà les plus remarquables parties de ce petit ouvrage, où, sans sortir du genre et du cadre, l'auteur a prouvé qu'il savait également manier les voix et l'orchestre, le chant et les masses, et qu'il pouvait aborder, sans crainte, une œuvre de plus longue haleine et de plus haute portée.

Le Jardinier et son seigneur, de M. Barrière (c'est son premier livret d'opéra-comique), sans être un chef-d'œuvre, sans tenir surtout ce que promettait la tournure si pimpante, si vive, si originale de son esprit, est de beaucoup supérieur aux *Fiancés de Rosa*. La forme et la marche des morceaux de musique, particulièrement, décèlent une main plus exercée que ne peut l'être celle de M. Barrière. On prononçait dans le foyer le nom d'un de nos auteurs de livrets les plus expérimentés.

La reprise de *Giselle* serait en soi un événement ordinaire ; rendre au public un ballet resté frais et poétique, ce serait œuvre purement administrative ; mais s'y atta-



cher comme à une création nouvelle, imaginer, pour la revêtir au moment de sa résurrection, les plus merveilleuses parures de la mise en scène, voilà qui appartient bien en propre à M. Perrin.

Giselle revit et danse, comme c'est sa coutume, son plaisir et sa loi, quand elle sort de la tombe ; seulement, pendant son sommeil, elle a subi une métamorphose : *Giselle* est russe et s'appelle Mourawief.

La Renommée l'avait devancée, courant vite devant elle ! La Renommée avait bien défini le talent. Mademoiselle Mourawieff est une danseuse de grande valeur. Son exécution est hardie, originale et brillante ; elle a déployé des ressources riches et variées, et prouvé qu'elle *avait de l'effet*.

Le Palais-Royal a représenté deux pièces nouvelles, une parodie de *Salammbô* et une bluette de MM. Meilhac et Ludovic Halévy, *le Brésilien*. Le succès et la bizarrerie du nouveau roman de M. Flaubert ne pouvaient manquer de faire naître une parodie. Cette épopée carthaginoise prête singulièrement à la plaisanterie. Les directeurs du Palais-Royal n'ayant pas jugé à propos de soumettre cette parodie au jugement de la critique, nous n'avons pas à en parler.

Le Brésilien est une bouffonnerie que les lazzis de MM. Gil Perez et Brasseur rendent très divertissante. Une jeune et belle actrice, mademoiselle Esther, voudrait se faire épouser par un M. de Blancpartout qui l'honore de ses visites et qui possède une cinquantaine d'années et une quarantaine de mille livres de rentes. Mais M. de Blancpartout n'aime pas les conquêtes faciles : il lui faut des obstacles. Ah ! s'il s'agissait d'enlever Esther à un rival dangereux, il n'hésiterait pas à lui offrir sa main ; mais il n'a pas de rival.

Esther découvre la manie de ce quinquagénaire. Elle songe à lui fournir le rival qu'il désire, lorsqu'un jeune chanteur de chansonnettes, le célèbre Greluche, se présente chez elle. Elle lui propose de jouer le rôle d'un prince brésilien amoureux et féroce. Il accepte, et voilà M. de Blancpartout obligé de se déguiser pour pénétrer chez sa maîtresse, forcé de se cacher dans des armoires, poursuivi de chambre en chambre, menacé d'être massacré. Il est au comble de ses vœux, et se hâte d'offrir sa fortune et son nom à Esther pour triompher du Brésilien.

Ce n'est pas une reprise ordinaire que la reprise de *la Dame aux Camélias*, aux Folies-Dramatiques. Ce drame neuf et émouvant dont on s'est depuis partagé la dépouille, mais qui, dans cette vulgarisation, n'a rien perdu de son originalité, n'avait point encore été donné sur un petit théâtre. Le boulevard le connaissait déjà et déjà l'avait applaudi ; mais on pouvait regarder comme périlleux de le transporter aux Folies-Dramatiques. Nous n'en concevions aucune crainte. Là, comme sur des scènes plus importantes, la création hardie et douloureuse de Marguerite Gauthier trouvera le chemin des esprits les moins préparés.

Quand on est au bout d'une telle revue dramatique, dont autrui fait, naturellement, tous les frais, on brise sa plume, on tire poliment la révérence à ses lectrices et on va respirer l'air.

X. EYMA.

VARIÉTÉS.

LE HAUT NIL.

Lettre adressée de Khartoum, par M. Baker, à M. J. Arrowsmith, à la date du 8 novembre 1862 :

« ..... Je pars d'ici le 1er décembre avec trois bâtiments transportant mon convoi d'animaux, quatre chevaux, quatre chameaux, dix mulets, dix ânes, avec une escorte composée de quarante-cinq hommes choisis, tous armés de carabines et de fusils rayés à deux coups, et d'un égal nombre de marins. Tous mes bâts, valises en cuir, etc., sont si bien arrangés, que j'espère n'éprouver aucun empêchement à voyager avec rapidité. Mes animaux sont choisis, de différentes espèces, appropriés à des travaux différents, de sorte que si le pays est défavorable aux uns, il puisse néanmoins convenir aux autres. J'ai fait mes préparatifs de voyage avec tant de soin, poussant juqu'aux plus minutieux détails, que j'ai confiance en sa réussite.

» Jusqu'à présent le plus grand obstacle à l'exploration des pays situés au delà de Gondokoro a été le manque de moyens de transport, la dépense pour emmener des animaux depuis Khartoum étant considérable. Mon expédition, s'embarquant à Khartoum, pourra débarquer et marcher en avant le même jour, si cela est nécessaire. Ainsi je ne perdrai pas un moment pour mon voyage sur le Nil Blanc, si ce n'est à la jonction du Sobat et du Gazal, pour des observations. Je pousserai droit sur Gondokoro, et de là sur la cataracte. A ce dernier endroit, je débarquerai et renverrai tous mes bateaux à Khartoum, pendant que je continuerai mon voyage par terre.

» Ma première station sera au dépôt d'ivoire du sieur Andrea Debono, qui est le point le plus éloigné qu'on ait encore atteint, et qui est, je crois, à environ 3° 30′ latitude nord. J'espère obtenir des gens de ce trafiquant quelques renseignements sur le pays environnant, et je continuerai ma route toujours vers le sud, côtoyant au plus près le fleuve, jusqu'à ce que j'atteigne sa source, ce que j'espère accomplir à la fin de mars. C'est à cette époque la saison des pluies à Gondokoro ; ainsi je n'ai pas de temps à perdre, devant arriver à l'Équateur, si c'est possible, avant qu'elle commence. Je construirai là une *zareeba* ou camp, défendu par une palissade. Ce sera mon quartier général pendant la saison des pluies, d'où je pourrai, lorsque le temps le permettra, faire une reconnaissance de la contrée adjacente jusqu'au moment où le retour de la saison sèche me permettra d'avancer. Mon premier but sera alors le lac Nyanza et la recherche des traces du capitaine Speke. Si j'ai le bonheur d'atteindre le lac, j'espère retourner à Khartoum en me frayant un passage à travers l'est, et, remontant au nord, arriver à la source du Sobat, dans le pays des Gallas ; dans ce cas, je construirai des canots et descendrai la rivière jusqu'à Khartoum. J'emporte des outils dans ce

dessein, et j'emmène un charpentier allemand qui a été quelques années en Afrique et qui a suivi dernièrement la mission autrichienne à Gondokoro.

» Les bâtiments et renforts de M. Petheriek sont à peu près terminés, et lorsqu'ils auront été chargés de provisions, ils accompagneront mes bateaux à Gondokoro, ce qui formera un total de six embarcations avec environ deux cents hommes. Je presserai leur départ et j'espère le voir lui et son monde arrivés sains et saufs à Gondokoro après le triste voyage qu'il vient de faire pendant la saison des pluies. Celles-ci et le naufrage de ses embarcations lui ont fait perdre beaucoup de provisions à cette époque, et, ne pouvant continuer sa route pendant les vents du midi, il a renvoyé tous ses bateaux à Khartoum, à l'exception d'un, et s'est dirigé par terre sur Gondokoro, où il a résolu d'attendre les renforts.

» J'ai avisé le consul anglais résidant à Alexandrie de l'épouvantable état des affaires causé sur le Nil Blanc par les expéditions partant de Khartoum pour la chasse aux esclaves, expéditions dans lesquelles sont engagés malheureusement les Européens aussi bien que les natifs. Cette chasse aux esclaves est la cause de toutes les difficultés que j'éprouve. Turcs et Européens, à peu d'exceptions près, étant d'accord à ce sujet avec tous les Arabes et les Syriens sans exception, un Anglais est regardé par cette association absolument de la même manière qu'un magistrat à Londres par la canaille réunie.

» Le voyage de M. Petheriek sur le Nil Blanc coïncida avec le retour du sud d'autres bateaux chargés d'esclaves, dont l'un, appartenant à Andrea Debono, était commandé par le neveu même de notre estimable compatriote. Celui-ci s'en empara immédiatement et l'envoya au Caire, ce qui réunit contre lui dans Khartoum toutes les classes des habitants, depuis le gouverneur jusqu'au plus fieffé coupe-jarret du Nil Blanc.

» De ce que M. Petheriek est, avec moi, le seul Anglais existant dans le Soudan, le judicieux public d'Afrique conclut que je dois avoir quelque relation avec lui, et c'est pourquoi, partageant la haine qu'il a excitée par sa prise du *Maltais* (c'est le nom du bateau négrier), il me fut impossible, pendant très longtemps, d'obtenir un seul homme, de même que l'agent de M. Petheriek ne put en engager un seul pour lui.

» Les représentations faites par le consul d'Autriche (M. Natterer) et par moi au gouverneur ont presque forcé celui-ci de publier une proclamation contre le commerce des esclaves. Elle a eu pour effet d'effrayer les hommes employés dans ces expéditions, qui se sont présentés immédiatement pour s'engager, à notre requête, soit à M. Petheriek, soit à moi.

» L'esprit qui anime les autorités égyptiennes est néanmoins détestable ; ainsi le gouverneur de Khartoum (Moosa-pacha), loin de me prêter l'assistance que requiert mon firman revêtu du sceau de Saïd-pacha, conserve une attitude complétement passive, et je dois me fournir de bateaux auprès de particuliers, à grands frais, ne pouvant les obtenir du gouvernement sans une responsabilité que je refuse d'accepter. J'ai demandé un officier du gouvernement pour prendre charge des bateaux à leur voyage de retour, afin qu'ils ne servent pas à transporter des chasseurs à esclaves en mon absence, et cette légère faveur m'a été refusée.

» Je réussirai, Dieu le voulant, avec mes seules ressources. C'est purement une question d'argent, de patience et de persévérance, toutes choses que je consacrerai au but proposé. J'ai heureusement une montre que j'ai fait réparer ici, et j'en ai acheté deux autres ; tous mes instruments sont en bon état, et je possède un almanach nautique qui va jusqu'à l'année 1864 inclusivement. Ainsi, avec une bonne santé et Dieu pour guide dans ces contrées inconnues, j'espère fermement, mon cher monsieur, apporter ma faible quote-part de découvertes à la science géographique. » (Extrait des *Proceedings of geographical Society*, tome VI, n° 1, 1863.)

Notes d'un voyageur sur Rome.

LA CAMPAGNE ROMAINE.

Quelle mélancolie ! quels sentiments, tout à la fois de grandeur et d'abandon, vous inspire la campagne romaine !

De Civita-Vecchia à Rome, notre voiturin traverse, sans discontinuer, une plaine immense inculte n'ayant, pour rompre les monotonies de sa solitude et de sa stérilité, que la vue de la Méditerranée et du château des Calperni. En vain, aux temps d'arrêts forcés pour laisser souffler les mules, montez-vous sur un des nombreux monticules qni se succèdent de distance en distance, comme les lames houleuses d'un océan immobile, muet et sans rivages.....Votre œil s'égare et se perd dans une sorte d'infini d'un vert grisâtre et terne qui l'attriste, tout en s'élevant vers le ciel, pour y trouver quelque repos ; mais cette compensation même vous est impitoyablement refusée, car votre corps et votre âme se sentent anéantis au sein de cette double immensité.....

Durant le cours de votre longue marche, vous ne rencontrez que trois ou quatre misérables métairies, d'où sortent des apparitions plutôt que des êtres humains, aux visages pâles, tristes, minés par la *mal'aria*. Çà et là quelques bouquets de ronces, des ruines d'aqueducs, un pâtre et son troupeau de chèvres.

Rien ne peut distraire la pensée ou réjouir le cœur, par quelques-unes de ces douces impressions qu'inspire le riant aspect d'une nature accidentée, et pourtant, malgré toutes les désolations de cet incomparable désert, l'artiste et le chrétien regretteraient de voir la ville éternelle environnée d'une ceinture de jardins bien alignés et bien cultivés, ou de machines, dont le perpétuel mouvement troublerait toutes les pieuses harmonies de ce silence et de cette méditation.



J'avouerai cependant que je fus plusieurs fois arraché à ma rêverie par la loquacité vraiment érudite de notre conducteur, et comme toutes ces citations s'entremêlaient d'histoires de voleurs, je m'imaginai bientôt voir sortir de quelque taillis, des hommes armés et revêtus du costume traditionnel de l'emploi : chapeau pointu à petits rebords et à haute forme, avec des banderolles croisées sur son pourtour, gilet et veste de velours, couverts de broderies d'or ; culotte courte, retenue par de grandes guêtres, le tout accompagné d'une escopette reluisante au soleil, et d'un long stylet..... Vain désir, il n'en fut rien.....

Nous sommes à Rome, à la porte de l'hôtel d'Allemagne ; notre véhicule est littéralement noir de *fachini*, qui ne se proposent rien moins que de nous exploiter, sous prétexte qu'ils sont portefaix de leur état ; je m'en débarrasse au plus vite, car il est minuit, et grand temps de gagner ma chambre en vous souhaitant le bonsoir.

ROME LE JOUR.

Au premier aspect, Rome est triste, silencieuse et monotone. Le hasard et les différents cataclysmes des révolutions semblent avoir présidé seuls avec un religieux dédain à la création de toutes ces rues tortueuses, de toutes ces places sur lesquelles on débouche à l'improviste. Dans ce chaos si grandiose, c'est à peine si deux ou trois grandes voies bien alignées laissent pénétrer l'air et la lumière. Profusion d'obélisques, de fontaines, de palais, de musées souvent adossés à de pauvres masures. Des quartiers entiers sur lesquels la maladie, la misère et la mort veillent comme sur de faciles proies. Au milieu de la Rome moderne des papes, la Rome de la république et des césars, personnifiée par le Capitole, le Forum, les bains de Caracalla, la maison dorée de Néron et quelques arcs de triomphe. De la longue et ténébreuse époque du moyen âge, rien, absolument rien. Pourquoi cette lacune dans la chaîne des temps, au sein même de la ville éternelle ? *Chi lo sa ?* me dit un Italien. Et la science historique que peut-elle répondre ?

Un profond sentiment de découragement et d'ennui s'empare donc tout d'abord de votre âme, lorsque pour la première fois on parcourt cette antique cité. Mais à peine l'esprit a-t-il cherché à se rendre compte et à pousser plus loin ses investigations ; à peine a-t-il soulevé, par quelque coin, le voile ténébreux qui couvre cette reine déchue, qu'il demeure fasciné, ébloui. Il se demande pourquoi il n'est pas venu déjà se désaltérer à des sources si fraîches de poésie et de foi. Il s'étonne que toutes les générations de la terre n'y passent pas pour y puiser une séve nouvelle. Et à la place de cette froide indifférence qui commençait à envahir le cœur succède un de ces entraînements qui transportent l'être tout entier dans un nouveau monde d'extase et d'admiration.

Rome, s'écrie alors le pèlerin, Rome, n'es-tu pas ma véritable patrie ? Arts, croyances, tout est là, enseveli pêle-mêle. La vie partout ailleurs si monotone et si vide, devient ici simple et facile ; chacun dirige ses pas où bon lui semble : basiliques, musées, palais, tout est ouvert. A Rome, nulle gêne, nulle contrainte, on pénètre dans les demeures des grands seigneurs et des cardinaux comme chez soi ; on les coudoie, on les salue au milieu d'une cohorte de domestiques ou de gardes, sans que personne n'ait l'air de vous trouver importun ou hardi, et un habit noir et des gants vous donnent entrée dans toutes les cérémonies et les fêtes.

Puis, l'intelligence se fatigue-t-elle d'analyser, de juger monuments et chefs-d'œuvre ? le corps éprouve-t-il le besoin d'un repos réparateur ? de magnifiques villas vous offrent leurs jardins enchantés pour y rêver dans le calme et le silence tout en vivant de souvenirs.

RÔME PENDANT LA NUIT.

N'oublions pas, je vous prie, ce fait capital, si pour les palais, les musées, les basiliques, dans le sein desquels la richesse des marbres et des dorures lutte avec le mérite et le nombre de chefs-d'œuvre, l'éclat du soleil, la limpidité du ciel d'Italie, sont indispensables pour faire ressortir la pureté des lignes, la valeur des reliefs, l'incomparable beauté des divers coloris.

Pour les ruines, les rayons incertains du crépuscule, la douce et mélancolique lueur de la lune, sont mille fois préférables.

Pendant la nuit, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, Rome ressemble donc plus à elle-même ; les colossaux débris de sa grandeur passée, à demi éclairés, s'agrandissent encore ; l'imagination supplée à ce qui leur manque et évoque avec plus de hardiesse les charmes du souvenir.....

Au Colisée, tantôt il me semblait que tous ces piliers de marbre blanc, déchirés par le temps et réunis par un cercle immense, formaient un aréopage de squelettes présidé par le mystère et le silence, ces immortels gardiens des tombeaux..... Tantôt, lorsque la lune brillait avec plus d'éclat, tous ces ossements recouvraient la voix et la vie, cent cinquante mille Romains applaudissaient aux rugissements des bêtes sauvages, aux cris déchirants des chrétiens leurs victimes.

Vaine erreur de mes sens surexcités, à la place de cette sanglante mélopée, nous ne percevions en réalité



que les cris monotones et lugubres de quelque oiseau des ténèbres qui avait établi en ces lieux son nid et ses nocturnes amours, et les frémissements du vent qui soufflait par légères rafales à travers les arceaux que la nature avait couverts de lierre à la place du velarium antique.

Au Forum, ces fragments de portiques, soutenus par des chapiteaux et des colonnes tremblantes, ces énormes blocs de pierres, semés çà et là sur le sol, formaient dans leur ensemble tout le pittoresque, tout le grandiose de ruines ravagées par des géants. Le pêle-mêle, le désordre de tant de violentes destructions, le silence qui pèse sur elles comme un second linceul, le sinistre éclat de la lune qui crée, avec ses capricieuses lueurs, tour à tour des lyres brisées ou des instruments de supplice, tout, dans ces lieux déserts, évoque le mélancolique souvenir du passage de la vie; on sent que sous cette terre grossière dort un peuple de héros.

Les colossales statues de Castor et de Pollux, placées de chaque côté de l'entrée de la place du Capitole, et retenant d'une main vigoureuse de fougueux coursiers, vous donnent un frisson involontaire. N'approchez qu'avec crainte, ce sont les gardes avancées du peuple-roi, prêtes à reprendre les armes comme au jour de ses conquêtes et de sa gloire.

Le rêveur ne saurait finir, s'il voulait essayer de rendre une à une toutes les émotions que suggère la vue de ces ruines antiques, qui, pareilles à autant de fleurs moissonnées par les âges, laissent encore émaner de leurs corolles flétries le parfum des temps passés. Que dire de ce Panthéon si pur, si harmonieux de formes, et qui, dans cet état de demi-abandon, regrette le beau siècle d'Auguste qui l'a vu naître; de ce Tibre, dont les eaux, tourmentées et jaunies par les terres de ses deux rives, glissent honteusement comme un reptile qui chercherait la fraîcheur et le repos?

En parcourant toutes ces rues, toutes ces places, vides et solitaires, involontairement on se redit à soi-même les menaces prophétiques d'Isaïe sur Babylone :

« Elle sera déserte jusqu'à la fin des siècles;
» les générations ne la verront pas rétablie..... Elle
» deviendra le repaire des bêtes..... Des hiboux se
» répondront l'un à l'autre dans les palais, et les
» reptiles se traîneront dans les édifices consacrés à
» la volupté. »

Grâce à Dieu, les menaces de l'Hébreu ne se sont pas réalisées pour la ville des Césars; la croix protége et sanctifie de son ombre tutélaire le Forum et le Colisée. Les pas cadencés des patrouilles françaises, le bruit mélancolique de la chute des fontaines, si nombreuses à Rome, la voix grave et prodigue des heures, trahissent la présence de tout un peuple, seulement endormi, et proclament, d'une voix assez éloquente, qu'une Providence amie veille encore sur les destinées de la ville éternelle, si rudement et si fréquemment éprouvée par les tristes vicissitudes du temps et des révolutions.

LE COLISÉE LE JOUR DU VENDREDI SAINT.

Le vendredi saint, à Rome, le Colisée est consacré d'une manière toute spéciale aux douloureux mystères de la Passion; il prend surtout, à trois heures de l'après-midi, un aspect des plus saisissants à nos yeux étrangers. Dans une grande chaire de bois dont la forme rappelle la tribune aux rostres, un Franciscain à la figure maigre et basanée, à l'œil noir rempli d'éclairs, retrace par une allocution pathétique, dans cette langue harmonieuse de Pétrarque et du Dante, les diverses péripéties du drame sanctificateur du Golgotha.

A la péroraison de son discours, la figure ascétique du moine s'anime, emprunte aux passions humaines une étrange énergie, et aux inspirations que le ciel seul peut faire naître, un ton et des idées d'une persuasion entraînante. Tout à coup, il saisit de sa main droite un grand crucifix aux couleurs éclatantes, se prosterne, se lève, l'expose aux regards de la multitude attentive et frémissante, montre chaque plaie ensanglantée. Sa voix est brève, vibrante, saccadée... L'auditoire, ému, terrifié, pousse des gémissements, verse des larmes, et donne tous les signes d'un violent repentir...

Aux pieds de chacune des images qui servent à marquer le chemin de la croix, placées de distance en distance autour de l'arène, des Italiennes pliant sous le poids des années, entourées de leurs enfants et de leurs petits-enfants, se lèvent, interrompent leurs prières pour s'émouvoir, se passionner avec l'orateur. Pour mon compte, ému, transporté, je crus un instant que les générations passées allaient surgir de la poussière, afin de se souvenir et de pleurer avec la génération présente.....

De chaque côté de la chaire se tiennent deux vieillards armés de lanternes portatives; leurs mains tremblantes vacillent avec la lumière qu'ils portent. Parvenus plus près des rivages de la mort, ils semblent vouloir nous apprendre à tous combien nous sommes fragiles et chancelants en face de la vérité et de la foi. Escortés par une congrégation laïque couverte de cagoules, ils sont tout yeux, tout oreilles à cette magnifique prosopopée :

« Voici les clous qui ont percé les mains et les pieds
» de notre divin Sauveur; la lance qui a traversé son
» cœur..... Et c'est vous, chrétiens, qui en êtes la
» cause ! ! ! »





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de la Mon. Gagelin r. de Richelieu. 83 – Modes d'Alexandrine r. d'Antin. 14.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Ch.ssée d'Antin. 6 – Dentelles de G. Violard r. de Choiseul. 3.
Corsets de la Mon. Simon r. St. Honoré. 183.
Envoi de la Mon. de Comon. Lassalle et Cie. r. Louis le Grand. 37. | Parfums de Violet ... r. St. Denis. 317.

Entered at Stationers hall
LONDON S. O. Beeton. Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C.
MADRID P. J. de la Peña

En quelques mots, ce moine, vraiment inspiré, venait de résumer, en face de notre raison et de notre cœur, tout le catholicisme, avec sa rédemption divine, sa communion des saints, et sa grande loi d'un éternel sacrifice d'un Dieu fait homme pour nous sauver.

LA BÉNÉDICTION PAPALE URBI ET ORBI. LA GRAND'MESSE PASCALE.

Nobles souvenirs, mélancoliques pensées, pieuses réflexions, pourquoi fuir de notre mémoire, plus rapides que l'hirondelle aux approches des premiers frimas? Rome, cité incomparable entre toutes les cités, serais-tu, comme une de tes sœurs terrestres, la vivante incarnation de l'oubli et des dédains du voyageur? Non! certes non! Les pages de ton histoire n'ont-elles pas été gravées sur la pierre et l'airain, et jusque dans le cœur de ces millions d'âmes qui puisent dans ton code sacré les sublimes enseignements de la foi et les pompes incomparables d'un culte public que je vais essayer de décrire.

Nous sommes au grand jour de Pâques, les saints mystères vont se célébrer dans la basilique de Saint-Pierre du Vatican.....

Figurez-vous donc, si vous le pouvez, dans le fond du sanctuaire le plus vaste, le plus splendide qui fut jamais, un autel, ou plutôt une table de marbre; à droite, et quelques pas en avant, se dresse un trône: c'est la place réservée au Pontife, successeur de celui à qui il a été dit: « Tu es Pierre et sur cette pierre » je bâtirai mon Eglise; ce que tu lieras et délieras » sur la terre, le sera dans le ciel. »

Tout autour de ce même sanctuaire, à l'ombre de voûtes resplendissantes de marbre, d'or, de mosaïques, de riches sculptures au sein desquelles le regard vague et se perd, sont échelonnées, à une certaine hauteur, des tribunes occupées par les ambassadeurs, les généraux, les princes des nations étrangères, et tout à fait au bas, autour du chœur, toute la cour romaine et plus de trois cents princes de l'Eglise, patriarches, archevêques et évêques. En dehors de cette enceinte, sur d'autres estrades, se tiennent une foule de dames voilées et vêtues de noir.

Il semble qu'en ce jour de triomphe pour l'Eglise, le sexe par qui le mal est entré dans le monde doive expier sous le linceul de la pénitence jusqu'au souvenir de cette faute héréditaire.

Sous les vastes arceaux de ce vaste édifice circule et s'agite une foule murmurante que peut à peine contenir une double haie de nos vaillants soldats. Tout à coup cet immense essaim se tait, reste immobile: la lourde porte d'airain de la grande nef tourne sur ses gonds sonores, et un chœur se fait entendre, un chœur que répètent les fidèles et qui célèbre l'unité, l'indivisibilité et l'immortalité de l'Eglise. Pie IX, porté sur la gestatoria papale par seize hommes vêtus de longues soutanes rouges, paraît, escorté de sa garde noble, de sa garde suisse et de tous ses camériers.

Je vous ferai grâce du cérémonial, connu de vous déjà, sauf ce fait, que le Saint-Père, en célébrant, regarde constamment le peuple, aspire le précieux sang avec un chalumeau d'or, et ne donne la sainte communion de sa main qu'aux seuls cardinaux, diacres, sous-diacres de sa maison.

A l'issue de la messe, le canon du fort Saint-Ange tonne; toutes les cloches de la ville font entendre leurs joyeux carillons; fanfares et musiques militaires, rumeurs bruyantes vont crescendo jusqu'à la dernière vibration de midi. A peine éteinte dans l'espace, tout ce tumulte cesse comme par enchantement, la grande fenêtre du balcon principal de la basilique s'ouvre, et le Pape paraît de nouveau, porté sur son trône. A sa vue la foule s'agenouille, et Pie IX, d'une voix claire, pénétrante, pleine d'onction, répand ses paternelles bénédictions sur la ville et le monde.....

Debout, les lèvres souriantes, les regards tournés vers le ciel, les mains étendues vers l'immensité, ce tendre père, ce digne pasteur, oubliant ses chagrins de la veille, l'ingratitude et la versalité humaines, semblait vouloir se grandir assez pour atteindre et violenter en quelque sorte la miséricorde divine.....

Vivement ému, il me fut impossible de soutenir plus longtemps un pareil spectacle; mes bras retombèrent, ma tête se courba, et des larmes d'une douceur incomparable humectèrent mes paupières..... Je vivrais mille ans, que mille ans je ne pourrais effacer ce souvenir de ma mémoire.

E. de JACOB de la COTTIÈRE.

UNE VOIX DE TÉNOR.

I.

Au siècle dernier, quand les opéras de Métastase avaient le privilége de régner sur toutes les scènes d'Italie, un chanteur du nom de Pompeo Marchetti vint conquérir tout à coup l'enthousiasme des Milanais. Nul ne se rappelait avoir entendu jamais voix de ténor plus pure, plus vibrante, mieux posée. Bien téméraire qui se fût avisé de critiquer l'artiste cher à la foule. On ne parlait que de Pompeo; on ne voulait voir que Pompeo; on portait des manchettes

de dentelle à la Pompeo. C'était une rage ; et tout autre qu'un chanteur se fût senti parfois effrayé de cette vogue qui pouvait n'être que passagère.

Mais persuadez donc la raison et la modération dans le triomphe à celui que la gloire éblouit, que l'or fascine, et qu'entourent déjà des flatteurs!

Oui, Pompeo avait sa cour, composée de jeunes gentilshommes oisifs, de cadets de famille, de petits abbés, de poëtes, de maëstri. Tout cela, confondu, babillant, riant, chantant, sautillant, hantait le palazzo somptueux où le ténor avait été installé par dame Fortune.

Le succès avait enflé l'artiste et en eût fait l'être le plus insupportable si un sentiment plus élevé n'était venu remplir ce cœur, si l'amour n'avait triomphé de l'amour-propre.

Lorsque la foule acclamait Pompeo Marchetti et croyait que c'était pour lui plaire qu'il mettait tant d'expression dans son chant, Pompeo adressait tout son feu avec ses regards, à une loge mystérieuse placée au côté gauche de la scène et abritée par des rideaux de soie rose qui restaient toujours à demi fermés. A peine, à travers l'interstice, pouvait-on entrevoir la personne qui occupait seule cette loge. C'était une femme jeune encore et dont la beauté blonde et pâle semblait moins appartenir à l'Italie ardente qu'à la rêveuse Allemagne. Souvent penchée en avant et pressant dans ses mains effilées un éventail noir aux paillons d'or, Stefania aspirait les sons délicieux qui montaient jusqu'à elle.

Oh! comme la marquise était tout entière à ce chant et le prenait pour elle seule! Aux spectateurs ordinaires les acclamations, les transports, les trépignements, le délire; à la marquise l'extase silencieuse et immobile.

Pourquoi la jeune veuve du marquis dei Balbi avait-elle, depuis son retour de Sicile, fermé son palazzo aux visites et aux fêtes? Pourquoi ne recevait-elle pas dans sa loge les gentilshommes qui aspiraient à la saluer? Pourquoi devançait-elle le morceau final de l'opéra pour se retirer, échappant ainsi à l'attention des curieux et des indiscrets?

Les commentaires se divisaient à cet égard : tel attribuait la conduite de Stefania à la pure fantaisie, tel autre y voulait voir un amour contrarié. Mais, quelque grands que fussent les succès du chanteur, personne ne s'était avisé de dire que la fière marquise pût ressentir de l'amour pour le ténor Marchetti.

Ce fut peut-être cette ignorance générale où l'on était de la sympathie née ou à naître entre eux qui les attira le mieux l'un vers l'autre. Le chant de Pompeo monta jusqu'à la marquise : le regard de Stefania descendit sur l'artiste; ils ne s'étaient pas dit une seule parole, et cependant ils s'étaient compris.

Pompeo en était venu à ne plus chanter pour la multitude qui le couvrait de vivats et de fleurs, mais bien pour cette femme en qui il idéalisait le public entier; c'est à elle qu'il adressait les arpéges les plus hardis, les vocalises les plus légères : il ne voulait avoir de talent que pour elle. Dès qu'il avait aperçu la marquise, Pompeo se sentait inspiré, de même que Stefania semblait ne prendre intérêt à la représentation que si Pompeo était en scène.

Évidemment cette sympathie, qui s'appelle amour, possède une sorte de vertu électrique; elle s'annonce même par l'aveu muet, et le cœur qu'elle saisit se croit encore libre alors que déjà il est enlacé.

Jamais, du reste, Pompeo n'avait confié à ses intimes la passion qu'il ressentait pour la marquise, pas même au poëte Alviati homme de cœur qu'il avait trouvé fidèle et dévoué en toute criconstance. Mais Alviati possédait la double vue que donne la sincérité; il devina tout, et un jour vint où il dit gravement à l'artiste :

— Cher Pompeo, j'ai besoin de vous prémunir contre deux périls.

— Vraiment! dit le ténor en souriant et parcourant de ses doigts distraits les touches de son clavecin.

— Longtemps je vous ai étudié, ne voulant rien laisser au hasard ; j'ai acquis enfin une certitude et vous conjure, dans votre intérêt, d'étouffer une passion funeste...

— Quels mots terribles!... Je ne vous comprends pas, Alviati.

— Est-il nécessaire que j'aille plus loin? Dois-je nommer la femme étrange que vous aimez?

— Taisez-vous! dit avec effroi Pompeo.

— Il n'est plus temps. Votre agitation même me commande d'achever la révélation de ma découverte. Cette femme s'appelle la marquise dei Balbi.

Pompeo inclina la tête et couvrit son front de ses mains.

— Vous l'aimez, poursuivit le poëte, et un pressentiment m'avertit qu'elle ne vous aime pas.

— Qu'en savez-vous? s'écria le chanteur, dont le visage s'était contracté. Croyez-vous que je n'aie pas lu dans ses regards, que je n'aie pas remarqué son assiduité à suivre mes représentations?

— Ce n'est peut-être qu'un hommage rendu à votre talent. De ce que la marquise est mélomane, s'ensuit-il qu'elle soit passionnée?

— Je l'ignore, répliqua Pompeo. En tout cas, je ne lui demande rien...

— Et en attendant vous souffrez !

— Qu'importe... si je ne me plains pas? D'ailleurs, j'ai tant de bonnes chances, que le ciel a le droit de m'envoyer une épreuve.

— Ah! Pompeo, méfiez-vous des caprices de



grande dame et de l'inégalité des conditions.

Comme s'il ne voulait pas prolonger cette discussion, l'artiste demanda quel était l'autre péril.

— L'autre péril, répondit le poëte, c'est l'amitié du comte Ercole Feruggi. Jusqu'à présent, je n'y ai pas trouvé d'explication.

— Mon Dieu! que vous êtes défiant, mon cher! Le comte Feruggi est, de même que tous les gentilshommes qui viennent ici, un grand seigneur épris des beaux-arts.

— Pardon, ses assiduités me sembleraient plus naturelles si je ne savais que la musique lui est complétement antipathique.

Cette découverte inattendue rendit Pompeo rêveur; mais presque aussitôt il dut reprendre son expression riante et empressée pour accueillir ce même Feruggi, qui entra avec force démonstrations.

— Bonne nouvelle, illustrissime, dit le comte. Vous ne vous attendez pas à l'honneur qui vous est accordé.

— Parlez, monsieur le comte, dit Pompeo d'un ton réservé, car il était ému encore de la confidence d'Alviati.

— « Monsieur le comte! » répéta Ercole. Je croyais qu'ici ces distinctions disparaissaient. Sur le terrain de l'art tous les hommes sont égaux.

— Vous aimez donc l'art? demanda le chanteur en lançant au poëte un regard d'intelligence.

— Si je l'aime!... J'en raffole; et je ne suis pas le seul. Il est, à Milan, une noble dame qui me dépasse à cet égard. Toutes vos représentations sont signalées par sa présence...

— S'agirait-il de la marquise dei Balbi?... s'écria Pompeo, allant au-devant de la confidence et sentant son cœur battre violemment.

— Ma foi, vous avez rencontré juste. Il s'agit de la marquise dei Balbi, la plus sauvage beauté qui existe en Italie. La marquise, déjà bonne musicienne, veut se perfectionner, et elle a jeté les yeux sur vous.

— Je regrette, dit fièrement Pompeo, de ne pouvoir souscrire à ce désir très honorable pour moi. Je ne donne pas de leçons.

— Du moins, répliqua le comte, vous ne repousserez point, je pense, la visite de la marquise, qui viendra vous voir aujourd'hui même?

A ces paroles, Pompeo sentit ses joues se colorer d'un subit incarnat. Heureusement pour lui Alviati vint à son secours.

— Comment, dit ce dernier, connaissez-vous la résolution de la marquise? Si l'on m'a bien informé, cette dame ne reçoit personne... Et pourtant vous seriez admis à ses confidences!...

Ercole se mordit les lèvres.

— Je pourrais, répondit-il, refuser de satisfaire à une question peu discrète; mais je ne pousserai pas aussi loin la réserve. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai été grand ami du marquis à l'époque où il habitait la Sicile. Parce que sa veuve s'est fait une loi rigoureuse de ne recevoir personne, pas plus moi qu'aucun autre, ce n'est pas une raison pour qu'elle se soit interdit de m'écrire quelques lignes. S'il vous plaît de prendre connaissance de son billet, le voici.

Pompeo jeta les yeux sur la lettre parfumée, moins pour obéir à un sentiment de méfiance, à l'exemple d'Alviati, que pour se donner le plaisir d'admirer l'écriture fine et délicate de Stefania.

Un jour peut-être, pensa-t-il avec un soupir, m'adressera-t-elle aussi à moi de ces billets charmants. Mais je ne les voudrais pas empreints de cette froide réserve.

Cependant Alviati guettait l'occasion d'entretenir encore son ami en tête à tête, mais ce fut inutile. Le comte était là et paraissait s'être installé pour longtemps. Alviati n'eut donc d'autre ressource que de se retirer, et comme l'artiste le reconduisait par la galerie de marbre, le poëte s'arrêta un instant et lui dit à demi-voix :

— Vous touchez à un moment que vous avez beaucoup désiré; vous allez voir la marquise! Gardez-vous de l'éblouissement : n'oubliez pas, mon cher, qu'une distance énorme vous sépare de cette grande dame; que vous n'êtes, après tout, qu'un fils de paysan rencontré et élevé par un brave maître de chapelle, le bon Salvator Bruccio...

Il n'ajouta pas un mot, car il vit une ombre de mécontement se peindre sur les traits du chanteur. Du moins en partant sentait-il la satisfaction que donne le devoir accompli.

A l'intérieur de la brillante *loggia*, les commensaux habituels, réunis autour d'une vaste table, tenaient des cartes, faisaient rouler des dés et savouraient les uns des sorbets, les autres le vin de Malvoisie, en unissant leurs voix dans un chœur de l'opéra à la mode.

Pompeo, habitué à cette effervescence, souriait d'un air rêveur et laissait son imagination se complaire au rêve adorable de la visite promise, lorsqu'un laquais parut, et, assez mystérieux, s'approcha du maître. Celui-ci tressaillit. Le nom de Stefania erra sur ses lèvres...

— L'idéal allait donc se réaliser! l'admirable vision allait remplir le palazzo de ses parfums et de sa clarté...

— Monseigneur, dit à demi-voix le laquais, il y a là une espèce de *contandino*, de rustre qui demande instamment à parler à Votre Excellence.

— A moi!... Cet homme s'est-il nommé?... Qu'est-ce qu'il me veut?

— Je l'ignore. Il dit s'appeler Salvator Bruccio.



A ce nom, Pompeo éprouva un tremblement nerveux. Il dut cependant faire bonne contenance. Mais penser que peut-être la marquise allait arriver!...

Précisément, un bruit de roues attira son attention. Il courut au balcon, se pencha et distingua une forme de femme qui, vêtue de soie noire et enveloppée d'une grande mante, descendait de carrosse et entrait dans le palazzo. — C'était la marquise.

Éperdu de joie et de trouble tout à la fois, craignant que Salvator ne fît du tapage si l'attente se prolongeait trop pour lui, il ne songea qu'à se débarrasser au plus tôt de l'organiste, et s'adressant au comte de Feruggi :

— Cher ami, dit-il, voici madame la marquise qui vient réaliser sa bonne promesse. Mais j'ai un fâcheux qui me réclame et qu'il faut que je renvoie... Ayez la bonté de recevoir quelques instants à ma place madame dei Balbi. Ce ne sera pas un effort pénible pour vous, puisque vous la connaissez.

— Comment donc! s'écria courtoisement le comte, je suis tout à votre service.

— Je reviendrai le plus tôt possible.

— Je l'espère bien!

Ces dispositions prises, l'artiste courut vers son cabinet, où se trouvait un vieillard vénérable aux longs cheveux blancs. Ce dernier proféra une exclamation joyeuse à l'aspect de Pompeo et ouvrit ses bras au jeune homme, qui répondit assez froidement à cet accueil paternel.

II.

— Enfin, je te revois, mon enfant! s'écria le brave Salvator le contemplant, s'éloignant, revenant le regarder tout près et ne se lassant pas de l'admirer. Comme il a bonne mine! un peu pâle, un peu maigre, mais l'air gentilhomme. J'espère que tu as bien profité de mes leçons? Dame Renommée m'a apporté de tes nouvelles jusqu'à Vicence, — et je suis bien sûr que ta gloire va plus loin et qu'on ne parle que de toi dans toute l'Italie. Oh! quand je pense qu'il y a quinze ans je te recueillis tout petit et souffreteux, tu gardais des chèvres en chantant... et je devinai ta voix... C'est que je m'y connais! depuis quarante années que je tiens l'orgue à la cathédrale. Les voisins me plaisantaient : les uns me traitaient de visionnaire, les autres prétendaient que tu me récompenserais mal de ma peine. Autant de niais, de bavards. Je savais ce que je faisais... Mon petit Pompeo se développa comme un beau lis, en même temps qu'il chantait comme un rossignol. C'était plaisir de le voir, merveille de l'entendre... Et je narguais les voisins avec leurs prophéties absurdes. Un jour cependant, je fus bien triste. Tu me quittas pour aller t'essayer sur un théâtre... Et moi, cloué à mon poste, je ne pus que te suivre de mes vœux. Bien des semaines se sont passées. Oh! comme je questionnais les voyageurs pour apprendre quelque chose de tes succès! Tu m'as écrit rarement, hélas! mais je te le pardonnais en me disant combien tes heures devaient être remplies. Maintenant, me voici! J'ai obtenu un petit congé... Je suis venu à Milan avec ma fille. Te souviens-tu de Nina?... Aujourd'hui elle a dix-sept ans : tu verras comme elle est jolie! Sa pauvre mère avait sans doute rêvé aux madones de Sanzio... Nina est très timide; elle a voulu rester à notre auberge; mais tu viendras la voir avec moi, n'est-ce pas? Et nous serons tous trois bien heureux ensemble!...

Le matin encore, Pompeo eût peut-être accueilli, ainsi qu'elles méritaient de l'être, ces paroles si chaleureuses et si tendres; le matin encore, il se fût sans doute rappelé la dette de reconnaissance que le passé lui avait léguée. Mais le comte était venu avec sa confidence éblouissante; mais la marquise ellemême n'avait pas tardé à réaliser sa promesse. La marquise était là!... Cette femme si admirablement belle, si artiste, si rêvée!... Dire que deux portes seulement le séparaient de Stefania!

Son impatience n'avait d'égal que son trouble. Il craignait d'irriter Salvator dont il connaissait la fierté; il ne voulait pas non plus lui avouer la vérité.

— Je suis, dit-il, bien heureux aussi de vous revoir, mon cher maître.

— Ton maître! Autrefois tu m'appelais ton père.

— Excusez-moi, j'en ai perdu l'habitude.

— Je compte bien que tu la reprendras, mon garçon.

— Oui, oui..., balbutia Pompeo, qui était sur les épines.

— Qu'as-tu donc? Tu sembles mal à l'aise, tu ne souffres pas?

— J'avoue que je suis très fatigué. J'ai veillé fort tard hier, un grand souper après la représentation...

— C'est cela! les soupers! s'écria l'organiste; j'ai bien envie de te gronder. Méfie-toi de ces plaisirs qui usent de bonne heure, de ces soupers où l'on dépense le temps du repos; de ces parasites, de ces débauchés qui tournent autour des artistes en renom et leur font escompter la flatterie à beaux deniers comptants. J'ai appris que tu avais beaucoup d'amis de ce genre, et c'est en partie pour te prémunir contre eux que j'ai hâté mon voyage.

— Soyez tranquille, dit Pompeo, je sais me gouverner, et ma maison n'est pas une auberge.



Au même instant, les voix qui avaient déjà retenti firent entendre de nouveau un chœur suivi de rires sonores.

— Je n'imagine pas, dit le vieillard, que ces gens-là soient venus faire une répétition chez toi. Ce sont probablement tes parasites. Prends garde, mon enfant, ton air distrait, embarrassé, tes regards inquiets, ta froideur même, rien ne m'a échappé.

— De grâce, ne croyez pas...

— Ah! je voudrais m'être trompé. Mais plus mon affection pour toi est grande, plus je sens vivement que la tienne a diminué.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura l'artiste se tordant les mains.

De son côté, l'organiste était devenu sombre; et qui l'eût vu, dix minutes auparavant, arriver la joie dans les yeux et l'exaltation sur le front, aurait eu peine à reconnaître ce vieillard abattu, courroucé et humilié profondément. Incapable de rester sur son fauteuil, il se mit à parcourir le cabinet d'un pas à la fois vif et vacillant. Deux larmes étaient descendues lentement de ses paupières gonflées; ses épais sourcils grisonnants voulaient se froncer, mais ils ne réussissaient pas à marquer de la colère. Chez l'excellent homme, la colère ne pouvait être que de la tristesse.

— Écoute, dit-il, écoute bien. Il se passe en toi quelque chose que je ne comprends pas, car je ne suis plus admis aux secrets de ta vie. Quelle qu'elle soit, songe au passé, au devoir qu'il t'impose, crains d'encourir la colère de Dieu qui punit les ingrats.

— Moi, ingrat envers vous, s'écria Pompeo qu'un certain remords venait de saisir; je vous prouverai un jour le contraire.

— Je te vois encore au jour où je reçus tes adieux et où tu témoignas tant d'affection à l'innocente Nina, qui ne t'as jamais oublié: « Maître, me disais-tu, je veux devenir célèbre, et c'est à vous que j'attribuerai ma gloire. C'est vous qui m'avez fait ce que je suis. » Tu disais vrai; mais ce n'est pas moi qui t'ai fait ce que tu es maintenant!... Adieu!

Salvator n'attendit pas la réponse; il s'éloigna brusquement. Une heure ne s'écoula point sans que l'organiste et sa fille eussent quitté Milan.

Enfin, Pompeo pouvait rejoindre sa belle visiteuse. Il la trouva assise sur un large canapé, à l'angle d'une fenêtre d'où la vue plongeait sur la piazza Reale. A quelque distance et debout était le comte, qui paraissait grave et même un peu embarrassé.

— Ah! madame! s'écria l'artiste en se précipitant vers elle et portant respectueusement à ses lèvres la main qu'elle lui tendit, daignez me pardonner. Au moment où je reçois une faveur aussi inattendue, aussi inespérée, être retenu par une ennuyeuse affaire, c'est chose bien pénible.

— Vous êtes tout excusé, répondit-elle avec ce sourire grave qui lui était particulier. Nous nous reverrons d'ailleurs, si vous ne repoussez pas trop rigoureusement ma demande et si ma passion pour le chant peut être favorisée de vos conseils.

— Croyez-le, madame, les heures que je pourrai vous consacrer seront les plus douces de ma vie.

— Fort bien! dit à son tour le comte, qui avait paru étudier attentivement la scène; il s'amende. Vous verrez, madame, quelles bonnes leçons il vous donnera.

— C'est moi, plutôt! s'écria l'artiste, qui aurais besoin d'en recevoir de madame, car, à la manière dont elle écoute un opéra, on sent qu'elle l'interpréterait avec autant d'âme que de goût.

— J'aime la musique, j'en conviens, dit la marquise. C'est un art qui console...

— Je n'ose pas vous demander, madame, si les souffrances du passé ont mis en vous l'empreinte cruelle de la mélancolie. Je le crains pour vous, mais je l'espère pour l'art: la perfection naît de la tristesse.

Le comte intervint de nouveau dans la conversation pour dire en agitant la tête:

— Mon cher, vous mettez au talent une rude condition. Je ne sache pas que vous l'ayez subie.

— Peut-être, répondit Marchetti. Et d'ailleurs, j'ai eu trop de succès, je n'ose prévoir ce que l'avenir me réserve.

— Soyez tranquille, dit vivement la marquise. Nous tous, nous serons là pour déjouer les fâcheuses influences du sort.

— En vérité, madame, s'écria Marchetti, plus je m'examine et sens le peu que je vaux, plus je m'étonne des bontés que vous me témoignez.

— La sympathie ne s'analyse pas, répondit Stefania, qui regarda alternativement l'artiste et le comte.

Celui-ci s'inclina respectueusement, et comprenant sans doute que, par convenance, il ne devait pas éterniser sa visite, il s'éloigna après avoir dit à l'artiste qu'il lui portait envie.

A une heure de là, Pompeo et Stefania étaient encore assis au clavecin; ils avaient rêvé, chanté, causé, échangé les élans passionnés de leurs âmes en compagnie de Mozart, de Cimarosa, de Gluck. Pompeo, pénétré d'admiration, s'était plusieurs fois émerveillé d'entendre tomber des lèvres d'une femme du monde les purs accents d'une cantatrice exercée.

— Quel malheur, s'écria-t-il, que le ciel ait fait de vous une grande dame! L'art vous aurait dû peut-être un de ses plus beaux fleurons, tandis que vous possédez, pour l'enfouir dans l'ombre, un talent supérieur, une beauté incomparable...

— Eh quoi! dit-elle, en êtes-vous déjà, cher



Pompeo, à vanter ce misérable avantage de la beauté, un pur don du hasard ?

— Pour n'en pas être ébloui, madame, il faudrait être aveugle ; et comment voulez-vous que je ne profite pas de ce moment pour vous exprimer mon admiration, lorsque depuis si longtemps je brûlais du désir de vous être présenté ? Vous n'êtes pas de ces femmes auxquelles on puisse parler froidement. Il faut ou vous fuir ou vous adorer.

La marquise, émue, se pencha vers le clavecin et s'y accouda avec grâce. L'artiste n'osait ajouter un mot.

— Ami, dit enfin Stefania après un silence qui avait été bien pénible pour le pauvre chanteur, la sympathie que j'invoquais tout à l'heure m'ordonne de vous mettre tout d'abord en garde contre des illusions dangereuses. Une amie est venue à vous avec confiance ; dans votre intérêt, ne lui faites pas regretter ce mouvement spontané que les rigoristes pourraient blâmer. C'est à vous à y bien réfléchir, c'est à vous de ne troubler par aucune agitation la surface de notre lac paisible. Soyons frère et sœur, unis sinon par les liens du sang, du moins par ceux de la musique. La musique sera en tiers avec nous, et quelle pieuse compagne !

L'artiste avait médité tandis que Stefania prononçait ces paroles avec une suavité de ton qui en faisait un chant. Elle les termina en lui présentant sa main, dont le contact le fit frissonner.

— J'ai bien compris, dit-il, et vous verrez, madame, si je sais me soumettre. Ne craignez pas de revenir ici : l'adoration qui vous y recevra sera tempérée par le respect. Plus tard, peut-être me sera-t-il permis de franchir le seuil de votre palazzo...

Interprétant selon son véritable sens le mouvement que fit alors la marquise, il se hâta d'ajouter :

— Je ne le demande pas...

— Attendez, dit-elle, chaque jour produit sa peine, mais chaque jour aussi peut amener une récompense.

Un instant après, Stefania se glissait comme une ombre hors de la maison de l'artiste.

Pompeo était resté absorbé dans sa joie : un monde nouveau s'ouvrait devant lui... Il s'y précipitait.

Et il ne songeait même pas à Salvator et à Nina, qui étaient partis les yeux pleins de larmes et le cœur brisé !

III.

Peu de personnes avaient plus que Stefania subi les atteintes de la calomnie. A la voir marcher à côté d'un mari fantasque, plein de volontés contradictoires, les uns lui accordaient une pitié mélangée de médisance, les autres lui attribuaient méchamment le dérangement d'esprit du marquis. Sans doute Stefania n'avait pu éprouver d'amour pour un homme dont le seul contact eût profané la poésie... ; du moins, avait-elle été bonne et attentive à son égard, et ce qui prouvait que le marquis ne s'était pas trouvé à plaindre, c'est qu'il avait laissé toute sa fortune à Stefania.

Mais la calomnie, la haine ne désarment pas aisément ; il fallait donc que la jeune veuve payât sa liberté par une excessive réserve. Cette contrainte volontaire, elle la devait comme condescendance à la famille de son mari, dans laquelle se trouvaient ses juges les plus rigides ; elle ne pouvait conserver son indépendance qu'à la condition de n'en pas user.

Pourquoi alors, demandera-t-on, Stefania n'avait-elle pas craint de rechercher l'amitié du ténor en renom ? En venant chez le brillant Marchetti, n'avait-elle pas lieu de penser que ses visites réitérées seraient remarquées et serviraient de texte à des commentaires malveillants ! Non, la demeure de l'artiste était une sorte de terrain neutre où l'on pouvait poser le pied sans se compromettre. On ne se faisait point scrupule de voir librement Pompeo, et Pompeo le sentait bien lui-même. Oui, s'il était heureux de recevoir souvent dans son palezzo cette femme toute charmante, toute divine pour lui ; s'il savourait sa présence, si le chant, la parole, le regard, le souffle de l'être chéri étaient une suite d'enchantements, l'artiste, au sortir de l'espèce de rêve où il se plongeait à côté de la grande dame, se disait quel était le fond réel de leur intimité, et il frémissait de se sentir à la fois aussi près et aussi loin d'elle. Bientôt il ne lui suffit plus que Stefania vînt chez lui dans la journée ; il aspira au bonheur de la ramener chez elle le soir et de passer quelques-unes des belles heures du silence à contempler sa poétique vision.

Et comme il pressait Stefania à ce sujet, elle lui répondit, après avoir fait attendre sa décision :

— Vous ne paraissez pas comprendre l'importance de ce que vous me demandez ; c'est pour moi chose grave. Toute mon œuvre serait exposée à périr, du jour où le monde aurait signalé votre présence chez moi.

— Chère marquise, je crois que vous vous exagérez le péril.

— Et moi, il me semble que vous n'en mesurez pas assez l'étendue. A quoi bon, d'ailleurs, nous voir ainsi quand je viens chez vous si fréquemment ?

— A quoi bon, dites-vous !... Ah ! madame, ne serait-ce pas quelque chose de doux et de charmant que de repasser ensemble les émotions du théâtre, que de goûter dans le calme de la soirée le souvenir du triomphe et de l'enthousiasme !...



Elle rêva un instant, puis dit d'un ton plein de naturel :

— Tenez, si cela vous fait tant de plaisir, il y aurait un moyen d'aplanir la difficulté. Je suppose que j'accepte vos visites : il me serait impossible de vous recevoir seul ; mais vous viendriez avec le comte qui, ayant été admis au secret de nos confidences, continuerait ainsi son rôle désintéressé.

— Quoi ! le comte ! murmura Pompeo d'un air chagrin.

— Oui, le comte ; sinon, je serais obligée de repousser votre prière.

— Avez-vous donc tant besoin de ménagements? Le temps de votre deuil est presque expiré.

— Pas tout à fait, dit la marquise avec un sourire mystérieux. L'épreuve que je me suis imposée doit avoir son cours complet. C'est à vous à voir si le désir que vous ressentez est assez fort pour résister à une condition de cette nature. Je vous laisse libre d'y réfléchir.

— Ah ! madame, pouvez-vous douter de ma soumission ?

— C'est bien, dit-elle ; vous verrez que si l'on n'est amants qu'à d'eux, on peut être bons amis à trois.

A la suite de cette conversation, l'artiste tomba dans la plus cruelle perplexité. Stefania était devenue incompréhensible pour lui. Comment concilier la froideur qui calcule avec la passion pour l'art qui électrisait souvent la marquise ? Était-ce bien là cette femme qui, toujours seule dans sa loge et tout entière à ses impressions, semblait, en entendant la musique, ne vivre plus que par l'âme ? Etait-ce bien la marquise dei Balbi qui se préoccupait de vaines rumeurs, elle qui eût dû planer au-dessus du monde ? Pompeo trouvait avec regret qu'elle descendait de son piédestal. En outre, ce n'était pas sans une secrète répugnance qu'il acceptait la compagnie à outrance du comte Ercole. Tout ce qu'avaient eu d'intime ses entretiens avec Stefania était gâté d'avance par la présence importune d'un tiers éternel.

A son grand étonnement, le comte, quand il l'instruisit de la résolution qui avait été prise, marqua du déplaisir et se plaignit qu'on disposât de lui sans l'avoir préalablement consulté. Pompeo fut frappé du désaccord qui régnait entre les paroles de son ami et le jeu de sa physionomie. Il se promit d'étudier attentivement le comte.

Au tourment de l'amour était venu se joindre tout à coup celui de la jalousie.

Chaque fois qu'il se rendait chez la marquise en compagnie du comte, il surveillait ce dernier avec un soin scrupuleux. Alors, au lieu de jouir pleinement du bonheur d'être à côté de Stefania et de noyer ses regards dans les beaux yeux de la jeune femme, il se troublait, s'agitait, se torturait, souffrant d'autant plus qu'il était obligé de renfermer en lui cette souffrance. Il riait, et des larmes mouillaient ses paupières ; il chantait, et le sanglot menaçait de couper ses accents.

— Qu'avez-vous donc ? lui demandait parfois la marquise avec une certaine inquiétude. Vous avez de l'oppression..., votre voix perd un peu de son éclat... Prenez garde !... Une voix de ténor est chose si rare ! Il faut la ménager. Celui qui a le bonheur de la posséder en doit compte en quelque sorte au ciel qui lui fit ce don précieux. Il a besoin de vivre calme et recueilli, à l'image des anges, ses émules dans le chant.

— Pardon ! s'écria l'artiste, ce calme que vous me conseillez est la mort de l'inspiration.

— On peut, répliqua la marquise, être inspiré sans être ébranlé par le vent d'orage des passions. Restez mon *ami*, — vous me comprenez, n'est-ce pas ? — Oh ! vous n'aurez pas lieu de vous en affliger.

Pompeo, touché, allait la remercier, lorsqu'il crut remarquer sur les lèvres fines du comte un de ces sourires bizarres qui humilient profondément.

Il prit cette découverte pour une révélation et se promit d'en tirer parti.

Un soir, Stefania ne vint pas occuper sa loge. La veille même, elle avait dit à l'artiste :

— Demain, *caro mio*, je ne pourrai vous recevoir ; je serai absente de Milan. Vous serez prévenu de mon retour.

Pompeo s'était incliné respectueusement, se disant : « Elle veut m'éloigner !... voilà cette amitié sur laquelle je devais tant compter !... »

Son jeu et son chant se ressentirent de sa préoccupation pénible. Les notes n'arrivaient plus avec la même limpidité ; il souffrait, comme si une main invisible l'avait saisi à la gorge. Le public, étonné, crut à une indisposition ; mais l'artiste, indifférent à la pensée du public, levait constamment les yeux vers la loge vide d'où, ce soir-là, ne lui tomberait pas l'inspiration.

Un autre fait frappa Marchetti : ce fut l'absence du comte. Jamais jusqu'alors Ercole n'avait manqué une représentation.

Le spectacle à peine terminé, l'artiste, sans presque prendre le temps d'essuyer la sueur qui perlait sur son front, courut chez Stefania.

La soirée était belle, mais froide. On était au milieu de l'automne, et quelques pressentiments d'hiver couraient dans la brise nocturne.

A la porte de Stefania, Marchetti fut arrêté par un valet qui, d'un ton ferme comme une consigne, répondit que sa maîtresse était partie pour Isola Bella, et qu'il ignorait quelle serait l'époque de son retour.



Pompeo eut le malheur de ne pas croire à ce départ. Il vit dans un voyage précipité une ruse odieuse. Il s'éloigna tout frémissant, mais ce ne fut que pour traverser la rue et se blottir à l'angle d'un pérystyle obscur. Assis entre deux colonnes et plongé dans l'ombre, il eut la constance d'attendre sans remuer ni se soucier du froid qui le gagnait...

Attendre, quoi? il ne savait; mais la jalousie ne raisonne pas.

Cette cruelle station dura deux heures. La nuit était avancée; le silence le plus profond enveloppait les rues, quand la petite porte du palazzo de la marquise s'ouvrit doucement. Un homme sortit avec précaution. Il regarda de tous côtés, puis s'étant assuré que personne ne l'épiait, il retourna la tête vers la maison et dit à quelqu'un qu'on ne pouvait apercevoir :

— Adieu, *cara mia*, adieu, *ma femme* chérie... Dans quelques jours, n'est-ce pas, vous ferez connaître mon bonheur?

L'artiste n'entendit point la réponse. Cette réponse dut être douce, car l'inconnu fit un signe de remercîment et posa la main sur son cœur; puis il s'éloigna d'un pas rapide en chantant à demi-voix le motif du chœur qui avait si souvent retenti chez Pompeo :

Amitié sainte, amour divin,
Seuls biens vraiment dignes d'envie.

Dès le premier moment, l'artiste avait reconnu le comte Ercole.

C'était lui, et il sortait triomphant de chez la marquise, et elle l'avait reçu en secret, et il l'appelait *sa femme*, et elle versait sur lui tous ses trésors de grâce, de beauté, de poésie! Le reste avait été un jeu, un jeu atroce! Ce gentilhomme et cette grande dame, ayant besoin quelque temps encore de mystère, s'étaient concertés pour se servir du pauvre artiste, quitte à lui laisser la douleur à la place de l'illusion!

Marchetti voulut s'élancer; ses jambes tremblaient, comme paralysées. Il voulut crier pour provoquer son rival. La voix lui manqua... Il s'aperçut avec terreur que son gosier ne rendait aucun son. Accablé par cette affreuse découverte, il sentit les forces lui faire défaut et tomba évanoui.

Ce fut au point du jour seulement que des artisans, se rendant à leur besogne, aperçurent le malheureux Pompeo. Un d'eux le reconnut. On le rapporta chez lui dans l'état le plus déplorable, malade de corps, malade d'esprit.

Lorsque la fièvre l'eut quitté, il s'aperçut qu'il n'avait pas fait seulement deux pertes : celle de sa maîtresse et de l'ami, mais qu'il avait perdu encore son trésor le plus précieux, l'admirable voix de ténor qu'il n'avait pas su ménager. Il avait bien repris l'usage de la parole; mais quant au chant, il en était absolument privé. Pas une note ne sortait plus de ses lèvres; vainement se consumait-il en efforts; rien, rien que le silence ou des sons rauques et strangulés!... L'infortuné, prenant prétexte de sa maladie, avait pu cacher l'état cruel où se trouvait sa voix : mais bientôt il faudrait faire cet aveu. Adieu les triomphes, adieu la gloire! Le chanteur qui ne chante plus est oublié dès le lendemain. Plus à plaindre que s'il était mort, il est condamné à se survivre et à se voir, palpitant encore, enfermé dans un sépulcre de deuil et d'obscurité.

Au milieu de sa perplexité, Pompeo eut tout à coup une inspiration qui ramena sur son front un rayon d'espérance...

Il songea à Salvator Bruccio.

« Il fut mon maître, se dit-il; je lui ai dû mon talent. Peut-être sera-t-il le médecin de ma voix... Oui, il me pardonnera mon ingratitude, et une seconde fois il sera mon père. »

Ce jour-là même, Pompeo partait pour Vicence, tandis qu'au maître-autel de la cathédrale de Milan était célébré le mariage du comte Feruggi avec la marquise Stefania dei Balbi.

IV.

Il y avait alors dans une des *calle* les plus humbles de Vicence, une maison moitié pierre et moitié bois, toute chargée de figurines sculptées, de rinceaux et d'entrelacs. Personne ne se fût avisé de la chercher au fond du quartier populeux où elle était enfouie; mais la maison contenait un trésor plus précieux encore : la gentille et douce Nina, la fille du pauvre organiste; celui-ci trouvait son plus grand bonheur à voir son enfant et à passer auprès d'elle les heures calmes du travail sérieux.

Or, depuis le retour de Milan, l'excellent homme avait perdu cette franche gaieté, ce sourire d'autrefois. A présent, il lui arrivait de rester penché vers le clavier muet. Pensif, les sourcils froncés, la tête inclinée, il laissait de fréquents soupirs s'échapper de son sein. Vainement Nina s'efforçait-elle de lui prodiguer des consolations : il ne voulait pas être consolé.

Alfred des Essarts.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

A mesure que la saison s'avance, l'indécision qui a régné en commençant, fait place à des certitudes, tous les modèles douteux sont décidément mis de côté, il y a fusion générale entre les maisons de premier ordre dont la mission est à chaque saison de créer la nouveauté qui fait loi. Nous pouvons donc, aujourd'hui, résumer avec assurance les modifications signalées par nous depuis le premier mars dans les toilettes.

Les chapeaux sont un peu moins hauts, mais toujours très ornés au sommet; les fleurs s'emploient à profusion.

Les bonnets sont généralement de forme résille, à fond mou; on porte beaucoup de canezous et pèlerines blanches, ainsi que des gilets de piqué blanc ou de soie, avec broderie de couleur, et des ceintures vénitiennes ou bernoises.

Les sous-manches, à haut poignet, plus larges du haut que du bas, sont positivement acceptées, ainsi que les cols unis de toile piquée, garnis de valenciennes pour demi-toilette.

L'alpaga blanc et le mohair de teintes claires, sont très en vogue, les paletots et les rotondes de forme très-ample, ni courte, ni longue, et presque toujours assortis aux robes, sont en vogue pour toute la saison.

Les paletots en faye noir, les rotondes de dentelle et quelques châles de fantaisie varient ces costumes, auxquels chaque maison apporte, par des ornements variés, le charme et l'élégance.

Les ornements sont, cette année, très-compliqués. Nous citerons à ce sujet plusieurs confections que nous avons vues dans les salons de la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 41. Premièrement une rotonde en cachemire *Havane* clair, des applications de dentelle noire à très-riches dessins sont posées tout autour; ces apprêts de dentelle imitent des arabesques qui s'avancent en médaillons jusqu'à moitié de la rotonde. Un haut volant de dentelle du même style est posé tout au bord.

Une autre rotonde, formant châle par devant, est de cachemire gris clair, elle est bordée d'arabesques de soutache de chenille noire. La garniture se termine par deux grands volants de dentelle étagés et séparés par des ruches de taffetas découpé avec tête de galon de passementerie perlée de jais.

Les dentelles s'emploient beaucoup autour des confections, des châles, et sur les robes de taffetas. On fabrique des dentelles tissées pour ornements appliqués qui sont d'une richesse remarquable. La maison *Violard*, rue de Choiseul, qui n'a pas de rivales pour les dentelles de luxe, a édité cette saison une foule de dessins nouveaux, ses rotondes et ses pèlerines à grandes arabesques et à palmes, se verront sur les toilettes les plus élégantes dans les réunions de femmes du grand monde.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de robes de la maison *Lhopiteau*, nous a montré plusieurs robes que nous nous empressons de décrire :

La première est d'alpaga blanc, garnie de plissés de taffetas bleu posés ondulés, entre chaque plissé une bande de dentelle noire posée à plat et cousue des deux côtés comme un entre-deux; cette garniture se répète trois fois; à la dernière répétition, des amandes en médaillons de dentelle, entourées de petites chicorées de taffetas bleu, sont posées dans les creux de l'ondulation et terminent la garniture qui monte jusqu'à mi-jupe. Le corsage est à pointe et montant, les manches sont à coude, ouvertes. Elles ont, ainsi que le corsage, des ornements de dentelle et de ruches analogues à celles de la jupe.

Une autre robe est de foulard gris, à filets verts en rayures espacées, elle est faite à veste arrondie avec gilet pareil en dessous. La garniture tout entière est composée avec des chicorées de taffetas vert assorti à la guipure. Le devant de la veste et les revers des manches ont des boutons de passementerie à feuillage de cordonnet vert.

Madame *Pauline Conter* fait aussi beaucoup de robes de *mohair*, de teintes pâles, telles que le gris perle, maïs, nankin, écru, havane clair. Elle garnit ces robes par des bandes de taffetas posées à plat sur trois rangs espacés, coupés en travers par des amandes couchées en biais. Le taffetas est bordé par des engrelures de dentelle ou de passementerie.

Les garnitures *genre écossais* de taffetas vert et bleu, font un très joli effet sur les robes claires de couleurs unies telles que : alpaga, mohair, foulard de l'Inde, barége, gaze de Chambéry ou grenadine. Nos grandes couturières emploient beaucoup ce genre d'ornement qui a une excessive distinction.

Venons aux chapeaux, et examinons ce qui s'est fait depuis le mois dernier dans les magasins de madame *Hertz et Cie*, rue Drouot, 8. Les chapeaux de cette maison sont aujourd'hui très en vogue, ils méritent la faveur qui leur a été accordée par les femmes du monde. Madame *Hertz* a beaucoup de goût, elle n'imite personne, ses modèles ont un cachet de bon ton, ils sont jeunes et gracieux. Nous allons en détailler quelques-uns.

Chapeau de crin noir, bouquet de roses *bleu nouveau*, sur le côté de la passe. Intérieur de crêpe lisse noir, avec roses bleues et joues de blonde blanche, bavolet et brides de taffetas bleu.

Chapeau demi-toilette, de *paille picot* avec bouquets de marguerites blanches et touffe de blé naturel. Intérieur de crêpe lisse et de marguerites, brides et bavolet de taffetas blanc moucheté de paille.

Capote de tulle brodé blanc, avec touffe en traîne de muguets sur la passe et sur la calotte. Intérieur de crêpe lisse, coques de rubans blancs et branche de muguet, rubans de taffetas blanc pour brides et bavolet.

Chapeau de paille d'Italie, garni de rubans maïs, de ruches et de nœuds, touffe de blé naturel et plume noire sur le côté de la passe. Intérieur de crêpe lisse maïs et petites plumes noires, bavolet de taffetas maïs recouvert de blonde ; brides assorties.

Les lingeries nouvelles de mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, nous offrent cette semaine de très-gracieux bonnets *Marie-Stuart*, avec des ruchés de taffetas et des pouffs de fleurs assorties de couleur. Ensuite des gilets de piqué, des canezous à entre-deux de valenciennes et ceinture bernoise de taffetas écossais. Tout cela apporte un grand charme dans les costumes d'été.

La lingerie, cette partie si importante de la toilette se produit surtout pendant la belle saison ; n'oublions pas de signaler dans les mêmes magasins des écharpes de mousseline et des basquines entourées de guipure qui sont de très-bon goût.

Nous sommes entrés, il y a quelques jours, dans de très-grands détails, au sujet des vêtements d'enfants de madame *Desrez*, maison Pauline Royer, 186, rue de Rivoli. Nous complétons ces renseignements en désignant un costume de petit garçon de cinq à huit ans. Veste prince de Galles, de drap léger gris ou noisette, ornée de boutons, avec pantalon large de même étoffe ; la veste prince de Galles est d'une jolie forme, elle n'est que demi-ajustée, sa coupe est élégante ; la casquette à bord verni qui termine le costume doit être de la même nuance.

Pour petit garçon de trois à cinq ans, le chapeau *touriste*, orné d'un galon et d'une plume naturelle sera choisi préférablement à tout autre.

Les robes de forme *Gabrielle*, à gros plis, de piqué anglais ou de toile de lin, sont les plus jolies pour la campagne, elles vont à ravir aux petites filles de quatre à sept ans. Ces robes se brodent toujours de soutache, surtout en soutache *chamarure*, cette dernière fait très-bon effet sur l'alpaga et le foulard.

Les étoffes de sur-jupes ont aussi leur série de nouveautés. On nous montre maintenant dans la maison *E. Creusy*, 133, rue Montmartre, des poils de chèvre rayés en long, qui sont à ce qu'il paraît un tour de force de fabrique. Les fonds sont blancs, maïs ou gris pâle, et les rayures existent en toutes couleurs. Cette étoffe solide, nous paraît très convenable pour jupons de campagne ; nous conseillons aux dames de l'acheter à la pièce : on fait faire ces jupons sur les modèles que l'on a, c'est une économie que ce tissu permet parfaitement de mettre en pratique. Les sur-jupes élégantes de la maison *Creusy* sont toujours les alpagas à rayures écossaises, on peut les porter sous des robes de grande toilette. Il se fait aussi beaucoup de jupes d'alpaga blanc, garnies de deux volants tuyautés pareils avec ou sans soutache, il faut avoir au moins une de ces jupes-là, pour mettre en dessous des robes blanches qu'elles soutiennent mieux que des jupes de lingerie.

Il nous serait facile de faire toute une revue de modes en visitant les magasins de la maison de commission *Lassalle*, 37, rue Louis-le-Grand, parce que là nous voyons de tout. Robes, confections, cachemires, dentelles, lingeries, chaussures, chapeaux, etc. A certaines époques de l'année, la maison *Lassalle* redouble d'activité, pour satisfaire aux demandes qui arrivent de toutes parts. C'est la maison *Lassalle* qui fournit les toilettes, les bijoux et les ameublements à la plus grande partie des familles opulentes qui vivent éloignées de Paris, sans renoncer au luxe et aux objets nouveaux dont la grande capitale à le monopole.

Nous nous proposons de passer à l'examen les toilettes et les différentes choses de parure et ameublements dont cette importante maison s'est occupée depuis un mois. Ce sera le sujet d'un article consciencieux et utile dans un prochain numéro.

Marguerite de Jussey.

GRAVURE DE MODES N° 709.

Toilette de campagne. — Chapeau de taffetas à bord plat tout uni. Sur le devant est une touffe de plumes blanches posées en éventail.

Grand voile de tulle uni.

Robe et écharpe de taffetas avec garniture de taffetas blanc.

Corsage montant, à pointe devant, boutonné au milieu.

La garniture, composée d'une ruche de taffetas blanc, simule un col et des revers à dents.

La manche est ouverte à partir du coude et garnie d'une ruche.

La ruche, sur la jupe, part de chaque côté et fait le tour de la jupe derrière.

L'écharpe est bordée d'une ruche et terminée par un bel effilé de soie blanche.

Toilette de ville. — Chapeau de tulle brodé, garni de rubans formant fanchon et brides.

Touffes de coquelicots d'épis dessus et dessous la passe avec de grosses ruches de tulle.

Bavolet de tulle recouvert de blonde.

Robe de taffetas garnie de bandes découpées et de médaillons de taffetas blanc, sous des applications en dentelle noire et encadrées par une petite dentelle légèrement ruchée.

Sur le corsage uni, un peu à pointe, les applications de médaillons forment un col et un plastron.

Manches ouvertes, bordées de dentelle noire sur bandes de taffetas blanc et retenues par une cordelière à glands.

Des médaillons, gradués de grandeur, et analogues à ceux du corsage ornent le devant de la jupe.

Une bande avec taffetas et composée comme nous l'avons dit plus haut, fait le tour de la jupe à 10 centimètres du bord.



PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Le patron que nous donnons aujourd'hui représente le modèle de la casaque dessinée sur la gravure n° 708, publiée dans le précédent numéro du journal.

N° 1. Devant. Cette partie de la confection se coupe écartée et arrondie du bas.

N° 1 *bis*. Petit col robattu.

N° 2. Dos.

N° 3. Petit côté du dos.

N° 4. Manche, dessus.

N° 4 *bis*. Manche, dessous.

N° 5. Moitié de parement.

Courrier de Paris.

Il faut prendre garde de se casser le nez contre quoi que ce soit. Il y a un vieux proverbe qui dit quelque chose d'à peu près. Cela ne porte pas toujours malheur, autant qu'on pourrait le croire. Guillaume le Conquérant en débarquant en Angleterre, tomba la face contre terre; il eut beau se casser le nez, la conquête ne se fit pas moins. En tragédie même on peut se casser le nez sans qu'il survienne de malheurs; témoin la belle mademoiselle Agar qui, à son entrée en scène, à la Comédie française, dans le rôle de Phèdre, s'il vous plaît, s'accrocha le pied, disent les uns, fut accrochée par sa robe, disent les autres. (Et qu'en dit mademoiselle Agar? Le sait-elle, la malheureuse jeune fille!) Ce qu'elle sait, c'est qu'elle tomba la face contre terre, qu'elle vit le sang jaillir, qu'elle eut ses dents brisées, de magnifiques dents! Meuble indispensable à l'artiste, autant qu'à l'orateur! Rien de cela n'était arrivé, Dieu merci! Le sang avait jailli; on croyait, mademoiselle Agar croyait elle-même en être quitte pour un saignement au nez. C'est une terrible chose qu'un début, au Théâtre-Français! Dans la tragédie! Dans le rôle de Phèdre! Terrible quand l'artiste a la vocation, le vouloir, le talent que n'intimide pas l'émotion, mais qu'un éclat de planche ou que le pied d'un maladroit vient troubler! La voilà donc sur la scène, cette belle jeune fille, palpitante de son rôle, de son avenir qui est en jeu! N'était-ce pas assez déjà, bon Dieu! Elle tient ferme; les mains du public la soutiennent; les encouragements lui viennent de tous les coins de la salle. Trois actes se passent triomphalement; au quatrième acte, les forces manquent à mademoiselle Agar, et au moment même où elle prononçait ces vers :

> ... Ah! douleur non encore éprouvée!
> A quel nouveau tourment je me suis réservée!
> Tout ce que j'ai souffert...

A ce moment, dis-je, la voix expira sur ses lèvres, il fallut l'emporter et le rideau tomba. On aurait pu croire que c'en était fait de la tragédie, du rôle de Phèdre, de mademoiselle Agar. Le public se lamentait, s'inquiétait; il y avait des allées et des venues, des questions à n'en plus finir! Finissons-en, nous, en disant que mademoiselle Agar n'a pas, Dieu merci! les dents brisées, que son saignement au nez s'est tari, et que la voilà de nouveau sur la scène, bien portante et portant bien sa couronne et le poids de son rôle. C'est au mieux. La tragédie est morte, vive la tragédie!

Vivent les chiens aussi! Ah! si j'avais, au moment où j'écris ces lignes, mon Buffon sous la main, comme je vous en détacherais une page ou deux, et comme vous vous en trouveriez bien, ô vous qui me lisez! Que de choses je vous dirais sur les chiens que l'on n'avait trouvés bons jusqu'ici qu'à payer l'impôt, tandis que l'on vient de les réhabiliter (comme s'il en avait besoin, ce meilleur ami de l'homme), en faisant tout exprès une exposition des chiens! Et je vous prie de croire que j'y applaudis des quatre pattes, moi qui comprends si bien l'inscription que Beaumarchais avait fait mettre sur le collier de sa chienne :

« Je me nomme Fidèle; Beaumarchais m'appartient, et nous demeurons Vieille rue du Temple. »

A la bonne heure! Voilà qui est comprendre le rôle du chien dans ce monde et dans la vie de l'homme! Que m'importe qu'il y ait des chiens enragés! Eh! n'y a-t-il pas des hommes qui sont plus qu'enragés! Vivent donc les chiens! Et c'est avec plaisir, croyez-le bien, que je rapporte la distribution solennelle des prix qui ont été distribués après l'exposition. Je ne trouve pas qu'on y ait mis plus de solennité que le sujet n'en comportait. Jugez plutôt.

Les membres du bureau de la Société zoologique d'acclimatation, le président honoraire M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères; les dames patronesses parmi lesquelles nous avons remarqué madame Drouyn de Lhuys, madame la baronne de Saint-Didier, madame la duchesse de Basano et madame la comtesse G. Mniszech, assistaient à la cérémonie. La séance a été ouverte par un discours de M. de Quatrefages sur l'histoire de l'espèce canine; M. Rufz de Lavison a aussi adressé quelques mots aux exposants avant de proclamer les récompenses.

La direction du Jardin d'acclimatation avait eu la bonne idée de convoquer les maîtres de trompe de Paris qui, placés à quelque distance, ont sonné de joyeuses fanfares.

La place nous manque pour donner en entier la liste des lauréats; nous nous contenterons de nommer quelques-uns des maîtres d'équipages dont les chiens ont le plus particulièrement fixé l'attention publique.

La grande médaille d'honneur de mille francs offerte par le Jockey-Club a été décernée à M. le baron de Carayon-Latour, pour une meute de chiens gascons-saintongeois. Cette décision a été accueillie par une salve d'applaudissements, tandis que l'assemblée restait froide lorsque le nom du duc de Beaufort a été prononcé. Sa Grâce a obtenu une mention honorable. M. Desvignes a obtenu deux prix, l'un pour un chien *fox-hound* et l'autre pour sa meute de bâtards.

Un portrait de chien offert par M. Jadin est échu à M. de Ruble, pour un chien bleu gascon, offert, dit-on,

par son propriétaire à l'empereur. La meute de chiens vendéens à gros poils de M. le comte Le Couteulx, et celle de M. de la Débutrie, composée de bâtards anglo-poitevins, ont obtenu les premiers prix de leur catégorie. M. le vicomte de Chezelles et M. le vicomte de la Bosge ont obtenu les 3e et 4e prix pour leurs chiens bâtards.

Quant aux chiens d'arrêt, la première médaille d'honneur de 500 francs, offerte par M. le baron James de Rothschild, a été obtenue par M. Paul Caillard, pour un chien épagneul écossais. L'ancienne race française *Dupuy*, qui n'avait que deux représentants, a obtenu un 1er prix décerné à M. Cazère. Un magnifique *pointer* anglais à M. Niewton, qui avait aussi remporté le 1er prix à Londres, l'année dernière, a obtenu ici la même faveur. M. Rilex (d'Halifax) a obtenu un 1er prix pour ses deux *retrievers* qu'il a offerts à l'empereur.

Nous sommes en temps d'exposition. Voici la saison des fleurs : on a bien fait d'ouvrir des expositions florales. Celle de Versailles n'a pas été moins belle que celle de Paris, celle de Paris pas moins belle que celle de Versailles. Cette dernière, dont on a beaucoup parlé, avait été installée dans la salle des Maronniers. Les visiteurs étaient nombreux, empressés, et l'on était, parfois, gêné dans les allées un peu étroites qui coupaient en zig-zag ce riant parterre de fleurs.

Nous avons remarqué, occupant le centre de l'exposition, un magnifique lot de rhododendrons, de M. Bertin, de Versailles, auxquels on a donné toute sorte de noms de fantaisie, tels que *l'étendard de Flandre*, *Nero*, *John*, *Waterer*, *mademoiselle Masson*, *Père Lacordaire*, *Rembrandt*, *Newton*, et bien d'autres. Les géraniums nouveaux de M. Mézard, de Puteaux; les giroflées de Mahon, les capucines naines, les belles-de-jour, les valérianes exposées par M. Duval, de Versailles, attirent aussi, et à juste titre, l'attention des connaisseurs.

Les roses et les rosiers sont là à profusion; M. Fontaine-Bouhour, jardinier à Châtillon, et MM. Fontaine frères, également de Châtillon, ont exposé de belles collections de roses, fleurs coupées; il y a ensuite les rosiers en pots et à haute tige de M. Alloiteau, et ceux encore de M. Renaud, au nombre de cent cinquante. Ces deux horticulteurs, de Versailles, ont des roses pour tous les goûts, et nous dirons pour presque toutes les opinions, roses de *Lord Eglin*, de *Louis* et de *Louise Odier*, *l'Empereur de Maroc*, de *Sombreuil* et de la *Générale Jacqueminot*. On peut choisir.

Les variétés de pensées, de M. Falaise; de nombreux lots de calcéolaires herbacées; les pétunias à fleurs doubles, de M. Tabar; les légumes, de M. Lebreton; les fraisiers en pots, de M. Alfred Vigneaud; les fougères, lycopodes et les plantes de serre froide, de M. Puteaux-Chaimbault; la riche collection de clématites, de M. Louis Christen; les cent plantes et arbustes de tous genres, de M. Dieuzy-Fillon; les orchidées fleuries, les verveines, les pivoines et plusieurs plantes d'introduction récente, disent assez la richesse et la variété de l'exposition florale de Versailles.

Comme préface à l'exposition des fleurs, on a placé devant les portes d'entrée une petite exposition d'objets et d'industrie agricole qui offre bien son intérêt. Nous signalerons un appareil à soufrer la vigne, des pompes à arrosement de divers modèles, et de nombreuses grilles et clôtures pour parcs et jardins.

Il est une autre exposition dont il faut bien que je vous parle, c'est celle du *Cercle des Mirlitons*. Pourquoi des mirlitons? Ce cercle, situé rue de Choiseul, est ainsi nommé parce qu'on y fait beaucoup de musique. Comme si c'était un crime! Va donc pour mirliton! Mais laissons au cercle son vrai nom, qu'il justifie trop bien pour le lui retirer : Cercle artistique. Donc le cercle artistique a ouvert une exposition, très courue, d'œuvres d'art modernes. L'intention est trouvée excellente par tout le monde, et de plus le choix des tableaux est remarquable; la galerie qui les reçoit est bien agencée et bien éclairée.

Selon les statuts du cercle, les membres ont droit non-seulement à exposer leurs œuvres, mais encore à présenter deux peintures ou œuvres d'art quelconques. Cette mesure prudente permet de varier l'aspect de l'exposition et de faire de fructueux emprunts aux galeries complaisantes des grands amateurs. Elle autorise encore les excursions dans le passé, et c'est ainsi que deux des morceaux les plus remarqués sont deux portraits équestres, par Géricault. Marillat, Roqueplan et Decamps ont fourni un brillant contingent : de ce dernier maître, nous avons vivement admiré des *Chiens de boucher*, une *Jeune gardeuse de porcs provençale* et des *Turcs à cheval défilant dans un chemin creux*. Il y a encore des Diaz, des Robert Fleury, des Dupré de la bonne époque, un Isabey capital l'*Episode du mariage de Henri IV*, un Cabat, un Corot, des Daubigny, etc.; des aquarelles de MM. Barye et de Ziem, une sépia magistrale de M. Ingres, l'*Apothéose de Napoléon Ier*, des dessins de M. Bida pour une prochaine édition des œuvres d'Alfred de Musset, des gouaches de M. Eugène Lamy pétillantes de verve et d'éclat; une aquarelle de M. Meissonnier, qui ne compte pas moins de quatre personnages, le *Peintre et les visiteurs*.

M. Eugène Delacroix est représenté par plusieurs compositions religieuses d'un sentiment profond. M. Théodore Rousseau est le plus favorisé de tous par le nombre et par le choix. On a réuni là quelques-uns des plus beaux morceaux de son œuvre, entre autres une *Rivière* aux rives boisées de chênes, et la *Mare*, le paysage le plus sincèrement étudié et le plus brillamment peint que l'école française ait envoyé à Londres, à l'Exposition universelle de 1862.

Quelques bustes, tels que ceux d'Auber et de M. Nélaton, un groupe en bronze par M. Bartholdi, des sujets d'animaux modelés par M. Mène, des essais de décors sur faïence ajoutent à cette exposition semi-intime, — on n'y est admis que sur cartes d'invitation personnelle, — de nouveaux attraits de curiosité. C'est M. Francis Petit qui l'a organisée.

Et vous croyez qu'après vous avoir signalé tant d'œuvres, parmi lesquelles des chefs-d'œuvre, j'exposerai ma prose à votre critique! Oh! nenni! Le silence est d'or. Ce n'est pas à moi de l'oublier.

X. Eyma.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu, 83 _ Modes d'Alexandrine rue d'Antin, 14.
Fleurs de Mme E. Coudré, Élève et Succr. de Mme Tilman, r. de Richelieu, 104 _ Corsets de la Mon Simon, r. St Honoré, 183.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6 _ Sous jupe acier E. Creusy, r. Montmartre, 153.
Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317 | Envois de la Mon de Common Lassalle et Cie r. Louis le Grand, 37.

Entered at Stationer's hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C. MADRID P. J. de la Pena

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Durant le mois de mai le faubourg Saint-Germain a donné quelques signes de gaieté, c'est-à-dire que plusieurs hôtels ont ouvert leurs jardins à des fêtes champêtres ; on dansait en plein air sous des tentes, absolument comme jadis dans les bals de Sceaux ou des Loges ; seulement les duchesses, les comtesses, les marquises, remplaçaient les blanchisseuses, les paysannes et les grisettes, ce qui ne nuisait en rien au charme de la fête. Les orchestres excellents, les illuminations à giorno, les raffraîchissements de tous genres et les toilettes les plus élégantes ; rien ne manquait, aussi le nombre des élus était-il moins considérable que celui des solliciteurs, car les grandes dames de la rive droite de la Seine peuvent tout emprunter à l'aristocratie du noble faubourg hors leurs grands jardins.

Les robes simples étaient à l'ordre jour, on voyait beaucoup de mousseline, de gaze, de tarlatane ; mais peu de soie, pas de riches étoffes, aucuns bijoux ; les fleurs naturelles seules jouaient le premier rôle dans ces toilettes, et c'est un luxe ruineux que cette simplicité-là, car une parure complète en fleurs dure peu et coûte beaucoup, à moins qu'on n'habite la campagne, où l'on peut la cueillir et la confectionner soi-même, pourvu qu'on ait du goût.

Une autre chose dont s'est fort occupé aussi le faubourg Saint-Germain, ce sont les *matinées légendaires* données par M. Auguste le Pas ; malheureusement il n'y en a eu que deux, l'une chez la princesse André Galitzin, l'autre chez le comte Duchâtel ; mais tout le ban et l'arrière-ban de l'aristocratie s'y était porté en foule, conjointement avec de grands hommes littéraires : ainsi M. Guizot se trouvait à côté du prince de la Trémouille, M. Thiers près de la duchesse de Montmorency, M. Armand de Pontmartin, M. Viennet, M. Prévost-Paradol et *tutti quanti*, pêle mêle avec les gens les plus blasonnés de France et de Navarre et les femmes les plus élégantes de l'aristocratie.

Des vers remarquables, lus avec un entrain et une verve peu commune, ont mérité à M. Auguste le Pas les suffrages des connaisseurs les plus difficiles, et excité d'unanimes applaudissements ; deux petites pièces surtout ont eu les honneurs du *bis*, ce sont *Guy le ménétrier* et *Frère Bernard*. L'ambassadrice de Russie qui se trouvait au nombre des auditeurs chez la princesse André Galitzin a chaleureusement applaudi l'auteur et l'a fortement engagé d'aller en Russie où ses *matinées*, lui dit-elle, devaient être appelées à un immense succès.

La mort a frappé encore un homme de bien ! Lucien Arnault, ancien préfet de la Meurthe, et fils du spirituel secrétaire perpétuel de l'Académie, Antoine Arnault, dont il avait la finesse, l'intelligence et même le talent à ses heures, car il était le père de *Germanicus*, une tragédie qui fit beaucoup de bruit sous la Restauration. Le mot bruit peut être pris ici au figuré, comme au positif, puisqu'on fit tant de tapage à la première représentation qu'une descente de troupes fut effectuée dans le parterre, et qu'il y eut des coups de fusil tirés de la part des insurgés comme du côté des soldats.

On avait fait de cette pièce une affaire de parti, et comme on se passionnait fort alors, la lutte fut des plus chaudes ; heureusement que de tant de tués, que de blessés, il n'y eut de mort que *Germanicus* qui fut confisqué par ordre du pouvoir.

La mort de Lucien Arnault fut douce et vertueuse comme avait été sa vie ; ce fut lui qui demanda les secours de la religion au moment où sa famille éplorée commençait seulement à s'apercevoir du danger qui menaçait celui qui lui était si cher.

Par un contraste étrange, mais plus triste encore, peu de jours avant que la maladie qui devait l'enlever vînt l'atteindre, il fêtait gaiement le 93e anniversaire de la naissance de sa mère, et dans cette joyeuse réunion de famille ce n'est pas lui qu'on devait croire appelé le premier par la mort.

Mais quittons ce triste chapitre et parlons joie encore un peu : le fils aîné de lord Cowley qui est capitaine dans les hors-garde, se marie ; il épouse une jeune miss toute charmante, seconde fille de sir William, membre de la chambre du parlement et affligé d'un million de revenu : *le pauvre homme !...* La jeune princesse de Galles a fait un très beau présent à la belle fiancée et l'impératrice Eugénie lui a envoyé une délicieuse couronne de mariée composée de boutons de fleurs d'oranger, de lis et de marguerites en perle et en diamants. Il paraît que le trousseau et la corbeille destinés à la jeune fille engloutissent des sommes folles ! Tant mieux pour le commerce et l'industrie de Londres.

Le chien, cet animal qui serait parfait s'il n'était pas sujet à la rage, a su attirer tout Paris au Jardin d'acclimatation dans les premiers jours du mois de mai, mais je ne sais ce qu'on admirait le plus à cette exposition, ou des exposés ou des visiteuses, dont les toilettes ébouriffantes attiraient au moins autant d'attention que les chiens les plus beaux ; d'autant, à ce qui se dit tout bas, c'est vrai, que notre exhibition parisienne n'a été ni aussi belle, ni aussi complète que celle de Londres.

Le chien est une des passions des Anglais, pour qui toutefois, au dire des plus graves autorités, un cheval est un animal bien supérieur à un Irlandais. Il serait même à peu près certain, si l'on voulait classer les trois individualités dans l'estime d'un

Anglais pur sang, qu'il faudrait mettre l'Irlandais au troisième rang et placer avant lui le cheval et le chien, peut-être même d'autres animaux encore, tels, par exemple, que le bœuf qui donne le *roast beef*, et le porc qui produit le succulent jambon...

Mais cette fois il ne s'agit que de chiens. On avait annoncé une exposition de races canines à Paris, et vite, vite, notre fière voisine qui met son orgueil à nous devancer, quand elle peut, s'est empressée d'attirer à elle tous les chiens connus et inconnus du globe, il y a donc eu à Londres une exposition extraordinaire, un véritable congrès de chiens où toutes les espèces canines étaient représentées, depuis la petite chienne de manchon digne de reposer sur le giron d'une grande dame, jusqu'aux plus formidables molosses. Mais les prix auxquels étaient cotés ces chères bêtes étaient bien plus formidables encore!

Ainsi, 1000 livres sterling (25,000 fr.) étaient la somme moyenne pour les chiens destinés à la chasse au renard; le prix des lévriers variait de 15 à 500 livres sterling (375 à 12,500 fr.); des chiens d'arrêt étaient estimés à 20,000 fr., et un beau terre neuve évalué 37,000 mille francs...

Comme ils doivent être orgueilleux les chiens en Angleterre! Chez nous ils sont plus humbles et ne se sont pas montrés blessés de la concurrence que leur faisait, aux yeux des visiteurs, l'élégance des visiteuses; tout au contraire, ces chers animaux cherchaient à paraître aimables, surtout une belle chienne d'eau à la robe noire comme jais, laquelle allaitait bravement douze petits, et semblait solliciter de chacun des compliments pour sa nombreuse progéniture non moins noire qu'elle.

Par exemple, un petit chien chinois regardait les curieux d'un air fort maussade au contraire, mais c'est un chien laid, ce qui explique son caractère. Ainsi, il ne semble pas avoir de museau, toute sa face est plate et ses longues et minces oreilles qui lui tombent de chaque côté de la gueule comme de grandes moustaches, le font ressembler complétement à un mandarin de paravent; on riait en le regardant, mais on ne l'admirait pas, aussi n'a-t-il pas eu de prix malgré sa rareté.

Il y avait également un petit carlin, dernier descendant de ces vilains roquets que trouvaient si beaux nos grand'mères. Pour celui-là, par exemple, je réclame en sa faveur quoiqu'il ne soit pas beau. Il n'a pas reçu la moindre couronne, chose que je trouve une injustice. Dans les pensions où sont élevés les enfants on donne des prix d'espérance; pourquoi ne donnerait-on pas un prix de souvenir quand ce ne serait qu'aux chiens... Hélas! l'espèce humaine sera toujours ingrate!...

La baronne de V...

VARIÉTÉS.



AUSTRALIE MÉRIDIONALE.

Le récit qui va suivre, de l'expédition de Mac-Kinlay, est emprunté au *South-Australian Register* :

« M. Mac-Kinlay partit d'Adélaïde le 16 août 1861; à la fin d'octobre il se trouvait au lac Massacre, au nord de la crique de Cooper. Là, il resta jusqu'en décembre; ayant alors reçus d'Adélaïde les nouvelles du destin de Burke qu'il avait mission de rechercher, il se dirigea vers le nord pour explorer la contrée dans cette direction et contourner ensuite, si possible, le lac Eyre, selon les instructions données par le gouvernement de l'Australie méridionale. C'est alors que commence la partie intéressante du voyage de Mac-Kinlay à travers le continent. Vers la frontière septentrionale de la colonie, près du lieu connu sous le nom de « *Sturt's furtherst* », le voyageur découvrit d'abord une assez belle étendue de bonnes terres. Voici un extrait de son journal, à la date du 24 décembre :

« A la pointe du jour, j'ai dépêché M. Hodgkinson avec un cheval et deux cantines d'eau, afin qu'il cherchât un sol assez ferme pour faire traverser aux bagages la crique Watthiegurtie; le point où nous l'avions franchie avec nos chevaux et nos chameaux étant de beaucoup trop marécageux. Nous avons rencontré un grand nombre de naturels, les plus beaux que j'aie vus dans la colonie; ils ont tenu avec nous une conduite amicale; — il y a ici des poissons partout; des pélicans par centaines; cette contrée serait, avec un peu plus de pluie, une région des plus fertiles; telle qu'elle est, d'ailleurs, elle n'a pas d'égale dans la direction du sud jusqu'à Kanyaka, domaine de M. Philip, près du mont Brown.

» ..... Nous avons découvert quinze jours après une magnifique nappe d'eau à laquelle j'ai donné le nom de mon second, M. Hodgkinsin. Nous avons été véritablement assiégés sur ses borbs par les indigènes, hommes et femmes, jeunes ou vieux; tous nous demandaient des colliers, tous aussi en ont obtenu; notre provision en a diminué d'autant, et nous n'en aurons peut-être plus assez pour satisfaire la première troupe de naturels que nous rencontrerons, et nous en rencontrerons certainement, dans une contrée comme celle-ci qui produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Le pays que nous avons traversé aujourd'hui est fertile et l'herbe croît drue sur ses collines un peu sablonneuses. Le premier explorateur de cette région, Sturt, a passé tout près, dans la tentative qu'il fit pour pénétrer au centre du continent; pourtant il y vit peu d'indigènes. Pourquoi? c'est ce que je ne comprends guère; quel moyen d'échapper à ces nombreuses bandes qui errent sur tout ce territoire? Qu'on aille où l'on voudra, on les trouvera par groupe de cinquante à cent et même plus, tous joyeux compagnons et en bon état. » Plus loin Mac-Kinlay découvrit encore deux beaux lacs; puis il traversa une contrée inondée et fut, en fin de compte, forcé de se diriger

vers le golfe de Carpentarie au lieu de continuer à pousser vers l'ouest.

« ... Déjà les membres de l'expédition avaient souffert occasionnellement du manque d'eau ; plusieurs avaient été atteints d'une dyssenterie, due probablement à notre farine, saturée de naphte dans le trajet de Port-Augusta à Blanchefontaine.

» Le 26 février, après avoir franchi plusieurs criques, nous nous trouvions dans un bas-fond où les eaux pluviales s'amassèrent avec tant de rapidité que nous fûmes sérieusement en danger.

» Il plut à verse toute la nuit ; à mon grand étonnement, l'eau de la crique, au lieu de monter comme toujours de trois pouces et demi par heure, se mit à monter de cinq pouces et demi. Bien que la rivière eût débordé et se fût conséquemment créé un lit infiniment plus large, nous n'en étions pas moins complétement cernés par les flots, et il y avait cinq pieds d'eau au moins dans l'endroit guéable par lequel nous nous échappâmes. Après avoir déjeuné à la pointe du jour, nous envoyâmes nos bêtes devant nous et nos hommes poussèrent devant eux les moutons, qui eurent à traverser un fort courant de près d'un kilomètre de largeur, dont ils n'atteignirent la rive opposée qu'en nageant les trois quarts du temps. Les bonnes bêtes s'en tirèrent à merveille ; nous les laissâmes sur un espace sec jusqu'à l'arrivée de nos chameaux et de nos chevaux qui nous rapportèrent toutes nos provisions, heureusement à peine mouillées. Les chameaux arrivés, deux d'entre eux, qui n'étaient pas chargés, furent ramenés en arrière pour sauver notre farine, notre thé, notre sucre, toutes choses que, grâce à leur haute taille, ils nous rapportèrent aussi peu endommagées que si elles avaient été chargées sur un bateau..... Il nous fallut ensuite traverser de nouveau des eaux débordées et des plaines presque impraticables, où nos moutons s'enfonçaient jusqu'au ventre bans la boue... et si, en ce moment, nous n'avions pas eu nos bêtes sous la main, il nous eût fallu hisser tout notre bagage sur les arbres et construire un radeau de bois mort pour les porter à terre, ce qui n'eût pas été une petite affaire... Vers le soir, l'eau de la grande crique a envahi toutes les terres plates ; c'est une vraie mer; des lignes d'arbres indiquent le cours des criques et la direction des monticules. Nous avons été heureux d'avoir été surpris par l'inondation là où nous étions et non pas ailleurs, sans quoi nous eussions été balayés par les flots, ou — ce qui ne vaut pas mieux — nous nous serions blottis sur le sommet d'une colline de sable, nos animaux autour de nous, la mort en face, car il n'y avait aucune trace de végétation sur les monticules qui entouraient la crique. »

» Cette inondation décida M. Mac-Kinlay à traverser le continent dans la direction du nord, quitte à revenir sur ses pas pour explorer l'ouest, une fois que les eaux auraient baissé. Jusqu'alors, en effet (1er mars), l'expédition n'avait rencontré aucune difficulté notable. Le *Désert de pierres* de Sturt avait été franchi sans aucun accident que la mort d'un bœuf et la maladie de quelques-uns des explorateurs, occasionnée par une chaleur insoutenable. Quant aux moutons, il se portaient et se conduisaient à merveille. Mac-Kinlay conseille de n'entreprendre jamais une campagne d'été sans ces bêtes précieuses et si peu embarrassantes, « toujours aussi prêtes à se remettre en marche que celui qui les conduit. »

» Tout le mois de mars se passa à marcher dans la direction du golfe. Rien à noter du milieu de mars au milieu d'avril ; la contrée traversée est tour à tour mauvaise ou à demi fertile ; les collines basses succèdent aux collines basses ; çà et là s'étalent des chaînes plus élevées ; de l'eau tant qu'on en a besoin, le plus souvent dans les criques, quelquefois dans de jolis lacs. Un grand malheur, c'est que M. Mac-Kinlay ne donne ni la longitude ni la latitude des lieux qu'il mentionne. Aussi ses marches et contre-marches ne sont-elles clairement comprises que quand il voyage près des rivières et des chaînes de montagnes déjà connues.

» Vers le milieu d'avril, grande alarme ; le berger Kirby avait disparu avec son troupeau de moutons. Pendant sept jours le malheureux erre loin de ses compagnons, et c'est par grand hasard qu'un de ceux qu'on avait envoyés de tous côtés à sa recherche finit par le découvrir. Le brave homme n'avait pas abandonné ses moutons, bien qu'il eût perdu tout espoir de retrouver jamais ses camarades. Son heureux retour combla tout le monde de joie, et M. Mac-Kinlay fut si impressionné de son côté par cet événement, qu'il est éloquent dans cette partie de son journal qui n'est, d'habitude, qu'un procès-verbal.

» Les voyageurs se dirigèrent ensuite en toute hâte vers la rivière Albert. Il y avait déjà longtemps qu'ils n'avaient plus ni thé ni sucre ; ils ne consommaient de leur petite ration de farine que les pincées qu'ils jetaient dans leur soupe « pour la faire paraître meilleure qu'elle n'était. » Heureusement que la contrée environnante était bonne. Avant d'atteindre les cours d'eau déjà connus de la côte septentrionale du continent, ils découvrirent de « magnifiques criques » et de « splendides paturages. » Le gibier sauvage, les poissons se trouvaient en abondance. Le 5 mai on rencontra la rivière Leichardt, dans un endroit où elle paraissait encadrer une île. L'eau n'y manquait pas et elle était profonde, mais ses bords étaient trop abrupts pour que les bêtes y pussent aller boire. On descendit la rivière, puis on tomba sur l'Albert, le 13 mai. Là, les explorateurs formèrent un camp sur le bord du fleuve, dont le niveau d'eau fut constaté varier d'au moins cinq pieds ; malheureusement ils n'avaient pas atteint le but de leur voyage au golfe. Le vaisseau qu'ils espéraient trouver à l'ancre dans l'Albert n'était pas là, et il fallut abandonner toute idée de se lancer vers l'ouest. M. Mac-Kinlay comprit que la seule voie de salut pour lui c'était le retour par la colonie de Queensland ; il partit donc le 24 mai pour Port-Denison, où il arriva au mois d'août 1862.

» On le voit, les résultats de cette expédition sont passablement importants. M. Mac-Kinlay n'ayant à sa disposition que les ressources que donnent aux voyageurs le courage et l'expérience, a conduit un troupeau de moutons, de bœufs, de chameaux, de chevaux, de la côte de l'Australie méridionale au golfe de Carpentarie. Il a prouvé qu'il y a entre ces deux points, en passant par le

centre du continent, une route facile par une contrée où ne manquent ni l'eau ni l'herbe ; de plus il a découvert des coins de terres excellents, baignés par de beaux lacs et situés en deçà des frontières septentrionales de l'Australie méridionale, bien au delà des établissements actuels; enfin il a exploré, dans les limites de Queensland, de vastes territoires parfaitement inconnus jusqu'alors.

» Entreprendre, comme le recommande M. Mac-Kinlay, un voyage d'exploration avec des moutons, le capitaine Sturt l'avait déjà essayé lorsqu'il partit pour l'Australie centrale ; mais il ne les mena pas loin, vu les obstacles qui entravèrent cette mémorable expédition. M. Mac-Kinlay a aussi démontré combien les chameaux étaient admirablement adaptés pour parcourir l'intérieur de notre continent. Son journal ne tarit pas sur les services que lui a rendus cet animal, utile surtout dans les bas-fonds inondés, parce qu'alors son dos élevé domine la surface des eaux. »

AUSTRALIE MÉRIDIONALE.

La grande nouvelle géographique de l'année sera le retour de John Mac-Dougal Stuart à Adélaïde après avoir traversé le continent.

On se souvient, dit le *South-Australian Register*, que Stuart a quitté Adélaïde au commencement de l'année 1862, pour compléter l'exploration qu'il avait commencée une première et une seconde fois en 1859 et 1860. Si, dans ces premières tentatives, les hostilités des indigènes ; si, dans le second, l'épais fourré qui sépare le dix-septième degré de latitude sud de la rivière Victoria, ont empêché le persévérant voyageur de remplir son vœu jusqu'au bout, nous sommes heureux d'ajouter que, cette fois au moins, il a absolument réussi. Après avoir gagné, comme en 1860, la dix-septième parallèle, Stuart a reconnu, après un examen attentif de la contrée, que le fourré qui lui avait paru infranchissable était praticable du côté du nord. Alors au lieu de se diriger vers la rivière Victoria, il s'est lancé vers la terre d'Arnheim et a fini par trouver la côte près de Pointe-Hotham, en face de l'île Melville.

Ainsi, il existe maintenant une route directe d'Adélaïde à Port-Essington, au travers d'un pays immense que Stuart et ses gens ont parcouru six fois dans trois ans. Les autres voyageurs qui ont traversé le continent, Burke et Mac-Kinlay, ont eu pour point d'arrivée le golfe de Carpenturie qne bordent des côtes basses et marécageuses, et qui n'offrira jamais de grandes facilités au commerce avec la Chine et avec l'Inde. Maintenant nous possédons, à six degrés de ce point, un nouveau débouché auquel conduit une route praticable, même dans la plus sèche des saisons.....

Voici comment Stuart raconte les impressions que lui et ses compagnons ont éprouvées à la vue de l'océan Indien : « Thring, qui me précédait à cheval, s'écria tout à coup : « La mer ! » La surprise, l'ébahissement furent tels qu'il dut encore répéter : « La mer ! voici la mer ! » avant de se faire comprendre ; puis éclatèrent trois hourras prolongés. Stuart baigna ses pieds dans l'océan, s'y lava le visage et les mains, en témoignage de son succès; il prononça avec MM. Kelwick et Waterhouse quelques paroles d'effusion et de reconnaissance, puis il déploya le drapeau australien et confia à la terre une boîte où étaient contenues les particularités de son heureuse arrivée. »

Les indigènes ont bien cherché noise aux voyageurs, comme en 1859 ; mais, armés comme ils l'étaient, Stuart et ses compagnons en ont eu facile raison, et toutes les fois que les sauvages ont fait la moindre démonstration hostile, il a suffi de quelques coups de fusil pour les faire décamper. Les explorateurs sont restés pendant trente-quatre semaines dans des contrées que n'avait pas encore foulées le pied des Européens.

Le pays nouvellement découvert recevra probablement le nom de *terre d'Albert*, et sera placé sous la domination de l'Australie méridionale, et on conviendra que c'est de toute justice, puisque ce sont les citoyens de cette colonie qui ont le plus contribué à lever le voile qui semblait jeté à jamais sur le centre du continent. Queensland rcevra la partie qui s'étend entre les limites actuelles et le cent trente-huitième degré de longitude. La côte septentrionale, visitée par Stuart, du golfe de Van-Diemen au golfe de Carpentarie, borde un pays magnifique, couvert d'une végétation luxuriante où domine l'élégant palmier. Quelques gentlemen d'Adélaïde sont déjà en train, dit-on, de préparer leur départ pour cette nouvelle terre où ils se livreront à l'élève du mouton.

(*Australian Gazette.*)

UNE VOIX DE TÉNOR.

(Voyez le numéro précédent.)

Et cependant, elle était toute grâce, tout amour, la douce et belle enfant, que le ciel avait envoyée au vieillard comme pour lui donner un second printemps. Elle avait de ces paroles et de ces chants qui guérissent peu à peu, sans précipitation ni contrainte. Oh ! comme elle était suave la chanson de Nina et que Salvator eût bien fait de l'écouter et de s'endormir en l'écoutant.

Mais c'était un effort au-dessus de l'énergie morale du vieillard.

— *Piccolina*, disait-il souvent, le soir, à cette heure mélancolique où la demi-teinte a peine à traverser les vitres, j'ai reçu un coup irréparable, une blessure qui saignera toujours, et, vois-tu bien, tes soins, ta tendresse resteront impuissants à me soulager. Je n'aime plus la vie depuis que j'ai été payé de mon dévouement par la plus noire ingratitude.

La jeune fille interrogea d'un regard plein de sollicitude le visage de son père, puis venant s'asseoir sur un escabeau aux pieds du vieillard, elle lui prit les mains, qu'elle couvrit de baisers, et elle dit :





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92.

Modèles de Lingerie de la Mon A la Balayeuse. Pce Vendôme, 4.

—Mon bon père, vous manquez à votre promesse.

— Quelle promesse t'ai-je pu faire mon enfant?

— De vous armer de courage et de repousser le souvenir de *celui* qui vous a tant affligé.

Je puis avoir du courage, et j'en ai plus que tu ne le crois... Mais quant à étouffer ma mémoire, cela m'est impossible. Ne me demande pas un pareil effort.

— Quel malheur, après tout? Parce que votre élève n'a pas été reconnaissant! Depuis quand doit-on compter sur la gratitude des hommes?

— Eh! eh! petite, tu fais de la philosophie! dit le bonhomme moitié souriant, moitié sérieux. Allons! je ne veux plus t'occuper de ces misères. C'en est assez. Je vais prendre un nouvel engagement de fermeté. Apporte-moi mon violoncelle : il y a longtemps que je n'ai joué de cet instrument divin. A partir de ce soir, je me remets à l'étude.

— A l'étude! vous! un maître!

— Ah bah! ma mignonne, on croit savoir quelque chose, et ce quelque chose n'est rien. Merci. Quel plaisir de tenir un archet!

Salvator venait de procéder à un accord ronflant. Le bruit qu'il faisait l'empêcha d'entendre qu'on avait frappé, — timidement, il est vrai, — et ce fut un cri de sa fille qui l'avertit. Il manqua de laisser tomber son instrument lorsque, s'étant retourné, il aperçut... Pompeo Marchetti.

— Bonté du ciel! murmura le vieillard en penchant sa tête blanchie vers le manche du violoncelle.

La Nina était restée comme atterrée par cette apparition. Ses mains jointes, la fixité de son regard, son expression de dignité la faisaient ressembler à ces images sveltes qui prient sous le portail de nos cathédrales.

— Bonté du ciel!... répéta Salvator.

Et dans cette parole, il y avait un mélange de stupéfaction et de mansuétude.

Mais avant que l'organiste pût s'armer de courroux, Pompeo était aux pieds de son père adoptif; il lui avait pris la main et il la mouillait de larmes.

— Grâce, mon père! s'écria-t-il. Ne laissez point le reproche monter de votre cœur à vos lèvres. Il n'est pas d'accusation que je n'aie méritée; et je les supporterais toutes si j'en avais la force. Mais la force me manque. Je me suis traîné jusqu'ici; j'arrive défaillant, épuisé par la lutte que j'ai soutenue contre moi-même : car au dernier moment j'hésitais encore; et lorsque j'ai ouvert votre porte, j'ai cru que les pulsations allaient briser mon cœur. Pardon, mon père, au nom du passé!...

— Le passé!... soupira le vieillard. Tu te le rappelles donc maintenant?

— Je ne l'avais pas oublié. Mais j'ai eu un moment de vertige; l'orgueil m'aveuglait; les triomphes m'avaient trop bercé. Ah! qu'il est dur, quand on souffre, de n'avoir pas la consolation d'une bonne conscience!

— Relève-toi, dit doucement Salvator. J'ignore la cause de tes chagrins; mais un sentiment instinctif m'apprend que tu es assez puni.

Le jeune homme prit place sur un siége que la Nina venait d'apporter à côté de celui du vieillard.

Jusqu'alors Pompeo, absorbé par sa supplication, n'avait pas aperçu la jeune fille. Il tourna vers elle un regard de remercîment et resta stupéfait.

— Quoi! murmura-t-il, est-ce là ma petite sœur!...

— C'est celle que je vous avais amenée, répondit le vieillard reprenant un peu de ressentiment, et que vous n'avez pas daigné voir...

— Mon père, dit vivement la Nina, il ne faut pas à cause de moi le gronder de nouveau. Il paraît si malheureux!...

— Merci, chère enfant, dit Pompeo. Mais, mon Dieu! quel changement! Jamais je ne vous eusse reconnue!

— Tu la trouves embellie? dit Salvator avec la coquetterie paternelle.

— Charmante.

La Nina baissa les yeux et plissa le coin de son tablier de soie. Puis découvrant deux rangées de dents blanches :

— Pas de compliments, dit-elle, entre frère et sœur.

— Eh quoi! dit l'artiste, vous consentez donc à être toujours ma sœur... comme autrefois?

— Sans doute... N'avons-nous pas vécu tous deux ensemble sous son amour et ses caresses!... Mais d'abord, pour que la ressemblance soit parfaite entre le passé et le présent, il faut supprimer ce *vous*. Pourquoi *vous* si tu m'aimes?

— Oui, chère petite, oui, je t'aime... bien.

Ces paroles soulagèrent Pompeo. Il respira.

La jeune fille prit alors une chaise basse et vint s'asseoir entre son père et Marchetti.

— Voyons, dit le vieillard qui avait regardé cette courte scène avec sa bonhomie habituelle, apprends-nous maintenant ta peine et la cause de ce retour inattendu.

Marchetti retraça, pour le vieillard, le récit que nous avons fait. Il ne dissimula aucune de ses faiblesses et ne chercha pas à se montrer meilleur qu'il ne l'avait été en face d'une passion insensée. Bien plus, il s'accusa sincèrement de n'avoir pas, dès le premier jour, combattu cet amour déplorable qui ne pouvait être pour lui qu'un sujet de perte.

— Mon bon père, ajouta-t-il, je croyais en cette femme comme le chrétien fervent en son ange gar-

dien. Je lui attribuais tous mes succès; pour obtenir d'elle un sourire, un éloge, je redoublais d'efforts. Si vous saviez comme elle est belle et rayonnante! Rien dans cette beauté, dans cette lumière qui la fasse ressembler aux autres femmes. Mon bonheur était de la contempler. Un bonheur! Oh! non, je ne fus pas heureux, car je ne fus pas aimé.

— Et cependant, objecta le vieillard en le regardant fixement, tu en avais fait le rêve.

— Un rêve fou, c'est vrai, et voici quel fut mon châtiment. Mon meilleur ami, un homme du grand monde, se servait de moi comme d'un voile pour masquer ses visites à Stefania. La jalousie s'alluma dans mon cœur. J'observai avec cette patience du malheureux qui veut se convaincre de son infortune. Une nuit, seul dans l'ombre, par un temps glacial, j'étais là en face de la porte que j'avais tant de fois franchie. Au bout d'une éternelle attente, cette porte s'ouvrit mystérieusement : celui que je jugeais mon rival parut; le tendre adieu qu'il emportait comme l'aurore de son avenir arriva jusqu'à moi. Je tentai de jeter un cri, de courir vers le comte Feruggi... Ma voix s'était éteinte, je ne pouvais plus quitter la place où j'avais attendu la confirmation de mon malheur. Le lendemain, on me trouva évanoui. Quand je sortis de l'étreinte de la fièvre, je m'aperçus avec horreur que désormais le chant n'existait plus pour moi.

— O ciel! s'écria le vieillard, ta voix est perdue!

— Est-il possible! murmura la jeune fille d'un ton de compassion et en joignant les mains. Pauvre frère!...

— Oui, perdue, répéta Pompeo avec une espèce de rage... C'est fini! moi qui tant de fois ai tenu le public haletant; moi, l'idole de la foule, je ne suis plus qu'un méchant masque de comédie, un automate sans ressort qu'on jette de côté parce qu'il a cessé d'être utile. Je ne suis pas même l'automate inerte : je ne suis plus rien, — rien !...

Après ce paroxysme de désespoir, l'ex-chanteur s'arrêta épuisé et baissa la tête en versant des larmes amères.

— Eh bien! mon pauvre garçon, que veux-tu de moi? demanda tendrement le vieillard.

— Ce que je veux, mon père?... la guérison!

— Quelle folie!

— La guérison de ma voix malade; la guérison, au nom de l'art, au nom de mon bonheur perdu; la guérison, pour que je puisse encore consentir à vivre! Ayez compassion de moi... Accordez-moi vos soins. Oh! que je parvienne, grâce à vous, à chanter de nouveau !...

— Oui, mon bon père, dit instamment la Nina, je joins ma supplication à la sienne. Votre habileté si grande triomphera peut-être de la secousse qu'il a éprouvée. Guérissez-le, qu'il puisse retourner à Milan et y obtenir des succès comme autrefois.

— Dût-il nous oublier comme autrefois?... dit Bruccio avec un reste d'amertume.

Pompeo fit un mouvement. La jeune fille se hâta d'interpréter tout haut sa pensée.

— Non, non, s'écria-t-elle; ne l'accablez pas... Il est assez à plaindre!... Oh! soignez-le, dût-il nous oublier... Mais je suis bien sûre qu'il ne nous oubliera plus désormais.

Le vieillard hocha la tête. Il doutait d'avance de l'efficacité du traitement.

— Dieu sait, dit-il, si je suis disposé à faire tout ce qui importe au bonheur de Pompeo. Mais...

— Essayez, mon père, essayez. Vos efforts seront bénis.

— Allons, c'est convenu. Je vais y rêver, et dès demain nous commencerons le traitement.

Les trois amis achevèrent la soirée dans un doux échange de confidences. On eût cru que jamais ils n'avaient été séparés, tant l'intime effusion s'était vite rétablie entre eux.

Au moment où ils se séparaient en se souhaitant le bonsoir, la Nina se pencha à l'oreille de Pompeo et dit tout bas :

— Elle était donc bien belle?...

Cette simple parole opéra un puissant effet sur l'imagination du jeune homme. Elle chassa le sommeil de ses yeux et fit veiller la réflexion dans son esprit.

— Pourquoi, se disait-il, m'a-t-elle adressé cette question? Lui importe-t-il que j'aime ou n'aime plus Stefania? La beauté de Stefania lui porte-t-elle ombrage? Une pure et naïve enfant comme celle-ci a-t-elle pu en un moment devenir femme par la pensée? Serais-je pour la Nina autre chose qu'un frère?...

Cette idée le fit tressaillir comme une découverte.

Il continua de s'examiner et il observa en lui-même une sorte d'agitation qu'il ne voulait pas s'avouer...

Ce qu'il pouvait reconnaître du moins, c'est que, pour la beauté, pour la grâce innocente, pour l'exquise simplicité, la Nina n'avait pas de rivale.

Alors il soupira profondément et se dit :

— Ah! que ne l'ai-je revue plus tôt! Je n'aurais pas eu l'atroce douleur de perdre cette voix dont j'étais si fier.

Ce fut sur cette triste conclusion qu'il s'endormit d'un sommeil plein de rêves pénibles et bizarres.

Quand Pompeo sortit de ce lourd sommeil, l'heure était avancée; les fissures des volets laissaient filtrer un rayon de soleil que l'artiste, dans le désordre de ces sens, prit pour un fantôme.



Mais en promenant autour de lui son regard étonné, il aperçut un homme qui, debout et appuyé contre une des colonnettes du lit à baldaquin, paraissait plongé dans une grave méditation. Il jeta un cri d'étonnement et de bonheur; ce cri se traduisit par le nom d'Alviati.

V.

— Oui, Pompeo, oui, c'est moi, moi votre fidèle.

— Alviatia, *caro mio !*... Est-il bien vrai ? Vous ne m'avez donc pas abandonné!

— Je pardonne à votre malheur une supposition pareille, mais ne la réitérez pas. Lorsque vous étiez en proie au vertige de la fièvre, vous n'avez donc jamais vu Alviati, votre infirmier, Alviati, qui ne vous quitta qu'au dernier instant, — celui de la guérison ?...

— Ami, la tristesse est mauvaise conseillère; elle apprend à douter de tout, fût-ce de la loyauté.

— Je vous pardonne, dit le poëte, au nom de vos souffrances. En apprenant votre départ subit de Milan je fus effrayé, je l'avoue. Je redoutais quelque détermination fatale. Le hasard m'a mis sur vos traces; je n'ai pas perdu une minute, et me voici, prêt à vous ramener chez vous au milieu de vos amis.

— Des amis! répéta l'artiste avec mélancolie. Les miens ne sont plus à Milan, où l'on encensait uniquement mes succès; ils sont ici, — ils y sont tous depuis que vous y êtes.

— Mais encore... vous n'avez pas fait serment de vous enfouir dans la retraite. Si vous avez perdu votre voix, du moins il vous reste une fortune honorable...

— Pas un mot à ce sujet! dit vivement Pompeo. Quand il en sera temps, j'apprendrai cela au vieillard qui me tient lieu de père. Avez-vous vu Salvator Bruccio ?

— Le brave organiste?... Sans doute, c'est lui qui m'a accueilli.

— Et sa fille?...

— Non; mais à en juger par l'air rustique du père...

— Ah ! mon cher Alviati, taisez-vous ! Il n'est pas de parole humaine qui soit digne d'effleurer l'image divine de cette enfant. Quelques instants encore et elle va vous éblouir.

Alviati secoua la tête.

— Ami, dit-il, votre admiration récente ne vous rendra sans doute pas insensible au témoignage d'estime et d'affection qui m'a été confié pour vous dans la lettre que voici.

— Une lettre? — de qui?

— De la comtesse Feruggi.

— Taisez-vous, Alviati! par pitié, taisez-vous! Je ne connais pas de comtesse Feruggi. Cela n'existe pas.

— Je vous dis que cette lettre...

— J'ai connu une Stefania qui était belle, affectueuse, inspirée... Mais une comtesse Feruggi, jamais!

Il se promenait à grands pas en gesticulant. Le poëte, qui avait été tant de fois témoin de ses accès de fièvre délirante, le laissa patiemment s'abandonner à l'emportement; puis, lorsqu'il jugea la crise passée et eut vu l'artiste tomber épuisé dans un fauteuil, il reprit d'une voix lente, mais ferme :

— Il ne sera pas dit que Pompeo aura montré la vivacité d'un enfant, à l'heure où il lui fallait déployer la gravité d'un homme. Pour son honneur, je ne veux pas qu'il en soit ainsi. Cette lettre a été apportée par moi, et elle m'avait été communiquée d'avance : refuser de l'entendre, ce serait me faire injure.

— Eh bien ! Alviati, lisez-la vous-même. Je l'entendrai comme il convient, et déjà je me reproche une émotion absurde; j'eusse dû dire que si je ne connaissais pas de comtesse Feruggi, je ne connaissais pas non plus de marquise dei Balbi.

— Un reste de ressentiment! murmura le poëte; puis il lut la lettre, qui était le très habile plaidoyer d'une femme honnête et distinguée en faveur de la sainte amitié. Stefania expliquait fort bien la nature de la sympathie qui l'avait attirée vers l'artiste; elle déplorait l'erreur où il était tombé, les conséquences cruelles qui en étaient résultées... « Pourquoi, disait-elle, avoir demandé à notre intimité intellectuelle ce qu'elle ne pouvait vous donner? »

Après lui avoir fourni de nouvelles explications sur son mariage, elle lui offrait tout ce que l'amitié fraternelle pouvait avoir de plus tendre, de plus délicat, de plus dévoué.

Autant l'artiste avait témoigné de véhémence en entendant prononcer le nom de la comtesse, autant la lecture de cette lettre le laissa froid et impassible. Alviati s'était arrêté plusieurs fois, craignant de produire de trop fortes impressions sur une imagination encore malade. Mais Pompeo se contenta de sourire doucement et de dire : « Continuez. » Ainsi, il avait écouté jusqu'au bout sans interrompre, sans froncer les sourcils, sans donner en un mot aucune de ces marques de violence qui pouvaient produire un contrecoup fâcheux sur sa raison ou sa santé. Ce calme épouvantait le poëte.

Pompeo comprit son ami.

— Vous vous imaginiez, mon très cher, qu'un orage allait suivre cette confidence. Rassurez-vous; si déjà je n'étais guéri, cette lettre, si habilement combinée pour farder la vérité, m'eût servi de re-

mède. Mais suivez-moi, et venez voir où est la perfection idéale.

L'artiste entraîna le poëte, et ils se trouvèrent bientôt en face de l'organiste et de sa fille. Alviati demeura stupéfait. Lui aussi, sans doute, à ses heures de rêverie ou d'inspirations, avait fait de ces rêves que Dieu ne veut pas réaliser : car la terre ne laisserait pas assez désirer le ciel. Il se trouva que la Nina répondait à cette vision intérieure, et que plus elle était modeste et simple, puis elle saisit l'imagination d'Alviati. Involontairement il restait les yeux fixés sur elle. Pompeo se pencha vers son ami et lui demanda :

— Ai-je eu tort de vous dire que j'étais guéri déjà?

La Nina vint cordialement à lui et l'embrassa comme une bonne petite sœur.

Et de nouveau, Pompeo se pencha vers le poëte en lui disant :

— Où est la sincérité? où est la poésie, sinon dans cet être parfait?

Cependant Alviati, un peu troublé, gardait le silence. Il laissa le vieillard dire à son fils adoptif :

— Nous allons faire un repas léger qui n'a d'autre mérite que d'être accommodé par les mains de ma mignonne, et dont ton ami excusera, je l'espère, la simplicité. Ensuite, nous commencerons le traitement de ta voix ; j'ai médité mon plan toute la nuit, mais je ne me flatte pas de réussir.

Ils prirent, après le déjeuner, une espèce de leçon. Ce fut plutôt une scène de désespoir. Pas un son distinct et clair n'arrivait aux lèvres du malheureux Pompeo. Vainement s'épuisait-il en efforts ; sa voix naguère si belle, se perdait en cris gutturaux.

Accablé par l'inutilité de sa tentative, il s'inclina vers l'épaule d'Alviati et versa d'abondantes larmes.

— Pleurez, ami, dit le poëte, pleurez, cela soulage le cœur.

La Nina s'approcha et dit en saisissant la main de Marchetti :

— Ayez bon courage, bon espoir. Vous chanterez encore. Mais il faut être patient. N'est-ce pas, mon père, vous réussirez à lui rendre sa belle voix?

Salvator courba la tête sans avoir la force de répondre. Une épreuve avait suffi pour lui démontrer l'inutilité de ses efforts. L'ancien chanteur lut son arrêt dans les yeux du vieillard. Il recommença la scène de douleur, qu'il termina en s'écriant :

— Il ne me reste plus qu'à mourir.

— Insensé! dit avec énergie le poëte. Osez-vous bien tenir ce langage? Regardez autour de vous les consolations que Dieu vous avait réservées.

— Non! murmura Pompeo en se couvrant le visage de ses mains.

Puis, sans vouloir rien entendre davantage, il se précipita hors du salon de famille et courut s'enfermer dans sa chambre.

Nul n'osa troubler sa solitude et ses noires réflexions. Alviati s'était retiré par délicatesse afin d'épargner à Salvator la vue importune d'un étranger.

— J'ai, dit-il au vieillard, apporté une lettre à Pompeo. En m'éloignant d'ici, je vous laisserai pour lui un billet que je viens de tracer ; peut-être ces quelques lignes lui feront-elles du bien. Essayez de les lui remettre. Adieu, je retourne à Milan. Si vous parvenez à calmer l'agitation de notre ami, veuillez m'en informer le plus tôt possible. Vous ne sauriez m'être plus agréable.

— Y parviendrons-nous jamais?... dit tristement Salvator.

— Oui, mon bon père, s'écria résolûment la Nina.

Le poëte laissa tomber sur elle un dernier regard, qu'on eût pu traduire ainsi :

— Ah! Pompeo, tu ignores quel trésor le ciel t'avait gardé... Que ne suis-je venu plus tôt ici! Le bonheur était dans cette maison.

Le soir, à l'heure même où la veille Pompeo était rentré au logis de l'organiste, la Nina se hasarda à frapper à la porte de la chambre en disant timidement :

— C'est moi.

Le jeune homme vint silencieusement ouvrir, et il alla de nouveau se jeter sur le siége qu'il n'avait pas quitté depuis le matin.

La Nina se tenait près de la porte, attendant un mot d'encouragement, un signe d'amitié.

Rien. Les lèvres fermées désormais pour le chant, semblaient l'être aussi pour la parole.

Il fallait bien cependant que la fille de Salvator justifiât sa présence.

— Vous nous faites bien de la peine, dit-elle.

Il tourna lentement la tête de son côté.

— Pourquoi? demanda-t-il ; vous prenez donc intérêt à un pauvre fou désormais à charge à lui-même?

— Encore ce *vous!*

— Laisse-moi, chère enfant, dans ma solitude et ma détresse. Tu te plains de ma réserve ; ah! bénis-la plutôt : je craindrais de te porter malheur. Je ne veux pas trop m'attacher à toi, je ne veux plus aimer personne.

— C'est possible, dit la jeune fille avec une mutinerie charmante. Mais je me souviens moi que j'ai été élevée et que j'ai grandi sous tes yeux ; je me souviens de ta bonté d'autrefois pour la petite



Nina... Tu écoutais mes peines; à travers mes larmes, je voyais ton sourire bienveillant. Maintenant donc, c'est à mon tour à te consoler. C'est bien beau, c'est téméraire peut-être de jouer le rôle de la Providence. Méchant! tu te détournes encore; tu sembles avoir peur de moi. Va, tu peux avoir confiance en ta sœur d'adoption. Nous serions si heureux, mon père et moi, de travailler à ton bonheur!

Le jeune homme répéta d'un accent mélancolique :

— Mon bonheur! je l'ai perdu le jour où mon talent s'est évanoui, où je ne suis plus devenu qu'une ombre au milieu des hommes. Chère enfant, toi qui as vécu dans la simplicité auprès du modeste organiste de la cathédrale, tu ne sais pas, tu ne peux savoir ce que c'est que les enivrements de la gloire. Avoir vu la foule haletante qui vous attend et aspire d'avance les brillantes mélodies auxquelles elle répondra par des acclamations; s'être trouvé seul sur une scène immense comme celle de la Scala; avoir été le point de mire de mille regards, et cent fois ne s'être retiré qu'au milieu d'une pluie de bouquets et de couronnes; avoir groupé autour de soi dans son palazzo, à une sorte de petit lever royal, des gentilshommes les plus fiers et les plus illustres; c'est la vie que j'ai connue avec ce qu'elle avait d'éblouissant; c'est la vie que j'eus le tort de considérer comme une sorte de bail avec la fortune. Toi qui ne la connais pas, tu ne saurais apprécier les regrets qu'elle m'a laissés.

— Je les comprends, au contraire; mais ces souvenirs mêmes devraient avoir assez de charme pour t'encourager à supporter l'existence actuelle.

— Non! s'écria l'artiste, s'abandonnant encore au paroxysme de sa douleur; tu ne te dis pas que c'est subitement, sans préparation, et comme par un coup de tonnerre que j'ai passé de cette splendeur à l'obscurité et au délaissement. La veille, j'avais avec moi la multitude; le lendemain, je me suis trouvé seul.

— Tu n'es pas seul. Si tu oublies mon affection, sois juste du moins envers celle de mon père.

— Pauvre Salvator! dit Pompeo pensif; je l'avais payé d'ingratitude.

— Sois juste encore envers le poëte, ce noble Alviati qui est venu jusqu'ici par compassion pour ta tristesse et qui en repartant a laissé cette lettre en priant qu'elle te fût remise ce soir.

— Une lettre!... Il est parti déjà! Lui aussi est-il las d'une douleur qui pèse à tous mes amis? Donne-moi cette lettre : je veux juger des adieux de l'homme sur lequel je comptais et qui m'abandonne à son tour.

La Nina lui tendit le papier qu'il parcourut avidement des yeux. A mesure que Pompeo lisait, l'émotion animait sa physionomie, ses joues se coloraient, sa poitrine se soulevait comme sous un poids qui l'oppressait. A la fin, il laissa tomber la lettre, et saisissant les deux mains de la jeune fille qu'il tenait devant lui :

— Tu ignores, dit-il, ce que m'a écrit l'honnête Alviati.

— Je l'ignore, mais je suis heureuse de te voir lui rendre ton affection.

— Il l'a tout entière, il l'a pour jamais. Ah! mon bon ange, il m'ouvre l'horizon du bonheur nouveau; il me dit que je puis espérer encore, que les joies de la vie me seront rendues; que si j'ai été trahi par l'amour romanesque, l'amour vrai et pur me consolera; il me dit que celle que j'appelais du doux nom de sœur peut porter pour moi le nom sacré d'épouse!...

Toute autre que la Nina eût peut-être jeté un cri. La Nina puisait plus de sénérité dans son innocence et son dévouement. Elle sourit, enlaça un bras autour du cou de Pompeo et répondit :

— Si je suis nécessaire à ton bonheur, appelle-moi ta femme.

Ce fut Pompeo qui jeta un cri de joie. L'organiste accourut effrayé. Mais l'aspect de deux visages rayonnants ne tarda point à le rassurer.

— Bénissez-nous, mon père, dit Pompeo, votre Nina vaut bien la gloire.

—

Le lendemain même, le jeune homme écrivait à Alviati :

« Revenez, ami, revenez vite parmi nous. J'ai perdu
» ma voix, mais j'ai trouvé le bonheur! »

Alfred DES ESSARTS.

MADEMOISELLE DE LA FAILLE.

En 17.., à Toulouse, il s'était formé, entre M. de Garran et la famille de M. de la Faille, une liaison assez intime pour faire supposer qu'elle amènerait prochainement une alliance entre eux. En effet, M. de Garran, capitaine d'artillerie au régiment de..., était un jeune homme de fort bonne tournure, portant bien son épaulette au feu, à la parade et au bal, parlant facilement, et jamais de lui, faisant son métier mieux que ceux qui s'y appliquaient davantage, instruit comme un homme d'esprit, et par-dessus tout réputé excellent gentilhomme dans une ville où l'on est encore un par-



venu après deux cents ans de noblesse. De son côté, M. de la Faille était un grave et intègre magistrat. Né avec un esprit timide et une âme droite, il n'eût pas voulu permettre de changer une syllabe du Code tortionnaire qu'il avait appris, et n'avait jamais fait donner la question à personne. C'était en outre un homme de manières parfaites, ne parlant jamais dans le monde des affaires du palais, ni au palais des affaires du monde. Il était veuf, et n'avait qu'une fille, qui s'appelait Clémence. Mademoiselle de la Faille était une de ces personnes d'une taille si parfaite, qu'on les nomme encore de belles femmes, même quand elles sont laides; mais bien loin de là, Clémence avait un visage d'une si pure et si gracieuse beauté, qu'il faisait oublier celle de son corps, et qu'il semblait qu'on eût tout dit sur son compte, quand on avait parlé de son angélique figure. Toutes les convenances extérieures semblaient devoir assurer le mariage de M. de Garran et de mademoiselle de la Faille; ils étaient d'une fortune et d'une naissance égales, et leur âge était parfaitement en rapport. A l'époque dont nous parlons, Clémence avait quinze ans, et Georges, c'était le nom de baptême de M. de Garran, en avait vingt-cinq.

Cependant quelques femmes, de celles qui ont de la prétention à la finesse, assuraient qu'il y avait entre ces deux jeunes gens des différences d'opinion et de sentiments qui amèneraient quelque rupture avant le mariage, ou de grands malheurs plus tard. Elles disaient que le caractère uni de Georges s'accordait mal avec la fougue de l'âme de Clémence; qu'il arriverait assurément que M. de Garran, l'homme convenant et mesuré par excellence, se trouverait quelquefois blessé de la hardiesse des discours de mademoiselle de la Faille, et souvent de son oubli de la retenue modeste qui semble le devoir, et qui n'est que la première coquetterie des femmes. Mais celles qui croyaient avoir profondément observé ces deux caractères s'étaient arrêtées à la superficie, et aucune n'avait déviné que c'était Georges qui était l'âme passionnée et l'esprit ardent, et Clémence l'esprit timide et l'âme soumise.

Cependant on avait bien jugé en disant que leur mariage se ferait avant peu. Déjà, en effet, M. de Garran s'était adressé à M. de la Faille, et il avait été agréé. Georges avait aussi déjà tous les droits d'un futur mari; chaque dimanche, après avoir entendu la messe à l'église de la Daurade, il laissait à son lieutenant le soin de ramener sa compagnie, et venait saluer à leur banc M. de la Faille et Clémence, qui prenait son bras, et ils allaient en famille faire une promenade au cours. Il y avait quelque chose de gracieux et de solennel à la fois à les voir ainsi réunis.

Un amour vertueux dans deux âmes chastes, accompagné d'une beauté charmante, une jeune fille presque enfant, appuyée avec confiance, et sous le regard de son père, sur le bras d'un tout jeune homme aussi, mais déjà distingué et capable de répondre du bonheur d'une femme, c'était un doux aspect, un de ces accords qui relèvent l'humanité et consolent de ses laideurs; c'était un tableau pudique et passionné que tous les yeux cherchaient, et qu'on se montrait dans les familles sans oser en espérer autant. Leur mariage était presque attendu comme une fête de la ville.

Sûr de l'agrément de M. de la Faille, certain de l'amour de Clémence, devenue timide pour le lui dire, Georges s'apprêtait à obtenir le consentement de sa mère, qui demeurait à Paris, lorsqu'un incident, le plus misérable de ceux qui peuvent tuer le bonheur d'un homme, un ordre du ministre qui envoyait le régiment de... dans les Indes, vint renverser toutes ses espérances, et détruire cette union si parfaite.

Un matin, bien avant l'heure où il avait coutume de se présenter, M. de Garran arrive chez M. de la Faille, qui était avec Clémence, et leur annonce cette foudroyante nouvelle. La douleur de Georges était désespérée; celle de Clémence fut cruelle et profonde; M. de la Faille lui-même demeura anéanti. Après ce premier transport d'un si affreux malheur, on essaya de se débattre contre lui. Georges parlait de hâter le mariage, et demandait à emmener Clémence, si elle consentait à le suivre. M. de la Faille ne put se faire à l'idée de se séparer si soudainement de sa fille et de l'envoyer si jeune à des milliers de lieues loin de son pays, dans un climat qui passait alors pour meurtrier, exposé à sa mort où à celle de son époux, sans asile ni protection. Il n'y fallut pas penser. Georges voulait aussi donner sa démission, et renoncer à son état; c'était mal connaître M. de la Faille, qui traita cette proposition de folie de jeune homme, et qui déclara qu'il se croirait responsable envers la famille de M. de Garran d'une pareille résolution. Enfin Georges essaya, comme dernière espérance, de persuader au rigoureux magistrat de lui donner la main de sa fille, et de la garder près de lui jusqu'à son retour, qui devait avoir lieu dans deux ans.

Mais M. de la Faille ne voulut point entendre à cet arrangement, car, dès les premiers mots de la nouvelle apportée, il avait pris sur cette affaire une détermination invariable. Quand il eut le loisir de faire intervenir un peu de raison dans le désespoir où étaient plongés Georges et Clémence, il leur représenta qu'ils étaient bien jeunes, et pouvaient attendre; que deux ans comptaient à peine dans la vie; que cette absence servirait d'épreuve à leur



affection, et enfin que c'était son inexorable volonté. Il fallait obéir. Georges le fit avec une résignation alarmée, Clémence avec une tristesse exaltée, comme si elle eût pu trouver quelque consolation à lutter avec un malheur pour le vaincre, comme si elle eût espéré que son amour serait plus cher et plus héroïque aux yeux de Georges après ces deux années d'attente et de séparation.

M. de la Faille agit en homme sensé en prenant cette résolution qu'il imposa à ses deux enfants; mais il manqua d'esprit du cœur lorsque, après s'être assuré de leur obéissance, il ne s'éloigna pas un moment pour les laisser seuls.

Il ne comprit pas qu'il devait y avoir entre eux des larmes et des paroles, innocentes sans doute, mais qu'il ne pouvait ni voir, ni entendre, un rien, peut-être, une de ces saintes émotions de l'amour jeune et pur pour lesquelles l'âme veut autant de mystère que pour les plus brûlants désirs : un serment prononcé, les yeux fixés sur les yeux, les mains dans les mains, un tutoiement hasardé une première et une dernière fois; rien que ces mots peut-être : « M'aimeras-tu, Clémence? — Je t'aimerai, Georges.... » Moins que cela encore. Je ne sais, mais il leur devait ce moment d'ineffable douleur pour l'adieu intime de leur âme. Il ne le leur donna pas, et ils demeurèrent silencieux l'un près de l'autre. Aussi, quand il fallut se séparer, Georges, suffoqué de tout ce qu'il n'avait pu dire, oublia son respect pour les devoirs sacrés de l'honneur, et jeta tout bas, comme un ordre et une prière à la fois ces mots à la malheureuse Clémence :

— Ce soir, à minuit, au jardin.

Elle le regarda, et le vit pâle et anéanti; et, du même ton, elle répondit :

— J'y serai.

A la tranquillité avec laquelle ils se quittèrent, M. de la Faille aurait dû deviner qu'ils devaient se revoir. L'intelligence de l'âme lui manquait, et il n'en eut pas le moindre soupçon.

Le soir venu, Clémence descendit au jardin; faut-il le dire? presque heureuse d'avoir un remords, envieuse des émotions d'un amour secret et peut-être coupable, car elle ne savait pas d'autre crime que de désobéir à son père. Georges, au contraire, y vint avec un repentir, lui qui savait tous les dangers d'un pareil rendez-vous. Ils s'abordèrent en tremblant, et furent un moment à ne savoir que se dire; enfin ils parlèrent de leur cruelle séparation et de la solitude où ils allaient vivre; ils s'occupèrent beaucoup de ce qu'ils feraient, et l'emploi de ces deux années fut, pour ainsi dire, réglé jour par jour. Ils convinrent des heures de la nuit où ils penseraient ensemble l'un à l'autre, oubliant tous deux qu'à cette distance les jours d'un climat sont les nuits de l'autre. Et puis ils convinrent d'y penser sans cesse, ce qui était un bien plus sûr moyen de se rencontrer.

Pendant cet entretien, la lune s'était levée à l'horizon, la nuit était calme et parfumée. Ils s'assirent sous un arbre chargé de chèvrefeuilles en fleurs, et insensiblement le silence s'empara d'eux. Clémence s'y laissa aller avec ivresse; Georges n'y put résister. Ils étaient l'un près de l'autre, doucement pressés sur un banc étroit; Clémence, immobile et la tête penchée, pleurait sans souffrir; Georges se sentait frissonner; sa poitrine haletait. Il regarda sa belle fiancée; la lueur de la lune éclairait son visage; il tomba à genoux devant elle :

— M'aimes-tu? s'écria-t-il.

— Dieu m'est témoin, répondit-elle doucement, que je t'aime plus que ma vie.

Cette simple réponse, cet appel à la divinité, protégea l'innocente fille; car aussitôt Georges, comme frappé d'un soudain avertissement, se releva en disant :

— Eh bien! adieu, adieu!

— Déjà! s'écria tristement Clémence.

— Il le faut, lui répondit Georges; ma raison s'en va près de toi. Oh! ne me retiens pas, laisse-moi fuir! ne me regarde pas ainsi. Adieu! adieu! Quittons-nous innocents pour nous retrouver sans rougir.

Sans doute Clémence ne comprit rien ni à l'effroi qui bouleversait le visage de Georges, ni au tremblement de sa voix; mais elle se sentit, dans l'expression de son amour, bien au-dessous de cet accent passionné. Elle craignit de paraître calme en présence de ce délire, et ce fut sans doute ce sentiment qui, au moment où Georges cueillit un brûlant et unique baiser sur ses lèvres, lui inspira ces singulières paroles :

— Oh! Georges, si j'étais morte, tes baisers me rendraient la vie.

A ces mots, ils se séparèrent.

Quatre ans s'étaient passés depuis cette époque, lorsque Georges, débarqué à Brest depuis quelques jours, prit la route de Paris et arriva chez sa mère le 5 juin 17... Il avait eu soin de la faire prévenir de son retour par quelque amis : aussi, lorsqu'elle le vit, ce fut pour elle une joie pure et complète, sans mélange d'épouvante ou d'étonnement; car Georges avait été blessé, fait prisonnier, et avait passé pour mort. Le bonheur de Georges fut bien grand aussi; mais cependant, après les premiers moments donnés aux tumultueux sentiments d'une telle réunion, madame de Garran remarqua une singulière tristesse dans les regards de Georges, une préoccupation profonde dans ses réponses; elle l'interrogea, et il s'excusa de répondre; elle insista avec inquiétude;

son fils, pour la calmer, lui avoua ainsi la cause de cette mélancolie étrange :

— C'est un enfantillage, ma mère, une folie indigne d'un homme ; mais, puisque vous croyez que ma tristesse a des causes graves, il faut bien vous rassurer, dussé-je vous paraître ridicule. Figurez-vous qu'en passant devant l'église Saint-Germain-des-Prés, je l'ai vue toute tendue de noir et ornée pour quelque riche enterrement. C'est assurément une chose bien commune, et qui n'eût pas appelé l'attention d'un enfant ; eh bien ! cet aspect m'a fait mal ; je ne sais pourquoi il m'a semblé y lire un fatal avertissement de malheur. Vous souriez, et vous avez raison. Mais trois ans de captivité et d'horribles souffrances m'ont rendu le chagrin si facile, que j'ai peur de tout depuis que je suis heureux.

— C'est un sentiment qui me prouve que tu aimes ce bonheur, puisque tu crains de le perdre, lui répondit sa mère ; mais l'habitude d'en jouir te rassurera bientôt. Quant à cet enterrement, ce doit être celui de la belle madame de Servins, la femme du président de la Chambre des aides, morte hier après une maladie de trois jours à peine.

— La belle madame de Servins ? dit Georges ; elle l'était donc beaucoup, pour qu'on la désignât ainsi ?

— Sans doute, répliqua madame de Garran ; et sa beauté était si supérieure, que partout elle était en renom, et qu'à Toulouse on disait de même, en parlant d'elle : La belle demoiselle de la Faille.

Cette révélation si simple et si brusque d'un si terrible malheur n'entra pas lucidement et violemment dans l'esprit de Georges. Il regarda sa mère d'un air plus surpris qu'épouvanté, et se fit répéter la phrase qu'il venait d'entendre. Madame de Garran, se rappelant alors qu'il avait habité Toulouse, et supposant qu'il avait pu connaître Clémence, mit plus de précaution dans sa réponse ; mais, lorsqu'elle répéta le nom de mademoiselle de la Faille, Georges tomba anéanti auprès d'elle, comme un homme frappé au cœur d'un coup imprévu et mortel ; ses yeux vibrèrent comme ceux d'un convulsionnaire ; une pâleur livide couvrit son visage ; sa respiration se suspendit dans une suffocation immobile, et sans doute il serait mort à ce moment, si son désespoir n'eût pu déborder en cris terribles et en sanglots affreux.

Il faut que l'amour d'une mère soit bien ingénieux, puisqu'il parvint à calmer cette douleur emportée. Ce fut en lui parlant beaucoup de Clémence qu'elle réussit à se faire écouter ; et, chose étrange, ce fut de sa trahison, plutôt que de sa mort, qu'il lui fallut consoler le pauvre Georges. Alors elle lui expliqua comment, le bruit de sa captivité et de sa mort ayant été répandu en France, la malheureuse mademoiselle de la Faille les avait apprises ; elle lui fit comprendre qu'après beaucoup de larmes et de résistance, Clémence avait dû sans doute obéir aux ordres de son père ; et tout cela était si naturel, qu'en lui inventant une histoire, madame de Garran lui disait la vérité.

Enfin elle lui jeta, comme un baume salutaire à l'âme, que c'était peut-être la douleur du trépas de Georges et cette union forcée qui avait fait mourir, si jeune, la belle madame de Servins ; et, par un tact de femme admirable, ce fut en flattant le malheur de Georges de la supposition d'une mort soufferte pour lui, qu'elle parvint à lui en adoucir l'amertume.

Cependant, après avoir longuement écouté sa mère et longtemps pleuré dans ses bras, Georges redevint silencieux, non pas comme un homme qui se résigne à sa douleur, mais avec l'agitation d'un esprit qui conçoit un projet, le discute et en arrête l'exécution. Madame de Garran suivait avec anxiété, sur le visage de son fils, les mouvements de son âme. Peut-être que si, une seule fois, il eût levé les yeux sur elle avec désespoir, elle eût éprouvé la crainte d'une résolution de suicide ; mais elle devina à son trouble qu'il n'y pensait pas : car Georges se fût trouvé calme pour un pareil dessein. Elle ne redouta donc pas de laisser à sa douleur la satisfaction qu'elle s'était apprêtée.

Vers le soir, elle le vit prendre beaucoup d'or, plus qu'il n'en fallait pour acheter des armes, assez peut-être pour un voyage. Elle se tut cependant, sachant bien que ce serait irriter son désespoir que de le contrarier.

Georges sortit de l'hôtel de Garran quand la nuit fut close ; il se dirigea vers l'église Saint-Germain-des-Prés, et apprit du bedeau qui y veillait l'endroit où on avait inhumé madame de Servins. Il alla au cimetière désigné, et en éveilla le gardien. Ce ne fut pas sans surprise que celui-ci vit un homme, dont la tournure annonçait qu'il appartenait à une classe élevée, lui faire la proposition d'un crime, d'un sacrilége. Georges lui demanda de relever la terre qui couvrait le corps de Clémence, de lui livrer son cercueil, de lui permettre de le briser, et de lui laisser contempler le cadavre de celle qu'il avait tant aimée.

X...

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Ce que nous voyons le plus en ce moment, ce sont les toilettes de voyage. Tout le monde part, Paris se dépeuple de sa population élégante ; mais nous saurons la suivre, car nous connaissons tous ses lieux de rendez-vous, et nos chroniques puisées aux meilleures sources ne perdront rien de leur véracité.

Parlons donc robes de voyage, puisque la question est d'actualité. La maison *Gagelin-Opigez* vient d'en composer de charmantes à l'aide des tissus légers et gracieux dont ses magasins sont si bien approvisionnés.

Voici une robe en *mexicaine*, espèce de toile gaze satinée très-brillante. Cette robe est de couleur gris-vapeur ; les ornements de la jupe, du corsage et des manches sont en application de guipure noire, entourée par des ruches de taffetas découpé de nuance assortie à l'étoffe. La garniture est posée en *arcades*. Une écharpe pareille à la robe et garnie exactement de même complète ce costume.

Une autre toilette est en alpaga blanc ; elle est ornée de trois rangs de dentelle Chantilly légèrement froncée, ayant chacun en tête une ruche de taffetas noir ; les rangs sont posés à grands festons, et dans les derniers creux du rang qui termine se trouvent des cocardes de dentelle avec bouton de jais taillé à l'intérieur. Le corsage et les manches ont des ornements en rapport.

Une toilette très-gracieuse, de la même maison, est en taffetas cuir doré zébré de noir. La jupe est dentelée dans le bas par un volant tuyauté assorti ; ce volant a 25 centimètres de haut. Le corsage est à pointe et à revers, avec basque postillon. Les manches sont justes et à coude, ouvertes au poignet.

Le camail qui complète la toilette est en même étoffe, garni tout autour par un volant de Chantilly de 60 centimètres de haut ; deux entre-deux de dentelle appliquée, séparés par une passementerie au point de Venise à dents, sont posés au-dessus du volant et garnissent le devant du camail. Un capuchon de dentelle noire, avec nœuds de taffetas, complète l'ornement.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, les étoffes écossaises de deux nuances se montrent beaucoup dans les tissus nouveaux, surtout l'écossais vert et bleu. Les garnitures écossaises sur étoffe unie et sur chapeaux sont exécutées dans les meilleures maisons et adoptées par les femmes du grand monde.

Madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, a préparé une quantité de jolis modèles à l'occasion des départs de ses élégantes habituées. Nous désignerons quelques-uns des plus nouveaux :

Un chapeau de crêpe feuille de rose, avec bavolet de crêpe. Sur la passe, une écharpe de tulle rose plissée dépasse au bord et forme des coquilles. Sur le côté, une branche de rose blanche mousseuse demi-entr'ouverte, avec trois boutons et feuillage. A l'intérieur, une rose pareille dans un nuage de tulle blanc et rose, qui redescend le long des joues. Brides de taffetas rose.

Un autre chapeau est de paille de riz couleur cuir. Sur la passe, une écharpe de ruban écossais vert et bleu, avec trois touffes de fleurs boules d'eau vertes et campanules bleues ; ces touffes sont posées en étage, une au bord de la passe, une contre la calotte, et la troisième tout à fait au sommet. A l'intérieur, les mêmes fleurs dans des coques de crêpe lisse blanc. Les brides et le bavolet sont de rubans écossais.

Un troisième chapeau, de tulle blanc, est garni de ruches et de petits bouquets de roses pompons. Le bavolet de taffetas rose est recouvert de tulle bouillonné liséré de rose. Les brides sont de taffetas rose. L'intérieur en roses nichées dans du tulle a cette fraîcheur et cette grâce inimitables dont madame *Alexandrine* a seule le secret et qui échappent à la description.

On fait beaucoup de robes en mousseline imprimée. On les garnit ordinairement d'un haut volant à tête froncée. Quelques couturières ajoutent des ruches de rubans de la couleur des dessins. Madame *Bernard*, rue Neuve-des-Petits-Champs, 91, sait donner beaucoup d'attrait à ce genre de toilette. Elle vient aussi d'exécuter avec du foulard et de l'alpaga des costumes de campagne d'une simplicité remplie de distinction. En voici trois de genres différents :

Une robe de foulard fond blanc, à dessins Pompadour de fleurs bleues et feuillage vert. Corsage montant, découpé en carré. Manches larges, à poignets libres. Garniture de ruches doubles déchiquetées de taffetas blanc, avec petite ruche de tulle au-dessus. Toute la robe ornée de même : jupe, corsage et manches.

Deuxième robe en alpaga blé de Turquie, ornée d'un galon havane de soie satinée et de boutons de cuir. Corsage montant, à basque postillon. Manches *habit d'homme*. Jupe unie.

Troisième toilette de taffetas iris de Sibérie, ornée de bandes de guipure, de médaillons et de ruches de taffetas violet foncé. Corsage montant à pointe ouverte, manches droites demi-larges, garnies des mêmes ruches.

Plusieurs jolies confections nous ont été montrées par

madame *Bernard*. Nous citerons particulièrement des rotondes *Talma* de cachemire, gris cuir, bleu impérial ou violet, garnies de ruches de taffetas de nuances assorties, mais plus foncées avec des applications de dentelle.

La même et habile couturière emploie avec beaucoup de succès les doubles et triples rangs d'effilés pour garniture de robes de taffetas ou de foulard. Cet ornement simple plaît beaucoup, surtout à cette époque où le volume des garnitures devient gênant pendant les longues promenades hors de la ville.

Nous retrouvons les franges et les effilés dans la collection si variée des magasins de MM. *Ransons et Yves, à la Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. Ceci nous autorise à dire que l'on doit les employer comme article de haute nouveauté.

Nous voyons aussi des franges écossaises ; la frange *Rob-Roy*, la frange *Douglas*. Celles-ci sont destinées plutôt aux confections qu'aux robes.

Les garnitures de cuir se portent plus particulièrement sur les étoffes de petit drap, flanelle ou cachemire. Les garnitures en haute faveur sont les dentelles et les franges.

Comme nous devons surtout signaler les objets de mode qui sont d'actualité, nous appelons l'attention de nos lectrices sur les résilles et les voilettes dont *la Ville de Lyon* à un choix admirable, il serait trop long d'entrer dans tous les détails de ces objets de fantaisie, le point important est de savoir où les trouver avec toutes leurs capricieuses variétés.

On nous demande des détails au sujet des chapeaux de voyage. Nous répondrons que leurs formes ont complétement changé depuis l'année dernière. Ils sont, en général, très-petits mais d'une grâce parfaite. La maison *Desprey, à l'Amazone*, boulevard des Italiens, fait sa spécialité de ce genre de chapeaux. Les différents modèles qu'elle nous a montrés varient surtout comme garniture. Les plumes rouges et noires ont une faveur marquée. Les plumes naturelles, posées en aigrette, sont aussi de bon goût et vont avec toutes les toilettes.

Les chapeaux ronds, garnis de fleurs, sont plus jeunes et plus fantaisie, madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, a préparé pour eux des assortiments de fleurs d'une délicatesse extrême. Nous citerons les touffes de verdure émaillées de pâquerettes ou de bluets, les fleurs de buisson avec graines, les brindilles de paille semées de fleurs des champs. Tous ces apprêts se posent sur le bord du chapeau qu'ils recouvrent complétement. Une voilette et un nœud en arrière achèvent l'ornement.

Madame *Perrot-Petit* compose en ce moment des garnitures de robes pour bal d'été (surtout en semis de fleurs, jetées par groupe), dont les couturières vont lui savoir un gré infini, c'est gracieux et léger comme le gaze et le tulle qui doivent leur servir de point d'appui. Il est inutile d'ajouter que les coiffures sont toujours analogues aux fleurs de la robe.

On ne renonce point facilement à porter les corsets de flanelle hygiénique de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, lorsqu'on en a pris l'habitude. Ces corsets excellents à la santé, ne sont point une fatigue pendant la chaleur. On les supporte très-facilement, leur emploi présente de sérieux avantages, ils mettent à l'abri des changements de température et permettent de porter des étoffes légères, même le soir au bord de la mer, sans craindre les rhumes. Nous les recommandons surtout comme hygiène. Les dames anglaises qui ont à braver un climat plus humide que le nôtre, les ont généralement adoptés. Les dames françaises paraissent disposées à leur accorder la même faveur.

Nous allons abandonner les objets de toilette pour nous occuper du chapitre important de la parfumerie.

La grande vogue en ce moment est pour les produits *Oriza* de la maison *Legrand*, 207, rue Saint-Honoré. Ils méritent d'être signalés par ordre, la mode qui s'en empare est un oracle pour la chronique ; elle commande, nous obéissons.

Le savon *Oriza* est d'une finesse au-dessus de tout éloge, il doit être adopté par toutes les personnes qui ont l'épiderme d'une excessive délicatesse ; son parfum est exquis.

La crème *Oriza* de *Ninon de Lenclos* blanchit la peau, prévient et détruit les rides. L'*Oriza fluid* est une pommade fondante et nutritive, elle conserve la beauté de la chevelure en lui communiquant la souplesse et le brillant. L'*Oriza flowers*, poudre de riz de la Caroline, complète cet assortiment de parfumeries recherchées, auxquelles nous devons encore ajouter l'*Oriza lis*, parfum délicieux pour le mouchoir. La réputation de la maison *Legrand*, fournisseur de S. M. l'Empereur des Français et de S. M. l'Empereur de Russie est la meilleure garantie de la supériorité incontestable des produits que nous venons de citer.

Parmi les choses adoptées et utiles à la beauté, le *lait antéphélique* de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, doit conserver sa place. Si on l'oubliait, le soleil en colère viendrait réclamer, en laissant des marques plus ou moins sombres de son courroux. Il n'y a point de jolies figures avec des taches ni du hâle, et il est bien établi maintenant que le *lait antéphélique* est le moyen le plus efficace de s'en préserver.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 710.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de crêpe et de tulle blancs, garni de ruban de taffetas bleu.

La passe est bordée de ruban bleu et recouverte de tulle bouillonné de long. La calotte est recouverte de tulle.

Le bavolet est comme la passe.

Sous la passe il y a un bandeau de ruban bleu entouré de tulle, puis des coques de ruban mêlées à un bouillonné de tulle et une touffe de muguets.

Sur la passe il y a un chou de tulle brodé et en ruban.

Toilette complète de taffetas bleu clair et bleu foncé.

Le pardessus-casaque est de taffetas bleu avec le col et les retroussis de bleu plus foncé.



Le col et les retroussis sont garnis de petits velours noirs quadrillés et de gances avec glands noirs.

La jupe, bleu clair, est terminée par un biais bleu plus foncé, à bords ondulés des deux côtés.

TOILETTE DE DÎNER.— Bonnet fanchon avec ruche de blonde rose bordée de rose blanche.

Ce bonnet forme la pointe devant sur laquelle est posé un nœud de taffetas rose. Un large nœud de taffetas rose avec deux bouts retombe derrière. Une blonde borde ce ruban.

Robe de gaze de Chambéry.

Corsage décolleté, recouvert par une pèlerine-fichu formant un petit décolleté en haut, et en pointe devant comme derrière.

La manche est froncée du haut, étroite devant, ouverte carrément derrière, retenue au poignet par un bouton.

La jupe est garnie, au bas, d'une ruche à tête en gueule de loup, et tuyautée d'un volant; bordée, en haut et en bas, d'un ruban de taffetas vert. Le rang du bas est droit.

Une pareille garniture est posée au-dessus en ondulations, et une troisième garniture est posée par fractions sous les creux de celle qui ondule.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 710 *bis*.

N° 1. Robe de chambre *Manon-Lescaut*.

Ce modèle s'exécute de mousseline à pois. Sur le devant et sur les côtés, cette robe s'ouvre en formant des revers. La garniture consiste en guipure et en dentelle de Chantilly. Les manches se coupent à coude et sont presque justes du bas. La coiffure se compose d'un filet de velours avec une couronne de ruban.

N° 2. Bonnet de soirée ou de dîner. Le fond, mou, est de tulle de soie garni d'une ruche neige sur le front; cette ruche est également de tulle et rehaussée d'un tout petit ruché neige. De chaque côté on place des torsades de ruban noir dont l'une est rattachée par un bouquet de fleurs et de grappes.

N° 3. Bonnet de linge traversé sur le fond par un biais posé entre deux garnitures festonnées. Devant, même garniture également festonnée. Brides et nœuds de nanzouck, de mousseline ou de ruban.

N° 4. Fichu *postillon*, pour soirée, se composant d'un fond d'organdi à plis plats et encadré par deux entre-deux, l'un d'organdi et l'autre de valenciennes, puis, par une haute garniture brodée, rehaussée de valenciennes.

N° 5. Col ouvert en châle, brodé au plumetis, entouré par une valencienne.

N° 6. Col de guipure d'Irlande avec encolure ornée d'une ruche.

N° 7. Col plat, de toile, entouré d'un tuyauté de batiste ou d'une guipure.

N° 8. Col mousquetaire joignant devant et brodé de noir.

N° 9. Manche terminée par une haute manchette de toile assortie au col n° 7.

N° 10. Manche assortie au col n° 8.

Courrier de Paris.



Dire que l'on a pu encore trouver place à Paris pour l'exposition de peinture! — Que dis-je l'exposition! — les expositions de peinture! — pour les *Pilules du Diable*, à la Porte-Saint-Martin! — pour des courses entre l'Angleterre et la France! — pour des revues de turcos et de spahis!

Cela est de bon augure, à tout prendre, et prouve qu'entre les fissures des plus graves préoccupations, le goût des plaisirs de l'esprit et des plaisirs des yeux peut toujours se glisser. Ce n'était même pas assez d'une exposition, il a fallu, ai-je dit, en faire deux : l'une des tableaux reçus, l'autre des tableaux refusés. Savez-vous, au fond, ce que prouve cela? C'est que, désormais, il conviendra de supprimer les jurys d'examen et surtout les jurys de réception, puisque leurs jugements sont cassés. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Nous avons horreur des jurys en matière d'art. Tout jury est fatalement une coterie; le meilleur jury, c'est le public. Il sait bien, celui-là, dire où est la bonne, où est la mauvaise peinture; et, quel que soit l'orgueil des artistes, il n'en est pas un qui récuse l'opinion du public auquel on ambitionne toujours d'en appeler.

Je ne sais pas ce que le gouvernement décidera à l'égard des jurys à la prochaine exposition; mais je sais bien que, si j'avais l'honneur d'être du bois dont on fait les jurés en peinture, je me garderais bien d'accepter de telles fonctions. Mais je gage que si l'institution est maintenue, il se trouvera plus de gens qu'on ne voudra pour continuer l'œuvre, tant l'homme a à cœur de faire de la coterie et de singer la magistrature. Et puis, que de petites vengeances à exercer! Que de petites jalousies à satisfaire! Que de petites rancunes à assouvir! Le jury est une précieuse occasion pour régler tous les vilains comptes que l'on peut avoir sur le cœur.

Les *refusés* obtiennent autant de succès que les *reçus*. Ce qui ne veut pas dire que tout ce qui est bon est dans les *refusés*, et que la galerie des *reçus* ne contient que des repoussoirs. Il serait absurde de le répéter avec bon nombre des refusés; on ne peut pas dire que tous les chefs-d'œuvre sont à droite; mais on ne saurait dire, non plus, qu'à gauche il n'y a que des chefs-d'œuvre.

J'ai parcouru les deux cercles, je ne me charge pas de vous dire mes impressions; elles seraient trop fugitives, l'espace me manquant pour vous faire un *salon*. Mais je croirais n'avoir pas payé ma dette à mon siècle, si je ne citais, même en courant, les noms de Meissonnier, d'Yvon, de Flandrin.

Soit dit, sans réimprimer le livret comme font certains critiques, en se bornant, selon son caprice beaucoup plus que selon son jugement, d'ajouter à chaque tableau : horrible! ou : très-beau! magnifique, honteux, admirable, répugnant, majestueux, plat d'épinard! Tout est dit, aux yeux de quelques gens, quand on a écrit une épithète au bout d'une œuvre, et les contemporains n'ont

plus qu'à courber la tête ! Les contemporains ! C'est bien peu ; la postérité redira leurs arrêts.

Je ne veux pas donner ce souci à mes contemporains, ni à nos arrière-petits-neveux, d'avoir à peser mon opinion à côté de celle de M. A... ou de M. B... Je me réserve, cependant, de parler en détail de quelques œuvres, non pas en critique ambitieux, mais en simple causeur qui donne son avis comme M. Jean, ou M. Pierre, ce bon rustre que voici et ce gros bourgeois que voilà, qui feront de moins belles phrases que M. A... ou M. B..., mais qui diront net la chose telle qu'ils la voient, sans rabattre la lumière de la paume de leur main appliquée au front.

Je suis embarrassé entre quatre ou cinq noms ; je tire au hasard, et la bonne paille me mène sous la plume le nom d'une jeune et charmante artiste, madame Marie Bühly. J'ai la main heureuse en vérité ! Madame Bühly a exposé deux tableaux, œuvre de femme pour le choix et la délicatesse des sujets, œuvre virile pour la fermeté de touche, pour la sûreté de l'exécution.

Le premier tableau de la jeune artiste qui, d'un bond, s'est élevée très-haut, est un panneau composé de lilas blancs et lilas, en style décoratif. Il y a là de grandes difficultés vaincues. Le groupe de fleurs se détache sur un fond gris. La composition est des plus heureuses ; la peinture est solide, et, comme je le disais, elle a le cachet viril. Cette œuvre, vraiment remarquable et qui est fort goûtée au salon, a été achetée, à première vue, par M. le marquis de L..., chez qui elle doit figurer dans un élégant salon Louis XV, dont on parle beaucoup.

On en parlera bien davantage quand le tableau de madame Bühly y occupera la place qui lui est réservée. Je m'étonne que l'amateur de goût dont je viens de parler, n'ait pas acquis en même temps un tableau de fleurs et fruits du même auteur. Je m'étonne, parce que pour un bon juge, ce tableau a beau être placé trop haut et être médiocrement éclairé, ses qualités remarquables n'en ressortent pas moins, surtout celles du coloris et du dessin qui ne sauraient échapper à des yeux attentifs. Madame Marie Bühly, dont le nom se révèle dans les arts, est incontestablement appelée à un très-brillant avenir.

Nous reviendrons sur le Salon, et nous aurons à signaler brièvement quelques œuvres de choix, sans nous appesantir sur chacune d'elles plus qu'il ne convient à un bon bourgeois.

En fait d'objet d'art, en dehors de l'exposition, on peut bien parler de la gondole vénitienne de l'Impératrice, destinée à des promenades sur le lac à Fontainebleau. Cette gondole est construite en poirier noirci imitant l'ébène et ornementée de clous d'acier ; elle a 5 mètres de long.

Au milieu est l'endroit réservé aux promeneurs. Il est recouvert d'une tente de laine noire supportée par des carreaux de bois léger et frangée de pompons rouges.

Un seul gondolier dirige l'embarcation. Celui qui est arrivé à Paris est un Vénitien ; il ne dit que quelques mots de français. Il gouverne sa gondole avec un seul aviron placé sur le côté gauche de l'arrière ; il se tient debout et chante toujours en ramant.

Notons, comme une nouvelle d'art importante, que M. Dhuret, l'habile sculpteur à qui nous devons le *Danseur napolitain*, vient de terminer le plâtre et de commencer le marbre d'une statue de Rachel qui lui a été commandée par le ministère d'Etat et qui doit être placée au Théâtre-Français. La grande tragédienne y est représentée dans le rôle de *Phèdre*.

Autre objet d'art, qui n'est ni un tableau, ni une sculpture, ni une gondole.

Il s'agit tout simplement d'un journal, mais du plus ancien journal qui paraît avoir été édité périodiquement. Ce journal a été mis en vente avec la collection *Libri*, et il en existe un double exemplaire dans le musée britannique à Londres. Ce sont les deux seuls exemplaires qui existent de cette feuille ; elle a pour titre : *Neue Zeitung aus Hispanien und Italien* (Nouvelles d'Espagne et d'Italie), et porte la date de 1534. Le catalogue en donne la description suivante : « Journal d'une excessive rareté, paraissant avoir été imprimé à Nuremberg. Il contient la première nouvelle de la découverte du Pérou, et est resté inconnu de tous les bibliographes que nous avons pu consulter. Il y est dit que le gouverneur de Panumyra (Panama), dans les Indes, a écrit à Sa Majesté l'empereur Charles-Quint qu'un navire est arrivé du Pérou avec une lettre du régent Francisco Piscaria (Pizarre), annonçant qu'il a débarqué et qu'il a pris possession du pays ; que, avec deux cents Espagnols, infanterie et cavalerie, il s'est rendu aux possessions d'un grand seigneur nommé Cassiko, qui a refusé la paix et l'a attaqué : que les Espagnols ont été vainqueurs et qu'il s'est emparé de 5000 castillons (pièces d'or), et de 20 000 marcs d'argent ; enfin, qu'il a obtenu deux millions en or dudit Cassikò, etc. »

Ce document est de neuf mois le plus ancien que l'on connaisse concernant la conquête du Pérou.

Les découvertes peuvent à bon droit passer pour des objets d'art. Une découverte est toujours une conquête. Aussi je comprends la passion des gens qui consacrent leurs facultés à découvrir quelque chose et qui y mettent toute leur ambition.

Jules Janin découvrant le génie tragique de Rachel, le feuilletoniste qui, le premier, proclama la perfection de madame Miolan-Carvalho, les espérances que donnaient mademoiselle Victoria, etc., ont rempli leur carrière après une telle découverte. C'est pourquoi tant de critiques cherchent à découvrir du talent là où il n'y en a pas, et des défauts aux plus éminents écrivains et aux plus illustres poëtes.

Qu'il a dû être fier, celui qui, le télescope à la main, a découvert des taches au soleil ! Et le beau triomphe ç'a été pour ceux qui ont découvert un jour que ce pauvre et grand Lamartine était un prodigue, qui jetait par les fenêtres l'argent que lui avait donné, à pleines mains, la muse de sa jeunesse, et qu'il avait tant de peine à tirer de la muse de sa vieillesse !

Qu'ils ont dû être contrits, à la mort de madame de Lamartine, d'apprendre que cette noble femme n'avait pas plus abandonné ses pauvres, dans sa détresse, que son illustre mari n'entendait abandonner ses créanciers. Les journaux ont assez répété toutes les découvertes

qu'ils firent des vertus inconnues de madame de Lamartine, — de ses vertus anonymes nous voulons dire, — et tant de bienfaits qu'elle voulait ignorer elle-même, que son mari lui même ignorait, peut-être!

Quand on sait tout cela, on se demande si personne a le droit de critiquer M. de Lamartine, et s'il n'est pas généreux d'épargner à ce grand poëte, à ce grand orateur, à cet illustre historien, le martyr des derniers jours que Dieu lui a comptés.

Grande découverte à faire que la générosité et la reconnaissance dans le cœur des hommes! Il est moins difficile de découvrir des forêts sous l'eau.

C'est pourtant là ce qui vient d'avoir lieu à Hull, en Angleterre, en faisant des fouilles pour donner plus d'extension au dock Victoria.

En divers endroits, à une profondeur d'environ 32 pieds de la surface du sol, et au-dessous d'un lit de sable de plusieurs pieds d'épaisseur, on peut voir les restes d'une ancienne forêt. Dans un cas, la racine et partie de la tige d'un chêne immense, d'une circonférence d'environ 20 pieds, et en bon état de conservation, sont à découvert, et comme elles se trouvent de niveau avec le fond du dock, il est probable qu'elles continueront dans leur position primitive jusqu'à la fin du temps. On a également mis à nu les restes des troncs de deux autres grands arbres, dont un porte des traces évidentes de feu.

Dans quelques cas, le bois est mêlé à de l'argile ; il est le plus souvent aussi noir que l'ébène, et quand les bêches des ouvriers l'entament, il tombe aussitôt en poussière sous l'action de l'air. La forêt paraît avoir été d'une très-grande étendue, car on n'en a pas encore trouvé la fin. Partout où les ouvriers poursuivent les fouilles se rencontrent des traces de son existence. Il peut ne pas être sans intérêt de décrire la condition géologique des couches du sol. On trouve l'argile à environ 15 pieds au-dessous de la surface, puis le lit de sable ci-dessus mentionné, qui est suivi d'une couche de sable d'une nature plus humide, mélangée en grande partie de coquilles d'eau douce, et enfin vient la couche qui contient le bois, et qui est encore plus mouillée.

Les antiquaires vont frémir d'aise!

X. Eyma.

VARIÉTÉS.



BRÉSIL.

Les *Mittheilungen* de Petermann consacrent une livraison entière à la province de Minas-Géraes. Nous leur empruntons les détails suivants :

« La province de Minas-Géraes, « la clef de voûte de l'empire brésilien », est la plus peuplée du Brésil ; mais elle le cède en étendue aux deux provinces d'Amazone et Matto-Grosso, contenant chacune près de 2 280 000 hectares, à celle de Para (117 800 000 hectares), et à celle de Goyas (95 000 000 d'hectares). Néanmoins, Minas-Géraes est plus vaste que tout l'empire d'Autriche et à peu près trois fois plus grande que la Prusse.

» La province de Minas a d'abord été peuplée par les colons de la province de Saint-Paul, qui se jetèrent en foule sur les riches mines d'or découvertes vers la fin du XVIIe et le commencement du XVIIIe siècle, dans le bassin du rio Guaycuhi, et plus tard dans le roste de la contrée. Après de longues luttes entre ces premiers exploiteurs, les *Paulistes*, et les nouveaux vénus du Portugal et du Brésil, les *mineiros*, Minas-Géraes entra dans la voie d'une rapide prospérité, malgré l'appauvrissement de ses gîtes aurifères, malgré les exigences du fisc portugais qui réclamait impérieusement le cinquième du produit des mines, malgré les sévères restrictions imposées à la recherche des diamants. C'est cette province qui leva la première l'étendard de l'indépendance de 1789. C'est elle qui contribua le plus peut-être par son enthousiasme à la déclaration de 1822.

» Minas-Géraes, dont le nom veut dire *mines générales*, a une superficie de 57 à 64 000 000 d'hectares. La plus grande partie de la province forme un haut plateau de 1500 à 3000 pieds d'altitude, qui se distingue foncièrement par le caractère de sa végétation des provinces côtières avoisinantes. Ce plateau se transforme au nord et à l'ouest en un pays de collines moyennes. Il se divise en *campos corredos* et *campos abertos*, selon qu'il est couvert d'arbres ou seulement d'un maigre tapis d'herbes. Le reste du territoire appartient à la région des *selvas* ou forêts vierges. A l'est, entre les limites de la province et les chaînes d'où descendent les affluents de l'Atlantique, se trouve une troisième région remarquable par le développement comparativement puissant de la végétation, qui d'ailleurs n'y atteint nullement la splendeur qu'elle a dans les terres basses de la côte. Des sierras parcourent le pays dans tous les sens ; l'une d'elles, la sierra de Espinhaço, contient la plus haute montagne du Brésil, le *Cerro de Itamba*, dont l'élévation est estimée depuis 5600 jusqu'à 7200 pieds. En général, le sommet des chaînes ne dépasse guère 4000 pieds d'altitude.

» Le climat chaud et humide de Minas-Géraes exerce une puissante influence sur la constitution géologique de la province. Les abondantes pluies nocturnes, suivies de journées à la chaleur étouffante, les chutes d'eau qui durent des mois entiers et avec une prodigieuse intensité inconnue chez nous, désagrégent rapidement les roches les plus dures. Aussi est-ce un des pays où se trouvent le plus grand nombre de ponts naturels et de *soumidouras*, boyaux creusés par les eaux courantes dans une couche rocheuse. Minas-Géraes est parcourue par sept grands fleuves : le *Parahiba du Sud*, long de 820 kilomètres ; le *Doce*, qui traverse des forêts inexplorées et forme les belles cascades de *Caxoeirado Inferno* et de *Caxoeira das Escadinhas*, le *Mucury*, dont la plus grande partie du cours se cache dans des forêts vierges où n'habite guère que des *Indios bravos* ; le *Jequitinhouha*, rivière puissante qui reçoit plus de cent affluents, traverse une contrée riche en or et en diamants, et porte dans sa partie inférieure le nom de rio Grande de Belmonte ; le *rio Pardo* et un affluent du rio Belmonte. Le *Saint-Francisco* recueille les eaux

de la moitié de la province, c'est-à-dire d'un territoire plus vaste que l'Italie continentale et insulaire; il est navigable, à part quelques interruptions, depuis le confluent du rio das Veilhas, sur une étendue de près de 1500 kilomètres. Le *rio Grande*, qui naît dans la sierra de Mantiqueira, est une des branches les plus éloignées du Parana.

» Minas-Géraes a peu de lacs, parce que sa constitution géologique se prête moins à la formation de réservoirs d'eaux qu'à celle de vallées d'érosion. Le plus célèbre de tous est le lac Saint (*Lagoa Santa*), situé près du Rio de Veilhas et de la petite ville de Sainte-Lucie. C'est sur ses bords qu'a résidé quatre ans le savant danois Sund. On croit que ses eaux ont une vertu curative. Le climat de la province varie selon qu'on habite la région basse des forêts vierges ou la haute région des campos. Il neige parfois dans la capitale (Ouro-Preto), située à 3600 pieds d'altitude. En général, on peut admettre que, au-dessus de 2000 pieds, les températures de 4 degrés seulement ne sont plus des raretés, et que la glace n'est pas non plus inconnue.

» C'est là un fait météorologique peu explicable quand on réfléchit à la latitude de Minas-Géraes et à l'absence de chaînes couvertes de neiges éternelles. Aussi les plantes tropicales ne croissent-elles qu'exceptionnellement sur ces plateaux. L'Européen supporte assez bien le climat de cette province, dont les habitants atteignent en moyenne un âge qui prouve en faveur de la salubrité du sol et de l'air.

» Le nombre des habitants de Minas-Géraes doit se monter à 1 2500 00 habitants environ, les plus énergiques peut-être de l'empire, les plus actifs en tout cas. La capitale (Ouro-Preto) renferme environ 6000 âmes.

» L'exploitation des métaux précieux est en décadence dans toute l'étendue de la province, surtout par suite du prix élevé des esclaves. En 1814, 555 placers étaient exploités par 4045 hommes libres et par 8364 esclaves. Aujourd'hui les quatre cinquièmes de ces exploitations sont abandonnés. Une seule compagnie sérieuse (compagnie anglaise à la vérité) se livre à la recherche du précieux métal, selon les données de la science métallurgique et avec un succès correspondant à la perfection de ses méthodes. Eschwge, dans son *Pluto Brasiliensis*, calcule que de 1600 à 1820 les mines de la province ont produit environ 1200 quintaux d'or, quantité minime en comparaison de la production australienne ou californienne. On n'a pas de chiffres exacts sur les découvertes annuelles de diamants dans la province de Minas qui revendique à elle seule environ les cinq sixièmes de la production de l'empire (le reste se partage entre Bahia, Goyaz et Saint-Paul). Qu'on sache seulement que diamants et or réunis donnent à peine 10 000 000 de francs par an, tandis que les produits de l'agriculture se montent, d'après les chiffres de la douane, à 225 000 000 de francs ou à peu près. »



MADEMOISELLE DE LA FAILLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Il y eut entre eux une longue et cruelle discussion: car l'or offert à pleines mains par Georges n'avait pu vaincre les craintes et les scrupules du pauvre fossoyeur. Ce fut pour le malheureux jeune homme un moment de désespoir épouvantable, quand la vénalité sur laquelle il avait compté lui manqua pour accomplir son funèbre dessein, et ce fut dans ce désespoir qu'il trouva les moyens de réussir. Ce fut alors qu'il tomba à genoux devant le gardien du cimetière; qu'il l'implora avec des sanglots déchirants, baigna ses mains de larmes, se roula à ses pieds en se brisant le front contre les angles des meubles; c'est alors qu'il devint insensé, furieux, menaçant et suppliant tour à tour; c'est alors qu'il fit pleurer cette âme dure et usée, et qu'il reçut de sa pitié une consolation qu'il n'avait pu acheter à aucun prix.

Lorsque tout fut convenu entre eux, ils allèrent dans le cimetière, le gardien armé d'une bêche et d'une pince, et Georges portant une lanterne. Si ceci n'était pas un récit exact d'un fait avéré, il y aurait sans doute en cet endroit matière à dramatiser la scène. Soit qu'adoptant, la manière ancienne, je vous fisse sentir un à un tous les battements du cœur de Georges, soit que, suivant la nouvelle méthode, je vous fisse entendre le retentissement sourd de chaque coup de pioche, je pourrais suspendre l'intérêt à l'extrémité de dix périphrases haletantes, et les conclure par un coup de foudre.

Le moins qui me serait permis serait sans doute d'habiller cette nuit de nuages sinistres, entrecoupés de lamentables lueurs; mais la naïve vérité, c'est qu'une lune resplendissante et calme éclaira cette horrible cérémonie, et que pas un mot ne fut prononcé entre Georges et son complice, jusqu'à ce que le cercueil retiré de sa fosse fût déposé sur le bord.

Une seule affreuse circonstance épouvanta Georges: ce fut le premier coup de marteau que frappa le gardien sur le cercueil afin de le briser. Il lui sembla qu'il y mettait de la brutalité; et comme à ce bruit quelques chiens s'éveillèrent au loin et se prirent à hurler, il demanda d'une voix tremblante au fossoyeur de séparer sans bruit les planches de cette bière. Celui-ci obéit, et bientôt le cadavre de Clémence resta sur le gazon, entouré seulement de son linceul. Le gardien silencieux, assis sur la terre, les jambes pendantes dans la fosse, regarda Georges qui restait pétrifié à côté de ce corps glacé; et le

voyant ainsi immobile, il ne put s'empêcher de lui dire : « C'est elle ! la voilà ! »

Mais Georges semblait avoir oublié pourquoi il était venu.

Il n'entendait pas ; son regard fixe ne voyait rien, sa pensée ne comprenant plus : c'était une complète absence de lui-même. Le fossoyeur, épouvanté à son tour de lui avoir plusieurs fois parlé sans en avoir obtenu réponse, craignant même de le toucher, comme s'il eût dû chanceler et s'abattre au moindre mouvement, se hasarda, pour arracher Georges à ce long anéantissement, à soulever le linceul qui enveloppait madame de Servins, et à montrer son visage à celui qui avait tant fait pour la voir. L'effet d'un talisman n'est pas plus magique. A l'aspect de cette tête adorée, dont la mort avait épargné la perfection, tout se brisa et se fondit dans le malheureux amant. Il tomba à genoux à côté du cadavre, et, à travers des pleurs et des gémissements, il lui parla d'amour, s'accusant de sa mort, lui demandant grâce, lui racontant leurs jours passés et leurs espérances perdues ; et pour lui parler ainsi, il avait soulevé le corps sur son séant, et, la soutenant appuyée sur un de ses genoux, il la contemplait douloureusement. Ce délire de Georges semblait ne pas devoir prendre fin, lorsque tout à coup une pensée lui vint à l'esprit ; un sourire traverse comme un éclair cet orage de douleur, et les dernières paroles qu'avait dites cette bouche glacée retentissent soudainement à son oreille.

Il s'écrie, et dans le transport insensé d'une espérance encore plus insensée, il enlace Clémence de ses bras, et pose sur ses lèvres mortes le baiser qui, avait-elle dit, devait lui rendre la vie. A ce baiser succéda un cri épouvantable de Georges ; à ce cri un tremblement convulsif, un rire effrayant ; puis, d'un mouvement rapide comme la foudre, il se relève, tenant toujours ce cadavre embrassé, jette un regard effrayé autour de lui, et s'enfuit à travers les tombes, franchissant tous les obstacles, et poussant des cris d'une joie ou d'une douleur sauvage. Il échappe enfin, par une rapidité et une force surnaturelle, à la poursuite du gardien qui bientôt le voit disparaître comme un tigre emportant sa proie. Alors le pauvre fossoyeur se hâte d'effacer les traces de son sacrilége ; il replace dans la fosse le cercueil vide, y rejette la terre qui l'avait déjà couvert, et rentre chez lui épouvanté de son crime et attendant le jour avec anxiété.

Cinq ans s'écoulèrent tout entiers depuis cette nuit fatale jusqu'au jour où arriva l'événement suivant, sans que rien fît soupçonner au gardien du cimetière que la disparition du corps de madame de Servins dût avoir pour lui aucun résultat fâcheux.

C'était le jour anniversaire de la mort de Clémence, et M. de Servins, son mari, était à genoux auprès de la tombe de sa femme. A quelque distance de lui, le gardien du cimetière le considérait avec un sentiment profond de remords, comme s'il se reprochait de mentir à cette vertueuse douleur en le laissant pleurer sur un cercueil vide. Tous deux étaient profondément absorbés dans leurs pensées, lorsque un bruit léger leur fait relever la tête à tous deux, et une femme se montre, aussitôt à leurs regards. Cette femme, c'est Clémence, c'est madame de Servins, c'est l'épouse tant pleurée, c'est le cadavre inhumé ! M. de Servins se relève en poussant un cri ; le malheureux gardien tombe inanimé sur la terre. Mais l'inconnue a regardé aussi l'homme qui vient de se dresser subitement devant elle, et à son tour elle s'écrie avec effroi et s'enfuit comme une insensée. M. de Servins la poursuit sans pouvoir l'atteindre, et à la porte du cimetière il la voit s'élancer dans une riche voiture qui l'emporte de toute la vitesse de deux magnifiques chevaux.

Une heure après cette rencontre, M. de Servins était encore dans la chambre du misérable fossoyeur, qui expira d'horribles convulsions, sans pouvoir répondre à aucune des questions qui lui furent adressées. Et dans la journée, le lieutenant général de police fit savoir au magistrat que, d'après les indications qu'il avait données à ses agents, on était assuré que la voiture qu'il avait vue, et la livrée qu'il avait désignée, étaient celles de M. de Garran.

Le lendemain, sur la réquisition de M. de Servins, on procéda à la visite de la fosse où avait été inhumée Clémence, et on y trouva le cercueil vide et brisé. Pendant ce temps, madame Julie de Garran, jeune et belle personne que Georges avait ramenée des Indes, où il l'avait épousée, était rentrée chez elle dans un inexprimable désordre ; elle était montée pâle et tremblante à l'appartement de son mari, et était demeurée longtemps avec lui. Cependant elle en sortit plus calme et toute rassurée, et rien ne fut changé aux habitudes de M. et de madame de Garran.

Plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis cette rencontre, sans qu'il fût question de cet événement, et pendant lesquels M. de Servins les entoura d'espions. Il sut, au ministère de la guerre, le jour de l'arrivée de Georges à Paris, la date de son départ. Il découvrit les postillons qui l'avaient mené à Brest, accompagné d'une dame voilée. Il sut qu'il s'était embarqué avec elle sur un navire dont il retrouva le journal ; et armé de ces preuves terribles, il intenta un procès à M. de Garran, pour qu'il eût à voir casser, ainsi que sa prétendue épouse, le mariage illégal qu'il avait contracté avec elle. La nouveauté de cette cause suscita l'attention universelle. Des pamphlets furent échangés dans la Faculté, pour prouver

qu'une léthargie avait pu faire croire à une mort apparente. Ceux qui soutinrent cette cause furent traités d'ignorants et d'imbéciles par leurs confrères. On calculait les heures pendant lesquelles madame de Servins aurait dû vivre dans cet état, et il se trouvait qu'aucun auteur ne rapportait d'exemple d'une aussi longue léthargie. M. de Garran lui-même paraissait plaindre M. de Servins, et alors qu'il disait que la ressemblance de sa femme avec mademoiselle de la Faille l'avait lui-même épouvanté, mais au point de le rendre fou; il y mettait un tel accent de vérité, que l'on ne doutait pas que M. de Servins n'eût perdu la raison, ou que toute cette accusation ne fût un jeu joué.

La cause cependant arriva devant les tribunaux, et madame de Garran dut y comparaître et répondre aux questions des magistrats. Elle fut confrontée avec M. de Servins et parut fort étonnée de tout ce qu'il lui disait. M. de la Faille vint de Toulouse, et se mit à pleurer en voyant cette étrange ressemblance; il ne savait comment il devait parler à cette femme qui lui semblait si bien sa fille et qui le niait si froidement. Les juges, étonnés, s'entre-regardaient indécis et troublés. Madame de Garran raconta toute sa vie... Elle était orpheline et avait toujours habité les Indes. Des actes furent produits, attestant qu'une demoiselle de Merval, née à Pondichéry, y avait épousé le colonel de Garran.

Le jour de l'audience solennelle du jugement arriva. Toutes les plaidoiries étaient terminées, et les membres du parlement qui composaient le tribunal semblaient disposés à débarrasser M. de Garran de la singulière poursuite dirigée contre lui et sa femme, lorsque M. de Servins entra, tenant un enfant par la main. Madame de Garran, à ce moment, était assise à côté de son avoué, M. de Moizas; et, comme l'affluence était prodigieuse, elle avait appuyé sa tête dans sa main pour dérober son visage aux regards avides de la foule; aussi ne vit-elle pas entrer M. de Servins; mais tout à coup elle sentit une petite main qui écartait la sienne, et entendit une voix d'enfant qui lui dit tristement :

— Maman, embrasse-moi!

Aussitôt madame de Garran relève la tête, voit cet enfant devant elle, le reconnaît, et, sans dire un mot, le prend dans ses bras et le couvre à la fois de larmes et de baisers. L'épouse et la fille avaient résisté; la mère se trahit.

A partir de ce moment, le procès ne fut pas terminé; mais il prit un tout autre aspect. L'avocat de M. de Garran, à son tour, demanda la dissolution légale d'un hymen que la mort avait rompu. « Ne demandez pas, s'écria-t-il dans sa brûlante plaidoirie, ne demandez pas à la tombe ce que vous lui avez donné, laissez cette femme vivante à celui qui fait qu'elle vit; cette existence lui appartient, et vous n'avez droit qu'à un cadavre. » Tout fut inutile. Clémence demanda à se retirer dans un couvent; on n'y consentit pas, et un arrêt solennel la condamna à retourner dans la demeure de son premier mari.

Quelques jours après cet arrêt, elle y vint en effet; elle était vêtue de blanc et pâle de désespoir et de résolution. En entrant dans le salon, où l'attendait M. de Servins, entouré de toute sa famille, elle tomba roide et glacée sur le plancher. On s'empressa, mais ce ne fut que pour entendre ce peu de paroles :

— Je vous rapporte ce que vous avez perdu!...

Et elle expira.

Elle s'était empoisonnée avant de sortir de chez elle.

M. de Garran, secouru par sa mère, ne mourut que le lendemain.

X.

HISTOIRES VÉNITIENNES.

ANDRÉA DELPHIN.

Dans cette rue de Venise qui porte le nom avenant della Cortesia s'élevait, au milieu du siècle dernier, une maison bourgeoise d'un seul étage. Dans la niche pratiquée au-dessus de son modeste portail formé de deux colonnes torses de bois, et encadrées de moulures baroques, trônait une madone devant laquelle une lampe toujours allumée projetait une faible lueur à travers la vitre rouge qui la protégeait. Dès le rez-de-chaussée, on se trouvait en face d'un roide et large escalier qui conduisait, sans se détourner, aux chambres supérieures. Là encore brûlait nuit et jour une lampe suspendue au plafond, car la lumière du jour ne pénétrait dans cet intérieur que lorsqu'on ouvrait la porte de la rue. Cependant, malgré cet éternel crépuscule, l'escalier était le lieu de prédilection de dame Giovanna Danieli, propriétaire de cette maison. Depuis la mort de son mari, elle vivait là seule avec sa fille unique, Marietta, et louait à des gens paisibles les quelques chambres dont elle n'avait pas besoin. Elle prétendait que les larmes qu'elle avait pleurées sur son bien-aimé mari avaient tellement affaibli ses yeux qu'elle ne pouvait plus supporter l'éclat du soleil. De leur part, les voisins rapportaient qu'elle ne passait sa vie, du matin au soir, sur les marches supérieures de l'escalier que pour saisir au passage



Jules David

Lamoureux Impr. r. Lacepède. 38. Paris

Ad. Goubaud Ed. à Paris

Réville

710

LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92.

Entered at Stationers Hall

LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W. C.

MADRID. P. J. de la Peña

quiconque entrait et sortait et ne laisser personne échapper qui n'eût payé tribut à sa curiosité et à son besoin de caqueter. A l'époque où nous faisons sa connaissance, un pareil motif pouvait difficilement l'engager à préférer ce siége peu rembourré à un fauteuil commode. On était au mois d'août 1762. Déjà, depuis six mois, les chambres qu'elle louait étaient demeurées vides et elle avait peu de rapports avec ses voisins. De plus, la nuit approchait, et une visite à cette heure était chose entièrement inusitée. Et cependant la dame restait obstinément assise à son poste et fixait son regard pensif sur le seuil désert. Ses mains reposaient sur ses genoux, sa tête s'appuyait à la rampe ; ce n'était pas la première fois qu'elle s'était endormie dans cette situation.

Aujourd'hui encore, elle n'en était pas loin, lorsque trois coups, lents, mais énergiques, frappés à la porte la firent lever en sursaut.

— Miséricorde ! s'écria-t-elle debout, mais sans bouger, qu'est cela ? Ai-je rêvé ? Est-ce bien lui ?

Elle écouta. Les coups se répétèrent.

— Non, dit-elle ; ce n'est pas Orso ; il frappe autrement. Ce ne sont pas les sbires, non plus. Voyons ce que le ciel nous envoie. Sur ces mots, elle descendit péniblement, et demanda, à travers la porte, quel était celui qui demandait à entrer.

Une voix répondit qu'il y avait là un étranger qui cherchait un logement, que la maison lui avait été bien recommandée, qu'il espérait demeurer longtemps et satisfaire l'hôtesse de tous points. Tout cela fut exprimé en termes polis, dans le plus pur vénitien, en sorte que madame Giovani, malgré l'heure avancée, ne se fit point difficulté d'ouvrir. L'aspect du nouveau venu justifia sa confiance ; il portait, autant qu'elle en put juger à une lumière douteuse, le costume noir particulier à la bourgeoisie ; il tenait sous le bras son sac de voyage et à la main son chapeau. Il n'y avait que son visage qui déconcertait la dame. Point jeune, point vieux non plus. La barbe était encore noire, le front sans rides, les yeux ardents ; par contre, l'expression de la bouche et la façon de parler avait quelque chose de fatigué, d'usé, et ses cheveux coupés courts et complétement gris, formaient un étrange contraste avec ses traits encore juvéniles.

— Bonne dame, dit-il, j'ai sans doute interrompu votre sommeil, et peut-être en vain ; car, pour vous le dire tout de suite, si vous n'avez pas de chambre qui donne sur le canal, je ne serai pas votre locataire. J'arrive de Brescia, mon médecin m'a recommandé l'air humide de Venise pour ma poitrine affaiblie, et je dois habiter près de l'eau.

— Dieu soit loué ! dit la veuve ; en voilà un enfin qui vient faire honneur à notre canal. J'avais l'été dernier un Espagnol ; il déménagea, parce qu'il prétendait que l'eau sentait les rats et les melons. Et on vous l'a recommandée ? Nous disons bien ici, à Venise :

L'eau du canal
Remède radical ;

mais cela, monsieur, a un sens particulier, un sens mauvais, lorsqu'on songe combien de fois, sur l'ordre des directeurs, une gondole se promène avec trois personnes sur les lagunes, et s'en revient avec deux. Mais avez-vous votre passe en règle ? Sans cela, je ne pourrais vous recevoir.

— Je l'ai déjà présentée trois fois, bonne dame, à la douane, à la gondole de garde et dans le Traghetto. Mon nom est Andréa Delfin, scribe de profession, et c'est en cette qualité que j'ai exercé à Brescia. Je suis un homme paisible, et je n'ai jamais eu pour mon plaisir affaire avec la police.

— Tant mieux ! dit la dame, tout en précédant son hôte sur l'escalier ; un œil sur le chat et l'autre sur la poêle ; il vaut mieux avoir peur que dommage. Voilà de sages maximes pour le temps où nous vivons, signor Andréa !... Là ! regardez ! et elle ouvrit une grande chambre. N'est-ce pas beau ici ? N'est-ce pas habitable ? Ce lit, je l'ai cousu de mes propres mains, lorsque j'étais jeune ; mais, dès le matin, on ne peut dire quel jour il fera. Voici la fenêtre qui ouvre sur le canal, qui n'est pas large, comme vous voyez ; mais d'autant plus profond. L'autre fenêtre donne sur la ruelle ; il vous faut la tenir fermée, car les chauves-souris sont d'une hardiesse !... Voyez-vous, de l'autre côté du canal, vous y atteignez presque avec la main, c'est le palais de la comtesse Almidei, qui est blonde comme l'or, et, comme l'or, passe de main en main. Mais je reste ici à bavarder, et vous n'avez ni lumière ni eau. Sans doute, vous avez faim.

L'étranger avait d'un coup d'œil, dès l'entrée scruté la chambre ; il était allé d'une fenêtre à l'autre ; puis, jetant son manteau sur un siége :

— Tout est pour le mieux, dit-il. Pour le prix, nous serons d'accord. Apportez-moi une bouchée de ce qu'il vous plaira ; une goutte de vin, si vous en avez. Après quoi je dormirai.

Il y avait dans ses gestes quelque chose d'étrangement impératif, bien que le ton de ses paroles fût doux. La dame s'empressa de lui obéir, et le laissa seul quelques instants. L'étranger courut de nouveau à la fenêtre, se pencha au dehors, et considéra l'étroit canal, dont l'eau noire paraissait immobile. Vis-à-vis s'élevait la lourde masse du palais. Toutes les fenêtres en étaient fermées, car la façade n'en était pas tournée vers le canal. Seule, une porte étroite s'ouvrait au ras de l'eau, et une gondole noire était attachée au seuil.



Tout cela parut répondre aux désirs du nouveau venu ; il lui plaisait aussi que, par la fenêtre donnant sur la ruelle, les regards du dehors ne pussent plonger chez lui, car vis-à-vis courait un mur uni, sans autre ouverture que des lézardes et des soupiraux de cave, et qui ne pouvait être un séjour habitable que pour les chats, les martres et les oiseaux de nuit.

Une traînée de lumière filtra dans la chambre à travers la porte, et la veuve rentra un flambeau à la main. Derrière elle, marchait sa fille, qu'elle avait fait lever en hâte pour l'aider à recevoir son hôte. La jeune fille était, peut-être encore, plus petite que sa mère, et cependant, à cause de sa complexion délicate et svelte, elle paraissait plus grande et avoir l'air de se balancer sur la pointe des pieds. Ces deux physionomies si ressemblantes, différaient essentiellement par l'expression. Il y avait, entre les sourcils de la dame Giovanna, un trait indiquant une tension, une résignation douloureuse, qui, même après l'expérience des années, ne pourrait jamais se graver sur le front riant de Marietta. Ces yeux devaient toujours rire, cette bouche demeurer éternellement entr'ouverte, afin de donner immédiatement passage à tout badinage. C'était, en vérité, chose réjouissante de voir combattre sur ce visage, le sommeil, la surprise, la curiosité et l'espiéglerie. En entrant, elle inclina sa tête pour regarder le nouveau locataire : et ses tresses déroulées, pendirent sur son épaule. La mine sérieuse, et les cheveux gris de l'hôte, ne réprimèrent pas la gaieté de la jeune fille.

— Mère, murmura-t-elle, tout en déposant sur la table, un plateau chargé de pain, de viande froide et d'une bouteille à moitié pleine, il a une drôle de figure, on dirait une maison neuve, sur laquelle la neige est tombée.

— Silence, méchante sorcière, dit vivement la mère. Cheveux blancs sont de faux témoins. Il est malade, sais-tu bien, et tu devrais avoir un peu plus de respect. Va chercher de l'eau à présent, toute celle qui nous reste.

Pendant cet entretien à demi-voix, l'étranger s'était assis, près de la fenêtre, la tête appuyée dans sa main. Dans cette situation, il parut à peine remarquer la présence de la gracieuse enfant qui lui faisait la révérence.

— Approchez et mangez un morceau, seigneur Andréa, dit la veuve. Celui qui ne mange pas, au soir, a faim en rêve; voyez, les figues sont fraîches, la viande tendre; ceci est du vin de Chypre, comme le doge n'en boit pas de meilleur. Son sommelier lui-même nous l'a vendu ; c'est une ancienne connaissance, du temps de mon mari. Vous avez voyagé, signor, n'avez-vous jamais rencontré mon Orso, Orso Danieli ?

— Bonne dame ! dit l'étranger tout en se versant une goutte de vin et ouvrant une figue, je ne suis jamais allé plus loin que Brescia, et je ne connais personne de ce nom.

Marietta quitta la chambre, en fredonnant une canzonetta.

— Entendez-vous l'enfant ! dit la dame Giovanna. On ne la prendrait pas pour ma fille, bien qu'une poule noire ponde un œuf blanc. Toujours chanter toujours sauter ; comme si nous n'étions pas ici à Venise, où il est heureux que les poissons soient muets, car sans cela ils vous conteraient des choses à vous faire dresser les cheveux. Mais tel était son père, Orso Dianeli, le premier ouvrier de Murano, où l'on fait les verres peints comme nulle part au monde. Un cœur joyeux fait les joues roses, c'était son mot. Aussi me disait-il un jour : « Giovanna ! je n'y tiens plus ici. L'air m'étouffe. Hier encore, il y a eu un homme étranglé et pendu par les pieds, pour avoir tenu des discours un peu libres contre les inquisiteurs et le conseil des Dix. On sait où l'on est né, mais non pas où l'on mourra. Giovanna, je veux aller en France. Talent porte argent ; le sou court après le denier. Je connais mon affaire; et si je parviens à quelque chose là-bas... tu m'y suivras avec notre enfant. Elle avait alors huit ans, seigneur Andréa. Lorsque son père l'embrassa pour la dernière fois, elle rit, et lui aussi se mit à rire. Pour moi, je pleurais ; et il pleura avec moi, quoiqu'il sautât d'un pied joyeux dans la gondole. Un an se passa. Qu'arriva-t-il ? La Seigneurie le fit redemander ; aucun ouvrier de Murano ne devait transporter son industrie à l'étranger, pour qu'on n'y pût pas en apprendre le secret. Je devais lui écrire de revenir, sous peine de mort. De ma lettre, il ne fit qu'en rire ; mais messieurs du tribuual n'entendaient pas la plaisanterie. Un matin, nous étions encore au lit, je fus arrêtée avec ma fille et traînée sous les plombs. De là, on me fit éerire de nouveau. Je fis savoir à mon mari où j'étais avec mon enfant et où je devais rester jusqu'à ce qu'il vint me réclamer à Venise. Je reçus bientôt sa réponse. Il n'était plus en train de rire, il suivait la lettre. J'espérais chaque jour le voir revenir. Mais des semaines et des lunes se passèrent, et je sentais un poids de plus en plus lourd sur mon cœur et sur ma tête ; car c'est un enfer là-haut, signor Andréa. Ma seule joie était d'avoir auprès de moi ma fille, qui ne comprenait rien à cette désolation, sinon que le manger était mauvais, et qu'elle avait trop chaud pendant le jour. Cependant elle chantait pour m'égayer, ce qui me rendait encore plus difficile de retenir mes larmes. Trois mois plus tard seulement, on nous fit sortir. On disait que le verrier Orso Danieli était mort de la fièvre à Milan et que nous pouvions rentrer chez nous. D'autres



aussi me l'ont dit; mais celui qui croit à ces nouvelles ne connaît pas la Seigneurie. Mort? Est-ce que l'on meurt lorsqu'on a femme et enfant sous les plombs et que l'on veut les délivrer?

— Et que pensez-vous que soit devenu votre mari? demanda l'étranger.

Elle fixa sur lui un regard qui lui rappela que la pauvre femme avait passé de longues semaines sous les plombs... — Tout ça, voyez-vous... Plus d'un est vivant qui ne revient plus; et d'autres sont morts qui reviennent. Mais, là-dessus, silence! Et, si je vous le disais, qui me répond que vous n'iriez pas le chanter sur l'heure au tribunal? Vous avez l'air d'un galant « uomo », mais qui donc est honnête, aujourd'hui? Un sur mille; sur cent, aucun... Ne le prenez pas à mal, signor Andréa; mais vous savez bien ce qu'on dit à Venise :

Par mensonge et par ruse on se tire d'affaire;
Par ruse et par mensonge on soutient sa maison.

Il y eut un silence. L'étranger avait depuis longtemps repoussé de lui l'assiette, et écouté la veuve avec attention.

— Je ne vous en veux pas, dit-il. Vous ne m'êtes de rien, et, de plus, je ne pourrais vous être bon à rien. Mais d'où vient, madame, que vous et tout le peuple de Venise supportiez encore ce tribunal qui vous a tant fait souffrir? Je ne sais pas du tout comment les choses se passent ici (je ne me suis jamais occupé de politique), mais, d'après ce que j'ai entendu dire, ce n'est que l'année dernière que l'on s'est agité pour détruire le tribunal secret, qu'un membre de la noblesse même est entré dans le complot, que le grand conseil s'est réuni pour examiner la chose, et qu'il y a eu un grand mouvement pour et contre. J'en ai entendu parler jusque dans mon étude, à Brescia. Et lorsqu'à la fin tout est demeuré comme par le passé, et que la puissance du tribunal secret s'est relevée plus solide qu'auparavant, pourquoi le peuple a-t-il allumé des feux de joie sur les places publiques, et insulté les membres de la noblesse, qui avaient voté contre le tribunal et avaient dès lors à redouter sa vengeance? D'où vient que personne ne s'est trouvé qui empêchât les inquisiteurs de bannir leur courageux adversaire à Vérone? Moi, je vous le répète, je vois à peine ces choses; je ne connais pas cet homme et toutes ces histoires me sont très-indifférentes; quoi qu'il advienne, je suis malade et je ne traînerai pas longtemps encore dans ce monde.

— Comme vous parlez, signor! dit la veuve en secouant la tête. Vous n'avez jamais vu l'avogador Angelo Lucrini, qu'ils ont banni, parce qu'il avait déclaré la guerre au tribunal secret? Eh bien! moi, je l'ai vu, et tous les malheureux aussi; et tous disent que c'est un homme probe et un grand savant; qui a étudié jour et nuit les vieilles histoires de Venise, et connaît les lois, comme un renard le poulailler. Mais celui qui le voyait passer dans la rue, ou s'appuyer, en causant avec ses amis, contre une colonne du Broglio, voyait bien vite que c'était un *nobiles* depuis la plume de sa toque jusqu'à la boucle de son soulier, et savait que tout ce qu'il disait et faisait contre le tribunal, était, non pour le peuple, mais uniquement pour les grands seigneurs. Les moutons, voyez-vous, signor Delfin, s'inquiètent peu s'ils seront tués par le boucher ou mangés par le loup.

C'est pour cela, cher signor, que la joie fut grande lorsque le tribunal fut confirmé dans tous ses droits, et qu'après comme avant, il ne devait compte de ses actes à personne qu'à Dieu au jour du jugement. Dans le canal Orfano, sur cent qui y ont dit leur dernier *ave*, il y a dix petits bourgeois contre quatre-vingt-dix gros seigneurs. Mais supposez que le grand conseil jugeât et fît exécuter publiquement des coupables de la noblesse et de la bourgeoisie, — miséricorde! — nous aurions huit cents bourreaux au lieu de trois, et le grand voleur pendrait le petit.

Il voulait faire une réponse, mais il se contenta d'un sourire, que l'hôtesse prit pour une marque d'assentiment. Là-dessus reparut Marietta, portant un vase plein d'eau et une cassolette où brûlait des herbes d'une odeur pénétrante. La fumée lui en montait au visage, de sorte que, toussant, maugréant, frottant ses yeux, elle se livrait à la plus drôle des pantomimes. Elle promena l'appareil fumigatoire le long des quatre murs couverts d'une infinité de cousins et de mouches.

— Hors d'ici, engeance maudite, disait-elle, vampires, plus méchants que des avocats et des docteurs. Voudriez-vous pas, vous aussi, souper de figues et de vin de Chypre? Comme vous ririez, et puis, par reconnaissance, vous iriez, au signor que voilà, déchirer le visage pendant son sommeil, assassin! Attendez, je vais vous envoyer dormir sans souper.

— Faut-il que tu bavardes sans cesse, folle créature! dit la mère, qui suivait d'un regard triomphant tous les pas de sa fille chérie.

— Mère, dit la jeune fille en riant, il faut bien que je chante une berceuse aux cousins, et voyez! ils tombent déjà. — Bonne nuit, vauriens, mauvais compagnons, qui ne payez pas de loyer, et qui lorgnez dans tous les pots. Nous nous reverrons demain, si vous n'en avez pas assez aujourd'hui.

Elle agita encore une fois la cassolette au-dessus de sa tête, en secouant les cendres dans le canal, s'inclina rapidement devant l'étranger, et sortit.

— N'est-ce pas une sorcière, une abominable et grossière créature? dit la dame Giovanna, en se levant et se préparant à sortir, elle aussi. Et cependant, tout singe aime son petit. Du reste, si petite et si vaurien qu'elle soit, elle est on ne peut plus adroite. Si je n'avais pas cette enfant, signor Andréa!.. Mais vous voulez dormir, et je suis là, à clapotter comme la soupe sur le feu. Bonne nuit! et soyez le bien-venu à Venise.

Il lui rendit un salut froid, et ne sembla pas avoir remarqué qu'elle attendait visiblement un mot de louange pour sa fille. Lorsque enfin il fut seul, il demeura longtemps encore assis auprès de la table, et son visage devint de plus en plus sombre, et prit une expression plus douloureuse. La lumière brûlait avec un long moucheron; les moustiques échappés aux incantations de Marietta, assiégeaient en noires colonnes les figues mielleuses; dehors, dans l'impasse, les chauves-souris venaient heurter aux barreaux de la fenêtre. Mais l'étranger semblait mort à tout ce qui l'environnait; en lui les yeux seuls vivaient.

Lorsque sonnèrent onze heures à la tour d'une église voisine, il se leva d'un mouvement mécanique et regarda autour de lui. La vapeur pénétrante des herbes brûlées flottait dans la chambre et la fumée qui s'élevait du flambeau épaississait encore le nuage; Andréa ouvrit la fenêtre qui donnait sur le canal, pour purger l'air. Il aperçut de l'autre côté une lumière derrière un rideau blanc, et il put, à travers l'ouverture, considérer une jeune fille qui, assise à une table chargée d'un plat, mangeait en hâte le reste d'un pâté en portant les morceaux à sa bouche avec les doigts et buvant de temps à autre à même à un flacon de cristal.

Le visage, d'un caractère espiègle, mais point provoquant, n'était plus de la première jeunesse. Dans sa toilette négligée, ses cheveux à demi déroulés, il y avait quelque chose d'étudié, de voulu, qui n'était pourtant pas désagréable. Elle devait déjà savoir que la chambre voisine avait un nouvel hôte; mais bien qu'elle le vît à la fenêtre, elle continuait tranquillement son souper; et seulement lorsqu'elle buvait, elle élevait le flacon devant elle comme si elle voulait saluer quelqu'un. Bientôt elle repoussa le plat vide, et fit rouler la table et la lampe contre le mur, en sorte que la lumière tombât sur une large glace qui s'élevait au fond. Là elle se mit à essayer, l'un après l'autre, une série de costumes et de travestissements, qui se trouvaient en pile bariolée sur un fauteuil, en sorte que l'étranger d'en face, auquel elle tournait le dos, pouvait d'autant mieux voir son image. Ses costumes paraissaient lui convenir beaucoup; du moins s'adressait-elle les plus agréables sourires, faisait-elle briller ses dents à travers ses lèvres vermeilles, et fronçait-elle les sourcils pour se donner des airs tour à tour tragiques ou langoureux. A travers tout, elle étudiait avec soin l'observateur de la rive opposée qu'elle ne quittait pas des yeux. Comme la sombre silhouette demeurait immobile et faisait attendre les marques d'admiration qu'elle avait espérées, elle fut piquée et prépara le coup triomphant. Elle roula autour de ses tempes un grand turban rouge, surmonté d'une plume de héron que retenait une agrafe étincelante. Le rouge seyait bien à ce teint bistré, et elle se fit à elle-même une grande révérence, de satisfaction. Comme tout, de l'autre côté, restait immobile, elle perdit patience, et, le turban encore sur la tête, elle marcha vivement vers la fenêtre, dont elle écarta tout à fait le rideau.

— Bonjour, *mousu*, dit-elle d'un ton avenant. Vous voilà mon voisin, à ce que je vois. J'espère que vous ne jouez pas de la flûte, comme votre prédécesseur, qui m'empêchait de dormir la moitié de mes nuits.

— Belle voisine, dit l'étranger, je ne vous fatiguerai d'aucune musique. Je suis un malade qui n'aime guère à avoir le sommeil interrompu.

— Ah! reprit-elle, malade? Mais, au moins, êtes-vous riche?

— Non. Pourquoi cette question?

— Parce que c'est terrible, en vérité, d'être en même temps malade et pauvre. Qui êtes-vous donc?

— Je me nomme Andréa Delfin; j'ai été greffier à Brescia, et je viens chercher ici, chez un notaire, une occupation moins fatigante.

La réponse parut détruire les espérances bâties sur la nouvelle connaissance. Elle se mit à jouer avec la chaîne d'or passée à son cou.

— Et vous, qui êtes-vous, belle voisine? demanda Andréa d'une voix carressante, qui contrastait avec le froid glacial de son visage. Ce me sera une douceur dans mes souffrances d'avoir si près de moi votre douce image.

Elle se sentit évidemment flattée de le voir arriver au ton qu'elle avait droit d'attendre.

— Pour vous, dit-elle, je suis la princesse Smeraldina, qui vous permet de languir de loin après ses faveurs. Lorsque vous me verrez mettre ce turban, ce vous sera un signe que je condescends à bavarder avec vous; car je m'ennuie plus qu'il ne convient à ma jeunesse et à mes charmes. Vous devez savoir, poursuivit-elle, descendant tout à coup de son rôle, que ma maîtresse la comtesse ne permet pas du tout que j'aie la moindre petite amourette, bien qu'elle-même change plus souvent d'amant que de toilette. Elle renvoie immédiatement de son service adorateurs et caméristes, dès qu'ils tentent de servir deux maîtres, elle et le petit dieu ailé. Je

gémis sous ce préjugé, et si, par ailleurs, je ne trouvais pas ici mon compte, et si votre chambre n'était de temps à autre habitée par quelque galant étranger qui s'énamoure un peu de moi...

— Quel est donc dans ce moment l'amant de ta maîtresse? interrompit sèchement Andréa. Reçoit-elle la haute noblesse de Venise? Les ambassadeurs étrangers vont-ils chez elle?

— Ils viennent le plus ordinairement masqués, répondit Smeraldine. Mais je sais très-bien que le jeune Gritti est son favori, plus que ne l'a jamais été aucun de ses prédécesseurs, depuis que je sers ici; oh! oui! bien plus que l'ambassadeur d'Autriche, qui lui fait la cour d'une façon ridicule. Connaissez-vous aussi ma comtesse? Elle est belle.

— Je suis étranger, mon enfant. Je ne la connais pas.

— Voyez-vous, dit la jeune fille d'un air mutin, elle se farde très-fort, bien qu'elle n'ait pas encore trente ans. Si vous voulez la voir, rien de plus facile. Vous tendez une planche de votre fenêtre à la mienne; vous passez dessus, et je vous conduis en un lieu où vous pourrez la contempler à loisir, sans être vu. Que ne fait-on pas pour obliger un voisin! — Mais bonsoir, on m'appelle.

— Bonsoir, Smeraldina.

Elle ferma la fenêtre.

— Pauvre et malade! dit-elle à part soi, tout en fermant les rideaux. Ah! bah! contre l'ennui, il est encore assez bon!

Il avait, lui aussi, fermé sa fenêtre et parcourait sa chambre à pas lents.

— C'est bien, dit-il, cela m'arrive à propos. A l'occasion, je puis en faire mon profit.

Sa physionomie montrait qu'il songeait à toute autre chose qu'à une aventure galante.

Il se mit en devoir de défaire sa valise, qui contenait peu de linge et quelques livres de piété, et rangea le tout dans une armoire. Un des livres tomba à terre, et la dalle sonna creux. Il souffla à l'instant sa lumière, poussa le verrou de la porte, et, dans l'obscurité, il se mit à sonder le parquet. Après quelques efforts, il parvint à lever la dalle, merveilleusement ajustée, et il découvrit un trou assez spacieux. Il rejeta prestement sa houpelande, dénoua une lourde ceinture, garnie de plusieurs poches, qu'il avait serrée autour de son corps. Il l'avait déjà déposée dans la cachette, lorsque tout à coup il s'arrêta.

— Non! dit-il, cela pourrait être un piége. Ce n'est pas la première fois que la police a établi de ces cachettes dans les maisons meublées; pour savoir ensuite, dans ses visites domiciliaires, à quelle porte frapper. — Celle-ci est trop artistement préparée pour qu'on s'y fie.

Il replaça la dalle, et chercha un dépositaire plus sûr de ses secrets. La fenêtre du côté de la ruelle était munie d'une grille, dont les barreaux permettaient le passage à un bras, il l'ouvrit, passa la main en dehors et tâta le mur extérieur. Il trouva au-dessous du rebord un petit trou. On ne pouvait l'apercevoir d'en bas, et d'en haut, le rebord le cachait. Sans bruit, à l'aide de son poignard, il en élargit l'ouverture et parvint, en peu d'instants, à y pouvoir loger sa volumineuse ceinture. A peine avait-il terminé, qu'une sueur froide coula de son front. Il revint vivement à la fenêtre, promena sa main sur le mur, pour voir s'il n'avait pas laissé pendre au dehors quelque cordon, une boucle, puis il referma. Une heure après, il dormait tout habillé sur son lit.

Cette nuit même, à Vérone, un homme assis, près de sa lampe solitaire, dans une chambre dont les portes et les volets étaient soigneusement fermés, dépliait une lettre que lui avait remise, avec toutes sortes de précautions, un capucin qui longeait l'amphithéâtre, à la brune. La lettre ne portait pas de suscription. Mais lorsqu'il avait demandé comment on pouvait savoir que le pli arrivait à sa véritable destination, le moine avait répondu : Le moindre enfant, à Vérone, connaît comme son père, le noble Angelo Lucrini. — Sur ces mots, le messager s'était éloigné, le banni parvint à s'emparer de la lettre, sans être remarqué par les argus qui le surveillaient. Tandis qu'au dehors le pas de la sentinelle résonnait menaçant sur le seuil, bien clos, et en garde contre les surprises, il lisait maintenant ce qui suit :

« A Angelo Lucrini,

» J'espère à peine que vous ayez conservé le souvenir de l'heure fugitive où je vous ai rencontré. Entre alors et aujourd'hui se sont écoulés bien des ans. J'avais grandi, avec mes frères et mes sœurs, dans la paisible retraite de nos champs du Frioul, et ce ne fut qu'à la mort de mes parents que je me séparai de ma sœur et de mon jeune frère. Peu de jours après, le séduisant tourbillon de Venise m'emportait déjà.

» C'est là qu'un jour je vous fus présenté dans le palais Morosini. Je sens encore le regard avec lequel vous nous scrutiez l'un après l'autre, nous, jeunes gens. Votre œil disait : Et voilà la race qui doit supporter le poids de l'avenir de Venise! On vous dit mon nom. Sans vous en apercevoir, vous fîtes rouler la conversation avec moi sur l'illustre passé de l'État, auquel mes ancêtres avaient dévoué leur service. Du présent et des services passés je lui suis redevable; vous m'avez épargné d'en dire un mot.

» Depuis cette conversation, j'ai écrit ci-joint un livre que, jusque-là, je n'avais pas jugé digne d'un regard : l'histoire de ma patrie. Le résultat de cette étude fut que, pris de dégoût et d'horreur, j'abandonnai pour toujours la ville qui avait été maîtresse de la terre et de la mer, et qui était tombée sous une véritable tyrannie, aussi impuissante au dehors que funeste et violente au dedans.

» Je revins vers mes frères.

» Vous connaissez la jalousie avec laquelle les puissants de la métropole ont toujours considéré la noblesse de terre ferme. Au temps où c'était encore un honneur de servir la république, on n'avait jamais cessé de craindre une scission. Du sort de notre province, des moyens employés pour briser l'indépendance et l'autonomie de la noblesse du Frioul, de l'armée de bravi que l'on expédia contre les obstinés, et que l'on déchargea du poids même de leur conscience par un nombre infini de décrets d'amnistie, je m'en tais. — Comment on chercha à porter la désunion dans les familles, à empoisonner les amitiés, à acheter la trahison et la délation au sein des relations les plus étroites, cela vous est connu depuis longtemps.

» Je demandai, pour ma sœur, la permission d'accepter la main d'un seigneur allemand ; l'agrément de l'État me fut sèchement refusé. On nous accusa, mon frère et moi, de favoriser la politique impériale, et l'on se proposa de nous en faire repentir.

» Une plainte de la province contre son gouverneur, plainte que je signai avec mon frère, donna à l'inquisition le prétexte de jeter sur nous ses filets.

» Mon frère fut appelé à Venise pour se justifier. Il était innocent ; il ne pouvait avouer qu'une chose, c'est qu'il n'avait rien entrepris contre l'État. Il fallut enfin l'élargir. Mais le gràcier, on n'y songeait pas.

Lorsqu'il revint, nous devions peu de jours après le perdre pour toujours. Il succomba à un poison lent qu'on avait mêlé à ses aliments, dans une des brillantes maisons où on l'avait invité.

» La pierre n'était pas encore posée sur sa tombe que le gouverneur de la province offrit sa main à ma sœur. Elle le repoussa avec indignation. Dans sa douleur, il lui échappa des paroles qui devaient trouver de l'écho dans la salle du tribunal de l'inquisition.

» La noblesse du Frioul se concerta pour un nouvel effort dans le but d'améliorer la situation du pays. Je me suis éloigné des conciliabules secrets parce que j'étais persuadé de leur inanité. Mais la mauvaise conscience des maîtres de la république me désigna comme un des plus dangereux. J'avais un frère à venger. Une nuée de bravi salariés envahit de nuit notre villa isolée. Je n'avais pour toute défense que mes serviteurs. Je fis, avec mes gens, une sortie désespérée : ma sœur elle-même, armée d'un pistolet, était au milieu de nous. Je reçus un coup à la tête qui me jeta sur le sol privé de sentiment.

» Je ne revins à moi qu'au matin. Je n'avais plus autour de moi qu'un amas de décombres. On avait mis le feu à l'habitation. Ma sœur avait péri dans les flammes ; mes braves serviteurs avaient été en partie tués, en partie repoussés dans la maison embrasée. Voyant des paysans remonter la vallée, je m'éloignai, car j'était bien sûr que, tant qu'on me croirait vivant, on me poursuivrait partout. Ne devait-on pas croire que j'avais, près des miens, trouvé ma tombe dans ce large foyer ? J'avais trouvé par terre le portefeuille de l'un de mes gens. Né à Brescia, il avait beaucoup couru le monde ; ses papiers, en tous cas, pouvaient me servir. Je ne rencontrai dans ma fuite personne qui put me trahir, et lorsque épuisé, je me penchai vers une mare de la forêt, je m'aperçus que mon extérieur ne pouvait non plus me trahir. Dans l'espace d'une nuit, mes cheveux avaient blanchi ; mes traits vieillis de plusieurs années.

» Arrivé à Brescia, je n'éprouvai pas de difficulté à passer pour mon domestique. Cet homme avait quitté la ville dès son enfance, et n'y avait pas de parents. Cinq longues années, j'ai vécu là comme un criminel, fuyant la lumière, évitant les hommes. Le coup que j'avais reçu semblait avoir paralysé ma volonté ; mais votre comparution devant le tribunal la secoua. Avec un intérêt fiévreux, qui me rajeunit et me rendit la conscience de mon énergie, je m'informai de ce qui se passait à Venise. Lorsque j'appris l'issue malheureuse de votre magnanime entreprise, mes sens furent traversés comme par un courant de feu. Cette œuvre que vous n'aviez pu accomplir par la voie du droit et de la légalité, je résolus de la poursuivre violemment, avec l'impassibilité du juge.

» J'ai bien pesé ma résolution depuis lors : je l'ai trouvée irréprochable. J'ai la sainte conviction que ni la haine des personnes, ni le désir de venger le mal souffert, ni même le juste ressentiment des maux qui ont frappé les miens, n'ont armé mon bras contre les puissants. Si je veux, seul, retirer tout un peuple de la servitude, ce n'est ni égoïsme, ni vain désir de gloire, c'est une dette que j'ai contractée par une jeunesse oisive, et que votre coup d'œil dans le palais Morosini m'a fait souvenir de payer.

» Que Dieu, en qui je me confie, daigne m'accorder, en compensation de tout ce que j'ai perdu, la grâce de pouvoir vous presser encore une fois la main dans Venise libre. Repousserez-vous cette main teinte de sang, qui ne touchera plus une main d'ami ? Celui qui a exercé l'office de bourreau est voué à la

solitude; il faut qu'il évite les regards des hommes. Si je péris dans mon entreprise, du moins celui dont l'estime m'est par-dessus tout précieuse, saura que, dans la jeune génération, il ne manque pas d'hommes non plus qui savent mourir pour Venise.

» Cette lettre vous sera remise par un homme sûr, qui a échangé l'habit de secrétaire de l'Inquisition contre le froc du moine. — Brûlez cette lettre. — Adieu. — CANDIANO. »

Lorsque le banni eut achevé cette lecture, il demeura longtemps assis en face de ces ténébreux feuillets. Puis il les approcha de la flamme, en dispersa la cendre dans le foyer, et, d'un pas agité, parcourut sa chambre jusqu'au jour. Tandis que le malheureux dont il venait de recevoir les aveux, comme un homme qui s'en remet à Dieu de la réussite d'un noble dessein, dormait depuis longtemps.

Le jour suivant, l'étranger de la rue della Cortesia sortit de bonne heure. Les joyeuses chansons de Marietta l'auraient peut-être laissé dormir plus longtemps; mais les criailleries de la mère, qui faisait un bruit à réveiller les morts, le forcèrent à se lever. Il trouva la vieille femme, fidèle à son poste, au haut du palier, mais il ne s'arrêta que le temps juste de s'informer des adresses de quelques notaires et avocats, dont un de ses amis de Brescia lui avait donné des noms. Informé qu'il fut, ni la tendre sollicitude de la veuve pour sa santé, ni la résille rouge que Marietta avait jetée sur sa chevelure ne furent capables de l'attarder. La mère, en d'autres temps, s'était donné toutes les peines possibles pour empêcher tout rapport entre sa fille et les locataires, mais, aujourd'hui, il lui était pénible de voir l'étranger s'obstiner à ne point remarquer son cher trésor. Ses cheveux gris n'expliquaient pas un tel aveuglement. Il devait ressentir quelque peine secrète, ou bien se sentir tellement mal que la vue d'une verte jeunesse lui fût un chagrin. Et pourtant sa démarche était ferme et rapide, sa poitrine large, il fallait que la maladie dont il se plaignait eût son siége à l'intérieur. Son teint même ne laissait rien soupçonner. Dans la rue, il attira le regard bienveillant de mainte femme, et du haut de la fenêtre, Marietta elle-même le suivit d'un regard sympathique.

Mais lui, enfermé en lui-même, courut à ses affaires. Il s'était enquis avec grands détails auprès de Giovanna du chemin qu'il avait à suivre. « Bah! dit-il, en questionnant, on arrive à Rome. » Mais une fois dehors, il se démêla fort bien et sans autre question, du réseau des ruelles et des canaux. Il employa plusieurs heures à visiter les avocats. Ceux-ci accordaient peu de valeur à la recommandation d'un confrère de Brescia, et si humble que se présentât le postulant, il leur paraissait suspect. Il y avait dans le pli de son front un orgueil qui indiquait à l'observateur attentif que cet homme estimait le travail sollicité comme une chose au-dessous de lui. Enfin, il trouva dans une des ruelles voisines de la Merceria, un notaire qui paraissait cumuler une foule de petits métiers. Il trouva chez lui, d'abord à l'essai, une place de clerc, avec des appointements fort modestes; mais l'empressement avec lequel il accepta fit penser au tabellion qu'il avait affaire à quelque noble ruiné! Il n'était pas rare alors d'en trouver qui, pour vivre, acceptaient toute espèce de travail, et ne discutaient jamais sur le prix.

Andréa, cependant, paraissait charmé du résultat de ses recherches. Midi avait sonné. Il entra dans un cabaret prochain, où des hommes de la basse classe, assis à de longues tables sans nappes, relevaient une maigre pitance d'un verre de vin trouble. Il prit place, dans un coin près de la porte, mangea sans se plaindre des poissons un peu passés; mais repoussa le vin après y avoir trempé ses lèvres.

Il était déjà sur le point de demander son compte, lorsqu'il se vit aborder poliment par son voisin. Cet homme, auquel Andréa n'avait fait aucune attention, était assis depuis longtemps devant une demi-bouteille de vin; il ne mangeait pas; mais de temps à autre avalait une gorgée, et chaque fois faisait une grimace. Il semblait fort fatigué et tenait les yeux mi-clos, et toutefois ses regards perçants interrogeaient la salle, et s'attachaient avec un intérêt tout particulier sur notre Brescian. Il pouvait avoir trente ans. Ses cheveux longs et frisés, son noir costume vénitien, ne trahissaient pas d'abord son origine juive. Il portait aux oreilles de lourds anneaux d'or, à ses souliers, des boucles avec de grosses topazes; tandis que sa collerette était froissée, malpropre, et sa toge de laine fine n'avait pas depuis longtemps vu de brosse.

— Le vin déplaît à signor, dit-il à demi-voix, en s'inclinant humblement devant Andréa. Du reste, le signor me paraît être ici par erreur. On n'y a pas l'habitude d'héberger des hôtes de marque.

— Pardon, répondit Andréa se faisant effort pour répondre avec calme, que savez-vous de ma situation?

— Je vois, à la manière dont le signor mange, qu'il est accoutumé à d'autres sociétés que celle qu'il trouve ici, dit le juif.

Andréa le mesura d'un dur regard devant lequel se baissa l'œil louche de son interlocuteur. Puis une idée lui vint qui l'engagea tout à coup à traiter l'importun avec une certaine familiarité.

— Vous êtes un esprit pénétrant, dit-il. Il ne vous a pas échappé que j'ai vu autrefois des jours meilleurs, et que j'ai bu du vin pur. J'ai même étu-

dié le droit et fréquenté le beau monde; mais tout cela est changé: mon père a fait banqueroute; je suis devenu pauvre et un pauvre diable de scribe ne peut prétendre à rien de mieux qu'à ce qu'il trouve dans ce cabaret.

— Un homme qui a étudié peut toujours prétendre à l'estime d'autrui, dit l'autre avec un sourire avenant. Je serais heureux de pouvoir être utile à votre seigneurie; car j'ai toujours aimé la société des savants. Si j'osais proposer à votre seigneurie de venir boire un verre de meilleur vin, en un lieu où on le peut avoir...

— Je ne puis pas payer ce meilleur vin, dit l'autre avec indifférence.

— Ce serait une honneur pour moi d'exercer l'hospitalité vénitienne envers le signor qui paraît étranger. D'ailleurs, si je puis, de mes ressources ou de mes relations être utile au signor...

Andréa voulait lui faire une réponse évasive lorsqu'il remarqua que l'hôtelier, qui se tenait au comptoir, lui faisait de sa tête chauve des signes fort animés. Les assistants, qui se composaient d'ouvriers, de revendeuses et de fainéants, l'avertissaient aussi, par des signes discrets, qu'ils auraient quelque chose à lui communiquer, qui ne pouvait se dire tout haut. Sous le prétexte de payer sa dépense, avant de répondre à l'aimable invitation, il se leva et alla vers le comptoir, en demandant à haute voix combien il devait.

— Signor, murmura l'hôtelier, prenez garde! l'inquisition le paye pour confesser les étrangers qui paraissent ici. Bien que je doive le supporter pour ne pas me brûler les doigts, je vous dois ce conseil pour le vin que je vous ai servi.

— Merci, l'ami, dit Andrea à haute voix. Votre vin est un peu trouble, mais sain. Bonjour!

Il revint à sa place et dit à son obligeant voisin :

— Venez, signor. On ne nous voit pas ici d'un bon œil. A ce que j'ai pu remarquer, on vous tient pour un espion. Allons ailleurs continuer notre connaissance.

L'étroite face du juif blémit.

— Par Dieu, on me méconnaît. Mais je ne puis en vouloir aux gens de se tenir en garde, car Venise fourmille des limiers de la seigneurie. Mes affaires, poursuivit-il, lorsqu'ils étaient déjà sur la rue, me conduisent en un si grand nombre de semblables débits, que cela donne à penser que je m'occupe des secrets d'autrui. Que Dieu m'accorde cent ans de vie! Que m'importent les affaires des autres? Payez-moi ce que vous me devez, et pas un mot de plus.

— Je pense pourtant, signor... Votre nom?

— Samuele.

— Je pense pourtant, signor Samuele, que vous avez trop mauvaise opinion de ceux qui, pour le bien de l'État, épient les plans et les dessins des citoyens et mettent à jour les conspirations ourdies contre la république avant qu'elles ne puissent nuire.

Le juif s'arrêta, saisit l'autre par la manche et le regarda fixement.

— J'aurais dû vous reconnaître, dit-il, savoir que vous ne pouviez être tombé par hasard dans cette misérable gargotte, et que j'avais un collègue à saluer en vous. Depuis quand en fonction?

— Moi? depuis après-demain.

— Hé! vous moquez-vous?

Traduit de l'allemand de Paul HEYSE,
Par Jules HABANS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES BAINS D'EMS.

La saison d'Ems a commencé de la façon la plus brillante; une foule aristocratique s'y donne rendez-vous de tous les points de l'Europe; les plus beaux noms de la noblesse cosmopolite figurent sur la liste des nouveaux arrivants. Le catalogue des voyageurs ressemble au livre d'or de Venise.

Ems est une de ces *parvenues* qui n'était, il y a peu d'années, qu'une bourgade oubliée sur la carte, et qui rivalise aujourd'hui d'éclat et de popularité, avec les plus fréquentées des villes thermales de l'Allemagne.

Il est certain que les propriétés médicales de ses sources alcalines sont loin d'être étrangères à la faveur dont elle est l'objet. Les eaux d'Ems exercent, en effet, une puissante et salutaire influence sur les affections chroniques des organes respiratoires, ainsi que sur les maux causés par la débilitation résultant de causes morales ou physiques.

Mais la principale séduction qui attire chez elle les touristes et les riches oisifs en quête de distractions mondaines et d'agréables passe-temps, c'est l'écho des plaisirs entraînants qu'on y goûte, des concerts, des spectacles, des bals, au milieu desquels retentit l'enivrante polka des louis d'or.

Dans peu de jours s'ouvrira la saison théâtrale. La troupe des *Bouffes-Parisiens* doit y donner, pendant le cours de l'été, des représentations suivies, et l'on annonce que les pèlerins de cette cité charmante, la Capoue de l'Allemagne, jouiront de la primeur d'une bluette parisienne qui a pour titre : *les Chaînes de fleurs*.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Nous remarquons avec plaisir que les costumes de campagne, exécutés par nos meilleures couturières, sont d'une grande simplicité de garnitures : on réserve les ornements luxueux pour les toilettes de visite et les robes de soirée. Certaines étoffes, telles que : le mohair, l'alpaga, la mexicaine, la toile de lin, le piqué, etc., destinées aux robes de voyage, sont ornées tout simplement d'un haut volant ourlé ou de ruches plissées assorties ; en revanche, les peignoirs blancs ont un grand luxe de broderies. La lingerie riche est plus en faveur que jamais.

Nous avons vu cette semaine, dans les ateliers de madame *Plé-Horain*, 19, rue Louis-le-Grand, des vêtements, robes et chapeaux, dont nous allons essayer la description.

Premièrement, une robe de mohair gris cendré, garnie tout autour de la jupe d'un large biais de même étoffe, corsage montant et uni, manches à coudes, grand collet pareil garni de même. Chapeau rond, forme *Stella*, de paille blanche, ruche ponceau à l'intérieur ; sur le bord de la passe, une coquille de dentelle noire avec pouff de coquelicots et épis de blé naturel, torsade de rubans ponceau et noir tombant par derrière.

Deuxième toilette de promenade : robe de foulard Shang-haï, couleur havane, ornée dans le bas de trois rangs de tuyauté de taffetas noir, corsage à basque et manches longues garnies de même. Chapeau de paille cousue, orné en dessus par des ruches doubles de crêpe ponceau, avec volant de dentelle noire autour des ruches, bavolet du même crêpe recouvert de dentelle, intérieur de coquelicots et de blonde blanche, brides ponceau.

Troisième toilette de taffetas lilas à pois chinés noirs, garniture de guipure appliquée posée à plat sur deux rangs ; entre les deux guipures, un courant de broderie de soutache de soie noire. Camail de même étoffe avec guipure appliquée, broderie de soutache et haut volant de guipure. Chapeau de crin blanc orné de crêpe maïs et de fleurs d'Arum, bavolet de crêpe et dentelle, intérieur bouillonné de crêpe et blonde, brides maïs.

Une toilette de soirée est de foulard fond blanc, à mille raies roses ; elle est garnie à la jupe, au corsage et aux manches, par des ruches doubles de taffetas rose et de tulle illusion ; les ruches posées sur la jupe forment des coquilles ; elles se complètent par des nœuds de ruban. La coiffure est d'azaléas rose et blanc avec traîne de feuillage.

Une autre toilette est de mousseline brochée de fleurs bleues ; elle est tout unie avec large ourlet dans le bas ; une ceinture corselet de taffetas bleu, tombant en écharpe de côté, maintient le corsage qui est froncé, montant jusqu'au cou et garni d'une ruche de valenciennes ; les manches sont longues, ouvertes avec des sous-manches de dentelle.

Madame *Plé-Horain* prépare, pour Bade et pour Vichy, des toilettes de soirée garnies de fleurs : ces toilettes sont de tulle ou de tarlatane.

Les garnitures de fleurs sont créés par madame *Léontine Coudré*, maison *Tilman*, rue Richelieu, 104. Elles se composent de guirlandes que l'on pose de chaque côté pour retenir soit une double jupe, soit des bouillons de tulle ; des groupes de bouquets détachés sont posés à la taille et aux manches ; les coiffures sont assorties. Toutes les fleurs conviennent à ce genre d'ornementation. Les violettes mélangées de traînes de lierre, les volubilis, les géraniums, les *roses perdues* dans de la mousse ou des herbes légères, les glycines, les clématites, les primevères, etc. Lorsque la toilette n'est pas ornée de fleurs à la jupe, on choisit pour soirées d'été les coiffures *ombellines*, récentes et gracieuses créations de notre habile fleuriste madame *Léontine Coudré*.

Les costumes de bains de mer se font cette année de laine blanche, flanelle, alpaga, ou poil de chèvre. Une casaque, très-longue, accompagne le pantalon.

La maison *Lassalle*, 37, rue Louis-le-Grand, vient d'expédier une quantité de ces costumes : on les fait broder de soutache pour les rendre plus gracieux, et on garnit les bords par une ruche de laine de la nuance de la soutache. Un petit chapeau de toile cirée termine le vêtement.

La maison *Lassalle* a fait faire des *camails capeline* de bords de mer d'un goût charmant. Ils sont de cachemire rouge, bleu, violet ou blanc, brodés de dessins hiéroglyphiques de noir. Le capuchon est à revers ; il enveloppe bien le cou, sa forme est gracieuse.

La même et intelligente maison a fait exécuter des vêtements complets : jupe, veste et gilet de flanelle algérienne rayée, de tissu poil de chèvre, ou alpaga, dont toutes les femmes voudront se munir avant leur départ.

Les foulards à mille raies sont très-recherchés. Ils servent à exécuter aussi bien des toilettes simples que des toilettes parées. La manière dont on les orne établit seule la différence.

Nous voyons au *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, une grande quantité de fonds blancs à mille raies roses, bleues, lilas, groseilles, oranges, bois, noires, vert prince de Galles etc. On peut faire ces robes toutes simples avec un effilé pour ornement; autour du camail on remplace l'effilé par une frange analogue.

Si l'on veut obtenir un costume plus élégant on emploie les ruches, les chicorées ou les plissés en ruban assorti à la couleur de la rayure. Nous voyons une quantité de robes dans ce genre, chez nos couturières les plus en renom. Le foulard semé de petites pâquerettes fait à peu près le même effet et s'orne de la même manière. On porte pour soirée d'été des foulards unis en nuances claires, rose bleu, orange, blanc laiteux, lilas pervanche; sur ces robes on doit poser des dentelles noires, que l'on fronce et que l'on dispose en ornements formant tunique ou volants ondulés. Le foulard, décidément en grande faveur, abonde en dispositions nouvelles dont le *Comptoir des Indes* a toujours les primeurs dans ses magasins.

Le mohair, le barége anglais, la popeline d'Irlande, font un effet charmant dans les nuances mélangées gris, noir, blanc et lilas, que l'on emploie pour deuil et demi-deuil.

La maison *Saran*, à la *Scabieuse*, rue de la Paix, 10, obtient beaucoup de succès en ce moment avec ces ravissantes étoffes. Nous citerons encore les grenadines quadrillées et à rayures espacées de filets lilas ou blancs, et les mousselinettes à fleurs damassées, toutes robes que la mode recherche, deuil ou non deuil. Les confections de la *Scabieuse* ont un cachet à part, on sait quelle clientèle d'élite fréquente cette importante maison : réputation oblige. Les rotondes garnies de guipure et franges, sur cachemire blanc ou violet, sont d'une parfaite distinction. Les paletots noirs, entourés d'effilés ou de doubles ruches, sont moins habillés, mais également bien portés.

La *Scabieuse* a des châles de fantaisie qui sont sa propriété particulière, dont les dispositions nous plaisent beaucoup. Il y a des écossais en barége et grenadine, à carreaux croisés, gris, blancs et lilas, d'une charmante fantaisie; les châles décorés de broderie en teintes plates et entourés de hauts volants de dentelle *Yak* se porteront toute la saison et vont avec toutes les toilettes.

N'oublions pas de désigner des chemisettes et des canezous de mousseline ou batiste, brodés au point russe en laine noire; c'est une lingerie de deuil extrêmement seyante, que l'on peut porter aussi en toilette de matin avec des vêtements de couleur; elle a du charme et surtout de la distinction.

La parfumerie de la *Reine des abeilles*, maison Violet, rue Saintt-Denis, 317, ne doit pas être oubliée par nos chères voyageuses, elle est la gardienne de leur beauté. Tous les produits de la *Reine des abeilles* sont devenus célèbres, il n'est point nécessaire d'en faire l'éloge.

Nous rappellerons seulement ceux qui nous paraissent indispensables pendant la saison d'été. C'est d'abord le baume de violettes d'Italie, pommade fondante que la chaleur n'altère jamais, ensuite la *crème froide mousseuse*, secret de beauté pour rafraîchir la peau. Nous conseillons l'usage de la crème Pompadour qui prévient les rides et conserve au teint sa fraîcheur, enfin nous pensons que rien n'est plus parfait à cette époque que l'*acidule de violettes*, bain de fleurs rafraîchissant.

Nous l'avons dit souvent, l'emploi de la parfumerie est un moyen certain de s'embellir, mais il ne faut se servir que de la très-bonne parfumerie et se méfier complétement de celle qu'on ne connaît pas. On remarquera que nous citons des noms dignes de confiance. La maison Violet a fait ses preuves, et tout ce qui est revêtu de son cachet est de qualité supérieure. Ceci est incontestable.

Bientôt nous irons chercher nos détails de modes dans tous les pays, car chaque jour nos élégantes abandonnent la capitale. Déjà la cour est à Fontainebleau ; on se réunit partout excepté à Paris ; Vichy, Ems, Bade, Biarritz, Dieppe, Uriage ont ouvert leurs salons. Nos toilettes partent dans des caisses énormes, mais nous les voyons avant leur départ, et ces fugitives se laissent admirer et dessiner.

Nous rendrons compte dans notre prochaine revue de beaucoup de toilettes pour lesquelles on travaille en ce moment. Tout nous fait espérer une brillante saison d'été, productive à l'industrie et fertile en plaisirs.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 711.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau de paille, garni de taffetas dessous, avec le bord retroussé droit.

Sur le devant est une touffe de plumes ayant, au milieu une touffe de roses.

Une plume blanche est rejetée en arrière.

Toilette complète, écharpe et robe, de gaze de Chambéry blanche avec semés de bouquets, garnie de taffetas et de ruches en pique.

Corsage à pointe, décolleté en cœur devant et rond derrière. Le décolleté est garni d'une bande de taffetas bordée d'une petite blonde de chaque côté.

La manche est à coude très-marqué et presque droite devant ; des bandes de taffetas ayant la forme du décolleté simulent des jockeys et parements.

A 12 centimètres au-dessus du bord de la jupe se trouve une bande de taffetas large de 30 centimètres sur laquelle est une ruche, froncée *en piques*, de gaze pareille à la toilette.

Une large écharpe de gaze à bouquets est encadrée d'une bande de taffetas.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de crêpe, la passe tendue dessus est froncée dessous. La tête est froncée en coulissés.

Un ruban de taffetas recouvert de blonde bouillonnée sépare la tête de la passe et la tête du bavolet.

Une touffe de muguets garnit le dessus. Même garniture dessous. Brides de taffetas.

Robe de foulard garnie de biais de taffetas et d'effilés de soie noirs.

Le corsage forme gilet boutonné devant ; il est à pattes derrière. Trois biais de taffetas et un effilé sont posés de manière à figurer la veste. Ces ornements se continuent sur les pattes de derrière.

La manche, demi-plate, ouvre un peu en pointe devant, le jockey et le parement sont figurés par les ornements.

La jupe est garnie de trois biais et d'un effilé noirs.



Courrier de Paris.



Que fait-on à Paris depuis les fameuses courses du bois de Boulogne? Y pense-t-on encore, à ces courses? Les a-t-on oubliées? Les blessés, c'est-à-dire les parieurs vaincus, ont-ils pansé leurs blessures? Est-on venu à bout de compter le chiffre des sommes perdues et conséquemment des sommes gagnées? Est-il vrai que les paris se sont-ils élevés jusqu'à des millions de francs? Et l'on parle de la Bourse? Et l'on flagelle les joueurs? Parier sur la rente ou risquer sa fortune sur la croupe d'un cheval, cela diffère-t-il beaucoup? N'y a-t-il pas un meilleur emploi à faire de son argent?

Je me suis déjà assez nettement expliqué à cet égard, disant le pour et le contre, pour qu'il soit besoin que j'y revienne aujourd'hui. Enfin! il faut être de son temps! en accepter les mœurs, applaudir et s'amuser comme autrui. C'est la meilleure façon de se tirer honorablement d'affaire, et c'est le parti que nous prenons.

Entre les élections d'un côté, les courses du bois de Boulogne de l'autre, il y a eu de la place pour quelques mariages, et ces mariages ont assez d'éclat pour que je vous les cite.

C'est, d'abord, le mariage de M. le marquis de Sabran avec mademoiselle de Chevreuse, qui vient d'être célébré à la chapelle de la Nonciature, et tout le faubourg Saint-Germain y assistait. Une particularité de ce mariage est que M. de Sabran, engagé dans les zouaves pontificaux, portait l'uniforme de son régiment. La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes mariés par Mgr Chigi, nonce du pape.

Le second mariage est celui de M. le comte de Caraman avec mademoiselle Louise de Graffenried-Villars. On sait que les Caraman sont les descendants de P. Riquet, l'illustre créateur du canal du Languedoc, et, par un mariage, ils possèdent la principauté de Chimay depuis 1750.

Troisième mariage : M. de la Guéronnière, neveu du sénateur, a épousé une américaine, mademoiselle Mummy, de la Nouvelle-Orléans; il avait pour témoins ses deux oncles : l'un sénateur, l'autre préfet.

Au revers de ces trois médailles de miel, voici un deuil pour la haute société parisienne.

Madame la marquise de Crillon est morte : les gens du monde admiraient son esprit; les pauvres bénissaient sa générosité. Riches et pauvres la regretteront longtemps. Madame la marquise de Crillon était la fille du marquis d'Herbouville, pair de France, et de mademoiselle d'Argenteuil; elle avait épousé en 1810 le marquis de Crillon, frère du duc, ancien général de brigade et pair de France. De ce mariage sont issues deux filles : madame la comtesse de Gontaut-Biron, d'abord princesse de Clermont-Tonnerre et madame la duchesse de Polignac.

Oublions que nous venons de suivre ce convoi illustre; reprenons le chemin ou le fil des mariages pour arriver à vous raconter une aventure d'enfant gâtée et d'enfant terrible mariée à un vieux colonel. Le colonel B..., qui avait passé toute sa vie dans les camps, s'était avisé, il y a quelques années, d'épouser une toute jeune femme, une enfant, plus espiègle que méchante, plus naïve que coquette, et dont les dehors en apparence compromettants pour le bonheur du colonel, ne sont au fond que des malices et des étourderies. Toujours est-il que le colonel a eu, comme on dit, du fil à retordre avec elle.

Voici comment elle débuta avec lui, dit-on, le lendemain de ses noces :

Le colonel avait une certaine faiblesse, bien pardonnable, pour un magnifique chat angora né et élevé dans la maison. Dès le matin madame B... avait enlevé le pauvre animal pour le cacher dans une armoire. Inquiétude et doléance du vieux militaire sur la disparition de sa bête favorite; tous les coins de la maison avaient été explorés; tous les domestiques parcouraient le quartier, demandant, s'informant, ne trouvant rien. — Pauvre chat! pauvre colonel! heureuse femme qui riait impitoyablement au nez de son mari, glosant sur son infortune irréparable...

— Mais vous le retrouverez, votre chat, répétait-elle, tout en s'habillant pour sortir...

— C'est fini!... exclamait douloureusement le colonel.

— Vous le retrouverez, répondait la malicieuse enfant. Mais, je suis prête, colonel, dépêchez-vous; où est mon manchon?

— Où est mon chat?... reprenait le colonel.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre chat: donnez-moi mon manchon; a-t-il disparu aussi? — Mais, colonel, aidez-moi donc à le trouver...

Alors le colonel se remuait galamment, allant de droite et de gauche, furetant partout, et cherchant son chat plutôt que le manchon.

— Regardez donc dans cette armoire, fit nonchalamment la jeune femme en s'arrangeant devant la glace; il y est..

— Mon chat?

— Non, mon manchon...

Alors le colonel ouvrit l'armoire et poussa un horrible cri de douleur, pendant que madame B... se jetait dans un fauteuil riant aux éclats.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle...

— J'ai la figure déchirée... mais je le tiens...

— Quoi? mon manchon...

— Non, mon chat; mais j'ai la figure en morceaux...

En effet, la malheureuse bête enfermée là depuis plus de deux heures, sauta avec colère sur le pauvre colonel au moment où il ouvrit l'armoire et lui enfonça profondément les griffes dans le visage.

— Tenez, mon cher ami, reprit madame B... j'ai retrouvé mon manchon, sortons...

— Mais je ne le puis dans cet état...

— Alors je sortirai seule...

Et elle partit riant à gorge déployée de la mésaventure de son mari. — C'est ainsi qu'elle débuta dans le mariage.

Il n'en fut que cela, d'ailleurs.

Aussi bien que je viens de parler mariage et vieux soldat, l'occasion me paraît excellente pour vous rapporter



l'étrange histoire qui a été racontée, ces jours derniers, au tribunal de première instance de la Seine.

Tel romancier de notre temps, le plus grand parmi les plus grands de tous, car il y en a des quantités de très-grands, eût mis en scène une pareille histoire que vous l'eussiez traitée d'invraisemblable. Un voyageur quelconque vous eût raconté qu'il a rencontré dans ses pérégrinations un personnage pareil à ce Loustaunau que vous eussiez accusé ce voyageur de faire comme tous les voyageurs : « A beau mentir qui vient de loin! »

Or ce n'est ni un romancier, ni un voyageur : c'est un avocat en robe noire qui a raconté au tribunal l'histoire de Loustaunau : doutez-vous qu'elle soit vraie alors? Depuis quand les avocats ont-ils assez d'imagination pour marcher sur les traces de MM. les romanciers, et assez peu l'habitude de ne pas dire exactement et toujours la vérité, pour vouloir faire concurrence aux voyageurs?

Or, il s'agit d'un rubis réclamé par les héritiers de Loustaunau, et qu'ils évaluent à 600 000 francs, tandis que les détenteurs dudit rubis qui le mésestiment à 6000 francs se refusent à rendre, en invoquant la prescription. Ce qui prouve bien, en tout cas, que le rubis existe; et, ce qui est certain, c'est que le tribunal a donné raison à ceux qui refusent de rendre le rubis. Un de ces jours nous le verrons exposé comme une curiosité. Quoi qu'il en soit, voici l'histoire racontée au tribunal par l'avocat des héritiers Loustaunau :

Pierre Loustaunau, a dit Me Varin, est né dans un petit village des Pyrénées. En 1777, l'année qui suivit celle de la déclaration d'indépendance des États-Unis, l'année où Franklin vint en France pour demander au roi Louis XVI des hommes et de l'argent, Loustaunau fut séduit, comme toute la jeunesse française, par la perspective de la gloire à conquérir au delà des mers, et par l'attrait des aventures lointaines; il voulut partir pour l'Amérique et se rendit dans un port de mer où il espérait trouver un vaisseau sur lequel il pût s'embarquer.

Des difficultés retardèrent son départ : ne pouvant aller en Amérique aussi promptement qu'il le voulait. Loustaunau, dont le caractère fougueux ne peut supporter l'attente, apprend qu'un vaisseau va faire voile pour les Indes, emportant un envoyé du roi chargé de conclure avec un important empire de l'Indhoustan un traité d'alliance offensive et défensive contre les Anglais. Loustaunau prend passage sur ce bâtiment, et arrive, après une heureuse traversée, dans un petit port, à peu de distance de Bombay, sur le territoire des Mahrattes, dont les vastes possessions s'étendaient d'une mer à l'autre et occupaient toute la partie moyenne de la presqu'île.

L'empereur des Mahrates venait de périr assassiné; deux princes se disputaient la régence. L'un d'eux, déjà battu plusieurs fois, avait appelé les Anglais à son aide; l'autre était soutenu par le roi de France. Loustaunau demanda à l'envoyé du roi Louis XVI une lettre de recommandation pour l'officier européen, un Portugais, qui commandait les troupes de celui-ci.

Repoussé à cause de sa jeunesse, Loustaunau n'en suivit pas moins l'armée comme volontaire. Dans un combat où les Anglais, cernés de toutes parts, allaient cependant échapper aux Mahrattes mal conduits par leur général, Loustaunau obtint du prince régent, en répondant du succès sur sa tête, quelques cavaliers et quelques pièces de canon; il avait découvert une position qui dominait celle de l'ennemi, et du haut de laquelle il l'écrasa complètement.

Ce triomphe valut à Loustaunau un cheval tout harnaché, un sabre précieux et une bourse de 5000 roupies; il avait désormais la faveur du prince régent, et dans la campagne suivante il était mis à la tête d'un corps de 2000 hommes.

Il contribua encore puissamment au gain d'une grande bataille dans laquelle une volée de mitraille lui mutila la main gauche. Il se fit mettre une main d'argent : la première fois qu'avec cette main il parut à la tête de ses troupes, un prêtre indien, une sorte de devin, se jeta à genoux devant son cheval, s'écriant que les destins étaient accomplis; qu'il était écrit que l'empire des Mahrattes arriverait à son plus haut degré de puissance lorsque ses armées seraient conduites par un homme des contrées lointaines de l'Occident, qui aurait une main d'argent et qui serait invincible.

Dès lors Loustaunau fut considéré comme un homme extraordinaire.

Le prince régent lui donna un palais, devant la porte duquel s'élevaient deux immenses mains d'argent; de toutes parts Loustaunau recevait des diamants et des pierreries.

Pendant dix-huit ans il fut le plus grand personnage de l'empire, après le prince régent, et il lui arriva plus d'une fois de commander des armées de 50, 60 ou 80,000 hommes.

Malgré l'éclat qui l'environnait, le souvenir de la patrie absente se représentait souvent à l'esprit du généralissime des armées marhattes; il avait épousé une Française, la fille d'un officier qui était venu dans l'Inde pour chercher fortune; sa femme ne faisait que le stimuler dans son désir de revoir la France.

Loustaunau annonça son départ, et quoi qu'on fit pour le retenir, il partit.

Mais au moment où il avait mis le pied sur le vaisseau qui devait le ramener dans sa patrie, la fortune n'était plus avec le général Loustaunau. La traversée fut périlleuse, et Loustaunau n'échappa au naufrage de l'Océan que pour assister à celui de ses richesses.

Il avait envoyé en France, par l'intermédiaire d'un négociant de Chandernagor, une somme de 8 millions de francs; cette somme convertie en assignats, ne représenta bientôt plus que 220,000 fr.

Loustaunau acheta des forges sur les frontières d'Espagne et se mit courageusement au travail; en 1808, ces forges furent incendiées par un parti de guérillas espagnoles.

C'est alors qu'il songea à vendre les dernières pierreries qu'il avait conservées, et entre autres un rubis comme une noisette, présent d'adieu du prince régent des Mahrattes.

Loustaunau vint à Paris et remit ce rubis à M. Lépine, avec charge de le vendre.



De retour à ses forges, Loustaunau y fut fait prisonnier par des partisans espagnols; jeté en prison dans une petite île de la Mediterranée, il parvint à s'évader, gagna un vaisseau à la nage, arriva en Égypte, puis en Syrie, où. après tant de malheurs, il perdit la raison.

Il fut recueilli par un riche marchand Levantin. Dans ses moments de lucidité, Loustaunau racontait ses aventures; et quand il parlait en pleine raison, on croyait sa tête encore plus égarée que dans ses divagations les plus étranges. Enfin on se décida à écrire en France.

Un des fils de Loustaunau, capitaine adjudant-major dans la garde impériale, blessé à Waterloo, se trouvait à Tarbes, consigné et en demi-exil; recherché pour ses opinions par le gouvernement de la Restauration, aussitôt qu'il sut ce qu'était devenu son père, il partit pour aller le rejoindre et le soulager dans son malheur.

Lady Esther Stanhope, cette femme extraordinaire que Lamartine a dépeinte dans son *Voyage en Orient*, entendit parler de Loustaunau et voulut le voir.

Lady Stanhope croyait qu'un lien mystérieux rattachait chaque être humain à l'une des étoiles qu'elle voyait briller au ciel; elle croyait lire la destinée de chaque homme dans les lignes de sa main ou la forme de son pied.

En même temps que le général Loustaunau, elle vit son fils. Celui-ci lui rappela un officier anglais qu'elle avait aimé autrefois. Il lui vint à l'esprit que l'existence du capitaine Loustaunau et la sienne étaient liées par une attache surnaturelle; elle en acquit la conviction en inspectant au ciel les deux étoiles qui présidaient à la destinée de Jean-Baptiste Loustaunau et à la sienne.

Elle emmena dans son palais Loustaunau et son fils; celui-ci mourut quelques années après; lady Stanhope ne lui survécut que peu de temps.

Le général Loustaunau se trouva encore une fois abandonné et réduit à la plus affreuse misère. Enfin il fut recueilli dans un hospice français, où il termina, deux années plus tard, son étrange et fantastique existence.

Aujourd'hui ses représentants étant dans la plus affreuse misère, réclamaient le dépôt fait par leur père et grand-père.

C'est à dérouter les chroniqueurs, que de rencontrer sous la langue des avocats de si ravissantes histoires! Comment voulez-vous, dussions-nous remuer tous les coins de Paris, que nous rencontrions nulle part, rien d'aussi étrange que cela à raconter? Heureux celui qui trouve cette bonne fortune dans son imagination. Pour moi, j'en défie un romancier ou un chroniqueur quelconque. Nous sommes faits pour le terre à terre, et c'est déjà bien joli que nous n'allions pas plus bas encore que le terre à terre. Il nous reste pour extraordinaire les prouesses courageuses de Crocket, le dompteur de bêtes; je dis prouesses *courageuses*, car il y en a qui ne sont tout simplement que fanfaronnes, et point n'est besoin de s'en occuper. La plus belle phrase qu'on puisse écrire sur le compte de Crocket, c'est, quand on veut parler de lui, de pouvoir dire : Crocket vit encore! car ce diable d'homme fait tout ce qu'il faut pour que l'on convertisse son nom en un participe de verbe. Mais les bêtes ont peur de lui. La peur qu'on inspire est décidément une grande chose dans la vie!

X. Eyma.

VARIÉTÉS.



NOUVELLE-GUINÉE.

Le docteur Friedmann vient de publier, dans un des derniers numéros du *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*, des détails intéressants recueillis sur les Papous dans une expédition faite en 1857 sur le vapeur l'*Etna*, par ordre du gouvernement hollandais, sur les côtes nord-ouest de la Nouvelle-Guinée. Nous en extrayons les passages suivants :

« Le ménage du Papou est très-simple. Il se compose de vases en noix de cocos, de paniers de diverses dimensions qu'il tresse avec des fibres de pandanus et de rotang. On trouve aussi dans sa hutte des vases de bambou dans lesquels se conserve le tabac, des nattes et des coussins de couleur qui lui servent pour s'asseoir et pour dormir, et des blocs de bois en forme de chaise, évasée à leur bord supérieur, et qui sont travaillés avec un certain art. La batterie de cuisine comprend encore des pots de terre, des poêlons de fer que le commerce apporte dans ces contrées sauvages, des cuillers de bois qui servent à la préparation de la fécule de sagou, d'autres cuillers de nacre de perle et de coquillage, et de petits couteaux.

» La nourriture des Papous se compose principalement de poisson et de sagou. Ils ajoutent aussi quelquefois à leur ordinaire la chair de quelques animaux que la chasse leur procure, les racines et les fruits de diverses plantes qu'ils cultivent. La mode de fumer de grands cigares est générale parmi eux; quelques chefs seulement mâchent le tabac.

» La propriété du sol ne repose pas, chez les Papous, sur un principe fixe. Chacun prend où il lui convient un morceau de terre, et tant qu'il le cultive, il en est regardé comme le légitime possesseur. Veut-il défricher une portion de forêt, il abat les arbres, les laisse sécher sur place, puis il y met le feu, et les cendres restent sur le sol. On creuse alors dans ce terrain de petits trous où sont déposées les semences des plantes à cultiver. Le champ rendu ainsi productif est ensuite entouré d'une barrière de pieux qui sert de protection contre les animaux sauvages.

» A la chasse, on se sert du trait et de l'arc. Les grands animaux sont pris aussi au lasso et dans les fosses. Pour prendre le casoar, on le chasse vers une éminence derrière laquelle se trouvent quelques chasseurs, prêts à l'assaillir dès qu'ils sont assez près. Le casoar se retourne aussitôt, mais il ne peut courir qu'avec peine en descendant, et il devient ainsi la proie de ceux qui le traquent. Pour la pêche on se sert aussi de l'arc et de flèches pourvues de quatre pointes. Les Papous ont aussi une arme en forme de trident, qu'ils plongent d'une main sûre dans l'eau pour en percer le poisson. Dans les lacs parfaitement paisibles, ils jettent aussi de



petits sacs remplis de plantes narcotiques, douées de la propriété d'étourdir le poisson, qui vient surnager à la surface et se faire prendre.

» Le sultan de Tidor exerce son autorité sur les habitants de Dorey et les localités voisines, en sorte que les institutions politiques et sociales des Papous de ces districts ont pu perdre beaucoup de leur originalité. Pour étudier les races qui n'ont été encore que peu soumises au contact des peuples étrangers, il faudrait pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays, ou au moins apprendre à connaître de plus près les habitants de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, ce qui n'arriva pas à l'expédition hollandaise. Maintenant, quant à ce qui concerne le pays de Dorey, chaque village est régi par un chef qu'institue le sultan de Tidor. Comme investiture, ce chef (*korano*) reçoit un turban; il remet chaque année à son chef une somme déterminée, sans avoir le droit de lever pour son compte des taxes sur les habitants des villages. Les revenus du korano se réduisent par là même à des dons volontaires. Dans la maison, le père de famille est un maître absolu, et on lui obéit aveuglément. La condition des femmes n'est pas brillante; elles sont les esclaves de leurs maris, et outre les travaux domestiques elles sont chargées d'une grande partie de la culture des champs et de la pêche. Lorsqu'un crime a été commis, les plus anciens du village se rassemblent, et déterminent d'après les usages reçus la peine encourue, qui est aussitôt subie par le coupable. Pour un meurtre c'est la peine de mort qui est infligée, et c'est aux parents de la victime que l'exécution est confiée. Les blessures volontaires sont punies par une amende; le vol aussi par une amende et la restitution des objets volés. On se marie aussi de bonne heure que possible. Le jeune homme fait connaître ses projets aux parents de la personne sur laquelle il a jeté les yeux, et ceux-ci déterminent la valeur de la dot que doit fournir le mari, laquelle consiste en esclaves et en un grand nombre d'articles divers. Après cela, les amants se rendent avec les parents devant le *karwar* (image du dieu), la femme donne à l'homme un peu de tabac, celui-ci tend sa main droite à la femme, et l'union est formée pour toute la vie. Souvent il arrive que deux familles fiancent leurs enfants l'un à l'autre, quand ceux-ci sont encore mineurs. Dans ce cas la dot, car c'est principalement de cela qu'il s'agit, est en partie livrée d'avance; mais les familles restent complétement étrangères l'une à l'autre, jusqu'à ce que le moment des noces soit arrivé.

» Les femmes, en général, accouchent sans trop de peine, comme il arrive chez tous les peuples qui suivent l'état de nature. Quand il naît un enfant, le frère aîné du père a, outre les parents, un droit sur l'enfant; mais à la mort de ce frère c'est à la sœur aînée de la mère que ce droit est transmis. Le père ne se presse pas de donner un nom à l'enfant qui plus tard le change souvent pour en prendre un autre. Il est rare que quelqu'un conserve toute sa vie le nom qui lui a été donné pendant sa jeunesse. Lorsque a lieu un de ces changements de noms, tous les habitants du village en sont informés, car on regarde comme un affront d'appliquer à quelqu'un un nom qu'il ne porte plus.

» A la mort d'un chef, toute la population du village se rassemble dans la maison mortuaire. On lave le corps, on l'enveloppe d'une toile de coton blanche, et on le porte en terre. La fosse a environ cinq pieds de profondeur, et le corps est couché sur le côté, l'oreille droite sur une écuelle de terre. Lors de l'ensevelissement, le karwar est accablé de reproches comme l'auteur de la mort. Des armes et quelques objets de parure sont placés près du corps, et le tombeau est entouré d'une clôture, et comme d'une sorte de petit toit en feuilles de palmier. On ne célèbre de fêtes qu'aux funérailles d'un très-petit nombre de personnes de distinction.

» A la mort d'un homme ou d'une femme, les parents réclament souvent les orphelins, et particulièrement les filles. Ce n'est cependant point par amour ou par un motif louable qu'ils agissent ainsi, mais par intérêt, car les garçons doivent travailler pour les grands parents, tandis que, pour leurs fiançailles, les jeunes filles obtiennent une dot qui devient la propriété du parent qui est considéré comme leur propriétaire.

» Les maladies auxquelles les Papous sont sujets consistent principalement en fièvres intermittentes, en affections d'entrailles et catarrhes. Une grande partie de la population est en proie à une lèpre dégoûtante (*l'ichtyosis*), qui est engendrée par la malpropreté et par l'alimentation exclusive de poissons et d'amphibies. Les remèdes auxquels ont recours les naturels se composent de décoctions de feuilles, de fruits et de racines. Pendant le froid de la fièvre, on expose le malade en plein soleil, ou dans la maison à peu de distance du feu; pendant la période du chaud on cherche à le rafraîchir par des douches. Les moyens employés n'apportent-ils aucun soulagement, il faut alors attribuer la maladie à l'influence de quelque mauvais esprit (*manoël*). Dans ce cas les anciens du village viennent tenir conseil au sujet du malade. Lorsqu'ils déclarent la maladie incurable, le malheureux est abandonné à son sort.

» En somme on peut considérer comme salubre le pays de Dorey, ainsi qu'en général les contrées montagneuses de la zone tropicale. Pendant un mois de séjour qu'y fit l'expédition, sur un équipage de quatre cents hommes, il n'y eut à Berri-Berri que deux cas de maladie chez des soldats javanais, dont l'un mourut et l'autre se rétablit.

» Les Papous sont très-amateurs des fêtes, dans lesquelles ils se livrent aux chants et à la danse. A l'occasion d'un changement de nom, le porteur d'une nouvelle dénomination donne à ses parents et à ses amis un repas où l'on chante pendant deux nuits entières. Une autre fête plus religieuse a lieu lorsque l'on sculpte un nouveau *karwar*. Une noce est quelquefois l'occasion d'une fête et deux jours avant l'accomplissement de la cérémonie, les hôtes se réunissent chez les parents de la fiancée, pour se divertir par des danses et de la musique. Du sagou, de la charcuterie, des poissons et des fruits de toute sortes forment le menu ordinaire de ces réunions. Les hôtes s'asseyent les jambes croisées sur le sol; les plus distingués d'entre eux sont servis sur des assiettes de terre, et les autres sur des feuilles de pisang. C'est en outre aux jours de fête que, pour la première

fois, on taille les cheveux aux enfants, qu'on leur donne des vêtements, ce qui n'arrive pas avant la dixième année, et que l'on commence la construction d'un nouveau logis.

» La plus grande des fêtes est celle que l'on célèbre au retour d'une expédition guerrière heureusement terminée, surtout quand un meurtre commis sur un habitant du village y a donné lieu. Les combattants qui reviennent de la bataille annoncent de loin leur heureuse arrivée aux sons d'une conque marine en guise de trompette. Dans le village, ils s'arrêtent devant la maison jadis habitée par la victime pour remettre la tête du meurtrier aux parents, qui la reçoivent avec des transports d'allégresse, après quoi tous se mettent à danser autour de ce trophée. Au retour des envoyés qui portent le tribut au sultan de Ternate, on célèbre aussi une fête.

» Les instruments de musique dont les indigènes se servent pour leurs danses consistent en flûtes de bambous, en timbales (*robrak*) de grandeurs diverses ornées de sculptures et de peintures à la surface inférieure, recouvertes à la partie supérieure d'une peau de serpent ou d'iguane. Quelquefois ils ont recours au *gon-gong* que leur procure le commerce extérieur.

Les idées religieuses des Papous sont encore très-obscures et très-erronées. On admet chez eux l'existence d'un être bienfaisant et d'un méchant, mais c'est principalement au dernier que l'on rend un culte pour l'engager à détourner le mal qu'il destine à l'homme. Les images de bois que nous avons désignées plus haut sous le nom de karwar ne sont aucunement des représentations de la divinité, mais de personnes décédées que l'on honore et prie comme des sortes de saints. Il y a par suite des karwars des deux sexes, qui sont dressés sur les cases comme des patrons protecteurs. A-t-on quelque faveur ou quelque conseil à demander au karwar, on se place devant l'image, et on lui offre des présents qui consistent en tabac, en morceaux de cotonnade et en corail. Le suppliant expose alors son affaire et sollicite la bienveillance du karwar. Pendant l'opération, le fidèle vient-il à tousser, à éternuer, ou éprouver quelque autre sensation extraordinaire, c'est un mauvais signe, le dieu reste sourd à la prière. Autrement il a pleine confiance dans l'accomplissement de ses désirs et quitte d'un air joyeux le saint lieu.

» Les âmes des personnes assassinées causent aux Papous une grande frayeur. Aussi laissent-ils les victimes étendues à l'endroit même où le meurtre a été commis. Quelques soirs après le crime ou après la réception de la nouvelle, les habitants du village où demeurait le défunt s'assemblent, et par leurs cris et leurs hurlements, ils font un tel vacarme que l'âme de la victime, qui pourrait être tentée de revenir dans son ancienne demeure, n'ose plus s'y représenter. Quant aux âmes de ceux qui sont morts de leur mort naturelle ou par accident, les Papous ont pour elles des sentiments amicaux, et ils leur élèvent des huttes de bois sur les arbres, afin qu'elles y puissent venir demeurer.

» On comprend bien d'après ce qui précède que les Papous sont adonnés à tous les genres de superstition. C'est ainsi qu'ils ont divers signes pour connaître les suites bonnes ou mauvaises d'un projet quelconque. Comme nos ancêtres au moyen âge, ils ont, pour découvrir la culpabilité ou l'innocence d'une personne accusée d'un crime, recours à des épreuves. Il faut que de sa main nue l'accusé retire un objet d'un vase d'eau bouillante; ou bien on lui verse sur le corps une goutte de plomb fondu : se produit-il des ampoules dans l'un ou l'autre cas, il est coupable; dans le cas contraire, il est innocent.

» L'écroulement d'une case met tout le village en révolution. On croit que les karwars sont irrités et par suite excitent les mauvais esprits contre les habitants. Quand quelques-uns des habitants entreprennent un voyage sur mer, afin de savoir si les voyageurs reviendront heureusement, on prend dans la forêt une longue tige de rotang dont on fait deux parts, l'une représentant le retour heureux, l'autre le naufrage. Deux hommes tirent de toutes leurs forces à chaque bout du roseau. Ceux qui représentent le retour viennent-ils enfin à céder, ce que, règle générale, ils font avec intention, c'est un bon présage.

» Il n'y a pas chez les Papous de caste de prêtres qui exerce sur le peuple une influence particulière; cependant on trouve parmi eux des sorciers (*kokinsor*) qui font métier d'intercesseurs auprès des karwars et qui se font payer pour cela. »

AUSTRALIE MÉRIDIONALE.

Le grand événement de la colonie est en ce moment le retour de M. Stuart, qui revient de la terre d'Arnheim, après avoir traversé deux fois, aller et retour, le continent australien dans son grand diamètre.

Ce retour de l'intrépide voyageur clora dignement la série de ces explorations australiennes qui dépassent si fort les précédentes, sous le double rapport de l'audace et du succès, — explorations que Stuart a eu la gloire de commencer et qu'il était mieux qualifié que personne pour finir. C'est son voyage de 1858, ce sont ses découvertes d'alors à l'ouest du lac Torrens, qui ont été le principal, sinon le seul aiguillon qui a poussé Burke, Landsborough, Mac-Kinlay et lui-même à entreprendre, à diverses reprises, l'ouverture d'une route vers les districts de la côte septentrionale. C'est donc à l'Australie du Sud que restera l'honneur d'avoir levé le voile qui couvrait le mystérieux intérieur du grand Continent des mers du Sud. Cette troisième expédition de l'indomptable voyageur sera, nous l'espérons, la dernière, en ce sens qu'il aura complétement réussi à remplir le but proposé et à découvrir un passage dans les 100 kilomètres et plus de fourrés qui séparent de la Victoria le point qu'il avait précédemment atteint. Qui dira qu'il n'a pas mérité la récompense offerte, il y a trois ans, à celui qui ouvrirait une route praticable vers le nord-ouest, sous le prétexte que d'autres explorateurs ont découvert, de leur côté, un chemin menant aussi de la côte du sud au golfe de Carpentarie?

(*Australian Gazette.*)



HISTOIRES VÉNITIENNES.

ANDRÉA DELPHIN.

(Voyez le numéro précédent.)

— En vérité, non, répondit Andréa. Très-sérieusement, j'en viendrai au premier jour à m'enrôler dans votre ordre. Cela va mal pour moi, je vous l'ai dit, et je suis venu à Venise pour améliorer ma situation. Le salaire pour lequel je me suis engagé, aujourd'hui même, n'est point du tout ce que j'avais espéré de ma bonne étoile et de mon savoir-faire. Venise est une belle ville, une joyeuse ville; mais le rire des belles filles y a un son d'or, qui me rappelle trop ma pauvreté. Cela ne peut pas durer.

— Votre confiance m'honore beaucoup, dit le juif tout sérieux. Mais il faut que je vous dise que la seigneurie ne prend des étrangers à son service, que lorsqu'ils ont subi une épreuve. Si je puis vous aider jusque-là de ma bourse... A mes amis, je prends des intérêts très-bas.

— Merci, signor Samuele, répondit Andréa, votre protection m'est plus précieuse. Voici ma maison. Je ne vous presse pas d'entrer; car j'ai du travail par-dessus la tête pour le nouveau patron qui me donne mon pain. Mon nom est Andréa Delfin. Si l'on a besoin de quelqu'un, pensez à moi : Andréa Delfin, rue della Cortesia.

Il secoua la main de son étrange ami. Celui-ci demeura un moment devant la maison, considéra le voisinage et secoua la tête d'un air de doute et de ruse. Dans tous les cas, murmura-t-il entre ses dents, il ne finira pas de sitôt son temps d'épreuve.

En montant chez lui, Andréa ne pouvait passer sans parler à dame Giovanna. Elle n'était pas contente qu'il eût accepté une aussi mince place. Elle ne voulait pas prendre de repos, qu'il ne l'eût abandonnée, et n'en eût trouvé une autre plus lucrative et plus honorable. Il secoua la tête et dit avec gravité :

— Cela suffit bien, bonne dame, pour le bout de temps que j'ai encore à vivre.

— Que dites-vous là! fit-elle en colère. Aller au-devant du bien, laisser venir le mal, voilà ce qui convient à un homme. Après le miel, on lèche; après le vermouth, on crache. Regardez ce beau soleil, et rougissez de rentrer sitôt, tandis qu'il y a musique sur la Piazetta, et que tout ce qu'il y a de beau, de riche et de noble se promène devant Saint-Marc. Là est votre place, signor Andréa, et non dans votre chambre.

— Je ne suis ni beau, ni riche, ni noble, dame Giovanna.

— N'avez-vous donc aucun plaisir à considérer le beau monde? demanda-t-elle avec curiosité, et regardant si Marietta ne rôdait pas aux environs. Vous ne souffrez pas du mal d'amour, j'imagine.

— Non, dame Giovanna.

— Ou bien considérez-vous comme un péché d'être gai? Il y a sur votre table un livre,—je le dis seulement, parce que vous êtes le premier étranger qui ayez porté dans ma maison un livre édifiant. Dieu le leur pardonne! mais la jeunesse d'aujourd'hui pense : Vie lascive et fin pieuse gâtent le jeu du diable.

— Bonne dame, dit-il en souriant, vous vous chagrinez beaucoup à mon sujet, mais il n'y a rien à faire. Lorsque je suis assis à mon travail, je me trouve à merveille. Pourriez-vous me rendre le service de me procurer une écritoire et quelques mains de papier?

Bientôt après Marietta lui apporta le tout dans sa chambre. Elle le trouva muet, assis à la fenêtre, regardant devant lui. Elle le retrouva à la même place le soir, en lui apportant la lumière, et lorsqu'elle lui demanda ce qu'il désirait manger, il répondit : Du pain et du vin. Elle n'eut pas le courage de lui demander si les moustiques le gênaient, et s'il désirait une fumigation nouvelle.

— Mère, dit-elle, en venant s'asseoir sur l'escalier, je n'entre plus chez lui. Il a des yeux comme ceux du martyr dans la petite chapelle de San-Stephano. Je ne puis plus rire quand il me regarde.

Qu'aurait-elle dit si, quelques heures plus tard, elle était revenue dans la chambre! Il causait avec la soubrette de vis-à-vis, cherchant à donner à son regard une expression mondaine.

— Belle Smeraldina, dit-il, je mourais d'impatience de te revoir. En passant devant un joaillier, j'ai pensé à toi, je t'ai acheté une épingle de filigrane; c'est peu de chose, en vérité, mais ce n'est pas du faux, comme l'agrafe de ton turban. Ouvre la fenêtre, je vais te la jeter, dans l'espérance de faire bientôt le même chemin dans les airs et de tomber à tes pieds.

— Vous êtes bien poli, dit-elle en souriant, et en happant des deux mains le cadeau qu'il avait enveloppé dans du papier. Oh! que vous avez bon goût! Vous me disiez pourtant que vous étiez pauvre. Savez-vous que j'ai plus de besoin que jamais d'avoir quelque joie? Nous en avons vu de toutes les couleurs aujourd'hui; la comtesse est de mauvaise humeur. Son favori, le jeune Gritti, le fils du sénateur, ne s'est pas montré de vingt-quatre heures. Elle a envoyé chez lui, il n'y était pas non plus, et l'on croit que le tribunal l'a enlevé secrètement et





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter. r. Vivienne. 41 _ Modes de Mme Herst et Cie Ance Mon Fournier, rue Drouot. 8.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Chée d'Antin. 6 _ Sous jupe acier E. Creusy. r. Montmartre. 153.
Dentelles de G. Violard r. de Choiseul 3 _ Corsets de Mme Simon r. St Honoré. 183

Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice r. St Denis. 317 | Envoi de la Mon de Common Lassalle et Cie r. Louis le Grand. 37.

Entered at Stationer's Hall   LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C.   MADRID P. J. de la Pena

fait jeter en prison. La comtesse est hors d'elle, elle ne reçoit personne ; elle est couchée sur un sopha, pleure comme une folle, et m'a battue quand j'ai voulu la consoler.

— Vous n'avez aucune idée de ce dont on accuse le jeune homme ?

— Pas la moindre. Je veux rester vierge toute l'éternité s'il s'est rien mis en tête contre l'Etat. Bon Dieu ! il n'avait pas vingt-trois ans, et n'avait rien au cœur que ma comtesse, et peut-être aussi le jeu. Mais ces messieurs de l'inquisition savent d'une toile d'araignée vous faire une corde assez forte pour étrangler un géant.

— Parlez avec plus de retenue des administrateurs de la ville, dit Andréa à voix basse ; il ne faut pas que la folie des neveux détruise ce qu'a fondé la sagesse des ancêtres.

La jeune fille le considéra pour voir s'il parlait sérieusement ; mais il n'était pas aisé de déchiffrer cette énigme.

— Allez ! dit-elle, vous devenez sérieux, et je ne puis le souffrir. Vous êtes tout neuf ici, et pour cela vous conservez encore du respect pour tout ce monde; mais, moi, qui les ai souvent vus de près à une table de pharaon où ma comtesse tenait la banque, je puis vous dire que ce sont des hommes tout comme était Adam.

— Possible, enfant ; mais ils ont la puissance, et un pauvre bourgeois comme moi, n'est pas sage de tenir à la fenêtre des discours aussi périlleux. S'il tombe en méchantes oreilles que nous deux nous tenons la justice incarnée de Venise pour une poignée de mortels, il se peut, chère Smeraldina, que le charme de ta beauté te protége. Mais, moi ! on me fera suivre la route humide bien connue, où, pour le moins, j'échangerai mon logement de la rue della Cortesia contre une chambre plus modeste, dans les puits ou sous les plombs.

— Vous pouvez dire ce que vous voudrez, dit la soubrette. Peu de fenêtres s'ouvrent sur le canal, et personne à cette heure n'y a rien à faire. De votre côté, il n'y a qu'un mur nu. Mais savez-vous ? vous devriez passer de ce côté pour une petite heure, cela serait toujours plus commode pour bavarder. Un verre de bon muscat de Samos et une partie de tarots me calmeraient les nerfs après les soufflets de la comtesse.

— Je viendrais bien, mais cela ferait scandale, et mon hôtesse me laisserait difficilement rentrer à minuit.

— Non ! non ! dit-elle en riant. Pourquoi ce détour. J'ai ici une planche avec laquelle, sans tant de fracas, nous pouvons faire un pont. Êtes-vous sujet aux vertiges ?

— Non, ma belle amie. Rien qu'un moment et je suis prêt.

Andréa souffla sa lumière, poussa le verrou de sa porte, écouta si tout dormait dans la maison, puis revint à la fenêtre. Smeraldina semblait avoir fort à faire dans la construction de ce pont, car la planche était large. En peu d'instants, toutefois, elle fut solidement établie sur les appuis des deux fenêtres. La jeune fille appelait gaiement son voisin. Il sauta sur la planche, et d'un pas ferme atteignit la fenêtre opposée. Comme il se préparait à descendre, elle le reçut dans ses bras, et les lèvres de la soubrette effleurèrent la joue d'Andréa. Mais celui-ci préféra jouer la timidité, comme si, en présence de son amie, il se sentait pénétré d'un respect qui la remplît d'admiration. On retira la planche de la fenêtre, le vin et les cartes du buffet. On poussa la table vers l'embrasure, et le couple singulier y prit place, tout en causant amicalement. La jeune fille portait toujours le turban rouge un peu de travers. Elle n'avait pas manœuvré la planche sans quelque difficulté ; le présent d'Andréa brillait sur sa poitrine.

Elle venait de se verser un second verre, et querellait son hôte de ce qu'il buvait trop lentement et ne s'animait pas assez, lorsque, de l'intérieur de la maison, résonna le timbre d'une cloche.

— Voyez, dit la jeune fille, se levant en colère et jetant les cartes. C'est toujours ainsi. Pas une heure de paix ! Elle m'a d'abord renvoyée, parce qu'elle voulait se déshabiller seule, et maintenant, à cette heure, elle me rappelle. Mais patientez dix minutes, mon ami, je reviens bientôt.

Elle partit comme un trait. Pour lui, il se mit à considérer avec attention le mur de sa propre maison. Du canal à sa fenêtre, la hauteur pouvait être de vingt pieds tout au plus. L'humidité avait fait tomber partout l'enduit du mortier, et les pierres dénudées étaient assez saillantes pour permettre une ascension, en cas de besoin. Sous la fenêtre de la soubrette, et attachée à un long poteau, était toujours l'étroite gondole, de façon qu'une seconde aurait à peine pu passer. Il parut content de ces observations.

— Je n'aurais pu me loger mieux, murmura-t-il.

Tandis qu'il considérait le sombre canal, il aperçut, à l'extrémité inférieure, une faible lueur qui s'avançait, et bientôt il entendit le bruit des rames. Une gondole s'avança lentement et s'arrêta au pied de l'escalier. Notre observateur recula vivement, non toutefois sans avoir vu un homme sortir de l'esquif et monter les degrés.

Le marteau retentit trois fois et bientôt après une voix de l'intérieur demanda :

— Qui est là ?

— Au nom du souverain Conseil des Dix, ouvrez !

Le serviteur obéit à l'instant, et la porte retomba sur le visiteur nocturne.

Presque au même instant, Smeraldina rentra dans

sa chambre, surexcitée, les cheveux en désordre, la joue en feu.

— Avez-vous entendu ? dit-elle tout bas. Mon Dieu, ils emmènent la comtesse ; ils vont l'étrangler ou la noyer ; et qui me payera les six mois de gage qu'elle me doit ?

— Console-toi, sensible enfant, dit-il rapidement, aussi longtemps que tu auras un ami, tu ne seras pas abandonnée. Mais tu me rendrais un vrai service, si tu voulais me cacher quelque part d'où je puisse entendre ce que l'auguste Conseil veut de ta maîtresse. Je t'avoue que je suis curieux, comme tout étranger le doit être. De plus, je pourrais peut-être vous servir, toi et la comtesse, puisque je travaille chez un avocat.

Elle réfléchit.

— Je le pourrais aisément, dit-elle. L'endroit est sûr ; je m'y suis bien souvent cachée, et j'y ai entendu des choses ! Mais si on le découvrait, cependant ?

— Alors je prends tout sur moi, ma chérie, et personne ne saura comment je suis entré dans la maison. Tiens, ajouta-t-il, voilà trois sequins pour le cas où je ne pourrais plus te remercier. Mais, si j'en reviens, tu verras que je sais partager le peu qui me reste avec une amie intelligente.

Elle empocha l'or sans cérémonie, ouvrit la porte, et écouta dans le couloir obscur.

— Otez vos souliers, murmura-t-elle, donnez-moi la main, et venez. Tout dort, excepté le portier.

Elle souffla la lumière et s'engagea dans le corridor, traversa de grandes pièces obscures, et, dans la salle de bal, vaguement éclairée par les trois grandes fenêtres de la façade, elle gravit, Andrea toujours à sa suite, les quelques degrés qui menaient à l'estrade des musiciens.

— Doucement, dit-elle, l'escalier craque un peu. Je vous laisse seul. Là-haut, vous trouverez dans la boiserie une fente par laquelle vous pourrez facilement voir et entendre, car tout à côté est la salle de réception. Lorsque la visite sera finie, je viendrai vous reprendre, mais ne bougez de là que je ne revienne.

Elle le quitta. Sans hésiter, il monta les quelques marches et se dirigea, avec précaution, vers la traînée de lumière qui filtrait à travers l'étroite rainure. La salle était séparée de l'appartement voisin par une cloison de bois, car les deux pièces n'avaient formé, autrefois, qu'une seule et vaste salle de fête. La lumière provenait d'un candélabre d'argent, posé sur une table à côté du lit de repos de la comtesse. Andréa dut se mettre à genoux pour bien voir. Mais, quelque maussade que fût la situation, il y en avait plus d'un qui aurait changé avec lui, moins pour entendre que pour voir.

Bien que la soubrette eût raison de dire que la comtesse se fardait beaucoup, elle ne le faisait, en vérité, que par mode, et non pour s'embellir. Elle était sur son lit de repos, dans un costume qui n'était pas calculé pour cette visite tardive. Son opulente chevelure, à reflets dorés, était en désordre ; ses yeux humides brillaient d'un feu merveilleux, et ses joues pâles gardaient encore la trace de larmes récentes. L'homme qui était près d'elle, assis dans un fauteuil, et qui tournait le dos à Andréa, semblait la considérer avec attention ; du moins faisait-il de rares mouvements, et écoutait les paroles violentes de la belle femme.

— En réalité, disait la comtesse, et l'expression de son visage était aussi douloureusement amère que le ton de sa voix, je suis surprise que vous osiez encore venir ici, après avoir honteusement foulé aux pieds les plus solennelles promesses. Vous ai-je rendu tant de services pour retrouver en vous un ennemi, un bourreau ? Où l'avez-vous laissé mon pauvre ami, que vous m'aviez promis d'épargner en toute circonstance ? Si vos prisons étaient trop vides, n'y avait-il donc que lui pour les remplir ? Qu'avez-vous trouvé de suspect en lui ? Qu'a-t-il commis contre la sérénissime république qu'il faille l'exil, la peine la plus lourde, et qui tombe tout entière sur moi ? Je ne vous l'ai pourtant pas caché, que j'avais mis mon cœur en lui, et que celui-là était mon ennemi qui toucherait à un cheveu de sa tête. Rendez-le-moi, ou je romps toute alliance avec vous, j'abandonne Venise, je vais le rejoindre dans l'exil, et vous sentirez alors tout ce que votre trahison vous aura fait perdre. Ah ! pourquoi suis-je jamais descendue à me faire votre instrument !

— Vous oubliez, comtesse, dit l'homme, que nous avons le moyen d'empêcher votre fuite, et qu'alors même que vous l'accompliriez, notre bras atteint loin, et qu'il est assez fort pour vous perdre partout où vous chercherez un asile ! Le jeune Gritti a mérité son châtiment. Malgré les avertissements que nous lui avons fait donner, il a poursuivi ses relations avec le secrétaire de l'ambassade autrichienne. Les lois de Venise, vous le savez assez, défendent sévèrement de pareilles liaisons. On a trouvé, de plus, une lettre d'Angelo Lucrini qui fait une mention très-élogieuse du jeune homme. Nous avons suivi une coutume traditionnelle en l'exilant avant qu'il fût coupable. Mais nous savons en même temps ce que nous vous devons, Léonora. C'est pourquoi on m'a envoyé pour vous expliquer tout cela, et vous indiquer comment, si vous êtes raisonnable, vous pouvez remédier à tout.

— Je suis lasse, dit-elle vivement, de recevoir vos ordres. Cette journée m'a prouvé qu'en me fiant à vous, je me perds, et que tous les sacrifices que je fais dans votre intérêt ne me préserveront pas des



injures et des tortures les plus révoltantes. Je n'ai pas besoin de vous, je ne veux rien de vous. Tout est rompu entre moi et cet Etat qui traite avec la même barbarie l'ami et l'ennemi.

— C'est grand dommage, interrompit-il, qu'on ait encore besoin de vous, que l'on vous veuille encore quelque chose, et que, pour l'instant, il soit impossible de rompre. Vous comprenez, Léonora, que ce serait chose grave de vous permettre de voyager à l'étranger, vous, la dépositaire de tant de secrets. Venise et vous êtes inséparables ; vous avez donné assez de preuves d'une prudence plus que féminine, pour qu'il soit besoin de longues négociations pour vous réconcilier.

— Je ne veux pas de réconciliation, cria-t-elle avec emportement ; et ses yeux se remplirent de larmes. Et à quoi bon? Je suis un corps sans âme depuis que je n'ai plus près de moi mon pauvre Gritti.

— Vous l'aurez, Léonora, mais pas tout de suite, car son retour soudain dérangerait nos plans.

— Et combien me faudra-t-il attendre? demanda-t-elle d'une voix suppliante.

— Cela dépend de vous, répondit-il. Combien de temps vous faut-il pour faire tomber à vos pieds un jeune homme qui a passé jusqu'ici pour un modèle de vertu?

Une vive expression de curiosité et d'intérêt se peignit sur ce visage abîmé, l'instant d'auparavant, dans la douleur et le désespoir.

— De qui parlez-vous? demanda-t-elle.

— De cet Allemand, ami de Gritti, du secrétaire de l'ambassade de Vienne. Le connaissez-vous?

— Je l'ai vu aux dernières régates; Gritti me le montra.

— Il est l'unité devant le zéro, auprès de son maître. Nous avons des raisons de croire qu'il s'est acquis, en silence, de puissantes intelligences dans le parti de nos adversaires, et qu'il cherche à exploiter le mécontentement que Lucrini a laissé après lui, dans les intérêts de son souverain. Il est extraordinairement rusé. Des quatre espions que nous avons pris à notre solde, parmi les gens même de l'ambassade, aucun n'a pu nous mettre en mains la plus légère preuve. Les inquisiteurs ont placé toute leur confiance en vous, Léonora, pour trouver la clef qui ouvre ce cœur si bien fermé. On ne pouvait l'espérer tant que Gritti était là. Son bannissement aplanit la voie, et vous rapproche d'un homme qui doit naturellement prendre une grande part au coup qui frappe l'amie de son ami. Le reste, je l'abandonne à l'attrait de vos charmes, qui n'ont jamais été plus irrésistibles que lorsqu'ils ont rencontré une résistance.

Elle resta un moment pensive ; son front s'éclaira ; ses yeux prirent une expression hardie, fière ; sa bouche charmante s'entr'ouvrit, et un sourire rêveur erra sur ses lèvres.

— Vous me promettez, dit-elle enfin, que Gritti sera rappelé dès que je vous aurai livré l'autre?

— Nous vous le promettons.

— Je vous rappellerai bientôt l'accomplissement de votre parole.

Elle se leva, jeta au loin le mouchoir que tout le jour elle avait trempé de ses larmes. Andréa la voyait passer et repasser devant lui ; il admirait la royale noblesse de son attitude, l'orgueil de son regard, méditant des victoires nouvelles. L'homme se leva de son fauteuil. Il paraissait peu sensible aux charmes de la comtesse, car il ajouta, du ton dont on traite une affaire :

— Le nonce est rarement venu chez vous dans ces derniers temps. Vous affichiez trop ouvertement vos tendances mondaines. Le jeu surtout avait envahi votre palais. Il nous serait agréable de vous voir ressentir des besoins religieux, et renouer avec Son Eminence des relations suivies. Les intrigues de Rome avec la France deviennent inquiétantes.

— Comptez sur moi, répondit-elle.

— Un mot encore, Léonora. La somme que nous vous devons pour le souper de Candiano.....

Elle s'arrêta soudain, comme mordue par un serpent, et changea de couleur.

— Par tous les saints! dit-elle, ne me parlez plus de cela ; distribuez cet argent aux églises, pour qu'on dise des messes pour le repos de son âme..... pour la mienne. Ce nom retentit à mon oreille comme la trompette du jugement.

— Vous êtes une enfant, dit l'autre. La responsabilité de ce festin retombe sur nous, non sur vous. C'était un criminel. Mais ses alliances et son illustration nous faisaient un devoir de sévir en secret. Il est mort tranquillement dans son lit, et personne n'a pu dire qu'il avait emporté la mort de chez vous. En auriez-vous entendu quelque chose?

— Non, dit-elle tremblante et affaissée sur le parquet ; mais, dans la nuit, une voix m'éveille qui me le siffle à l'oreille. — Oh! je n'aurais pas dû faire cela, pas cela !

— Ce sont des vapeurs, Léonora ; cela se dissipera. L'argent, comme je vous le disais, est à votre disposition chez Marchesi. Bonne nuit, comtesse. Je vous ai tenue bien longtemps ; dormez en paix, et, demain, faites lever le soleil de votre beauté sur les justes et sur les injustes. — Bonne nuit, Léonora !

Il s'inclina légèrement devant elle et se dirigea vers la porte. Andrea saisit ses traits au passage. Ils étaient froids, mais non durs ; c'était un visage sans âme et sans passion. Le front décelait une puissante énergie de volonté. Il assujettit un masque sur sa fi-



gure, jeta sur ses épaules un manteau noir, et quitta l'appartement.

Au même moment, Andréa entendit la soubrette qui, d'en bas, l'appelait à voix basse. Il descendit en chancelant, comme un blessé, et suivit la jeune fille sans dire un mot. Le vin était encore sur la table ; la lumière brûlait, et rien ne semblait devoir plus en interrompre le jeu. Mais une ombre sinistre était répandue sur le visage d'Andrea, et l'étourdie Smeraldina en fut elle-même frappée.

— On dirait que vous avez vu des spectres. Allons, un verre de vin, et contez-moi ce qui s'est passé. Il n'y a pas tant de mal que je croyais.

— Certes ! fit-il d'une voix contrainte. On veut beaucoup de bien à ta maîtresse; il y a même apparence à ce que tu reçoives bientôt l'arriéré de tes gages. Du reste, ils parlaient si bas que j'ai peu compris, et, pour l'instant, je suis mort de fatigue de ce long agenouillement sur les planches. Prochainement, je ferai plus d'honneur à ton vin, chère enfant; mais, pour l'heure, il faut que je dorme.

— Vous ne m'avez pas dit encore si vous la trouvez aussi belle que tout le monde.

— Belle comme un ange ou comme une diablesse, murmura-t-il entre ses dents. Je te remercie, madamigella, de m'avoir procuré de la voir. Une autre fois, je demeurerai avec plaisir près de toi ; mais, aujourd'hui, j'ai trop longuement expié ma curiosité. — Bonne nuit !

Il remonta sur la fenêtre et repassa sur la planche, qu'elle avait replacée à contre-cœur. Tout en retirant le pont, Smeraldina s'efforçait en vain de concilier les disparates de son hôte : sa pauvreté, sa munificence, ses cheveux gris et son goût des aventures.

Traduit de l'allemand de Paul Heyse,
Par Jules Habans.

(*La suite au prochain numéro.*)

ANGE SI PUR !

HISTOIRE D'HIER ET DE DEMAIN.

Par un des soirs de septembre dernier, à Londres, je me promenais avec sir Walter G... dans ce jardin de Crémorne, que par une singularité des mœurs britanniques, les femmes honnêtes fréquentent aussi aussi bien que les femmes légères.

— Elle ici ! s'écria sir Walter en tressaillant; seule, à cette heure ! sans le baron ! c'est extraordinaire !

Et il me désignait une jeune femme belle, mais d'une élégance exagérée.

— Qui elle ? demandai-je à sir Walter.

— La vicomtesse Ricci.

— Diable ! un vrai blason ?

— Si je ne l'avais reconnue que par les yeux, reprit sir Walter, je pourrais croire à une erreur : mais je l'ai reconnue par le cœur.

— Comment ! le cœur en est ?

— Je l'ai adorée pendant un mois.

— Un mois, à la bonne heure ! ce n'est pas long, mais ce devait être assez... Je suppose bien que vous n'avez perdu ni votre temps ni vos soupirs ?

— Je les ai parfaitement perdus, au contraire.

— Alors, c'est qu'un autre les retrouvait.

— Au bout de ce mois, elle a tout à coup quitté Paris avec un monsieur de Potolskoff...

— Ah ! c'était à Paris.

— Et depuis lors, il y a de cela quelque chose comme une année, je ne l'avais plus revue.

— S'il y a véritablement une vicomtesse Ricci, j'aime à croire, pour elle, que vous vous trompez ; il y a de si étranges ressemblances...

— Je veux en avoir le cœur net, reprit sir Walter.

Et il m'entraîna dans la direction qu'avait prise sa fugitive apparition.

Mais, soit que nous fussions restés trop longtemps indécis, soit qu'elle eût disparu du jardin, il nous fut impossible de remettre le cap sur la vicomtesse.

— Je commençais à l'oublier, me dit sir Walter, et voilà ma blessure rouverte.

— Soyez tranquille, repris-je, nous la retrouverons bien un de ces jours dans un bal quelconque.

Sir Walter était un homme de trente-cinq à quarante ans, élevé à Birmingham par un père qui avait eu le bon esprit de faire prospérer des manufactures. En fait de cotons, il distinguait admirablement le Sumatra du Bengale, mais il n'avait que peu ou pas pratiqué de fouilles dans les arcanes du cœur féminin. Il croyait à la sincérité des enseignes, au bon teint de toutes les vertus : il avait dû nécessairement avaler déjà beaucoup de couleuvres sans que sa candeur s'en fût altérée. Froid et réservé à l'épiderme en raison de sa dignité d'Anglais, il n'en avait pas moins d'ardentes propensions à faire sagement le plus de folies possible.

Nous rentrâmes à Panton-Hôtel. Le front de sir Walter charriait de plus sombres nuages que le ciel anglais, teinté ce jour-là à l'encre de Chine.

— Avez-vous envie de dormir ? me demanda-t-il.

— C'est selon ; et vous ?

— Moi, reprit l'insulaire, il me semble que je ne dormirai plus de la vie.

— Voulez-vous que je fasse monter du thé chez moi, vous me raconterez votre histoire ?



Sir Walter ne répondit rien, mais il me donna une énergique poignée de main, dont je crois bien que mon épaule se ressent encore par les jours de pluie.

Une fois assis en face l'un de l'autre, séparés par un guéridon de laque et une théière du Japon, sir Walter commença comme suit :

— Au mois d'octobre, de l'année dernière, après m'être ennuyé à Baden et à Plombières, j'achevais de m'ennuyer à Paris, lorsque j'y fis la connaissance d'un étranger de distinction. Le hasard l'avait placé deux ou trois fois à côté de moi, à table, à l'hôtel du Louvre. C'était un *gentleman* parfait; il parlait toutes les langues et connaissait presque tous les pays. Enfant unique d'une des plus anciennes familles de... — le nom n'y fait rien, — il avait servi pour son plaisir, et fait en amateur la campagne d'Italie. Son seul défaut était d'être ruiné; il ne lui restait plus, de son propre aveu, qu'une soixantaine de mille francs de revenus.

— Si je savais par quel procédé on se ruine ainsi, dis-je à sir Walter, je l'emploierais à coup sûr.

— Brave, spirituel, généreux, poursuivit l'insulaire, tout ce qui était beau le séduisait, tout ce qui était grand l'électrisait. Il était fou de musique, adorait la tragédie, ne détestait pas le vaudeville et avait le jeu en horreur. Il est vrai qu'il y avait perdu les trois quarts de ses revenus, si bien qu'il s'était juré, sur les cendres de sa première maîtresse, de ne plus toucher une carte de sa vie.

» Je ne sais comment cela s'était fait, mais nous avions sympathisé tout de suite. Il connaissait de nom notre maison de Birmingham ; ma physionomie lui était revenue, ses manières m'avaient charmé. Nos idées en toutes choses différaient juste assez pour susciter entre nous de légères querelles favorables à la digestion. Or, un soir que nous assistions, aux Variétés, à la première représentation de je ne sais plus quelle pièce, la loge d'avant-scène qui faisait face à la nôtre s'ouvrit bruyamment après le premier entracte, et nous vîmes apparaître une élégante jeune femme d'une beauté souveraine.

» Elle était accompagnée d'un fort beau garçon, très-brun, très-svelte, d'un air hautain et dédaigneux... Au bout de quelque temps, je remarquai que la jeune dame ne nous quittait pas des yeux, ni moi ni mon nouvel ami. Elle braquait sur l'actrice en scène sa lorgnette hypocrite, pour nous regarder plus à l'aise; aux passages comiques de la pièce elle se tournait de notre côté, et riait juste assez pour que cela ressemblât assez bien à un sourire. N'osant pas m'attribuer l'honneur de cette attention flatteuse, je voulus le partager loyalement avec mon ami, et, me penchant à son oreille :

« — Voilà une admirable personne, lui dis-je, qui nous lorgne avec acharnement.

» — Je la connais, reprit M. de Bergfeld, — mon ami s'appelait ainsi, — c'est une noble Italienne séparée de son mari ; elle est fort belle, en effet.»

» Et, s'inclinant légèrement vers la dame, il la salua avec une froideur marquée.

» Je jugeai qu'il y avait quelque anguille sous roche.

» — Que vous a-t-elle donc fait? demandai-je ; vous n'avez pas l'air de beaucoup l'aimer.

» — Au contraire, je la trouve charmante ; mais je n'aime pas le cavalier qui l'accompagne.

» — Serait-il indiscret de vous demander le motif cette aversion? N'est-ce pas un homme de bonne compagnie?

» — Certainement, me répondit M. de Bergfeld, c'est un homme tout à fait distingué, un baron russe immensément riche ; mais son orgueil me déplaît, et je donnerais volontiers tous les millions qu'il a pour qu'il eût l'air moins content de lui.

» A la sortie du spectacle, poursuivit sir Walter, pressés par deux courants de foule, nous nous trouvâmes arrêtés sous le péristyle, précisément à côté de la belle étrangère et du baron russe. La situation était forcée ; M. de Bergfeld fit les présentations ; la conversation s'engagea, et, ma foi! nous fûmes, mon ami et moi, accablés de tant de prévenances et de coquetteries aimables, que nous finîmes par accepter à souper à l'hôtel Meurice, où la vicomtesse Ricci et le baron Potolskoff avaient chacun son appartement. J'en sortis ravi, transporté, amoureux fou, prêt à mettre aux pieds de l'italienne, pour obtenir seulement la faveur de lui serrer la main, ma fabrique et mes douze cents ouvriers de Birmingham.»

— Ça valait bien cela, repris-je en riant.

— Ah! mon cher! sans compter ma vie que j'aurais donnée par-dessus le marché.

— Bien entendu. La vie se donne toujours, d'autant que cela coûte peu et qu'on ne l'accepte guère.

— Le soir même, continua sir Walter, ne voulant pas aller sur les brisées d'un ami, j'eus une explication avec M. de Bergfeld, que je supposais en intrigue avec madame de Ricci. Il m'avoua que, en effet, il lui avait fait la cour un instant, mais que, repoussé avec perte, il s'était philosophiquement mis à soupirer vers d'autres parages. Le champ me restait donc libre.

— Et le baron russe? demandai-je.

— Vous le savez, me dit sir Walter, les femmes ont, en Italie, un sigisbée de naissance et de droit. Il est évident que le baron russe devait être un peu l'amant de la vicomtesse ; mais, le sigisbée étant

presque un second mari, la chasse n'en reste pas moins ouverte...

— Si bien que vous vous fîtes braconnier?

— Du reste, reprit sir Walter, tout se passait entre eux, devant le monde, selon les convenances les plus strictes. Au bout de quelques jours nous étions devenus des inséparables. Je trouvais, moi, que ce Moscovite dont mon ami de Bergfeld ne pouvait sentir la morgue, était un garçon charmant. Dans nos promenades, il me laissait presque toujours offrir le bras à madame de Ricci. Le soir, au spectacle, il la laissait porter mes bouquets et croquer mes bonbons avec un laisser-aller tout à fait marital et supérieurement parisien. Un jour, au moment où nous allions monter à cheval, il s'était trouvé légèrement indisposé, et m'avait prié lui-même d'accompagner au bois la ravissante Italienne.

— Et vous mettiez sans doute à profit ces circonstances favorables?

— Pas le moins du monde. J'avais cependant été jusque-là un homme assez rond en affaires d'amour. J'avais toujours eu en horreur votre M. de Florian, ses bergères et ses houlettes, ses moutons si bien peignés et ses rubans si roses. Et voilà que je me mettais malgré moi à refaire la carte du Tendre, à m'attarder par les petits sentiers discrets, le long des ruisseaux limpides aux interminables détours... J'avais bien, par-ci, par-là, quelques accès de courage, l'aveu de mon amour sollicitait mes lèvres et j'allais me risquer; mais Carlotta, — elle s'appelait Carlotta, — prenait alors tout à coup un air de reine qui me paralysait complétement.

» Mon ami de Bergfeld m'avait bien souhaité toute espèce de prospérité dans la campagne que j'entreprenais; mais il était aisé de voir que son amour-propre s'accommodait de me voir échouer comme lui. J'étais véritablement mordu au cœur. Chaque jour je prenais l'héroïque parti de fuir cette cruelle, de m'étourdir, de dépenser en menue monnaie de lorettes et de femmes légères tout cet amour accumulé pour une seule, et, chaque jour, je retournais lâchement resserrer ma chaîne. Sur ces entrefaites nous étions allés à Fontainebleau; nous devions y rester quelques jours et visiter la forêt dans tous ses détails.

» Le second soir, nous nous disposions à faire une promenade au clair de la lune, lorsque tout à coup le ciel se fondit en eau. Il n'y avait là ni concerts, ni bals, ni spectacles. C'était une soirée entière à tuer à l'hôtel d'une façon quelconque. On bâillait un peu de part et d'autre, sauf moi, à qui la présence de l'objet aimé tenait lieu de tout. Le baron proposa un baccarat; vous savez que les Russes sont joueurs en diable. Mon ami de Bergfeld fit quelques façons en raison de sa rupture solennelle avec les dames de pique et de cœur, mais il se résigna à nous faire le sacrifice de sa haine. Je gagnai à M. de Potolskoff un millier de roubles. Pardon pour ces détails minutieux en apparence.

— Allez toujours, dis-je à sir Walter; je sais que, par un phénomène étrange, le cœur se soulage en rouvrant ses blessures.

— De retour à Paris, cette partie en amena d'autres. Je gagnais chaque jour de petites sommes, qui finissaient par en faire d'assez grosses et dont j'avais honte. Le baron, je lui dois cette justice, perdait avec une magnificence sans pareille. Il va sans dire que je cherchais à atténuer mes gains en offrant, par-ci, par-là, à la vicomtesse quelques coûteuses bagatelles; mais M. de Potolskoff était terriblement à cheval sur les bienséances, et je sentais bien qu'il y avait certaines limites que je ne pouvais dépasser. Un soir, cependant, la veine tourna, et je m'acharnai jusqu'à perdre soixante mille francs...

— Diable! et à quelle somme se montaient vos bénéfices précédents? demandai-je à mon insulaire.

— A quelque chose comme sept ou huit mille francs. Le lendemain, comme j'apportais au baron mes livres sterling: « Allons donc! me dit-il, est-ce que vous croyez bonnement que je suis homme à vous dépouiller de la sorte? Les Potolskoff ne vivent pas du jeu, mais de leurs revenus. Vous m'avez donné des revanches tant que j'ai voulu, j'espère bien vous en offrir, à mon tour, jusqu'à ce que nous soyons parfaitement quittes. » J'insistai néanmoins, mais il me fallut toutes les peines du monde pour vaincre sa résistance.

— Et votre ami de Bergfeld, que faisait-il au milieu de tout cela?

— A demi fidèle à son serment, il ne risquait que des sommes insignifiantes; il assistait à nos parties plutôt qu'il n'y prenait part. Que vous dirais-je? A dater de ce moment, sauf de rares retours, la fortune me tourna complétement le dos. Ce pauvre baron était aux quatre cents coups. Quant à moi, je trouvais à mon malheur un dédommagement qui me le faisait bénir; je justifiais le proverbe. Carlotta semblait se départir peu à peu de sa rigueur; elle était avec moi plus douce, meilleure, plus compatissante. Par instants, elle me prenait brusquement la main: « Fi, monsieur, disait-elle, que c'est vilain d'être joueur! Je sens que je ne vais pas tarder à vous détester! » Ou bien: « Allons, mon ami, promettez-moi de ne plus jouer, je vous en prie, et, au besoin, je vous le défends. » Le tout accompagné de petites mines si gentilles, que le peu de cervelle qui me restait me disait adieu. Je n'aurais pas demandé mieux que de lui obéir, à cet ange protecteur, mais j'en étais déjà pour une centaine de mille francs; mes lettres de crédit montraient la corde, je venais

de demander des fonds à Birmingham, et, le démon du jeu commençant à s'en mêler, je ne renonçais pas à l'espoir de voir mes banknottes perdues reprendre le chemin de mon portefeuille.

— Et ce fut tout le contraire qui vous arriva ?

— Précisément. Un jour, après le déjeuner, par un temps affreux, — les temps affreux ne m'étaient guère favorables, — j'avais perdu de nouveau sept mille francs, plus vingt-deux mille francs sur parole, lorsque, au moment où j'allais prendre congé, Carlotta s'approcha de moi et me glissa furtivement ces paroles : « Venez ce soir, je serai seule ».

— Une phrase composée de six mots, repris-je en riant ; total vingt-neuf mille francs. Ma parole d'honneur, ce n'est pas trop cher, mais c'est bien payé.

— J'étais au quatrième ciel.

— Il y avait bien de quoi.

— Savez-vous que ce n'était rien moins qu'un rendez-vous.

— Mais, oui, cela y ressemblait assez.

— Le soir venu, je trouvai madame de Ricci dans le petit salon de son appartement particulier. Le baron était allé à je ne sais plus quel théâtre, où, sous prétexte de migraine, elle avait refusé de l'accompagner. Carlotta avait un air triste et solennel que je ne lui avais jamais vu. Elle vint à moi et, me tendant la main :

« — Sir Walter, me dit-elle sans autre préambule, vous m'aimez ; je le sais ».

» J'avoue qu'un boulet ramé, m'arrivant en pleine poitrine, ne m'aurait pas mieux suffoqué que cette simple phrase tirée à brûle-pourpoint.

« — Ne niez pas, reprit Carlotta, ce serait peine perdue ; vous êtes un galant homme. Vingt fois j'ai surpris sur vos lèvres l'aveu de cet amour prêt à s'échapper ; vingt fois vous avez compris qu'il ne serait pas généreux à vous de le risquer. C'est précisément parce que ma position est fausse, sir Walter, qu'on n'y peut toucher qu'avec une délicatesse extrême. Séparée de mon époux selon la loi, vous n'ignorez pas que j'en ai choisi un selon mon cœur. Sachant comment on nous marie, au hasard des dots et sans nul respect pour nos répugnances ou nos sympathies, le monde accepte avec une certaine indulgence ces situations anormales, pouvu qu'elles soient couvertes d'un voile, ce voile fût-il diaphane. Mais alors le monde exige plus de la maîtresse qu'il n'a exigé de l'épouse ; sous peine de déchéance complète, il semble qu'elle doive plus de fidélité à sa liaison de choix qu'elle n'en a dû à sa chaîne forcée. Pour peu que nous nous respections encore, nous sommes désormais enfermées dans notre faute comme dans un cercle infranchissable. Voilà pourquoi, sir Walter, si touchée que je puisse être dans le secret de mon cœur de la délicatesse de vos hommages, je sens la nécessité d'y mettre un terme.

» — Ah ! madame, repris-je avec une ardeur mal contenue, autant m'imposer la mort !

» — Ensuite, continua la vicomtesse, j'ai un remords : c'est pour vivre autour de moi, c'est en berçant votre cœur d'espérances irréalisables, mais que ma faiblesse autorisait peut-être, c'est en vous prêtant, par amour pour moi, aux goûts de M. de Potolskoff, que vous avez perdu des sommes considérables...

» — Je suis au-dessus de ces misères, m'écriai-je en m'emparant de sa main que je portai à mes lèvres, et, pourvu que vous me laissiez une lueur d'espoir...

» — Ah ! sir Walter, vous abusez de ma franchise. Mais, en disant cela, poursuivit l'insulaire, la voix de Carlotta était si tendre, son regard si plein d'indulgence, que je me précipitai à ses genoux. Au même instant la porte s'ouvrit et M. de Potolskoff apparut sur le seuil.

« — Ne vous gênez pas, dit froidement le baron ; et, prenant un journal sur le guéridon, il roula un fauteuil vers la cheminée et se mit tranquillement à lire. Carlotta poussa un cri ; je n'eus que le temps de la soutenir et de la traîner jusqu'au divan.

— Où elle ne tarda pas à s'évanouir ?

— Tiens ! me demanda sir Walter tout ébahi de mon interruption, comment savez-vous cela ?

— Je ne le savais pas au juste ; mais je m'en doutais.

— Mon embarras était grand, reprit le narrateur ; je heurtais aux portes, j'arrachais les sonnettes, je cherchais des flacons, lorsque le baron se leva et, venant à moi :

« — Monsieur, me dit-il, avec une politesse excessive, je suis ici à peu près chez moi ; souffrez que je vous dispense de ces soins... j'aurai demain matin l'honneur de vous envoyer mes témoins.

» — A vos ordres, monsieur, repris-je, et je sortis, la rage dans le cœur. Ce n'était rien que le duel probable que j'avais en perspective. J'étais au contraire charmé d'avoir un danger à courir pour Carlotta, et de me créer ainsi quelque titre à sa sollicitude. Ensuite, si le sort me favorisait, ne pouvais-je pas tuer ce Potolskoff de malheur, enlever Carlotta devenue libre, passer la frontière, narguer la justice française, et aller enfouir mon bonheur dans quelque retraite ignorée ? Sous ce rapport, tout était donc pour le mieux...

— Je vois avec plaisir, dis-je à sir Walter, que vous n'êtes pas difficile à contenter.

— Ce qui causait ma rage, poursuivit le digne insulaire, c'est que je devais vingt-deux mille francs à



mon rival, que mon portefeuille était vide, mon crédit épuisé, que je n'attendais pas avant une huitaine de jours les fonds que j'avais demandés à Birmingham, que je ne pouvais pas décemment me battre contre mon créancier, et que, si j'avais rencontré le diable, je lui aurais offert volontiers mon âme pour la somme susdite.

— Sauf la queue et les cornes, ce genre de diables-là ne manque cependant pas à Paris, dis-je à sir Walter. Aux alentours de la Bourse et sur les boulevards, il y en a autant que de pavés ; seulement, comme ils ne sauraient que faire de votre âme, ils vous prennent cent pour cent.

— J'en fus quitte à meilleur marché ; je me rappelai fort à propos la présence à Paris d'un membre de la chambre des communes, à l'élection duquel j'avais fort aidé dans mon district. Comme ma fortune est notoire en Angleterre, je pouvais sans trop de scrupule m'adresser à lui. Le lendemain, à huit heures du matin, j'étais donc à l'hôtel Brighton, je prenais mon compatriote au saut du lit, il me donnait un bon sur son banquier, et, avant midi, j'avais envoyé à M. de Potolskoff ses vingt-deux mille francs.

— Qu'il accepta bel et bien.

— J'ai su depuis qu'il avait fait quelques difficultés; mais vous pensez bien que, au terme où nous en étions, j'aurais été en droit de considérer son refus comme une offense.

— C'est juste ; je n'y avais pas réfléchi.

— Vers une heure, reprit sir Walter, comme j'achevais de déjeuner, je vis entrer, non pas deux témoins, comme je m'y attendais, mais notre ami commun M. de Bergfeld, qui m'apportait des paroles de conciliation. Le baron aimait trop lui-même madame de Ricci pour ne pas comprendre que je m'en fusse épris ; il savait du reste par la vicomtesse, en laquelle il avait toute confiance, que je ne m'étais jamais écarté envers elle des bornes d'une tendre et respectueuse amitié ; il désirait donc que tout fût oublié, et s'en rapportait à moi pour mettre un terme à des relations désormais gênantes pour chacun... J'appris, quelques jours après, qu'ils étaient partis pour les Pyrénées.

— Et M. de Bergfeld?

— Je crois que M. de Bergfeld les avait suivis.

— Depuis lors vous n'en avez plus entendu parler?

— Mon Dieu! non. Jugez de ma surprise et de mon émotion lorsque, tout à l'heure, j'ai cru reconnaître...

— Cher sir Walter, voulez-vous que je vous dise ma façon de voir?

— Dites toujours, reprit l'insulaire.

— Votre de Bergfeld est un chevalier d'industrie, votre Russe est un grec, votre vicomtesse est une de ces jeunes femmes qui servent d'appeaux aux joueurs. Au lieu de madame de Ricci, ce doit être mademoiselle de Banco. Vous avez été la dupe de filous.

— Impossible, mon cher ami ! je pourrais peut-être douter de Dieu, mais d'elle, jamais ! Ah ! si vous l'aviez vue et entendue comme moi !

La confiance de sir Walter était si absolue que je me pris à douter moi-même. Après tout, le hasard est grand, il nous joue beaucoup de tours ici-bas, et l'amour vrai est une si douce chose, — quoique souvent cruelle, — que je ne me croyais pas suffisamment autorisé à le déloger de ce cœur loyal et candide.

— Si c'est réellement la vicomtesse Ricci que nous avons rencontrée à Crémorne, me contentai-je de dire, nous ne tarderons sans doute pas à la revoir, et alors le mystère s'éclaircira.

Adrien Paul.

(La suite au prochain numéro.)

VOITURES, PARC-CHAISES ET PONEYS CORSES
DE LABOURDETTE et Cie.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS, — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





